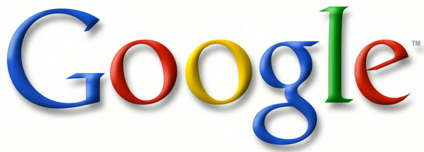
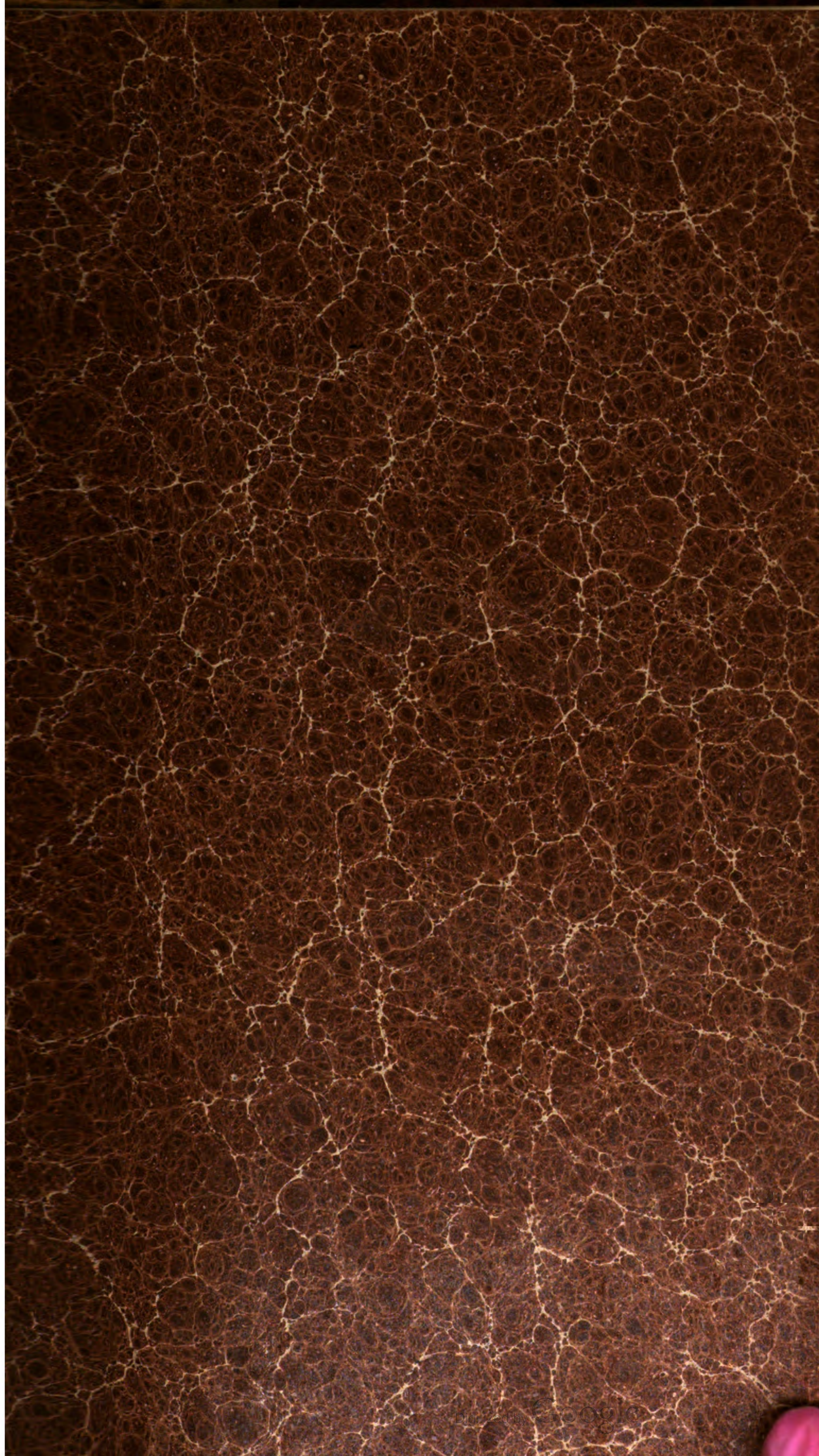


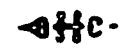






REVUE
GERMANIQUE

TOME DIX-NEUVIÈME



SAINT-GERMAIN. — TYPOGRAPHIE DE L. TOINON ET Cie,

80, RUE DE PARIS.



REVUE
GERMANIQUE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

TOME DIX-NEUVIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

41, RUE DE TRÉVISE

1862

LES FOUILLES DE L'ASSYRIE

ET LEURS RÉSULTATS POUR L'HISTOIRE [1]

PREMIER ARTICLE

I

La nature a dessiné à larges traits le relief du continent asiatique. De vastes plateaux étagés en occupent l'intérieur, dominant de leurs gigantesques escarpements une ceinture de contrées littorales, et y envoyant de grands fleuves qui vont se perdre au loin dans les mers environnantes. L'aspect, le climat, toutes les conditions physiques de ces grandes régions naturelles ne diffèrent pas moins que leur situation relative. Au centre, la stérilité du sol

[1] La restitution inespérée du site de Ninive et l'exhumation des splendides résidences élevées par les rois d'Assyrie, la découverte d'un nombre infini d'inscriptions en caractères cunéiformes et les études dont ces inscriptions sont devenues l'objet, enfin les grandes publications où ces études et ces découvertes ont été consignées, et dont plusieurs sont toutes récentes, forment un des chapitres les plus curieux de l'histoire scientifique de notre époque. Jusqu'à présent, par leur nature même, ces investigations ne sont guère sorties du cercle restreint d'une érudition toute spéciale; on comprend, cependant, qu'elles rentrent dans les études générales de l'antiquité, et que par là elles intéressent tous les esprits éclairés qui aiment à suivre le progrès aujourd'hui si rapide des recherches historiques. Qu'est-il sorti jusqu'à présent des études cunéiformes, qui ajoute à la somme de nos connaissances positives sur le monde ancien? En quoi les notions qu'on en a tirées ont-elles modifié ou agrandi celles que nous ont transmises les auteurs classiques? Voilà des questions que chacun de nous sans doute s'est faites plus d'une fois et auxquelles nul travail d'élaboration critique n'a jusqu'à présent satisfait. Nous n'avons pas même encore en France une histoire des découvertes et des études assyriennes, bien que ces découvertes et ces études soient une conquête en grande partie française. C'est à cette curiosité bien légitime que M. Vivien de Saint-Martin a tâché de répondre dans le morceau que nous publions. Ce travail a momentanément interrompu l'étude de notre collaborateur sur les antiquités historiques de l'Inde, dont la *Revue* reprendra prochainement la suite. (*Note de la rédaction.*)

et la barbarie des hordes pastorales; au pourtour, sur les mers de l'Orient, du Couchant et du Midi, la beauté du ciel, la fécondité du sol, tous les dons d'une riche nature assurant ces conditions faciles de la vie matérielle qui activent l'épanouissement des facultés de l'homme et le développement des sociétés. Cette remarquable configuration de l'Asie a eu, dès l'origine des temps, une action décisive sur les destinées de l'humanité. Elle a déterminé la séparation des races; elle a dirigé l'arrangement immémorial des populations et l'agroupement des nationalités ; elle a puissamment influé, si elle n'en a pas été la source unique, sur l'inégal développement des sociétés et des civilisations orientales; elle a contribué enfin, plus que toute autre cause, aux antiques migrations qui ont donné à l'Europe ses populations primitives. Dans aucune autre région du globe on ne reconnaît d'une manière aussi générale, aussi nettement accusée et sur une aussi grande échelle, l'influence directe, absolue, des conditions physiques et des formes terrestres sur la distribution des sociétés primordiales.

Mais c'est surtout dans le sud-ouest de l'Asie que cette influence se montre d'une manière frappante. La configuration générale de cette région est assez connue. Entre l'Indus et le Tigre, sur une longueur de plus de cinq cents lieues de l'est à l'ouest, s'étend une terre élevée que l'on désigne dans son ensemble sous la dénomination historique du plateau de l'Iran. Très-montagneux dans sa moitié orientale, qui en est aussi la partie la plus haute et qui forme aujourd'hui le royaume afghan, couvert également de montagnes considérables à son extrémité occidentale qui appartient à l'Iràk persan, ce grand plateau est occupé dans ses parties intérieures par de vastes plaines sablonneuses, dont les rares oasis sont le domaine des tribus pastorales. Au nord, le plateau s'incline vers les plaines de l'Oxus, qui appartiennent à l'ancienne Bactriane; au sud, il descend en larges gradins vers la côte aride de la mer d'Oman, que borde la Balouchistân, l'ancienne Gédrosie; à l'est, ses pentes abruptes, couronnées de sommets neigeux, dominent la chaude vallée de l'Indus; à l'ouest enfin, du côté du Tigre, il présente de même une suite de gradins montagneux coupés de profonds défilés, à travers lesquels le voyageur gravit péniblement ces rudes escarpements. Bien qu'au nord-est il se rattache au grand plateau central par le massif de l'Hindou-koh, et qu'il se prolonge au nord-ouest vers l'Asie Mineure par les hautes terres de l'Arménie, le plateau iranien, isolé par ses faces principales des basses terres

environnantes, s'y détache comme un petit monde à part. Il fut occupé de toute antiquité par une branche considérable de la race ârienne (d'où lui est venu le nom d'Iran, altération moderne du zend Aîryana [1]) ; et cette branche s'y est ramifiée de bonne heure en plusieurs groupes qui formèrent des peuples distincts : au sud-ouest, touchant à l'Arménie, les Mèdes; au nord, du côté de la Bactriane, les tribus de l'Hyrcanie et de l'Arie; à l'est, celles de l'Arakhosie et de la Drangiane. Tous ces peuples et ces tribus, que nos écrivains classiques nous ont rendus familiers et dont plusieurs ont joué un grand rôle dans l'histoire, ne formaient, quoique souvent ennemis, qu'une seule nation par la langue et l'origine; les études de la philologie moderne, en complétant les indications de l'antiquité, ont éclairci et restitué les titres qui les rattachent à une même famille. Mais ce que nous voulons surtout faire remarquer, c'est que là où le plateau se termine du côté de l'ouest, en regard du golfe Persique et des deux fleuves de la Mésopotamie, là aussi finit le domaine de cette famille médo-perse de souche ârienne; au-dessous, sur les bords du golfe et des fleuves, les populations appartiennent à une race toute différente, à la race sémitique. Cette séparation naturelle des deux races et les conditions si différentes de leur habitation géographique doivent se prendre en sérieuse considération, aujourd'hui que l'on cherche dans l'histoire des anciens temps autre chose que des noms et des dates. Nous l'avons dit et nous ne saurions trop y insister : l'influence de cet élément extérieur de la vie des peuples ne se manifeste nulle part d'une manière plus éclatante; nulle part on ne reconnaît mieux à quel point l'homme est soumis, dans le développement de ses facultés sociales, au milieu physique où il est placé.

Une différence de quelques centaines de pieds, de quelques milliers au plus dans la hauteur de leur habitation respective au-dessus du niveau des mers, créa originairement une dissemblance profonde, presque radicale, entre des populations limitrophes, sœurs d'origine selon toute apparence [2], et, dans tous les cas, appartenant à des races très-rapprochées, sinon identiques, par leur constitution phy-

[1] Sur l'ethnographie générale de l'Iran, nous devons renvoyer à une étude spéciale dans cette *Revue* même, n° du 31 octobre dernier, p. 607.

[2] Nous n'entendons pas parler ici de la fraternité native des races humaines au point de vue de la tradition religieuse, mais seulement de cette autre question, encore agitée et non résolue, de la commune habitation, à des époques antérieures à tout souvenir humain, des populations qui formèrent plus tard les peuples iraniens et de celles qui devinrent la souch des peuples sémitiques.

sique et leur aptitude intellectuelle. Les tribus mèdes et perses restèrent adonnées, en grande partie, à la vie pastorale dans les pâturages de leurs vallées alpestres, jusqu'à des temps relativement très-récents, tandis que plusieurs groupes importants de la race sémitique et de ses branches collatérales formèrent de très-bonne heure des États riches et puissants, dans les chaudes et fertiles contrées situées au pied du plateau et de là jusqu'au fond de la Méditerranée. C'est à la race sémitique et aux nations qui s'y rattachent qu'appartiennent les plus vieilles civilisations du monde.

Complétement séparée, depuis une époque immémoriale, des autres peuples de sa race et de sa langue, l'Égypte ne se retrouva qu'après bien des siècles en contact avec l'Asie. Nous avons exposé ailleurs les phases successives de son développement [1]. Les origines des États de l'Euphrate et du Tigre furent-elles contemporaines des origines égyptiennes? c'est ce que l'on ne saurait dire, quoique le fait soit pour le moins probable. Il serait tout à fait certain, si l'on pouvait attacher une détermination chronologique aux traditions hébraïques que la Genèse a enregistrées sur la fondation de Babylone, ou à la tradition chaldéenne de Bérose. Malheureusement la Babylonie, sous le rapport des souvenirs antiques, resta dans des conditions infiniment moins favorables que l'empire des Pharaons; elle n'eut pas, comme celui-ci, des monuments contemporains des premiers âges de son existence, pour fixer et contrôler la tradition. Et ce que nous disons du royaume babylonien, on peut le dire également de l'Assyrie; les monuments et les inscriptions exhumés de nos jours sur les sites de Babylone et de Ninive, au moins ceux que l'on y a retrouvés jusqu'à présent, appartiennent, comme nous le verrons bientôt, à des temps déjà bien éloignés des époques primitives.

Mais si l'on ne peut attacher une date certaine, ou même approximative, à la tradition que la tribu d'Abraham avait apportée des bords de l'Euphrate et que le dixième chapitre de la Genèse nous a conservée, par un autre côté cette tradition nous fournit des informations précieuses : c'est le côté ethnologique. Ici, ce ne sont plus les vagues souvenirs d'un fait lointain à demi transformé en légende; c'est un fait actuel, vivant, présent à tous, touchant à ce qui intéresse le plus les populations pastorales, la parenté des tribus. Le livre saint, dans les versets suivants, nous a donc

[1] On peut voir à ce sujet la *Revue* du 30 septembre 1859, p. 471 et suiv.

transmis des indications du caractère le plus positif et le plus certain.

« Sem, dit la Genèse [1], qui fut le père de tous les enfants d'Heber et le frère aîné de Japhet, eut des fils.

» Les fils de Sem furent Élam, Assour, Arphakhchad, Loud et Aram. »

Ce sont là les cinq grandes ramifications, les cinq divisions primitives du groupe sémitique.

Et non-seulement ces cinq noms, avec leurs délimitations respectives, s'appliquaient à de grands territoires et à leurs populations aux jours d'Abraham et de Moïse, mais ils ont traversé l'antiquité tout entière jusqu'au temps de l'islamisme, et on les retrouve dans les auteurs grecs et latins, historiens et géographes, qui nous en font connaître exactement l'application territoriale.

Élam, l'Élymaïs des Grecs, est un territoire à l'orient du Tigre inférieur, au fond du golfe Persique, entre le fleuve et le pied des hauteurs où commence la montée du plateau iranien.

Assour, l'Assyrie, borde également la côte orientale du Tigre audessus d'Élam, entre le fleuve et le plateau, en montant au nord jusqu'aux montagnes qui marquent de ce côté les confins de l'Arménie.

Arphakhchad était un territoire au milieu des montagnes qui couvrent l'Assyrie propre. Son emplacement nous est donné par Ptolémée, qui écrit le nom Arrhaakhitis et en fait un canton de l'Assyrie.

Loud est le seul nom, dans cette antique nomenclature, dont la détermination reste indécise. La plupart des commentateurs ont rapproché ce nom de celui de la Lydie, pays de l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure, sur les bords de la mer Égée. Comme synonymie ethnologique, le rapprochement peut être exact; mais, dans ce cas même, il ne faudrait certainement pas confondre *géographiquement* le Loud de la Genèse avec la Lydie classique. Il faudrait admettre, ce qui n'a rien d'ailleurs que de très-possible, et même, à notre avis, de très-vraisemblable, que les Loudîm bibliques habitaient originairement au voisinage de l'Assyrie et de la Mésopotamie, et que c'est par un déplacement ultérieur que la tribu vint occuper le pays qui prit d'elle le nom de Lydie. Les recherches savantes de M. Bœtticher ont en effet reconnu chez les anciens Lydiens de nombreux indices d'affinité sémitique, bien

[1] Ch x, 21-22.

qu'une partie de la population fût certainement d'extraction japétique, c'est-à-dire ârienne.

Aram, enfin, a toujours désigné chez les Hébreux la Mésopotamie supérieure, à partir de Babylone, et le nord de la Syrie.

L'ordre dans lequel le livre sacré range les cinq fils de Sem est parfaitement exact comme nomenclature géographique. Les cinq territoires forment un vaste demi-cercle qui part du fond du golfe Persique, embrasse tout le bassin du Tigre et de l'Euphrate jusqu'aux montagnes de l'Arménie, et va se terminer au sud-ouest dans les plaines de Tadmor et de Damas, sans empiéter sur le Liban. Un géographe n'aurait pas suivi un classement plus régulier.

Ce qui ressort enfin de ce précieux document, c'est, ainsi que nous l'avons dit, que la descente occidentale du plateau iranien formait dans toute son étendue la limite entre les populations âriennes du plateau et les populations sémitiques du bas Euphrate et du Tigre.

Ce qui suit dans la Genèse n'a plus que le caractère d'une légende, dans laquelle s'enveloppe le vague souvenir traditionnel de l'origine de Babylone.

La terre, est-il dit, n'avait au commencement qu'une seule langue.

Et comme (les enfants de Sem) étaient venus de l'Orient, ayant trouvé une campagne dans le pays de Sinna'ar, ils y habitèrent.

Et ils se dirent l'un à l'autre : Faisons des briques et cuisons-les au feu. Ils se servirent donc de briques comme de pierres, et de bitume comme de ciment.

Ils se dirent encore : Bâtissons-nous une ville et élevons une tour qui atteigne jusqu'au ciel, afin que notre nom devienne célèbre avant que nous nous dispersions en toute la terre.

Mais le Seigneur les dispersa avant qu'ils eussent achevé de bâtir leur ville.

Et c'est pour cela que la ville fut appelée Babel, parce que c'est là que fut confondu le langage de toute la terre [1].

Dans les traditions orales des premiers âges, les faits s'agrandissent et tournent aisément au merveilleux. Les peuples ou les tribus dont les notions sont bornées font de leur étroit horizon la limite de l'univers, et des événements qui leur sont particuliers semblent ainsi appartenir à l'humanité. Cette remarque ne s'applique

[1] *Genèse*, ch. XI, v. 1 à 9.

pas seulement aux Hébreux; tous les peuples, aux premiers temps de leur vie sociale, se sont faits, plus ou moins, le centre du monde et les préférés de leurs dieux.

La Genèse renferme encore un autre passage bien connu sur l'histoire primitive de Babylone.

Après avoir énuméré les quatre fils de Ham, Kousch, Misraïm, Phouth et Khénaân, le livre de Moïse ajoute: « Or, Kousch engendra Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre.

» La ville capitale de son royaume fut Babel, outre celles d'Erekh, d'Akhad et de Khalân, dans la terre de Sinna'ar [1]. »

Ces trois villes existaient encore dans la Babylonie inférieure au temps des auteurs grecs et romains, et le site de deux d'entre elles au moins est connu.

L'écrivain sacré dit encore : « Assour sortit de ce pays (du pays de Sinna'ar), et il bâtit Ninive, et les rues de cette ville, et Khalé.

» Il bâtit aussi la grande ville de Résèn, entre Ninive et Khalé [2]. »

Telles sont les informations que la Genèse nous a conservées sur les origines de Babylone et de Ninive. La pensée de l'écrivain hébreu n'a été nullement de donner un aperçu régulier des anciens temps de ces deux empires; la Bible, on le sait, ne touche jamais qu'accidentellement et par occasion à l'histoire des peuples étrangers. Ninive et Babylone sont nommées ici, parce que leur fondation se rattache à la filiation même et aux origines des tribus sémites. Les indications de la Genèse n'en établissent pas moins plusieurs faits très-importants. D'abord la haute antiquité des deux métropoles. Les traditions où elles se trouvent mêlées furent apportées en Palestine par la tribu d'Abraham; et Abraham sortit du pays de Babylone avec son frère Tharé plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Or on a pu voir que, dès cette époque, l'origine de Babylone et celle de Ninive sont mentionnées comme des souvenirs d'un lointain immémorial. Cette antiquité reculée n'a rien qui nous doive étonner, quand nous savons, par des données certaines, que la monarchie égyptienne date de quatre mille ans avant notre ère [3]. Nous voyons encore, par le récit légendaire consigné dans la Genèse, que Nemrod, « qui commença à être puissant sur la terre, » c'est-à-dire, évidemment, qui éleva le premier empire dans les pays sémites de l'Euphrate, était d'extraction kouschite, en d'autres termes qu'il

[1] *Genèse*, ch. x, v. 6 à 10.
[2] *Ibid.*, v. 11 et 12.
[3] De l'an 3993, si l'on veut s'en tenir au chiffre exact.

sortait de l'Arabie (sûrement de l'Arabie orientale), domaine de la branche kouschite ou méridionale des Noachides. Il résulte enfin de ces vieilles traditions sémites que la fondation de Ninive par Assour (ou dans le pays d'Assour, selon une autre interprétation que peut recevoir le texte) est postérieure à celle de Babylone, sans que l'on puisse, toutefois, en déterminer l'intervalle.

Un fait qui a sa signification dans l'histoire de l'humanité, c'est que les deux premiers empires et, en même temps, les deux premières civilisations qui se soient élevés dans le monde, la monarchie des Pharaons et celle de Babylone, appartiennent à la race hamitique, sœur des tribus sémites. C'est aussi du sein de la même race qu'est sortie la république phénicienne, cette puissante communauté commerçante qui répandit chez les peuples de la Méditerranée les premières notions de la civilisation orientale. C'est dans le Nord que s'est développée la culture intellectuelle de l'espèce humaine; mais ce sont les chauds climats du Midi qui en ont vu éclore les premiers germes.

II

La Genèse nous a fait connaître la tradition hébraïque sur l'origine de Babylone et de Ninive; mais, à côté de cette tradition des tribus pastorales de l'Euphrate, il en existait une autre, une tradition indigène, celle de Babylone même, de laquelle on pourrait attendre plus de détails et de précision. Celle-ci était conservée dans les archives des temples, et elle fut consignée par un prêtre khaldéen, Bérose, dans l'histoire de sa nation, qu'il écrivit en grec vers l'année 257 avant notre ère, précisément dans le même temps que le prêtre égyptien Manéthon tirait des archives sacrées de Memphis l'histoire des dynasties pharaoniques. Les premiers successeurs d'Alexandre avaient naturellement voulu connaître les antiquités des nations diverses qu'ils étaient appelés à gouverner. De même que l'ouvrage de Manéthon, celui de Bérose n'est malheureusement pas arrivé jusqu'à nous; le peu de fragments, ou plutôt les maigres extraits qui aient surnagé dans le naufrage d'une si grande partie de la littérature historique de l'antiquité, se trouvent pour la plupart dans les compilations des anciens chronographes chrétiens. Comme Babylone était un État d'origine sémitique, il est naturel que ses traditions primordiales aient

eu beaucoup de choses en commun avec celles des Abrahamides consignées dans la Genèse. De même que les Hébreux, les Babyloniens avaient la tradition d'un déluge universel, avec les mêmes circonstances de l'arche et des pigeons émissaires. Ils avaient aussi leur dix rois antédiluviens, comme les Hébreux leurs dix patriarches; mais les noms sont différents. Leur Adam est appelé Aloros, et leur Noé, Xisouthros. Une autre différence, c'est que chez les Babyloniens la durée des temps primitifs se confondait avec des périodes astronomiques qui faisaient remonter l'origine du monde à quatre cent trente-deux mille ans avant le déluge; les Hébreux n'y comptaient que deux mille ans, et se contentaient d'attribuer à la vie de leurs premiers patriarches une durée de huit à neuf cents ans.

La période qui suit le déluge babylonien est encore remplie de légendes fabuleuses, à travers lesquelles on entrevoit le développement rapide de la vie policée, sous un climat éminemment favorable à la civilisation. Les villes se fondent, la société s'organise, les arts naissent et se perfectionnent en même temps que l'agriculture. Le ciel splendide des vastes plaines de la Babylonie porte de bonne heure, comme en Égypte, à en observer les phénomènes dans leurs rapports avec le renouvellement des saisons; dès lors l'astronomie est née, et, en même temps que l'astronomie, le culte même du soleil et des autres corps célestes, qui règlent les choses de la terre et semblent présider à la destinée des hommes. Bérose attribuait à cette première période une durée de quatorze mille quatre-vingts ans, remplie par quatre-vingt-six règnes.

C'est seulement après cette période cosmique que commençaient les temps réellement historiques des annales babyloniennes. Bérose y comptait cinq dynasties formant un total de quinze cent une années (ou plutôt quatorze cent quatre-vingt-sept ans, ainsi qu'on va le voir), après lesquelles s'élevait le nouveau royaume babylonien, dont le premier roi, Nabonassar, a laissé son nom à une ère célèbre qui commence, d'après le comput astronomique, le 26 février de l'année 747 avant l'ère chrétienne. A partir de cette année 747, la série chronologique se continue sans interruption jusqu'à la prise de Babylone par Alexandre, en l'année 331 avant Jésus-Christ. On va voir pourquoi nous insistons sur ces dates; mais d'abord suivons Bérose dans l'énumération de ses cinq dynasties.

La première est qualifiée de dynastie Mède, et son fondateur porte le nom de Zoroastre. Cette double désignation indique la conquête árienne, qui dut apporter avec elle le culte du réformateur bactrien.

Cette dénomination étrangère se maintint, sous huit rois, l'espace de deux cent vingt-quatre ans.

Suit une période de quarante-huit ans occupée par onze rois, sans autre désignation. Ce dut être un temps de troubles et de guerres intérieures.

Une nouvelle dynastie se fonde alors et s'établit d'une manière stable, car elle ne durera pas moins de quatre cent cinquante-huit ans, sous quarante-neuf rois. Cette race royale est qualifiée de Khaldéenne. Le nom de Khaldéens, devenu si célèbre chez les anciens, apparaît alors pour la première fois dans l'histoire. Dans l'Écriture, le mot prend au pluriel la forme Khasdìm, et il est parfaitement reconnu que ces deux formes, hébraïque et babylonienne, ne diffèrent pas au fond des noms de Carduchi, Gordyaei, Gordyeni, etc., dans les auteurs grecs, toutes dénominations qui s'appliquent à des tribus du Kurdistan. Le pays de Khasdìm, dont il est fait mention dans la vie d'Abraham, devait être situé non loin de Ninive, vers les monts Gordyens des auteurs classiques. Il est donc avéré que les Khaldéens, au moins les Khaldéens primitifs, étaient des Kurdes. On voit par là qu'aussi loin que peuvent remonter les souvenirs de l'histoire ou de la tradition, les tribus kurdes ont occupé, comme elles l'occupent encore sur une très-vaste étendue, la région montagneuse qui forme la transition entre les plaines sémitiques ou arabes de l'Euphrate et les hautes terres âriennes de la Perse, de la Médie et de l'Arménie[1]. C'est une population très-portée aux migrations, quoique montagnarde. Sa position intermédiaire en fait une race mixte; le fond en est sémitique, quoique la partie noble et dominante des tribus appartienne à la race indo-européenne. Il est assez présumable qu'il en a toujours été plus ou moins ainsi. Mais comment et dans quelles circonstances les Kurdes, les Khasdìm, les Khaldéens, — quelque nom qu'on leur veuille donner, — se rendirent-ils maîtres de la Babylonie? comment y fondèrent-ils une domination politique assez forte pour se maintenir pendant plusieurs siècles? comment enfin ce nom de Khaldéens vint-il à désigner d'une manière toute spéciale la partie lettrée de la nation, la caste sacerdotale? ce sont là des questions auxquelles l'histoire ne fournit pas de réponse, et qui restent, la dernière surtout, à l'état d'énigme. C'est au temps de cette dynastie, du XVIII[e] au XVI[e] siècle avant Jésus-Christ, que se placent les grandes expéditions

[1] Aujourd'hui les Kurdes s'avancent très-loin au nord et au nord-ouest dans l'Arménie centrale et dans l'Anatolie, de même qu'au sud-est ils se sont répandus jusque dans les parties occidentales du Balouchistân.

asiatiques des Pharaons conquérants de la dix-huitième dynastie, antérieurs au fameux Sésostris. Ce dernier est moins ancien de deux siècles; son règne tombe vers l'année 1400.

Après les quatre siècles et demi de la dynastie Khaldéenne vient une dynastie Arabe qui fournit neuf rois en deux cent quarante-cinq ans; c'est la quatrième dynastie historique de Bérose.

La cinquième est une dynastie Ninivite ou Assyrienne. Tout à fait oubliée depuis la mention biblique d'Assour et de la fondation de Ninive, l'Assyrie paraît à son tour, pour la première fois, sur la scène historique. On peut supposer que, durant ce long silence, elle avait été au nombre des provinces du royaume babylonien. Il faut toutefois remarquer qu'au livre des Nombres, dans l'adjuration prophétique attribuée à Balaam, il est déjà question des Assyriens comme d'un peuple guerrier destiné à étendre au loin ses conquêtes [1]. Cette prophétie célèbre prononcée quarante ans après la sortie d'Égypte, est, d'après la chronologie biblique, de l'année 1445. On peut même reculer de six ou sept siècles encore au-dessus de l'époque de Balaam la première mention du nom des Assyriens, qui se trouve dans un des passages de Manéthon que nous a conservés Flavius Josèphe, à la date de l'irruption des Hyksos en Égypte, date qui nous porte vers le temps d'Abraham. Il faut tenir compte, sans doute, de ces premières mentions, tout en reconnaissant qu'elles manquent d'indications circonstanciées qui leur pourraient donner une véritable signification historique.

L'histoire des deux États d'Assour et de Babylone, à partir de la dynastie ninivite, ne sera, pendant longtemps, qu'une lutte de prédominance alternative, jusqu'à leur commun asservissement au joug des Perses et à la destruction finale des deux métropoles. La durée de la dynastie assyrienne, ou, en d'autres termes, de la domination de l'Assyrie sur Babylone, fut, selon Bérose, de cinq cent vingt-six ans, sous quarante-cinq rois [2]. C'est à cette période que se rapporte bien évidemment le chiffre de cinq cent vingt ans qu'Hérodote attribue à l'empire assyrien avant le soulèvement des nations tributaires sous la conduite du Mède Arbacès; et ce dernier chiffre paraît préférable à celui des abréviateurs de Bérose, par une raison que nous allons indiquer. Hérodote, qui avait visité Babylone, en

[1] *Num.*, c. XXIV, 22.

[2] Sommaire des dynasties de Bérose, dans la Chronique d'Eusèbe, *Historicor. græcor. fragmenta* de C. Müller, vol. II, p. 503 et suiv.

avait rapporté les éléments d'une histoire d'Assyrie, que malheureusement le temps n'a pas respectée.

Maintenant, il se présente dans cette chronologie un rapprochement que personne, à ma connaissance, n'a remarqué jusqu'à présent, et qui cependant me paraît frappant. On sait que le philosophe Callisthène, qui accompagnait Alexandre dans sa grande expédition, envoya de Babylone à son oncle Aristote, lors de l'entrée du conquérant dans cette ville (en 331), une série d'observations faites par les astronomes khaldéens et qui embrassaient un espace de dix-neuf cent trois ans. Elles remontaient conséquemment à l'an 2234. Or cette année 2234 est aussi celle où l'on est conduit par le compte des dynasties de Bérose; c'est ce que l'on peut montrer par une simple addition :

Première dynastie (mède). . . .	224 ans.
Deuxième dynastie (anarchie ?). .	48
Troisième dynastie (khaldéenne). .	458
Quatrième dynastie (arabe). . .	245
Cinquième dynastie (assyrienne). .	526
Ajoutons à ces cinq dynasties l'espace de temps compris entre Nabonassar et l'entrée d'Alexandre à Babylone (de 747 à 331), soit 416 ans.	416
On trouve un total de. . . .	1917 ans,

c'est-à-dire, à quatorze ans près, le chiffre de Callisthène; et encore cette différence de quatorze ans se réduit à huit si l'on substitue les cinq cent vingt ans d'Hérodote au chiffre 526 d'Eusèbe. Malgré la légère altération que l'un des chiffres de la Chronique a dû éprouver, le rapport est trop frappant pour que l'on puisse douter raisonnablement que l'année 2234 avant l'ère chrétienne ait été l'ère initiale à laquelle Bérose commençait la supputation des temps historiques. Cette ère, jusqu'à présent négligée, acquiert ainsi une grande importance dans le tableau des anciens temps. Entre autres conséquences importantes qui en ressortent, je me bornerai à en signaler une : c'est que l'année 747 avant Jésus-Christ, avec laquelle commence l'ère de Nabonassar, est en même temps celle où s'éteint la dynastie assyrienne, et, conséquemment, que la date tant controversée de la prise de Ninive par Arbacès et les Babyloniens est de

cette même année 747. C'est là désormais un point d'attache qui me paraît inébranlable dans la chronologie assyrienne[1].

J'ai rappelé tout à l'heure la perte que nous avons faite de l'Histoire d'Assyrie d'Hérodote; une autre perte non moins regrettable est celle de l'Histoire assyrienne de Ctésias. Né à Cnide, dans la Grèce asiatique, ce dernier se trouvait à Ecbatane cinquante ans environ après les voyages d'Hérodote, et il y séjourna dix-sept ans comme médecin d'Artaxerce Mnémon, le troisième successeur de Xercès. Porté, à ce qu'il paraît, vers les recherches historiques, Ctésias profita de sa position pour réunir sur la Perse et les contrées environnantes des notions faites pour intéresser ses compatriotes. De retour dans sa patrie, il publia une relation de l'Inde écrite sur des informations évidemment persanes, et une histoire de la monarchie médo-perse, dont les premiers livres étaient consacrés à l'Assyrie. Son livre sur l'Inde, rempli de légendes et de prodiges enfantés par l'imagination orientale et que peut-être il rapportait avec trop de crédulité, lui valut une réputation fâcheuse dont sa mémoire est restée frappée; on ne voit pas, néanmoins, que chez les anciens son ouvrage historique ait été atteint du même discrédit. Beaucoup le citent, ou rapportent d'après lui les anciens faits de l'histoire de l'Asie sans en suspecter l'exactitude. Il a été le guide principal de Diodore dans cette partie de l'antiquité. Et de fait, à en juger par la position exceptionnelle où s'était trouvé Ctésias à la cour du grand roi, on n'en pouvait avoir qui fût plus digne de créance. On sait, par les témoignages sacrés et profanes, — et ces témoignages ont été confirmés par les découvertes de nos récents explorateurs, — que les rois de Perse depuis Cyrus, comme ceux de Ninive et de Babylone, avaient des archives où était consigné le souvenir des choses anciennes, aussi bien que les actes contemporains. Que la parfaite exactitude des événements de l'histoire, tels qu'ils étaient inscrits dans ces dépôts officiels, eût été contrôlée par une critique irréprochable, que la chronologie en fût certaine, et que le tout fût absolument exempt de fables ou de traditions légendaires, ce serait probablement beaucoup demander à la science asiatique. D'un autre côté, que Ctésias eût toujours reproduit fidèlement le sens des textes mèdes ou perses, soit qu'il les eût consultés directement, soit, ce qui est plus probable, qu'il les eût dépouillés par l'intermédiaire des mages, c'est ce que

[1] Ces vues chronologiques, dont je ne puis indiquer ici que les résultats généraux, ont été développées dans un mémoire dont j'ai récemment donné lecture au sein de l'Académie des inscriptions, et qui sera prochainement imprimé dans la *Revue archéologique*.

nul n'oserait garantir. Il y a donc certainement en tout ceci plus d'une chance d'erreur ou de méprise, outre celles qui peuvent être du fait de ces abréviateurs. Mais, avec tout cela, le peu qui nous reste de Ctésias n'en est pas moins la source à peu près unique de ce que l'antiquité nous a transmis de notions sur l'histoire des Assyriens et des Mèdes.

Malheureusement, les extraits qu'on nous a laissés des annales assyriennes ne présentent rien de régulier ni de suivi. Dans la longue liste des princes qui, du fond de leur palais, régnèrent par leurs satrapes et leurs eunuques sur une grande partie de l'Asie, trois ou quatre noms seulement ont paru dignes d'être transmis à la postérité. Il va sans dire que les seuls qui aient été glorifiés par l'histoire sont les princes conquérants. Le premier de tous est Ninus, fils et successeur de Bélus. Celui-ci avait fondé Ninive; Ninus fonda l'empire, en étendant ses conquêtes jusqu'à la mer Occidentale et jusqu'en Bactriane. Après lui régna la reine Sémiramis, le nom le plus fameux des vieilles traditions asiatiques. Elle porta ses armes à l'orient jusque dans l'Inde, et dans le sud jusqu'au fond de l'Éthiopie ; elle agrandit Babylone, elle couvrit l'Asie de villes nombreuses et de splendides monuments. De même qu'au moyen âge toutes les constructions anciennes étaient, pour les habitants de nos provinces du Nord, des ouvrages de Brunehaut, en Médie et en Assyrie tous les monuments qui frappaient par leur grandeur étaient des ouvrages de Sémiramis. On citait parmi ces merveilles les remparts de Babylone, ses jardins suspendus, ses statues colossales, le temple de Bel, un obélisque monolithe de cent trente pieds de haut, taillé dans les carrières de l'Arménie et transporté jusqu'à Babylone, et enfin le tombeau de son époux Ninus, élevé dans la plaine, aux portes de Ninive, sur un monticule artificiel de dimensions prodigieuses. Ainsi qu'en Égypte, c'est surtout par la masse et la grandeur de leurs monuments que les princes assyriens veulent exciter l'admiration des peuples.

Un nom célèbre à d'autres titres dans la liste des rois d'Assyrie est celui de Sardanapal. Ce nom est resté, même pour nous, l'emblème d'une vie efféminée, noyée dans le luxe énervant et dans les raffinements de la débauche. Une épitaphe attribuée à Sardanapal lui-même énumérait, en termes cyniques, les jouissances matérielles de la terre, et les présentait comme le souverain bien, comme le but final de la vie. Ce Sardanapal aurait été, selon la tradition (telle au moins que Diodore nous l'a transmise), le dernier

prince de la dynastie ; c'était sous son règne qu'Arbacès, gouverneur de la Médie, avait formé avec le satrape de Babylone et le roi de la Bactriane une coalition qui avait amené (en 747) la prise de Ninive et le morcellement de l'empire. Il doit y avoir eu en ceci quelque confusion. La célèbre épitaphe a dû appartenir non au roi détrôné par Arbacès, mais à un Sardanapal antérieur, car on en compte plusieurs dans la dynastie. La défense vigoureuse du dernier Sardanapal, la lutte prolongée et longtemps heureuse qu'il soutint contre les confédérés, la nature même de sa mort quand il se vit écrasé sous le nombre de ses ennemis, sont d'un homme autrement trempé que le pourceau royal de l'épitaphe. Ce dernier, d'ailleurs, d'après Ctésias, était le trentième roi depuis Ninus, et Bérose donne quarante-cinq princes à la dynastie.

La prise de Ninive par Arbacès et ses alliés mit fin à l'*empire*, mais non au *royaume* d'Assyrie. Les États asservis — la Médie et la Babylonie — recouvrèrent leur indépendance et se reconstituèrent en États particuliers ; mais l'Assyrie, dans ses limites propres, probablement même avec la Mésopotamie supérieure et le nord de la Syrie, continua d'avoir ses rois. On n'en a pas la liste suivie pour cette nouvelle période ; mais l'Écriture mentionne plusieurs rois d'Assyrie avec lesquels le royaume d'Israël eut des rapports hostiles, et donne ainsi le moyen d'y poser quelques jalons directeurs, — non toutefois sans des difficultés de détail qui ont exercé la sagacité des chronologistes. Moins de trente ans après la date à laquelle se place la prise de Ninive par Arbacès, on voit le roi d'Assyrie Salmanasar marcher contre le royaume de Samarie, et emmener en captivité les dix tribus d'Israël, qu'il répandit dans les provinces assyriennes au delà du Tigre. Bien que ne régnant plus sur la haute Asie ni sur la Khaldée, les souverains de Ninive n'en étaient pas moins encore des rois puissants et redoutables. Un siècle et demi ne s'était pas écoulé, qu'ils voulurent reconquérir sur les Mèdes leur ancienne suprématie ; cette tentative malheureuse tourna à la perte du royaume. Le roi des Mèdes, que les relations grecques nomment Cyaxarès, vint mettre le siége devant Ninive, l'emporta d'assaut, saccagea la ville, brûla les palais et les temples, et de cette cité splendide, une des gloires de l'Asie, ne fit qu'un monceau de ruines. Cette catastrophe eut lieu en l'an 608 avant l'ère chrétienne[1]. Ce fut le dernier coup porté à la ville de

[1] Il peut y avoir une incertitude réelle d'un à deux ans sur cette date importante, que quelques chronologistes ont même fait remonter jusqu'en 625.

Ninus et à l'antique monarchie dont elle était la capitale; elles ne s'en sont pas relevées. L'Assyrie, qui durant tant de siècles avait tenu le sceptre de l'Orient, devint à son tour et resta une province de l'empire des Mèdes, — qui allait bientôt, sous Cyrus, devenir l'empire des Perses, — jusqu'au jour prochain où tous ces peuples et tous ces empires, Assyriens, Babyloniens, Mèdes et Perses, courbés sous le bras victorieux d'Alexandre, n'allaient plus faire qu'un seul empire et un seul peuple. Et les tristes débris de ce qui fut Ninive, épars sur le sol vide d'habitants, lentement envahis par la poussière de la plaine et le limon du fleuve, se trouvèrent un jour complétement ensevelis sous le linceul de terre que le temps étendait sur eux. Ce fut plus qu'une œuvre de destruction, ce fut une œuvre d'anéantissement et d'oubli. Le pâtre qui conduisait ses troupeaux à travers cette plaine ondulée sous laquelle gisaient les monuments dévastés des anciens rois, gardait à peine une vague tradition des magnificences de la cité royale. Cette tradition même a fini par se perdre à travers les générations. La malédiction des prophètes fut accomplie. Deux siècles seulement après la terrible catastrophe, Xénophon, qui traversa ces lieux à la tête des Dix-Mille, ne prononce pas le nom de Ninive, non plus que les historiens d'Alexandre. La ville de Ninos que mentionne Tacite dans son récit de l'expédition de Cassius au temps de l'empereur Claude, que Ptolémée, quatre-vingts ans plus tard, nomme aussi sans distinction particulière, et que vers le milieu du IVe siècle on retrouve dans un récit personnel d'Ammien Marcellin, représente non plus la cité royale de Ninus, mais quelque bourgade élevée parmi les tumulus de la plaine, comme le château de Ninive des auteurs orientaux du moyen âge, comme le village actuel de Ninouïa qui sans doute occupe le même emplacement. La Ninive de Sémiramis et de Sardanapal, celle que Cyaxare détruisit par le fer et la flamme, et dont sans doute, quoique nos auteurs ne le disent pas, il transporta ailleurs l'immense population, selon la coutume des conquérants orientaux, c'est de nos jours seulement qu'elle a été retrouvée enterrée sous le sol, ignorée des habitants du pays, et sans qu'à la surface de la plaine rien autre chose en révélât la présence que les monticules mêmes formés par la terre amoncelée qui en recouvre les débris.

La Babylonie, depuis sa résurrection politique sous Nabonassar, allié d'Arbacès (en 747), n'avait pas cessé de former un État indépendant, quoique fréquemment inquiétée par son ancien suzerain,

le roi d'Assyrie. Elle se joignit à Cyaxare dans sa campagne contre Ninive. Cette alliance lui valut sans doute un agrandissement territorial du côté de la Mésopotamie; car aussitôt après la destruction du royaume assyrien et de sa capitale, on voit les rois de Babylone prendre un ascendant considérable dans l'Asie sémitique. Au nom de Nabukhodonosor, qui tient une si grande place dans les livres des prophètes hébreux de la première moitié du VIe siècle, se rattache en quelque sorte toute l'histoire de cette époque. Dans le même temps, une grande révolution s'accomplissait chez les Ariens du haut pays. Par des causes que l'histoire ne nous fait connaître que d'une manière incomplète, les Mèdes étaient le premier peuple du plateau iranien qui eût connu la civilisation et qui se fût constitué en un État régulier. Leurs rapports avec les peuples sémitiques de l'Euphrate et du Tigre étaient d'ailleurs très-anciens, témoin la dynastie qu'ils fondèrent à Babylone plus de vingt-deux siècles avant l'ère chrétienne, et, plus tard, leur longue sujétion au sceptre assyrien. Après leur affranchissement par les victoires d'Arbacès, Ecbatane fut la capitale de la Médie indépendante, quoique les souverains eussent aussi une résidence d'hiver à Suse, dans le pays d'Élam, non loin de l'Euphrate inférieur. C'est à Suse que le roi Assuérus du livre d'Esther (prince qu'il y a de fortes raisons d'identifier avec Cyaxare, le destructeur de Ninive [1]) déployait les somptuosités royales de sa résidence, imitées de Ninive et de Babylone. Sur les confins de l'Élam, à l'angle extrême du plateau iranien dont les pentes dominent ici le côté oriental du golfe Persique, était située la Perse, province pleine de montagnes et de vallées, habitée par de rudes tribus aux habitudes belliqueuses. Issu de la plus noble de ces tribus et en même temps allié par le sang au roi des Mèdes, Cyrus gagna l'amour des populations perses, réveilla en elles le sentiment de l'indépendance, et il sut en faire l'instrument de sa propre élévation. Maître de la Perse, il le devint bientôt de la Médie, et il se vit dès lors à la tête d'une monarchie dont la puissance, dans les mains d'un roi guerrier, n'avait plus de rivale en Asie. Son avénement au trône d'Ecbatane se place vers l'année 560 avant notre ère; avec lui commence l'illustre dynastie perse des

[1] Quoique beaucoup d'autres opinions se soient produites, M. Munk croit que l'Assuérus d'Esther est le même prince que Xercès; mais il a contre lui les données chronologiques, outre la ressemblance des noms. On peut comparer sur ce point de controverse, au fond assez peu important, la *Chronique de l'Histoire sainte* de Des Vignoles, t. II, p. 272, et la *Palestine* de M. Munk, p. 468.

Akhéménides, qui subsista deux cent trente ans jusqu'à la mort funeste de Darius Codoman, son dernier prince, vaincu par Alexandre dans les champs d'Arbelles. Fidèles à leur origine, les Akhéménides transportèrent en Perse le siége de leur empire ; la nouvelle capitale qu'ils y fondèrent fut connue dans l'Occident sous le nom de Persépolis, transcription grecque d'un nom dont la forme orientale ne s'est pas jusqu'à présent rencontrée sur les monuments. A l'occident, les conquêtes de Cyrus s'étendirent bien au delà des provinces de l'Euphrate et de la Syrie; elles embrassèrent toute l'Asie Mineure et ne s'arrêtèrent qu'à la mer Égée. Vis-à-vis du nouvel empire asiatique, il ne restait plus qu'un seul État indépendant, la Babylonie : il devait partager et il partagea bientôt le sort commun. Babylone fut prise en 538. La vieille monarchie assyrienne fut renouvelée. Cambyse, après Cyrus, et Darius fils d'Hystaspès après Cambise, en agrandirent encore les limites, le premier par la conquête de l'Égypte, le second par la soumission des peuplades dont les territoires touchent à l'Indus. Xercès, leur successeur, régna sur ce vaste héritage, dont Hérodote, dans son catalogue homérique, nous a énuméré les provinces et décrit les nations : colosse aux dehors splendides, auquel il ne manquait, comme à toutes ces agglomérations asiatiques, que la cohésion intérieure et le sentiment de la patrie commune, qui seuls donnent la vie aux empires. La lutte mémorable de Xercès contre la Grèce (480) révéla la faiblesse réelle de cette immense domination, qu'Alexandre, cent cinquante ans plus tard, allait renverser d'un souffle.

Lorsque le vainqueur de Darius vit Babylone, la ville était bien déchue de son ancienne magnificence. Les traditions assyriennes en attribuaient la fondation à Sémiramis; mais la Bible fait foi que la première origine de la ville de Babel date d'une bien plus haute antiquité, et, en second lieu, que Nabukhodonosor y fit élever des constructions assez considérables pour qu'il pût s'en regarder en quelque sorte comme le fondateur. Ce qui semble constant, néanmoins, c'est que la reine d'Assyrie en avait la première agrandi l'enceinte, qu'elle y avait élevé des monuments magnifiques et en avait fait une cité vraiment royale. Ses murailles, hautes de 50 coudées [1] et assez épaisses pour que deux quadriges pussent

[1] La coudée babylonienne, d'après les données réunies par M. Oppert, valait 0m525. Les cinquante coudées représentent une hauteur de vingt-six mètres ou quatre-vingts pieds. Hérodote donnait à l'enceinte de Babylone un tiers de plus que Ctésias. Cette enceinte, dit l'historien d'Halicarnasse, formait un immense carré dont chaque côté avait une longueur

y marcher de front, avaient 365 stades de tour, autant que de jours dans l'année. La citadelle, vaste construction à triple enceinte, s'élevait sur la rive occidentale de l'Euphrate, à l'extrémité d'un pont qui traversait le fleuve, large ici de cinq stades ou de près d'un demi-kilomètre; elle était munie de tours assez élevées pour dominer toute la ville. Ce qu'on appelait les jardins suspendus était au voisinage de la citadelle; c'était une sorte de pyramide échelonnée, dont l'étage supérieur formait un vaste jardin où des appareils hydrauliques amenaient l'eau de l'Euphrate. La tradition, nous l'avons vu, attribuait ces jardins à Sémiramis; mais, au rapport de Bérose, ils avaient été construits par Nabukhodonosor, peu de temps, conséquemment, avant la prise de la ville par Cyrus. Le temple de Bel présentait aussi l'aspect d'une grande pyramide carrée formée de huit étages en retrait; elle avait à la base un stade sur chaque face (567 pieds), et autant de hauteur. Si l'on réfléchit que cette hauteur dépasse de plus de cent pieds celle de la grande pyramide, et qu'elle équivaut presque à trois fois l'élévation des tours de Notre-Dame, on comprendra que les anciens en aient fait une des merveilles du monde. C'était du haut de ce magnifique observatoire que les prêtres du dieu, si renommés pour leur science astronomique, observaient le mouvement des astres et des phénomènes de la voûte céleste.

Telle est la description traditionnelle que les premiers historiens grecs donnent de Babylone; mais aucun ne l'avait vue dans sa splendeur. Darius fils d'Hystaspès, après une sédition réprimée, en avait fait abattre les remparts, et le temple de Bel avait été démoli par les ordres de Xercès. Alexandre avait manifesté l'intention de relever de leurs ruines les monuments détruits; la mort le surprit tandis qu'une armée d'ouvriers travaillait encore à dégager les décombres qui couvraient l'emplacement du grand temple. L'entreprise ne fut pas poursuivie par ses successeurs. Séleucus Nicator, le chef de l'illustre dynastie des Séleucides, fonda sur le Tigre, à une journée de Babylone vers le nord, une nouvelle cité qui prit de lui le nom de Séleucie, et il y fixa sa résidence (en 322 avant Jésus-Christ). Abandonnée d'une grande partie de ses habitants, l'ancienne capitale vit dès lors s'accélérer chaque jour sa décadence.

de cent vingt stades, et qu'entourait de toutes parts un fossé profond rempli d'eau. Les deux rives du fleuve étaient en outre bordées d'une double muraille intérieure qui faisait de Babylone comme deux villes distinctes. Il faut remarquer au surplus qu'au temps d'Hérodote et de Ctésias, les remparts n'existaient plus depuis un siècle.

Strabon et Diodore, au temps d'Auguste, en parlent déjà comme d'une ville à peu près déserte, dont l'enceinte était livrée presque tout entière à la culture. A partir de cette époque, son nom disparaît de l'histoire; s'il est encore cité à de rares intervalles, c'est comme un ancien souvenir et comme un exemple des vicissitudes de la fortune.

On nous pardonnera cette esquisse rétrospective de l'ancienne histoire de l'Asie occidentale; elle était indispensable pour que l'on pût apprécier la nature et l'étendue des informations nouvelles sorties des fouilles qui ont été faites, depuis vingt ans, sur les sites où s'élevèrent autrefois Ninive et Babylone.

III

Les peuples de l'Occident, violemment envahis par la barbarie qui, du même coup, renversa l'empire de Rome et brisa toutes les traditions, avaient perdu le souvenir des choses de l'Orient. L'Orient lui-même, après la chute des Sassanides, oublia jusqu'au nom de ses vieilles dynasties; la religion de Mahomet anéantit en quelque sorte le passé. Les plus grands noms des anciens jours, Sémiramis, Nabukhodonosor, Darius fils d'Hystaspès, Cyrus, Alexandre lui-même et ses successeurs, s'effacèrent complétement de la mémoire des générations, devenues étrangères à leur propre histoire; ou plutôt l'histoire elle-même périt tout entière, avec le culte national détruit par l'islamisme. Sortis tout à coup du fond de leurs déserts, pour se répandre sur l'Iran et sur l'Asie sémitique, les Arabes étaient étrangers aux grands événements qui, avant Mahomet, avaient remué le monde; le fanatisme barbare des premiers khalifes voua à une même destruction les livres religieux des nations conquises et leurs livres historiques. La littérature populaire qui sortit de la religion nouvelle ne garda rien du vieux monde; la poésie, les récits, les légendes, la langue elle-même, tout se renouvela comme les croyances. Les inscriptions où quelques-uns des anciens princes avaient consigné le souvenir de leur règne et de leurs actions guerrières, en supposant, ce qui est douteux, que la tradition en eût conservé l'intelligence parmi les prêtres du culte d'Oromazd, ne furent plus dès lors qu'une lettre morte; de même qu'en Égypte l'établissement exclusif du christianisme, en détruisant les derniers restes de la caste sacerdotale, avait anéanti l'intelligence des hiéroglyphes.

Il était réservé au génie philologique de l'Europe de retrouver le sens perdu de ces antiques monuments, à travers la double énigme d'un alphabet et d'une langue également inconnus.

Les vieilles inscriptions des dynasties asiatiques, — inscriptions auxquelles la forme étrange de leurs caractères a valu la dénomination de cunéiformes, — sont disséminées en Perse, en Médie, dans l'Arménie centrale, en Babylonie et en Assyrie. Ce sont les plus récentes, celles de la dynastie perse des Akhéménides, qui ont été découvertes les premières par les voyageurs européens; c'est par elles aussi qu'a commencé ce travail de déchiffrement qui a été et qui est encore une des tâches les plus laborieuses de l'érudition contemporaine, mais qui en est aussi une des conquêtes les plus glorieuses.

On sait que la race des princes Akhéménides commence avec Cyrus, 560 ans avant l'ère chrétienne, et qu'elle se termine avec le dernier Darius (Darius Codoman), dans les champs d'Issus et d'Arbelles, après avoir occupé le trône de l'Asie pendant deux cent vingt-neuf ans. Cette dynastie célèbre a dû son illustration à ses rapports avec l'Occident, et à ses désastres mêmes dans ses conflits avec les Grecs. Elle faisait sa résidence à Persépolis, ville dont les historiens d'Alexandre exaltent la richesse et la magnificence. Pour venger Athènes dévastée par Xercès, le vainqueur de Darius livra Persépolis au pillage et porta l'incendie dans le palais des rois. La ville, cependant, ne fut pas détruite, puisqu'il en est fait mention dans la suite même de l'expédition macédonienne; sa ruine totale est postérieure à la conquête arabe [1]. Le nom persan de Persépolis (au moins depuis le temps des Sassanides) est Isthakhar; c'est sous ce nom que la mentionnent les auteurs musulmans qui parlent de ses monuments et des tombeaux des anciens rois, sur lesquels ils rapportent des traditions légendaires. Ces tombeaux, dont il est aussi question dans les écrivains grecs, existent encore; ils ont été décrits par les voyageurs, et les inscriptions cunéiformes qu'on y a lues appartiennent à Darius fils d'Hystaspès, à Xercès son successeur, et au troisième Artaxercès (l'Ochus des historiens), prédécesseur de Codoman.

[1] Hamd Allah Mustôfi, ou, comme on le désigne communément en Europe, le *Géographe persan*, cité par M. Barbier de Meynard dans ses notes sur Yakout (*Dictionn. de la Perse*, p. 49, 1861), rapporte que sous Samsan ed-Dôoleh le Deïlémite, l'émir Qotoulmisch, pour punir les habitants d'Isthakhar de leurs fréquentes révoltes, y conduisit une armée, et ruina la ville de fond en comble. Cet événement, d'après les tables de l'auteur de l'*Histoire des Huns*, doit se placer vers l'année 987.

La localité où se trouvent ces tombeaux, à proximité des ruines d'Isthakhar, est appelée par les Persans modernes Nakhch-i-Roustam, et le site même de l'antique capitale n'est plus connu que sous le nom de Tchehel-Minar, les Quarante-Colonnes. On a aussi retrouvé le tombeau de Cyrus dans une localité du nom de Mourghab — que l'on croit être le Pasargadæ des historiens — à treize parasanges (environ seize heures) vers le nord-est d'Isthakhar. Il est nécessaire, pour la clarté des récits, de bien s'orienter dans toute cette topographie.

Les Européens qui, dès le XVIe siècle, pénétrèrent dans les parties intérieures de la Perse, furent singulièrement frappés de l'aspect grandiose de ces ruines. Les voyageurs du XVIIe siècle, Pietro della Valle, Chardin, Kæmpfer, en donnèrent des descriptions circonstanciées. Ils n'oublièrent pas les inscriptions en lettres inconnues qu'on y voit gravées sur la pierre; mais ce fut le célèbre Carsten Niebuhr, dont le voyage ouvre une nouvelle ère, l'ère véritablement scientifique, dans l'histoire des explorations européennes, qui le premier, en 1767, en rapporta des copies exactes.

La relation de Niebuhr parut à Copenhague en 1774; néanmoins, plus de vingt ans s'écoulèrent avant que les inscriptions persépolitaines devinssent l'objet d'une attention sérieuse. Deux orientalistes danois, Tychsen (1798) et Münter (1800), s'en occupèrent sans résultat notable; la gloire d'en pénétrer le mystère et d'ouvrir le premier la véritable voie de cette nouvelle branche des études épigraphiques, était réservée, deux ans plus tard, à un philologue hanovrien, Georg Friedrich Grotefend.

Je n'essayerai pas d'entrer dans le détail des procédés d'analyse par lesquels le savant allemand, avec une sagacité et une pénétration qui ont quelque chose de merveilleux, parvint à trouver le mot de cet effrayant problème; il suffit de rappeler ici, d'une manière tout à fait générale, la marche suivie dans cette recherche, d'autant plus que cette marche, inaugurée par Grotefend, a été reprise après lui par tous ceux qui sont entrés dans la même étude et qu'elle a été appliquée avec le même succès au déchiffrement d'autres écritures inconnues.

La première impression que l'on éprouve en présence de ces recherches et de leurs résultats, c'est un sentiment d'admiration. Voici une inscription tracée en caractères bizarres, sans la moindre analogie avec aucun alphabet connu; tout s'y réduit à un signe unique, — un trait en forme de coin ou de cône très-allongé, — et ce signe, com-

biné de diverses façons, forme un grand nombre de groupes différents. Ces groupes figurent-ils des lettres, ou des mots entiers comme dans nos écritures alphabétiques, ou bien ne serait-ce que des signes figuratifs comme les caractères de l'écriture chinoise? on l'ignore. On ignore également et l'époque de l'inscription, et son objet, et son auteur; à peine peut-on dire à quel peuple elle appartient, et l'on n'a pas le moindre indice de la langue dans laquelle elle est conçue. Voilà dans quelles conditions se présente le problème; voilà l'énigme que Grotefend ne craignit pas d'aborder, et qu'il a résolue.

Il est à peine besoin d'ajouter que dans une telle recherche on n'a pu procéder que par voie d'analyse et de décomposition. Disons tout d'abord que ce qui a mis sur la voie, c'est la découverte d'un certain nombre de noms propres au milieu de cet assemblage de signes d'une valeur inconnue: par les noms propres on a pu déterminer des lettres et leur valeur phonétique, par les lettres on a recomposé des mots, par les mots on est arrivé à reconnaître la langue, et la langue une fois retrouvée est devenue à son tour un puissant instrument de vérification et de lecture. Mais avant d'en arriver là, que de tâtonnements, que d'efforts, que de suppositions successivement rejetées, et que de fois le chercheur épuisé a dû abandonner un labeur ingrat, où le ramenait toujours l'excitation même de la difficulté! Ces noms propres eux-mêmes qui ont été la base de tout le système et le point de départ de toutes les découvertes, Grotefend n'y arriva que par une inspiration intuitive, et par une suite d'inductions qui témoignent d'une merveilleuse sagacité. L'heureux investigateur ne s'égara pas dans cette route aventureuse; sa lecture des noms de Darius (Darheusch, de Xercès (Khschharscha) et d'Hystaspès (Goschtasp), a été confirmée, sauf de légères modifications, par les études ultérieures, et la valeur phonétique des signes qu'il en déduisit a été pleinement justifiée. Grotefend s'arrêta là; mais la route était tracée [1].

[1] Grotefend fit la première communication de son étude de déchiffrement, le 4 septembre 1802, à la Société royale de Gœttingue, mais il ne la publia complétement qu'en 1815, dans un mémoire imprimé en appendice à la suite de la troisième édition du bel ouvrage de Heeren sur la politique et le commerce des anciens peuples. Dans cette étude mémorable, Grotefend s'était attaché uniquement à deux des inscriptions copiées par Niebuhr à Persépolis, et qui sont marquées B et G dans les relations du voyageur danois. L'une de ces inscriptions appartient à Darius, fils d'Hystaspès, l'autre à Artaxercès (Oohus). La première est ainsi conçue, d'après les traductions à peu près identiques de M. Oppert (*Journal asiatique*, février 1852, p. 148) et du major Rawlinson (*Journal of the royal asiatic Society*, vol. X, 1847, p. 271) : « Darius (Dâryavousch), le grand roi, le roi des rois, le roi des nations (ou des provinces), fils d'Hystaspès (Vichtâspahyâ poutra), de la race d'Akhé-

Pour aller plus loin, il fallait de nouveaux textes; les voyageurs anglais qui bientôt après visitèrent la Perse occidentale et le site de Persépolis, sir William Ouseley et James Morier en 1811, Ker Porter en 1818, James Rich en 1821, un peu plus tard M. Steuart, M. Masson, notre compatriote M. Vidal, et enfin les laborieuses explorations du major Rawlinson (1835 et années suivantes) et de M. Westergaard (1843), en rapportèrent une abondante moisson. Un temps assez long s'écoula, néanmoins, avant qu'un travail important se produisit. Les essais de feu Saint-Martin, en 1822, vinrent à l'appui des résultats de Grotefend, sans y rien ajouter de considérable; mais il n'en fut pas ainsi d'une étude de Rask, en 1826. Cette étude du célèbre philologue danois, bien qu'amenée incidemment par son travail « sur l'antiquité et l'authenticité de la langue zende, » n'en marque pas moins un pas notable dans l'histoire de l'épigraphie cunéiforme. Le déchiffrement y est abordé sous une nouvelle face, — sous son côté purement philologique. Sans entrer dans un détail qui serait ici hors de place, je voudrais donner une idée nette des considérations sur lesquelles Rask s'appuie, et du résultat auquel elles le conduisent. Partant des données fournies par les historiens grecs et par les géographes, le savant danois pose en fait que la langue des anciens Perses ayant une origine commune avec celle des Mèdes et des Bactriens, et les inscriptions persépolitaines appartenant à la race purement perse des Akhéménides, la langue de ces inscriptions devait présenter des formes et des inflexions sinon identiques, au moins analogues à celles du zend, qui était l'idiome de la Bactriane. On sait que le zend nous a été conservé dans les fragments des livres de Zoroastre recueillis dans l'Inde par Anquetil Duperron, et qui ont été publiés sous le titre de *Zendavesta*. Grotefend avait déjà remarqué qu'au commencement des deux incriptions qu'il avait analysées, certains groupes identiques se reproduisent d'une manière régulière, et il en avait conclu avec raison que ces groupes représentaient les formules que, dans tous les temps, les monarques de l'Orient ont employées au début de leurs actes; ainsi, deux groupes, ou deux

ménès (Hakhâmanichiya), a fait exécuter ces sculptures. » La seconde inscription est beaucoup plus étendue; on y trouve cette filiation généalogique de la race akhéménide jusqu'au roi Artaxercès (Rawlinson, *l. c.*, p. 341; Oppert, *l. c.*, p. 202) : « Le grand dieu Aouramazdâ m'a fait, moi Artaxercès (Artakhchathrâ), roi... Artaxercès le grand roi, roi des rois, roi des nations, roi du monde, dit : Je suis le fils du roi Artaxercès, fils du roi Darius, fils du roi Artaxercès, fils du roi Xercès (Khchayârchâ), fils du roi Darius, fils d'Hystaspès, fils d'Arsamès, de la race d'Akhéménès... » Nous avons mis entre parenthèses les formes perses des noms propres.

mots qui se suivent, sans autre différence entre eux que la terminaison du second plus longue que celle du premier, parut devoir figurer la formule sacramentelle *Rois des rois*, qui se retrouve dans toutes les inscriptions des rois sassanides. Cette vue était très-juste, comme l'a fait voir la suite des déchiffrements; seulement Grotefend n'avait pu, faute de moyens suffisants de comparaison, lire exactement les deux mots signalés. Rask, en y appliquant le mot zend qui signifie *roi*, lut le premier des deux groupes Khsâyathiya, et le second, avec sa finale composée de quatre signes ou lettres, Khsâyathiyânam, cette finale *anam* étant précisément celle du génitif pluriel dans le zend et les idiomes congénères. Rask fut ainsi amené, par la seule considération des formes grammaticales, à attribuer la valeur d'une N au second signe et la valeur M au quatrième (la valeur A du premier et du troisième signe était déjà connue), et cette double valeur fut immédiatement justifiée par son application à des noms propres encore incomplétement déchiffrés, tels que ceux d'Hakhâ Ma Nichiya ou Akhéménès, d'Aoura Mazda ou Ormuzd, etc. Je me suis arrêté à cette démonstration du savant danois, qui ajouta ainsi deux signes nouveaux à l'alphabet ébauché par Grotefend, non pas tant à cause de sa valeur propre que parce qu'on y voit par quelle marche, à la fois logique et scientifique, on avance dans cette étude délicate, et qu'en définitive les procédés et les considérations dont j'ai tâché de donner une idée sont précisément ceux par lesquels les hommes supérieurs qui vont bientôt se presser dans cette étude, les Burnouf, les Westergaard, les Saulcy, les Oppert, vont lui donner sa forte et dernière impulsion.

La vue que Rask avait signalée et dont il avait fait une application si heureuse, n'était guère qu'une indication ; mais cette indication d'un esprit éminemment synthétique était de celles qui prennent racine dans la science et qui y portent promptement leurs fruits.

A l'époque où Rask publiait son essai sur l'authenticité contestée du zend, Eugène Burnouf venait d'aborder les études indiennes; sa vive et profonde intelligence avait promptement dépassé le sentier battu par ses maîtres, et il s'était porté sur le terrain de la littérature védique. Dans ce champ presque vierge encore, la langue, la doctrine, les traditions, tout promettait une veine précieuse d'investigations et de découvertes ; l'œil pénétrant du jeune indianiste entrevoyait déjà les grandes questions d'origine ârienne que devaient bientôt agiter les philologues allemands, et en pressentait la solution. Ce fut ainsi qu'il fut conduit du sanscrit védique à la langue du Zendavesta et de celle-ci

aux inscriptions persépolitaines, — trois anneaux d'une chaîne primordiale. Il y avait trois ans qu'il avait donné au monde savant son *Commentaire sur le Yaçna* (1833), vaste travail où l'antique idiome de la Bactriane, le zend, est scruté et restitué avec une admirable sûreté de critique, lorsqu'il fit paraître son mémoire sur les inscriptions cunéiformes de Hamadan (1836). Hamadan est le nom moderne de l'antique Ecbatane, la capitale des rois mèdes. Les inscriptions, gravées sur des rochers non loin de la ville, appartiennent à la classe de celles qu'on a qualifiées de trilingues, parce qu'elles se répètent sur trois colonnes parallèles dans trois caractères différents, et que sous ces trois caractères se cachent trois langues différentes. De même que Grotefend et Rask, Eugène Burnouf s'attacha à la première des trois colonnes, à celle dont l'écriture est la plus simple, et que l'on regardait, ainsi que nous l'avons dit, comme devant être l'écriture perse promptement dite, par la raison que dans celles des inscriptions de Persépolis qui n'ont qu'un seul caractère, c'est celui-ci qui est employé. Ainsi que Burnouf l'avait justement supposé à leur seule inspection, les inscriptions de Hamadan contiennent un grand nombre de noms propres d'hommes et de peuples; or ce sont les noms propres, nous le savons, qui sont le point de départ nécessaire de toute étude de déchiffrement. Celle-ci non-seulement ajouta deux valeurs certaines aux treize valeurs déjà déterminées par Grotefend et par Rask, mais elle eut surtout ce résultat important qu'elle acheva de constater la consanguinité ârienne de la langue des inscriptions akhéménides. On put dès lors reconnaître que cet ancien idiome de la Perse propre est au zend à peu près ce que le zend est au sanscrit. Ce ne sont pas, à beaucoup près, trois langues identiques; ce sont trois idiomes d'une parenté rapprochée, ayant en commun la très-grande majorité de leurs radicaux, c'est-à-dire de ce qui constitue le fond et la substance même du langage humain, et différant seulement par les modifications partielles des inflexions grammaticales. Je ne parle pas de l'intérêt particulièrement historique de la liste de peuples et de pays contenue dans les inscriptions, et de leur identification avec les données fournies par Hérodote et les autres sources classiques : ceci est un point sur lequel j'aurai bientôt à revenir.

Trente-trois ans seulement, — juste une génération, — se sont écoulés depuis la première et si heureuse tentative de Grotefend ; mais telle est de nos jours l'activité des investigations scientifiques, que le déchiffrement des écritures cunéiformes est entré dans cette période climatérique qui annonce, si elle n'y atteint pas déjà, des résultats prochains et décisifs. La science, au moins pour sa branche principale, est

sortie des inévitables tâtonnements qui ont marqué son début; ses principes sont posés et sa marche assurée. Et ce qui montre bien qu'elle a pris sa place dans les préoccupations intellectuelles de notre époque, c'est qu'en diverses contrées de l'Europe, sans entente préalable, des savants du premier ordre lui ont consacré en même temps leurs méditations et leurs recherches, et sont arrivés simultanément à des résultats presque identiques. Au moment même où Eugène Burnouf publiait à Paris son mémoire sur les inscriptions de Hamadan, M. Lassen faisait paraître en Allemagne un grand et beau travail sur les inscriptions de Persépolis, et un résident britannique en Perse, le major Rawlinson poursuivait les mêmes études en présence même des monuments.

M. Christian Lassen, à qui ses magnifiques travaux sur l'Inde ancienne ont fait depuis un si grand nom, avait été pendant deux ans, à Paris, le condisciple d'Eugène Burnouf au cours de sanscrit de M. de Chézy [1]. C'est un esprit de la trempe de Burnouf, net, ferme, profond, positif, ne s'arrêtant pas, comme le font tant d'autres, aux minuties des études philologiques, mais voyant avant tout dans la philologie l'instrument qui permet de scruter à fond les problèmes historiques. Ces qualités éminentes se montrent déjà dans son ouvrage sur les cunéiformes [2]. Il a pris pour texte de son étude les inscriptions de Persépolis, et dans ces inscriptions l'écriture qualifiée de *première espèce*, c'est-à-dire celle que l'on avait jugée avec raison représenter la langue des anciens Perses. Comme Burnouf, et puissamment aidé par le Commentaire sur le Yaçna, il a cherché et trouvé dans le zend et dans le sanscrit la clef des inscriptions. Il se rencontre partout dans ses lectures et dans ses traductions avec notre savant compatriote, et il va plus loin encore que celui-ci dans la détermination de nouvelles valeurs alphabétiques. Dans le mémoire de M. Lassen, les signes de l'alphabet persépolitain d'une valeur certaine s'élèvent à vingt [3].

Si importants que soient les travaux que nous avons cités déjà ou que nous allons avoir encore à mentionner dans l'aperçu historique

[1] Le premier ouvrage de M. Lassen, l'*Essai sur le pali* (Paris, 1826), fut composé en commun avec Eugène Burnouf.

[2] *Die Altpersischen Keil-inschriften...* C'est à-dire : *Les Inscriptions cunéiformes persépolitaines. Déchiffrement de l'alphabet et explication du texte. Avec des recherches géographiques sur la position des peuples de l'ancienne Perse, mentionnés dans la liste des satrapies d'Hérodote et dans une des inscriptions.* Bonn, 1836. M. Lassen est revenu à plusieurs reprises sur les cunéiformes, notamment en 1844, à propos des déchiffrements de M. Westergaard.

[3] Ultérieurement M. Lassen en a déterminé encore un ou deux autres.

que nous retraçons, il faut reconnaître que le nom du major (aujourd'hui colonel) Rawlinson y réclame la première place, si on mesure les titres à la persistance des recherches, au nombre des découvertes, à l'importance des services rendus à la science. Ce dévouement et ces services ont chez M. Rawlinson un mérite d'autant plus grand, qu'il n'appartenait pas à la classe des hommes voués par profession aux études savantes; c'était un de ces officiers de l'armée de l'Inde, tels que la ci-devant Compagnie en a possédé un si grand nombre, qu'un fonds solide de culture classique, joint au goût des recherches utiles, prédisposait aux observations locales partout où les portaient les hasards du service, et auxquels on a dû, depuis cinquante ans, une bonne partie des relations et des travaux savants qui ont le plus avancé nos connaissances sur l'Orient.

M. Rawlinson a lui-même rendu compte, dans l'exposé préliminaire qui précède sa traduction de la partie perse de l'inscription de Bisoutoun[1], de l'origine et du développement graduel de ses études cunéiformes. « C'est en 1835, dit-il, que je m'occupai pour la première fois de l'écriture cunéiforme. Tout ce que je savais à cette époque, c'est que le professeur Grotefend avait déchiffré quelques noms des anciens souverains de la race akhéménide; mais dans ma position isolée à Kermanchah, sur la frontière occidentale de la Perse, je ne pus ni me procurer une copie de son alphabet, ni savoir quelles inscriptions particulières il avait examinées. Les premiers matériaux que je soumis à l'analyse furent les bas-reliefs de Hamadan, que j'avais soigneusement et exactement copiés sur place; et il se trouva que par un heureux hasard j'avais ainsi choisi les inscriptions les plus favorables, parmi celles qui se trouvent en Perse, pour résoudre les difficultés que présente le déchiffrement d'un caractère inconnu... »

Ces inscriptions si heureusement choisies par le major Rawlinson sont en effet précisément celles qu'Eugène Burnouf étudiait à Paris dans le même temps. M. Rawlinson raconte alors sommairement par quel procédé purement empirique il attaqua le déchiffrement. Ce serait faire injure au caractère du savant officier que d'élever le moindre doute sur la parfaite exactitude de son récit; or, par une coïncidence qui n'a pas été assez remarquée, il se trouve que sa marche fut identiquement celle qu'avait suivie Grotefend trente-trois ans auparavant, et que favorisé par le même bonheur il arriva juste au même résultat. Comme le philologue hanovrien, il conjectura, à la seule inspection

[1] *Journal of the royal asiatic Society*, vol. X, 1847.

des tablettes, que certains groupes de signes devaient représenter des noms propres; et appliquant à ces groupes, — par une divination fondée sur leur longueur respective et sur la place qu'y occupaient quelques signes identiques, — les noms de Darius, d'Hystaspès et de Xercès, il arriva que ces noms étaient bien en effet ceux que les inscriptions renferment, et que les premières valeurs qu'il en déduisit purent servir de point de départ à ses tentatives ultérieures.

L'année suivante, le major Rawlinson put prendre enfin connaissance du mémoire de Grotefend et de celui de Saint-Martin; mais déjà l'examen qu'il avait fait de l'inscription de Bisoutoun lui avait permis d'étendre beaucoup sa lecture des noms propres et d'ajouter par là aux signes de son alphabet, à tel point qu'il se regarda dès cette époque comme en avance sur les résultats de ses deux prédécesseurs. « Néanmoins, ajoute M. Rawlinson, comme il y avait beaucoup de lettres à l'égard desquelles j'étais encore dans le doute, et comme j'avais fait très-peu de progrès dans la langue des inscriptions, j'ajournai l'annonce de mes découvertes jusqu'à ce que je fusse mieux en état d'en rendre un compte satisfaisant. » En 1837, cependant, M. Rawlinson crut pouvoir envoyer à la Société asiatique de Londres sa traduction des deux premiers paragraphes de l'inscription de Bisoutoun, où se trouvent les titres et la généalogie de Darius Hystaspès.

On aura pu remarquer dans ce qui précède ce que dit M. Rawlinson, « qu'il n'avait qu'une très-faible connaissance de la langue des inscriptions. » Ceci peut demander quelque explication pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient plus suffisamment présent à la pensée ce que nous avons dit déjà de la distinction qu'il faut faire, dans la marche de cette étude, entre la *lecture* des mots et l'*explication* du sens. C'est ainsi qu'avec la seule connaissance de l'alphabet on peut lire du grec, de l'hébreu, de l'arabe ou du sanscrit, sans savoir un mot de sanscrit, d'arabe, d'hébreu ou de grec : avec cette différence, toutefois, que, dans ce dernier cas, on sait au moins à quelles langues on a affaire, et qu'on en peut aisément aborder l'étude; tandis que M. Rawlinson ignorait absolument quel idiome se cachait sous les caractères dont il poursuivait le déchiffrement. Que cet idiome fût celui des anciens Perses, cela était plus que probable, pour ne pas dire tout à fait certain ; mais cette donnée n'avançait guère l'explication des textes cunéiformes, tant qu'on ne saurait pas précisément ce qu'était cette langue des anciens Perses et à quel idiome connu il la faut rapporter. La seule connaissance du persan moderne, dont le vocabulaire s'est mélangé

d'une multitude de mots arabes, et qui a également éprouvé, sous l'influence des premières dynasties musulmanes, de très-grandes altérations dans ses formes et dans ses inflexions grammaticales, était d'un médiocre secours; évidemment il fallait remonter à un type plus ancien et plus pur. L'ancienne langue de la Bactriane, le zend, s'était bien présentée à la pensée du courageux investigateur; mais il manquait des matériaux nécessaires pour en aborder l'étude d'une manière fructueuse.

L'instrument qui faisait défaut à M. Rawlinson, il le reçut dans le courant de 1838; ce furent les récents travaux d'Eugène Burnouf qui le lui apportèrent. Le Commentaire sur le Yaçna lui révéla le zend dans sa pureté primitive, et le mémoire sur les inscriptions de Hamadan lui en montra l'application épigraphique. M. Rawlinson parle avec une gratitude chaleureuse de ce qu'il doit au Commentaire sur le Yaçna. « C'est, dit-il, à cet admirable ouvrage, où j'ai trouvé pour la première fois une analyse critique de la langue du Zendavesta et une exposition scientifique de sa structure grammaticale, que j'ai dû en grande partie la sûreté de mes traductions. » Il reçut bientôt après le mémoire de M. Lassen, dont l'alphabet était en avance sur tous les autres, et qui lui fut aussi d'un puissant secours, tout à la fois comme moyen de contrôle et comme instrument de travail.

A partir de ce moment, la marche du major Rawlinson devint tout à fait assurée, et ses progrès rapides. Placé dans d'excellentes conditions d'investigation, sur le sol même et en présence des monuments, il n'épargne non plus ni son temps ni sa peine. Dès 1838, toute la partie perse du monument trilingue de Bisoutoun fut copiée, non sans un travail très-difficile et très-pénible, et successivement les deux autres parties de l'inscription, c'est-à-dire les transcriptions qu'on a qualifiées de médique et d'assyrienne. En 1840, il fit parvenir à Londres la copie de l'inscription perse, traduite et commentée dans un long et savant mémoire; mais des difficultés matérielles en retardèrent la publication jusqu'en 1846 [1]. Les deux autres parties de l'inscription suivirent celle-ci après quelques années d'intervalle, la partie assyrienne en 1851 [2], la partie médique en 1855 [3]. On a reproché au major Rawlinson la lenteur de ces trois publications, et ces reproches ont été empreints parfois

[1] Au Xe volume du *Journal* de la Société asiatique de Londres.

[2] Au XIVe volume (1re partie) du même journal.

[3] Au XVe volume, *ibid.* La publication de cette partie médique du monument a été faite à Londres par les soins de M. Norris, qui est aussi l'auteur de la traduction et du commentaire dont elle est accompagnée.

d'une amertume que l'impatience avec laquelle les savants d'Europe attendaient ces précieux documents explique sans la justifier. Il était certes bien naturel que celui qui était parvenu le premier à relever une copie complète de cette immense inscription, ambitionnât aussi l'honneur d'être le premier à la traduire et à l'expliquer.

Le monument de Bisoutoun, devenu si célèbre et qui occupe une place si considérable dans l'histoire des déchiffrements cunéiformes, est à une journée (8 à 9 heures) à l'orient de Kermanchah, sur la route qui conduit à l'ancienne Ecbatane, aujourd'hui Hamadan. Bisoutoun est une chétive bourgade, près de laquelle s'élèvent les rochers qui portent l'inscription et les bas-reliefs. Le nom est antique, aussi bien que le monument; Ctésias le mentionne, quatre cents ans avant l'ère chrétienne, et plus tard les histoires d'Alexandre et d'autres auteurs grecs. La forme de mot, chez les Grecs, est Baghistana, que les anciens interprètent par « le lieu des jardins. » On y voyait en effet de belles plantations, que l'on attribuait à Sémiramis. C'était aussi à cette reine fameuse que la tradition faisait remonter les sculptures des rochers; et il est assez surprenant que Ctésias lui-même, un siècle seulement après le temps du grand Darius, nomme seulement Sémiramis et ne fasse pas mention (si l'extrait de Diodore est fidèle) du prince auquel l'inscription et les sculptures appartiennent réellement. Il était, du reste, impossible de choisir un emplacement qui, par son aspect, fût plus propre à frapper l'imagination. Une énorme muraille de rochers se dresse à la hauteur de plus de quinze pieds, dominant la route qui longe au nord les bords d'un torrent, et l'espace élargi où s'étendaient les jardins. La face verticale du rocher avait été nivelée et polie. Sur cette tablette naturelle, à la hauteur de trois cents pieds au-dessus de la plaine, le roi Darius avait fait graver l'inscription commémorative des événements qui remplirent les premières années de son règne (de l'an 521 à 515 avant J.-C.). De nombreux prétendants à la couronne s'étaient produits à la mort de Cambyse et avaient soulevé diverses provinces de l'empire; Darius marcha contre eux, il les réduisit successivement, s'empara de leurs personnes et les mit à mort. Ces victoires forment le sujet du bas-relief qui accompagne l'inscription. Neuf princes captifs y sont représentés en une longue ligne, les mains liées, le cou enserré d'une corde qui va de l'un à l'autre jusqu'au dernier. Darius est devant eux, le front ceint du diadème, la main levée en signe d'autorité, le pied posé sur un dixième captif étendu par terre; au-dessus de toute la scène plane le dieu Oromazd, le protecteur du roi et de l'empire. Au-dessous de la figure prosternée que le roi foule du pied, on lit

dans une tablette cette légende en sept lignes : « Ce Gomâta, le mage, a proféré un mensonge lorsqu'il a dit : Je suis Bardiya, fils de Kourousch (Cyrus) ; je suis le roi. » Hérodote a connu ce mage usurpateur, auquel il donna le nom de Smerdis. Au-dessus de chacun des neuf captifs enchaînés, une courte inscription indique de même le nom du personnage et la province qu'il avait soulevée. « Cet Atrina a proféré un mensonge lorsqu'il a dit : Je suis roi d'Ouvadjaïa ; » et ainsi des autres. L'inscription qui surmonte la figure de Darius est ainsi conçue :

« Je suis Darius le grand roi, le roi des rois, roi de la Perse, roi des provinces, fils de Vichtâspa, petit-fils d'Archâma, de la race d'Hakhâmanich. Le roi Darius dit : Mon père était Vitchtâspa ; le père de Vichtâspa était Archâma ; le père d'Archâma était Ariyaramna ; le père d'Ariyaramna était Tchichpich ; le père de Tchichpich était Hakhâmanich. Le roi Darius dit : C'est pour cela que nous avons été appelés Hakhâmanìchiyâ (Akhéménides). De toute antiquité nous avons été puissants ; de toute antiquité notre race a été une race royale. Le roi Darius dit : Huit de ma race ont été rois avant moi ; je suis le neuvième. Depuis très-longtemps nous sommes rois. »

Tel est le style lapidaire de ces vieilles dynasties asiatiques. Il y aurait plus d'une remarque à faire sur cette inscription, au point de vue des origines historiques de la Perse et de l'histoire des Akhéménides. Je me bornerai à signaler une contradiction, au moins apparente. Darius dit expressément que sa lignée comptait huit générations avant lui jusqu'au chef de la race Hakhâmanichiyâ (nom qui dans la bouche des Grecs s'adoucit en Akhéménès), et cependant l'énumération nominale qu'il fait de ses ancêtres ne contient que cinq noms. M. Rawlinson ne touche pas à la difficulté ; M. Oppert a essayé de la résoudre en supposant deux branches ou deux séries collatérales, hypothèse dont il croit trouver la confirmation dans un mot du texte. Mais voici qu'Hérodote, qui avait recueilli, quelle qu'en fût la source, des renseignements si exacts sur l'histoire, la géographie et la statistique de l'empire akhéménide, vient confirmer expressément le premier des deux nombres, dans un passage bien connu [1] où il fait dire à Xercès, au moment de ses préparatifs contre la Grèce : Que je ne sois pas le descendant de Darius, d'Hystaspès d'Arsamès, d'Ariaramnès, de Téispès, de Cyrus, de Cambyse, de Téispès et d'Akhéménès, si je ne tire pas vengeance des Athéniens ! Nous avons bien ici nos huit noms, en remontant de Darius à Akhéménès. Le cas est réellement embarrassant. Néanmoins l'énumération de l'historien

[1] Au paragraphe 11 du septième livre.

est tellement explicite, tellement concluante, que je serais grandement porté, je l'avoue, à lui donner raison même contre l'inscription. Peut-être dans celle-ci la lacune des trois noms pourrait-elle s'expliquer d'une manière assez naturelle par une erreur du lapicide, qui aurait sauté du premier Téispès au second sans s'apercevoir de l'omission. On sait combien les fautes de ce genre sont fréquentes chez les copistes. Il peut aussi y avoir à ces différences quelque autre raison qui nous échappe. La grande inscription d'Artaxercès à Persépolis ne marque dans sa généalogie que deux noms au-dessus de Darius, Hystaspès et Arsamès. Est-il besoin d'ajouter que le titre de rois attribué par Darius à ses ancêtres doit s'entendre d'une souveraineté restreinte et subordonnée, telle que pouvait être l'autorité de grands chefs de tribus et non d'une véritable royauté dans la grande acception du mot? Ce fut Cyrus qui fit entrer l'empire dans la famille des Akhéménides, quarante ans seulement avant l'avénement de Darius; et il faut bien remarquer que celui-ci inaugura une branche de la même race distincte de la branche à laquelle Cyrus appartenait. C'est ce qui ressort avec évidence de la généalogie de l'inscription rapprochée de celle de Xercès, aussi bien que des détails historiques que nous a transmis Hérodote [1]. Ceci est un point fondamental.

La grande inscription trilingue est disposée en colonnes verticales au-dessous et sur les côtés des figures sculptées et de leurs légendes. Le texte perse, comprenant plus de quatre cents lignes, est au centre sur cinq colonnes, immédiatement au-dessous des figures; la transcription médique est à gauche sur trois colonnes, et la transcription assyrienne au-dessus. Darius y débute par une formule identique à celle de sa légende particulière que j'ai rapportée tout à l'heure: Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois, etc.; puis il fait l'énumération des provinces, ou plutôt des contrées dont se composait l'empire: « Voici les contrées qui sont en ma puissance, et dont je suis roi par la grâce d'Ormazd: Pârsa (la Perse), Ouvaidjha (la Susiane), Babirouch (la Babylonie), Athourâ (l'Assyrie), Arabâya (l'Arabie), Moudrâya (l'Égypte), le pays maritime de Sparda (l'Hispiratis ou pays de Sbèr, à l'angle sud-est du Pont-Euxin), Youna (la Grèce asiatique), Armina (l'Arménie), Katapathouka (la Cappadoce), Parthva (la Parthie), Zaraka (les Zarangues), Hariva (l'Arie), Ouvarazmiya (la Khorasmie),

[1] Il faudrait bien se garder de confondre le Cyrus de la généalogie de Xercès, et son père Cambyse, avec le grand Cyrus, fondateur de la monarchie persane, et Cambyse son fils. Il n'est pas surprenant que dans une même race les mêmes noms se répètent à différents degrés de l'échelle.

Bakhtarich (la Bactriane), Çoughda (la Sogdiane), Çaka (les Saces), Thatagouch (les Sattagydes, vers la plaine de Kaboul), Haraouvatich (l'Arakhosie), Maka (le Mékran). » La synonymie de cette intéressante nomenclature a été parfaitement établie par Eugène Burnouf et par M. Lassen ; deux ou trois noms seulement ont pu donner lieu à quelque doute et à des interprétations hasardées, notamment celui de Sparda, que, par un rapprochement plus que bizarre, la plupart des interprètes ont été chercher à Sparte ! Son identité avec le pays géorgien de Sbèr sur les confins occidentaux de l'Arménie, où se retrouve aussi le Saparad de la géographie biblique et de l'histoire des auteurs byzantins, porte avec elle toutes les conditions de l'évidence.

Le reste de l'inscription est consacré au récit des événements qui suivirent la mort de Cambyse (Kamboudjiya) et l'avénement de Darius au trône, jusqu'à la réduction du dernier des prétendants qui s'étaient levés dans une partie des provinces, — ceux-là mêmes qui sont représentés dans le bas-relief. Le paragraphe relatif à un de ces soulèvements donnera une idée de la forme de ces récits. « Le roi Darius dit : Un certain homme nommé Tchitratakhma, un Asgartiya, se révolta contre moi. Il dit au peuple : Je suis roi d'Asgart [1], je suis de la race de Khchatarah (Cyaxare). J'envoyai alors une armée composée de Perses et de Mèdes. Je mis à la tête de mon armée un Mède nommé Khamaspâda. Je dis à mes troupes : Salut à vous ; la province qui est en révolte, qui refuse de me reconnaître, frappez-la. Khamaspâda marcha avec son armée. Il livra une bataille à Tchitratakhma. Ormazd m'accorda son aide. Par la grâce d'Ormazd, mes troupes défirent entièrement l'armée rebelle. Tchitratakhma fut pris et amené devant moi. Je lui fis couper le nez et les oreilles, et je le fis conduire à... [2]. Il fut tenu enchaîné près de ma résidence [3]. Tout le royaume le vit. Après cela je le fis mettre en croix à Arbîrâ. »

Les détails contenus dans l'inscription confirment d'une manière frappante l'exactitude générale des informations qu'Hérodote avait recueillies. Quant à l'exactitude de la traduction du major Rawlinson, qui a rendu à l'histoire un document précieux dont l'intelligence était perdue depuis tant de siècles, elle a pour garant non-seulement sa conformité avec les interprétations antérieures de notre illustre Eugène Burnouf et de M. Lassen, mais plus encore l'analyse détaillée que le traduc-

[1] La Sagartie d'Hérodote.

[2] Un nom de localité non déchiffré.

[3] A ma porte, dit le texte. Ce mot, qui est resté en usage dans la langue de la chancellerie ottomane, a désigné en Orient, de toute antiquité, la résidence souveraine.

teur y a jointe. Au surplus, avec une franchise qui l'honore, et qu'on n'a pas toujours trouvée au même degré chez tous ceux qui s'occupent d'études analogues, le savant officier a voulu marquer lui-même la limite qui, dans ses traductions, sépare ce qui est certain de ce qui peut encore être douteux. Écoutons-le à ce sujet.

« Je suis loin, dit-il, de regarder mes traductions comme irréprochables; ceux qui s'attendraient à voir les inscriptions cunéiformes que je leur présente lues et expliquées avec autant de certitude et de clarté qu'une inscription grecque ou latine, seraient tristement désappointés. Il ne faut pas oublier que l'idiome qui se parlait en Perse dans les temps antérieurs à Alexandre a cessé depuis longtemps d'être une langue vivante; que son interprétation repose sur le secours indirect que nous peuvent apporter le sanscrit, le zend, et les dialectes corrompus qui, dans les forêts et les montagnes de la Perse, ont survécu à l'extinction de la langue antique; enfin, que dans les cas, heureusement assez rares, où ces idiomes connexes ou dérivés n'ont pas conservé les anciennes racines, ou quand ma connaissance limitée de ces différents dialectes ne m'a pas permis d'en reconnaître les rapports, j'ai dû m'en tenir à un sens conjectural, déduit d'analogies parfois très-restreintes. Je sens donc que sur quelques points mes traductions peuvent laisser prise au doute, et qu'à mesure que les moyens d'analyse se multiplieront, ou que des orientalistes plus expérimentés poursuivront la même étude, il deviendra nécessaire de changer ou de modifier quelques-unes des significations que j'ai adoptées... » Ceci est un point sur lequel il importe d'être fixé, puisque en définitive les acquisitions historiques qui se tirent des monuments reposent sur la certitude des interprétations. Il faut remarquer, toutefois, que les paroles que nous venons de transcrire ont été écrites il y a quinze ans; que l'étude des cunéiformes n'a cessé depuis lors de s'étendre et de s'affermir, et que bien des points de détail qui pouvaient être douteux alors ne le sont plus aujourd'hui. La meilleure garantie que l'on puisse apporter aux traductions du major Rawlinson, c'est que M. Jules Oppert, dont la science philologique est à la fois si étendue et si profonde, a repris cinq ans plus tard l'examen des inscriptions akhéménides, et que ses traductions n'ont modifié qu'en un très-petit nombre d'endroits celles de M. Rawlinson.

IV

Jusqu'ici tous les efforts se sont concentrés sur les cunéiformes perses, distingués par la qualification de *première* espèce, et qui s'expliquent par le zend et le sanscrit, c'est-à-dire par les idiomes où se sont le mieux conservées les formes primitives des langues âriennes. M. Westergaard, un savant danois à qui l'on doit de bons travaux sur la philologie sanscrite, a été le premier dont l'attention se soit sérieusement portée sur les inscriptions dites de la *seconde* espèce, sur celles que l'on présumait devoir représenter l'écriture et la langue des Mèdes. Dans le temps que le major Rawlinson se livrait à l'étude approfondie de la partie perse de l'inscription de Bisoutoun, M. Westergaard, qui venait de séjourner dans l'Inde, visitait Persépolis et y relevait de nouveau les inscriptions déjà copiées par les précédents voyageurs. A son retour en Europe, en 1844, il publia, dans les Mémoires de la Société des antiquaires du Nord, un travail élaboré sur les cunéiformes médiques. Comme toutes les inscriptions de cette classe se trouvent sur les tablettes trilingues dont la partie perse était déjà expliquée par Eugène Burnouf, par M. Lassen et M. Rawlinson, et les trois parties de chaque inscription n'étant évidemment que trois transcriptions d'un même texte, Westergaard possédait un point de départ assuré pour ses propres recherches. Leur objet principal fut de retrouver l'alphabet de la seconde espèce, au moyen des groupes correspondants figurant les noms propres et les formules connues. Cette première partie de la tâche, eu égard à la nature de l'écriture médique beaucoup plus compliquée que l'écriture perse, a déjà des difficultés sérieuses; le savant danois n'alla guère au delà. Il détermina la valeur alphabétique d'une série de signes (dont beaucoup, néanmoins, restaient encore douteux), et parvint ainsi à *lire* le texte mède, au moins d'une manière approchante si elle n'était pas absolument exacte. D'après la notion ancienne que les Mèdes et les Perses parlaient une même langue, on devait s'attendre à trouver une grande analogie entre le texte perse et le texte mède; il n'en fut pas ainsi. Cependant M. Westergaard retrouvait bien un certain nombre de mots, ou plutôt de radicaux communs, mais avec des inflexions grammaticales très-différentes; et d'autres mots, en plus grand nombre, semblaient appartenir à un idiome inconnu, qui, par certains points, chose assez étrange, paraissait toucher aux langues touraniennes de l'Asie centrale.

Le docteur Hincks, en Angleterre, et M. de Saulcy, en France, reprirent bientôt après le travail du docteur Westergaard. Ils y ajoutèrent, M. de Saulcy surtout, de nouveaux développements, mais sans en modifier essentiellement le résultat général [1]. Seulement ils entrevirent plus clairement que leur prédécesseur la nature syllabique de l'écriture, et M. de Saulcy ajouta de nouveaux faits grammaticaux à ceux qui rapprochaient l'élément non ârien de la langue mède des idiomes du nord de l'Asie. L'un et l'autre avaient d'ailleurs travaillé sur les mêmes inscriptions que M. Westergaard ; pour aller plus loin il fallait de nouveaux matériaux.

Ces nouveaux éléments d'étude, c'était le monument de Bisoutoun qui les devait fournir. M. Rawlinson avait achevé la copie des colonnes mèdes de l'inscription, aussi bien que des colonnes assyriennes ; mais, absorbé tout entier par l'étude analytique du texte perse, il n'avait pu aborder l'examen des deux transcriptions latérales. Dans un voyage qu'il fit à Londres en 1851, il remit à M. Norris l'empreinte qu'il avait prise des tablettes du texte médique, en l'autorisant à la publier avec tel commentaire qu'il y voudrait joindre. Le travail de M. Norris parut en 1855 dans le *Journal* de la Société asiatique de Londres, dont il forme le quinzième volume. Un texte infiniment plus étendu que ceux que l'on possédait auparavant, et qui renferme une série considérable de noms propres, permit au savant anglais d'ajouter beaucoup aux résultats antérieurs. Il modifie quelques-unes des déterminations alphabétiques de Westergaard, du docteur Hincks et de M. de Saulcy, il y ajoute bon nombre de déterminations nouvelles plus ou moins certaines, et surtout il constate très-nettement la nature syllabique, et non plus simplement alphabétique, de l'écriture. Quant à la langue cachée sous cette écriture imparfaite, il adopte pleinement la conjecture qui la rapproche des idiomes de l'Asie intérieure, et il n'hésite pas, d'accord avec M. Rawlinson, et, bientôt après, avec le docteur Oppert qui s'est associé aux conclusions de M. Norris, à qualifier cette langue de scythique. Pour M. Westergaard, comme pour M. de Saulcy, la langue des inscriptions de la seconde espèce est un fond ârien mêlé d'un élément étranger ; pour M. Norris et pour M. Oppert, c'est cet élément étranger, scythique comme ils disent, qui est le

[1] Les mémoires du Dr Hincks sont imprimés aux *Transactions* de l'Académie royale d'Irlande, vol. XXI, 1846, et au *Journal* de la Société asiatique de Londres, vol. IX, 1848; celui de M. de Saulcy est au *Journal de la Société asiatique de Paris*, 1850.

fond de l'idiome, et les éléments âriens, c'est-à-dire analogues au perse et au zend, n'y sont plus que secondaires.

On sait que de tout temps les hordes nomades de la zone centrale de l'Asie ont été disposées à s'abattre sur les contrées plus méridionales. L'histoire fait mention de plusieurs irruptions scythes en Médie, dans les pays de l'Euphrate, en Arménie et en Asie Mineure; aujourd'hui encore toute la partie nomade de la population de la Perse, qui est de race turque et que l'on connaît sous l'appellation d'Ilyâts, n'a pas d'autre origine. Bien plus, ce sont ces Ilyâts turkomans qui ont donné à la Perse sa dynastie actuelle. L'existence dans les plaines de l'Iran et dans les vallées de la Médie d'une population de cette classe au temps de Darius n'a donc, par le fait, rien d'extraordinaire; et si alors comme aujourd'hui elle y formait une proportion considérable de la population générale, on s'explique très-bien comment les monarques perses, voulant que leurs inscriptions fussent comprises de tous les sujets de leur empire, y firent graver une traduction dans la langue des nomades à côté du texte perse, de même qu'ils y faisaient ajouter une traduction assyrienne. L'opinion qui s'est graduellement développée, depuis Westergaard jusqu'à M. Norris, sur la nature de la langue dans laquelle sont conçues les inscriptions médiques, est donc en parfait accord avec la logique des faits et avec l'histoire. Seulement, il faut bien remarquer que la qualification de scythique que l'on a donnée à cette langue est purement conventionnelle, et qu'elle ne représente nullement une véritable nationalité. Scythe est un mot dont la première notion arriva aux Grecs par leurs colonies du Pont-Euxin, et dont l'origine est inconnue ou du moins très-incertaine. Les auteurs anciens, depuis Hérodote, l'ont toujours appliqué d'une manière très-générale à l'ensemble des hordes nomades de l'Europe orientale et de la zone centrale de l'Asie; et sous cette dénomination se sont trouvées comprises, à diverses époques, des tribus de races très-différentes, Ariens, Finnois, Turks et Mongols. Il peut y avoir quelque présomption que les populations pastorales répandues dans l'Iran au temps des Akhéménides appartenaient à la race turque, mais il serait hasardeux de l'affirmer d'une manière absolue; d'autant plus que les déductions philologiques que l'on a tirées jusqu'à présent de l'examen du texte médique des inscriptions sont encore, il faut le reconnaître, très-vagues et très-incertaines. Dans tous les cas, si la qualification de scythique peut, dans une certaine mesure, convenir à la langue des inscriptions de la deuxième espèce, je ne

pense pas, contrairement à la théorie historique qu'on a proposée, qu'elle puisse s'appliquer à l'écriture de ces inscriptions. La langue peut être scythique, — ou plutôt touranienne, ce qui me paraît une dénomination plus convenable, — mais l'écriture est médique. Ceci est un point sur lequel nous serons ramenés. Nous aurons aussi à examiner la portée d'un fait très-important, déjà signalé par M. de Saulcy et que M. Oppert a développé, à savoir, les rapports intimes et les nombreuses analogies du système d'écriture médique et du système assyrien. Comme dans toutes les questions de cette nature, il y a ici un côté qui touche aux rapports historiques des peuples et à l'histoire même de la civilisation.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

ÉTUDES SUR L'ÉCONOMIE RURALE

DE L'ALLEMAGNE

QUATRIÈME ARTICLE [1]

LA PROPRIÉTÉ ET LA POPULATION RURALE DANS LE WURTEMBERG

Pour comprendre les transformations récentes que le droit de propriété a subies en Allemagne, il est nécessaire de connaître les phases diverses qu'il a parcourues depuis son origine. Son développement est si intimement lié à celui de l'agriculture, que faire l'histoire de la propriété sera en quelque sorte faire celle de l'agriculture elle-même.

C'est toujours à Tacite qu'il faut en revenir pour savoir quelque chose des anciens Germains. D'après lui, leur agriculture se bornait à des travaux annuels, dont le fruit peut se recueillir au bout d'un an. Par conséquent, une jouissance annuelle du sol suffisait pour assurer leur rémunération complète. Les terres en culture *(arva)* étaient distribuées chaque année aux chefs de famille, en parts plus ou moins grandes, suivant leur dignité. Elles restaient propriété collective; et les pâturages, qui n'exigent aucun travail, ou, du moins, qui n'en demandaient pas alors *(nec enim cum ubertate et amplitudine soli contendunt, ut prata separent)*, res-

[1] Voir la livraison du 30 septembre 1861,

taient en jouissance collective, fait qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans un grand nombre de communes. Toute l'organisation économique était basée sur l'organisation militaire. Chaque chef de famille avait sa ferme (*villa*). Cent fermes formaient un *hundert*. L'ensemble de plusieurs hunderts constituait une *marke*, dénomination qui, précédée d'un adjectif quelconque, est restée à un grand nombre de districts de l'Allemagne. Une certaine quantité de markes voisines formait, par leur réunion sous un même chef électif appelé *graf* (comte), une *aue* ou *gau*, nom qui s'est également conservé en beaucoup d'endroits (Schongau, Strohgau, etc.). De plus, en cas de guerre, les habitants des gaus réunis choisissaient un chef (*dux;* en allemand *herzog*, chef d'armée).

Les Suèves ou Souabes conservèrent cette organisation sociale sous la domination romaine et sous la monarchie franque. Mais l'accroissement de la population exigea un accroissement de travail agricole et, par suite, une prolongation dans la jouissance du sol cultivé, qui devint peu à peu propriété individuelle et héréditaire. Les Capitulaires de Charlemagne montrent que l'agriculture avait déjà fait de notables progrès au IXᵉ siècle. Je ne crains pas même d'affirmer que, dans la plus grande partie de l'Allemagne, elle est restée stationnaire ensuite pendant l'espace de neuf siècles, jusqu'au moment où l'extension de la culture du trèfle modifia l'assolement triennal. Les progrès s'arrêtèrent quand le démembrement de l'empire carlovingien et le bouleversement de celui d'Allemagne vinrent inaugurer l'âge destructif de la féodalité. Avec la sécurité, la propriété perdit son indépendance. Les *alleux* se transformèrent en *fiefs*. Il y eut, dès lors, la distinction qui subsiste encore aujourd'hui des biens nobles (*Rittergüter*) soumis au service militaire, et des biens de paysans qui payaient une redevance en produits ou en corvées. Un petit nombre de propriétés restèrent libres. Ces charges féodales étaient une sorte d'intermédiaire entre le fermage et l'impôt. Il n'y avait, du reste, aucun impôt proprement dit. Les ducs de Wurtemberg ne percevaient d'autres revenus que ceux de leurs domaines et de quelques droits régaliens. En 1514, l'un d'eux, Ulrich, ruiné par la guerre et le luxe, voulut se faire de l'argent en altérant les monnaies, méthode assez souvent employée à cette époque. Il excita un soulèvement général dans le pays. Pour l'apaiser, il réunit les états et conclut avec eux la convention de Tubingue, qui est devenue le point de départ de toutes les libertés dont jouit le peuple wurtembergeois. Le duc les accorda en retour du consentement

des impôts destinés à payer ses dettes. La législation de 1555, qui admit, entre autres, les bases du droit romain dans la transmission des héritages, ajouta de nouveaux éléments de prospérité à ceux que renfermait la convention de Tubingue. Malheureusement, leurs effets furent souvent entravés ou anéantis par les guerres successives du XVIe et du XVIIe siècle. Celle de Trente ans surtout dévasta le pays. La population fut réduite de plus de moitié; presque tout le bétail fut détruit et la plus grande partie des champs resta en friche.

Au milieu de ces luttes sanglantes, et déjà pendant celles du moyen âge, les habitants, infidèles à l'instinct germanique qui avait isolé leurs habitations, se réunirent en villages; ou plutôt les centres les mieux protégés contre l'incendie et le pillage, ceux qui étaient placés dans une situation favorable au travail, avec des terres plus fertiles, un climat plus propice, des eaux, des voies de communication, ceux dont les populations furent les plus laborieuses et les plus sages, se développèrent, tandis que les fermes éparses et mal entourées tombèrent en ruine partout, excepté dans la forêt Noire et les districts également boisés du nord-est. L'assolement triennal devint obligatoire à mesure que les terres se divisaient autour des villages. Les terres éloignées restèrent incultes et servaient de pâtures, quand elles s'enherbaient et que les troupeaux ravagés se reformaient. La fin du XVIIIe siècle fut une époque tranquille, et l'administration du duc Charles eut une heureuse influence. Les guerres de l'Empire entraînèrent de nouveaux sacrifices. Le Wurtemberg en sortit agrandi, mais appauvri et chargé d'impôts. Alors commença, sous l'égide d'une longue paix et d'une liberté croissante, le règne prospère du roi actuel. On voulut avoir en Allemagne une propriété libre de servitudes et de charges féodales comme on l'avait en France depuis 1789, et le Wurtemberg commença, avec les autres pays de la confédération, à rompre les entraves de la culture. Des édits qui furent rendus, les uns après les autres, depuis 1808 jusqu'en 1848, procédèrent graduellement à ce travail, en conservant toujours le principe équitable du rachat, mais à un taux plus modéré pour ce qui revenait à l'État que pour le bien des particuliers. Ils achevèrent d'abolir le servage, et permirent d'abord, puis ordonnèrent la transformation des corvées indéterminées en corvées réglées, des baux à vie en baux à terme, des baux héréditaires en propriétés soumises à des redevances. Ces baux avaient, comme dans le pays de Bade, empêché la division des fer-

mes; cela pouvait être un bien dans quelques cas très-rares; mais on préféra laisser l'étendue de ces fermes se déterminer d'elle-même, suivant les besoins de la culture; et l'expérience a sanctionné la sagesse de ce principe. Puis on attaqua les servitudes et les redevances. On régla leur conversion en argent et leur rachat. Pour tout ce qui dépendait de la couronne, de l'État et des communes, ce rachat est sinon complétement soldé, du moins en train de s'opérer par des annuités régulières.

La haute Souabe et presque tous les territoires annexés au Wurtemberg au commencement de notre siècle ont conservé le régime de propriété, majorats, minorats, séniorats, fidéicommis, qu'ils avaient lorsqu'ils dépendaient directement de l'empire germanique. Ils sont, en général dans une situation économique moins rationnelle et moins florissante que l'ancien duché. Cependant la contagion du bon exemple les gagne peu à peu. L'opinion publique devient de plus en plus favorable à la division des héritages. Les seules objections que l'on élève encore contre elle sont appuyées sur des motifs politiques. On considère une noblesse indépendante comme un élément indispensable dans une monarchie constitutionnelle, et les majorats comme indispensables à l'indépendance de cette noblesse. Quant à nous, nous n'avons à envisager cette question complexe qu'au point de vue agricole.

A ce point de vue, le résumé historique que nous venons de tracer montre que, dans le sud de l'Allemagne comme partout ailleurs, le droit de propriété s'est développé proportionnellement à la production agricole, à la richesse et au chiffre de la population. Ces divers faits se relient d'une manière tellement intime, qu'il est impossible de reconnaître lesquels d'entre eux sont les effets ou les causes des autres. Ce sont les anneaux d'une même chaîne, de celle qui unit tous les éléments du progrès social. Le droit de propriété, basé sur la nature humaine, lorsqu'il s'agit seulement du fruit de la propriété, se transmet à la terre en vertu des lois physiques qui règlent la production agricole et qui exigent la conversion en capital inséparable du sol d'une portion de plus en plus grande du produit. Or l'homme travaille d'autant plus et d'autant mieux qu'il est plus libre dans son travail et dans la jouissance de son travail.

La population du royaume de Wurtemberg, qui était en 1815 de 1,395,462 habitants, s'élevait en 1846 à 1,726,716. C'est un accroissement de 0,75 % par an, égal à celui des nations les plus florissantes de l'Europe. Mais, dès 1849, il se ralentit, et les deux

recensements triennaux [1] suivants montrent même une diminution de 11,000 habitants en 1852 et de 64,000 en 1855. La recrudescence ne reparaît qu'en 1858 avec un chiffre total de 1,690,898 qui est pourtant encore inférieur à celui de 1846. Dans le pays de Bade et dans la plupart des autres États du sud de l'Allemagne, la population a également diminué pendant cette période. En France, les recensements se font de cinq en cinq ans. Celui de 1856 a signalé un ralentissement dans l'accroissement de la population totale de l'empire, comparativement aux périodes précédentes, et une diminution dans celle d'un certain nombre de départements, entre autres dans tous ceux de l'est et du nord-est, excepté toutefois ceux du Haut-Rhin et du Rhône qui ont de grandes villes industrielles. Espérons que les chiffres de 1861 nous montreront, comme en Allemagne, une reprise depuis 1858.

Cette triste coïncidence prouve que les causes les plus puissantes de cet arrêt dans le développement de la population sont celles qui ont agi à la fois sur les deux rives du Rhin, les mauvaises récoltes qui ont précédé l'année 1848 et le malaise général qui l'a suivie. La misère a diminué le nombre des naissances, accru celui des morts et forcé un plus grand nombre de vivants à émigrer. De notre côté, des causes particulières, les guerres et le choléra de 1854, qui fut plus meurtrier qu'en Allemagne, ont ajouté leurs victimes à celles de la faim.

Pendant que la population totale diminuait, celle des villes augmentait. En Allemagne, en France, en Suisse, partout, les villes grandissent aux dépens des villages. Les chemins de fer ont accru la force d'absorption des villes, parce qu'ils y ont fait hausser les salaires dans une plus grande proportion que le prix des subsistances. Les grandes villes, celles qui jouissaient déjà, en vertu de leur situation topographique, des moyens d'existence les plus faciles, qui étaient devenues grandes villes à cause de cela même, ont servi de jalons pour tracer les principales lignes, les premières que l'on a construites. Elles ont donc la plus grande part dans les bénéfices qui résultent de l'économie que les chemins de fer ont amenée dans les frais de transport. Elles vendent les produits de leurs industries plus cher, et elles achè-

[1] La population du Wurtemberg est soumise à deux recensements différents. L'un est annuel et comprend tous les *citoyens* absents ou présents dans leurs communes. L'autre est triennal. Il se fait, comme dans tous les États du Zollverein, pour les besoins de cette association et relève le nombre de tous les *habitants* effectifs, qui consomment et travaillent réellement dans le pays. C'est au deuxième que nous avons recours, parce qu'il représente plus exactement la situation économique.

tent à meilleur marché les matières premières et les denrées alimentaires que leur envoient les champs. Le rapport entre le salaire et les moyens de vivre s'élève, et les populations accourent pour profiter de ces avantages. Ainsi les villes s'accroissent, comme les boules de neige, en raison de leur volume. Ainsi, dans la première phase des transformations qu'ils entraînent à leur suite, les chemins de fer tendent à grossir toutes les causes d'inégalité qui existaient dans la répartition des populations. Ces effets s'arrêteront quand les trop-pleins, produits par leur exagération même, commenceront à se déverser de nouveau sur les campagnes. Les villes souffriront alors par l'excès des bouches, comme les fermes souffrent aujourd'hui par le défaut des bras. Ces déplacements sont inévitables, mais il faut bien se garder de les surexciter artificiellement. Il est plus sage de les ralentir, au contraire, par l'achèvement des lignes secondaires et des routes, qui sont aux chemins de fer ce que les vaisseaux capillaires du corps humain sont aux artères.

Heureusement pour le sud de l'Allemagne, les grandes villes y sont rares et les villages nombreux. Le Wurtemberg est moins que d'autres pays exposé à ces congestions dangereuses de population. Mais il subit l'action des centres étrangers qui étendent leur pouvoir absorbant jusque dans ses campagnes. Les émigrants souabes ne sont pas tous en Amérique. Beaucoup d'entre eux s'établissent dans les villes des autres États de l'Allemagne, en Suisse, quelquefois en France et en Angleterre. On pourrait dire que le Wurtemberg exporte des hommes, comme il exporte des moutons. Il est naturel que cette affluence vers les villes ait trouvé le plus de recrues dans les pays où l'habitude d'émigrer était ancienne, et où l'excès du morcellement des terres avait montré depuis longtemps que l'ouvrage manque souvent à l'ouvrier. Pour eux elle est un bien, et ne devient un mal ailleurs que si elle enlève les bras nécessaires à la production et fait le vide, au lieu de se borner à dissiper un engorgement. En temps ordinaire, les Souabes n'attendent pas que la misère les chasse. Souvent ils partent avec un petit capital qui sert à faciliter leur établissement à l'étranger. Mais, dans les années qui ont suivi 1848, le flot de l'émigration s'est grossi de tous les malheureux que des faillites et des expropriations nombreuses avaient forcés d'abandonner le pays natal.

La densité moyenne de la population est de 86 habitants par kilomètre carré, la même que dans le pays de Bade, un peu plus forte que dans la Lorraine française. Quand nous avons décrit les

différentes régions agricoles du Wurtemberg, nous avons vu comment cette densité varie avec les systèmes de culture. Dans la forêt Noire et dans la région nord est où les prés, les pâturages et les forêts dominent, le nombre des habitants est, à surface égale, trois ou quatre fois moins grand, sur l'Alp et dans la haute Souabe deux fois moins grand que dans la vallée du Neckar et sur les plateaux voisins où nous avons trouvé soit la culture libre, soit l'assolement triennal dans sa forme la plus intensive. Les débouchés, le climat et le sol, c'est-à-dire le rapport entre le prix des produits et celui des moyens de production, ont déterminé les systèmes de culture et, avec eux, la proportion du travail qui peut être dépensé d'une manière rémunérative sur une certaine unité de surface. Comme la plupart des habitants sont agriculteurs ou dépendants de la production agricole par les métiers qui s'y rattachent, cette proportion de travail détermine assez exactement celle de la population totale. Les villes principales se trouvent sur les bords du Neckar, dans une contrée où le jardinage et la vigne dominent. Par conséquent, elles ne troublent pas cette proportionnalité; elles ne font que grossir, par les chiffres de leurs propres populations, celui de la région voisine.

La dimension des fermes reste également en rapport avec les systèmes de culture. Dans la haute Souabe, elles sont de 20 à 30 hectares en moyenne, sur l'Alp de 10 à 15, dans la vallée du Neckar de 1 à 3. Mais ce rapport, comme celui de la population avec le sol, est modifié jusqu'à un certain point par les lois et les usages qui règlent la transmission des héritages. Dans la haute Souabe, les majorats entravent leur division naturelle et rompent l'harmonie que l'étendue des fermes devrait conserver avec les circonstances locales. La translation d'une partie des hommes inoccupés du nord dans les campagnes mal cultivées du midi rétablirait un équilibre très-favorable à la prospérité de l'ensemble du pays. Elle est empêchée par ces lois restrictives. Les émigrants du Neckar vont employer à l'étranger les bras et l'intelligence qu'ils auraient pu consacrer à l'amélioration de l'agriculture sur les bords du Danube. Souvent ils ont pour compagnons d'exil les enfants déshérités de la haute Souabe, qui ne veulent pas rester domestiques de leurs frères dans la maison paternelle.

Pour arrêter les bandes noires qui dépeçaient les domaines, comme on dépèce les bêtes à la boucherie, d'où leur nom populaire en Allemagne de *hofmetzger* (bouchers ou dépeceurs de fermes), le gouvernement du Wurtemberg fit, en 1853, une loi d'après laquelle (art. II) :

« Quiconque achète d'un même propriétaire un ou plusieurs morceaux de la contenance de moins de 3 hectares ne peut, avant d'en être resté propriétaire pendant trois ans au moins, en vendre que le quart ou la totalité. » Pourquoi empêcher une spéculation qui est plus souvent avantageuse que nuisible au public? Les petits cultivateurs achètent pour avoir l'instrument indispensable à l'emploi de leur travail. S'ils trouvaient une occupation plus lucrative à proximité de leur demeure, ils ne chercheraient pas à devenir propriétaires. « Tout bien compté, mes journées seront-elles mieux payées par cette pièce de terre, si je l'achète à 50 ou 60 francs l'are, que par tout autre emploi que j'ai à ma portée? » Voilà comment raisonne le paysan. Le sol représente pour lui un capital qu'il fait travailler, semblable en cela au gros fermier ou au manufacturier du voisinage. L'ouvrier va vers celui qui donne le plus fort salaire. C'est l'effet légitime de la libre concurrence. Dans les pays à grandes cultures et à grandes industries, la balance est souvent en défaveur de la petite propriété. Dans le sud de l'Allemagne, elle dit clairement: Achetez de la terre; c'est le seul gagne-pain qui vous reste. Elle le dit jusqu'à ce que l'accroissement de l'offre du travail et la hausse du prix des propriétés aient dépassé les limites établies par la fertilité de la contrée et les prix des produits agricoles. Alors tous les moyens possibles de travailler sont épuisés; il faut que l'ouvrier se déplace. Cette limite varie avec le temps. Tantôt les mauvaises récoltes et la pénurie des affaires industrielles l'avancent brusquement, comme dans les années de 1847 à 1852, tantôt un accroissement de débouchés la recule, comme cela paraît être le cas actuellement. Mais les paysans raisonnent-ils toujours ainsi? Se rendent-ils toujours bien compte de ce qu'ils font? n'offrent-ils pas, poussés par un amour effréné de la propriété, des prix exagérés pour le champ qu'ils convoitent? n'achètent-ils pas à crédit? Cela dépend d'eux. On ne peut que chercher à les éclairer; et, sous ce rapport, le gouvernement du Wurtemberg a bien rempli sa tâche. Nous le verrons, quand nous parlerons des moyens d'instruction qu'il offre aux populations rurales. En général, les Souabes sont plus prudents que les Badois et les Alsaciens. Ils émigrent avant que la misère leur ait fait sentir d'une manière trop pénible que la limite est arrivée pour eux. Le vase se vide par un écoulement régulier, avant que le trop-plein et les secousses le fassent déborder.

La plupart des cultivateurs du Wurtemberg sont propriétaires de leurs fermes. Le nom allemand de *bauer*, que l'on traduit ordinairement par paysan, a un sens plus restreint que chez nous. *Bauer* signi-

fie *cultivateur;* mais on n'appelle *bauer* ni le fermier d'un grand domaine, ni l'ouvrier rural qui travaille pour le compte d'autrui, ni même le vigneron, le jardinier ou le petit propriétaire, qui cultive sa parcelle à la bêche. Pour avoir le titre de *bauer,* il faut avoir au moins une charrue. Pour le prolétaire des campagnes, cette qualification représente une aristocratie qu'il salue du reste avec un grand respect, car il sait qu'elle est basée sur une propriété loyalement acquise par le travail et l'économie. Dans cette aristocratie, les divers degrés de l'échelle sont nettement marqués, non d'après les quartiers de noblesse, mais d'après le chiffre des attelages. Le degré le plus infime est le paysan qui laboure avec ses vaches *(kühbauer).* Les paysans à chevaux *(pferdebauer)* le regardent avec mépris et, entre eux, celui qui tient six chevaux prend des airs de supériorité avec celui de quatre chevaux *(vierspanner),* qui en rend autant aux autres. Il faut qu'un paysan à deux chevaux soit bien avancé dans ses affaires ou bien adroit pour qu'un paysan à quatre chevaux lui donne sa fille en mariage; et un homme qui laboure avec des vaches n'aura jamais l'idée de la demander. Ces distinctions sont tout particulièrement vivaces dans les pays à majorats, par exemple dans la haute Souabe. Les brillants attelages que l'on y rencontre sont les titres de noblesse des paysans. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils aiment à en faire parade.

Le *bauer* est le serf du moyen âge transformé en propriétaire par l'émancipation personnelle et le rachat des redevances féodales. Distingués de la propriété naine ou parcellaire par l'opinion publique, les biens de paysans diffèrent des biens nobles par l'absence des priviléges politiques et juridiques qui ont été conservés à ces derniers. Ces domaines seigneuriaux, avec un certain nombre de grandes propriétés, celles de l'État et de la couronne, sont exploités par des fermiers, souvent aussi par les propriétaires eux-mêmes, aidés de régisseurs. Assez également répartis dans les diverses régions, ils font beaucoup de bien à leur entourage. D'une part, ils fournissent de l'emploi aux journées que les petits propriétaires voisins ne peuvent pas occuper sur leurs propres terres; de l'autre, plus libres dans leurs assolements que les parcelles enchevêtrées des paysans, dirigés pas des hommes plus instruits, ils servent en quelque sorte de fermes modèles, en mettant sous les yeux des cultivateurs l'application des procédés perfectionnés de l'agriculture. On trouve ainsi une grande variété dans l'étendue des fermes; et cette variété est favorable au développement progressif du bien-être des

individus qui, d'abord simples valets de ferme, peuvent devenir successivement, grâce à leur travail et à leur intelligence, petits propriétaires ou fermiers, et s'élever quelquefois, par eux-mêmes ou par des enfants qui suivent leur exemple, au rang de grands propriétaires. Les circonstances font l'étendue des fermes, avons-nous dit. Elles proportionnent le champ du travail et l'outil à l'ouvrier. Mais cela ne suffit pas. Il faut que l'outil soit bien employé, et d'abord qu'il reste entier. Un ouvrier ne travaille pas bien avec un outil brisé. De même un hectare découpé en cinquante morceaux ne rendra pas les mêmes services qu'un hectare d'une terre égale en fertilité, mais réuni en une seule pièce et libre de toute servitude. Les besoins naturels et les accidents historiques ont conservé, dans certaines parties du Wurtemberg, des fermes isolées et entourées de toutes leurs terres en un seul mas. Dans la haute Souabe, elles avaient été détruites pendant les guerres du moyen âge et du XVIe siècle. A la fin du dernier siècle, sous le règne de l'empereur Joseph, ces villages ont été de nouveau démembrés et les bâtiments rebâtis au milieu des domaines. Dans le centre et le nord du royaume, les villages ont subsisté et l'assolement triennal est devenu obligatoire autour d'eux, conséquence forcée de l'enchevêtrement des propriétés. En 1840, il y avait 5 millions de cotes foncières dans le Wurtemberg. C'est, en moyenne, $\frac{2}{5}$ d'hectare par morceau de terre. Mais cette moyenne ne donne aucune notion exacte de la réalité, car elle s'applique aussi bien aux pâturages et aux forêts qu'aux terres arables. Elle permet seulement de préjuger ce que le morcellement doit être dans les pays à petite culture. M. L. Rau admet 8 ares comme la dimension la plus commune dans les localités très-peuplées; il ajoute que l'on en trouve par milliers de plus petites encore, et qu'il a lui-même acheté récemment un certain nombre de pièces de terre qui avaient en moyenne 4 ares de superficie. Il cite ces chiffres dans un excellent mémoire (*Denkschrift über die zusammenlegung der güter*) où il examine l'état du morcellement dans le Wurtemberg et les remèdes qu'il faudrait employer contre lui. Se borner à tracer des chemins de dévestiture pour rendre les différentes pièces indépendantes les unes des autres est rarement possible avec l'extrême enchevêtrement qui règne. Il est presque toujours nécessaire de commencer par réunir les parcelles. Le Wurtemberg ne tardera pas à avoir, comme les autres États de l'Allemagne, une loi destinée à faciliter cette opération [1].

En 1840, il y avait encore, sur 860,000 hectares en culture, plus

[1] Voir la *Revue germanique* du 28 février 1861.

de 700,000 hectares soumis à l'assolement triennal obligatoire. Je doute que cette proportion ait changé depuis. Le produit brut est en moyenne de 140 fr. par hectare. Voici comment il se décompose :

	Wurtemberg.	France.	Angleterre.
Rente du propriétaire	26 »	30	75
Bénéfice de l'exploitant	16 50	10	40
Impôts	3 50	5	25
Frais accessoires	14 »	5	50
Salaires	80 »	50	60
	140 »	100	250

Afin de pouvoir comparer nos chiffres avec ceux que M. de Lavergne a donnés dans son *Économie rurale de l'Angleterre*, j'ai décomposé le produit brut comme lui. Mais, en réalité, le cultivateur souabe est presque toujours en même temps propriétaire, fermier et ouvrier. Les rémunérations qui lui reviennent à ces trois titres se confondent plus ou moins, et il est difficile de les séparer avec autant d'exactitude que pour la Grande-Bretagne. Ainsi le bénéfice de l'exploitant se réduit à zéro et la rente du propriétaire est également très-faible, quand la terre est achetée à un prix très-élevé. La moyenne que M. de Lavergne a donnée pour la France entière est, à une différence de 10 francs sur les salaires près, celle qu'il indique pour la région nord-est dans son beau livre sur l'économie rurale de la France. Le Wurtemberg obtient, en produit brut, 40 fr. de plus, grâce à un surplus de travail de la même valeur. Mais il faut remarquer que la moyenne du nord-est de la France est abaissée par celle de la Champagne et de la Bourgogne. Les chiffres du Wurtemberg correspondent assez exactement avec ceux que j'ai eu l'occasion d'observer en Lorraine.

N'oublions pas que ces moyennes résument des différences locales très-considérables. Les produits bruts de la haute Souabe et de l'Alp ne valent pas la dixième partie de ceux qu'obtiennent les petits propriétaires de la région du Neckar. Dans ces contrées populeuses, le produit brut est égal à celui de l'Angleterre. Mais il est dû à une main-d'œuvre beaucoup plus grande et à un capital d'exploitation (engrais, machines, animaux, semences, frais généraux) beaucoup plus faible. Telle est la différence capitale de ces deux agricultures, qui sont toutes deux intensives, mais d'une façon différente, la première par l'emploi d'une énorme proportion de travail effectif, la deuxième par celui d'une proportion équivalente à peu près de capital ou de travail épargné. Cela résulte de l'ensemble

des circonstances économiques particulières à ces pays. Tous deux ont à nourrir une population nombreuse relativement à leur surface ; par conséquent, il faut faire produire beaucoup à la terre. Dans le nord du Wurtemberg, cette population se compose en majorité des agriculteurs eux-mêmes ; en Angleterre, ce sont les ouvriers des mines et des manufactures. Dans le Wurtemberg, le travail est accompli par les consommateurs ; en Angleterre, il est commandité par leurs capitaux. Plus le commerce et l'industrie sont florissants, plus ils enlèvent d'ouvriers à l'agriculture, plus ils demandent de pain et surtout de viande, et, par une heureuse harmonie, plus ils ont de capitaux à prêter aux améliorations agricoles. Le Wurtemberg a des bras, mais peu de capitaux ; l'Angleterre peut offrir des capitaux à son agriculture, mais elle lui prend ses ouvriers.

Ainsi les pays à grande industrie et les pays à petite culture arrivent à des buts semblables par les voies différentes que leur a tracées la Providence dans les éléments de travail qu'elle leur a donnés. La perfection consiste, pour les nations, à reconnaître ces voies et à les suivre ; pour les gouvernements et les lois, à ne pas entraver les individus et à les empêcher de s'entraver les uns les autres. S'il était possible de choisir, je donnerais pour ma part la préférence aux pays de petite culture de l'Allemagne méridionale. Ils peuvent rester inférieurs par la somme des richesses créées, mais ils sont supérieurs par la distribution de ces richesses et le bien-être qu'elles répandent. Leurs maladies spéciales sont la cherté excessive des terres et l'expropriation ; celles des grandes villes manufacturières sont les chômages, les transformations et quelquefois la décadence des industries. Les mêmes causes, la surabondance des ouvriers, ou le défaut de travail, cela revient au même, produisent des deux côtés les mêmes effets, la misère et l'émigration plus ou moins fréquente, plus ou moins inattendue, plus ou moins générale. Au point de vue économique, les deux contrées n'ont rien à s'envier. Mais à coup sûr, il y a une différence immense entre elles au point de vue moral. Les populations rurales puisent dans la propriété (quand toutefois elles peuvent y arriver, et ce n'est pas le cas bien souvent en Angleterre) le sentiment de l'ordre et de l'économie. Elles sont aux ouvriers des colossales cités de l'industrie moderne ce que la fourmi de la Fontaine est à la cigale ; elles ont un sens ou un instinct de plus, celui de la prévoyance. Elles jouissent de la santé, d'un travail qui développe l'intelligence par sa variété, la dignité par son indépendance, l'amour de la famille par la communauté de la vie et des intérêts, la religion

par le spectacle de la nature. Parcourez le Wurtemberg : vous n'y rencontrerez pas un seul mendiant, tandis que dans les villes de la Grande-Bretagne, l'excès de la misère s'étale de toutes parts à côté de l'excès de la richesse. Les ouvriers que vous voyez travailler dans les champs ne sont pas couverts des défroques usées des citadins ; ils portent fièrement le costume national des paysans. Chaque famille a une habitation saine, commode et entretenue par la ménagère avec ces soins tout allemands que Schiller a dépeints dans ses poésies. Tout respire l'aisance et le contentement. Mais ne faisons point des idylles. Si vous les aimez, lisez les Contes d'Auerbach : vous y trouverez une peinture ravissante de la vie et des mœurs des paysans souabes. Quant à nous, revenons à nos chiffres.

A Hohenheim et dans quelques grandes fermes cultivées en assolements alternes, le produit net est de 75 fr. par hectare (cela comprend la rente du propriétaire et le bénéfice de l'exploitant). Le produit brut y est de 250 fr. par hectare, les frais de 175 fr. — Le capital d'exploitation, sans compter les fumiers en terre, comme on le fait dans la comptabilité de Grignon, est de 750 fr. par hectare. L'assolement triennal, avec jachère à moitié nue, à moitié employée en trèfle et racines, tel qu'il existait à Hohenheim même, en 1818, quand Schwerz en prit la direction, et tel qu'on le trouve encore dans une grande partie du Wurtemberg, n'exige qu'un capital d'exploitation de 300 à 500, en moyenne 400 fr. Pour opérer sa transformation en assolement alterne sur 1 million d'hectares, il faudrait donc un surcroît de 350 millions en mobilier. A cela, il est nécessaire d'ajouter 100 fr. pour les bâtiments et au moins 200 fr. de fumier par hectare, souvent encore des drainages et des défoncements. Au total, 650 à 700 millions. Où trouver de pareilles sommes dans un petit pays presque entièrement agricole? Elles ne peuvent se former que petit à petit par les prélèvements annuels des propriétaires et des cultivateurs sur leurs revenus, et par les travaux d'amélioration entrepris dans les saisons où la culture proprement dite n'occupe pas les attelages et les ouvriers. C'est à l'ensemble de cette culture, qui capitalise une partie de ses bénéfices immédiats pour se préparer une production plus lucrative dans l'avenir, que certains auteurs ont cru devoir donner le nom de *culture améliorante*. Les agronomes allemands l'appellent *agriculture rationnelle*. Cette épithète est inutile comme la première ; toute bonne agriculture est rationnelle et tout livre a la prétention de faire de bonne agriculture. Mais, en effet, dans toute contrée où l'accroissement de la consommation et des débouchés

élève le prix des produits du sol, cette économie rurale, véritablement économique, est à sa place. Pour satisfaire à la demande, il faudra y augmenter la production ; or on ne peut l'augmenter qu'en modifiant l'organisation des moyens de production, du sol, des bâtiments et du cheptel. D'un autre côté, le principal instrument, la terre, telle qu'elle est, deviendra plus chère ; il y aura donc tout intérêt à l'employer d'une manière plus intensive. On a observé qu'en France la valeur des terres a augmenté en moyenne de 1 % par an depuis une cinquantaine d'années. Dans le Wurtemberg, les terres de plusieurs grandes fermes situées à quelques lieues de Stuttgardt, qui valaient 1,000 fr. par hectare en 1815, valent aujourd'hui 1,700 à 2,000 fr., et leur produit net s'est accru dans les mêmes proportions, à mesure que leur ancien assolement s'est transformé. Cette plus-value représente, pour la plus grande part, les capitaux réellement investis dans le sol par des améliorations successives[1], et, pour la plus faible, l'effet direct du renchérissement des denrées. Cette seconde part, que l'on a appelée *la portion gratuite de la rente, le produit des forces de la nature,* et qui a servi de thème au célèbre paradoxe de M. Proudhon : « La propriété, c'est le vol, » s'explique aisément, comme le prix de toutes choses, par la loi de l'offre et de la demande. On demande plus de produits agricoles *dans tel endroit ;* par conséquent, il y a hausse non-seulement sur ceux qui existent, mais sur le sol qui renferme une partie de leurs éléments. La chimie agricole cote ces éléments, et leur valeur mercantile diffère d'un lieu à un autre, comme celle du froment varie d'un marché à un autre. Un kilogramme de blé est plus cher à Paris que dans le sud de la Russie. Pourquoi le kilogramme d'azote ou de potasse qui est incorporé dans les champs de la Brie ne vaudrait-il pas plus que sur les bords de la mer Noire ?

Le prix des terres est peu élevé sur l'Alp et dans la haute Souabe. C'est ce qui permet, avec la modération des salaires, de produire le mouton et les céréales à meilleur marché qu'en France et en Suisse. Par contre, sur les bords du Neckar, leur prix s'accroît en raison directe de la concurrence que font les petits cultivateurs et en raison inverse de la dimension des parcelles. Là, 5,000 à 6,000 fr. par hectare, ou plutôt 50 à 60 fr. par are, car il ne se vend pas beaucoup d'hectares entiers, se payent fréquemment pour les champs ; les

[1] Nous verrons plus loin que ces capitaux peuvent rapporter plus ou moins, quelquefois même rien du tout, suivant la manière dont ils sont appliqués.

bonnes vignes vont jusqu'à 10 et 15,000 fr. Ces prix avaient baissé en 1852; dans ces derniers temps, ils se sont de nouveau relevés. En 1840, Menminger donnait, dans sa Description du Wurtemberg, 900 fr. comme prix moyen de l'hectare dans l'ensemble du royaume.

J'ai essayé de caractériser les deux types de l'agriculture intensive : l'agriculture des petits propriétaires, intensive par la main-d'œuvre, et l'agriculture des grandes fermes, intensive par les machines, les bestiaux et les engrais; l'agriculture qui améliore par ses propres ressources, et l'agriculture qui transforme rapidement ses terres et ses procédés à l'aide des capitaux que lui avancent une industrie manufacturière et un commerce florissants. Entre ces deux types extrêmes, il y a beaucoup de degrés qui se rapprochent plus ou moins de l'un ou de l'autre. Dans le Wurtemberg, la variété dans ces systèmes de culture correspond à la variété dans l'étendue des exploitations rurales. Le cultivateur, qui emprunte pour améliorer ce qu'il possède et non pour s'agrandir en achetant davantage, peut souvent faire rapporter 7 à 10 % à un capital employé avec intelligence. Cela est surtout vrai depuis quelques années, depuis que de nouveaux débouchés ont agrandi la sphère des opérations agricoles. Or, dès lors qu'on offre à l'argent de bonnes conditions et un bel intérêt, on en trouve.

Autrefois, l'usage général avait établi que les capitaux prêtés sur hypothèques étaient remboursables après un avertissement donné trois mois d'avance. De telles conditions étaient très-défavorables à l'emprunteur, qui restait constamment sur le qui-vive, ne pouvait pas entreprendre une amélioration de longue haleine et se trouvait menacé d'une demande en remboursement dans les moments les plus critiques de son entreprise. En 1827, une société de crédit (*Würtembergischer credit verein*) commença à appliquer aux prêts sur hypothèques le système des remboursements par annuités régulières qui, dans toute l'Europe, tend à devenir de plus en plus la base du crédit foncier. L'intérêt est fixé à 4 $\frac{1}{2}$ p. % et la période de remboursement à cinquante années, avec facilité de la raccourcir par de plus fortes annuités jusqu'à dix ans. En décembre 1857, cette société avait un actif, employé en prêts de cette nature, de plus de 10 millions de francs. Elle exige deux signatures garanties par des hypothèques; en général, premières hypothèques. Le minimum de ces prêts est de 4,600 fr. Une autre société (*Allgemeine Rentenanstalt*), réorganisée en 1853, demande les mêmes garanties; mais, pour se mettre à la portée des petits cultivateurs, elle a abaissé le minimum de ses prêts à 1,200 fr. Une troi-

sième institution financière, fondée en 1854, a réduit cette limite encore plus, jusqu'à 400 fr. Cette dernière est la plus intéressante, sinon la plus considérable par l'importance des affaires. Elle est en même temps caisse d'épargne et société d'assurance sur la vie pour ses prêteurs, et crédit foncier pour ses emprunteurs. Elle demande des annuités d'autant plus fortes que le prêt et les garanties sont plus faibles.

Avant 1850, les salaires des ouvriers de campagne dans le voisinage de Stuttgardt étaient en moyenne de 1 fr. pour les hommes et de 65 centimes pour les femmes. Les gages d'un domestique de ferme étaient de 120 à 150 fr. Sa nourriture ne coûtait que 55 c. par jour; son entretien complet, y compris le logement, le chauffage et l'éclairage, 75 c. Les prix ont augmenté de 50 % depuis cette époque. Les prix des denrées alimentaires, excepté celui de la viande, n'ont pas subi une hausse aussi forte, celui du pain n'a guère varié. On peut donc estimer à 20 ou 25 % l'accroissement réel du bien-être des ouvriers, c'est-à-dire du rapport entre leurs salaires et leurs moyens de vivre. La rente des propriétaires a augmenté de 10 % tout au plus pendant cette même période, et, là-dessus, plus de la moitié forme la juste rémunération des travaux qu'ils ont faits dans leurs terres. Ainsi, dans le progrès général, les simples ouvriers ont gagné au moins cinq fois plus que les propriétaires fonciers.

EUG. RISLER.

NOUVELLES TENDANCES DE L'ART

I

L'Exposition universelle de 1855 a donné une consécration définitive aux grands artistes de l'école romantique. Les premiers talents de cette école, toujours contestés jusque-là, ont été reconnus décidément par la France et l'Europe. Le Romantisme pittoresque, comme le Romantisme littéraire, a triomphé devant l'opinion publique. Donc il est fini. Qui a vaincu a vécu. C'est la loi inflexible : *Vicit, ergò vixit.*

La conquête de la liberté d'invention et de style, ce fut beaucoup. Mais la poésie et la forme, les sentiments et les images, affranchis désormais, que feront-ils de la liberté ?

Le Romantisme littéraire et pittoresque n'était que l'instrument préparatoire d'un art nouveau, véritablement humain, exprimant une société nouvelle, dont le XIXe siècle offre tous les symptômes. Un des initiateurs du Romantisme en avait l'instinct lorsqu'il écrivait cette belle formule, éternellement vraie : — A société nouvelle, art nouveau.

Eh bien, il y a maintenant en France, et partout, une inquiétude singulière, une aspiration incompressible vers une vie essentiellement différente de la vie passée. Toutes les conditions de l'ancienne société sont bouleversées, dans la science et dans les religions qui sont le résumé de la science, dans la politique et dans l'économie sociale qui est l'application de la politique, dans l'agriculture, l'industrie et le commerce, qui sont les éléments de l'économie sociale. D'incomparables découvertes ont donné à toutes les idées, à tous les faits, une extension imprévue et indéfinie. Il y a comme un télégraphe invisible, qui fait circuler presque instan-

tanément et partout les impressions des peuples, les pensées des hommes, les événements, les nouveautés de toute sorte. Le moindre tressaillement moral ou physique, éprouvé sur un point quelconque, se transmet de proche en proche et se perpétue tout autour du globe. L'Humanité est en train de se constituer, et bientôt elle aura conscience d'elle-même jusqu'aux extrémités de ses membres.

Le caractère de la société moderne — de la société future — sera l'universalité.

Tandis qu'autrefois, — hier, — chaque peuple se renfermait dans les petites circonscriptions de son territoire, de ses traditions spéciales, de son culte idolâtrique, de ses lois égoïstes, de ses préjugés ténébreux, de ses coutumes et de son langage, il tend aujourd'hui à s'épandre hors de ses bornes étroites, à ouvrir ses frontières, à généraliser ses traditions et sa mythologie, à humaniser ses lois, à éclairer ses conceptions, à élargir ses usages, à confondre ses intérêts, à prodiguer partout son activité, sa langue et son génie.

Telle est la propension actuelle de l'Europe et même des autres parties du monde. Sauf ce signe caractéristique, le reste n'est qu'accident, phénomènes éphémères, indignes de figurer dans les grands calculs de la civilisation. Tout cela, d'ailleurs, est assez communément admis, ou, du moins, pressenti. Mais ce qui paraît peu familier, même aux penseurs clairvoyants, c'est la transformation que ces influences comportent dans la poésie, la littérature et les arts.

En quel sens le caractère des arts sera-t-il forcément modifié par la métempsycose sociale qui s'opère?

Cette question esthétique est assurément de haute curiosité, et surtout de haute importance pour l'avenir de la poésie et des beaux-arts.

II

La dernière école littéraire et artiste voyageait volontiers dans les temps passés, et une de ses qualités a été de ressusciter et de restituer bien des traits de l'histoire, — de sa propre histoire, — oubliés ou défigurés.

Souvent aussi, par instinct, elle s'est aventurée dans l'espace, et elle a essayé son tour du monde... en imagination : car d'habitude, ce fut au coin du foyer national qu'elle inventa ses peintures

de la vie « étrangère; » ce fut à une sorte de miroir dont les artistes ont le secret qu'elle emprunta des reflets fantasmagoriques de la nature « étrange » qui resplendit sous les ciels lointains.

On disait bien que tel poëte était allé en Palestine, tel sur les bords du Rhin, tel au delà des Alpes ou des Pyrénées. Mais de ces odyssées merveilleuses, vraies ou supposées, aucun poëte, aucun littérateur n'avait rapporté cette « couleur locale » que le Romantisme prétendait employer dans ses tableaux.

Le Français qui ne voyage guère, voyage très-mal. Comme on parle presque partout sa langue, il se dispense de savoir les langues « étrangères, » et c'est pourquoi, ne communiquant point avec les populations autochthones des pays qu'il parcourt, il apprend peu et méprise beaucoup.

Ce fut donc à des excursions — intellectuelles, plus qu'à des relations directes et profondes avec le génie « étranger, » que tous ces fantaisistes habiles durent le succès et même la gloire.

Il en était ainsi non-seulement pour les lettres, mais encore pour la philosophie, pour la politique, pour l'histoire.

Parmi les peintres, bien peu aussi avaient eu le privilége d'admirer les ciels « étrangers; » et c'était dans ces rares échappées que leur talent avait saisi l'originalité et la force. Je ne parle pas de la petite colonie monacale qui s'enterre dans les catacombes de Rome. Mais il se trouva, un beau jour, qu'un artiste hasardeux eut l'idée d'aller voir en Orient des patrouilles et des caravanes, des écoles et des cafés; un autre, en Algérie et dans le Maroc, des femmes voilées, des Mauresques qui dansent, des cavaliers arabes, des lions et des panthères; un autre, en Suisse, une descente de troupeaux, le long d'un ravin; un autre... Quels aventuriers!

Peintres et littérateurs cependant, presque tous, conservèrent, sous le règne de la dernière école, — outre leur humeur française, ce qui n'était pas un vice, bien au contraire, — leur point de vue national et par conséquent borné, leurs préjugés français, c'est-à-dire exclusifs, leurs idées particulières.

Mais, à présent que des communications faciles ont mis tous les peuples en contact, il y a déjà une génération de jeunes hommes qui savent les langues, qui ont étudié, loin de leur patrie, non-seulement l'Europe, mais le vieux monde asiatique ou le nouveau monde américain. Comment rester enfermé maintenant dans de petits systèmes philosophiques, religieux, politiques, littéraires, artistiques, dans de petites cellules, dans de petits symboles, dans de petites mythologies,

quand toutes les religions et toutes les institutions, toutes les pensées et toutes les formes, se pénétrant après s'être confrontées, se modifiant par une influence réciproque, altèrent ce qu'elles ont de trop indigène et ravivent ce qu'elles ont de cosmopolite et de général ; quand les cultes, les plus hostiles jadis, fraternisent ensemble ; quand les révolutions politiques ont dipersé dans toutes les contrées, et rapproché les uns des autres, des missionnaires de tous les sentiments et de tous les langages ; quand l'émigration de peuplades entières, se précipitant devant elles à l'aventure, est devenue un phénomène chronique ; quand la Chine est ouverte aux Européens et que les Chinois eux-mêmes sortent de chez eux et envahissent l'Amérique occidentale ; quand les Indiens et tous les habitants de l'antique Asie viennent visiter les expositions européennes, où le monde entier se donne rendez-vous ? Oh ! c'en est fait des vieux stigmates de race, des vieilles superstitions locales, des vieilles formes embaumées par chaque peuple à l'ombre de ses frontières ! Il n'y a plus qu'une race et qu'un peuple, il n'y a plus qu'une religion et qu'un symbole : — l'Humanité !

III

La révolution à faire, — la révolution qui se fait en poésie, — art et littérature, — concerne donc directement la pensée, et non point seulement la forme, le style, la manière, l'expression. Car le génie plastique est libre dorénavant. L'originalité, l'individualité ne sont-elles pas conquises ? L'habileté des écrivains et des artistes n'est-elle pas extraordinaire ? Jamais on n'a pratiqué les lettres et les arts, manié la langue, la couleur, le dessin, la forme en général, avec plus de dextérité. Jamais on n'a *exécuté* plus adroitement. Ce n'est pas sur ces points-là qu'on peut progresser aujourd'hui.

Et si la révolution est à faire dans la pensée, elle est à faire par conséquent dans le sujet même des arts. C'est étonnant peut-être, mais c'est vrai. Lorsqu'on a risqué de soutenir que le sujet était indifférent dans les arts, ce fut précisément une simple protestation contre l'importance prétendue des sujets héroïques et consacrés. Oui, peut-être, le sujet n'importe, — pourvu que l'âme humaine soit intéressée dans la création de l'artiste et que l'homme lui-même en soit le « héros. »

Voici néanmoins comment le changement de la pensée entraîne celui du sujet :

Le grand mouvement qui constitua ce qu'on a appelé la Renais-

sance fut d'oser faire des figures selon des types particuliers, au lieu des types orthodoxes et invariables.

En ce sens-là, le Romantisme a suivi l'impulsion de liberté donnée aux imaginations par le xvi[e] siècle, quoique, en un autre sens, il ait réagi contre la Renaissance qui avait ressuscité les vieux dieux de l'Olympe, et que, se faisant résurrectionniste à son tour, il ait surtout restauré le vieux style du moyen âge.

Mais si la Renaissance et, après elle, toutes les écoles qui se sont succédé en Europe depuis trois siècles, arrachèrent à l'allégorie religieuse sa forme immobile, elles en conservèrent le fond néanmoins. L'art chrétien avait été et il a continué d'être une mythologie, aussi bien que l'art païen, — un véritable hiéroglyphe, enveloppant la pensée dans une forme symbolique.

Ainsi, tandis que les païens, au lieu de faire une femme, avaient fait une Vénus, les chrétiens firent une Vierge. Dans l'une comme dans l'autre allégorie, Vénus et Vierge voulaient dire la femme parfaite. Et le surplus du genre féminin avait pour emblèmes, chez les païens les chœurs de déesses et de nymphes, gracieux cortége de la mère de l'Amour, chez les chrétiens les chœurs de saintes et de martyres, pieux cortége de la Mère du Rédempteur.

Il en fut de même pour exprimer toutes les autres idées. Toute idée se traduisait dans une personnification métaphorique. Voulant fabuliser la torture du génie, les anciens attachaient le Prométhée à son Caucase; les chrétiens ont attaché le Christ à sa Croix. Pour la force initiatrice et souveraine, les anciens avaient Jupiter Tonnant, « le maître des dieux et des hommes; » les chrétiens eurent le Père Éternel, générateur primitif et juge suprême; pour la jeunesse et la beauté poétique, les uns glorifiaient l'harmonieux Apollon, les autres le doux saint Jean, le disciple bien-aimé. Ainsi du reste.

Et au-dessous de ces allégories empruntées à la forme humaine, les deux mythologies empruntaient également aux autres formes vivantes, soit la colombe immaculée et l'agneau sans tache, soit l'aigle conquérant et le cygne voluptueux.

Les systèmes végétal et minéral eux-mêmes apportaient leurs notes dans cette langue conventionnelle et, jusqu'à un certain point, ésotérique.

Tout avait été envahi par des êtres imaginaires : le paganisme, qui affectionnait le domaine de l'homme ici-bas, avait peuplé de faunes et de satyres les forêts, de naïades les fontaines, de tritons et de sirènes la mer; le christianisme, tourné vers la future demeure des

âmes, avait étoilé son ciel d'anges et d'archanges, de chérubins et de séraphins, intermédiaires entre l'homme et la Divinité.

Ces créations singulières pouvaient signifier beaucoup, et elles signifiaient, en effet, toute une doctrine, pour les initiés au culte antique ou pour les fidèles du culte qui le remplaça. Mais, en dehors des adeptes, lettre close et logogriphe.

Nos anges ailés sont pour les Orientaux ce que sont pour nous leurs chimères ailées: des fantaisies plus ou moins charmantes. Les Chinois ne sauraient deviner ce que veut dire l'agneau couché sur la croix, pas plus que nous ne devinons le sens des dragons et des monstres fantastiques qui flamboient sur leur architecture, sur leurs étendards, sur leurs vases, sur leurs étoffes. C'est pourtant le langage de leurs croyances, de leur science, de leur pensée, de leur vie, et le résumé de leur civilisation partielle. Nous appelons ici cette langue plastique : des *chinoiseries*. Soit. Mais comment appelle-t-on là-loin les produits de l'imagination occidentale ?

La Renaissance ni les écoles subséquentes, jusqu'ici, n'ont donc point rompu avec le symbolisme du moyen âge. Les grands hommes du XVIe siècle ont toujours mis en œuvre la même idée, quoique dans leur moule individuel. Ils ont métaphorisé autrement, mais sur le même thème. Peu importe que Raphaël ait pris sa Margarita pour faire une Madone : c'est, au fond, l'idée catholique. De plus, ils ont ravivé, à côté des fictions chrétiennes, les fictions du paganisme. En pendant à ses Madones, à sa *Transfiguration*, à sa *Messe de Bolsène*, à ses Archanges aux ailes irisées, Raphaël peignait des Apollon et des Vénus, l'*École d'Athènes* et le *Parnasse;* de même que le Titien peignait ses Vénus et ses Danaé en pendant à son *Assomption de la Vierge* et à ses *Sainte Famille*. Et Michel-Ange, et le Vinci, et le Corrége, et tous les autres ont fait comme eux.

C'est entre ces deux langues — ces deux arts — qu'ont alterné toutes les écoles artistes et littéraires depuis trois siècles. Il n'y a, en effet, dans notre Occident, que deux formes, qui expriment chacune une idée partielle: l'allégorie catholique et l'allégorie païenne, également impénétrables pour les « étrangers, » et même également indifférentes à l'esprit moderne des peuples qui s'en servent encore.

Ce n'est pas cela qu'il faut à l'art du XIXe siècle.

IV

Mais, dira-t-on, voilà, si l'on veut, pour la poésie religieuse, tout naturellement mystique, puisqu'elle traduit des dogmes plus ou moins abstraits. En tout pays, les cultes ont matérialisé dans un art emblématique l'idée, qui, pour pénétrer jusqu'à l'esprit, a souvent besoin de passer par les sens. N'est-ce pas par l'œil, « cette fenêtre de l'âme, » qu'entre la lumière? L'Égypte et l'Inde antiques ne sont pas en reste avec les Occidentaux modernes. Chaque nation a son iconolâtrie, et les sauvages ont leurs idoles. Il n'y a que les peuples issus de la Réforme qui n'en aient plus.

Oui, il est certain que notre art religieux, — comme tous les autres d'ailleurs, — exprime une idée partielle, spéciale à notre Occident, incommunicable aux autres peuples qui ne partagent pas nos doctrines et nos superstitions. Écartons cela, et examinons d'autres idées, que les arts ont aussi traduites en tout temps, et qui sont, apparemment, l'objet de la poésie, tout comme les idées supernaturelles. Les arts ne représentent-ils pas aussi les traditions historiques, la vie réelle des peuples?

— Eh bien, là encore, dans l'évocation de l'histoire, l'art employa toujours une espèce de mythologie. Là encore, c'est une langue fictive et détournée. Il y a toute une série de personnages, brevetés par les autorités soi-disant compétentes, qu'on s'accorde à employer pour représenter des qualités humaines, comme tout à l'heure on employait des personnifications divines pour représenter des pensées immatérielles. C'est une comédie, comme tout à l'heure c'était un « mystère. » Déguisement toujours, et mascarade. Achille, n'est-ce pas le courage, Ulysse la prudence, Ajax l'audace furieuse, Léonidas le dévouement patriotique, le vieux Brutus la vertu stoïque, etc.? Véritables signes d'un alphabet convenu par les poëtes et les artistes, caractères hiéroglyphiques qui ont une valeur reconnue comme des mots de la langue, prétextes qui couvrent et enveloppent un sens voilé, sortes de coquilles qu'il faut casser pour saisir le fruit qui est dedans, mannequins qui simulent la vie.

Après les dieux, les demi-dieux, les héros.

— Oui, en effet, cela tient encore à la Fable et exige, pour être compris, une initiation particulière aux localités et spéciale à certains groupes de peuples, étrangère aux autres. Passons.

— Eh bien, après les héros, plus ou moins fabuleux, nous avons encore les monarques et les princes, qui sont à leur tour les représentants de l'histoire plus ou moins proche, comme les héros signifient les vieilles traditions. N'est-ce pas là toujours une fiction, un escamotage de la nature humaine ?

Bien plus, dans la représentation de la nature extérieure à l'homme, de la terre et de ses magnificences, — dans le paysage, — on a presque toujours introduit des ornements empruntés à la Fable.

Au début de la Renaissance, on ne connaissait guère la spécialité du paysage : quand le Titien peignit cette superbe campagne où il a couché sa Vénus (nº 468 du Louvre), quand le Corrége peignit le bosquet sous lequel dort sa blonde Antiope (nº 28 du Louvre), la terre et le ciel étaient encore considérés comme des dépendances et des accessoires des personnages. La seconde génération de maîtres, trop vantés jusqu'ici, les Carrache, l'Albane, le Dominiquin, le Guide, etc., commencèrent à subordonner les figures à la nature extérieure. Le « genre » du paysage se trouva créé et détaché du grand faisceau poétique, mais à condition toutefois de s'illustrer avec de belles mythologiades.

Ce n'était point vraiment cette nature vulgaire de l'Italie contemporaine qu'on peignait : c'était une Grèce imaginaire et apocryphe, avec des Apollon et des Daphné, des Diane et des Actéon, des Hercule et des Achéloüs, des Adonis et des Narcisse.

A la suite des Romains et des Bolonais, Poussin, le noble Poussin inventa — à Rome ! — des paysages indiens (Bacchus), égyptiens (Moïse), athéniens (Diogène), etc., des Bacchanales et des Arcadies ; et son ami, le grand amoureux du soleil, Claude le Lorrain, ne se contentait pas des splendides lumières qu'il faisait rayonner sur la terre, il fallait encore que, dans ses délicieux paysages, il mît ou fît mettre des Ulysse et des Cléopâtre. Le soleil ne se fût pas couché tranquille sans un Énée au premier plan.

Cette antidate de nature, si l'on peut ainsi dire, est singulière, et pourtant, — sauf quelques caprices des Napolitains et des Espagnols, sauf aussi certaines fractions des écoles du Nord, dont nous parlerons plus loin, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours, jusqu'à la nouvelle école de paysagistes qui fait aujourd'hui la gloire de la France.

Ainsi, pour représenter des idées, on représentait les dieux ; pour des facultés, les héros ; pour des faits, les princes ; et pour représenter la nature elle-même, on l'allégorisait encore, quant aux lieux et aux temps, par des placages stéréotypés de figures mythiques !

Voilà, malgré leur variété d'expression, les sujets invariables, adoptés jusqu'ici par la généralité des poëtes et des peintres.

Chacun peut s'en convaincre, en analysant à ce point de vue les œuvres des maîtres, soit dans les musées, soit dans les livres.

A la sculpture s'appliquent également toutes ces observations relatives à la peinture. En sculpture, cet examen serait bien plus probatif encore : toujours les deux mêmes moules, depuis le Moïse et le Bacchus de Michel-Ange, la Diane et le Christ au tombeau de Jean Goujon, le Milon et l'Andromède de Puget, la Madeleine et la Psyché de Canova, jusqu'à la Psyché de Pradier, au Spartacus de Foyatier, à la Minerve de Simart, à l'Épaminondas de David d'Angers, aux Gracques de M. Cavelier, et à tous les sujets symboliques qui encombrent les expositions contemporaines.

Et sur l'architecture, que ne pourrait-on pas dire de ses anachronismes et de ses pastiches, ou de son insignifiance absolue.

Mais nous avons là sous la main le catalogue (van Hasselt) de l'œuvre immense produit par un des plus libres génies de la peinture. 1461 sujets ! Quels sujets ? c'est curieux :

565 sujets empruntés à la tradition chrétienne ; 295 à la Fable païenne et à l'allégorie ; 74 seulement à l'histoire, à l'histoire des héros et des princes, bien entendu, depuis Romulus jusqu'à l'archiduc Albert ; 277 portraits, presque tous, — sauf ceux du peintre lui-même (15), de ses femmes (5 Isabelle, 17 Hélène), et de quelques amis (van Dyck, Brvegel, Snyders), — presque tous portraits de héros et de princes ; 66 paysages, la plupart enrichis de sujets païens ou catholiques ; enfin, 46 « sujets familiers et d'imagination, » parmi lesquels se trouvent encore classés des portraits, des Jardins d'Amour, des Guerriers romains et des études. Peut-être bien reste-t-il une douzaine de tableaux où ce fougueux *naturaliste*, comme on se plaît à nommer Rubens, ait peint « l'homme pour l'homme, » en dehors des mythologies et allégories, des héros et princes.

Il fallait donc que cette ancienne société fût bien absolument théocratique et oligarchique ! Mais où est donc représentée la société — sociale, — scientifique et industrielle, intelligente et laborieuse ?

Où est l'homme ?

V

L'homme n'existait pas dans les arts d'autrefois, — d'hier; et il reste encore à l'inventer.

Presque jamais l'homme, en sa simple qualité d'homme, n'a été le sujet direct de la peinture et des autres arts plastiques, ni même de la littérature; car les deux écoles poétiques se suivent toujours parallèlement et n'en font qu'une.

Sans doute il y eut des exceptions, et ceux-là sont grands parmi les plus grands, dont le génie a peint la nature humaine sans le prestige des fictions religieuses et politiques. C'est même là leur véritable cachet d'immortalité.

Ce sera l'éternelle gloire de Rabelais, de Molière, de Shakspeare, de Cervantes et de quelques autres bien rares, d'avoir fait des hommes, et de ces hommes des noms propres, aussi dignes d'admiration que les héros « chéris des Muses. » Panurge vaut bien Thersite; Othello, le furieux Oreste; Don Quichotte, l'invincible Achille; et le bon Arnolphe courant après son Agrès n'est pas moins intéressant que l'époux de la perfide Hélène, sous les murs d'Ilion.

Il se trouva même, vers ce temps-là, un malin génie, qui, n'ayant pas, selon l'orthodoxie poétique, le droit de prendre des hommes pour les exploiter en scène, et n'aimant pas à se compromettre avec les héros, prit des bêtes et les fit parler avec autant d'esprit que des princes : La Fontaine.

Le roman aussi, presque sitôt après sa naissance, risqua des allures très-audacieuses, et l'on sait quelle émotion extraordinaire causa la *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques, qui se permettait d'attendrir le public avec une « héroïne » dont la race, noble encore pourtant, ne tenait ni à Jupiter, ni à César, ni à Louis XIV.

Pour le théâtre également, ce téméraire XVIIIe siècle, qui a tout essayé, s'aventura avec Diderot dans le drame vulgaire, en réaction contre la tragédie héroïque.

Et, de nos jours, après une assez longue diversion, quelques écrivains de théâtre et de roman, Balzac et George Sand entre autres, devront à cette tendance rénovatrice leurs principaux titres devant l'avenir.

En peinture, les exceptions à la *furia* héroïque n'ont pas été plus communes que dans les lettres.

La vieille race latine a toujours été naturellement rétive au sacrifice de ses momies traditionnelles. Quel scandale en Italie quand le Caravaggio et ses compagnons, y compris le Français Valentin, se mirent à peindre, de grandeur naturelle, de rudes aventuriers comme eux-mêmes, bien armés et empanachés, et fort contents d'être au monde ! Près d'eux, Ribera l'Espagnol, et après lui Salvator son élève, s'éprirent aussi de sujets analogues et montrèrent quelquefois « l'homme ordinaire, » avec une vigueur grandiose et une vérité terrible. Encore, ces violents « naturalistes » exprimèrent-ils mieux les rides de la peau ou les friperies du costume que la profondeur des sentiments et des caractères.

En Espagne, à côté de l'art le plus mystique qui ait peut-être jamais existé, en Espagne, ce pays des contrastes extrêmes, le peintre de Philippe IV, le splendide Velazquez, a peint royalement des buveurs et des bohémiens, de grandeur naturelle ! et après lui, le peintre des extases et des apparitions vaporeuses, le suave Murillo, a donné aussi la vie à des mendiants et illuminé de sa chaude couleur de simples mortels riant à la coupe ou mordant à la grappe.

Chez les Français, un moment, les frères Lenain, sortes d'Espagnols égarés, représentèrent, avec une gravité naïve qui atteint au style, des paysans et des travailleurs, mais en diminutif. C'était le bon moyen d'être peu remarqués sous le règne de l'empathique Lebrun ; aussi ne sait-on presque rien de la biographie de ces maîtres singuliers.

Au XVIIIe siècle, Watteau, Chardin, Greuze, Boucher même et Fragonard firent des sujets familiers, pastorales et paysanneries, boudoirs et conversations, scènes de famille et de ménage ; en petit toujours, la grandeur naturelle étant réservée de droit à Vénus et à Pompadour.

Les amateurs du « grand genre » ont beau contredire ; cette « petite » école-là est peut-être la plus française — la seule française — de toute notre tradition. Au XVIe siècle, nos artistes, — sauf les Clouet, Flamands d'origine, — ne furent-ils pas tous Florentins ; au XVIIe siècle, Romains ? L'illustre Poussin, quelle que soit sa valeur philosophique, n'est-il pas encore plus de Rome que des Andelys ?

Aussi cette école fringante des « petits » maîtres du XVIIIe siècle inspira-t-elle bientôt une profonde horreur. La mythologie et l'héroïlogie reprirent vite le dessus, et Louis David, qui avait pourtant ses sans-culottes sous la main, retourna chercher dans les temps antiques des figures déshabillées. Mais les déshabillés de Watteau valent mieux que les siens. Ce qui demeurera le chef-d'œuvre du peintre des *Horaces*, de *Brutus*, de *Léonidas*, c'est précisément un sujet de son temps, qu'il

peignit d'impression d'après nature: le *Marat* assassiné dans sa baignoire.

A la vérité, ces écoles de fossoyeurs et de résurrectionistes semblent enfin avoir été vaincues à leur tour par le Romantisme.

VI

Une seule exception à la mythomanie, exception caractéristique parce qu'elle fut durable et profonde, se remarque dans l'histoire de l'art: — chez les Néerlandais.

Le génie germanique, en opposition au vieux génie romain, ne s'est jamais affolé de traditions qui lui sont étrangères. La race du Nord n'est point portée à dissimuler l'homme sous le dieu et le héros. Chez elle, l'homme de la nature, comme on eût dit au XVIII[e] siècle, s'affirme et s'étale carrément, tel qu'il est, sans nimbe ni auréole.

Aussi les Pays-Bas, malgré la pression persévérante de la civilisation latine, sont-ils demeurés fermement attachés à la terre et à l'humanité, tandis que les Italiens, et à leur suite tous les peuples romanisés, se perdaient dans de célestes fantasmagories.

Ce type réaliste, — ce n'est point dire antipoétique, il s'en faut bien, — la Néerlande l'avait conservé au cours du moyen âge, et c'est là l'originalité de ses grands hommes du XV[e] siècle, des van Eyck et de Memling, par exemple, qui néanmoins, on en conviendra, se tiennent assez glorieusement à côté des plus nobles maîtres de tous les pays.

Un instant, au XVI[e] siècle, la passion de l'Italie saisit, à la vérité, les artistes du Nord, et il en arriva, ce qui était infaillible, que leur école, dénaturée par l'imitation, disparut obscurément. Tous ces transfuges insensés, qui coururent alors au delà des Alpes pour apprendre à pasticher un art hétérogène, ne comptent point dans l'art de leur patrie.

C'est au XVII[e] siècle que resplendit de nouveau la peinture néerlandaise; et, pour la partie flamande, ce n'est pas tant Rubens et van Dyck qui la caractérisent, que Jordaens et Snyders, Brvegel, Teniers, Craesbeck et autres. Entre nous, Rubens et van Dyck sont autant de Venise que d'Anvers, et, par leur biographie comme par l'analyse de leur talent, on pourrait prouver sans aucun paradoxe, sous réserve assurément de leur génie natif, que leur inspiration, leur style, leurs

qualités, leurs pratiques et leurs sujets appartiennent aux écoles vénitienne, génoise, permesane, à l'école espagnole de Velazquez, et spécialement pour Rubens à l'école florentine ; oui, à l'école de Michel-Ange : il en est.

Les autres artistes des Flandres cependant faisaient tout tranquillement leurs bonshommes peu héroïques, leurs *magots*, comme disait Louis XIV, et traduisaient sans vergogne la vie de leurs contemporains.

Mais c'est surtout au nord des Pays-Bas, dans la Hollande d'aujourd'hui, que s'accusa le caractère profondément humain de l'école néerlandaise. Les luttes de la Réforme et du patriotisme à la fois y furent pour beaucoup sans doute.

Rembrandt... c'est celui-là qui n'est point mystagogue, et qui est pourtant le plus magicien des peintres ; c'est celui-là qui aime « le genre humain, » et fort peu le genre héroïque ; c'est celui-là qui s'attache à la nature, à la réalité, et qui est pourtant le plus bizarre, le plus chimérique, le plus original de tous les inventeurs d'images !

Et pourquoi donc Rembrandt est-il un si grand peintre, et un si grand poëte ? pourquoi donc, en ces derniers temps, a-t-il monté, monté, dans l'estime des artistes, jusqu'à être sur la même ligne que les *princes* de l'art, ainsi que leurs *sujets* révérencieux les appellent ? Pourquoi ce paysan du Rhin, van Rijn, qui s'est formé dans son moulin, se trouve-t-il désormais à la hauteur des « nobles » et « divins » peintres qui ornèrent les cours des papes et des souverains ?

Et quels sont donc les tableaux sublimes qu'il a légués à la postérité ? à quels héros a-t-il attaché son nom pour le rendre immortel ? quels sont ses Achille et ses Énée, ses Léon X et ses Charles-Quint, ses François I[er] ou ses Louis XIV ?

Il a fait une bande d'arquebusiers qui sortent pêle-mêle de leur *doele*, capitaine et lieutenant en tête, un gamin qui court devant, coiffé à la grotesque d'un vieux morion, une petite fille lumineuse qui porte un coq, un gros tambour contre qui un chien aboie, des groupes confus qui s'agitent dans l'ombre ou scintillent sous un rayon. C'est tout, et cela s'appelle la *Ronde de nuit, de Nachtwacht, te Nightguard, the Nightwatch,* ou autrement, si vous l'aimez mieux. Le nom ne fait rien à l'affaire.

Il a peint aussi un chirurgien, l'honnête professeur Nicolas Tulp, qui dissèque un cadavre et démontre l'anatomie à de jeunes curieux

de la science. Cela s'appelle la *Leçon d'anatomie*, mais ce serait un mauvais pendant à l'*École d'Athènes*, de Raphaël.

Il a peint encore cinq bourgeois d'Amsterdam, paisiblement assis autour d'une table et coiffés de chapeaux à grands bords qui ombragent leurs têtes sérieuses. On les appelle les *Staalmeesters*, ou les *Syndics*, ou les maîtres plombeurs de la corporation des drapiers. Ils sont là pour les affaires de leur gilde, mais ils pourraient aussi bien s'occuper ensemble des destinées du monde, de la réformation religieuse peut-être, ou de la politique de l'Europe, ou du commerce avec les grandes Indes, ou de science, ou de beaux-arts. On a vu de pareils bourgeois, dans ces pays-là, sur les bords du Rhin ou de l'Escaut, contrarier les royales maisons d'Autriche et d'Espagne.

Notez que tous ces illustres inconnus sont de grandeur naturelle.

Quelles sont encore les autres œuvres de Rembrandt, après ces chefs-d'œuvre? Au musée du Louvre, par exemple : un voyageur blessé qu'on transporte dans une hôtellerie (dit : *le bon Samaritain*) ; deux hommes qui reconnaissent un de leurs amis à la table d'un estaminet de campagne (dit : *les Pèlerins d'Emmaüs*) ; le ménage d'un menuisier (dit : *la Sainte Famille*) ; un philosophe en méditation (n'est-ce point Diogène ou quelque autre Grec ?) ; puis, dans toutes les galeries de l'Europe, bien d'autres sujets aussi peu ambitieux : des femmes qui se baignent et qu'on appelle des Suzanne, des vagabonds qui pêchent à la ligne et qu'on appelle des Tobie, de vrais paysages, — sans Énée, — et une foule de portraits assez surprenants.

Et autour de Rembrandt, toute l'école de son pays a la même tendance : van der Helst et Frans Hals, Ferdinand Bol et Govert Flinck, Adriaan Brouwer et les van Ostade, Aalbert Cuijp et Paulus Potter, Terburg et Metsu, Jean Steen, Pieter de Hooch et van der Meer de Delft, les Wouwerman et les van de Velde, Ruisdael et Hobbema, et une douzaine d'autres historiens de génie, qui ont représenté la vie de leurs compatriotes, à l'intérieur des maisons et sur les places publiques, sur les canaux et les grands chemins, par terre ou par mer, sous les arbres ou au bord des ruisseaux ; cavaliers, chasseurs, marins et pêcheurs, bourgeois et marchands, pâtres et bûcherons, laboureurs et ouvriers, musiciens et ribauds, femmes et filles, avec leurs enfants, celles qui en ont ; dans le recueillement de la famille, dans la joie des kermesses, dans le débraillé de la guinguette, dans les travaux rustiques, aussi dans les graves assemblées et les conciles, — dans toutes les occupations et les distractions de la vie. Où trouver, chez n'importe quel peuple, une histoire plus conscien-

cieuse, plus naïve et plus spirituelle, plus vivante, que cette histoire peinte des mœurs et des actions? C'est la peinture qui a écrit l'histoire des Pays-Bas, et même une certaine histoire de l'humanité.

Tout cela cependant a été considéré jusqu'ici comme « petite » peinture, peinture « de genre ; » et les « petits » maîtres — Rembrandt lui-même ! — ne seraient que des naturalistes grossiers à la queue du grand art européen !

VII

Non, l'homme pour l'homme n'a presque jamais été traité dans sa proportion et selon son mérite, excepté par ce fils de meunier hollandais, par les quelques *réalistes* que nous avons rappelés précédemment et par quelques excentriques de notre époque.

Ce fut la valeur de Géricault et de Léopold Robert, d'avoir touché à la vie contemporaine, celui-là en peignant sa *Méduse* et ses *Cavaliers*, celui-ci ses *Moissonneurs* et ses *Pêcheurs*. D'autres encore, même parmi les vivants, sont entrés, avec plus ou moins de hardiesse, dans ce chemin désert, mais lumineux, — qui ne conduit point au Parnasse.

Il ne faut pas croire cependant que l'insurrection du Romantisme ait absolument chassé de l'art du XIXe siècle les faux dieux, balayé l'Olympe et l'Empyrée, congédié les vieux héros, et rendu à l'homme ce qui est à l'homme.

L'art ne se métamorphose que par les convictions fortes, assez fortes pour métamorphoser en même temps les sociétés.

Quand les premiers chrétiens sculptaient leur foi sur la pierre, sur le marbre ou le métal, ils étaient prêts à mourir pour elle. C'était l'idée elle-même qui les passionnait et qu'ils tenaient à imprimer sur leurs images. Aussi ce christianisme primitif eut-il un art tout à fait nouveau, qui se différencia essentiellement de l'art intérieur.

Le Romantisme était si bien une forme indifférente au fond, qu'on pouvait être romantique et cependant se ranger dans les différentes cases des partis : catholique, protestant, philosophe, absolutiste, libéral, républicain.

Les peintres contemporains, en général, n'ont donc guère fait que ce qu'avaient fait ceux de la Renaissance ; bien moins encore assurément ; je veux dire qu'ils ont changé de creux, mais pour y couler

toujours les mêmes sujets et la même idée. Il serait facile de le prouver en analysant le catalogue de l'Exposition universelle ou les catalogues des expositions plus récentes. Feuilletez-y l'œuvre des artistes les plus célèbres : une partie symboles catholiques, une partie symboles païens ; le reste, allégories, apothéoses, souvenirs ou portraits de princes ; ici une Vierge, là une Madeleine ; un Sphinx ou une Sibylle ; une Odalisque ou une Vénus. Parfois, quelque reine dont le bourreau va trancher la tête, ou de petits princes condamnés à mort, la majesté de la race étant la condition première de l'intérêt et de l'attendrissement ; ou bien des images empruntées à la haute poésie et qui exigent une éducation de raffiné.

C'est impitoyablement la double langue hiéroglyphique, déjà signalée dans les œuvres des anciens maîtres depuis la Renaissance.

Combien compterait-on de peintres contemporains qui fassent exception ? peut-être le peintre du *Massacre de Scio* et des *Femmes d'Alger ?* le peintre des braconniers qui s'en vont à l'affût, des Turcs qui fument à l'ombre, des Enfants qui jouent au soleil ? le peintre de la pluie et du beau temps, du matin et du soir, du printemps et de l'automne, de l'orage et du soleil couchant, des ravins suisses et des grands bois de Fontainebleau ? S'ils ont encore des adhérences au pur Romantisme, à « l'art pour l'art, » et non pas précisément à « l'art pour l'homme, » dans leurs caprices plus spontanés que réfléchis, ils savent néanmoins mettre tant de feu, de naturel et de vie, qu'ils élèvent leurs sujets quelconques à une signification pleine de sentiment et de caractère. Tous trois, selon moi, et quelques autres encore, appartiennent, jusqu'à un certain point et par certaines tendances irrésistibles, à cet art nouveau dont le Romantisme fut le précurseur.

Mais n'y a-t-il pas à compter sur la génération qui grandit et qui se débat aux arrière-plans ? C'est la jeunesse qui trouve tout sans peine. C'est l'instinct qui invente, plus souvent que la raison. Ce sont les jeunes gens qui découvrent tout, qui en tout temps et en tout pays, conduisent le monde, quoi qu'en puissent dire les vieux. Quel âge avaient les initiateurs de la précédente école quand ils montraient la liberté à conquérir, et qui est conquise aujourd'hui ? plusieurs étaient déjà célèbres il y a trente ans ! — Quel âge avait donc Raphaël quand il a peint ses premiers chefs-d'œuvre ?

O jeunesse immortelle, c'est toi qui as l'audace et la conviction. C'est toi qui te hasardes résolûment vers l'inconnu. C'est toi qui passes à la nage les fleuves et les torrents pour aller sur une autre rive

cueillir des fleurs d'un parfum étrange et d'une couleur innommée. C'est toi qui escalades les montagnes et les glaciers, pour aller regarder d'en haut ce qui resplendit tout autour. C'est toi qui cours après les chimères, qui les apprivoises et finis par les asservir au foyer domestique. C'est de toi qu'il faut attendre toute initiative et toute pénétration, tout entraînement salutaire vers la destinée.

O mes chers artistes, que je ne connais pas et qui ambitionnez la Beauté et la Vérité, tournez-vous vers ce qui est jeune comme vous, et qui demeure éternellement jeune, et qui ne meurt point, vers la Nature. C'est par l'amour et l'étude de la Nature que se sont renouvelés, comme elle qui se renouvelle sans cesse, tous les arts et toutes les poésies. Attachez-vous à la pensée qui embrasse « le genre humain. » Car l'art est comme le chèvrefeuille : il a besoin de s'accrocher à quelque tige ferme et vivace, qui ne dépende point des saisons, de s'enrouler autour d'une idée résistante ; et quand le chèvrefeuille a trouvé ce tuteur complaisant que lui préparent les buissons et les halliers, alors ne grimpe-t-il pas en toute liberté, souvent jusque parmi les branches des chênes ; alors il s'enfeuille, boutonne et fleurit.

O mes jeunes amis, que je n'ai jamais vus, votre divination mieux que l'expérience, votre impatience mieux que la sagesse, vous crient, n'est-ce pas, que ce qui est ne doit pas être, par la seule raison que cela est ; car ce qui est le présent n'est pas l'avenir, et sera le passé demain. Ce qui *doit* être, — le mot indique à la fois l'avenir et le devoir, — c'est à vous de le réaliser. Chaque génération a charge d'idées, comme on a dit du poëte qu'il avait charge d'âmes.

Pensez, parlez, agissez ! En vieillissant, on se reproche toujours de n'avoir point assez fait. Faites ! Il n'y a rien d'indifférent. Il n'y a pas un de vos gestes qui ne se répercute à l'infini. Tout homme est un dieu dont le froncement de sourcils agite l'univers.

Quand on jette le moindre caillou dans un lac, tout en est émouvé jusqu'au fond des abîmes. Chaque molécule d'eau en est déplacée, et s'engage dans une série nouvelle. Et si, après le plissement de la surface, qui a glissé d'un bord à l'autre, tout semble comme auparavant, le niveau du lac n'en est pas moins exhaussé d'un degré imperceptible et incalculable. L'ancien ordre a été bouleversé — par un caillou !

VIII

En peinture et en littérature, dans tous les arts, les dieux — qui s'en allaient, on le disait depuis longtemps, — s'en sont allés. Ils sont partis et ne reviendront plus. Et les héros avec eux sont déjà loin. On peut croire que le temps des hommes est enfin arrivé. Seulement, et c'est la condition de leur succès futur, ils devront avoir meilleure mine que les héros de l'académie.

Peut-être, à cette heure, y a-t-il quelque part des artistes obscurs, préoccupés de recherche intellectuelle et de tâtonnements pittoresques, volontairement confinés dans de misérables ateliers, et qui, comme Corneille, ont à peine des souliers pour sortir le jour et une lampe pour dessiner la nuit, et qui ruminent à vide, douloureusement, la pensée universelle, pour l'exprimer dans une langue intelligible à tous. *Fiat lux!*

Car ce qui importe maintenant, c'est de briser d'abord la vieille prison du double symbole, de sortir de la Babel aux langues confuses, et de créer, par la vertu de la pensée commune, une langue commune aussi, une forme lumineuse, dégagée de toutes les ombres portées sur la nature humaine par les hautes frontières des systèmes absolus, des préventions locales, des erreurs de toute sorte, qui divisent encore la famille des nations.

Et l'alphabet de cette typographie vraiment universelle ne saurait avoir qu'un caractère commun : — l'Homme.

Alors les beaux-arts et les belles-lettres, au lieu de n'être qu'une distraction de raffinés et d'érudits, une sorte de curiosité aristocratique, comme ils l'ont toujours été depuis la Renaissance, comme ils le sont encore, deviendraient une monnaie courante pour la transmission et l'échange des sentiments, une langue usuelle à la portée de tous.

Croyez-vous que le vulgaire en France, c'est-à-dire le peuple français, se soit jamais intéressé vivement à Marot et à Ronsard, à Boileau et à Racine, à M. Lamartine et à M. Hugo, parmi les lettrés, — à Poussin et à Lesueur, à Watteau et à Boucher, à Scheffer et à M. Ingres, parmi les peintres? Pur amusement de raffinés, desquels nous sommes, hélas!

On dit avec raison que les arts et les lettres ont toujours été la véritable noblesse de la France. Noblesse, en effet, et qui n'a jamais

beaucoup dérogé jusqu'à se mêler parmi la roture inéduquée. Mais c'est justement cette démarcation de classes intellectuelles qui est injuste, et qu'il faut effacer.

Et quand, suivant l'expression de M. Edgar Quinet, « les formules fictives ayant fait place à l'accent spontané, » tout le monde serait initié à la langue des arts, exprimant des conceptions humaines et par conséquent générales, alors sans doute, sur la pensée commune se reformeraient de nouvelles allégories; car l'allégorie elle-même, nous le reconnaissons très-volontiers, est aussi immortelle que la poésie sa mère; car tout art comme toute langue, si universels qu'ils soient, reposent sur des rapports groupés : il n'y a point de mot ni d'image, qui, dans l'usage, ne passent forcément d'une signification d'abord spéciale et concrète à une harmonie analogue, plus ou moins collective et abstraite; sans quoi il faudrait autant de mots et d'images qu'il y a d'idées dans la tête humaine et d'objets différents dans la nature, c'est-à-dire à l'infini.

Mais de ces métaphores imprévues, de ces fables enfantées par l'accord réciproque de toutes les intelligences, tout le monde en pourrait soulever le voile.

Il n'y aura plus de danger à enfermer l'idée dans des hiéroglyphes, quand tout le monde, en ayant les clefs, pourra la délivrer.

Voltaire, qui avait écrit quelque part : « Les fables ne sont que l'histoire des temps grossiers, » a écrit ailleurs : « Une fiction qui annonce des vérités intéressantes et *neuves* n'est-elle pas une belle chose? »

Assurément. — La métaphore littéraire et pittoresque est un beau masque de rhétorique; mais encore s'agit-il de savoir ce qui est dessous.

IX

Si la forme seule était intéressée dans les arts, quand une certaine perfection plastique pour une certaine idée a été atteinte par un certain peuple, — et cela s'est vu plusieurs fois : en Grèce, au temps de Phidias et d'Apelles; en Italie, au temps de Michel-Ange et de Raphaël, — il n'y aurait plus rien à faire pour la postérité, rien, qu'à admirer et à imiter.

Aussi, les esprits superficiels qui ne pénètrent point l'essence même des choses, les esprits courts qui ne se projettent point dans

l'avenir, voyant derrière eux des images réalisées en toute perfection, et ne soupçonnant pas qu'on puisse réaliser une perfection analogue, ou même supérieure, par l'invention d'une pensée tout autre, fixent le type de l'art et de la beauté, les uns dans l'Antiquité grecque, les autres dans la Renaissance italienne; quelques-uns même dans le moyen âge.

Mais vraiment il n'y a point de type en art, pas plus qu'il n'y en a dans la nature.

Quel est le type du beau paysage? la campagne torréfiée des tropiques ou la campagne glacée du Nord? l'Italie ou l'Écosse? Aimez-vous mieux la mer ou les montagnes? le printemps ou l'automne? le calme ou la tempête?

Quel est le plus beau type dans la race humaine? le type grec ou le type romain? ou le type arabe? ou le type anglais? ou peut-être le type parisien?

On demande souvent aussi aux phrénologistes: Mais enfin quel est le type parfait de l'organisation cérébrale? montrez-moi donc une tête qui ait tout comme il faut!

Mais Raphaël qui est peintre, Richelieu politique, Molière poëte, Newton savant, Beethoven musicien, Watt mécanicien, tels qu'ils sont ne les trouvez-vous pas comme il faut, — pour ce qu'ils ont à faire? car ils ne sont, l'un peintre et l'autre poëte, celui-ci savant et celui-là politique, que parce qu'ils diffèrent. S'ils se ressemblaient tous, et les autres à eux dans un type commun, un seul homme dispenserait de tous les hommes; et alors il n'y aurait plus ni humanité, ni société; il n'y aurait plus ni art, ni science, ni pensée, ni action, ni rien. Un Dieu tout seul. Le néant.

La recherche d'un type en art est donc absurde. Comment croire que l'avenir soit — derrière nous!

L'art est incessamment et indéfiniment muable et perfectible, comme toutes les manifestations de l'homme, comme tout ce qui vit au sein de l'univers.

Pourquoi donc Michel-Ange et Raphaël n'ont-ils pas désespéré, après Phidias et Apelles? Et comment se sont-ils élevés dans la poésie aussi haut que ces Grecs *inimitables?*

En ne les imitant point.

Ils poursuivaient une autre pensée, distincte de la pensée antique, et ils l'ont exprimée à l'aide de facultés qui, apparemment, ne sont pas le privilége d'un seul peuple, ni d'une seule civilisation, mais qui constituent le génie indéfectible de l'espèce humaine.

Et pourquoi les siècles qui viennent ne produiraient-ils pas des artistes aussi grands que Raphaël et Michel-Ange? Rien ne l'empêche. A la condition pourtant qui permit aux Italiens d'égaler les Grecs : à la condition de ne point imiter la Renaissance, et par conséquent d'avoir une autre idée et d'exprimer une autre civilisation.

Sans cela tout est fini.

Seule, la pensée fait les véritables révolutions. Changer la forme, c'est pure fantaisie, et chacun y peut contribuer du bout de sa plume ou du bout de son pinceau. Mais changer le fond, cela ne se fait pas à plaisir. Il ne dépend pas d'un homme, ni même de plusieurs, de changer un art dans ses racines, pas plus que de changer une société dans sa constitution intime.

La transmutation de l'art ne se fera donc que si, effectivement, l'esprit universel change. Change-t-il ? Changera-t-il ?

W. Burger.

ANTAR, FILS DE CHEDDAD

ROMAN ARABE

« Le roman historique en prose mêlée de vers [1] intitulé : *Siret Antar*, AVENTURES D'ANTAR, dit M. Caussin de Perceval [2], jouit en Orient, et particulièrement en Syrie, d'une célébrité égale à celle des *Mille et une Nuits*. Mais les *Aventures d'Antar* prennent rang dans un ordre de littérature plus élevé. On y trouve une peinture fidèle de la vie des Arabes du désert, dont les mœurs semblent n'avoir reçu du laps des temps presque aucune altération. Leur hospitalité, leurs vengeances, leurs amours, leur libéralité, leur ardeur pour le pillage, leur goût naturel pour la poésie, tout y est décrit avec vérité. Des récits, en quelque sorte homériques, des anciennes guerres des Arabes, des principaux faits de leur histoire avant Mahomet, et des actions de leurs antiques héros; un style élégant et varié, s'élevant quelquefois au sublime; des caractères tracés avec force et soutenus avec art, rendent cet ouvrage éminemment remarquable. C'est, pour ainsi dire, l'Iliade des Arabes. »

Antar vivait au temps d'Abd-Allah, père du Prophète. Il fut poëte et guerrier. Nous avons de lui quelques poésies où il célèbre lui-même ses exploits et ses amours. Antar est donc un personnage historique. Mais l'auteur du roman s'est plu à faire de son héros le type du cavalier bédouin : une prodigieuse vigueur, une vaillance à toute épreuve, un sentiment profond de la justice et une éloquence forte et sauvage, telles sont les qualités du fils de Cheddad. Né d'un noble seigneur et d'une négresse prise dans une rhazia, il a à vaincre tous les préjugés de la naissance et de la couleur: bâtard, esclave et nègre, il parvient,

[1] Ajoutons que, suivant un usage familier aux Arabes, la prose est rimée et cadencée.
[2] *Journal asiat.* A. XII.

à force d'exploits, à triompher de toutes les résistances, se fait reconnaître par son père, est admis au rang des nobles et devient le premier de sa tribu qui est la première parmi les nomades de l'Arabie.

C'est pour conquérir la main de sa cousine Abla qu'il fait ses plus brillantes prouesses. Abla est digne de lui; la jeune fille a la timidité, la faiblesse, les larmes de son sexe, mais l'amante est fière, brave et forte. C'est la Bédouine des temps antéislamiques, et non la musulmane de nos jours, abrutie par la claustration du harem. Antar l'épouse enfin, sauve cent fois sa tribu de l'invasion et du pillage, acquiert la renommée du plus vaillant, du plus généreux et du plus éloquent guerrier de l'Arabie, et meurt glorieusement à un âge avancé, en sauvant encore une fois les siens d'une perte inévitable.

Le roman d'Antar est presque entièrement inconnu en France, hors du cercle des orientalistes. Outre qu'il n'en existe pas de traduction française [1], le texte arabe même n'a pas été imprimé, sauf quelques extraits publiés par M. Caussin de Perceval à l'usage des élèves de l'École des langues orientales. La Bibliothèque impériale en possède plusieurs manuscrits, tous incomplets, excepté un seul, très-moderne, copié à Constantinople par un prêtre grec [2]. Les divers exemplaires dont nous avons fait usage présentent çà et là des différences notables; mais ces différences portent principalement sur le style, plutôt que sur le fond même de la rédaction.

On ignore l'époque où cet ouvrage fut écrit; les uns en portent la composition au xve siècle de notre ère, les autres la font remonter jusqu'au xiie. D'après ceux-ci, l'auteur serait un certain Aboul'Moyyad, fils de Sayegh, qui exerçait la médecine à Djezireh sur le Tigre, vers l'an 530 de l'hégire (1134 de J. C.), et à qui le succès de son livre aurait même valu le surnom d'El-Antari, *l'Antarien*. Quoi qu'il en soit, il est certain que les matériaux ont été empruntés à des écrivains beaucoup plus anciens, notamment à l'historien Asmaï qui florissait au temps du calife Haroun-er-Rachid.

Il nous reste maintenant à donner quelques détails pour faire comprendre les extraits que nous publions en attendant une traduction suivie, déjà prête d'ailleurs pour l'impression.

Antar, fils de la négresse Zébiba, et esclave de son père Cheddad qui ne l'a pas encore avoué pour son fils, signale tout d'abord son zèle

[1] On en trouvera cependant quelques épisodes dans la collection du *Journal asiatique*.
[2] Suppl. arabe, 1683.

pour les femmes en tuant un esclave qui a insulté une pauvre vieille sans défense. Le prince Malec, fils du roi Zohéir, chef de la tribu d'Abs, chez laquelle se passent ces faits, prend le jeune homme sous sa protection et le sauve des résultats du meurtre. — Antar, amoureux d'Abla, sa cousine, blesse l'orgueil de Samiya, épouse de Cheddad, en servant à boire d'abord à la jeune fille, qui ne devait recevoir la coupe qu'après sa tante. Samiya porte plainte à son mari. D'un autre côté, un esclave nommé Dadjir vient faire à Cheddad des rapports peu favorables au jeune nègre; et le maître, doublement irrité, châtie durement son fils. Antar se venge en tuant son dénonciateur et se réfugie auprès du prince Malec.

LA VALLÉE DES LIONS. — SAMIYA.

I

Depuis qu'Antar avait tué Dadjir, la colère était extrême dans le cœur de Cheddad. Il confia son chagrin à ses frères Malec et Zakhmet.

— Fils de ma mère et de mon père, leur dit-il, mon cœur est plein d'angoisse et je ne sais à quoi me résoudre. Les actions de cet esclave noir m'inquiètent. Je crains qu'il ne finisse par tuer quelque seigneur noble et puissant, qu'il répande ainsi le trouble dans la tribu et nous plonge dans une mer de sang et de vengeances.

— C'est vrai, répondit Zakhmet, et si nous n'y prenons garde, il nous jettera dans un extrême danger. Il faut avouer, s'il était sage, qu'il n'a point son pareil. Mais après une telle action, nous ne pouvons plus lui confier la conduite du bétail, et nous n'avons d'autre ressource que de le faire périr pour être en paix à son sujet. Laissons-le retourner aux pâturages; nous lui ôterons la vie dans quelque endroit écarté, et nous tiendrons l'affaire secrète, de façon que ni homme ni femme n'en ait connaissance.

Cheddad approuva l'avis de son frère, et, le matin, quand le prince

Malec lui vint demander la grâce d'Antar, il l'accorda aussitôt et permit que son esclave menât encore paître ses troupeaux.

Durant quelques jours il oublia le jeune nègre; mais un matin il appela ses frères pour leur demander l'accomplissement de leur parole.

II

Lorsque Antar partit, ils le suivirent de loin dans l'intention de le tuer. Antar poussa le troupeau devant lui, au large dans le désert, et quand il se vit seul, il se mit à dire des vers, se complaisant dans le souvenir de sa cousine Abla. Ce jour-là, il s'écarta fort loin des tentes. Il songeait à ce qui lui était advenu d'heureux et de malheureux ; les larmes inondaient ses joues ; car cette nuit même il avait vu l'image d'Abla dans un songe, il avait baisé son visage par-dessus le voile et lui avait parlé.

En rêvant ainsi, Antar parvint à une vallée nommée la Vallée des Lions, car ces animaux y abondaient ainsi que les panthères. Là, les chevaux se dispersèrent de tous côtés et se mirent à paître. Antar était venu en ce lieu, parce qu'il savait que l'herbe y atteignait la taille d'un homme, et que pas un esclave de la tribu d'Abs n'eût osé y conduire ses troupeaux ni en approcher à cause des terribles hôtes qui l'habitaient.

— Peut-être, pensait-il, que je rencontrerai un lion et le tuerai.

Il monta sur une colline, tandis que ses bêtes paissaient, et promena ses regards dans toutes les directions.

Et voici que du fond de la gorge sort un lion au large mufle, aux yeux étincelants, dont les rugissements ébranlent la vallée. Il a de larges babines et gronde comme le tonnerre. Sur sa face sombre brillent ses yeux, comme l'éclair dans les ténèbres de la nuit. Il s'avance, il s'arrête, robuste, large d'épaules, levant sa tête énorme.

Lorsqu'il sortit du ravin, et que les chevaux eurent flairé son approche, ils prirent la fuite avec terreur, et les chameaux effarés se dispersèrent de toutes parts.

A cette vue, Antar descendit dans la vallée, le sabre nu à la main. Il aperçut ce lion aux griffes puissantes, qui se battait les flancs de sa queue. Poussant un hurlement qui fit retentir les montagnes :

— Sois le bienvenu, s'écria-t-il, ô père des lionceaux, ô chien du désert, dominateur des bêtes sauvages ! Tu es fort, tu es puissant, tu es

fier d'exciter l'effroi. Je ne doute pas que tu ne sois le prince des lions, le sultan des bêtes fauves ; mais tu ne tarderas point à perdre tes titres et tu seras avili. Je ne suis point semblable aux hommes que tu as rencontrés. C'est moi qui tue les braves et rends les enfants orphelins. Tu as voulu m'effrayer par tes rugissements ; et moi je ne te tuerai point avec le sabre et la lance, c'est de ma main nue que je te ferai boire la coupe du trépas.

« [1] C'est moi qui suis le vrai lion, le héros que redoutent les guerriers au jour de la bataille.

» Lorsque ma main brandit le sabre au fort de la mêlée, les esprits des cavaliers tombent dans le délire.

» Je ne songe point à la mort, alors même qu'elle est en face de moi, et je m'explique en toute langue avec quiconque m'interpelle.

» Vois-tu ? je jette le sabre, mais prends garde à ces mains ! c'est avec elles que je viens à toi, ô chien du désert ! »

III

C'est en ce moment que Cheddad arriva avec ses frères pour tuer Antar. Ils le virent attaquer le lion et entendirent ses paroles. Antar était tombé sur la bête fauve avec la rapidité de la grêle ; il la saisit aux mâchoires et lui fendit la gueule jusqu'aux épaules, en poussant un cri dont retentirent les flancs du ravin.

Le lion expire. Antar le traîne par les pattes sur la pente de la colline, fait un monceau de broussailles et se procure du feu avec deux morceaux de bois sec qu'il frotte l'un contre l'autre. Il fend le ventre du lion, rejette les entrailles, sépare les pattes antérieures et la tête, et met le reste sur le brasier. Quand le fumet de la viande témoigne qu'elle est cuite, il la retire et la mange. Son repas achevé, il va à la source, s'y lave ; puis venant au pied d'un arbre touffu, il place sous sa tête la tête du lion, ramène sur son visage le pan de sa tunique et s'endort d'un profond sommeil.

Pendant ce temps, son père et ses oncles observaient toutes ses actions et se sentaient pénétrés de crainte.

— Voilà un prodigieux esclave, dit Zakhmet bouleversé par ce qu'il avait vu. C'est un garçon avec qui un homme sage n'agira point à la légère.

[1] Les alinéas entre guillemets sont en vers dans le texte arabe.

— Eh bien, mon frère, dit Malec non moins effrayé, comment arranges-tu cette affaire? La chose me paraît sérieuse, et nous aurons quelque peine à nous en tirer. Qui de nous osera l'approcher, sans crainte qu'il ne le tue, lui fende le ventre et le traite comme il a traité ce lion?

Cheddad prit la parole.

— Mon avis, dit-il, est que nous revenions sur nos pas, l'honneur sauf. Nous étions venus pour veiller à la défense du troupeau, n'est-ce pas? Or celui qui nous inspirait des craintes, Antar l'a tué. Nos vœux sont remplis. Partons.

Là-dessus ils s'en retournèrent, et tous trois à l'envi vantaient la bravoure et la force du jeune nègre.

IV

Le soir, lorsque Antar ramena le bétail des pâturages, son père l'accueillit en souriant, l'embrassa avec tendresse et le fit asseoir pour manger avec lui, tandis que tous les autres esclaves étaient debout.

Pendant qu'ils s'entretenaient, arrive un messager du roi Zohéir qui se présente à Cheddad, le salue et dit:

— Le roi Zohéir m'envoie vers toi pour te dire: « Prenez votre équipement de guerre, toi et tes frères. » Car il médite une importante expédition et veut faire une rhazia chez les Béni-Témim. Demain, à la pointe du jour, il veut marcher vers leurs collines et détruire leurs habitations de fond en comble.

— J'ai entendu, j'obéirai, répondit Cheddad. Et sur l'heure il alla prévenir ses frères et tous les cavaliers qui l'avaient pris pour chef.

— Demain, dit-il à Antar, tous les guerriers de la tribu vont partir, et les tentes resteront vides de leurs défenseurs. Je te confie donc, à toi, nos demeures et les femmes. Quand les bergers iront aux pâturages, ne t'écarte pas avec eux.

— Mon maître, répondit le jeune homme, si je ne m'acquitte dignement de la charge que tu me confies, fais-moi passer le reste de ma vie dans les liens.

Cheddad le remercia et lui promit qu'à son retour il lui donnerait un noble coursier pour son usage.

V

A l'aurore, les guerriers montèrent à cheval, armés de sabres et de lances, et partirent avec le brave roi Zohéir qui marchait à leur tête.

Lorsqu'il ne resta plus un seul cavalier dans le campement, les femmes, les filles, les esclaves, noirs et blancs, se mirent à discuter ensemble sur ce qu'on devait faire. Samiya, l'épouse de Cheddad, ordonna de préparer un grand festin au bord de l'étang Zat-el-Arsat, d'égorger des brebis et de tirer le vin dans les jarres.

Antar voyait avec joie ces préparatifs de fête, parce que avec les femmes se trouvait Abla, semblable à la gazelle altérée, parée de colliers et de vêtements aux brillantes couleurs. Empressé à la servir, il demeurait enchaîné à sa noire chevelure, noyé dans les mers de l'amour.

Les femmes savourèrent les mets et firent circuler les coupes pleines de vin. On était au printemps, la terre souriait de sa beauté nouvelle, les étangs regorgeaient d'eau, les fleurs paraient les hautes collines de leurs mille couleurs. Sur le haut des arbres, les oiseaux s'entretenaient et modulaient leurs chants les plus doux. C'était une journée semblable à celle dont le poëte a dit :

« La prairie brille de blanches femmes, aux riches poitrines, pleines de grâce et de coquetterie, d'une beauté parfaite, à la taille élancée, aux belles grappes de cheveux, aux yeux assassins. »

Les convives s'abandonnèrent entièrement à la joie, les jeunes filles se mirent à chanter en dansant. Le vin avait répandu des roses sur leurs joues, et les seins se montraient sans voiles. Abla dansa avec ses compagnes et partagea leurs folies. Elle rit et un éclair partit de ses dents. Elle jouait avec les pans de son voile et le miel de sa salive. Antar la regardait, éperdu d'amour.

VI

Tout à coup le cri de guerre des Béni-Cahtan retentit dans la plaine :

— Ia lé-Cahtan ! Ia lé-Cahtan !

Et soixante-dix cavaliers couverts de cuirasses et de cottes de mailles envahissent le champ de la fête. Aux cris joyeux succèdent les pleurs et les lamentations. Les guerriers enlèvent les femmes et les filles, les

chargent sur leurs chevaux et se hâtent de regagner les déserts. Un fier cavalier s'est rendu maître d'Abla, dont les larmes coulent comme la pluie et dont les joues sont couvertes de pâleur.

Antar, à ce terrible spectacle, croit voir le soleil s'obscurcir et la lumière du jour se voiler de ténèbres. Il cherche une arme autour de lui et ne découvre rien. Cependant il s'élance sur les pas des ennemis en criant :

— Infâmes ! vous avez fait captives les nobles femmes d'Abs, les épouses des rois de l'époque. Malheur à vous ! soyez avilis !

Il atteint le dernier cavalier, celui-là même qui emportait Abla. Antar se précipite sur lui comme une panthère, l'arrache de la selle et le jette à terre avec toute la fureur dont il est animé. Le guerrier, le cou rompu, rend le dernier soupir. Antar s'empare de son cheval et de ses armes, et court comme un torrent sur les autres cavaliers.

— Malheur à vous, méprisable cohue ! disait-il. Je suis l'émir Antar, fils de Cheddad. Par le Créateur des hommes, si vous ne relâchez les captives, je séparerai vos têtes de vos épaules.

Il attaque l'arrière-garde, et sa lance termine la vie des retardataires. Déjà vingt braves gisent sur le sol, quand le reste de la troupe se retourne d'une seule bride et revient sur Antar, qui l'accueille avec l'audace du lion en fureur.

Le cœur du héros est plus ferme que le roc ; sa lance accomplit les arrêts du destin. Il reconnaît le chef de la troupe, arrive à lui, et d'un coup de lance lui traverse la poitrine de part en part.

— Si c'est là ce que nous éprouvons de la main d'un esclave noir, se disent les guerriers saisis de terreur, que sera-t-il de nous avec les nobles cavaliers ? Fuyons ! sauvons-nous !

Ils abandonnent leurs captives, tournent bride et s'enfuient sur leurs rapides coursiers. Et Antar triomphant s'écrie :

« Voilà comment je traite l'ennemi qui me méconnaît. On me reproche ma noirceur ; moi, je m'en glorifie.

» Si j'ai de sots détracteurs, eh ! ne sait-on pas que le bien excite toujours l'envie ?

» Je suis le fils de mes œuvres et de mon sabre ; c'est en lui que gisent ma gloire et ma noblesse. »

Vingt-cinq chevaux, les dépouilles des morts et la délivrance de toutes les femmes, tels sont les fruits de sa bravoure. Samiya, qui auparavant était irritée contre lui, change sa haine en affection, et Antar devient plus doux à son cœur que le sommeil aux yeux lassés d'une longue veille.

Lorsqu'on fut de retour au camp, Samiya, craignant les reproches de son époux, fit jurer à tous, femmes et esclaves, de cacher avec soin les événements de la journée. Antar prit le même engagement.

VII

Peu de jours après, le roi Zohéir revint de son expédition contre les Béni-Témim; il ramenait un riche butin, et les Béni-Abs étaient pleins de joie.

Le lendemain, Cheddad monta à cheval et s'en alla aux pâturages, pour visiter ses troupeaux. En examinant les chevaux, il en vit plusieurs qu'il ne reconnut pas pour siens, et avec eux était Antar monté sur une jument noire qu'il poussait à droite et à gauche, comme un cavalier fier de sa monture.

— Malheureux ! dit Cheddad, à qui appartient cette cavale, et à qui sont ces magnifiques chevaux que je ne connais pas?

C'étaient les chevaux des Béni-Cahtan qu'Antar avait tués, et la jument était celle de leur chef. Quant aux armes et aux harnachements, Antar les avait cachés dans la demeure de son oncle.

Mais le nègre, fidèle au serment qu'il avait fait à Samiya:

— Mon maître, dit-il, j'étais sur les pâturages de Cahtan, lorsque j'ai vu passer des marchands qui conduisaient d'innombrables troupeaux; ils étaient pleins d'inquiétude et craignaient l'attaque des cavaliers arabes. Je les suivais et j'ai trouvé ces chevaux séparés d'eux; je les ai pris et je suis revenu.

— Esclave maudit ! s'écria Cheddad. Ce ne sont point là des chevaux qu'on ait abandonnés, et tu n'as pu les prendre que de dessous leurs maîtres. Sans doute, misérable, tu t'es tenu caché dans ces déserts, et quand passait un voyageur, tu le massacrais pour t'emparer de ses dépouilles, sans t'inquiéter de sa qualité ni de sa tribu. Et sans doute tu te proposes de continuer ainsi, jusqu'à ce que tu aies jeté le trouble parmi les Arabes et soulevé contre nous la réprobation et la guerre.

En achevant ces mots, Cheddad saisit Antar par le bras, le ramène aux tentes, le lie de cordes serrées et le frappe avec fureur.

— Désormais, dit-il, tu demeureras enchaîné et tu n'iras plus aux pâturages.

Il frappe à perdre haleine et Antar reste impassible sous les coups.

Mais Samiya a entendu la voix irritée de son mari ; elle sort de la tente, vient à lui, et, les larmes aux yeux :

— Émir Cheddad, dit-elle, avant de frapper ce jeune homme, c'est moi la première que tes coups doivent atteindre ; car, j'en jure par Dieu, il n'a pas mérité ce traitement.

Cheddad, dont ces paroles accroissent la colère, repousse Samiya avec violence et la renverse. Elle se relève, découvre sa tête, dénoue ses cheveux et entoure Antar de ses deux bras. Cheddad est fort surpris.

— Eh quoi ! dit-il, comment ton cœur a-t-il conçu de l'amour pour cet esclave, après la haine que tu lui avais vouée ?

— Rends-lui la liberté, dit-elle, et je t'apprendrai ce qu'il a fait.

— Parle, réplique Cheddad.

Samiya conte aussitôt tout ce qui s'est passé auprès de l'étang Zat-el-Arsat : elle dit comment Antar à lui seul a affronté soixante-dix Cahtanides, les a couverts de confusion, massacrés en grand nombre et forcés à relâcher leurs captives.

A ce récit, grandes furent l'admiration et la joie de Cheddad.

— Prodigieuse aventure ! s'écrie-t-il ; et plus admirable encore est sa constance à se laisser battre.

A ces mots, il coupe les cordes qui lient Antar et lui demande pardon de l'avoir injustement maltraité. Le jeune homme, que la conduite de Samiya a profondément ému, improvise ces vers :

« Elle est venue pour m'abriter, quand les coups pleuvaient sur moi ; les pleurs inondaient ses paupières, ses cheveux étaient en désordre.

» C'était la lune qui illumine les ténèbres de la nuit.

» Je suis à vous, à vous entièrement. Puissent mon souffle, ma vue et mon ouïe être à votre rançon !

» Employez-moi, lorsque arrivent les cavaliers ennemis au visage terrible, couverts de poussière.

» Et si je ne les mets en pièces, au milieu des coups de lance, que je ne me désaltère plus, que pour moi la pluie ne tombe plus du ciel !

» Le sabre dans ma main se teindra du sang des guerriers ; les sabres ennemis resteront vierges de sang.

» Car il y a deux sortes d'hommes. Les uns, dans le choc, ont des cœurs semblables aux pots de terre, les autres aux rochers. »

— Voilà, pensa Cheddad, des vers qui ne peuvent sortir que de la poitrine d'un brave.

LES HASARDS DU DÉSERT.

A la suite de nombreux exploits, Antar est reconnu par Cheddad et admis dans les rangs des nobles seigneurs. Il demande alors la main de sa cousine Abla. Malec et Amr, l'un père, l'autre frère de la jeune fille, n'osent la refuser au sauveur de la tribu. Mais comme leur cœur ne peut consentir à cette mésalliance, ils exigent d'Antar, en présent nuptial, mille chamelles d'une espèce particulière nommée Açafir, qu'on ne trouve que chez Mounzir, puissant prince de l'Irac; ils espèrent que le jeune nègre ne viendra jamais à bout de conquérir un tel butin et périra dans l'entreprise. Cependant le fils de Cheddad n'hésite pas, il part seul avec son frère Chéiboub, pénètre dans l'Irac et tombe bientôt entre les mains des Béni-Chéiban, cavaliers de Mounzir Chéiboub le croit mort et s'enfuit. Mais Antar, par sa vaillance, acquiert les bonnes grâces du prince. Introduit à la cour de Perse, il triomphe en champ clos d'un *patrice* chrétien, rend par cette victoire un grand service au roi Cosroès, et repart, comblé des faveurs de ce monarque.

I

Le héros partit à travers les plaines et les collines, et devant lui les esclaves poussaient les chameaux chargés de ses trésors. Il brûlait de fuir l'Irac et d'atteindre le Hedjaz; il avançait, aspirant les bouffées de vent et cherchant à y retrouver quelque parfum venu de la terre de Chérebba, sa patrie.

Un jour, la caravane arriva dans un lieu plein de sources, tout verdoyant de gazon, couvert d'arbres et de plantes, où les bêtes sauvages paissaient en liberté. En arrivant, les esclaves aperçurent cinq nègres qui avaient fait halte, avec une litière de femme surmontée d'un croissant d'or. Dans cette litière, une personne pleurait et se lamentait:

— Ah! vils esclaves!... disait-elle. Où sont tes yeux, Antar, pour que tu voies mon infortune?

Le fils de Cheddad arrivait en cet instant; il entendit ces paroles. Surpris, troublé, il s'avance et s'adressant aux nègres:

— Malheur à vous! leur dit-il. A qui appartiennent ces tentes? Qui est celui qui se propose de camper en ce lieu? et quelle est cette jeune personne qui pleure, soupire et appelle Antar?

L'un des nègres répond :

— Que te faut-il ? de quoi te mêles-tu ? Ne fais pas le fier, ou prends garde à ta vie. Poursuis ton chemin, passe au large dans les déserts, avant que Taricat-ez-Zéman te découvre, s'empare de toi, te dépouille de tes armes et de ton cheval.

A ces mots, le cœur d'Antar bondit dans sa poitrine. Il tire le sabre et va fondre sur les nègres, lorsque la personne qui pleurait lève les voiles de la litière, montre son visage plus beau que la pleine lune et s'écrie :

— Ah ! fils de l'oncle ! tu es donc au nombre des vivants ! et moi, infortunée, je suis entre les mains des ennemis.

Elle saute à terre, veut marcher et s'attacher aux étriers d'Antar ; mais, sous le poids de son émotion, elle tombe et s'évanouit. Antar a reconnu sa cousine Abla.

— Eh quoi ! fille de l'oncle ! s'écrie-t-il, quel destin t'a conduite en ces déserts?

Il veut mettre pied à terre pour la soutenir ; mais les cinq nègres se jettent devant lui en poussant de grandes clameurs. Le jeune guerrier lâche les rênes et fond sur eux, la lance en avant. Le premier qu'il atteint a la poitrine traversée, le second reçoit la pointe dans le flanc. A la vue de si terribles coups, les trois survivants se jettent la face contre terre. Antar les épargne, car son cœur s'est amolli en voyant le triste état d'Abla, et il est impatient de savoir comment elle se trouve aux mains de ces nègres, et comment ils l'ont conduite en ce lieu, si loin des campements de sa tribu.

II

Or la cause de cette rencontre était une aventure étonnante, que nous nous proposons de raconter le mieux possible, pour en récréer vos oreilles.

Sachez donc, nobles seigneurs, que lorsque Chéiboub se sauva des terres des Béni-Chéiban, il était persuadé qu'Antar avait rendu le dernier soupir et reposait dans la mort. Il traversa les déserts, et enfin, près d'expirer de douleur et de fatigue, il parvint aux demeures des Béni-Abs. Il annonça la mort d'Antar, se découvrit la tête et déchira ses vêtements.

Aussitôt de tous côtés s'élèvent des lamentations et retentissent des cris de désespoir. On entoure le triste messager, on l'interroge. Il conte comment il a laissé son frère dans le désert, foulé sous les pieds des chevaux, à l'heure même où le héros avait atteint le but de son voyage et ramenait les chamelles qu'il avait conquises. Il dit comment le malheureux guerrier avait lutté jusqu'au moment où, son cheval s'étant abattu, il fut accablé par le nombre et tomba sous les longues lances et les sabres tranchants.

— Je l'ai laissé, dit-il en achevant, étendu, roulé dans la poussière; sa destinée était accomplie.

A ce récit, les lugubres gémissements redoublent. Le bruit de ce trépas funeste parcourt toute la tribu. Cheddad, en l'apprenant, déchire ses habits et coupe les cordes de ses tentes. Ainsi font son frère Zakhmet, ses compagnons, ses amis et les fils du roi Zohéir. Le lendemain, tous ces guerriers affligés viennent ensemble visiter Cheddad. A leur vue, ses larmes coulent avec plus d'abondance, et chacun pleure avec lui, sous le poids d'une douleur que le cœur d'aucun homme n'avait encore ressentie. Le prince Malec se rend aux tentes du roi, son père, et lui apprend la mort d'Antar. Zohéir frappe ses mains l'une contre l'autre, et ses yeux se baignent de pleurs. Il envoie querir Chéiboub et apprend de sa bouche les détails de ce funeste événement.

— O roi, dit le fils de la négresse, Abla et son père ont été bien fatals à Antar et aux Béni-Abs, et ce malheur retombe sur notre tête, à tous.

Le roi s'enquiert de Malec, père d'Abla, il veut le punir de sa perfidie. Mais on lui répond:

— Malec et son fils Amr sont partis, ne laissant que les femmes dans leurs tentes. Malec a éprouvé ce qu'homme n'éprouva jamais: sa fille Abla a déchiré les voiles de la pudeur, elle a dénoué ses cheveux au milieu de ses compagnes, et dévoilé son secret aux femmes arabes. Elle ne cesse de pleurer et de se frapper le visage, au point que les roses de ses joues sont devenues semblables aux fleurs du grenadier, et tous les assistants sont stupéfaits de sa conduite.

III

En effet, lorsque Antar s'éloigna de la tribu et partit à la conquête des chamelles Açafir, le père et le frère d'Abla furent en butte

aux propos des grands et des petits. Quand le fils du roi Zohéir ou quelqu'un des amis d'Antar les rencontrait, il les accablait d'injures et de malédictions.

— Ah ! disait-il, vous avez envoyé le défenseur des Béni-Abs dans les mers du danger, et vous nous avez laissés exposés aux rhazias des Arabes. Mais, par Lat et Ozza [1] ! si notre cavalier boit la coupe de la mort, votre vie payera la sienne.

Cheddad ne traitait pas mieux son frère ; il s'était séparé de lui et ne lui adressait plus la parole, ou, s'il l'abordait, c'était aussi pour le maudire et l'injurier. Ainsi malmené, Malec se décida à quitter le camp avec son fils, pour aller courir les plaines et les vallées, à l'abri de l'humiliation et de l'insulte. Quinze cavaliers le suivirent, espérant trouver dans les déserts quelque occasion de pillage.

On était au plus fort de l'été, la chaleur était accablante. Le manque d'eau les surprit non loin du territoire des Béni-Kenana. Durant une journée entière le semoum souffla sur eux. Le soleil grillait la terre, les pierres flambaient, et devant eux s'étendait le désert aride. Une soif ardente brûlait leurs gosiers... pas une goutte d'eau !

Cependant, entre deux collines nues, ils aperçurent un vallon creux.

— Mon fils, dit Malec au frère d'Abla, pousse ton cheval et descends dans cette gorge. Peut-être y trouveras-tu quelque source ; sans quoi, nous allons tous périr en ce lieu.

Amr obéit, il s'avance, et voici que dans le vallon il découvre des pâturages bien arrosés, un sol tapissé de fleurs, des arbres sur les branches desquels les oiseaux glorifiaient Dieu, et, près de là, une tente de poil de chameau à l'entrée de laquelle il voit un cheval tout équipé et une lance fichée en terre.

Amr s'arrête à quelque distance de la tente ; il en voit sortir une vieille femme aux longs cheveux blancs, à la figure large comme la face d'une goule. Elle aperçoit l'Arabe et s'écrie :

— Malheur à toi ! quel dessein t'amène en ce lieu ? Pourquoi t'arrêtes-tu auprès de la demeure du lion courroucé, ô fils des mille cornards ?

— Mère des cavaliers, répond le fils de Malec, c'est l'ardeur de la soif qui m'a conduit en ce vallon, et l'espoir d'y trouver à me désaltérer. Mais vous-mêmes, qui êtes-vous ? et comment êtes-vous venus camper en cet endroit écarté ?

[1] Noms de deux idoles des Arabes polythéistes.

— Quant à notre famille, réplique la vieille, nous sommes de la tribu des Béni-Kenana, les fidèles observateurs de la foi jurée. Et quant à notre séjour en ce lieu, où habiteraient les lions, sinon dans les antres, au milieu des gorges et des ravins?

IV

Tandis que Amr et la vieille échangeaient ces mots, un jeune homme parut à l'entrée de la tente; il était *long et large*, taillé comme un éléphant, avec une tête énorme et des membres solides; l'intrépidité brillait dans ses yeux et la fierté éclatait dans sa démarche. Ce noble cavalier se nommait Ouakid, fils de Mouçar le Kenanien. Brouillé avec sa tribu, il s'était venu fixer dans ce désert.

Lorsque, sortant de la tente, il vit un étranger parler à sa mère, ses yeux lancèrent des étincelles, et d'une voix à fendre les rochers:

— Malheur à toi! cria-t-il au fils de Malec. Qui es-tu? homme ou diable? parle, hâte-toi, avant que je te serve à boire la coupe fatale.

— Jeune homme, dit Amr irrité de ces paroles, sois poli quand tu parles aux nobles cavaliers. Je suis de la tribu des généreux Béni-Abs, cavaliers du destin et de la mort.

— Tais-toi, fils des mille cornards, race d'impudicité! s'écria Ouakid. Est-ce à moi qu'on adresse de tels discours? Par Lat et Ozza! c'est une misérable tribu que celle dont tu as prononcé le nom, et les Arabes que tu vantes ne méritent que des coups de sabre. N'est-ce pas vous, méprisables Absiens, qui reconnaissez les enfants de l'adultère et les associez à votre noblesse? Quel honneur vous reste-t-il après cela? de quelle noblesse vous glorifierez-vous? Allons, mets pied à terre, sois avili. Livre-toi, livre tes armes, sinon tu vas goûter l'amertume de la mort.

Ces paroles surprirent le frère d'Abla, il comprit que le Kenanien faisait allusion au fils de Cheddad, dont la bâtardise souillait la noblesse des Béni-Abs.

— Ce cavalier dit vrai, pensa-t-il. Et plût au ciel que je pusse avec ce sabre laver notre déshonneur!

Ouakid s'était élancé à cheval, avait pris sa lance et fondait sur Amr: on eût dit un lion affamé qui découvre les chasseurs. Grondant, mugissant, rapide comme l'oiseau de proie, il saisit le cava-

lier absien, l'arrache de la selle et le jette à l'entrée de la tente. La vieille s'empresse de lier les jambes et les bras du prisonnier.

V

Cependant Malec s'impatiente de ne voir point revenir son fils; il marche à sa rencontre avec les quinze cavaliers d'Abs. Descendus dans le vallon, ils font halte et voient les ruisseaux qui coulent de tous côtés; mais ils découvrent en même temps le guerrier kenanien à cheval près de sa tente et Amr gémissant dans les liens. Les Béni-Abs poussent un cri; Malec, les yeux roulant dans leurs orbites, fond sur Ouakid avec fureur. Ouakid pousse un rugissement comme le lion qui s'élance d'un fourré, frappe Malec du talon de sa lance, le renverse dans la poussière et se rue au milieu des cavaliers. Il en tue cinq, il en jette sept sur la face de la terre; trois seulement demeurent sains et saufs. Voyant leur mort écrite dans ses yeux, ils livrent leurs armes, et Ouakid leur lie les mains derrière le dos, tandis que sa mère lie de même les blessés, qui semblent près de rendre le dernier soupir. Alors le jeune homme, fier de sa victoire, rentre dans sa tente, en improvisant ces vers:

« Au jour du combat, quand tous les chefs gisent à terre, c'est moi qui protége mes compagnons avec ce sabre de trempe indienne.

» Je les défends en guerrier qui ne redoute pas les périls, et qui sait bien que l'homme n'est pas éternel.

» Ma mère, interroge les Béni-Abs, demande-leur comment je les ai traités. Suis-je de bonne race?

» Ils se plaignaient de la soif: je les ai désaltérés avec une coupe de sang amère au palais.

» Je les ai conduits ici; leurs blessures saignaient et leurs mains déchiraient la terre.

» Qui osera désormais se désaltérer aux sources où je me désaltère, dans cette gorge que les djinns hantent le jour et la nuit?

» Ah! la tribu de Kenana est la porte de toutes les qualités, elle est glorieuse et forte parmi les tribus. »

La nuit était venue; le jeune homme s'endormit dans la joie de son triomphe.

Le lendemain, au jour, il se leva pour discuter de la rançon des prisonniers. Et voici que survinrent cinquante cavaliers kenaniens. Ils venaient pour faire leur paix avec Ouakid et le ramener dans sa tribu; et la vue de ses prisonniers augmenta la haute estime qu'ils avaient de sa valeur.

Ils parlent, Ouakid satisfait consent à les suivre: la tente est levée, et les guerriers partent, poussant les captifs devant eux. Ils traversent le désert et arrivent aux habitations. On vient à leur rencontre, on félicite le jeune guerrier de son retour, et quand on a vu ses prisonniers, on vante sa force, on célèbre sa bravoure; chacun travaille à dresser ses tentes, à planter ses étendards. Ouakid passa donc cette nuit au milieu des siens.

VI

Quand le jour parut, il se fit amener les vaincus, et, avec les plus terribles menaces, leur demanda une forte rançon. Rhiad, fils de Nachib, l'un de ces malheureux Absiens, répondit:

— Noble Arabe, n'exige pas plus que nous ne pouvons te donner. Nous sommes pauvres, le plus riche d'entre nous n'a pour tout bien que son sabre et sa lance. C'est la pauvreté qui nous a chassés de nos demeures, et nous n'y avons laissé ni chamelles ni chameaux.

Mais Ouakid répliqua:

— Je sais fort bien, — et qui l'ignore? — que les cavaliers arabes faits prisonniers ont coutume de se dire pauvres et sans troupeaux. Oui, oui, le fer n'a pas encore mis votre chair en lambeaux et arrosé le sol de votre sang. Mais, par la foi des Arabes! si vous ne promettez une riche rançon, si vous ne vous hâtez de me fournir de belles têtes de bétail, je jure que je vous arracherai la vie, à tous jusqu'au dernier.

En ce moment, une vieille femme entra dans la tente, regarda les captifs et reconnut Malec, fils de Carad.

— Mon fils, dit-elle à Ouakid, tu vois cet homme de la tribu d'Abs?

— Eh bien? répondit le jeune homme.

— Cet homme-là, mon fils, a une fille, et quelle fille! Elle se nomme Abla. Jamais femme comme elle n'a foulé la surface de la terre, jamais jeune fille ne posséda de tels attraits, une semblable

perfection. Et si tu veux écouter mon avis, dis à ton captif qu'il te la donne, et rends-lui la liberté. Deviens ainsi possesseur d'une belle dont le visage a la rondeur de la lune et dont la taille a la souplesse des branches du saule.

Le cœur de Ouakid fut ému de ce portrait.

— Noble cavalier, dit-il à Malec, j'étais décidé à vous faire périr, toi et tes compagnons, puisque vous prétendez ne posséder aucun bien. Mais les paroles de cette vieille vous sauveront la vie. Tu as une fille nommée Abla, d'une incomparable beauté, dit cette femme. Eh bien, donne-la-moi en légitime mariage, sinon votre mort à tous est assurée.

Le père d'Abla, désormais sûr de sa liberté, répondit :

— Noble seigneur, personne plus que toi n'est digne d'elle. Mais, ô généreux cavalier, c'est une histoire étonnante que notre histoire à moi et à ma fille. Mille regards nous surveillent dans notre tribu, et ce n'est que par l'adresse et la ruse que je pourrai faire sortir du camp ma fille Abla : car j'ai là des gens qui ne me la laisseraient point marier à un étranger.

Là-dessus, il lui parla d'Antar et de tous les ennuis que cet esclave lui avait donnés. Puis il conta comment il avait envoyé le nègre à la mort, sous prétexte de conquérir le don nuptial.

— J'ai ouï dire, ajouta-t-il, que ce bâtard a bu la coupe du trépas. Mais il y a encore dans la tribu un cavalier nommé Amara, fils de Ziad, riche et puissant seigneur, qui aime ma fille et l'a demandée en mariage. Je crains qu'il ne m'empêche de l'emmener; et si son frère Rabi vient à savoir que nous nous sommes rachetés de tes mains en te donnant Abla, il ne manquera point d'y mettre opposition; et tous les gens de la tribu nous feront honte d'une telle conduite. C'est pourquoi, prends-nous sur ta terre, garde-moi à tes côtés; je vivrai sous ton ombre et ne te contrarierai ni dans ta justice ni dans ta violence. Je sais d'ailleurs que le roi Zohéir et ses fils ne me souffriront plus dans leur voisinage, après la mort d'Antar. Peut-être même comploteront-ils ma perte et chercheront-ils à m'arracher la vie.

— Mensonge et fausseté que tout cela! s'écria Ouakid. Ce discours ne convient pas à mon oreille. Vraiment, tu abandonnerais ta famille et ta tribu pour demeurer auprès de nous! Non, je te donnerai la liberté à toi seul, tu iras me chercher ta fille, et tes compagnons demeureront ici comme otages. Et si tu ne réussis pas, je leur trancherai la tête, pour marcher ensuite contre les Béni-Abs, massacrer

grands et petits, prendre ta fille de force, piller vos demeures et remplir votre territoire d'effroi et de désolation.

Malec reprit :

— Écoute-moi, et si tu ne crois point à mes paroles, je te rassurerai par un serment; je jurerai par le Dieu d'Abraham de la sincérité de mes promesses. Je partirai avec mon fils pour achever promptement cette affaire; tu garderas mes compagnons auprès de toi. Dans dix jours je reviendrai, apportant la satisfaction de tes désirs. Et si je manque à ma parole, frappe les cous de tes prisonniers, et que je demeure seul responsable de leur mort et chargé de la dette de leur sang devant leurs familles.

Les captifs furent peu satisfaits des propositions de Malec.

— Que Dieu te refuse la santé et la guérison dans la maladie ! s'écria Rhiad. Nous sommes tombés ensemble dans la peine, et toi tu te sauves seul, et abandonnes au sabre le cou de tes compagnons !

— Fils de Nachib, répliqua Malec, au lieu de me blâmer, sois-moi plutôt reconnaissant : car pour vous je sacrifie ma fille; pour vous sauver, j'abandonne mes frères et mes cousins. Toutefois, je ne veux pas que Ouakid vous relâche avant que vous ayez juré par Dieu de ne jamais révéler cette aventure.

— Et quel est le stupide cornard, dit Rhiad, qui s'aviserait de conter l'affaire? Et qu'en dirions-nous? irons-nous rapporter qu'il est tombé sur nous un cavalier sans pareil qui nous a tous faits prisonniers et chassés devant lui comme des bêtes de somme? Par la foi des Arabes ! si nous sortons de ce mauvais pas et regagnons nos demeures, nous nous garderons bien de parler de ceci, et nous renoncerons désormais à chercher les occasions de pillage.

Après de longues discussions, il fut décidé que Malec partirait avec son fils Amr, pour se rendre chez les Béni-Abs et accomplir sa promesse; que Ouakid se mettrait en marche trois jours après lui avec les prisonniers; que, arrivé à une certaine colline sur la terre de Chérebba, il s'y tiendrait caché jusqu'à ce que Malec se présentât avec Abla et le reste de sa famille; et qu'alors tous ensemble ils rejoindraient le territoire des Béni-Kenana.

Malec donna sa main à Ouakid comme ratification de ses engagements, et partit avec Amr, croyant avoir réparé le mauvais état de ses affaires.

— Puisses-tu être prompt dans l'aller et le retour ! lui dit Rhiad.

— Sois tranquille, répondit Malec, dix jours suffiront.

VII

Les deux Absiens marchèrent nuit et jour et parvinrent un soir aux habitations, au moment où la nuit laissait tomber les voiles de l'obscurité. Ils trouvèrent la tribu dans les larmes et le désespoir; la douleur était profonde, surtout parmi les Béni-Carad.

— Si j'augure bien, dit Malec, toute cette douleur n'a d'autre cause que la mort d'Antar.

Dans cette douce espérance, il gagna ses tentes et mit pied à terre. Dans l'intérieur de l'habitation il entendit la voix de sa fille Abla qui soupirait et disait ces vers, entrecoupés de ses larmes :

« A toi mes regrets, Antar. Tu es demeuré sur la terre, le corps saignant de blessures.

» Tes envieux ont causé ta perte, et l'envie qui les brûlait au cœur est éteinte depuis qu'ils ont vu ma honte et mon humiliation.

» Mais, j'en jure par Dieu! nul autre qu'Antar ne me possédera, vînt-il à moi accompagné de mille intercesseurs. »

Les paroles d'Abla confirmèrent l'espoir de Malec. Persuadé que le fils de Cheddad avait vidé la coupe de la catastrophe, il entra dans la tente, et, plein d'hypocrisie et de fausseté, il dit à sa femme :

— Fille de l'oncle, pourquoi ces pleurs et cette désolation?

La vieille femme se leva, sortit du groupe des jeunes filles qui, les cheveux épars, pleuraient avec elle, et vint recevoir son époux.

— Le fils de ton frère est mort, lui dit-elle. La nouvelle nous en est venue durant ton absence, et depuis il n'est personne dans la tribu qui ne t'accable de reproches et ne fasse des vœux pour ton malheur et la funeste issue de ton expédition.

A ces mots, le traître Malec déchire ses vêtements et donne un libre cours à ses larmes.

— Hélas! s'écrie-t-il, leurs souhaits n'ont été que trop exaucés. De mes compagnons, les uns sont morts, les autres captifs; nous-mêmes, nous ne nous sommes sauvés qu'après avoir vu nos cous sous le tranchant du sabre. Nous arrivons maintenant, et pour comble de malheur, nous vous trouvons dans les regrets et le désespoir, et la tribu nous accuse... Allons, il ne nous reste plus qu'à nous éloigner de cette terre.

Malec s'avance alors vers sa fille. Abla, vêtue de noir, versait d'abondantes larmes ; les pleurs coulaient le long de ses joues et inondaient sa gorge et ses colliers. Malec la baise sur la tête et au front.

— Calme ta peine, mon enfant, lui dit-il. Sèche tes yeux. Le poids d'une telle douleur écraserait les montagnes.

Mais Abla n'est pas dupe de ses pleurs et de ses caresses de fourbe.

— C'est toi qui l'as tué, dit-elle. C'est toi qui l'as envoyé aux mers du trépas. Que ton injustice retombe sur ta tête !

Malec, fort mécontent de cet accueil, ne répondit pas ; il sortit et gagna la demeure de son frère Cheddad. Le père d'Antar, depuis la nouvelle de la mort de son fils, avait coupé les cordes de ses tentes et arraché les pieux qui les soutenaient. En proie au désespoir, il ne voulait plus les relever ; mais son frère Zakhmet lui avait reproché l'excès de sa douleur, et, par de douces paroles, l'avait engager à rétablir son habitation. Dans son accablement, Cheddad n'avait pas su résister.

Malec arriva : il avait préparé des phrases pour adoucir le cœur de son frère et s'excuser de sa conduite à l'égard d'Antar. Il entra, les vêtements déchirés, et s'écria du ton du plus vif chagrin :

— Hélas ! mon frère, nous avons perdu notre glaive tranchant, notre cuirasse impénétrable. Le destin nous a percés de sa flèche. Comment retiendrons-nous les larmes de nos paupières ulcérées ?

En même temps, il voulut embrasser Cheddad ; mais Cheddad se détourna et lui dit :

— Va-t'en, fourbe, hypocrite ! c'est toi qui as envoyé mon fils dans l'Irac à la recherche du don nuptial. Et, par la foi des Arabes ! si tu n'étais mon frère, je tuerais ton fils Amr et te laisserais pleurer sa mort. Mais d'ailleurs ton fils ne vaut pas la poussière des pieds d'Antar. Au reste, il est Quelqu'un là-haut qui saura bien rendre justice au mort, et te rétribuer toi-même suivant tes mérites.

VIII

Cette réponse fit bien voir à Malec qu'il ne lui était plus possible de demeurer avec les Béni-Abs. La rage dans le cœur, il rentra sous sa tente, songeant qu'il n'avait pas besoin d'autre prétexte pour motiver son départ. Cette nuit même, il instruisit sa femme des tristes résultats de son expédition dans le désert, de la promesse de mariage qu'il avait faite à Ouakid et de la captivité de ses compa-

gnons, demeurés comme garantie de sa parole. Il lui révéla ses projets de fuite et lui recommanda le secret.

— Tu as raison, dit-elle, car tu n'as guère d'approbateurs dans la tribu et tes ennemis y sont nombreux.

Ils s'occupèrent ensuite de tout disposer pour le voyage. Malec se cachait à cause des cavaliers qu'il avait laissés captifs, et surtout par crainte qu'Amara et Rabi ne missent obstacle à son départ.

En effet, Amara était de plus en plus enflammé du désir d'épouser Abla. Lorsqu'il avait appris la nouvelle de la mort d'Antar :

— O jour heureux, sois béni parmi les jours ! s'était-il écrié dans les transports d'une folle joie. Abla est à moi désormais. Je n'ai plus de rival. Je vais m'éloigner durant quelques jours, en attendant que cette désolation se soit un peu calmée, et que Malec et son fils retournent de leur expédition. Mon frère Rabi terminera cette affaire, et enfin j'épouserai Abla.

Amara avait donc pris avec lui son cousin Aroua, fils de Ouerd, et dix cavaliers de ses parents, puis il s'était dirigé vers les pays du Yémen pour y faire quelque rhazia.

Quand Malec connut cette circonstance, ce fut pour lui une inquiétude de moins, et il hâta ses préparatifs. Trois jours après, un messager de Ouakid vint le prévenir que le jeune Kenanien était arrivé à la Source des Gazelles avec quarante braves de sa tribu.

— Bien, dit Malec au messager. Retourne vers ton maître et dis-lui que je me dispose à le rejoindre avec ma fille et tous mes biens, en homme qui renonce à retourner dans sa patrie.

L'esclave repartit. Quand la nuit ramena les ténèbres, Malec abattit ses tentes et les chargea sur le dos des chameaux.

— Que signifie cela ? dit Abla surprise.

— Ma fille, répondit son père, nous ne pouvons plus demeurer ici, où chaque pierre nous charge d'imprécations. Les Béni-Abs nous crouvrent d'opprobre ; ils disent que, sans moi, Antar n'eût pas marché à sa perte. Et pourtant, j'en jure par tes chastes yeux, si je lui ai demandé, comme don nuptial, mille chamelles Açafir, ce n'est qu'à cause de ta grande naissance et pour que les Arabes ne dissent point : Malec a marié sa fille, trésor de grâce et de beauté, à un lâche esclave qui n'a rien. Et maintenant, ce qui est fait est fait. Une grande animosité contre nous règne dans le camp, et je veux m'éloigner quelque temps, afin que la haine se calme et que les langues injurieuses se taisent. Nous reviendrons alors. Et d'ailleurs, si je demeure, Amara réclamera ta main, et toi tu ne veux pas

de lui. Ses frères le soutiendront, je n'aurai plus aucun prétexte de refus. Et cependant je ne puis pas te faire violence et te marier contre ton gré.

— Je ne veux aucun époux, dit Abla. Mon cœur n'en peut souffrir d'autre qu'Antar, fils de Cheddad, le plus illustre des guerriers. Qu'est-ce d'ailleurs que cet Amara, ce poltron, ce lâche, d'une famille de canailles, qui prétend me posséder? Oh! j'en jure par Celui qui a créé la lune et le soleil! je n'oublierai jamais le fils de mon oncle, et mes regrets ne finiront qu'au jour où la mort fermera mes yeux.

Tandis qu'elle parlait, les larmes débordaient de ses paupières, et Malec ne lui fit point de réprimande.

Au commencement de la nuit on se mit en marche, et l'emplacement de leurs tentes demeura désert.

Le lendemain, lorsque le roi Zohéir apprit ce départ:

— Qu'il aille au diable! dit-il, et puisse Dieu lui fermer le retour, lui ravir la vue et l'ouïe! Le misérable hypocrite! le traître! Ah! n'était la parenté qui existe entre nous, je n'hésiterais pas, j'enverrais à sa poursuite des cavaliers pour le tuer. Mais il ne tardera pas à trouver le châtiment de ses trahisons.

IX

Cependant Malec marcha toute la nuit et parvint avec le jour à la Source de Gazelles, où Ouakid se tenait en embuscade avec ses guerriers. Il avait avec lui les prisonniers absiens, enchaînés, nu-tête, sans vêtements et sans chaussures. Lorsque parut Malec avec ses esclaves des deux sexes, ses troupeaux, sa femme et sa fille portées dans leurs litières à dos de chameau, Ouakid le reconnut et marcha à sa rencontre. Après les compliments d'usage, Malec dit au jeune Kenanien:

— Voici ton épouse, prends-la. Cherche à lui plaire, afin qu'elle t'agrée et ne soit point rebelle à tes désirs. Sache, mon fils, que je suis venu à toi avec tout ce que je possède et que tu restes mon seul appui désormais.

Abla, entendant ces paroles, se retourna vers son frère et lui dit:

— Qui sont ces gens-là? Que veut dire ton père, et qui est ce jeune homme?

— Ma sœur, répondit Amr, ce jeune homme est celui qui a épargné notre vie. Nous étions ses captifs, il nous a mis en liberté pour te posséder. Nous t'avons mariée à lui, il est ton époux et ton maître, et nous voulons nous établir sur son territoire et faire notre patrie de la sienne; car c'est un des nobles et loyaux seigneurs des Béni-Kenana.

A ce discours, Abla poussa des cris de désespoir; elle reconnaissait la fourberie avec laquelle son père l'avait traitée.

— Malheur à toi, Amr! s'écria-t-elle. Avez-vous pu me marier sans me consulter? Qui donc jamais s'est conduit avec une semblable tyrannie?

— Ma sœur, déjà la flèché est partie de la corde de l'arc. Il n'est plus temps de refuser. Accepte ce noble seigneur et ne résiste point à son désir; car c'est un cavalier incomparable et qui n'a point de rival.

Ce disant, Amr tournait bride pour rejoindre les cavaliers, lorsque Abla, folle de douleur, les cheveux épars, s'élance en bas de la litière, répand de la poussière sur sa tête, déchire ses vêtements et s'écrie :

— Où es-tu, Antar? Que Dieu combatte tes meurtriers! Dans quel avilissement suis-je tombée, maintenant que tu n'es plus! A moi, Arabes! N'est-il point parmi vous un seul brave jaloux de l'honneur des femmes? Tous les nobles guerriers ont-ils aussi perdu la vie! Ne trouverai-je pas un défenseur? N'y a-t-il point un seul homme généreux qui me protége?

Tandis qu'elle poussait ces cris de désespoir, Ouakid comtemplait cette taille souple, ce beau visage, ces attraits ravissants, et l'amour s'était glissé jusqu'au fond de son cœur. Amr était descendu de cheval et marchait vers sa sœur pour la battre et la faire remonter dans la litière. Mais Ouakid l'arrêta, car son cœur s'était attendri pour elle.

— Amr, dit-il, laisse-la. C'est moi qui fermerai les blessures de son âme et soulagerai ses peines.

En effet, il s'avança vers la jeune fille, et la regardant avec douceur :

— Calme ton désespoir, lui dit-il, ô fraîcheur de mes yeux, âme de ma vie, princesse des Arabes! ô la plus noble des jeunes filles, félicite-toi d'être unie à ton amant. Te voilà auprès de celui qui t'aime; et quand nous aurons rejoint ma tribu, tu verras combien d'esclaves je mettrai sous tes ordres, quels riches cadeaux je te ferai. O fille des seigneurs, je suis Ouakid, fils de Mouçar le Kenanien,

de la grande famille des Béni-Cahtan. Toutes les tribus proclament ma gloire, tous les guerriers s'humilient devant moi sur le champ de bataille. Je t'en supplie, remonte, glorieuse, honorée, dans ta litière, et ne parle plus de cet esclave, fils de la négresse.

Puis il s'approcha de la jeune fille et voulut baiser sa joue; mais elle le repoussa avec violence et le renversa, en criant :

— Va-t'en, ô le plus vil des Arabes qui campent dans le désert! Par le Dieu tout-puissant! tu épouseras ta mère plutôt que moi... Arrière, maudit, chien enragé, loup galeux, le plus méprisable des hommes qui jamais aient monté un chameau!

En entendant ces injures, Malec et son fils furent honteux pour le Kenanien, et l'inquiétude resserra leur cœur. Armé d'un fouet, Amr alla à sa sœur et la frappa avec rage.

— Malheureuse! lui dit-il, est-ce ainsi que tu traites ton époux, le noble seigneur, le lion terrible, le plus vaillant des cavaliers?

Il tira aussi le sabre et la frappa du plat de l'arme.

— Lâche! fils des lâches! s'écria-t-elle. Que tes mains soient estropiées et tes membres séparés du corps! Si tu veux te montrer brave et généreux, frappe plutôt avec le tranchant, et laisse-moi étendue morte entre ces collines. Où irez-vous cacher votre honte, ton père et toi? Quelle est la contrée où votre conduite ne vous couvrira point d'ignominie? Vous avez été faits prisonniers et chassés devant vos maîtres comme des bêtes de somme; et pour vous racheter, avares de vos biens, vous avez livré comme rançon une pauvre fille enlevée à sa tribu et jetée aux bras de l'étranger. Que Dieu vous rétribue dans sa justice et vous rende les esclaves des hommes!

Amr répondit à ces malédictions par de nouveaux coups de fouet qui ensanglantèrent le corps de la jeune fille. Puis il la jeta de force dans la litière et remonta à cheval.

— Seigneur, dit-il à Ouakid, ne t'inquiète pas de toutes ces grimaces, et ne prête aucune attention à ses cris. Lorsqu'elle sera dans ton pays, tu sauras bien t'en faire écouter et lui inspirer de l'amour.

Ouakid retourna vers ses captifs, qu'il mit en liberté et qui reprirent aussitôt le chemin de leurs demeures.

X

On se mit en marche pour regagner la terre des Béni-Kenana. Durant la route, Abla remplissait le désert de ses gémissements,

et Ouakid, ému de ces plaintes, soupirait après l'heure de l'arrivée et le moment où il obtiendrait la satisfaction de ses désirs.

Le soir, on s'arrêta auprès d'une source. On présenta le souper à la jeune fille, qui refusa de manger. Sa mère non plus ne voulut prendre aucun aliment; la pauvre femme ne doutait pas que sa fille ne dût mourir des regrets que lui causait la mort d'Antar. On m'a raconté que Abla demeura trois jours sans accepter de nourriture et sans goûter de sommeil. Le quatrième, elle tomba de faiblesse et d'inanition, maudissant son père et son frère, et appelant sur eux les calamités et la mort.

Tandis que la troupe traversait ainsi le désert, à l'horizon s'élève tout à coup un nuage de poussière; il arrive impétueusement, se déchire et laisse voir trente nègres, noirs comme la poix et le goudron, montés sur des chevaux plus légers que des antilopes, armés de lances brunes et couverts de cuirasses brillantes comme des miroirs. A leur tête un nègre se distingue par son aspect intrépide. Ce nègre avait aperçu de loin les litières des femmes et les Kenaniens qui poussaient quelques chameaux devant eux; aussitôt, il avait fondu sur cette proie, suivi de ses compagnons joyeux.

— Malheur à vous! hurlait-il en se précipitant vers la litière d'Abla. Je suis le cavalier des cavaliers, je suis Taricat-ez-Zéman.

Le vrai nom de ce nègre était Abou'd-Doudja, fils de Nayih, de la tribu des Béni-Rian qui habitaient le Yémen. Illustre par sa vaillance, il passait son temps à faire la chasse aux jeunes filles arabes, et parcourait les plaines et les vallées. C'était un scélérat sans vergogne, qui ne respectait rien et ne craignait ni sabre ni lance. Les vengeances qu'il avait soulevées contre lui l'empêchaient de séjourner en aucun lieu plus de trois jours. Lorsqu'il s'était emparé d'une jeune fille, il l'emportait au fond du désert, jouissait durant trois jours de sa beauté, et l'abandonnait ensuite à la brutalité des vils nègres, ses compagnons. Ces misérables, après avoir assouvi leur passion, dépouillaient entièrement la victime et l'égorgeaient. Telle était la coutume de ces infâmes scélérats. La cruauté du méchant Abou'd-Doudja lui avait valu parmi les Arabes le surnom de Taricat-ez-Zéman, « le Fléau de l'Époque. »

A la vue des nègres qui se ruaient sur sa troupe comme une armée de démons, les yeux de Ouakid lancèrent des flammes.

— Nobles cavaliers, dit-il à Malec et à son fils, restez auprès des litières et dites à cette jeune fille qu'elle observe la différence de ma valeur à celle de son cousin Antar, sur qui elle ne cesse de

pleurer. Et pourtant sache, ô Malec, que ce nègre est un héros terrible, avec qui depuis trois ans je brûle de me rencontrer, afin de lui arracher la vie et de délivrer les Arabes de son horrible méchanceté.

En disant ces mots, il lâche la bride de son cheval, et, la lance en avant, fond sur le chef des assaillants.

— Ton espoir sera déçu, ô fils de l'adultère ! s'écriait-il. Tu boiras aujourd'hui la coupe de la destruction.

Tandis que les deux chefs se choquent, luttent corps à corps, reprennent du champ, se heurtent de nouveau, au milieu des tourbillons de poussière, les cavaliers kenaniens sont aux prises avec les nègres, et le fer retentit contre le fer. Le sort de la lutte demeure quelque temps indécis; mais la fatigue commence à triompher de la bravoure de Ouakid. Craignant la honte de la défaite sous les yeux des Absiens, brûlant de séduire Abla par sa valeur, il fait de nouveaux efforts, s'élance impétueusement sur le nègre et lui porte un coup plein de rage. Mais Taricat-ez-Zéman frappe la lance de son adversaire et la fait voler en éclats; de la sienne propre il atteint Ouakid à la poitrine et le perce de part en part. Le malheureux jeune homme tombe à terre, se tord quelques instants, déchire le sol avec ses ongles et rend le dernier soupir.

XI

Malec, témoin de cette catastrophe, se tourne vers sa fille.

— Ton visage, lui dit-il, a été bien funeste à ton père. Que Lat et Ozza te maudissent !

Il veut combattre avec son fils Amr pour empêcher le nègre d'arriver jusqu'aux litières. Mais un coup du talon de la lance de Taricat-ez-Zéman le renverse dans la poussière. Et son fils, saisi de terreur, se livre sans oser se défendre.

— O terrible cavalier, dit-il, prends tout, mais épargne ton prisonnier.

Le nègre descend de cheval, leur lie les pieds et les mains et se remet en selle, sans s'inquiéter d'Abla, persuadé qu'elle ne peut lui échapper. Il laisse les deux prisonniers étendus par terre et vole à l'aide de ses compagnons.

Abla, peu soucieuse du malheur de son père et de son frère, ne savait quel parti prendre.

— Descends, lui dit sa mère, que nous les déliions et prenions la fuite dans la plaine, tandis que les Kenaniens s'arrangeront à leur guise avec ces nègres.

— Eh! ma mère, répondit Abla, quelle course pourront faire nos chameaux pour échapper à la poursuite des cavaliers? Attendons plutôt l'issue de l'affaire.

En parlant ainsi, la jeune fille ne songeait qu'à faire goûter à son père et à son frère l'humiliation et la honte dont ils l'avaient abreuvée elle-même.

— Malheur à toi, fille des ladres! dit Malec à sa femme. Viens délier nos entraves, afin que nous nous saisissions de quelques chevaux échappés et que nous prenions le large. Peut-être nous reste-t-il une voie de salut.

La mère d'Abla descend de sa litière, ainsi que la jeune fille, et tranche les liens de son époux, tandis que Abla met aussi son frère en liberté. Le père et le fils s'emparent chacun d'un cheval; l'un prend en croupe sa femme, l'autre sa sœur, et ils s'enfuient du côté opposé aux combattants.

XII

A peine hors de vue du champ de bataille, nos fuyards rencontrent dix cavaliers bien montés qui hâtent leur course et poussent devant eux une troupe de chameaux. Malec court à eux pour leur demander aide et protection.

Or ces cavaliers n'étaient autres qu'Amara, fils de Ziad, Aroua et leurs compagnons, qui revenaient joyeux de leur expédition dans le Yémen. Amara était impatient de revoir les beaux yeux d'Abla, et l'ardeur de l'amour précipitait sa marche. Lorsqu'il entendit Malec qui appelait à son secours avec toute la force du désespoir, il reconnut le père de sa bien-aimée et s'arrêta pour l'attendre. Et quand il vit la figure du frère de Cheddad bouleversée par la terreur :

— Que vous est-il arrivé? dit-il. Quelle infortune vous a poussés sur ce chemin, sans amis, sans compagnons?

— Amara, répond Malec, hâte-toi, hâtons-nous tous de regagner

nos demeures, si nous voulons sauver notre vie. Quand nous serons en lieu sûr, je te dirai tous nos malheurs.

Les Béni-Abs effrayés excitent leurs chevaux et poussent rapidement devant eux le butin. Le père d'Abla, accablé de désespoir, ne leur cache rien de ses tristes aventures : il leur dit sa captivité, l'engagement qu'il avait pris de marier sa fille au Kenanien Ouakid et enfin la mort de ce jeune homme, tué par le terrible Taricat-ez-Zéman. Aroua et le fils de Ziad lui reprochent sa perfidie, son départ de la tribu, causes de toutes ces calamités.

Mais ils sont interrompus par le tumulte d'un escadron qui les poursuit, soulevant la poussière jusqu'au ciel. C'est le nègre avec sa troupe.

— Chers Arabes, criait-il, où vous sauverez-vous, quand le Fléau de l'Époque est sur vos talons !

— Le voilà ! murmure Malec pâle et tremblant ; le voilà, ce terrible adversaire dont je vous parlais. Préparons-nous au combat, sauvons les femmes !

Amara, plein de fanfaronnade, répond :

— Rassure-toi, tu vas me voir combattre, et tu te rappelleras longtemps de quelle façon je manie le sabre et la lance.

— Cousin, dit Abla, celui que l'amour avait fait ton rival n'est plus. Maintenant tu es mon seul défenseur. Montre-moi ta bravoure, et ne crains plus aucune parole blessante de ma bouche.

Enflammé d'amour, saisi d'une bouillante ardeur, Amara méprise la mort et reçoit le choc des nègres, à la tête des Béni-Abs.

— C'est pour de telles occasions que se réservent les guerriers, dit-il à Aroua. Défends la gauche, je protégerai la droite. Sauvons les femmes et le butin.

Malgré ces belles résolutions, la lutte ne fut pas longue. Amara et Aroua, jetés à bas de leurs montures, furent faits prisonniers, et leurs braves compagnons absiens perdirent la vie en combattant. Taricat-ez-Zéman, maître de Malec et de tout le butin, lia les mains derrière le dos à ses captifs et les fit attacher sur des chameaux, tandis que Abla et sa mère remplissaient l'air de leurs plaintes. Les nègres, tourmentés par la soif, se remirent aussitôt en marche. Leur chef disait à ses prisonniers pour les consoler :

— Ne vous désespérez pas, vous n'avez rien à craindre. Je ne vous demanderai pour rançon ni chamelles ni chameaux. Tous les biens des Arabes ne sont-ils pas dans mes mains, si je les veux ? Je n'exige de vous qu'une chose. Que celui qui possède une jolie fille ou une

gentille sœur l'envoie chercher et me l'amène pour que je jouisse trois ou quatre jours de sa beauté. Après cela, il sera libre. Quant à celui qui refusera, qu'il s'apprête à vider la fatale coupe.

— Eh bien ! qu'en penses-tu ? dit Amara à son cousin Aroua. Quel autre que ce loup galeux, ce chien enragé, a-t-il jamais demandé semblable chose à ses captifs ? Mais si nous en sommes réduits là, vous serez sauvés, toi et Malec, et moi je perdrai la vie.

— Comment cela ? dit Aroua.

— Eh ! n'as-tu pas ta sœur Oum-Hassan à lui donner ? et Malec hésitera-t-il à sacrifier sa fille ? Quant à moi, du reste, il n'est pas nécessaire que le sabre frappe mon cou ; quand je verrai ce maudit emmener Abla à l'écart, je rendrai à l'instant le dernier soupir.

— Par Dieu ! cousin, reprit Aroua, sache bien que Abla sera fatale à ce nègre, comme elle l'a été à toi et à bien d'autres. Tu verras bientôt finir la prospérité de ce brigand et le malheur descendre sur lui. Tous ceux à qui elle est livrée perdent la vie, et quiconque songe à elle voit à l'instant s'éteindre tout son bonheur. Tu l'as vu, tout à l'heure nous cheminions gaiement en poussant devant nous le butin conquis dans le Yémen ; Abla paraît, et aussitôt les calamités s'abattent sur nous, nous voilà tous morts ou prisonniers.

Tandis qu'ils échangeaient ce peu de paroles, Taricat-ez-Zéman saisit la bride de la chamelle qui portait la litière d'Abla, désigna cinq nègres et leur dit :

— Avancez-vous avec cette litière jusqu'à une vallée où se trouve de l'eau, et là dressez mes tentes ; car j'y veux demeurer trois jours avec cette agréable fillette, dont la taille est charmante et le visage beau comme la pleine lune. Je verrai ensuite ce qu'il y a à faire de ces gens-là.

Les cinq nègres marchèrent donc en avant jusqu'à l'aiguade prochaine, et Taricat-ez-Zéman les suivit de loin, sans se presser.

XIII

Nous avons dit comment Abla gémissait dans sa litière et appelait Antar ; comment ce héros entendit la voix de sa cousine et se rua sur les nègres, comment il tua ceux qu'il tua et comment s'enfuirent ceux qui s'enfuirent. Nous voici retournés à ce point de notre récit.

Antar, revenu auprès de la jeune fille, la releva et lui fit mille

questions. Elle lui raconta tous les malheurs qui l'avaient frappée, depuis la captivité de son père entre les mains de Ouakid jusqu'à l'heure présente. Il l'écoutait les larmes aux yeux, puis il l'embrassa et la serra contre sa poitrine. A son tour, il lui dit toutes ses aventures dans le pays de Cosroès Anouchirvan, les honneurs qu'il avait obtenus et les riches présents qu'il rapportait.

A peine il achevait, que Abla vit arriver les mules chargées des trésors de Cosroès, les esclaves grecques, les chamelles Açafir, les chameaux du Khoraçan et de l'Irac, les litières, la magnifique coupole d'argent et d'or, les serviteurs des deux sexes, les chevaux, enfin toutes les richesses venant de César, de Cosroès et de Mounzir. A la vue de ces merveilles que la langue ne saurait décrire, Abla se sentit revivre et oublia toutes ses infortunes.

— Fils de l'oncle, s'écria-t-elle, partons ensemble, emmène-moi à l'instant chez les glorieux seigneurs qui t'ont comblé de leurs dons. Que mon père et son fils s'arrangent avec ces nègres. Que Taricat-ez-Zéman les traite à sa fantaisie.

Antar la regarda en souriant.

— Va, cousine, dit-il, tu verras comme je traiterai ces ennemis. Je veux mettre à tes pieds le fort et le faible.

Il donne aux esclaves l'ordre de faire halte et de dresser les tentes, et s'adressant à leur chef :

— Père de la Mort, lui dit-il, prends soin de cette jeune fille que je te confie. Traite-la avec respect, obéis à tous ses ordres. Que les jeunes Grecques viennent à son côté pour la servir, car tous ces biens sont à elle.

Puis il remonte à cheval pour marcher à la rencontre des nègres.

XIV

Taricat-ez-Zéman cheminait vers l'aiguade ; il était au comble de l'allégresse en songeant à cette charmante fille, de qui déjà son cœur était violemment épris. Mais voici que les trois nègres épargnés par Antar accourent vers leur chef, en poussant des cris désespérés.

— Qu'est-ce là ? dit Taricat-ez-Zéman. Qui vous poursuit ? où est ma jolie Absienne ? où sont vos deux compagnons !

— Nos compagnons, répondent-ils, sont étendus dans la poussière, et la jeune fille est aux mains d'un nègre qui n'est point un nègre, mais un démon.

Le chef écoute le récit de leur mésaventure; il souffle comme souffle la vipère à corne, et soudain, lâchant les rênes, il pique son cheval, qui s'élance comme un loup et ne s'arrête qu'en face d'Antar.

— Malheur à toi! lui crie-t-il. Qui es-tu, toi qui oses tuer mes nègres et t'emparer de ma belle esclave?

— Infâme, répond le fils de Cheddad, depuis quand Abla est-elle ton esclave? Depuis quand es-tu son maître? Par le Seigneur Éternel! si je n'avais été absent à la conquête du présent nuptial, il vous eût été difficile, à toi et à d'autres que toi, d'être admis à contempler sa beauté. Mais trêve aux inutiles paroles, ô songe-creux! Avise à te servir du sabre, car ce jour-ci sera ton dernier jour; car, si tu ne me connais point, je suis Antar, fils de Cheddad.

Les deux cavaliers s'attaquent avec une vigueur et une rage indescriptibles, et la poussière les enveloppe d'un nuage épais. Les nègres de Taricat-ez-Zéman accourent à la défense de leur maître, et sont bravement reçus par les esclaves d'Antar.

Les prisonniers, Malec, Amr, Aroua et Amara, fils de Ziad, assistaient de loin au combat, liés sur leurs montures. Grande fut leur stupéfaction lorsqu'ils ouïrent retentir la voix terrible de celui qu'ils croyaient mort. Le fils de Cheddad courait d'un nègre à l'autre sur le champ de bataille, les massacrait ou les forçait de fuir. Bientôt le chef Taricat-ez-Zéman resta seul en face de lui, troublé, déjà accablé de fatigue.

— Écoute, Antar, s'écria-t-il, écoute la pensée qui m'est venue. Ta vaillance m'a plu, ta bravoure m'a séduit. Soyons amis et compagnons. Courons ensemble les plaines et les collines. Nous pillerons les campements arabes, nous ferons captives les femmes et les filles, et nous vivrons au fond des déserts, loin de ces nobles si fiers de leur généalogie, qui nous appellent esclaves et nous reprochent la noirceur de notre visage. A nous deux, nous défierons tous les cavaliers arabes.

— Tais-toi, misérable! interrompit Antar. Par le mois sacré de Rédjeb! tu ne mourras que de ma main.

Il dit, et d'un coup de lance lui transperce le foie et les entrailles. Taricat-ez-Zéman vide les étriers, tombe dans la poussière, se débat dans son sang et déchire la terre de ses ongles.

Le vainqueur court aux prisonniers, les délie et les félicite généreusement de leur délivrance.

— Mon maître, dit-il à son oncle, réjouis-toi d'avoir échappé aux calamités que tes mauvaises actions avaient attirées sur ta tête. Tu

m'avais accordé ta fille en mariage, et traîtreusement envoyé dans les pays de l'Irac à la recherche du don nuptial; et puis tu as violé ta promesse en mariant Abla au Kenanien Ouakid, et ta famille et toi vous êtes tombés dans la détresse et l'humiliation. C'était la punition de ton injustice.

Ce furent là les seuls reproches du généreux guerrier.

XV

Cependant les esclaves préparent le repas, servent les mets et s'empressent au service d'Antar, leur maître. Mais lui :

— Servez ces nobles seigneurs, dit-il; ils sont les maîtres et nous ne sommes que leurs esclaves.

Malec et ses compagnons gardaient le silence; la honte et la jalousie leur fermaient la bouche. Ils n'avaient pu voir sans envie les richesses de leur libérateur.

Quand la nuit fut venue, le fils de Cheddad entra sous la tente d'Abla.

— Sois heureuse, ô fille de l'oncle, lui dit-il. Tes peines sont finies. Tu as vu ces richesses, telles que n'en possèdent pas les princes des Arabes : ces perles, ces joyaux, ces belles esclaves, cette litière d'argent, ce bandeau de pierreries, cette couronne royale et tous ces beaux vêtements. Tout cela t'appartient. Disposes-en à ta guise, car je le tiens de Dieu, le roi tout-puissant.

— Fils de l'oncle, répondit Abla, ta présence m'est plus chère que la possession de tous ces trésors.

Antar sourit, la remercia de ses sentiments d'affection et sortit pour veiller à la garde de sa bien-aimée; car la fortune est pleine de surprises et d'embûches.

Lorsque Malec le vit prendre le sabre et le bouclier, il eut honte et sortit pour veiller avec lui. Les trois autres Absiens le suivirent. Mais Antar les conjura de rentrer sous la tente, en leur disant :

— Nobles seigneurs, c'est une chose que je ne souffrirai point. Ce n'est pas aux maîtres à faire la garde pour les serviteurs, surtout quand on a passé, comme vous, des jours et des nuits sans goûter de repos et sans manger à sa faim.

C'est ainsi que le généreux héros se faisait leur esclave et leur témoignait son dévouement. Mais la haine brûlait toujours au fond du cœur de ces traîtres, qui eussent mieux aimé périr par le sabre des ennemis que de devoir le salut à la main d'Antar.

Revenus ensemble sous la tente, ils passèrent la nuit à disputer et à récriminer contre leur sauveur.

— Mon père, dit Amr, je ne puis plus demeurer parmi les Béni-Abs. Il faudra que j'aille chercher dans le Yémen une nouvelle patrie, pour y passer le reste de mes jours. Jamais mes yeux ne pourront supporter la vue de l'union de ce nègre effronté avec ma sœur, la pleine lune.

— Que peut faire l'homme contre la destinée? répliqua Malec. N'avons-nous pas mis en œuvre toutes les ruses? Nous l'avons envoyé aux mers du trépas, et le voilà de retour, sain et sauf, avec d'incroyables richesses. Quand nous serons arrivés dans la tribu, les Béni-Abs seront tous pour lui des amis dévoués, et pour nous des ennemis implacables; car tu as vu comme ils nous ont traités au seul bruit de sa mort.

Amr se mit à pleurer de rage, avec mille imprécations contre la vie d'Antar.

— Savez-vous ce qui va arriver? dit Aroua. Antar, de retour au camp, distribuera ses inépuisables richesses à tous les cavaliers; il rendra dociles à sa volonté le cœur des hommes et le cœur des femmes, déposera le roi Zohéir et régnera à sa place sur toutes les familles de la tribu.

— Quelle honte! quelle humiliation pour nous, ô cousin! dit à son tour Amara. Ah! comme la fortune a favorisé ce vil esclave, habitué à mener paître les chameaux et les brebis! Par le Temple sacré! si je lui vois épouser Abla, j'en mourrai de douleur à l'instant même. Et plût au ciel que Taricat-ez-Zéman m'eût égorgé comme on égorge le bétail, et que je n'eusse point vu ce bâtard nous revenir sain et sauf avec ce riche butin!

Ils continuèrent ainsi à maudire l'objet de leur haine; et quand vint le matin, il n'était pas un d'eux à qui la jalousie et la rage eussent permis de goûter le moindre repos.

XVI

Dès que le jour parut, Antar appela les esclaves et donna des ordres pour le départ. On abattit les tentes, dont on chargea les chameaux. La litière d'argent fut amenée à l'entrée de la tente d'Abla. Les esclaves grecques avaient déjà paré la jeune fille de magnifiques vêtements, et suspendu à son cou trois colliers de perles alternant

avec des rubis et des émeraudes. Elles déposèrent enfin sur son front la couronne de Cosroès, et la jeune fille sortit pour monter dans la litière.

Amara l'aperçut dans toute la splendeur de ses parures et de sa beauté ; d'émotion il faillit s'évanouir, il sentit que son âme avait quitté sa poitrine.

— Malheur à toi, Amara ! se dit-il. Dès cet instant tu es perdu. Tu ne saurais désormais étouffer le feu de ton amour.

Antar saisit la bride de la chamelle d'Abla et la mit entre les mains de Malec, en disant :

— Prends ta fille avec toutes les richesses que Dieu lui a envoyées, et traite-moi suivant l'inspiration de ton cœur; car tu es le maître et je suis l'esclave.

Malec, dissimulant ses pensées, le remercia, lui souhaita mille bonheurs et ajouta :

— Fils de mon frère, ma fille, mon fils et moi nous sommes tes serviteurs.

On se mit en marche, on coupa les vallées et les collines, et, le soir, on campa au bord d'un étang où l'eau abondait et qu'avoisinaient de gras pâturages. Antar se chargea de la garde pendant la nuit; sa joie et son amour lui ôtaient le sommeil.

On repartit aux premières lueurs de l'aube, pour ne faire halte qu'à une nuit de marche de la terre de Chérebba. En ce moment on s'aperçut qu'Amara avait disparu. On le chercha vainement, personne ne put dire ce qu'il était devenu, ni à quel moment il s'était séparé de la caravane.

— Pour moi, dit Malec à Antar, je pense qu'il aura pris les devants pour annoncer notre heureux retour dans la tribu, et pour faire sa paix avec ton père Cheddad, qui le traitait durement à cause de toi. Moi aussi, je veux m'avancer et porter aux Béni-Abs la nouvelle de ton arrivée. Je serai auprès d'eux au lever du soleil. Et tandis que tu seras encore en marche dans la plaine, nous viendrons à ta rencontre, et tes méprisables envieux crèveront de jalousie à la vue des richesses que tu as acquises.

— Oncle, dit Antar, fais à ta volonté; la bride de ton esclave est dans ta main; et puisse Dieu me conserver tes bontés. Prends aussi ta fille, si tel est ton désir.

— Non, Père des Cavaliers[1], garde-la. Elle n'a plus d'autre maître que toi, puisque tu nous es revenu avec le don nuptial.

[1] Surnom d'Antar.

Après cela, Malec partit avec son fils Amr, Aroua et la mère d'Abla.

Tandis qu'ils se hâtaient à travers la plaine, Amr, le cœur rongé de haine, dit à son père :

— Nous voilà réduits à une bien dure nécessité. Si Amara s'est enfui dans le désert, n'est-ce pas à cause de ce vil nègre, fils de l'adultère? Que Dieu maudisse le ventre qui l'a porté! Ah! pourquoi n'ai-je pas fui aussi, loin des habitations, plutôt que de voir ce bâtard d'esclave devenir mon beau-frère, plutôt que de me résoudre à me trouver avec lui sous la même tente!

— Ne te chagrine pas, mon fils, dit Malec. Si les Béni-Abs me font violence, s'ils me forcent à lui laisser ma fille, je la tuerai pour laver mon déshonneur, ainsi qu'ont fait avant moi d'autres Arabes.

Ils arrivèrent aux tentes au lever de l'aurore. Malec alla droit au campement des Béni-Carad, entra dans la tente de Cheddad son frère et lui dit :

— Réveille-toi! cours à la rencontre de ton fils. Antar revient sain et sauf, avec des richesses immenses, prises parmi les trésors de Cosroès et de César.

— Dis-tu vrai, Malec? s'écria Cheddad.

— Oui, par le Souverain de l'univers!

A ce serment, Cheddad se lève et monte à cheval. La nouvelle court dans la tribu; les femmes et les filles sortent des tentes, tout le camp est bouleversé.

Le bruit de ce retour inespéré arrive au roi Zohéir.

— Voilà, dit-il, une merveilleuse aventure, bien digne d'être écrite avec de l'encre d'or. Par la foi des nobles Arabes! je marcherai à sa rencontre, et je rirai au nez de ses envieux.

Il sort à l'instant, se met en selle et part suivi des cavaliers de la tribu. Ses frères et ses fils l'accompagnent, et le plus joyeux de tous est l'ami d'Antar, le beau prince Malic. Il ne reste plus dans le camp ni grands ni petits.

XVII

Vers le milieu de la nuit, après le départ de son oncle, Antar se leva pour partir avant le jour. Il alla trouver Abla sous sa tente, et lui dit :

— En ce moment ton père arrive aux habitations, et le roi Zohéir

va certainement monter à cheval pour venir au-devant de nous. Je ne veux pas qu'il ait une grande course à faire. Je vais prendre les devants ; toi et mes serviteurs vous partirez après moi, et nous nous retrouverons près des tentes.

Ayant dit ces mots, il recommande Abla à ses gens et part, le cœur si joyeux que le monde lui semblait ne pouvoir le contenir. A peine le jour paraît, qu'il aperçoit au loin un nuage de poussière qui monte et s'élève. Il regarde et voit les cavaliers d'Abs et d'Adnan s'avancer, la lance sur l'épaule, précédés des esclaves des deux sexes qui font résonner les tambourins et les instruments à cordes, ou jouent avec leurs sabres et leurs khandjars. Les drapeaux flottent légèrement au-dessus de la tête des guerriers, au premier rang desquels marche le roi Zohéir, entouré de ses fils et de ses compagnons semblables à des lions.

A quelque distance de la troupe, Antar descend de cheval et s'avance à pied. On l'aperçoit : les cris de joie s'élèvent de toutes parts et font retentir les déserts. Il s'approche de Zohéir et veut baiser son étrier; mais le roi l'en empêche et le baise sur le front. Le fils de Zohéir, Malic saute à terre et vient presser son ami contre son cœur ; il le tient longtemps embrassé, laissant éclater les transports de son allégresse.

Ainsi font les autres cavaliers. Cheddad prend son fils entre ses bras, il lui baise le cou et le visage. Zébiba la négresse embrasse son enfant bien-aimé ; car elle aussi était venue avec les femmes esclaves. Elle crie et pleure de joie, après tant de larmes de douleur. Chéiboub et Djérir succèdent à leur mère et serrent Antar sur leur poitrine. De douces larmes mouillent tous les yeux, et chacun répète :

— Que Dieu maudisse ceux qui l'avaient éloigné !

L'émir Malic fait remonter son ami à cheval, et les cavaliers se rangent autour du héros pour écouter le récit de son voyage aux pays de Mounzir et de Cosroès.

Antar satisfait leur curiosité. A peine il a achevé, que ses esclaves arrivent, poussant devant eux les chamelles Açafir et les bêtes de somme chargées de coffres. Puis viennent les deux cents serviteurs, présent de Mounzir, le sabre nu à la main ; les jeunes Grecques, parées de ceintures et d'écharpes d'or plus merveilleuses qu'aucune merveille, et vêtues des plus riches étoffes, comme de nouvelles épousées ; les litières enrichies de pierres précieuses, et enfin les chevaux de

Cosroès avec leurs housses de soie, tous montés par de magnifiques esclaves.

Antar fait un signe, ses gens s'arrêtent et se rangent devant lui. Il leur ordonne de conduire dix mules chargées de coffres au roi Zohéir qu'il supplie de les accepter. Entre chaque couple de coffres est assise une belle esclave turque ou éthiopienne. Ensuite le fils de Cheddad distribue des richesses et des vêtements d'honneur à tous les assistants. Sa générosité n'oublie pas les pauvres et les orphelins. Chacun a sa part, il n'est pas un Béni-Abs qui n'éprouve les effets de sa libéralité,

— Par le Temple sacré ! dit Zohéir, les yeux éblouis par tout ce qu'il voit, tu as réduit le roi Cosroès à la pauvreté.

— O Béni-Abs ! s'écrie-t-il, que tous ceux qui ont reçu un don du Père des Cavaliers, lui fassent aussi quelque présent.

On obéit, on s'empresse, on amène au héros des chameaux, des chamelles, des équipements de guerre, des armes, des esclaves, des chevaux de race; et chaque don est accompagné de mille remerciements et de mille souhaits de bonheur. Et à mesure qu'Antar les recevait, il en gratifiait les pauvres et les misérables de la tribu.

Il distribua ainsi la moitié de ses trésors et donna presque tout le reste à son oncle Malec, avec les mille chamelles Açafir.

L. M. Devic.

(*Traduit de l'arabe.*)

DIETHELM L'INCENDIAIRE

RÉCIT DE LA FORÊT NOIRE

PAR BERTHOLD AUERBACH

I

C'était jour de marché dans la petite ville de G***. Une légère voiture, tirée par deux beaux chevaux et conduite par un homme dans la force de l'âge, essayait de se frayer un passage au milieu d'une foule compacte. Le chapeau à larges bords, avec son ruban de velours et sa boucle d'argent, dénotait la richesse du paysan. Son fouet était posé près de lui; il tenait les rênes des deux mains et se contentait d'avertir de son passage par de simples Hoho! ou Gare! vigoureusement articulés. Les chevaux relevaient fièrement la tête, comme s'ils comprenaient l'effet qu'ils produisaient, Une jeune fille était assise dans la voiture, en toilette de paysanne; mais c'était plutôt par la coupe que par l'étoffe qu'on pouvait le reconnaître, car le corsage et le tablier étaient de soie; le bonnet seul était tout à fait classique et les rubans qui l'attachaient encadraient un visage pâle et de beaux yeux noirs.

En admirant l'attelage et la bonne mine de son conducteur, les badauds oubliaient souvent de se retirer, mais les chevaux s'arrêtaient tout court, au sifflet de leur maître, et celui-ci saluait alors d'un air protecteur.

Le marché était principalement encombré de bergers vêtus de leurs blouses de coutil brodées de rouge et attachées par une ceinture de

cuir dont l'agrafe de cuivre brillait au soleil; leurs chiens, retenus par une chaîne de fer, sautaient autour d'eux.

Un sourire effleurait souvent les lèvres du paysan lorsqu'il entendait murmurer sur son passage : — Qui est-ce ? — Mais c'est Diethelm de Buchenberg, répondait l'un, étonné de l'ignorance du questionneur; il a plus de louis d'or que ses deux chevaux ne pourraient en traîner.

— Je voudrais que nous eussions à nous deux l'argent qu'il va dépenser aujourd'hui en achat de moutons ou de laines! disait un autre.

— Le marché ne commence que lorsque Diethelm est arrivé, ajoutait un troisième.

Un homme, qui suivait la voiture depuis un moment, s'écria : — Diethelm et moi sommes tous deux nés à Letzweiler; il y a vingt ans sa nombreuse famille se composait presque entièrement de pauvres vanniers ou de mendiants; eh bien! Diethelm les a tous tirés de la misère ; je vous assure qu'il fait bon être son ami.

Diethelm, tout en continuant sa route, ne pouvait s'empêcher d'attirer l'attention de sa compagne sur les propos qui parvenaient à son oreille ; mais il n'écoutait que ceux qui flattaient son orgueil et restait sourd aux autres, car on murmurait bien contre sa manière de bousculer tout le monde sans s'inquiéter de personne, et il y avait même quelques âmes héroïques qui poussaient la témérité jusqu'à accuser, quoique assez bas, la police qui souffrait un semblable désordre.

Celui qui causait toute cette agitation n'en continuait pas moins sa route comme un triomphateur, et arrivait enfin à l'hôtel du Cerf, rendu presque inabordable par les nombreuses charrettes qui stationnaient devant la porte. La cloche retentit, et la maîtresse du logis, ou, comme elle aimait à être appelée, *la maîtresse de poste*, arriva en toute hâte, tendit la main à Diethelm, salua affectueusement sa fille, lui souhaita la bienvenue, et s'empara de son petit sac de voyage. Le garçon d'écurie se mit en devoir de dételer les chevaux, aidé par un berger qui semblait attendre des ordres.

— Tout est-il prêt, Médard? demanda Diethelm en surveillant ses chevaux.

Le berger répondit affirmativement, et, s'approchant de la jeune fille : — Raimond a un congé et il est ici, murmura-t-il bien bas.

Elle rougit, mais ne répondit pas, rattacha son bonnet et entra dans la maison.

Le berger Médard retourna vers son maître, et lui dit qu'à son arrivée déjà, on l'avait arrêté pour savoir à quel prix il comptait vendre ses moutons.

— Fais ce que je t'ai dit, répondit Diethelm tranquillement; dix-sept écus la paire, pas un centime de moins; dis bien qu'il n'y a pas à marchander avec Diethelm et que j'aime autant remmener mon troupeau au logis que d'en diminuer la valeur.

Médard hésita comme s'il allait répondre, mais il se tut et partit en boitant.

Diethelm restait près de ses chevaux, les admirait et les faisait admirer; il était à peine plus grand qu'eux, aussi large d'épaules et aussi bien nourri. Il écoutait, sans en avoir l'air, les jérémiades par lesquelles commence toujours un marché. On se plaignait que la marchandise était trop abondante et les acheteurs trop rares, parce que les négociants et les fabricants offraient des prix trop bas, et que l'argent comptant était introuvable.

— Alors je ne vendrai rien, et j'achèterai, dit Diethelm en frappant sur la ceinture vide qui lui entourait la taille. — Aussitôt on lui offrait de toutes parts laines et moutons; mais il déclina les offres. Il avait peine à se séparer de son attelage et l'expression de sa physionomie disait clairement : — Si seulement je pouvais entrer dans la salle de l'auberge avec mes magnifiques chevaux, quel effet je produirais, et pour quel homme ne me prendrait-on pas! — Il leur fit une dernière caresse; puis, avec un sourire protecteur, il regarda autour de lui et se décida à faire son entrée dans la maison, entouré de marchands, de propriétaires, de paysans, qui formaient une escorte suffisante pour satisfaire son orgueil.

Reppenberger, un ancien propriétaire qui avait perdu son bien dans de fausses spéculations, et qui maintenant était le plus rusé des courtiers, essayait de séduire Diethelm par les offres les plus avantageuses; mais il fut renvoyé à plus tard, et supplanté par Schultheiss de Rettinghausen, en la compagnie duquel Diethelm entra dans la salle de l'hôtel, où l'on était déjà attablé, quoiqu'il fût de bonne heure.

Autour des tables, il y avait une foule d'hommes et de femmes qui savouraient le petit vin du cru, la choucroute et le lard fumé, et qui enveloppaient le reste de leur dîner dans une feuille de papier, puis le mettaient dans leur poche. Un coin de la table avait été converti en comptoir, et les additions s'y faisaient avec de la craie, car il y avait eu déjà quelques affaires engagées.

Bien des têtes saluèrent Diethelm et bien des mains se tendirent vers lui.

— Plus le marché commence tard, plus il est beau! lui cria un vieillard.

— Tu viens bien tard!

— Es-tu seul, ou amènes-tu ta femme?

— Est-ce que cette charmante fille est ta Françoise?

Chacun l'apostrophait, et tout le monde abandonnait son repas pour s'occuper de lui : les uns pour renouveler connaissance, les autres pour se faire présenter; bref, jamais entrée ne produisit un effet plus complet.

Une sommelière s'approcha pour prendre des ordres, mais l'hôtesse vint lui couper la parole en disant : — M. Diethelm ira dans le salon; M. l'avocat Bothmann y est déjà avec mademoiselle Françoise.

— Que Françoise vienne ici, dit Diethelm à haute voix; si l'avocat Bothmann a quelque chose à me dire, qu'il vienne aussi. Moi, je n'ai rien à faire avec lui et ne lui cours pas après. Je reste avec mes égaux.

Diethelm et Bothmann étaient tous les deux présentés à la députation. Diethelm déclinait à moitié la candidature et rendait hommage au caractère droit, solide et incorruptible de son rival, qu'on appelait souvent de son nom de baptême, *Tell*, en souvenir des prix qu'il avait gagnés au tir fédéral, et comme pour rappeler qu'il possédait toutes les vertus du héros helvétique. — Quand il entra dans la salle, Diethelm alla à sa rencontre et lui tendit la main, ce qui fut salué par un hourra général.

Reppenberger vint précipitamment trouver Diethelm et lui dire à l'oreille : — On parle déjà beaucoup des achats que vous voulez faire à la foire, mais il faudrait s'y prendre adroitement pour terminer une bonne affaire et payer au-dessous de la valeur réelle; pour cela essayez de vous faire vendre de la laine par ce Steinbauer qui est là dans ce coin; il vous cédera sa marchandise au-dessous du cours, pourvu que vous le payiez en argent comptant.

Diethelm regarda fixement Reppenberger comme pour lire au fond de sa pensée, puis il dit tout haut : — C'est une plaisanterie! Je ne veux pas acheter, mais vendre; j'ai besoin d'argent. Je n'ai pas dans ma bourse tout ce que vous croyez.

Tout le monde le regarda en riant, étonné qu'un homme comme

lui se prétendît court d'argent, quand on savait qu'il était embarrassé pour placer ses capitaux.

II

L'humilité de Diethelm lui avait mieux réussi que son orgueil; il alla au fond de l'appartement, et donnant un petit coup amical sur l'épaule de Steinbauer: — Comment, dit-il, tu ne me connais plus?

— Si vraiment, mais je voulais attendre d'avoir fini mon dîner.

— Pousse-toi un peu, que je m'asseye près de toi. Françoise, viens ici.

— Est-ce là ta fille? demanda Steinbauer se reculant embarrassé.

— Si tu n'étais pas si vieux, tu pourrais l'épouser.

Steinbauer se tut en ricanant; il n'aimait pas à parler, surtout en mangeant. Il se retourna pourtant une fois, et montrant la tête de son voisin: — Tu as aussi grisonné depuis l'an passé.

— Oui, oui, le grison vient au jour, répondit Diethelm en riant; mais Steinbauer continua silencieusement son repas, sans s'inquiéter de répondre à cette plaisanterie.

Diethelm connaissait la réserve de cet homme, et néanmoins il se rapprochait de lui d'une manière toute particulière; mais quoique cela parût plaire à Steinbauer, son visage disait : — Ma bourse est bien fermée, personne ne me fera donner un centime si je ne le veux pas.

Lorsque Diethelm se fit servir du vin très-ordinaire, pas un mot de louange ne sortit de la bouche de Steinbauer sur l'économie de son voisin; il le regarda furtivement et ensuite ne parut plus lui accorder la moindre attention; ceci fut plus difficile à avaler pour l'orgueilleux paysan que la mauvaise piquette dont il n'avait nullement l'habitude.

Cette nature concentrée de Steinbauer, qui regardait agir chacun sans jamais dévier lui-même de la route qu'il s'était tracée, frappait Diethelm et lui donnait un vrai besoin de contradiction. Impossible d'obtenir autre chose que des Oui, des Peut-être, des Certainement, en sorte que Diethelm considéra comme un triomphe lorsque Steinbauer lui répondit: — Je ne sais pas pourquoi, je ne le ferais pas, — à cette question qu'il lui avait faite : — Si je

posais ma candidature à la députation, me donnerais-tu ta voix? — Néanmoins, ajouta Diethelm, je n'y songe pas, car je trouve que nous autres grands propriétaires, nous avons assez à faire pour surveiller nos biens, et nous devons laisser le gouvernement à de moins occupés que nous.

Steinbauer, tout en l'écoutant, pliait lentement le reste de son dîner dans son papier pour l'emporter chez lui; ses lèvres remuèrent plusieurs fois, mais on ne savait pas s'il savourait encore son repas, ou s'il approuvait le discours de son interlocuteur.

— J'ai trop à faire à la maison, continua Diethelm, pour songer à pareil emploi; je ne puis m'en préoccuper, quoique ce soit un honneur parmi les paysans.

— Tu as raison, lui répondit Steinbauer, qui bourrait sa pipe et faisait mine de s'en aller; mais Diethelm le retint encore pour savoir s'il ne serait pas disposé à vendre sa ferme, à un bon prix, à son beau-frère David; et enfin, de fil en aiguille, il finit, après avoir embrouillé ses affaires, celles de son beau-frère et de ses voisins, par lui dire que si les marchands étrangers n'offraient pas un meilleur prix, il se déciderait à acheter lui-même. A ces mots la physionomie de Steinbauer s'éclaircit, il accepta le verre de vin qu'on lui offrait, et, avec une loquacité surprenante, il vanta ses moutons, sa laine incomparable comme beauté et bonté, et termina en disant que, si on lui offrait un bon prix, il vendrait tout à la fois bêtes et toisons. — Le proverbe dit: Sur quatre-vingt-dix-neuf bergers, il y a cent trompeurs; je ne veux donc plus avoir affaire avec ces gens-là; voici mon livre: vois où mes troupeaux ont pâturé, et assure-toi qu'ils n'ont pas été atteints par la maladie.

Ce fut alors une clameur générale parmi tous les assistants, pour accuser les bergers de toutes les fourberies imaginables, qui les enrichissaient aux dépens de leurs patrons, et la conversation parut absorber tous les esprits, jusqu'au moment où Diethelm ramena sur le tapis le marché en question. Quel fut son étonnement quand Steinbauer, après avoir avalé son verre de vin, déclara tranquillement qu'il ne conclurait rien sans argent comptant.

— Est-ce que je ne t'offre pas des garanties suffisantes? demanda Diethelm fièrement.

— Je ne me méfie pas de toi, mais pour que ma confiance soit entière, l'argent comptant est le meilleur argument, répondit Steinbauer, chassant de sa bouche un nuage de fumée et le regardant en dessous.

— Et mon beau-frère David, le crois-tu solvable? demanda Diethelm.

— David? oui certainement, et, s'il veut te cautionner, je pourrai attendre jusqu'au carême.

Diethelm haussa les épaules comme pour secouer quelque pensée importune, et dit en riant: — Allons au marché! — Steinbauer paya sa dépense, prit son bâton et le suivit sur la place.

Le marché était des plus animés; les bestiaux, parqués et surveillés par leurs gardiens, étaient examinés en tous sens par les amateurs, qui marquaient les têtes de leur choix avec un pinceau imbibé de couleur rouge; à la moindre inattention, des troupeaux entiers s'échappaient en bêlant; les hommes couraient après en jurant: c'était un vacarme à ne s'y pas entendre.

Médard n'avait rien vendu encore, mais il avait bon espoir; Diethelm se décida à terminer avec Steinbauer et à lui prendre tous ses agneaux de l'année. Ils entrèrent à la douane pour finir leur affaire, et déjà le bruit les y avait précédés que Diethelm avait acheté beaucoup de moutons et donnait un prix très-avantageux de la laine. Or il n'avait parlé d'acheter de la laine que pour dissimuler son ardent désir de vendre sa propre marchandise; mais, petit à petit, la pensée d'éclipser son humble compagnon et de surprendre tout le monde par l'extension de ses affaires l'emporta sur toute prudence.

Il regarda avec orgueil sa brillante toilette, il songea à sa voiture, à ses chevaux, et d'un air de protection il dit à Steinbauer: — As-tu un équipage avec toi?

— Non, je suis encore assez vigoureux pour aller à pied; j'irai en voiture quand je serai vieux.

Les toisons de Diethelm étaient admirablement placées pour la vente; celles de Steinbauer paraissaient à leur désavantage, et tandis que le premier réfléchissait au parti qu'on devait prendre, ou continuer à acheter ou se contenter de vendre, il vit venir à lui Reppenberger, qui lui fit les offres les plus avantageuses. Diethelm ne put s'empêcher, en le voyant, de penser que lui aussi serait peut-être obligé un jour de remplir ces mêmes fonctions de courtier, après avoir été un des plus riches propriétaires de la contrée; mais il secoua ces tristes prévisions, acheta en bloc toutes les laines de Steinbauer et se trouva enchaîné dans un tel tourbillon d'affaires qu'il ne sut bientôt plus où il en était. En vain voulait-il cesser ses achats, protestant qu'il ne pouvait pas disposer de fonds assez considérables; on aurait dit que chacun se donnait le mot pour l'entraîner, et que

tous les troupeaux et toutes les marchandises devaient lui appartenir avant la fin de la journée.

Le tumulte qui l'environnait, les accords de la musique qui appelaient dans le lointain la jeunesse à la danse, étourdissaient Diethelm. Par moments, il souriait; dans d'autres, son visage exprimait un grand abattement; assis sur une balle de laine, il consultait son carnet d'achats et regardait les échantillons qu'on lui avait remis; il passait sa main sur sa tête; il lui semblait que ses cheveux blanchissaient à vue d'œil, et il aurait voulu s'arrêter; mais au même instant Reppenberger lui amena un nouveau vendeur. — Un brouillard se répandit sur sa vue, et il demanda un verre de vin pour se remonter; il se sentait faible et incapable de se tenir sur ses jambes. Il calculait à demi-voix, et les chiffres se pressaient sur ses lèvres. — Les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée pour annoncer midi; les clairons de la ville leur répondaient et semblaient à Diethelm les trompettes du jugement dernier A cet instant on lui apporta le vin qu'il attendait, il l'avala rapidement et continua le rôle qu'il avait accepté depuis le matin.

Une fois il parla à un étranger; on crut que la foire allait finir, et déjà on se pressait autour de lui pour lui faire de nouvelles offres. — Une fois encore, il fut sur le point de s'arrêter; mais non, il fallait continuer, prendre en main toutes les affaires, et ensuite il y aurait des profits énormes à réaliser.

Le portefeuille, trois fois mis de côté pour ne plus se rouvrir, fut repris et couvert de nouveaux chiffres; il assurait ne plus vouloir de marchandises, quand même on les lui donnerait; mais il s'élevait de telles clameurs, qu'il recommençait ses opérations, voyant que sa seule présence suffisait pour donner une grande activité sur la place. La confiance qu'il inspirait allait grandissant toujours; on lui jetait les marchandises dans les bras, l'assurant qu'un homme comme lui pourrait acheter trois fois tout ce que le marché contenait.

La pensée qu'il trahissait entièrement cette confiance lui traversa le cœur, mais il la repoussa. Dans le commerce, se dit-il, il y a toujours plus ou moins de dupes; chacun cherche et trouve son propre profit; on trompe un peu plus ou un peu moins; jusqu'à Steinbauer qui, avec un petit air de sainte-nitouche... Il faut seulement s'arranger de façon à tirer avantageusement son épingle du jeu.

Et tout le monde regardait Diethelm, et admirait son entrain et son aplomb, lui enviant la considération qui l'environnait de toutes parts.

III

Diethelm rentra avec sa suite à l'auberge. On aurait dit des vassaux entourant leur seigneur.

Sur la porte, Françoise attendait son père, et lui demanda de venir avec elle choisir le cadeau qu'il lui avait promis. Comme il était trop absorbé dans ses combinaisons commerciales, il lui donna deux écus pour aller faire ses achats elle-même.

Il fallait avant tout régler les comptes avec Steinbauer, qui ne se laissa persuader en aucune façon d'attendre quelques mois ; il voulait immédiatement le quart de la somme, et pour le reste, dans huit jours, la caution du beau-frère David, ou le marché était rompu.

Rien n'ébranla sa résolution, ni les arguments sérieux, ni les plaisanteries, et lorsque enfin, à bout de patience, Diethelm l'accusa d'être un trompeur, parce qu'il avait indiqué aux autres vendeurs un prix moindre que celui qu'il avait demandé et reçu, il se contenta de répondre sans s'émouvoir qu'il n'avait donné aucune fausse indication, mais que tout simplement il avait gardé le silence, et que, s'il voulait parler, il en dirait peut-être plus que Diethelm ne le voudrait.

— Que veux-tu dire ? demanda vivement le fermier.

— Je ne veux rien dire ; je veux mon argent, et laisser chacun suivre son chemin comme il l'entend.

— Me prends-tu pour un panier percé ? riposta Diethelm en colère.

— Non, Dieu m'en garde ! Je pourrais peut-être changer avec toi, si nous en venions là ? Sache seulement que l'argent comptant est le meilleur garant de la considération publique. Tu n'as qu'un mot à dire, tu auras ma marchandise ; mais si tu ne veux pas me payer immédiatement, je la reprends, et une fois que je l'aurai, quelque dur que cela me paraisse, je serai forcé de t'assigner devant le tribunal.

Diethelm sentit tout ce qu'a de pénible une position fausse, presque désespérée, dans laquelle on est forcé de se laisser humilier sans avoir l'air de s'en apercevoir, afin d'éviter de plus amples informations.

— Tu auras ton argent dans une heure! s'écria-t-il.

— Bien ; il est trois heures, à quatre heures je serai là. Dieu te conduise ! ne m'en veuille pas !

Une fois Steinbauer parti, les autres vendeurs furent promptement satisfaits ; il fallut même que Diethelm les pressât pour leur faire accepter des billets qu'il avait endossés. Il courut chez Bothmann pour lui emprunter la somme qui lui était nécessaire. L'avocat le félicita sur ses achats, et, tout en fermant son coffre-fort, lui dit :

— Les sommes que j'ai ici m'ont été confiées : vous qui êtes tuteur d'un orphelin, vous savez que l'argent qui ne nous appartient pas ne peut être prêté sans des garanties spéciales.

Diethelm jeta un regard d'envie sur la caisse, étouffa un soupir en la voyant hermétiquement fermée, et causa encore un moment avec l'avocat, comme s'il n'attachait aucune importance au refus qu'il venait d'essuyer.

Il l'assura qu'il était loin de songer à devenir son rival dans les prochaines élections, et le quitta avec toutes les apparences de la cordialité.

En sortant de la maison, Diethelm rencontra Reppenberger ; par son moyen il fit revendre sous main une bonne partie de ses achats, pour avoir de l'argent comptant, avec la recommandation de le lui remettre à lui-même. Jusqu'à ce que l'affaire fût terminée, le fermier n'avait rien de mieux à faire que de se dérober à la vue du public ; il pensa que l'endroit où l'on viendrait moins le chercher serait la salle de danse de l'Étoile. C'est là qu'il dit à Reppenberger de lui amener le négociant étranger avec lequel il espérait nouer quelques affaires.

Il serait arrivé dans l'hôtel avec ses deux beaux chevaux, qu'il n'aurait pas pu être mieux accueilli. Les jeunes gens arrêtèrent la danse, les vieux lui offrirent un verre de vin, et son nom était prononcé partout avec respect. Il feignit de chercher Reppenberger ; aussitôt plusieurs personnes, avides sans doute du riche pourboire qu'il leur donnerait, offrirent d'aller le chercher, et Diethelm aurait eu de la peine à se débarrasser d'elles, si un jeune homme, habillé à la dernière mode, et se présentant comme le fils aîné de l'hôte de l'Étoile, ne lui eût offert d'entrer dans le salon réservé.

Diethelm se regardait lui-même, pour savoir ce qui lui attirait la considération de chacun, car partout on lui faisait honneur. Il suivit le jeune homme et entrait déjà dans le salon, quand il entendit un soldat, sur le seuil de la maison, qui disait : — Viens, viens seu-

lement. — Diethelm se retourna; la voix, qui lui était connue, continua ainsi : — Danse encore une fois; pendant ce temps ton père s'enrichira de quelques milliers de francs et moi j'aurai toujours moins de chance de te posséder.

— Je ne sais pas si je fais bien, répondit une jeune fille; et au même instant Françoise apparut, rouge de fatigue et d'émotion.

— Que faites-vous ici? dit Diethelm en se retournant vivement.

Les deux coupables se séparèrent avec effroi; mais le soldat se remit bien vite, et salua Diethelm. Celui-ci lui répondit : — Comment, c'est toi, Raimond!... et d'où viens-tu?

— J'ai obtenu une permission, et je suis bien aise de revoir mon ancien maître.

— Vraiment? veux-tu boire une chope?

— Volontiers.

— Tiens, voici de l'argent pour boire à ma santé; et Diethelm tendit au jeune homme confus et rougissant de dépit une pièce de monnaie. Raimond s'était attendu à ce qu'on l'invitât à entrer au salon, en sorte que, pris par surprise, il ne savait s'il devait tendre la main pour recevoir l'argent, ou allonger le bras pour donner un coup de poing. Mais, ne voulant pas commencer les hostilités sous les yeux de sa bien-aimée, il dit simplement : — Merci, j'attendrai jusqu'à ce que je puisse la boire avec vous.

Cette réponse polie, mais fière, toucha Diethelm, et au lieu de la mercuriale qu'il allait adresser au jeune homme, il lui tendit la main, le salua et entra dans le salon avec Françoise.

Raimond resta un moment indécis sur le parti à prendre, il eut même envie de les suivre, mais il craignit les conséquences que pourrait avoir une semblable démarche, et tourna ses pas du côté opposé.

IV

Le soldat se dirigea vers la partie du marché réservée aux bestiaux. Les parcs étaient presque tous vides; les bergers se préparaient au départ; la place était tranquille et silencieuse. On entendait de loin en loin un bêlement plaintif, quand un boucher faisait une entaille dans l'oreille d'un mouton de son choix, le marquant comme sa propriété; les pauvres bêtes baissaient tristement la tête, comme si elles eussent compris que leurs jours étaient comptés; Raimond,

tout étourdi de la scène qui venait de se passer, regardait autour de lui comme s'il assistait pour la première fois à un spectacle semblable, et pourtant il avait longtemps été berger lui-même, au service de Diethelm. Il avançait lentement, mais le chien de Médard le reconnut de loin et se mit joyeusement à japper, jusqu'à ce que son maître, levant les yeux, dit au nouvel arrivant: — Eh bien, l'as-tu vue?

Le soldat répondit affirmativement, et, tout en caressant le chien, il raconta sa promenade avec Françoise, leur visite à la place de danse, et la brusque et intempestive intervention de son père.

— Il me semble, répondit Médard, que depuis quelque temps le monde va à là dérive, Diethelm plus que tout autre; il avait l'air ces derniers temps d'être réduit aux abois faute d'argent, et aujourd'hui il fait des achats comme s'il voulait s'approprier le pays tout entier. Tantôt il est charmant et d'une humeur facile, tantôt il gronde pour tout et rien ne peut le satisfaire. Tantôt il nous flatte et fait patte de velours, et tantôt il est méchant comme un hérisson sauvage. Au fond, notre maître n'agit peut-être ainsi que pour nous tromper tous, et, profitant de ce que nous avons confiance en lui, nous perdre avec lui.

Raimond s'indignait que cette pensée pût germer dans le cerveau de son frère et qu'on pût soupçonner un si honnête homme.

Le contraste était grand entre les deux frères. Médard aurait pu être le père de Raimond. L'aîné, avec son visage pâle, ses épais favoris et ses sourcils rougeâtres qui lui donnaient de la ressemblance avec un chien de berger, semblait ne pouvoir jamais rire, tandis que le plus jeune, brun et vif, toujours souriant, ne semblait pas devoir comprendre un chagrin de longue durée. Médard avait vingt-cinq ans de plus que son frère, et, avec une sœur qui soignait leur vieux père, ils restaient seuls de neuf enfants. Lorsque Raimond naquit, Médard abandonna le toit paternel, et pendant six ans on ne l'y revit plus. — Ce n'était pas la nécessité de partager l'héritage qui contrariait Médard, ses parents ne possédaient rien, mais ce nouvel enfant lui paraissait de trop dans la famille. Il partit donc et on ne le revit que lorsque, leur mère étant morte, il revint après avoir passé cinq ans dans une maison de correction où il avait été détenu à la suite d'une rixe avec ses camarades.

Mais lorsqu'à son arrivée, le petit Raimond vint se jeter dans les bras de son frère, Médard fut comme ensorcelé, et dès ce moment il ne put plus se passer de cet enfant.

A cette époque, Diethelm bâtissait une bergerie considérable, et à

la prière de sa femme il engagea Médard à son service. Celui-ci obtint facilement de son vieux père de lui confier entièrement le petit Raimond, et depuis la Saint-Georges jusqu'à la Saint-Michel, les deux frères vivaient dans les champs. Quand la pensée venait à Médard que son frère pourrait mourir, ses cheveux se dressaient sur sa tête; il passait des heures entières à suivre tous les mouvements de l'enfant, et s'irritait de ce que celui-ci ne lui rendait pas toute sa tendresse; il était jaloux de l'amour que Raimond portait à son chien, car il lui semblait que c'était un vol qu'il lui faisait. Il n'y avait pas de châteaux en Espagne que Médard ne bâtît pour son favori : rien ne lui semblait trop beau pour cette idole, et s'il ne pouvait aspirer à lui mettre une couronne sur la tête, du moins voulait-il en faire un noble comte ou un preux chevalier. Il rêvait déjà pour cet enfant une femme accomplie et il lui aurait semblé tout naturel qu'une princesse s'éprît de ces beaux yeux et de ce visage intelligent. Quand Françoise Diethelm naquit, Médard lui désigna un époux avant qu'elle sût bégayer un mot.

Comme tous les bergers, et pour suivre les traditions de ses ancêtres, Médard était musicien; il transmit ce talent à son petit frère, qui sut bientôt imiter tous les oiseaux de la forêt.

Raimond avait huit ans, et son frère pensait déjà avec angoisse qu'il faudrait bientôt s'en séparer pour le mettre à l'école. — Je vivais bien sans lui autrefois, je pourrai bien vivre encore sans lui à l'avenir, soupirait-il en regardant l'enfant s'ébattre autour de lui, mais il pressentait aussi quelle douleur accompagnerait cette séparation.

Un jour d'automne, le troupeau paissait sur la montagne; Médard, assis sur un tronc d'arbre, suivait de l'œil le petit garçon qui cueillait des mûres au tournant du chemin, et tandis qu'il rêvait à l'avenir de son favori, le son monotone de la hache des bûcherons dans la forêt voisine et les cloches de ses moutons qui broutaient tout autour de lui l'avaient plongé dans une espèce de sommeil, lorsque tout à coup un bruit comme le grondement du tonnerre ou la chute d'une avalanche le réveilla brusquement. Il se lève vivement, regarde et voit descendre de la montagne un énorme char de bois, sans conducteur, et dont les chevaux s'étaient emportés; en vain crie-t-il à Raimond de se sauver, l'enfant ne l'entend pas; — quelques tours de roue encore et il va être broyé... Pas une pierre sur la route pour arrêter cette course effroyable... Raymond est perdu!... Sachant à peine ce qu'il fait, Médard s'élance, met son pied sous la roue, les os craquent, le berger tombe inanimé, mais le char est arrêté et Raimond est sauvé !

Lorsque les bûcherons accoururent, ils trouvèrent Médard sans con-

naissance et le transportèrent au village, où pendant de longs mois il dut rester étendu et immobile; mais tandis qu'il souffrait, il voyait sauter et courir autour de lui ce cher petit frère auquel il s'était dévoué, et ses douleurs lui paraissaient faciles à supporter.

Raimond n'apprécia pas tout de suite le dévouement de son aîné; plus tard, il s'habitua si bien à le voir boiter qu'il ne comprit jamais toute l'étendue de son sacrifice.

Quant à Médard, il était satisfait de voir Raimond reçu dans la maison de Diethelm, traité comme son propre fils, camarade de Françoise; il ne mettait pas en doute que son maître n'eût le projet de marier plus tard les deux enfants. Néanmoins, comme il y a souvent des contre-temps inattendus, le prudent berger voulut se faire une part dans les bénéfices de son maître, et il s'y prit si adroitement que jamais Diethelm n'en eut le moindre soupçon. Sans remords, il trompa la confiance qu'on lui témoignait: tant il est vrai que souvent, dans le cœur humain, la tromperie peut habiter à côté du dévouement.

Lorsque Raimond fut confirmé, Médard fut un peu surpris de le voir mis au rang de simple berger; il s'attendait à mieux, mais ne cessa d'espérer que lorsque son frère tomba à la conscription et que son maître ne songea pas à le racheter. Dès ce moment, Médard voua une haine profonde à Diethelm, et si ce n'eût été par égard pour sa femme, il aurait porté les mains sur lui; les petites infidélités ne lui suffirent plus, et il rêva une éclatante vengeance. Ce fut dans ces dispositions que Raimond trouva son frère au moment où nous les avons laissés, le jour de la foire de G***.

— Je voudrais, s'écria le soldat, que Diethelm perdît toute sa fortune, afin que rien ne pût plus me séparer de sa fille!

— Enfant, tu es fou, répondit Médard; tu l'auras, et avec elle tout son argent. Si seulement je savais où en sont les affaires de notre maître, car on ne m'ôtera pas de l'idée que cela va de travers...

Les deux frères se mirent à parler de Diethelm. Celui-ci était autrefois un pauvre paysan, mais bon travailleur; il vint comme domestique à Buchenberg, et épousa, contre le gré de sa famille, une riche veuve, la sœur de David. Diethelm était naturellement fier et orgueilleux; lors de son mariage, ses parents vivaient encore, ainsi que ses six frères et sœurs, et tous étaient dans la misère. Peu à peu, tout ce qui portait son nom, de près ou de loin, fut dans l'aisance, et le village de Letzweiler fut comblé de ses bienfaits. Il avait peine, lorsqu'il y venait, à empêcher qu'on ne lui baisât les mains : sa générosité était sans bornes; aussi faisait-on courir les bruits les plus exagérés sur sa

fortune; on disait qu'il avait gagné le gros lot à la loterie, ou bien trouvé un trésor caché dans ses champs. Ces suppositions lui plaisaient, et sa bienfaisance devenait de la prodigalité. Bientôt nommé maire du village, il voulut se reposer entièrement; mais cette nature ardente ne pouvait rester oisive. Il entreprit un commerce de grains; de là le germe d'une animosité sourde, qui ne manque jamais d'exister entre les laboureurs et les spéculateurs; il se vantait de gagner plus d'argent en une heure, sans bouger de chez lui, que ses voisins en travaillant trois mois sans relâche. Mais vint une mauvaise année, Diethelm perdit une somme considérable, vendit ses champs, malgré l'opposition de sa femme, ne garda que les prairies, et s'adonna à l'éducation des moutons et au commerce de la laine. Les environs de Buchenberg semblaient faits exprès pour favoriser ses plans; les bestiaux pouvaient passer sept mois au pâturage, mais néanmoins il y avait aussi des épidémies qui décimaient les troupeaux, et il s'ensuivait des pertes considérables.

Médard, tout en détestant son maître, ne manquait pas d'un certain dévouement, mais lorsque ce bon sentiment allait prendre le dessus, on aurait dit que Diethelm prenait à tâche d'humilier son berger en lui jetant à la tête son séjour à la Maison centrale, et en profitant de cet avantage pour le tyranniser. De là le sentiment d'amertume toujours plus profond qui animait Médard, et lui faisait souhaiter une occasion de prendre sa revanche. Raimond, au contraire, aimait Diethelm et avait su s'en faire aimer.

V

Tandis que les deux frères s'entretenaient ainsi de leur maître, celui-ci était assis dans le salon de l'hôtel de l'Étoile, dégustant les meilleurs vins et prêtant l'oreille aux confidences de son hôte. Il n'était pas fâché de secouer ses propres préoccupations en prenant part à celles des autres.

— Il y a peu d'années, disait le maître d'hôtel, que j'étais boucher; je joignis bientôt une petite auberge à mon commerce; mais maintenant, il n'y a plus moyen de faire marcher les deux choses de front. Les voyageurs deviennent si exigeants, qu'il faut à un aubergiste plus d'instruction qu'à un négociant : il doit connaître les langues de tous les pays environnants; aussi ai-je envoyé William, mon fils aîné, d'abord à Genève, puis au Cygne, à Francfort, que nous considérons

comme l'université de nos sommeliers; je voudrais l'établir pour son propre compte en lui achetant l'hôtel de l'Ange, qu'il relèvera certainement, mais il faut d'abord lui trouver une femme jeune, riche et active, dont il fera sûrement le bonheur.

— Votre fils est bien jeune encore, dit Diethelm, et il me semble qu'il pourrait attendre encore quelques années; alors nous pourrions voir.

A ce moment parut Reppenberger : il n'y avait pas moyen de lier aucune affaire; les étrangers offraient la moitié de la valeur, et encore pas d'argent comptant.

— Eh bien, je garderai tout! s'écria Diethelm à haute voix; puis il ajouta négligemment en s'adressant à son hôte : — Pourriez-vous me prêter cinq cents écus pour une heure?

— Pour une heure! certainement, répondit-il. Un marchand m'en a justement confié mille; mais tu me les rapporteras sûrement dans une heure? S'ils étaient à moi, je n'hésiterais pas à te les confier, car ils seraient plus en sûreté entre tes mains que dans ma caisse. Les valeurs sont moitié en or, moitié en papier, que préfères-tu?

— Les louis, car Steinbauer a une prédilection pour les espèces.

Diethelm reçut un petit sac gris rempli de rouleaux d'or; il en chargea Reppenberger, avec lequel il se dirigea vers l'hôtel de la Poste où il compta la somme promise à Steinbauer. Celui-ci recompta les louis, les mit dans sa poche et disparut.

En sortant de la maison, Diethelm déclara à Reppenberger qu'il lui fallait absolument mille écus le jour même, dût-il les voler dans la caisse du bon Dieu. Reppenberger avait un bon conseil à lui donner : le receveur de l'endroit avait une somme importante disponible, mais il ne consentait à s'en dessaisir qu'en prenant hypothèque sur les biens de l'emprunteur. Diethelm hésita; ce qui lui restait de biens, sa maison et ses prés appartenaient à sa femme, il ne pouvait donc pas les aliéner sans la dépouiller; et d'ailleurs la considération dont il était entouré ne croulerait-elle pas lorsqu'on saurait ses propriétés hypothéquées? Pourtant, il lui fallait de l'argent à tout prix. Il sourit du bout des lèvres quand Reppenberger lui dit que la maison Diethelm était assez solide pour supporter un pareil emprunt, mais son cœur saignait, et jamais sa main n'avait autant tremblé que lorsqu'il endossa les lettres de change. Tant qu'à faire et pour sortir définitivement d'embarras, il emprunta deux mille écus.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue, un nuage s'étendit sur ses yeux; il lui semblait que tout le monde devait lire sur son front ce qu'il venait

de faire, et il se voyait dans peu d'années peut-être incarcéré pour dettes. Mais personne ne lui témoigna moins d'empressement ou de respect, et il consentit à rester à G*** jusqu'au lendemain pour conduire sa fille au bal. Il voulut seulement faire prévenir sa femme de ce retard, et il alla à cet effet à la recherche de ses bergers.

Médard lui remit l'argent provenant de la vente de ses moutons. Il reçut un bon pourboire, avec l'ordre d'avertir dame Marthe du retour différé de son mari et de sa fille, et de la prier de tout préparer pour la réception des marchandises et des nouveaux troupeaux.

—Bah ! pensa Diethelm, pourquoi ne ferais-je pas comme tant d'autres, et n'userais-je pas de mon crédit et de la confiance qu'on me témoigne? Quelques traits de plume sur du papier, et je puis continuer brillamment mes affaires.

Tandis que leur maître rassurait ainsi sa conscience, les deux frères prenaient la route de Buchenberg.

VI

Le premier mouvement de Diethelm, lorsqu'il eut entre les mains l'argent de son berger, fut de retirer son billet de chez le receveur ; mais, réflexion faite, il le garda, ne voulant plus être pris au dépourvu, comme il l'avait été déjà.

Au tumulte de la foire succédait un calme parfait ; les paysans étaient repartis, les marchands forains pliaient bagage, il n'y avait presque plus personne dans les rues.

Diethelm voulut aller surveiller l'expédition de ses marchandises et donner ses ordres à Reppenberger, qui lui montra cinq immenses chars prêts à partir pour Buchenberg.

Tandis que Diethelm revenait lentement à l'auberge, il se sentait perdu dans cette ville de G*** qu'il connaissait pourtant si bien, et lorsqu'il entendit sonner l'*Angelus*, il eut comme un frisson.

Il fut reçu à l'hôtel de l'Étoile par une jeune fille en robe blanche avec des fleurs dans les cheveux. Il lui fallut un moment pour reconnaître Françoise, qui avait essayé la toilette d'une des filles de la maison pour aller au bal. Elle était vraiment méconnaissable ; mais, au lieu de lui témoigner de l'admiration, son père lui adressa des reproches ; car soit orgueil national, soit le sentiment que ce costume ne convenait pas à sa fille, il était sérieusement mécontent. Tandis qu'on essayait de l'apaiser, une voix fit entendre ces mots : — Monsieur Diethelm

a raison, le costume de paysanne ne doit pas être quitté; il est le plus commode et du moins la mode n'y change jamais.

Diethelm reconnut avec effroi le receveur; mais, se remettant promptement de son trouble, il s'approcha de lui et se vanta de tenir plus que personne à sa position sociale.

Un négociant de la ville, nommé Gabler, se joignit à eux, et bientôt ils furent absorbés dans une conversation sur les avantages comparatifs de la ville et de la campagne. Diethelm résolut de saisir l'occasion de jeter à tous de la poudre aux yeux; le receveur venant à parler de la sécurité que donne une solide hypothèque, Diethelm fit entendre qu'il en possédait plusieurs, mais que jamais il ne ferait usage de ses droits quand il s'agirait de son commerce : il lui semblait qu'il ôterait ainsi une des poutres de la maison, et que tout l'édifice croulerait.

On loua sa générosité; il trouva tous ces éloges bien doux, et finit par se persuader qu'il les méritait.

Gabler, qui, à côté de son négoce, était directeur d'une compagnie d'assurances, pressait beaucoup Diethelm d'assurer toutes ses marchandises et ses propriétés; il trouva une grande résistance, qui ne fut vaincue que lorsque le receveur et le maître de la maison eurent fait comprendre à Diethelm tout l'avantage d'un pareil arrangement; il consentit enfin, mais lorsqu'on en vint à une assurance personnelle sur la vie, la discussion recommença et allait s'échauffant, quand un incident vint heureusement y faire diversion.

Un jeune tisserand de la ville vint demander Diethelm, qui en l'apercevant courut à lui, lui serra la main et l'obligea de s'asseoir près de lui pour souper.

Kübler, après quelques façons, finit par accepter; il devait sous peu épouser une nièce de Diethelm, qui la dotait généreusement.

Le jeune homme raconta ce trait de bonté de son futur oncle, et de toutes parts s'éleva un concert de louanges et d'admiration.

— Si monsieur Diethelm répond pour vous, dit Gabler, vous pourrez venir vous approvisionner chez moi.

Au moment où Diethelm entra dans la salle de bal, il était tellement enflé de ses succès, qu'il lui sembla qu'on ne lui faisait pas assez d'honneur, en ouvrant la porte à deux battants.

Néanmoins, au bout de peu de temps, cette animation, ce bruit, ces danses fatiguèrent notre héros, qui fut heureux de se réfugier avec son nouvel ami, l'hôte de l'Étoile, autour d'un flacon de vin; sans en venir à une explication définitive, chacun semblait tacitement

compter sur un projet d'union entre William et Françoise ; les jeunes gens eux-mêmes paraissaient très-bien disposés, et il était fort tard lorsqu'on songea à se séparer.

Pendant ce temps, madame Diethelm était seule à Buchenberg. C'était une grande et forte femme, et il était visible qu'elle était de plusieurs années plus âgée que son mari : elle filait près de la fenêtre, mais son front soucieux décelait un profond chagrin ; elle avait demandé à plusieurs de ses voisins des nouvelles de Diethelm, et ne pouvait croire tout ce qu'on lui disait des achats immenses qu'il avait faits. Sans connaître à fond ses affaires, elle n'ignorait pas sa pénurie d'argent dans le moment actuel, et ne pouvait s'expliquer comment il avait pu se livrer à des opérations si considérables. Absorbée dans ses réflexions, tout le mouvement qui s'était fait autour d'elle, lorsque les villageois étaient revenus tumultueusement de la foire, lui était demeuré inaperçu ; elle ne voyait pas même venir la nuit et ne pensa pas à demander de la lumière ; elle était saisie d'une angoisse dont elle ne pouvait se défendre, et pourtant on ne lui avait rien appris de fâcheux, puisque tout le monde s'accordait à dire que Diethelm reviendrait dix foix plus riche qu'il n'était parti.

Un moment elle parut oublier ses appréhensions, et prêta l'oreille aux récits de sa servante, qui lui rapportait les cancans du village ; mais neuf heures sonnant, elle envoya tout le monde se coucher et continua solitairement la veillée.

Au moment où la pendule avait retenti, Marthe s'était levée pour la remonter ; ce mouvement lui avait rappelé les premiers temps de son mariage, alors que Diethelm ne sortait presque jamais de la maison et s'acquittait tous les soirs de ce soin-là. Elle ouvrit la fenêtre et écouta : aucun bruit ne parvint jusqu'à elle ; à peine distinguait-elle de loin quelques lumières aux fenêtres des maisons les plus rapprochées ; elle reprit son rouet, mais ses pensées la reportèrent vers le passé. Mariée fort jeune à un vieux et riche paysan, la pauvre femme avait été la victime d'une incroyable avarice ; elle avait connu les privations et la faim au milieu de la richesse ; deux enfants lui avaient été enlevés, et il ne lui restait qu'une fille, lorsque le vieux Grobbauer mourut aussi. Peu d'années après, Marthe, contre le gré de tous les siens et surtout de son frère David, épousa son jeune et beau valet de ferme. Le bruit courut que Diethelm avait demandé sa fille, mais que la mère l'avait accaparé pour son propre compte. Quoi qu'il en soit, à peu de jours d'intervalle, Marthe épousa Diethelm, et la jeune fille un charbonnier des environs.

Diethelm fut d'abord le mari le plus soumis et le plus respectueux, consultant sa femme sur toutes choses, comme s'il était encore son maître valet, mais en dessous dépensant des sommes énormes pour tirer sa famille de la misère. Longtemps Marthe l'ignora, et lorsqu'elle le découvrit elle espéra qu'il l'en instruirait lui-même; mais les mois, les années se passaient, la fortune diminuait sensiblement, et Diethelm ne parlait pas. Un jour enfin, sous un léger prétexte, la bombe éclata; Marthe, qui avait silencieusement amassé ses griefs, entra dans une grande colère et adressa à son mari de sanglants reproches. Diethelm opposa un calme parfait à cette tempête domestique et comprit, mais un peu tard, qu'il n'y avait pas de bonheur possible avec une semblable femme. Il sentit que toutes les jouissances auxquelles il pouvait aspirer viendraient du bien qu'il pourrait faire autour de lui et surtout dans sa famille.

Le lendemain de cette scène terrible il y eut une explication entre les époux. Diethelm s'accusa d'avoir eu tort en dissipant la fortune de sa femme, mais s'excusa en disant qu'il ne pouvait se voir dans l'abondance, tandis que les siens mouraient de faim. Marthe devint plus indulgente en comparant la générosité de Diethelm avec la sordide avarice de Grobbauer, et dès ce moment elle fut la première à envoyer tous les secours possibles à la famille de Letzweiler. La ferme devint renommée par les aumônes qu'on y distribuait; ce fut ainsi que Diethelm satisfit son bon cœur, mais plus encore son besoin de louanges et d'admiration.

Après cinq ans de mariage, lorsqu'il croyait devoir renoncer au bonheur d'être père, Françoise vint au monde, et pour un temps resserra les liens qui unissaient les deux époux.

Mais insensiblement Diethelm prit l'habitude de beaucoup sortir de chez lui; quand sa femme lui en fit l'observation, il répondit qu'il n'avait jamais joui de sa jeunesse et voulait se dédommager dans l'âge mûr. Dès lors, Marthe laissa vendre ses biens, entreprendre le commerce de grains, puis l'élève des moutons, sans faire la moindre opposition.

Elle comprenait qu'elle n'avait été épousée que pour sa fortune, que son mari s'ennuyait auprès d'elle; mais au fond elle avait pitié de lui et l'aimait toujours en songeant qu'il aurait pu être plus heureux avec une femme plus jeune et moins riche qu'elle.

Diethelm, de son côté, revenait souvent bon et affectueux auprès d'elle, voulant la dédommager des mauvais moments que ses absences lui causaient. Ainsi pendant vingt-deux ans, ces deux êtres

unis par des liens indissolubles passèrent leur vie dans des alternatives de disputes ou de raccommodements, cherchant à se rendre le moins malheureux possible et n'y réussissant jamais. Françoise était rarement au logis, suivant son père dans toutes ses courses, désireuse avant tout de plaire, d'être admirée et surtout enviée, méprisant sa vieille mère, et cherchant le plaisir et la gloire comme le souverain bien.

La nuit avançait, lorsque tout à coup le bruit d'une voiture se fit entendre; avec la vivacité d'une jeune fille qui court à la rencontre de son fiancé, Marthe saisit la lanterne et s'élança dans la cour en appelant Diethelm. Mais un cri de désappointement lui échappa lorsqu'elle entendit une autre voix lui répondre :

— Qu'avez-vous donc, maîtresse ?

C'était Médard. Raimond était derrière lui.

— Que veut ce gendarme? demanda Marthe.

— Ce n'est pas un gendarme, c'est mon Raimond, répondit le berger, tandis que son frère baisait la main froide et tremblante de la pauvre femme.

Avant de gagner sa chambre, Médard raconta les événements du jour et transmit les ordres de son maître. Marthe ne répondit rien, mais devint pâle comme la mort : elle monta chez elle, se jeta sur son lit et, au milieu de ses sanglots, répétait avec amertume : — Malheureux, tu causeras donc notre ruine ! tu nous réduiras donc à la mendicité ! Ses larmes étouffèrent sa voix, elle pleura longtemps, puis, vaincue par la fatigue, elle finit par s'endormir.

VII

Les cloches de la ville, appelant les fidèles à la prière du matin, vinrent interrompre le sommeil agité de Diethelm; avec le nouveau jour, il allait reprendre son fardeau de soucis et la conviction qu'il avait agi la veille avec une extrême témérité ; mais, dit le proverbe, quand le vin est tiré, il faut le boire ; faisant taire les reproches de sa conscience, le fermier se leva, appela sa fille (très-humiliée de reprendre ses habits de paysanne), et ils se dirigèrent vers la boutique de Gabler pour acheter du drap pour un manteau pour Marthe. Françoise fit beaucoup d'emplettes pour son propre compte, et lorsqu'il fut question de payer, le marchand n'en voulut

pas entendre parler, trouvant, disait-il, qu'avec de semblables pratiques, on ne soldait les comptes qu'au bout de l'année.

— Encore une preuve de la confiance qu'on a en moi, se dit Diethelm tout bas; et il sortit du magasin plus fier qu'il n'y était entré et prenant jour avec Gabler pour l'estimation de ses propriétés et de ses marchandises, afin de les assurer définitivement contre l'incendie.

Les adieux à l'hôtel de l'Étoile furent affectueux; on se promit de se revoir bientôt, pour conclure définitivement la grande affaire.

Enfin voilà le père et la fille montés sur leur char; les chevaux partent au galop, effrayant tous ceux qui se trouvent sur leur chemin, et s'attirant les malédictions des charretiers qui, pour éviter un choc, sont souvent obligés de s'embourber. En voyant venir à leur rencontre une charrette vide: — D'où viens-tu? demanda Diethelm au conducteur.

— De Buchenberg, conduire les laines de Steinbauer, fut la réponse.

— As-tu reçu un pourboire?

— Et de qui donc? la maîtresse du logis était invisible; les balles ont été reçues par un berger et un soldat!

— Tiens, voilà pour toi; et Diethelm lui jette une pièce de monnaie en fouettant ses chevaux et en maugréant contre sa femme, qui le décrie dans le pays par son avarice. — Certainement, je ne lui donnerai pas le manteau, elle ne l'a pas mérité, murmura-t-il.

— Mais tu sais bien, père, qu'elle est toujours malade, suggéra Françoise.

L'humeur de son père s'adoucit, et ils continuèrent leur route jusqu'à l'auberge appelée l'*Auberge froide*, parce qu'elle était située sur le haut d'une colline et exposée à tous les vents. Ils avaient rencontré plusieurs troupeaux, et dans la cour de l'hôtellerie trois grandes voitures chargées de laine attendaient d'être conduites à Buchenberg.

— Tout cela est à nous, disait Diethelm à sa compagne avec un sentiment d'indicible orgueil. Il y a trente ans, je ne possédais rien; maintenant je suis riche et veux le devenir plus encore pour toi, ma fille, et pour notre famille de Letzweiler. Après cela, vois si tu peux songer à épouser Raimond, qui est sans sou ni maille.

— Je n'y pense pas non plus, mon père; je veux, moi aussi, vivre dans l'opulence, et oublier ces projets d'enfants, car je n'ai aucun goût pour le métier de gardeuse de moutons.

On détela les chevaux, Diethelm et sa fille entrèrent dans l'auberge, et, quoiqu'il fût encore de bonne heure, se firent servir à déjeuner. Diethelm, malgré tout son orgueil, avait encore bon cœur, et aimait à donner, non pas seulement pour être admiré et remercié, mais surtout pour rendre les gens heureux : aussi fit-il mettre à table les conducteurs de ses marchandises et se montra-t-il particulièrement large envers les pauvres et les voyageurs qui étaient autour de lui. Satisfait de voir les visages joyeux dont il était entouré, son repas lui parut excellent, et il fut flatté de la manière dont son hôte lui exprima sa reconnaissance de ce qu'il l'honorait d'une station chez lui. — Je sais bien, ajouta-t-il, qu'autrefois la maison avait si mauvaise apparence qu'on n'aimait pas à s'y arrêter, mais maintenant les messieurs de la ville viennent souvent jusqu'ici.

— Est-ce pour cela que tu as rebâti? demanda Diethelm.

— Non, j'ai été incendié.

— Étais-tu assuré ?

— Sans doute, et c'est grâce à Gabler que j'ai pu si bien réparer mes désastres et relever ma maison plus jolie qu'autrefois. On m'a bien accusé d'avoir moi-même mis le feu chez moi, mais les juges m'ont acquitté de cette ridicule accusation, et me voici mieux installé que jamais. — Diethelm l'entendait à peine; tout tournait autour de lui. Il paya machinalement, remonta en voiture et partit au galop comme si le diable l'eût poursuivi. Il ne parut rien voir autour de lui jusqu'au moment où un choc violent fit craquer la voiture, le renversa de son siége et le jeta sur le chemin. Les cantonniers accoururent, le relevèrent; il n'avait aucun mal, mais le timon était brisé; on l'attacha avec des cordes, et ce fut à pied, à côté de son char et conduisant ses chevaux par la bride, que Diethelm continua sa route. — Françoise, dit-il tout d'un coup, jamais je ne pourrais m'habituer à vivre dans la misère après avoir connu l'abondance; plutôt mourir que de renoncer à mes chevaux pour marcher comme autrefois! Si j'étais ruiné, tout le village le serait avec moi, et si je ne pouvais plus donner..., non, cela ne sera jamais, ou je me ferai sauter la cervelle.

Françoise le remonta, attribuant ce découragement à la frayeur de leur accident; on arriva ainsi à Muterthailfingen. Il fallut avoir recours au maréchal pour raccommoder le timon; et lorsqu'il put remonter en voiture, Diethelm avait repris toute sa gaieté, son insouciance et son orgueil immodéré.

VIII

Diethelm fit son entrée dans Buchenberg au grand trot; personne n'était là pour l'admirer, mais la cloche du village, qui ne sonnait que pour les enterrements et les incendies, faisait entendre ses sons lamentables. Serait-il arrivé quelque chose à Marthe? Cette pensée l'oppressait et ce fut en tremblant qu'il demanda de qui on sonnait le trépas.

— Le vieux tonnelier Michel est mort hier soir, lui répondit-on.

— Il vaut bien la peine de faire tant d'embarras pour ce vieillard, murmura le fermier; et il reprit le chemin de sa maison.

Elle était située à quelque distance du village, sur le haut d'une colline; elle était belle, vaste, entourée de ses dépendances et de ses nombreuses écuries. La cheminée ne laissait échapper aucune fumée, et le seul mouvement qui se fît était dans la grange où Médard et Raimond aidaient à décharger les marchandises et à ranger les balles dans les greniers. Marthe ne se montrait nulle part; et tandis que Diethelm conduisait lui-même ses chevaux à l'écurie, il lui envoya le manteau par Françoise.

Il alla inspecter ses ouvriers, gronda Médard qui ne séparait pas les diverses sortes de laines, et n'osa pas cependant le tancer de son impertinente réponse, comme il le faisait souvent, dans la crainte de l'irriter et d'augmenter le déplaisir de sa femme, qui aimait beaucoup Médard. Il se tut et rentra dans la maison; là, Marthe commençait à faire les préparatifs du dîner. — Pourquoi n'as-tu pas encore allumé le feu? dit-il.

— J'attendais que tu te chargeasses toi-même de ce soin, répondit-elle en grommelant.

Diethelm la regarda stupéfié. Comment avait-elle pu deviner que deux fois, depuis le matin, la pensée lui était en effet venue d'incendier sa maison? Mais Marthe, sans avoir le moindre soupçon de ce qu'elle venait de réveiller dans le cœur de son mari, se mit à gronder sa fille sur sa prodigalité, car Françoise n'avait pas encore déposé ses habits du dimanche pour reprendre ceux de tous les jours. Voyant la tournure que prenaient les choses, Diethelm reprit courage: — Es-tu contente de ton manteau? dit-il; j'ai voulu que tu eusses aussi ton cadeau; et il se mit à lui apporter du bois comme dans les beaux jours de leur lune de miel.

La paix était signée; on se mit à table, et Diethelm mangea pour que Marthe ne soupçonnât pas son arrêt à l'Auberge froide; néanmoins son intérieur lui paraissait si sombre, si froid, si insupportable, qu'il eut un moment la pensée de s'enfuir pour retourner dans ces villes et ces hôtels, au milieu de tous ces gens qui le recevaient comme un roi, et où tout parlait de joie, de considération, de bonheur!

Les troupeaux étaient arrivés l'un après l'autre, et ils étaient casés dans leurs bergeries respectives; les marchandises continuaient à s'entasser dans les magasins; Diethelm donna lui-même son coup de main pour que tout fût rentré avant la nuit. Il s'avança imprudemment au bord d'une fenêtre par laquelle on montait les balles au moyen d'une poulie, saisit la corde et resta un instant suspendu au-dessus du sol à une hauteur effrayante. Tous les assistants étaient muets d'horreur; lui-même, comprenant le danger auquel il était exposé, fut tenté de se laisser tomber pour en finir avec une existence si torturée de soucis et d'angoisses, mais l'instinct de la vie fut le plus fort. Raimond eut la présence d'esprit de faire remonter doucement la marchandise qui faisait contre-poids, et Diethelm se retrouva, chancelant, sur ses pieds et dans les bras de sa femme. La vue du danger auquel il venait d'échapper avait ravivé tout l'amour de Marthe, et c'était avec larmes qu'elle bénissait Dieu de sa délivrance. Elle ne lui permit plus de rester dans la grange, l'emmena dans la maison et l'entoura des soins les plus tendres.

La vie apparut à Diethelm sous un autre aspect que le matin; il se sentait heureux, aimé; ce n'était donc que chez lui qu'il trouverait la paix et le repos. Il fut sur le point de découvrir à Marthe l'état de ses affaires, mais il n'en eut pas le courage. Il lui donna l'assurance qu'il renoncerait bientôt à tout commerce, pour acheter des champs et reprendre la vie paisible du laboureur. Elle le regarda tendrement; son visage, éclairé d'un sourire, sembla presque beau à son mari, qui se dit que l'avenir le favoriserait et les dédommagerait des mauvais moments qu'ils traversaient.

Tout était paisible autour d'eux. Diethelm remonta la pendule, et chacun se disposa à chercher le repos.

(*La suite à un prochain numéro.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

Études critiques sur la Bible, Ancien Testament, par MICHEL NICOLAS. Un vol. in-8°, VII-422 p. Michel Lévy frères. Paris, 1862.

Les lecteurs de la *Revue germanique* n'ont assurément pas oublié les belles études de M. Michel Nicolas sur le Pentateuque et sur les Prophètes. Elles forment une partie du livre que nous annonçons, mais elles ont été considérablement remaniées : la première a été refondue tout entière; la seconde a reçu de nouveaux développements, et, entre les deux, l'auteur en a placé deux autres « sur les principes généraux du mosaisme et sur l'histoire du mosaïsme depuis la mort de Josué jusqu'aux derniers temps de la monarchie. » L'ensemble peut être considéré comme une histoire succincte, mais complète, du monothéisme hébreu de Moïse à l'exil. On voit par quels liens étroits le nouvel ouvrage se rattache au volume publié l'an dernier par M. Nicolas sur « les doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne. » Entre les deux, néanmoins, il subsiste une lacune que l'auteur tiendra sans doute à combler. Nous aurons ainsi, sous une forme un peu fragmentaire, il est vrai, un ouvrage du plus haut intérêt sur une des parties essentielles de l'histoire religieuse de l'humanité.

Nous ne connaissons personne en France qui fût aussi qualifié que notre éminent collaborateur et ami, pour un tel travail. Nos lecteurs ont pu apprécier sa science et sa méthode; la première est allemande, la seconde est française M. Nicolas possède à fond les immenses travaux des Allemands sur l'histoire religieuse du peuple d'Israël, et c'est là, dans cet ordre d'études, la première condition, sans laquelle on n'arrive à rien qui vaille. Nous disons qu'il le possède,

mais il n'est point possédé par eux ; il en est maître, il les juge, les contrôle et les rectifie. La sagacité et l'indépendance de l'esprit ne sont point chez lui inférieures à l'érudition. Sa manière de voir est à lui, et dans un sentier tant fouillé par nos voisins, il a su découvrir plus d'un point de vue nouveau, plus d'une explication ingénieuse. L'étude sur l'histoire du mosaïsme notamment est, dans le détail, pleine de vues entièrement neuves. Nous n'osons dire que M. Nicolas soit toujours arrivé à une certitude absolue, parce qu'en ces matières la certitude est presque impossible à réaliser. L'histoire des idées doit nécessairement se ressentir des lacunes qu'on ne comblera jamais dans l'histoire du texte. Mais dans leur ensemble, et tels qu'il les résume dans sa préface, les résultats auxquels est arrivé M. Nicolas peuvent, ce nous semble, être considérés comme acquis : « Le mosaïsme, dit-il, est contenu dans le Pentateuque ; mais c'est un fait aujourd'hui incontestable, que ce document, dans sa forme actuelle, n'est pas de la main de Moïse. Est-ce à dire qu'il ne peut fournir que des données trompeuses ou du moins incertaines, sur l'œuvre du grand législateur des Hébreux ? Je crois avoir établi que le Pentateuque est un recueil de parties de provenances diverses qui, après avoir passé par différentes phases d'agrégation, n'ont reçu que fort tard la forme sous laquelle nous le possédons, mais dont plusieurs, dans l'Exode, dans le Lévitique et les Nombres, remontent à une époque antérieure à l'établissement des Hébreux dans la terre de Chanaan, et nous permettent de reproduire dans leurs traits essentiels les conceptions mosaïques. Une comparaison attentive de ces institutions avec l'état postérieur du peuple hébreu montre avec évidence qu'elles n'ont jamais été en vigueur parmi les Israélites, et que le mosaïsme, dans ses principes fondamentaux, n'a été connu et adopté que d'une très-petite partie de la famille de Jacob, avant les derniers temps de la monarchie. Je me suis efforcé de rétablir, à l'aide des livres bibliques eux-mêmes, plus sévèrement interrogés, la vérité historique, et je pense avoir prouvé que le mosaïsme, repoussé à son principe par la masse de la nation, longtemps méconnu et ignoré, ne pénétra en Israël que lentement et que ce ne fut qu'après de longues luttes qu'il triompha décidément, au moment que le royaume de Juda allait disparaître pour toujours sous les coups des Chaldéens. » Le triomphe du mosaïsme fut l'œuvre des prophètes.

Il est à peine besoin d'ajouter que le point de vue de M. Nicolas est exclusivement historique et critique, et que ses recherches ne sont troublées par aucune préoccupation dogmatique. Ce point de vue, que l'on essaye aussi de faire prévaloir dans cette *Revue*, est malheureusement encore nouveau en France, où l'on cherche volontiers dans les travaux de ce genre quelque intention d'attaque ou d'apologie religieuse. Nous l'avons déjà dit bien des fois et nous ne cesserons de le répéter : la religion est en dehors de ces recherches ; le principe du sentiment religieux est en nous, il y est, il y a été, il y sera toujours. Étudier les phases successives qu'il a traversées, et les formes qu'il a revêtues chez les divers peuples, c'est lui rendre hommage, et non le menacer.

A. Nefftzer.

LITTÉRATURE

LIBRAIRIE HACHETTE : — LIVRES ENFANTINS

L'heure presse : voilà la grande fête des enfants Noël et le premier de l'an. Tout s'illustre pour les marmots ; on s'est mis à l'œuvre avec un zèle inépuisable, et de toutes parts surgissent les étrennes instructives.

Voici « l'A B C, » l'alphabet enchanté !

« Plus d'enfant récitant ses lettres de travers !
» En une heure on apprend l'alphabet et cent vers. »

En une heure ! c'est trop peu vraiment. Qui voudra encore se donner la peine d'apprendre l'alphabet ?

Voici venir encore « les Bêtes » illustrées par Bertall, — cours d'histoire naturelle et de morale à l'usage des petits enfants.

Est-ce tout ? Non pas, s'il vous plaît. Il ne faut pas oublier « Jean-Jean Gros-Pataud, » histoire allemande accommodée pour les petits Français de trois à six ans. — Et les « Infortunes de Touche-à-Tout ! » — Et le célèbre « Pierre l'Ébouriffé, » qui, lui, a déjà fait son tour du monde et qui va sans doute le recommencer encore, toujours !

C. D.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

PÉRIODIQUES ALLEMANDS

Kuhn. *Zeitschrift fur vergleichende sprachforschung* (Recueil périodique de philologie comparée). X^e vol., 2e cahier.

H. L. Ahrens, poursuivant la controverse sur l'origine des pronoms grecs ἑκάτερος et ἕκαστος, tombe d'accord avec M. Benfey sur les points suivants : 1° Que ces deux mots n'ont jamais commencé par un digamma (F) ; 2° que l'usage homérique suppose la présence d'une autre initiale perdue plus tard, soit *y*, soit *s*; 3° qu'il faut décomposer ἑ—κατερος, ἑ—καστος. *Κατερος et *Καστος sont d'anciens pronoms interrogatifs. Reste à expliquer le préfixe ἑ. M. Benfey y croit voir le pronom relatif, en sanscrit *ya*. M. Ahrens objecte, d'abord qu'on n'a pas encore trouvé de trace de la lettre *y* dans Homère, puis que la composition du pronom interrogatif avec le pronom relatif forme en grec ὁπότερος et ὁποστος qui, d'après M. Benfey, seraient donc identiques dans le fond avec ἑκάτερος et ἕκαστος, ce qui est inadmissible, à cause des différences de forme et de signification. Il faut donc revenir à la thèse de M. Arhens qui suppose que la lettre initiale qui s'est perdue était un *s*. Le même préfixe *se* se retrouve dans les composés latins *se-cus* (*extrinsecus*), *se-orsum, se-d, se-cedere, si-ne,* etc. Partout il marque la séparation, l'isolement. Ceci conduit à y reconnaître la forme abrégée de l'ancien *sam*, *sem, sim,* qui sert à désigner l'unité, p. e. dans *sim-plex, singularis,* etc. Ainsi le mot ἕκαστος (chacun) voudrait proprement dire : *un qui, quiconque.* — W. Sonne, dans plusieurs articles (cah. 3 et 5), reprend la question sur l'identité des *Charites* grecques et des *Haritas*, chevaux solaires védiques : question qui a été soulevée premièrement et résolue affirmativement par M. Müller (V. *Revue germanique*, t. III, p. 34). Ce qui, d'après M. Sonne, doit porter tout d'abord à douter de cette identité, c'est la ressemblance absolue même qui règne entre les deux formes *harit* et χαριτ et qui est bien rare entre des idiomes aussi distants l'un de l'autre que le grec et le sanscrit. Puis, le nom des *Charites* étant dérivé du verbe χαίρω, comment sera-t-il possible de faire accorder les deux significations de χαίρειν qui veut dire *se réjouir*, et de *harit* qui veut dire *jaune* ou *couleur d'or?* Pour trouver la réponse, M. Sonne passe à l'examen de la racine des deux mots. La forme primitive de cette racine est *char*, en sanscrit

har ou *ghar*. Elle présente la double signification de *jaillir* et de *luire*, parce que, dans la manière de sentir forte et dans le langage poétique de l'antiquité, la lumière du soleil jaillit et inonde la terre de ses rayons comme des eaux d'un torrent. Elle sert encore à désigner des couleurs éclatantes et la couleur en général (χρῶμα). Le sens se modifie dans les formes secondaires commençant par une labiale ou par une dentale : sanscr. *ghra* ; lat. *flag*(*rare*) ou *frag*(*rare*); français *flairer*; sanscr. *gharma* ; grec θερμό; lat. *fer*(*vidus*) ; allemand *warm* (chaud). Enfin la forme appelée désidérative qui résulte de l'addition d'un *s* : sanscr. *ghar-s* ; lat. *horr*(*eo*) au lieu de *hors*(*eo*), prend la signification de *frémir*, soit de plaisir, soit de douleur, de peur, etc. C'est à cette dernière forme que l'on a comparé le verbe χαίρω, avec la supposition que la diphthongue αι a remplacé le sélidé : χαιρ = χαρς. M. Sonne, par une douzaine d'exemples, prouve que cette supposition est insoutenable. D'autres ont comparé χαίρω avec le verbe sanscrit *háryâmi* (je désire), mais les significations diffèrent. M. Sonne revient donc à la racine *ghar* et la rapproche de χαίρω par l'intermédiaire de la forme non allongée χαρ, qui, de même que le verbe sanscrit, exprime un accès subit de joie ou de colère. Il en suit que la comparaison de *harit* = χάριτ se trouve justifiée quant à la racine. Reste à savoir si la terminaison est la même des deux côtés. Le véritable sthème du mot grec n'est pas χάριτ, mais χάρι, ainsi que le montre la forme de l'accusatif χάρι-ν. Il ne faut donc pas comparer *harit* avec χαριτ, mais *hari* avec χάρι. *Hari*, nous l'avons dit, sert à désigner la couleur des chevaux solaires et plus tard, par suite de la confusion de l'attribut avec la chose, ces chevaux eux-mêmes. Mais le véritable nom générique du cheval, son nom *proethnique*, c'est-à-dire qui date d'avant la séparation des peuples, est *akva* (lat. *equo* ; grec ἵππο; allem. *ehu*); tandis que le nom de *hari* appartient à une époque plus récente et au sanscrit exclusivement. Il n'est donc pas probable qu'il se retrouve dans le nom des *Charites* grecques. Mais si le mot *hari* n'existe pas en grec, sa signification du moins revient dans les noms des chevaux d'Achille, *Xanthos* (alezan) et *Balios* (cheval pie). Et comme le nom d'Achille lui-même Ἀ-χιλλεύς ; sanscr. *su-charyu*, *très brillant*, attribut du soleil) désigne un héros solaire, on sera fondé d'identifier ces chevaux aux chevaux solaires appelés *haritas* en sanscrit, et dès lors il devient intéressant de connaître leur mythe et leur généalogie.

Ils ont été engendrés « par Zéphyr et la harpie Podargé, dans une verte prairie à côté du fleuve Océanos. » (*Iliade*, XVI, 14.) Cette scène est connue : la verte prairie, c'est la prairie du ciel (V. *Revue germanique*, t. XIII, p. 332); le fleuve Océanos, c'est le fleuve des eaux célestes, et la harpie Podargé (aux pieds rapides), c'est la tempête, identique à Erinnys, sanscrit *Saranyu*. La même généalogie est donnée à d'autres chevaux mythiques, tels qu'Aréion et Pégase, avec cette différence qu'ici c'est Poséidon qui prend la place de Zéphyr. Le nom de ce dernier, d'après M. Sonne, dérive de la racine *yabh* (engendrer), de sorte qu'il correspondrait aux surnoms de Poséidon *Phytalmios*, *Genesios* : Poséidon est le seigneur des vents et de la tempête. M. Sonne le prouve par une série de mythes qui montrent que les divinités des nuages, des vents et de la tempête, telles que es Erinnyes, les Harpies, les Danaïdes, les Aloïdes, Éole lui-même, Mimas,

Macaréus, Zéphyr, Boréas, etc., retrouvent de toutes parts leur centre et leur prototype dans Poséidon, plus exactement dans Poséidon Phytalmios ou Hélios-Poséidon. C'est le dieu de l'enfer; le soleil (*Hélios*) du monde chthonique, comme Proserpine en est la lune. Ce que l'on prend ordinairement pour des noms propres du dieu de l'enfer, par exemple *Hades* (l'Invisible) et *Pluton* (le Riche), ne sont que des attributs de ce Poséidon-Hélios, du soleil descendu sous l'horizon, dans l'autre monde. Ce dieu-soleil chthonique possède des chevaux, de même que le soleil céleste. Il en tire ses attributs de *Klytopolos* (célèbre à cause de ses poulains), et *Chrysénios* (aux rênes d'or). Sur son char, il enlève Proserpine, sa fiancée, quand la lune disparaît dans l'ouest. Le nom de Proserpine veut dire la « Brillante de lumière. » Elle s'appelle Δέσποινα, maîtresse de la maison ou du siége, parce que le ciel et la terre sont le siége de la divinité. M. Sonne y ajoute encore quelques autres mythes d'origine éolienne, où partout on voit percer cette conception de Poséidon-Hélios. Celui-ci, de son côté, montre une certaine parenté avec le Zeus de Dodone, qui figure comme son rival auprès de Thétis, mère d'Achille, et de plus avec Pélée, père d'Achille. Nous avons donc trois séries de noms : Zéphyr, Pélée, Poséidon, Zeus, comme père; — Podargé et Thétis, comme mère; — Xanthos, Balios, Achille, comme fils, qui toutes, de différentes manières, reproduisent la même idée : le mariage du père cosmogonique avec la nuée (en sanscrit *Savitar* et *Saranyu*), les deux figurés sous forme de cheval, et leur fils, le soleil, figuré tantôt comme cheval aussi, tantôt comme héros.

Hygin (*Fab.* 183) cite les noms des quatre chevaux solaires : Eous, Æthiops, Bronté, Stéropé. Les deux premiers, par leurs noms, se rattachent à l'aurore et à la chaleur d'été. Bronté (tonnerre) et Stéropé (foudre) trouvent leur explication dans la légende de Pégase, le cheval ailé. Cette légende remonte à une époque où l'on adorait encore comme dieu suprême le soleil (sansc. *svarya*, *sûrya*, ὕλλος, ou *ausalia*, ἥλιος), au lieu du ciel (*Dyaus*, Ζεύς). Ces deux divinités suprêmes, dans l'histoire des religions antiques, se touchent souvent et semblent se confondre quelquefois, pour se combattre ailleurs. Dans le système olympique, consacré par l'épopée d'Homère, c'est Zeus, la divinité comparativement plus abstraite, plus immatérielle, qui a obtenu le dessus, et c'est ce fait qui a déterminé en partie le caractère général non-seulement de la mythologie, mais encore de la culture et de la littérature grecques tout entières. Mais au-dessous de cette religion officielle du système olympique, il y a toujours eu un courant opposé qui, dans les légendes locales, dans les mystères et jusque dans les doctrines des Orphiques, a conservé le souvenir du culte d'Hélios comme dieu suprême. A Corinthe, il était figuré sur un char attelé de dragons ailés. Parmi ses nombreux descendants, on citait Sisyphos et Périclyménos. Ce dernier possède de son père la faculté de se métamorphoser en toute espèce de figures d'animaux, etc. : c'est le soleil qui tantôt se couvre de nuages, tantôt sous forme de serpent les perce dans l'éclair. C'est encore le soleil traversant la tempête qui a donné l'idée tantôt d'une roue munie de la foudre, tantôt d'un char attelé de chevaux qui hennissent, ou de dragons qui sifflent, auxquels s'ajoutent les rênes (c'est-à-dire les rayons),

le fouet (l'éclair) et enfin Hélios lui-même monté sur son char. Ainsi donc, Bronté et Stéropé, les deux chevaux solaires d'une origine évidemment plus récente, puisqu'ils ne portent que les noms propres servant à la fois de noms communs, ne sont au fond que les personnifications des attributs de Pégase, porteur de la foudre et du tonnerre (Hésiod., *Theog.* 286) qu'il produit de son coup de pied. Pégase est né, en même temps avec Chrysaor, de Poséidon et de la Gorgone appelée Méduse. *Chrysaor* signifie *le garde de l'or* ou *de la lumière*. C'est encore le nom d'un dieu solaire, donné, dans l'occasion, soit à Zeus, soit à Apollon. Dans le nom de Πήγασος ou Πήδασος (par le changement de γ en δ, qui provient de la tendance proethnique de transformer les lettres gutturales en palatales) on découvre la racine πηγό, qui sert à désigner soit le château de nuages (πηδασα) bâti par les géants solaires, soit ce même nuage figuré en cheval.

M. Sonne termine cet aperçu des mythes de Poséidon et de son entourage par l'étymologie de son nom. Il reste d'accord avec l'opinion généralement reçue en dérivant la première partie du nom ποσει-δάων (dorique ποτῖ-δάν) de la racine πί-νω, ποῖ, ποτῖ, qui désigne la boisson ou l'eau, et en prenant les formes ποτῖ, ποσῖ, ποσει pour des datifs ou plutôt pour des locatifs. Quant à la seconde partie du nom, il y voit l'équivalent de la particule sanscrite *ja, jà* (*né, née*), avec le changement déjà signalé de γ ou *j* en δ, de sorte que ποσειδάων voudrait dire : *celui qui est né* ou *qui naît de l'eau*. Cette étymologie se trouve confirmée par l'analyse des noms patronymiques en grec. Ainsi Κεκροπίδη(ς), fils de Cécrops, n'est point composé de Κεκροπ-ίδη (semblable à Cécrops), mais de Κεκροπί-δη (δη, sanscr. *ja, né de Cécrops*). Poséidon est encore le père de Bellérophon, dont la légende raconte que monté sur Pégase il allait escalader le ciel, mais qu'il fut saisi par le vertige et rejeté par son cheval sur la terre, tandis que celui-ci entra au service de Zeus ; c'est l'image du soleil montant au ciel jusqu'au midi, pour retomber vers le soir. La même légende se retrouve dans les Védas. Ici Pégase s'appelle *Etaça*. Il combat avec *Sûrya* (Bellérophon), et il le défait à l'aide d'*Indra* (Zeus). Le véritable mythe, comme toute conception originale, se reproduit à l'infini, sans jamais se répéter. L'ancêtre de Bellérophon, c'est Sisyphe qui, pour punition de ses méfaits, est condamné dans l'enfer à rouler sur la hauteur d'une montagne (c'est-à-dire du ciel) une pierre (c'est-à-dire le soleil) qui en retombe toujours, pour que sa peine recommence le lendemain.

Le pendant du mythe de Poséidon-Hélios, c'est celui d'Eos-Aphrodité ou d'Aurore. En sanscrit elle s'appelle *Ushas*. Le Sâmavéda la met en rapport avec *Satyâçravas*, nom que les commentateurs ont pris pour celui de l'auteur du poëme, mais qui en vérité n'est autre qu'un attribut du soleil, et qui signifie « *le véritablement illustre.* » C'est la tradition on ne peut plus littérale du nom grec ἘτεοκλεϜες (Ἐτεοκλῆς) : il est appelé roi d'Orchoménos, fils d'Andreus ou du fleuve Céphise. La signification mythique de ce fleuve se trahit par la légende suivante : « Argennos ou Argynnos, cousin germain d'Etéocle, était un beau jeune homme qui aimait à se baigner dans le fleuve Céphise et qui finit par s'y noyer. Agamemnon, pour honorer sa mémoire, éleva à la place un sanctuaire d'Aphrodité Argynnis. » Argynnos ou Argennos (en sanscr. *arjuna*, fém. *arjunî*) veut dire

« le brillant astre. » C'est le nom de l'étoile du matin qui vient se baigner et qui finit par se noyer dans le fleuve ou torrent de la lumière du jour (Céphise). Agamemnon, héros solaire, élève en son honneur un sanctuaire d'Aphrodité *Arynnis*, c'est-à-dire d'Aurore, en sanscrit *ushas*, *arjuni*. Voilà la véritable origine de l'Aphrodité grecque qui a précédé l'Aphrodité phénicienne, et voilà pourquoi Euripide (*Médée*, 835) a pu dire :

« Ils racontent que, puisant dans les ondes du Céphise,
» Aphrodité répand sa douce haleine
» Dans les airs par-dessus la terre !

C'est l'aurore qui, en même temps avec la lumière, répand la fraîcheur matinale puisée, comme disaient les anciens, dans les ondes du Céphise ou fleuve du matin.

« Étéocle le premier a sacrifié aux *Charites* ; » c'est-à-dire que ces dernières se trouvent être en rapport direct avec les divinités de l'aurore. En effet, d'après Apollodore (p. 1044 H), la forme plus brève de χάριτες est χαραί, et χαρά veut dire l'*aurore*. Donc les *Charites* ne seraient autres que les *Ushasas* sanscrites, les *Aurores*. La tradition est indécise, mais non pas inconséquente, en donnant pour épouse à Vulcain tantôt une des Charites (Eos-Charis), tantôt Aphrodité (Eos-Aphrodité). Nous lisons dans le Rigvéda, I, 92, 11 :

« La vierge brille à la lumière éclatante de son amant, » c'est-à-dire : « *Ushas*, l'aurore, apparaît et brille à la lueur d'*Agni*, » le feu du sacrifice, qui est allumé à la pointe du jour et qui s'élève amoureusement vers elle. Or *Agni*, c'est Vulcain le boiteux, le dieu de la flamme vacillante (Ἥφαιστος en grec, de la racine ἀφαι, sanscr. *vâphâ*, qui sert à désigner à la fois le mouvement tremblotant de la flamme, et le mouvement de va-et-vient de la navette du tisserand); et son épouse, c'est l'Aurore, appelée tantôt Aphrodité, tantôt Charis. L'identité des *Charites* et des *Ushasas* se manifeste par mille traits. Les unes et les autres aiment les sources vives et les belles prairies où elles se livrent à des danses gracieuses. Elles se montrent tantôt nues, tantôt vêtues d'étoffes transparentes (les nuages). Les Védas, par une image aussi hardie que magnifique, comparent l'aurore à une danseuse qui s'élance à l'horizon et fait briller dans les airs son sein vierge. Elle préside au printemps de la vie, comme à l'âge viril, et même dans sa révolution incessante, à la vieillesse et à la mort. La vue de l'aurore inspire au poëte du Rigvéda (I, 113, 11) cette pensée mélancolique :

« Elles ont passé, les générations qui jadis l'ont vue,
» L'Aurore, la brillante, comme nous la voyons à présent,
» Et d'autres viennent déjà, qui la verront dans l'avenir !

Nous nous arrêtons ici, abandonnant au lecteur qui en serait curieux de poursuivre dans le travail même de M. Sonne l'explication ultérieure des noms et des mythes nombreux des Charites grecques.

K. *Regel* : Sur la racine allem. *druh-en*, anglo-saxon *pro-jan* ; lat. *turg-ère*,

— Annonces : « Sur la prononciation, les voyelles et l'accentuation de la langue latine (Ueber aussprache, vokalismus und betonung der lateinischen sprache), par *W. Corssen*, II[e] vol., Leipzig, 1859 ; » « Sur la formation de l'infinitif du présent passif en latin (Ueber die bildung des lateinischen infinitivus praesentis passivi), par *L. Lange*, Vienne, 1859; » *Guilelmi Schmitzii*, studia orthœpica et orthographica latina. Programme du gymnase Düren, 1860. » *Aufrecht; herba*, ὀρβή, de la racine ΦΕΡΒ, sanscr. BHARV.

3[e] cahier. *Th. Kind* communique quelques extraits d'un Recueil publié à Athènes sous le titre Νέα πανδώρα (1859, cah. 227 et 229), sur les particularités grammaticales et sur les idiotismes du dialecte de l'île de Lesbos. *Walter:* Sur la formation des noms latins en *es*, gén., *itis*, par exemple, *eques*, *equi tis*, *equo ta s*, ἱππό-τη-ς. — *M. Schmidt* : Quelques remarques sur le dialecte éolien. — *G. Stier* dresse la table des différentes formes du sixième nom de nombre dans les langues indo-européennes. Il en résulte que le Zend a conservé celle dont on peut dériver toutes les autres et qui par conséquent doit être regardée comme forme primitive (*khshvas*).

4[e] cahier. *H. Weber* : Additions à l'étymologie grecque : ἀϝείδω (de la racine sanscr. *vd*, ἄϝ-ημι) ; λοιδορέω (de la racine *lâ*, dont on a formé *λι-ω, *λειδ-ω, λοίδ-(ορ-ος); χελιδών (de la racine *chal*, imitant la voix de cet oiseau; de même *hirundo*, de la racine sanscr. *ghar*, lat. *gar-r-ire* et *hir-r-ire*). — *Th. Kind* donne quelques spécimens du dialecte néo-grec de l'île de Samothrace, empruntés à l'ouvrage de A. Conze : « Reise auf den inseln des thrakischen meeres. Hanovre. 1860. » — *F. Müller*, mots d'origine sémitique en grec : 1° Le scholiaste d'Aristophane (*Nubes*, 23) dit qu'on appelait κοππατίας les chevaux signés de la lettre κόππα et σαμφόρας ceux qui étaient signés de la lettre σαμπῖ. Cette remarque est d'autant plus curieuse que ces deux lettres n'étaient plus usitées en grec, excepté pour exprimer les chiffres 90 et 900. M. Muller, d'après Hitzig (« Die erfindung der alphabets, Zurich, 1840 »), pense que cet usage était d'origine phénicienne. Les Phéniciens employaient le mot *qodés* (sacré) pour désigner des objets de prix. Les deux lettres appelées κόππα et σαμπῖ sont la première et la dernière de ce mot. 2° Les Grecs se racontaient de l'alouette huppée, qu'ayant été née avant la création de la terre, et ayant perdu son père, elle l'ensevelit dans sa huppe. Or cet oiseau, en arabe, s'appelle *qubbaratun*, d'une racine qui, en hébreu, forme *qabar* (ensevelir) et *qeber* (tombeau). 3° ἐλέφας, phénicien, *elef hindi*, étymologie douteuse. — *J. V. Grohmann* propose une nouvelle étymologie du nom du dieu *Wuotan*, du sanscr. *vâta* (vent). D'après Grimm, le mot dérive du verbe *watan*, lat. *vadere*. — *A. Kuhn* ajoute aux exemples qui étaient déjà connus quelques-uns des nouveaux changements de *j* sanscrit en β grec : *jyâ*, βιός (arc); *jyâ*, βία (violence); *jyânâ* (oppression, participe du verbe *jiyate*) se compare avec βινέω (violer); *jyâ* (forcer) et *ji* (vaincre), lat. *vincere* (comparez ἴς, ἶνες, ἶφι, *vis*); *jeh* (bailler), racine de βήξ, βήσσω βῆσσα. — *G. Stier* : sanscr. *paçyâmi*, grec πίταμι ; albanais πάτοι (voir). Cette racine se présente sous une forme double déjà en sanscrit. La première (*paç*) a formé les verbes qu'on vient de lire. La seconde (*spaç*) devient *spec-io* en latin, *spah-an* en allemand, et, par métathèse, σκέπτομαι en grec. —

Fr. Kielhorn dérive les substantifs féminins grecs terminés en ω de thèmes sanscrits terminés en *âs* (ως, ωι, ῳ, ω), accusatif *âsam* (οσα, οα, ω) ou *âm* (ων), génitif *asas* (οσος, οος ou ους;) ou (*âs* ως), datif *asi* (οσι, οι, οι, Λατ-ῷ — ...*âsi*), vocatif *as* (ος, οι). Toutes ces terminaisons proviennent du suffixe *as*, d'autres en ..ων, ..ωνος ou ..ονος, du suffixe *an* et la forme primitive de ces deux suffixes est *ant* — *A. Kuhn* : *pauper* composé de *pau* (peu, comp. *pau-cus*), et de *par* (dans *par-are*, etc.). Annonces : « Encyclopédie de l'étude philologique des langues modernes (Encyclopädie des philologischen studiums der neueren sprachen), par *B. Schmitz*, Greifswald, 1859; 1er supplément, Greifswald, 1860. » Ce livre ne répond pas tout à fait à son titre, parce qu'il ne comprend que le français et l'anglais; mais pour l'étude de ces deux langues, il contient un répertoire raisonné, complet et unique de tout ce qui a été publié sur cette matière jusqu'à nos jours. » — « L'idée de la mort dans les mythes et dans les monuments de l'art des Grecs, etc. (Die Idee des Todes in den Mythen und Kunstdenkmälern der Griechen, etc.), par *W. Furtwängler*, 2e édit., Fribourg, 1860. » Nous avons parcouru ce livre dans le temps, mais nous n'en avons pas parlé ici, parce que nous le jugions complétement dépourvu de critique. Notre jugement se trouve pleinement confirmé par M. A. Kuhn, surtout quant à la partie du livre qui se rapporte aux mythes indiens. — *Fr. Müller* réclame pour les mots οἶνος, *vinum*, comparés par A. Kuhn au sanscr. *vênas*, une origine sémitique, en les rapportant au hébraïque *yain*, éthiopien *wain*, et en faisant remarquer que les Sémites ont connu le vin avant les Indo-Européens. — *M. Bréal* rapproche le nom grec du vent du nord Καικίας de celui de Cacus, héros italique qui avait volé et caché dans une caverne les bœufs (nuages) d'Hercule (soleil). Aux passages cités il faut ajouter Plutarque, *Sertorius*, chap. 17, où la même légende se trouve localisée encore une fois et où les mots σοβαροῦ τοῦ Καικίου πρὸς τὸν ἥλιον ἐρχομένου indiquent clairement le rapport de ce vent avec Cacus, ennemi du héros solaire.

5e cahier. *G. Legerlotz :* Additions au « Précis de l'étymologie grecque (Grundzüge der griechischen Etymologie), par *G. Curtius*. » — Annonces : Deux programmes de M. Ritschl : 1. « De declinatione quadam latina reconditiore » (Déclinaison des thèmes terminés en *i*). 2. « De titulo columnæ rostratæ. » Cette inscription paraît dater du règne de l'empereur Claude; mais elle est rédigée dans un latin archaïque où il est curieux de constater que les philologues de cette époque connaissaient assez bien leur ancienne langue pour pouvoir l'imiter, mais pas assez cependant pour empêcher que l'imitation ne se trahisse. — *A. Gobel* dresse la liste des mots grecs et latins qui sont dérivés de la racine ἀπ, ἀκ. — *A. Weber*. 1. Le thème *marga* (agile) sert à désigner en sanscrit le chevreuil (*mriga*), en zend l'oiseau (*meregha*), en allemand le cheval (*marha;* island, *maer;* celtique, *merch*), enfin en lithuanien la jeune fille (*merga*). 2. ὄνος (l'âne, proprement le portefaix); lat. *onus* (le fardeau); sanscr. *anas* (le chariot). Il faut en distinguer le latin *asinus* (l'âne), goth. *asilus;* sanscr. *asita* (proprement le grison). J. H.

LES CONFÉRENCES LITTÉRAIRES EN BELGIQUE

Bruxelles, 20 décembre 1861.

Depuis quatre ou cinq semaines, les orateurs habituels de nos cercles littéraires ont ouvert leur feu sur toute la ligne. Jamais l'œuvre du progrès intellectuel, moral et politique, par les *Conférences*, n'a été reprise avec tant d'ardeur au début d'une saison. Cette nouvelle demande une explication. La voici :

La liberté d'association a créé en Belgique un nombre considérable de chaires libres, constituant, bon gré, mal gré, l'enseignement supérieur des gens du monde. Sous les noms divers de *Cercle artistique et littéraire*, de *Société littéraire*, de *Société d'émulation*. etc., etc., toutes nos villes du premier et du second rang possèdent au moins une sorte d'académie sans raideur et sans prétentions, et au sein de cette académie, une tribune où chaque semaine, et parfois plus souvent encore, des orateurs nationaux et étrangers professent l'histoire, la philosophie, les sciences et les belles-lettres Des leçons analogues portent en Angleterre le nom de *lectures*, et Paris n'a pas oublié les séances de son Athénée, du quai Malaquais, etc. Ici, quelle que soit la forme que revête cet enseignement donné le soir aux sociétaires et à leurs femmes, qu'il tienne de la causerie familière ou du discours écrit et récité, qu'il ressemble à une lecture universitaire ou qu'il soit une chaleureuse improvisation oratoire, il porte invariablement le nom de *conférence*. Nous avons donc des conférences *de ommi re scibili*. Seulement, et malgré la diversité des sujets traités par les orateurs, — j'allais dire les *conférenciers*, — il est rare que les intentions, les allusions, voire les conclusions positives du discours, n'aient pas une certaine portée plus ou moins politique; car, dans ce pays, la lutte quotidienne entre libéraux et catholiques, c'est la vie, c'est la préoccupation de chaque heure depuis trente ans, et les douze ou

quinze chaires libres dont je vous parle ont été fondées par des associations essentiellement libérales. Et cela est si vrai, que les orateurs français eux-mêmes, MM. Jules Simon, Bancel, Deschanel, Madier-Montjau, etc., se placent tout naturellement au point de vue du parti libéral progressif chaque fois qu'ils exposent la conciliation rationnelle du droit et du devoir, chaque fois qu'ils parlent des milieux sociaux dans lesquels vécurent les grands hommes dont ils analysent les chefs-d'œuvre.

Toutefois, cette lutte des idées de progrès et de liberté contre l'influence de l'esprit théocratique me semble beaucoup plus accentuée dans les discours de nos orateurs nationaux. Je citerai, parmi nos lutteurs les plus infatigables, M. Altmeyer, professeur d'histoire à l'Université libre de Bruxelles; M. Chavée, l'un de nos collaborateurs; M. Eugène Van Bemmel, le directeur de la *Revue trimestrielle*; M. Ch. Potvin, un vrai poëte celui-là, en même temps qu'un publiciste distingué; M. Moke, l'historien le plus populaire du pays; M. Hymans, l'un des membres les plus érudits et les plus actifs de la Chambre des représentants. Professeurs, savants, poëtes, historiens, hommes d'État, tous attaquent plus ou moins ouvertement certain système de doctrines incompatibles avec la liberté individuelle, et, par suite, avec la liberté sociale; et ils y sont forcément conduits, car tous travaillent au perfectionnement de la société par l'instruction et par l'éducation de l'individu, instruction et éducation qu'ils reprennent en sous-œuvre pour les compléter ou les refaire selon les principes de la science et de la morale universelle. Et cela est surtout vrai à l'égard des femmes du monde qui, à Liége, à Anvers, à Bruges, comme à Bruxelles, viennent en foule à ces conférences. La Belgique libérale devra beaucoup à cette seconde éducation de nos mères et de nos filles.

Ce qui augmente encore l'influence de toutes ces chaires libres, c'est qu'elles trouvent un écho dans la presse libre. Outre les comptes rendus plus ou moins détaillés des grands et des petits journaux, nous avons depuis six ans, dans la *Revue trimestrielle*, une chronique des conférences, due à la plume impartiale et élégante de M. Eugène Van Bemmel. Grâce à cette chronique, où sont reproduits, au moins dans leur plan et dans leurs conclusions, les discours de nos *conférenciers*, chacun peut à loisir s'initier au système d'idées qui fait le fond des convictions, et, par suite, de l'enseignement de tel ou tel professeur. Ces résumés deviennent parfois nécessaires à ceux qui veulent analyser dans un journal la leçon trop souvent isolée qu'ils ont entendue. Ainsi, s'il me fallait vous rendre compte des conférences que M. Chavée vient de donner au *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles, force me serait, pour vous parler du *Râmâyana*, comme nous en a parlé notre savant indianiste, de reprendre l'ensemble de ses études sur les Aryas comparés aux autres peuples indo-européens et mis en un perpétuel contraste avec les Hébreux et les autres nations « syro-arabes, » comme dit M. Renan. Or, cet ensemble de faits et d'aperçus, je le trouverais dans la *Revue trimestrielle* et je pourrais vous dire, sans crainte de me tromper fort, comment et même pourquoi M. Chavée nous a prouvé et nous prouve depuis quelques années la supériorité incontestable de la

morale des anciens Hindous de race aryenne sur celle de tous les autres peuples, avant comme après notre ère.

Mais j'ai hâte de terminer une lettre déjà trop longue, heureux si j'ai suffisamment indiqué l'importance sociale d'une institution qui est décidément entrée dans nos mœurs.

L. Hatveld

CHRONIQUE POLITIQUE

Passerons-nous pour des alarmistes si nous disons que nous terminons l'année sous le coup des plus graves préoccupations? Il semble même qu'il y en ait trop, pour la capacité de l'esprit public. Qui pense en ce moment à la question d'Italie, si loin pourtant de sa solution? Et qui, à la question d'Orient, laquelle n'a jamais présenté de signes plus redoutables? La question américaine et celle de nos réformes intérieures absorbent toutes nos pensées, et il n'y a pas lieu de s'en étonner: elles sont assez grosses pour cela.

Le navire qui porte dans ses flancs la paix ou la guerre vogue sur l'Océan; il est attendu à Liverpool au commencement de janvier. Ce n'est point l'instant des longues conjectures. Mais nous pouvons constater un fait remarquable: il s'agit du revirement qui s'est opéré dans l'opinion en faveur des États-Unis. La première impression leur avait été toute défavorable, et cela se conçoit, la France ayant toujours professé en matière de droit maritime les maximes les plus larges et les plus généreuses. On devait d'ailleurs voir d'un mauvais œil l'incident qui venait compliquer d'une si grosse question une situation générale déjà si chargée.

Mais la discussion, en se prolongeant, a été favorable aux États-Unis: vis-à-vis de la France, le capitaine Wilkes eût été sans excuse; vis-à-vis de l'Angleterre, on s'est souvenu qu'il n'avait fait qu'appliquer les précédents britanniques. A l'honneur du genre humain, il s'attache d'ailleurs à la cause du Nord une faveur naturelle, dont le coton lui-même n'aura pas aisément raison. Bien qu'il ne l'ait pas encore suffisamment proclamé, sa cause est celle de la liberté et de la dignité humaines contre une institution odieuse, et si les intérêts s'insurgent contre lui, il a pour lui toutes les plus nobles sympathies. Au point de vue de l'équilibre général, enfin, la France conspirerait contre elle-

même en désirant la chute de la puissance américaine. Telles sont les causes du revirement qui s'est accompli et qui a fait accueillir avec quelque étonnement la dépêche où M. le ministre des affaires étrangères prend si nettement parti pour l'Angleterre. Publiée à sa date, elle eût peut-être paru naturelle. Aujourd'hui, on lui reproche trop d'empressement et de parti pris; on estime que M. Thouvenel n'eût point défendu avec plus de chaleur la propre cause de la France, et qu'il n'a point tenu assez compte des justifications que les États-Unis peuvent trouver dans l'histoire maritime de l'Angleterre. Mais il n'importe : si cette dépêche a pu contribuer à inspirer au cabinet des États-Unis un esprit de sage concession, ce n'est point nous qui la regretterons. Si la guerre doit être évitée, il faut que les plénipotentiaires soient rendus; mais pour que le cabinet de Washington puisse les rendre avec dignité, il faut que l'Angleterre reconnaisse explicitement la valeur du principe en vertu duquel elle les réclame. Les dernières nouvelles présentent le cabinet de Washington comme disposé à adopter, pour son compte, cette solution. Elle est, dans tous les cas, la seule honorable qu'il puisse offrir ou accepter, et si l'Angleterre la repoussait, la responsabilité de la guerre retomberait sur elle.

Dans l'attente qui se prolonge, il faut noter le phénomène curieux qu'offre la Bourse de Londres. Ce sont, dit-on, les intérêts qui commandent en ce moment l'opinion en Angleterre; ce sont eux qui réclament la guerre, la guerre qui ne doit pas seulement venger d'anciennes injures avec l'offense récente, mais qui doit aussi, en débloquant le coton, conjurer une crise imminente et redoutable. La Bourse devrait donc être belliqueuse : elle est au contraire pacifique; elle salue avec bonheur les moindres symptômes de paix. Cependant les spéculateurs n'appartiennent certainement pas tous à l'école de Manchester, qui résiste si noblement aux entraînements de l'opinion. Il faut croire que les spéculateurs ont l'instinct plus juste que le raisonnement. Toute guerre est hostile aux intérêts, et celle-ci, malgré les apparences, ne fait point exception à la règle.

Nous n'avons guère le courage d'arrêter notre pensée sur le fâcheux aspect que prennent les affaires italiennes. La situation du Midi s'améliore incontestablement; un brave Espagnol, qui semblait digne d'un meilleur sort, vient d'y payer de sa vie les illusions des comités légitimistes; illusions qu'avec la plus grande indulgence, on ne peut s'empêcher de trouver coupables, quand elles entraînent de telles conséquences. Mais ce qui se passe à Turin est énigmatique, et paraît misérable. Sous un régime apparent de liberté et de publicité, les faits y procèdent des nécessités occultes. M. Ricasoli succombe, sans qu'on sache pourquoi, avec la même majorité qui soutenait M. de Cavour. M. Rattazzi fait des évolutions qui sont peut-être inspirées par le plus pur patriotisme, mais qui paraissent plus savantes que louables à ceux qui ont le malheur de n'être point initiés. La chute de M. Ricasoli paraît inévitable, et nous le regrettons sincèrement. Dans la situation passive où l'Italie se trouve réduite jusqu'à nouvel ordre, un homme d'État ne peut point faire ses preuves. Personne ne sait au juste ce que peut valoir M. Ricasoli, ni ceux qui le sou-

tiennent, ni ceux qui conspirent contre lui. Mais tout le monde lui reconnait un grand et noble caractère, et puisque l'Italie ne peut aujourd'hui qu'attendre les événements, ces qualités si rares suffisaient amplement dans un premier ministre. Nous verrons M. Rattazzi à l'œuvre.

La question d'Orient fait peu de bruit dans les journaux, mais elle doit donner bien des insomnies aux diplomates qui ont érigé en dogme politique l'intégrité de l'empire ottoman. La crise financière paraît arrivée à son comble, et les incidents tumultueux qui ont eu lieu à Constantinople y ont fait découvrir les germes d'une crise sociale. En face de ce désarroi, pour ne pas dire de cette dissolution, on est heureux de voir se consolider une des meilleures œuvres du Congrès de Paris. L'union des Principautés danubiennes est aujourd'hui un fait consommé et, nous l'espérons, irrévocable, malgré le caractère provisoire qu'elle conserve pour le moment. C'est un des résultats les plus féconds qu'ait produits jusqu'à présent le mouvement des nationalités.

Pour terminer cette trop courte revue, nous voudrions bien jeter un coup d'œil sur notre politique intérieure, sur le rapport de M. le président Troplong, sur la courte session du Sénat, sur la situation du ministre des finances, agrandie par un récent décret; mais, outre que l'espace nous serre et ne nous permettrait pas de nous étendre, d'autres incidents, dont nous nous serions bien passés, nous commandent la circonspection. Nous ne pouvons savoir si l'art du gouvernement est aisé, n'en ayant jamais pratiqué la moindre partie, mais il nous semble que la critique en devient bien difficile. Plusieurs avertissements ont été donnés à la presse dans ces derniers temps, et la législation de 1852 semble avoir puisé une nouvelle vigueur dans un repos de quelques mois. Ces rigueurs procèdent sans doute de la meilleure intention, mais nous craignons qu'elles ne pèchent du côté de l'opportunité. Effrayer la presse n'est point le moyen d'éveiller l'opinion, et le concours de l'opinion ne nous semblait pas devoir être sans utilité pour la tâche assumée par M. le ministre des finances.

A. NEFFTZER.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable

IMP. DE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LA SITUATION A ROME

LE GOUVERNEMENT PONTIFICAL. — SON ARMÉE. — LE CORPS FRANÇAIS D'OCCUPATION.

Deux opinions ont cours sur le gouvernement du Saint-Siége. Les uns disent que les trois plus mauvais gouvernements de l'Europe sont ceux des trois rois pontifes : le czar, le sultan et le pape. Les autres voient à Rome le gouvernement modèle, ou, sans aller si loin dans la louange, le gouvernement paternel par excellence. Notre occupation montre assez de quel côté penchent les Romains. De l'autre côté, est-il besoin de le dire? sont les personnes qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler le parti catholique. Elles sont nombreuses hors de l'Italie; mais en Italie on les compte et surtout à Rome. En d'autres termes, ceux qui voient de près et constamment la papauté ne la jugent pas comme ceux qui la voient de loin ou dans un rapide voyage, avec le dessein préconçu de donner tort à ses adversaires. Ajoutons que ces derniers, qu'ils voient de près ou de loin, ne se réconcilient pas avec le Saint-Siége, tandis qu'un certain nombre de catholiques sincères changent de sentiments à Rome, sinon sur le respect qu'ils doivent à l'autorité spirituelle du pape, au moins sur les mérites et la nécessité de son pouvoir temporel. Entre ces deux opinions nous n'avons point à prendre parti. Nous bornant à la tâche modeste d'apporter quelques éléments peu connus à l'instruction déjà si avancée de ce grand procès, nous chercherons à connaître le gouvernement pontifical, par ce qu'il ne fait pas et par ce qu'il fait : nous demanderons à son inertie et à ce qui lui reste d'activité, les causes de sa faiblesse présente, et nous étudierons, pour terminer, les forces qui jusqu'à présent l'ont empêché de succomber.

I

Quiconque se rend par mer à Rome et débarque à Civita-Vecchia, est tenté tout d'abord de croire qu'il vient de mettre le pied sur une terre très-gouvernée, sinon bien gouvernée. Ce sont mille ennuis, mille vexations de la police et de la douane pour les passeports, les malles, les livres, les armes. On se croirait sur la terre d'Autriche. Si le premier mouvement est d'irritation et d'impatience, le second est de surprise. Pourquoi, pense le voyageur, se donner tant de mal, et prendre ces précautions puériles qui n'ont jamais sauvé personne, puisque la France répond de tout? Si nous avions l'insigne et douloureux honneur d'être Pie IX, nous voudrions vivre en bon rentier; ayant tous les inconvénients d'une occupation étrangère, nous en voudrions recueillir tous les avantages. Nous dirions à la France : c'est à vous de veiller à toutes choses; en vous installant chez moi pour un temps indéfini, vous avez pris l'engagement tacite de me protéger contre tous les dangers; votre honneur est intéressé à ce que je ne tombe pas sous les coups de mes ennemis. Prenez donc vos mesures. Quant à moi, je m'en lave les mains, je ne fais plus rien, je vais prendre du bon temps et gagner, si je puis, un peu de popularité. — Il est si facile, en effet, de devenir populaire, quand on laisse à d'autres l'odieux des vexations et des répressions! Malheureusement, le Saint-Siége n'ayant plus la puissance, se plaît à en agiter les attributs; ne pouvant plus se faire obéir de personne, il aime à taquiner tout le monde, moins par malice, nous en sommes convaincu, que pour se faire illusion à lui-même et garder, jusqu'à la dernière heure, les hochets du pouvoir absolu.

Le voyageur ne tarde point à s'apercevoir qu'il a pris l'ombre pour la réalité. Si Civita-Vecchia présente l'aspect d'une place forte, d'ordre inférieur sans doute, mais, à tout prendre, assez respectable, c'est que les Français ont élevé ses remparts. Des portes de la ville à la gare du chemin de fer vous rencontrez une promenade bien plantée, un beau parapet d'où l'on a une vue superbe sur le port et sur la mer : c'est encore l'œuvre des Français. On ne retrouve le gouvernement pontifical qu'à la gare. Nous ne ferons un reproche à personne de ce qu'elle est en planches ainsi que celle de Rome : on se hâte lentement dans les États de l'Eglise, et il n'y a guère

plus de deux ans que cette voie ferrée est livrée à la circulation; mais ces dix-huit lieues de campagne romaine ne sont-elles pas du moins un lamentable exemple d'incurie? Quoi! aux portes d'une des premières villes du monde, entre cette ville et le port, par lequel elle communique surtout avec les autres nations, dix-huit lieues d'un désert peuplé seulement de ces bœufs aux belles cornes et de ces chevaux de corbillard, attelage obligé des carrosses des cardinaux! Si l'on ne savait que ces autres chevaux invisibles qui traînent les wagons ont besoin d'eau, de beaucoup d'eau, et que, même dans le pays romain, il faut suivre de loin la mode, on ne comprendrait guère que chaque train se croie tenu à faire six stations. A quoi bon s'arrêter six fois dans une plaine nue, où, aussi loin que se porte le regard, il n'y a pas une habitation? Ne suffirait-il pas d'arrêter à Palo, hameau de dix maisons, seul endroit habité, nous ne disons pas habitable, sur tout le parcours; en un mot le Trouville des Romains?

Partout ailleurs, l'approche des grandes villes s'annonce par le mouvement, par le nombre des manufactures, des villas ou cottages qui s'élèvent dans une proximité commode, tant pour les affaires que pour les plaisirs de la villégiature; ici le désert continue jusqu'à l'entrée de Rome. Ce n'est pas l'apathie italienne qu'il en faut accuser, puisqu'on ne voit rien de semblable aux portes de Milan, de Florence, de Naples, de Messine, de Palerme. C'est, dit-on, la nature des lieux : le désert ne règne qu'entre Civita-Vecchia et Rome. L'assertion est au moins téméraire. Qu'on sorte de Rome par telle porte qu'on voudra, par celle de Saint-Jean-de-Latran entre autres, où commence la route qui conduit à Frascati, à Castel-Gondolfo, à Albano, lieux charmants où il y a de l'eau et des arbres, de la fraîcheur et des ombrages sous un ciel étincelant de feux, et l'on trouvera le désert, un désert splendide sans doute, avec ses tombeaux, ses aqueducs et ses ruines, avec son horizon de montagnes bleues, mais sans la moindre apparence de culture. Contemplez, du haut du Monte-Pincio, le panorama, si cher aux artistes, des campagnes romaines, vous n'aurez point un autre spectacle. C'est beau, mais c'est bien triste, disait naïvement un de nos soldats. — D'autres accusent les fièvres qui découragent et chassent les cultivateurs. Mais y a-t-il un écolier à Grignon qui ne sache que la fièvre fuit devant le travail? Qu'on dessèche les marais, qu'on ensemence la terre et la victoire reste à l'homme. Les fruits de son labeur ne détruiraient point cet harmonieux ensemble de lignes et de couleurs dont ne se lassèrent

jamais Poussin, Claude Gelée et tant d'autres après eux. Les artistes continueraient d'être contents, et les Romains commenceraient à l'être : croit-on que ce serait trop tôt?

Les Romains, assurément, ne portent pas, dans les travaux agricoles, cette ardeur qui marche d'elle-même; mais pourquoi, s'ils étaient encouragés, seraient-ils inférieurs à tant d'autres peuples, tout aussi dépourvus qu'eux d'initiative? Ce serait la tâche du gouvernement de pousser ses sujets dans cette direction, et le gouvernement, on ne saurait le nier, ne la remplit point; ce serait aussi le devoir des princes romains, grands propriétaires, possesseurs à eux seuls de toute la partie du sol qui n'appartient pas au clergé. Or les princes romains font pis que de ne pas encourager, ils découragent; ils vont jusqu'à interdire la culture. Par une de ces extravagances auxquelles on refuserait de croire, si des écrits authentiques n'en faisaient foi, quand un prince donne une de ses terres à bail, il fait la condition expresse qu'elle sera tenue en prairies, stipulation peu explicable, puisqu'un autre genre de culture doublerait le revenu. Ces héritiers des grands noms ont des villas splendides : ils les laissent, même quand ils les habitent, dans un état d'abandon qui fait peine à voir. Visitez la villa Doria, à Albano; admirez aux portes de Rome la villa Pamfili, où Garibaldi d'abord, puis M. Oudinot eurent leur quartier général en 1849; parcourez la plupart de celles qui embellissent Tivoli ou Frascati de leurs frais ombrages, de leurs constructions élégantes, est-il rien de plus beau, et tout ensemble de plus tristement négligé? L'incurie règne dans ces hautes régions, et le gouvernement donne l'exemple. Dans les temps fortunés où il pouvait avoir d'autres soins que celui de prolonger sa précaire existence, il changeait de système de culture à l'exaltation de chaque pape : c'était la même nullité de résultats avec plus de fatigue.

Ne parlons pas de l'industrie : c'est une chose inconnue dans les États Romains, et la dernière qui y pénétrera, si elle y pénètre jamais; malgré quelques essais heureux que nous ne voudrions pas décourager, malgré le succès de l'exposition à Florence, l'Italie, on ne saurait le nier, est plutôt un pays de production agricole. Suivons le gouvernement pontifical où son action se fait principalement sentir, c'est-à-dire à Rome, qui, depuis que Bologne et Ancône appartiennent à l'Italie, est l'alpha et l'oméga de ce petit empire. Toutes les autres villes, plus ou moins occupées par les Français, sont de peu d'importance, et l'on ne saurait demander pour elles, dans ce pays du *far niente*, des soins dont les municipalités, en France, ne se montrent

pas toujours prodigues. A part de rares exceptions, l'usage, souverain maître dans les États de l'Église, est de ne point veiller à l'exécution des règlements édictés ou de n'en point édicter du tout. Ici, qu'on nous le pardonne, nous serons réduit à entrer dans quelques détails, à citer des faits particuliers ; mais quel moyen de dire le vrai sur toutes choses en se tenant dans les généralités ? Les détails minutieux ont leur excuse : ils témoignent que le narrateur s'est enquis des faits avec soin et qu'il ne les rapporte pas légèrement.

S'il faut juger des pensées et des opinions par les actes, l'inertie du gouvernement pontifical paraît avoir acquis aux yeux du général de Goyon l'évidence d'un axiome. Nulle part en effet, à Rome, on ne rencontre les soldats du pape, si ce n'est le matin sous les voûtes immenses de la basilique de Constantin, où des conscrits de quinze ans font l'exercice, le soir dans les rues, au nombre des flâneurs, et tous le jour à la porte de M. de Mérode. Mais s'agit-il d'un service quelconque ; les moindres, comme les plus importants sont faits par les troupes françaises. Au mausolée d'Auguste, où l'usage veut qu'à chaque représentation, un fort piquet protége la tranquillité publique, qui n'est jamais troublée ; au Colisée, où d'anciens assassinats ont fait placer un cordon de sentinelles ; au Vatican, tout autour de la demeure du pape, dans toutes les casernes, devant tous les monuments, à tous les coins de rue, on ne voit que des soldats français en faction. Il faut, dit-on, protéger nos nationaux, occuper nos soldats. Ce sont là de vains prétextes ; les vrais motifs n'échappent point à l'observateur clairvoyant.

Malgré tout le dévouement qu'il marque depuis tant d'années au Saint-Siége, M. de Goyon ne pouvait qu'être frappé, dès les premiers jours de son commandement, du dédain superbe que professe le gouvernement pontifical pour les menus intérêts des Romains. S'il y a toujours un parti italien dans le Sacré-Collége, c'est-à-dire un certain nombre de cardinaux qui veulent qu'avant tout, la papauté reste romaine, les plus intimes conseillers de Pie IX n'en ont pas moins pris au sérieux la mission cosmopolite de cette grande institution. Dès lors, Rome n'est plus pour eux qu'un séjour préférable aux autres, et les Romains, leur contentement, leur opposition ne pèsent plus d'aucun poids dans la balance. Cette tendance, manifeste aujourd'hui, peut seule expliquer pourquoi le Saint-Siége, si attentif à sauver son existence temporelle, se montre si peu soucieux de ce qui la rendrait facile comme par le passé.

Depuis des siècles, Rome vit par les étrangers. Il en vient

chaque hiver, soixante mille dans la ville éternelle, qui voit, grâce à eux, ses revenus centuplés. Que les circonstances diminuent ce nombre, on n'entend dans le petit commerce, le seul qu'on connaisse à Rome, que plaintes et lamentations. Attirer les étrangers, leurs rendre le séjour agréable, tel devrait donc être, ce semble, le premier soin d'un gouvernement éclairé sur ses propres intérêts. L'amour du pays et du foyer domestique peut retenir les Romains à Rome, malgré mille incommodités, mille vexations, malgré l'absence de toute liberté; mais qui attirera, qui retiendra les voyageurs, race naturellement difficile, aisément mécontente et presque partout accoutumée à trouver mieux? Or, la police, par laquelle tout gouvernement se manifeste à leurs yeux, n'a jamais rien fait à Rome pour leur venir en aide. Depuis tant d'années, disons mieux, depuis tant de siècles, elle n'a pas su imposer un tarif aux cochers, tyrans de toutes les heures. Elle permet aux mendiants de se multiplier à l'infini, soit en tolérant leurs importunités, soit même en les rendant nécessaires par de coupables complaisances pour certains administrateurs infidèles des établissements de charité.

Les musées devraient être facilement accessibles : l'administration romaine trouverait des modèles bien dignes d'imitation à Paris et à Naples; elle préfère suivre l'exemple que donne l'Autriche à Venise. S'il est vrai que la clef d'or ouvre toutes les portes et que les voyageurs soient tenus de l'avoir dans la main, en les forçant d'y avoir à chaque instant recours, on les rebute, on les empêche de donner à tant de merveilles l'attention journalière qu'elles demandent, on les conduit à abréger leur séjour à Rome, et le Saint-Siége perd mille fois par leur départ ce qu'il économise sur les émoluments de ses employés.

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans dire un mot de la difficulté qu'il y a pour le peuple romain de connaître ses propres musées. Les Romains sont bien heureux que le Forum soit en plein air, ils peuvent du moins le voir et l'admirer à leur aise. Au Vatican, le musée des inscriptions, celui des statues et des objets antiques, les loges et les chambres de Raphaël sont ouverts au public non payant une fois par semaine, de midi à trois heures. Ce jour n'est point le dimanche; ainsi les gens de labeur sont privés d'un spectacle si propre à former le goût, à élever l'âme. S'ils le contemplent, c'est par curiosité, en passant, une fois ou deux dans leur vie. Quant au musée des tableaux, qui contient la *Transfiguration* et une quarantaine d'autres chefs-d'œuvre, quant à cette incomparable Chapelle

sixtine qui demanderait des mois d'étude, non-seulement pour la fresque du jugement dernier, mais aussi pour cette voûte non moins merveilleuse, œuvre aussi de Michel-Ange, nul n'est admis à les contempler sans délier les cordons de sa bourse, et par conséquent ces toiles et ces fresques, qui font justement l'orgueil de Rome, n'existent pas pour la plupart des Romains.

Si extraordinaires que paraissent ces marques de mauvaise administration, rien ne prouve mieux quelle part l'inertie s'est faite à Rome, que la négligence où l'on y laisse ce qui importe à la santé publique. Dans cette ville, capitale du monde chrétien, rendez-vous des voyageurs savants comme des mondains, séjour de tant de prêtres, de moines, de prélats, de cardinaux, délicats jusqu'au raffinement, ne devrait-on pas veiller à ce que l'air fût sain et pur? à ce qu'on ne contractât point, à l'ombre du Capitole, de ces maladies qu'il est si difficile de guérir et si facile d'éviter? Or, qui n'a remarqué, sur chaque place, ces mots peints en grosses lettres : *Immondezzaio in piazza?* Sous couleur de propreté, sous les apparences d'un règlement de voierie, ils invitent formellement les citoyens à la malpropreté. A toute heure du jour et de la nuit, dans tous les carrefours de Rome, il est permis de jeter toutes les ordures imaginables, pourvu qu'on les jette à l'endroit désigné, et il n'y a point de magistrat qui veille à leur rapide enlèvement. Telle est la règle; quant à la tolérance, elle fait de chaque coin un *immondezzaio,* qui échappe à toute surveillance possible, et ainsi se multiplient les foyers d'infection.

Cette négligence de la police n'est point un accident, elle est devenue un système : elle s'étend à toutes les branches de l'administration, elle descend des principaux employés aux plus humbles. Nous en eûmes, sur le Corso, c'est-à-dire dans la principale rue de la ville, un exemple singulier. La foule se promenait, silencieuse et grave, suivant l'habitude romaine; tout à coup des cris affreux se font entendre : dans une maison du voisinage on battait une femme. Peut-être même était-elle en danger de mort, car dans ce pays des petites querelles et des grandes vengeances, les coups de stylet sont moins rares que les coups de poing. Quatre gendarmes suivaient le courant : — ils sont toujours quatre, pour être partout en force; — comme ils ne paraissaient nullement s'émouvoir, un passant, un étranger sans doute, appela leur attention sur ces cris persistants, qui semblaient dicter leur devoir : *Va bene,* c'est bien, répondirent-ils d'un air bourru, *è un pezzo che sentiamo.* il y a longtemps que

nous entendons; et ils continuèrent paisiblement leur promenade. Peu de jours auparavant, au mois de juillet, un capitaine du 71[e] de ligne, vêtu, il est vrai, en bourgeois, fut dévalisé à huit heures et demie du matin, à deux pas d'un poste de gendarmes pontificaux, qui ne jugèrent pas à propos d'intervenir. Ainsi font les subalternes, un peu par goût sans doute, mais beaucoup parce que leurs chefs prêchent d'exemple. Laissons de côté le droit d'asile, legs du moyen âge, respecté encore aujourd'hui, au grand ébahissement de nos soldats, et dont jouissent les innombrables églises, chapelles, oratoires qui peuplent Rome et les environs. Quand la police française arrête les voleurs que la police pontificale laisse en liberté, celle-ci, à qui ils sont remis, les relâche aussitôt, et nos gendarmes ont eu plus d'une fois le déplaisir de rencontrer le lendemain, dans les rues de Rome, les vauriens qu'ils avaient arrêtés la veille. En pareil cas, les autorités françaises ont donné sagement l'ordre de respecter ces industriels dont ne veulent pas les prisons de Monte-Citorio, et de permettre qu'ils dévalisent les Romains, puisque le gouvernement pontifical le trouve bon.

Et ce n'est pas aux voleurs seulement que l'impunité est acquise: les assassins jouissent souvent de ce privilége, quand le meurtre est notoirement étranger à la politique. Il y a quelques mois à peine, — on le voit, nous ne cherchons pas dans des temps reculés les faits à l'appui de nos assertions, — un anglais, nommé Buchanan, entrepreneur de travaux pour les chemins de fer, dirigeait des terrassements sur le territoire de Velletri. Des paysans s'étant offerts en grand nombre pour exécuter ce travail à prix réduit, l'entrepreneur crut pouvoir abaisser légèrement le salaire de ses ouvriers et leur fit connaître qu'ils ne devaient s'en prendre qu'à la concurrence. Un d'eux, néanmoins, plein de colère, tire son couteau et frappe M. Buchanan de plusieurs coups. Celui-ci s'échappant, quoique blessé, s'adresse aux autorités françaises qui allèguent avec raison leur incompétence et le renvoient à la police de Velletri. La police de Velletri, loin d'embrasser sa querelle, lui donne le conseil de faire sa paix avec le meurtrier. Indigné et convaincu qu'il trouvera au moins des juges à Berlin, M. Buchanan accourt à Rome; la première personne qu'il y rencontre, c'est l'ouvrier dont il rêve le procès, l'ouvrier au couteau qui lui signifie que s'il veut vivre en repos, il doit sans retard compter cent francs. L'anglais, fort de son droit, porte sa double plainte au palais de Monte-Citorio : là, il reçoit cette réponse étonnante, qu'après tout ce n'est pas trop

cher, et qu'il fera bien d'acheter sa tranquillité à ce prix.

Si la police de Rome montre ce respect exagéré pour les simples paysans qui jouent du couteau, on peut croire qu'elle n'a garde de se faire plus sévère, en pareil cas, pour les ecclésiastiques. Entre deux principes, l'infaillibilité de l'oint du Seigneur et la nécessité de maintenir le clergé, par une discipline sévère, à la hauteur de sa mission, le gouvernement pontifical n'hésite pas, dans la pratique, à se conformer au premier. Une révolte avait lieu le 30 juillet dernier au collége Saint-Michel, un des plus beaux et des plus célèbres établissements de Rome, où l'on entretient des enfants des deux sexes. Nous pourrions entrer dans de longs et scandaleux détails sur les causes de cette révolte, nous pourrions montrer les jeunes disciples frappant leur vice-recteur, don Stefano Piacenti, parce qu'ils l'accusaient de complaisance pour le chef abhorré du collége, un prélat dont les mœurs étaient suspectes; mais nous nous sommes imposé l'obligation de n'ouvrir point la bouche sur cette chronique scandaleuse qui n'est nulle part plus féconde qu'à Rome, et qui pourrait à bon droit passer pour un lieu commun. Il suffira de dire que les violences des jeunes gens, fort condamnables d'ailleurs, quelle qu'en fût la cause, ne mettaient point en danger les jours du vice-recteur et qu'elles cessaient d'elles-mêmes, lorsque le préfet du moyen collége, don Cesidio Incurvati, un prêtre, se jeta sur les élèves, le stylet en avant, et en frappa plusieurs de blessures non sans gravité. On cite deux jeunes romains, nommés Gabrielli et Trabalza, au nombre de ses victimes; on ajoute que l'élève Marchiafava fut arraché de ses mains comme il allait lui plonger son poignard dans la poitrine. Don Cecidio Incurvati ne fut ni arrêté, ni destitué, ni suspendu, ni inquiété; le lendemain il célébrait publiquement la messe devant les jeunes élèves, et le bruit de cette scandaleuse impunité portait le trouble et l'indignation dans la ville entière.

Il se peut que, dans un pays où l'on est prodigue de coups de stylet comme ailleurs de paroles vives et d'injures, l'indulgence pour ce genre de délits soit nécessaire; mais il est permis de la trouver, en certains cas, excessive. D'ailleurs si elle avait cette excuse, pourquoi serait-elle acquise aux voleurs, aux assassins de profession comme aux homicides par vengeance ou par colère? Or, s'il est vrai que la peine de mort figure encore dans les codes pontificaux, il est certain qu'on ne l'applique plus guère pour les crimes communs, et qu'elle est presque exclusivement réservée aux criminels dits politiques. Com-

bien y a-t-il d'années qu'on n'a exécuté à Rome un voleur ou un vulgaire assassin ? Hier encore, Locatelli, le meurtrier présumé du gendarme Velluti montait sur l'échafaud.

De tels rapprochements sont douloureux, mais inévitables. Dans un royaume où le souverain est revêtu à double titre d'un caractère sacré, quel plus grand crime que d'attenter, même indirectement, au pouvoir de ce souverain ? Quand l'immutabilité de l'Église est un dogme, ou, si l'on veut, une fiction constitutionnelle, et que l'Église se confond avec l'État, comment l'État ne participerait-il pas à l'infaillibilité et par conséquent à l'immutabilité de l'Église ? Demander des réformes au Saint-Siége, c'est donc l'inviter à changer de nature. Si on le presse trop, il a l'air de céder, il cède peut-être sincèrement, plus sincèrement qu'on ne croit, en 1848, par exemple; mais le naturel chassé revient au galop, et les politiques de Rome constatent, avec satisfaction peut-être, l'impossibilité où ils sont de s'amender ; dans cette occasion, les plus obstinés sont les plus clairvoyants. C'est ainsi qu'il faut expliquer en partie l'inexécution du *motu proprio* de Gaëte : à chaque sommation de la France répondait une tentative nouvelle ; mais l'inoculation était vaine. Si le lecteur veut parcourir les pages consacrées à Rome dans l'*Annuaire des Deux Mondes* de 1856-1857, il y verra que la loi électorale, fondement des institutions nouvelles, et promise le 12 septembre 1849, n'est pas encore exécutée à cette heure; que la révision des codes, autre promesse de la même époque, est à peine commencée; que le conseil d'État se demande pourquoi il a été créé, puisqu'on ne lui donne rien à faire; que la consulte des finances a les mêmes sujets de plainte, puisqu'elle ne peut seulement pas vérifier les comptes des exercices expirés; qu'enfin les conseils communaux et provinciaux ont moins d'attributions et de prérogatives que sous le règne si peu libéral de Grégoire XVI.

Ainsi le pouvoir temporel se défend par ses véritables armes, en soutenant son droit à l'immobilité. A l'instinct de ses intérêts qui l'avait conduit jusque dans ces dernières années, sont venues s'ajouter, depuis, des raisons de persister qui doivent être sans réplique à ses yeux : il sait aujourd'hui qu'aucune concession, qu'aucune réforme ne ramènerait à lui les Romains irrités ; il sait que leurs regards sont tournés vers Turin, que leurs esprits ne pensent plus qu'à l'Italie une avec Rome pour capitale et Victor-Emmanuel pour roi. La nécessité reconnue de maintenir autour du Vatican toute une armée étrangère, ne laisse aucun doute sur l'impossibilité d'améliorer cette triste situation. Il y a donc bien des motifs d'expliquer, sinon

d'excuser, l'inertie du Saint-Siége ; nous devons rechercher maintenant quel emploi il fait de ce qui lui reste d'activité.

II

Les gouvernements sont comme les hommes : ils ont l'instinct, quelquefois mal entendu, mais toujours très-vivace, de la conservation. On ne saurait donc s'étonner que, dans les circonstances présentes, le Saint-Siége mette à vivre tous les efforts d'une activité qui ne fut jamais considérable. Tout ce qu'il fait ou projette de faire tend à ce but unique : les alarmes bien légitimes qu'il lui est permis de concevoir sur son avenir seront son excuse auprès des hommes de bonne foi. Sa raison depuis longtemps troublée ne lui permet plus de discerner les actes propres à le sauver de ceux qui doivent précipiter sa ruine. A part une exception regrettable dont nous parlerons plus bas, toute l'activité de ce gouvernement aux abois est consacrée d'une part à comprimer les Romains, à prévenir une révolte, une manifestation hostile, de l'autre à susciter des embarras au royaume d'Italie, dont la chute serait, — on le pense du moins à Rome, — l'aurore d'une nouvelle ère de prospérité pour le pouvoir temporel.

Nous ne voyons pas sans quelque surprise le Saint-Siége s'imaginer que, par une compression violente, il parviendra à persuader au monde que le peuple romain ne souhaite point d'autres maîtres. Il y a sans doute un très-grand intérêt à ne pas fournir au gouvernement français l'occasion de dire que le vœu unanime des populations est pour la réunion des États pontificaux au royaume d'Italie ; mais comment ne voit-on pas au Vatican que la seule garantie du Saint-Siége contre un argument de ce genre est dans le ferme vouloir du général de Goyon, d'empêcher toute manifestation dont on pourrait se faire une arme contre le pouvoir temporel? Qu'on nous pardonne de le redire : la seule conduite habile et raisonnable, dans une situation pareille, serait de profiter de la sécurité provisoire due à nos baïonnettes, pour rechercher la popularité et rendre possible, dans un temps donné, un vote solennel des sujets actuels du Saint-Siége, qui fermerait la bouche aux partisans de l'unité. Loin de comprendre ainsi ses véritables intérêts, la cour de Rome ne néglige aucun moyen d'irriter ceux qu'il lui faudrait se concilier. Elle a deux

polices, l'une occulte, comme dans tous les pays civilisés, l'autre publique, dénoncée par le costume: la première est rendue impuissante d'abord par la présence dans ses rangs d'un certain nombre d'affiliés au comité national, qui déjouent les projets de Mgr. Matteucci, le gouverneur de Rome ; ensuite par la facilité qu'il y a de connaître tous ses agents, et par conséquent de se tenir en garde contre eux, dans une ville médiocrement peuplée; la seconde, composée des gendarmes si impopulaires, n'est propre qu'aux expéditions violentes, qui sont ainsi les seules qu'on puisse mener à bonne fin. Avec quel profit, il n'est pas besoin de le dire ; mais comment un gouvernement qu'on dit paternel a-t-il la maladresse de fournir de pareilles armes contre lui? Le 29 septembre dernier, la police pontificale se présentait chez le chirurgien Tassi pour faire une perquisition dans ses papiers. Ce praticien, voulant éviter un coup terrible à sa femme, gravement malade, supplie en vain qu'on ajourne; il offre même de se constituer prisonnier, vaines prières: la perquisition a lieu, sans autre résultat que de causer à madame Tassi une impression à laquelle elle succombe deux jours après. Quelques mois auparavant, dans une démonstration populaire, un sbire qui venait de tuer un vieillard accompagné de ses deux filles, ayant été arrêté par des gendarmes français, avait pu leur montrer un ordre écrit qui lui donnait carte blanche.

Nous ne verrons point dans de pareils excès, dont on pourrait singulièrement allonger la liste, un sujet d'accusation contre le Saint-Siége: tous les gouvernements ont, dans une certaine mesure, le droit de désavouer leur police, quand son zèle peut les compromettre, et nous ne doutons pas que Pie IX n'eût gémi tout le premier, s'il les avait connus, des faits déplorables que nous venons de rappeler; mais il est juste aussi que les princes portent la responsabilité des fautes les plus légères comme des plus lourdes, quand ils s'enivrent du pouvoir absolu.

Ces rigueurs, au surplus, ne sont point des accidents, elles s'élèvent par leur fréquence à la hauteur d'un système, et il y en a, dans le nombre, qui ne sauraient avoir lieu sans la permission spéciale du Vatican. Jamais l'échafaud politique ne s'est dressé si souvent à Rome que durant ces dix dernières années; or, nulle sentence capitale n'est exécutoire sans la signature du Souverain Pontife. Pourquoi ne serait-il pas permis de rappeler un fait dont toutes les consciences gémissent encore? On se souvient de Locatelli, accusé d'avoir frappé à mort le gendarme Velluti, dans une lutte

où ce gendarme frappait aussi, quoique peut-être d'un autre côté. Un romain, réfugié à Florence, a revendiqué depuis, et en temps utile, la responsabilité de ce meurtre. Nous admettons qu'on n'ait point cru à sa parole; qu'on y ait vu un excès de dévouement à la cause nationale et de haine envers le Saint-Siége; mais enfin cette déclaration était pour Locatelli une circonstance atténuante; il y en avait d'autres dans l'obscurité de la nuit qui ne permettait pas aux témoins d'affirmer avec une entière certitude; dans la provocation qui était venue des gendarmes, cela n'est pas contesté; dans les antécédents de l'accusé. Tout semblait tellement convier la justice pontificale à l'indulgence, que le tribunal, après s'être cru obligé de prononcer la peine capitale, fit valoir auprès de Pie IX, par l'organe de Mgr Sagreti, président, les motifs qui militaient pour une commutation de peine. On sait cependant quelle fut la réponse du Saint-Père: il crut devoir à ses sujets un exemple, il approuva la sentence, et Locatelli est mort en se déclarant innocent. Nous croyons volontiers qu'il fut coupable; M. de Gramont, alors notre ambassadeur, l'affirme, et avec lui M. de Goyon, sur la foi de son cuisinier, qui, le soir, dans une rue mal éclairée, du haut d'un second étage, a prétendu reconnaître le meurtrier, la victime et le couteau. Il est à craindre cependant que cette rigueur intempestive n'ait pas fait moins de mal au Saint-Siége que l'enlèvement du jeune Mortara.

Il faut poursuivre cette tâche pénible et montrer qu'une sévérité excessive, dès qu'il s'agit de politique, est dans les traditions du Saint-Siége. Il y a sept ans, il était déjà sous la protection toute puissante de la France, et rien n'annonçait encore les malheurs qui l'ont frappé depuis. Si nous trouvons dans un procès commencé en 1854 et non terminé aujourd'hui, les traces évidentes du système impitoyable que nous avons la douleur de signaler, on ne pourra voir dans les circonstances présentes l'unique motif des rigueurs que subit depuis si longtemps le peuple romain.

En 1854, à Ancône, quarante-neuf citoyens que l'opinion publique réputait honorables, furent emprisonnés sous prévention d'homicide. Le principal artisan de leur ruine était un brigadier de gendarmerie, nommé Baldoni, chargé spécialement de la police, et qui faisait en outre le métier de contrebandier. Dans l'exercice de cette seconde industrie il avait imaginé un tour qui mérite d'être raconté. Ancône étant un port franc, quand il voulait faire sortir de la ville des marchandises pour les répandre dans le pays, il les cachait sous les

vêtements de ses complices, et, pour éviter qu'on fit sur eux des perquisitions, il leur mettait les menottes, les faisant passer aux portes en qualité de prisonniers. Nommé lieutenant, en récompense des quarante-neuf arrestations qu'il avait provoquées et accomplies, cet habile homme n'eut plus qu'à laisser faire la justice. Les détenus étaient des ennemis présumés de la cour de Rome; les poursuivre pour homicide simple n'eut attiré sur eux qu'une peine insignifiante, dont la haine ne pouvait se contenter. Afin qu'ils encourussent la mort, il fallait les poursuivre pour homicide par esprit de secte, crime prévu par les lois romaines. Mais comment prouver l'existence d'une secte? Rien n'est plus difficile, surtout dans le pays où est né le carbonarisme et dans des causes où l'on n'a que des indications vagues sur les crimes imputés aux accusés. Un homme plein de ressources vint au secours de la justice. C'était le fameux Pasqualoni, alors substitut fiscal près le tribunal de la sacrée consulte, aujourd'hui assesseur de police: c'est là, paraît-il, un notable avancement. Pasqualoni proposa donc à la sacrée consulte de substituer le mot de *parti* à celui de *secte* dans l'acte d'accusation, et cette substitution fut accueillie avec enthousiasme, comme un trait de génie. S'il est en effet toujours malaisé de prouver l'existence d'une secte, il ne l'est jamais d'établir celle d'un parti; des partis, il y en a dans tous les temps et dans tous les lieux, d'anciens et de nouveaux, qu'on charge, au besoin, de toutes les noirceurs imaginables. Avec ce simple changement de mots, il suffit qu'un témoin déclare qu'il tient l'accusé pour un libéral, le plaignant pour un partisan de la bonne cause, aussitôt il y a homicide par esprit de parti.

Il fallut alors instruire l'affaire. Un certain Morichini en reçut la mission, et comme il faisait honnêtement son métier, il déclara qu'il ne trouvait rien à la charge des inculpés. La police mécontente fit la sourde oreille, garda les prévenus encore quinze mois en prison, et alors seulement substitua au maladroit Morichini un signor Collemasi, reconnu incapable d'une pareille bévue. Il avait en effet vaillamment fait ses épreuves: dans la petite ville de Camerino il avait su créer de toutes pièces, en trois ans, quatre-vingts procès politiques. L'insurrection et l'affranchissement des Romagnes, qui eurent lieu sur ces entrefaites, semblaient devoir prévenir toute nouvelle preuve de zèle: mais il eut la satisfaction de voir que le gouvernement, dans la crainte peu évangélique de perdre ses victimes désignées, s'était hâté de les transférer au fort de Paliano. Si peu

de temps que Collemasi eût passé à Ancône, quelques jours lui avaient suffi pour obtenir les dépositions de cinq témoins : malgré le nombre des accusés, quoique leurs crimes prétendus eussent été commis dans des localités différentes, quelquefois très-éloignées les unes des autres, ces cinq témoins ne craignirent pas de déclarer qu'ils avaient vu de leurs yeux tout ce qu'ils affirmaient sous la foi du serment.

Nous passerons sous silence les détails de l'instruction, car le gouvernement pontifical n'en est qu'indirectement responsable par le choix de ses agents; est-il possible toutefois de ne pas dire que suivant *Italia e Roma* et l'*Eco del Tevere*, deux journaux clandestins qui se publient à Rome et qui ont dix fois plus d'abonnés que le *Giornale di Roma* et l'*Osservatore Romano*, feuilles officielles, une grille sépare les accusés du juge qui les interroge et du greffier qui écrit; qu'elle ne permet pas aux accusés d'entendre ce que le juge dicte; que les accusés, dans l'espèce, refusèrent de signer les procès-verbaux, à quoi on les contraignit par la menace des fers? Quoiqu'il en soit, la sacrée consulte a enfin prononcé la sentence; mais cette sentence n'est point connue, car l'usage veut, à Rome, qu'elle reste secrète jusqu'à ce que le Souverain Pontife l'ait approuvée, et la dignité du Souverain Pontife exige qu'il ne se presse pas. On ne fait d'exception à cette lenteur proverbiale que lorsqu'il s'agit de frapper un grand coup, de donner un grand exemple, comme dans l'affaire Locatelli. En attendant la décision suprême, les quarante-neuf accusés d'Ancône sont toujours en prison, et ces sept ans de détention préventive ne compteront point pour la durée de la peine, à supposer que cette peine ne soit pas l'échafaud.

Si la justice se fait ainsi attendre, ce n'est pas faute de tribunaux; il y en a quarante-sept à Rome : un économique, sept civils, dix-huit ecclésiastiques-civils, sept de contentieux administratif, quatorze criminels. Le nombre en serait plus grand encore, si l'on distinguait soigneusement les juridictions. Le vicariat, à lui seul, constitue par émanation une demi-douzaine de tribunaux, et l'on en pourrait dire autant de la sacrée consulte, de la signature, etc. Multiplicité bien enviable sans doute, si l'on ne se rappelait ce mot de Tacite : *Plurimæ leges, corrupta republica*. Les circonstances déplorables du procès d'Ancône ne sont pas non plus une exception. On lit ce qui suit dans le livre du chanoine Dœllinger, de Munich : « En 1853, Luigi Maraviglia, gouverneur de Faenza, écrivait qu'il

se trouvait depuis des années, dans ses prisons, un grand nombre de personnes arrêtées sans interrogatoire, sans procès, peut-être même sans soupçons sérieux, et uniquement par mesure de précaution ; que plus de quatre cent cinquante instructions judiciaires étaient pendantes depuis quatre ou cinq ans. »

A ce rapport nous en pouvons joindre un autre plus récent, et d'une grande importance. Quand M. Pepoli fut chargé de l'administration des Marches et de l'Ombrie, récemment annexées, il jugea qu'un de ses premiers devoirs étaient de visiter les prisons. Au mois de mars dernier, il remit au gouvernement italien, sur l'état où il les avait trouvées, un curieux et triste rapport que les journaux publièrent dans toute son étendue. M. Pepoli nous apprend que plus d'une fois il fut suffoqué par une odeur si infecte, qu'il était obligé de se retirer aussitôt, et qu'une commission chargée par lui de visiter vingt-huit prisons y trouva partout l'infection. Parmi les condamnés il a vu des fous qu'on traitait comme des personnes raisonnables et responsables de leurs actions. Un détenu était chargé de frapper ses camarades à coups de bâton et de nerf de bœuf, en exécution d'un arrêté du cardinal Lante, daté du 11 avril 1806 : cet arrêté condamnait à cent coups de bâton quiconque blasphèmerait le nom de Dieu, de la Vierge ou des Saints. Au bagne, les forçats qu'on ne peut punir en prolongeant le temps de leur peine, parce qu'elle est perpétuelle ou que ce qu'on y ajouterait excéderait les limites ordinaires de la vie humaine, sont condamnés néanmoins à un certain nombre d'années supplémentaires, et pour chaque année de la nouvelle sentence reçoivent deux cents coups de bâton. Ce règlement barbare n'était point une lettre morte : le directeur des prisons de Spolète, entre autres, avoua à M. Pepoli qu'il le faisait exécuter. Une statistique dressée dans cette grave enquête établit que toujours de longues années s'écoulaient entre le crime, la condamnation à mort et l'exécution. M. Pepoli a vu un malheureux, condamné à mort depuis trois ans par le tribunal de première instance, depuis un an par le tribunal d'appel, et le tribunal de révision n'avait pas encore prononcé. Cet infortuné, la face décharnée, livide, l'œil hagard, était en proie à des convulsions, il rêvait d'échafaud, de gibet en plein jour et tout éveillé ; à le voir on eût dit un cadavre ou un revenant. Nul souci d'ailleurs de séparer les grands criminels des détenus moins coupables, ni de protéger la vie des uns et des autres. A Orvieto les condamnés politiques habitaient l'étage supérieur d'une tour assu-

jettie par des fers qui attiraient la foudre. Le feu du ciel avait tué, un jour, sept prisonniers.

Ce rapport entre, sur toutes ces marques d'une négligence coupable ou d'une sévérité insensée, dans de longs détails auxquels nous ne pouvons que renvoyer le lecteur [1]. Nous les avions lus, pour notre part, avec une vive émotion, quand le hasard nous conduisit dans la rue Longara, à Rome, devant les *carceri nuove* (nouvelles prisons). Quelle ne fut pas notre surprise d'y lire l'inscription suivante : ***Munificentia et clementia Pii IX ædificatæ!*** Passe encore pour la munificence; aussi bien c'est un mot qu'on trouve sur le moindre mur, comme sur le plus monumental, toutes les pierres qu'on remue à Rome ayant été naturellement remuées sous le pontificat d'un pontife; mais la clémence à propos des prisons où nous venons de pénétrer à la suite de M. Pepoli! Cette ironie naïve nous remettait en mémoire une circulaire du cardinal Antonelli, en date du 18 octobre 1860, par laquelle le secrétaire d'État annonçait que : « Sa Sainteté *avait daigné* décider, que dans toutes les provinces récemment rentrées sous sa domination (celle de Viterbe, par exemple), tous les employés qui avaient prêté serment aux autorités illégitimes, seraient considérés comme démissionnaires. » Suivait une liste de fonctionnaires de tout ordre, et si attentive à n'en omettre aucun, que les portiers des palais et les messagers semblaient seuls en être exceptés. Le langage officiel des cours, nous le savons, a ses licences; mais celles de la cour pontificale ne semblent-elles pas bien étranges, quand on pense aux réalités?

On a vu par les pages qui précèdent que le Saint-Siége ne s'occupe des six cent mille âmes encore soumises à son empire que pour comprimer la moindre expression de leurs sentiments, réputés, non sans raison, contraires au maintien du pouvoir temporel. Nous pourrions ajouter mille choses encore; nous pourrions montrer l'instruction, cette grande émancipation des peuples, si peu encouragée, qu'au rapport de l'abbé Doellinger, il y a quatre-vingt-dix-neuf habitants sur cent, dans le patrimoine de Saint-Pierre, qui n'ont jamais tenu en main un livre ou un journal; nous pourrions dire qu'on n'obtient l'autorisation de se rendre à l'étranger, dangereux foyer de lumières, qu'à la condition de ne plus rentrer dans les États de l'Église, et qu'alors même que la police n'impose pas cette condition rigoureusement, rien n'est plus difficile que d'obtenir un

[1] Voyez *la Perseveranza* de Milan, numéro du 12 mars 1861.

passeport, puisque parents, amis, créanciers, tout le monde est admis à faire opposition. Comme il faut se borner, nous avons dû choisir parmi les détails qui se pressaient sous notre plume. Il faut rechercher maintenant les marques d'activité que donne le gouvernement pontifical dans les événements qui s'accomplissent au delà de ses nouvelles frontières, en d'autres termes, par quels moyens il se flatte de miner rapidement le royaume d'Italie et par là de pourvoir à son propre salut.

L'immixtion du gouvernement pontifical dans les troubles des provinces napolitaines est niée chaque jour avec autant d'énergie qu'on en met d'autre part à l'affirmer. M. de Mérode, dit-on, est tout-puissant; en qualité de ministre des armes, lui seul pourrait seconder d'une manière efficace Chiavone et ses lieutenants; or, M. de Mérode n'a pour la maison royale de Naples que des sentiments de malveillance. Exclusivement dévoué au Saint-Siége, il se rappelle avec amertume que François II, à peine monté sur le trône, avait consenti éventuellement à partager les États de l'Église avec Victor-Emmanuel, et ce souvenir suffit à rendre toute entente impossible entre le roi déchu et le prélat. Ceux qui ont leurs entrées au Vatican ajoutent un fait peu connu et que notre sincérité nous oblige à rapporter : le 27 août dernier, Pie IX, recevant la reine-mère de Naples, qui venait lui annonçer le mariage de sa fille avec le frère cadet du jeune grand-duc de Toscane, dit à cette princesse qu'il ne pouvait plus tolérer les enrôlements, même tacites, qu'il avait tolérés jusqu'alors, parce qu'il avait eu à ce sujet une correspondance très-animée avec le gouvernement français; il ajouta que si l'on ne tenait pas compte de ses injonctions, il serait obligé d'inviter François II à changer de résidence. Ces arguments, les plus forts qu'on allègue en faveur de la neutralité du Saint-Siége, ne soutiennent pas un instant l'examen. Ils autorisent à conclure que, le gouvernement du Saint-Père, de son aveu même, a été complice, au moins jusqu'au 27 août, des troubles fomentés dans les provinces napolitaines. Supposons que la reine-mère de Naples et les ministres pontificaux n'aient tenu aucun compte des injonctions tardives de Pie IX, qu'a-t-il pu en résulter? Le pape s'était mis en règle avec le gouvernement français: rien n'était plus facile aux uns que de continuer à fermer les yeux, et de plus difficile aux autres que d'établir qu'on n'avait rien vu parce qu'on n'avait pas regardé. Quant à M. de Mérode, sa haine pour François II, si violente qu'on la suppose, ne saurait surpasser celle que lui inspire le roi d'Italie; ce n'est pas au vaincu de

Gaëte, mais au vainqueur de Castelfidardo qu'il fait la guerre.

Reste la question de fait : or, qui donc pourrait dire qu'il y ait eu une différence quelconque dans l'attitude du gouvernement, à Rome, dans les préparatifs de guerre, dans les départs pour la frontière avant et après le 27 août? Ne voit-on pas, comme par le passé, la route de Frascati peuplée de gens affairés qui s'éloignent de Rome, portant des paquets et des vivres, et qui y reviennent les mains vides? Les immondes boutiques du Ghetto sont-elles, moins que par le passé, dépouillées à tout prix des uniformes militaires qu'elles contiennent? Les boutiquiers juifs ne viennent-ils plus, avec un patriotisme qui les honore, donner avis de ces achats au comité national? Les armuriers pontificaux, Toni et Diamanti, ne continuent-ils pas à mettre des armes en état pour le compte du général Clary? Les bandes qui s'acheminent, par petits détachements, vers la frontière napolitaine, ne sont-elles plus conduites par des sous-officiers pontificaux munis d'une feuille de route, où ils sont désignés sous le titre d'enrôleurs pour les troupes de Sa Sainteté? François II est pauvre, on le dit, et il faut le croire, puisqu'il n'a guère plus de cent mille francs de rente; son frère, le comte de Trani, est réduit à vendre ses objets précieux pour tenir sa maison, le général Clary ne peut plus trouver de crédit à Marseille ni ailleurs, et pourtant les expéditions continuent, et les brigands, les agents provocateurs qu'on arrête et qu'on fouille sont trouvés nantis de notables sommes d'or; qui donc fournit à ces dépenses improductives, sans cesse renouvelées, si ce n'est ce trésorier central de la catholicité qui réside à Rome, auquel tant de richesses arrivent et que personne ne connaît?

Nous ne rappellerons point que le cardinal Antonelli laisse toute liberté aux comités sanfédistes et qu'il y est même représenté par un de ses intimes; mais nous nous arrêterons un instant sur des faits de quelque importance, dont on a beaucoup parlé il y a cinq ou six mois, qui sont restés fort obscurs et qu'il nous a été donné d'éclaircir. Il s'agit de l'affaire des trente mille fusils.

Les personnes qui suivent avec quelque attention les événements, se rappellent sans doute que, pendant le siége de Gaëte, François II réduit à se renfermer dans la place et hors d'état de nourrir les bouches inutiles, donna ordre au général Ruggieri de conduire trente mille hommes, qui lui restaient de son armée, sur le territoire pontifical, pour les dérober à l'armée italienne. Les Français désarmèrent ces napolitains et déposèrent leurs fusils, sous bonne garde, au château Saint-Ange. Mais bientôt le bruit se répandit que ces fusils

avaient été livrés au gouvernement pontifical, qui les donnait au roi de Naples pour armer des bandes de brigands. Les plus énergiques dénégations accueillirent cette rumeur : les uns dirent que le Saint-Siége avait acheté ces armes à prix d'argent et pour son propre compte; les autres, plus avisés, et comprenant que la question d'argent était peu de chose, dirent que les fusils du général Ruggieri étaient en mauvais état, qu'ils ne pouvaient servir que comme massues ou auraient besoin des plus grandes réparations; que ces réparations étaient impossibles, attendu qu'il n'y a pas un ouvrier armurier dans l'arsenal de Rome, enfin que les fusils livrés y étaient toujours. C'est, ajoutait-on, ce dont a pu s'assurer le colonel d'artillerie Toussaint, qui commande cette arme dans le corps français d'occupation.

Ces dénégations, il est facile de le constater, sont des aveux sur plus d'un point. Elles établissent au moins qu'à titre onéreux ou gratuit, un certain nombre de fusils napolitains ont été livrés au Saint-Siége. — On ne peut croire que ce soit pour son usage: il en avait pour une armée double de celle qu'il tient sur pied en ce moment. C'est donc pour entretenir des troubles sur la frontière; et en effet il n'est guère de jour où l'on ne voie sortir de Rome des charrettes couvertes de meubles, sous lesquels il y a des fusils. On simule des déménagements pour tromper la surveillance des Français, et ce stratagème réussit d'ordinaire; cependant, le 30 septembre dernier, la gendarmerie française saisit deux caisses d'armes et les brigands qui les conduisaient; elle garda les armes, et remit les brigands à la police pontificale, qui s'empressa de les rendre à la liberté. Que les fusils dont il s'agit soient en mauvais état, on en tombe d'accord; mais en faut-il absolument de meilleurs pour une guerre de malandrins? Est-il d'ailleurs impossible, comme on le prétend, de réparer ces armes? On ne fera croire à personne qu'il y ait quelque part dans le monde, fût-ce à Rome, un corps d'artillerie sans armuriers. Le chef de ce service, dans l'armée pontificale, est un capitaine français qui a donné naguère sa démission : nous ne pouvons admettre qu'il eût consenti à se placer dans une situation ridicule. Ne jouons pas sur les mots: il n'y a pas d'armuriers à l'arsenal de Rome, soit; mais il y en a à l'*armeria*, et apparemment cela suffit.

Nous voudrions bien prendre à la lettre les assertions de l'honorable colonel Toussaint. Qu'il ait reconnu dans l'arsenal du Saint-Siége les fusils dont il avait eu un moment la garde, rien n'est plus croyable; mais que, malgré son coup d'œil exercé, il ait pu,

dans une rapide visite faite à son ancien subordonné, s'assurer que toutes les armes qu'il a vues sont bien celles qui proviennent du dépôt du château Saint-Ange, et qu'il n'en a pas été distrait un certain nombre, voilà ce qu'on croira moins facilement. Le comité national, toujours bien renseigné, est arrivé sur ce point comme sur tant d'autres, à donner des indications précises. Il nous apprend que sur l'ordre du général de Goyon, le lieutenant d'artillerie Leriche avait remis au major Rivalta et au capitaine Olberoltzer, de l'artillerie pontificale, 13,368 fusils, 44 canons, 2,254 sabres du corps de Ruggieri; que ces armes furent déposées dans l'arsenal du Belvédère; qu'une partie en est déjà sortie pour être remise en état dans l'*armeria* du Vatican et passer de là dans les mains des Bourbonniens. On doit croire que les événements qui se sont accomplis depuis cette époque ayant éclairé le cabinet des Tuileries, le général de Goyon aura reçu formellement la défense de livrer le restant de ces armes, car de pareilles complaisances en face d'un but à peine masqué, feraient encourir une bien grave responsabilité au gouvernement français.

Nous nous retrouvons, ici comme partout, en présence du comité national, qui est l'âme de Rome. Pendant un temps, il donnait avis au général de Goyon de tous les départs d'armes ; il lui désignait la rue, la maison, l'étage même et la chambre où l'on pourrait surprendre le comité sanfédiste, ses papiers, ses listes, ses uniformes. Les chefs du parti unitaire les ont, depuis, envoyés aux frontières, aux autorités italiennes, et par là ils ont pu empêcher quelque mal. Quant à la certitude de leurs informations, nous n'avons jamais pu la trouver en défaut. On se rappelle que, malgré les victoires éclatantes attribuées par certaines feuilles à l'espagnol Borgès, bien des personnes ont mis en doute son existence. Le comité national de Rome avait reçu avis de ses préparatifs, plus d'un mois avant qu'il débarquât dans les Calabres. Nous avons vu, au mois d'août, un rapport de cette police mystérieuse, servie par le plus pur patriotisme : il y était dit qu'une expédition s'organisait à Marseille sous les auspices du général espagnol Borgès et du colonel français Bisson, autrefois au service de Naples. Le rendez-vous était à Barcelone, d'où l'on est parti en effet ; mais les feuilles d'enrôlement portaient environ cinq mille hommes et il n'est débarqué que vingt-deux volontaires sur les côtes de Calabre. Que sont devenus les quatre mille neuf cent soixante-dix-huit autres, qui ont sans doute reçu leur première paie et dont on n'a plus entendu par-

ler? Qui pourra donner des nouvelles du capitaine Bisson, resté, paraît-il, en chemin?

Le comité national a rendu un service signalé à la cause italienne, en constatant la complicité du Saint-Siége dans les troubles des Deux-Siciles. Tout ce qu'il est permis de demander encore, c'est ce qu'il faut entendre par le Saint-Siége. Sont-ce les comités sanfédistes et bourbonniens? Est-ce la police qui siége au palais de Monte-Citorio? Est-ce l'infatigable M. de Mérode ou le rusé cardinal Antonelli? C'est un peu tout le monde, car Rome offre en ce moment le triste spectacle de l'anarchie ou de la *polyarchie,* qui sont une même chose. Dans cette liste de gouvernants, il ne faudrait pas oublier Pie IX, âme faible, mais obstinée dans sa reconnaissance comme dans ce qu'il croit être son droit. Le souverain pontife n'a point oublié qu'en 1848, il reçut à Gaëte l'hospitalité avec de généreux secours: il se croirait déshonoré s'il ne s'acquittait auprès du fils des dettes contractées envers le père. C'est pourquoi il a bien pu, sous la pression du gouvernement français, inviter officiellement la reine-mère de Naples à s'abstenir désormais de toute immixtion dans les troubles des frontières; mais ce devoir rempli, il s'est renfermé dans sa quiétude, et les intrigues continuent, sans qu'il en veuille savoir rien [1].

Telle est la seconde forme sous laquelle il est possible de surprendre l'activité du Saint-Siége: empêcher la révolte dans les États de l'Église, la propager dans les provinces napolitaines, c'est assez d'occupations pour son tempérament. Toutefois, nous avons annoncé, en commençant, une exception: il est temps de la faire connaître. Il n'est point de violence dont le poids soit plus lourd pour les princes que celles qu'on commet pour leurs plaisirs. La vie de Pie IX est à l'abri de la calomnie; mais ce pontife modeste aime la musique; il veut du moins que la Chapelle sixtine ne dégénère pas sous son règne. C'est une opinion généralement répandue qu'il n'y a plus de castrats à Rome; le contraire est pourtant la vérité.

[1] Qu'il nous soit permis de faire place ici à un détail étrange et caractéristique: la présence de François II à Rome coûte au Saint-Siége 150 ducats par jour, et ce prince a été fourni de tous les objets nécessaires à la vie, entre autres d'une riche argenterie, d'un nombreux domestique. Ce domestique était si bien choisi, qu'en moins d'un an, sur 250 pièces d'argenterie, considérables par la valeur intrinsèque et par le travail d'art, 225 ont disparu, et avec elles la moitié du linge, sans parler des provisions de bouche. On a dû remplacer les objets volés, et le denier de saint Pierre a servi à cette dépense. Mais pour la réduire et aussi pour diminuer les chances ultérieures de vol, on ne sert plus les courtisans et les domestiques que dans de l'étain.

On ne saurait admettre des femmes, et il faut pourtant des soprani, il y a donc des castrats. On en compte encore sept qui chantent aujourd'hui sous l'admirable voûte décorée par Michel-Ange. Ils ne sont pas tous des hommes âgés qu'on laisse finir paisiblement leur misérable vie, mais qu'on ne remplace pas : sur le nombre, quatre ont, il est vrai, de quarante à quarante-cinq ans ; mais les trois autres sont entre quatorze et vingt-un ans ; en d'autres termes, ils ont été engagés sous le pontificat de Pie IX. Nous avons voulu savoir comment, en plein dix-neuvième siècle, on avait pu se procurer ces rares sujets : sur ce point nous n'avons que les déclarations des familiers du Vatican ; il faut s'y tenir, elles laissent assez paraître la vérité. Ces enfants, disent-ils, ont été *trouvés* sur la frontière, du côté de la Terre de Labour, dans l'état où jadis on les mettait. On ne sait qui avait pu accomplir la honteuse opération, mais on suppose qu'il faut en accuser les porcs du lieu, très-friands, à ce qu'on assure, de ce dont il s'agit. Ce *hasard providentiel* répondait trop aux besoins de la Chapelle sixtine pour qu'on ne se hâtât d'en profiter. Les victimes des porcs furent demandées à leurs familles. On reconnaît que les parents refusèrent, et voulurent garder leurs enfants, mais qu'à l'aide de procédés moins incertains on parvint au but, et que personne n'a lieu de s'en plaindre, puisque ces écoliers-chanteurs, fils d'humbles paysans, reçoivent une certaine instruction de sacristie, ont un traitement de seize écus par mois, et apprennent à bénir leur état qui les préserve des mauvaises passions.

A Dieu ne plaise que nous ôtions aux porcs romains la part de responsabilité qui leur revient dans cette conscription monstrueuse ; mais des aveux que nous avons recueillis, il résulte au moins qu'on cherchait, puisqu'on a trouvé ; la résistance confessée des familles ne permet pas de croire qu'elles songeassent à spéculer sur le malheur de ces pauvres enfants. Or, n'est-ce pas trop, en pareil cas, que la recherche même, puisqu'elle peut donner lieu à d'odieuses accusations ? Autrefois, du moins, il y avait des soprani dans le monde comme à la Chapelle sixtine ; la célébrité des uns faisait passer sur l'existence des autres ; mais aujourd'hui que la sensualité des *dilettanti* n'est plus si barbare, on rougit de penser que les dernières traces de cette barbarie se trouvent dans la capitale du monde catholique, dans le palais du pontife souverain.

Comment un gouvernement dont l'activité n'est guère moins regrettable que l'inertie, subsiste-t-il encore ? c'est ce dont on serait en droit de s'étonner, si l'on pouvait supposer un instant qu'il se

soutient par ses propres forces contre l'unanimité des hommes qui lui sont soumis. Nous sommes donc conduit à la dernière partie de cette étude, dans laquelle nous observerons de près l'armée pontificale et le corps français d'occupation.

III

Nous sommes loin de faire au Saint-Siége un reproche de ce qu'il n'a qu'une armée insuffisante; sa gloire serait, en effet, à nos yeux, de n'avoir pas un soldat sous les armes. Le ministre d'un Dieu de paix ne devrait avoir qu'une gendarmerie pour maintenir l'ordre. Mais telles ne sont point les vues de la cour de Rome. Si elle a témoigné autrefois de son horreur pour les combats; si elle n'a eu longtemps, pour administrer son armée, qu'un président des armes, fonctionnaire de second ordre, au lieu d'un ministre des armes, dénomination qui a prévalu en 1848, aujourd'hui elle ne répugne plus à la guerre que lorsqu'il s'agit de la faire à la catholique Autriche; deux fois en dix ans Pie IX s'y est refusé avec une énergie qui n'était pas de l'entêtement. Mais quand il s'est agi de la conservation du pouvoir temporel, s'il n'a pas su faire la guerre, il a su du moins l'entreprendre : le sac de Pérouse et la défaite de Castelfidardo sont des souvenirs qui ne s'effaceront pas de sitôt. Cette humeur belliqueuse date, nous l'avons dit, de 1848. Le premier ministre des armes fut un ancien gendarme, nommé Farina, peu apte à cet emploi; à sa mort le cardinal Antonelli ne lui donna point de successeur. Désireux de conserver la haute main sur ce dicastère comme sur tous les autres, il prit l'intérim, laissant la direction effective et subalterne à un certain Mazio, homme de loi, qui ne pouvait lui porter ombrage. Cet intérim n'a cessé qu'en 1860: ce n'est pas seulement en France que le sort des choses provisoires est de durer longtemps. Il fallut, pour qu'on pût revenir à l'état normal, la nomination du général Lamoricière en qualité de commandant en chef de l'armée pontificale. Cette armée n'existait point encore, car malgré sa promesse de l'organiser au plus tôt pour mettre fin à l'occupation étrangère, le secrétaire d'État était resté fidèle à la loi d'inertie. Il n'était point traître, assurément, à la cause qu'il servait : il voyait plus loin que les autres et comprenait qu'on ne ferait jamais à Rome une armée capable de résister seule

soit aux Piémontais, soit même aux Romains. Le général Lamoricière, on le sait, se fit à cet égard des illusions; il voulut donc avoir au ministère des armes un administrateur qui eût sa confiance et il jeta les yeux sur M. de Mérode, personnage bizarre, autrefois officier dans l'armée belge, qui a porté dans l'Église les souvenirs, les habitudes de la vie des camps, et sur le compte duquel court à Rome une bien curieuse légende. Établi au ministère, il conçut et exécuta le projet de payer les volontaires étrangers trois ou quatre fois plus que les officiers et les soldats indigènes, quoique ceux-ci n'eussent pour vivre que leur paye, tandis que beaucoup d'entre les volontaires avaient plus de cent mille francs de rente. Non moins entier dans ses volontés que le pape lui-même, il ne connaît point les obtacles : a-t-il fixé le jour d'une revue, de l'exercice à feu, il n'ajournera point; il ne changera pas le lieu désigné, quand même toutes les cataractes du ciel se précipiteraient sur la terre. C'est ainsi qu'il y a quelques mois à peine, malgré une affreuse et durable tempête, l'exercice à feu dut avoir lieu dans des marais inondés, le long du Tibre, au camp de Tor di Valle. Le lendemain, non-seulement toutes les armes étaient hors de service, mais on conduisait la moitié des soldats à l'hôpital. C'est encore, dit-on, M. de Mérode qui a imaginé la médaille de Castelfidardo, pour honorer la défaite comme ailleurs on honore la victoire. Il ne se borna point à remettre cet insigne à tous ceux qui avaient fait la campagne, abus déjà bien propre à ôter son prix à ce genre de récompense; plusieurs corps reçurent la médaille qui n'avaient point quitté leur garnison, fort éloignée du champ de bataille.

Tel était l'homme que le général Lamoricière avait jugé digne de seconder ses efforts. Si étrange que soit M. de Mérode, nous sommes porté à penser qu'on le calomnie, et nous ne croirons point qu'il ait permis à ses subalternes, en 1860, de retenir deux mois de traitement à tous les officiers objet d'une promotion. Ce détail aura sans doute échappé à sa fébrile vigilance; mais de ce que son intégrité personnelle est hors de cause, en est-il moins vrai que la papauté n'a point encore trouvé en lui la main courageuse et ferme capable de remédier aux abus? La campagne de Castelfidardo, qui a duré vingt jours, a coûté neuf millions d'écus, près de cinquante millions de francs. Que reste-t-il aujourd'hui de cette ruineuse armée, si laborieusement réunie, si facilement dispersée? Des cadres, et peu de chose au delà. Le général Lamoricière avait eu l'idée, que nous appellerions surprenante, s'il était permis à un profane

d'émettre une opinion sur ce détail de l'art militaire, de créer une foule de corps, avec des costumes divers, comme on peut faire dans un pays où les armées sont considérables. Ainsi l'armée pontificale, qui se compose de sept mille hommes et coûte trois millions d'écus par an, c'est-à-dire deux fois plus qu'en France, comprend :

3 régiments de ligne indigènes,
2 — étrangers,
1 régiment dit de cavalerie,
1 — de dragons,
1 — d'artillerie,
3 bataillons de chasseurs,
1 — de bersagliers,
1 — de tirailleurs,
1 — de carabiniers à pied,
1 — de carabiniers étrangers,
1 — de zouaves,
1 bataillon dit sédentaire,
1 compagnie de saint Patrice,
1 colonne de marine et campagne,
le corps de gendarmerie mobilisée,
la légion de gendarmerie de Rome,
la légion de gendarmerie des Marches (elle existe encore),
le corps du génie.

Sept mille hommes ne peuvent être répartis en vingt-trois corps, on le comprend, sans que quelques-uns se composent tout au plus de trois ou quatre officiers. Ceux-ci, jouissant d'une sinécure, reçoivent une paye considérable. Rien n'est plus juste, puisqu'ils n'ont point les mêmes sources de profit que ceux de leurs camarades qui ont des soldats sous leurs ordres. C'est en effet un usage trop répandu dans l'armée pontificale de laisser sur les rôles de l'effectif des hommes qui n'y devraient plus figurer, en sorte que les capitaines touchent le montant intégral de la solde due à leur compagnie et gardent pour eux les sommes qui reviendraient aux officiers ou soldats disparus. Pour être équitable et complet sur ce point, il faut ajouter que M. de Mérode entre décidément dans la voie des réformes : sur vingt-trois corps, on supprime, assure-t-on, un régiment de ligne et un bataillon de chasseurs. Que ne supprime-t-on aussi certains chefs? Il existe à Rome un signor Braschi, qui possédait un palais dont l'escalier passe pour une des merveilles de la renaissance dans la ville éternelle, et où le comité sanfédiste a tenu un temps

ses séances. S'étant ruiné, M. Braschi a dû vendre son palais; pour lui donner les moyens de refaire sa fortune, car il était fort bien en cour, ayant des opinions orthodoxes sur le pouvoir temporel, Pie IX l'a nommé d'emblée général, quoiqu'il n'eût été militaire dans aucun pays.

On s'étonnerait à bon droit s'il n'était rien dit ici des deux corps qui ont seuls obtenu quelque célébrité dans l'armée pontificale, les zouaves et les gendarmes. Des zouaves nous avons peu à dire : c'est un corps en pleine dissolution. Il ne serait pas équitable de les croire tous faits sur le modèle de ce Louis-René Gicquel, que le tribunal de Laval condamnait naguère comme escroc, malgré l'oraison funèbre si éloquemment prononcée par l'évêque de Poitiers. Il y a eu parmi ces zouaves tout habillés de gris, de jeunes hommes, français ou belges, appartenant à d'honorables familles et inspirés eux-mêmes des sentiments les plus purs, les plus désintéressés; mais la plupart de ceux-là, venus pour combattre à l'heure du danger, ont eu hâte, depuis qu'elle est passée, de reprendre le chemin de leur pays. Plusieurs, si l'on en croit la voix publique, sont revenus avec le regret de leurs illusions, et ne reprendraient pas volontiers les armes pour défendre le pouvoir temporel. Quant à ceux qui sont restés sous le drapeau de la croix, ce sont en général des enfants perdus de la civilisation qui ont cru trouver dans cette aventure les moyens de faire fortune, et qui se montrent constants parce que rien de mieux ne les attend ailleurs. Mais on ne saurait dissimuler que les uns et les autres sont singulièrement impopulaires à Rome. Aux yeux des Romains, ils ont le défaut d'être étrangers : les vices des aventuriers sont partialement attribués aux plus honnêtes. Selon le corps français d'occupation, ils ont le tort de servir un drapeau étranger, d'être moins amis de la papauté qu'ennemis de l'empire, et de chanter, quand ils sont sous les armes, d'abominables chansons contre le chef du gouvernement français. A cinq cents lieues de Paris, nos soldats tiennent presque ces audaces de langage pour des offenses personnelles. Longtemps il y a eu des querelles suivies de coups, de blessures, quelquefois mortelles. De semblables accidents sont rares aujourd'hui, parce que les rangs des zouaves s'éclaircissent : ceux qui venaient avec désintéressement faire preuve d'un zèle inutile laissent la place aux intrigants qui, n'ayant ni convictions religieuses ni passions politiques, n'entourent la papauté que pour l'exploiter.

Les gendarmes pontificaux sont désormais connus du lecteur, comme le gouvernement qu'ils servent, par ce qu'ils font et par ce

qu'ils ne font pas. On a vu qu'ils mettent facilement le sabre à la main et qu'il ne fait pas bon leur résister, quand leur prend cette fantaisie : les tribunaux, le souverain pontife, le général de Goyon lui-même, dominé par les exigences d'une situation contradictoire, leur viennent en aide avec un empressement qui ne laisse pas de surprendre, quand on songe aux violences, aux provocations dont ces défenseurs enrégimentés de l'ordre se rendent si souvent coupables. On accuse les Romains d'une haine aveugle à leur égard; mais les Romains se prétendent éclairés : « Si intolérable que soit la police proprement dite, nous la préférons cent fois, disent-ils, à nos gendarmes, et nous savons faire la différence entre ceux-ci et les gendarmes français, doux et bons dans la répression même, dignes qu'on s'honore de les connaître, de les saluer, de leur céder, hommes enfin qu'on choisit dans l'élite de l'armée française, au lieu de les prendre au bagne, comme on fait les nôtres. »

Cette dernière assertion, familière aux Romains, surprendra bien des personnes, et nous avouons qu'elle nous a surpris nous-même; mais elle a si souvent frappé nos oreilles, qu'il ne nous a pas été possible de la prendre pour un bruit en l'air, indigne de toute attention. Que le plus grand nombre des gendarmes pontificaux soit pris au bagne de Civita-Vecchia ou dans les prisons des États de l'Église, c'est ce qu'on ne saurait, nous le pensons, raisonnablement soutenir. Cependant, qui n'a entendu parler de ce fameux Nardoni, si longtemps chef de la gendarmerie pontificale, et mis à la retraite seulement depuis six mois, avec tous les honneurs de la guerre, uniquement pour cause d'âge? Eh bien! le chevalier Philippe Nardoni est un forçat libéré, il est marqué sur l'épaule, selon l'usage du temps. Nous donnerons ici l'arrêt de condamnation, traduit de l'italien.

Sentence du tribunal de première instance du département du Tronto, contre Philippe Nardoni.

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et par les constitutions Empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin et médiateur de la confédération suisse,

A tous présents et à venir, salut.

La cour de justice civile et criminelle du département du Tronto, séant à Fermo, composée des sieurs Santucci, faisant fonction de président, Nola, Lavelli de' Capitani, Casilini, Baravelli, Cipolletti, juges, Morroni et Bianchini

suppléants, convoquée dans la salle des audiences publiques, a prononcé la sentence suivante :

Vu l'acte d'accusation du 24 décembre 1811, dressé par le sieur Isaberti, procureur royal près le tribunal de première instance d'Ascoli, admis par ledit tribunal par sentence du 27, du mois et de l'année ci-dessus, contre Philippe Nardoni, fils du vivant Giovanni, âgé de 20 ans, né à Ascoli et y habitant, libre et étudiant.

Accusé 1° d'avoir volé dans la cassette d'un cabinet situé dans les bureaux de cette vice-préfecture, et au détriment du sieur Vincent Spalazzi, écrivain attaché à ladite vice-préfecture, la somme de cent quarante livres, c'est-à-dire la moitié de cette somme en deux ou trois fois distinctes, à une époque indéterminée, mais avant le 3 octobre passé, et l'autre moitié ledit jour 3 octobre, vers cinq heures de l'après-midi, en montant sur une fenêtre ou l'escaladant, et en brisant la susdite cassette.

2° D'avoir dans les premiers jours de décembre passé, pendant qu'il se trouvait fugitif à Ancône, altéré et falsifié sa propre carte de sûreté, changeant en sept le mot six qui indiquait pour combien de temps elle était valable, à l'effet de proroger d'un mois la faculté de voyager librement dans le royaume, faculté qui d'après ladite carte de sûreté, cessait le 2 novembre susdit. Lequel acte d'accusation et la sentence de mise en jugement qui s'y rapporte furent lus en audience publique.

Les votes étant recueillis,

A condamné et condamne le nommé Philippe Nardoni à la peine des travaux forcés pour cinq ans, avec exposition préalable au carcan pendant une heure sur la place publique de cette ville, et a ordonné qu'à l'expiration de la peine, ledit Nardoni soit soumis à la surveillance de la haute police de l'État pendant toute sa vie, à quelle fin il sera tenu de fournir une caution convenable qui est fixée à 200 livres.

Vus enfin les articles 504 et 575 du code de procédure pénale dont suit la teneur :

Art. 504. Dans la sentence de condamnation, la cour prononce à charge des biens du condamné le paiement des dépenses, tant envers le trésor public qu'envers la partie civile.

Le condamne en outre à la restitution des dommages et intérêts envers la partie civile, dans les règles prescrites par l'article 499 envers l'acquitté.

Le condamne en outre à la restitution des dommages et intérêts envers tout autre intéressé, qui ne se serait pas constitué partie civile, ou aurait cessé de l'être en vertu des articles 9 et 69. En ce cas, la cour charge un des juges d'ouïr les parties, d'examiner les actes et de faire un rapport, en suite de quoi elle procède comme il est dit à l'art. 499.

Art. 575. Quand les biens sont volés ou acquis en quelque manière de crime, ou ayant rapport au crime, ils sont retenus par le juge instructeur tant qu'ils sont nécessaires à la cause. Ces biens sont rendus à leur propriétaire légitime aussitôt que cesse le motif susdit.

A condamné et condamne enfin le susdit Philippe Nardoni à la restitution des dommages, en tant que l'argent n'a pas été restitué, et aux dépenses alimentaires et relatives au procès, et a ordonné que les effets parvenus au pouvoir de la justice soient restitués à leurs légitimes propriétaires.

Ordonne en dernier lieu que la présente sentence soit imprimée, affichée et exécutée à la diligence de M. le procureur royal général.

Fait, arrêté et publié à l'audience publique de la cour de justice civile et criminelle du département du Tronto, séant à Fermo, le 14 février 1812, en présence de l'accusé Philippe Nardoni.

Ont signé :

Santucci, *faisant fonction de président.*
Nola, Lavelli de' Capitani, Casilini, Cipolletti, *juges.*
Morroni, Bianchini, *suppléants.*
Marziali, *vice-chancelier.*

Pour copie conforme,
Marziali, *vice-chancelier,*

Contre la présente sentence, il n'est point intervenu d'appel en cassation.

Marziali, *vice-chancelier.*

Nous Jacques-Marie Anfossi,

Procureur royal général près la cour de justice du Tronto,

Vu la sentence ci-dessus, nous ordonnons et commandons aux huissiers de cette cour, Conti et Pasti, d'y donner exécution en faisant exposer au carcan sur la place publique, le nommé Philippe Nardoni, de le consigner ensuite à la préfecture, afin qu'il soit conduit au lieu où il doit subir sa peine, et de remettre à notre bureau leur rapport en règle.

Anfossi.
Toni, *secrétaire,*

Nous accordons volontiers que tout pécheur peut obtenir miséricorde, surtout à Rome, au service du pape, et ce n'est pas contre Nardoni que nous avons évoqué le souvenir de ce péché de jeunesse; mais l'incrédulité obstinée des partisans du Saint-Siége justifie ces recherches dans le passé, pour donner aux assertions les plus sincères, les plus véridiques, la créance qu'elles méritent. Depuis six mois, le vieux Nardoni a été remplacé, à la tête de la gendarmerie pontificale, par le colonel Bossi, et celui-là, du moins, est un hon-

nête homme. Nonobstant, il n'inspire à la cour de Rome qu'une médiocre confiance, et il se plaint amèrement de voir son autorité méconnue par ses soldats, dès qu'il plaît au moindre prélat, au moindre abbé de leur donner un ordre. Tel est, en effet, un des principaux obstacles à la formation d'une sérieuse armée : il n'y a point d'unité dans le commandement. On destituait dernièrement un officier, pour avoir, en exécution de sa consigne, empêché la voiture d'un *Monsignore* de traverser la place Saint-Pierre un jour de fête. Quand on apprend ainsi aux soldats que les premiers maîtres auxquels ils doivent obéir sont ceux qui ne devraient pas leur commander; quand on donne à croire qu'on les recrute au bagne ou dans les bas-fonds d'une population gagnée à prix d'argent, il ne faut pas s'étonner que, féroces dans la rue contre des citoyens sans défense, ils lâchent pied sur le champ de bataille devant des ennemis en armes. Ceux qu'on enrôle malgré eux sont de mauvaises recrues qui saisissent la première occasion de déserter ou de poser les armes, les uns par lâcheté, les autres par patriotisme. Restent donc les volontaires étrangers, braves à l'heure du péril, mais dont la vertu, nous l'avons dit, n'est pas la constance, et qui quittent Rome avec empressement, comme ils y sont venus, pour se parer dans leur familles des lauriers de la défaite, un peu flétris pourtant par les importuns souvenirs de Laval.

Ainsi la présence d'une armée française, nécessaire en 1849, l'est encore en 1861 et le devient chaque jour davantage. Les catholiques étrangers s'en affligent : ils aimeraient mieux voir le Souverain-Pontife à Munich. La cour de Rome en gémit : elle préférerait ne rien devoir qu'à l'Autriche, qui lui aurait du moins conservé les légations; mais le parti catholique, en France, s'en applaudit, et faute d'avoir de longues vues, ne demande que le maintien du *statu quo*. Quoi qu'il en soit, nous sommes à Rome, et personne ne peut dire quand nous en sortirons. La situation, pour avoir des inconvénients politiques, n'en est pas moins fort supportable pour notre armée : elle a cette faculté toute française de transporter avec elle la patrie dans les plis du drapeau : nous avons vu ce qu'elle fait à Rome, dans quelle estime on l'y tient, quelles relations elle y a formées, grâce aux circonstances, la soumission enfin qu'on lui marque; nous pouvons ajouter qu'elle montre dans la ville éternelle toute l'aisance et le sans-gêne du caractère national: témoin ce sergent, qui, montant un jour dans un *legno*, et ne pouvant se faire entendre du cocher, le rossait d'importance, sous

prétexte que depuis le temps qu'il y a des Français à Rome, nul n'est excusable d'ignorer notre langue. Les Romains supportent en riant ces incartades, dont ils tireraient vengeance, si les gendarmes pontificaux se permettaient quelque chose d'approchant.

Les nouveaux arrivés ont seuls de ces impatiences. Quelques mois de séjour à Rome transforment nos soldats et les rendent méconnaissables. Ils sont venus quelques-uns dressés par leurs curés et pleins d'un dévouement aveugle pour le Saint-Siége, la plupart ignorants et indifférents aux questions qui s'agitent dans la ville éternelle; au bout de quelques mois ils ont des opinions, des idées et surtout un langage dont la verdeur surprendrait les esprits timorés. C'est chose merveilleuse, dans ce pays d'où la libre pensée et la libre parole sont proscrites, d'entendre cette critique originale et vive des hommes et de leurs actes, ces propos irrévérencieux au sujet de personnages d'un caractère sacré, ces anecdotes scandaleuses dont nous n'avons point voulu salir notre plume. Pour tout dire d'un mot, l'opinion générale, parmi nos soldats, est que le pouvoir temporel périra dans un avenir prochain, et que jamais gouvernement n'aura mieux mérité de disparaître.

Si les mêmes régiments restaient toujours à Rome, la contagion de cette manière de voir serait fort limitée; mais ils se succèdent assez rapidement pour que l'impression d'un petit nombre devienne bientôt dans notre armée l'opinion universelle. On assure que ces changements ont lieu le plus souvent sur la demande du général de Goyon, inquiet des dispositions, trop favorables à la population romaine, que manifestent ses subordonnés.

L'éducation de nos soldats se fait vite à Rome, et commence même à se faire en France, car ceux qui reviennent instruisent leurs camarades. Beaux diseurs de leur nature et surtout quand ils ont voyagé, ils racontent dans les garnisons, dans les cabarets, dans les villages, ils sont intarissables. Êtes-vous curieux de surprendre la naïve expression des sentiments qu'ils ont pris à Rome? Attendez à Marseille l'arrivée d'un des paquebots qui les ramènent, ne dédaignez pas de monter avec eux dans un wagon de troisième classe, et là, silencieux dans votre coin, écoutez leur conversation inévitable, observez la stupéfaction, l'indignation croissante de leurs auditeurs, vous n'aurez pas perdu votre temps.

Le langage de nos officiers, il n'est pas besoin de le dire, est de meilleure compagnie; mais pour un observateur attentif il trahit plus d'amertume encore. C'est qu'ils sont plus éclairés, c'est qu'ils

lisent et causent davantage, surtout avec les Italiens; c'est qu'ils sont introduits dans les familles et qu'ils y peuvent apprendre bien des choses que nos soldats ignoreront toujours. Néanmoins, il faut distinguer à cet égard l'état-major du corps des officiers. L'état-major n'a ni les mêmes sentiments, ni les mêmes yeux. Certains de ses membres avertissent charitablement les voyageurs de ne point prêter l'oreille aux propos des officiers qui résident depuis longtemps à Rome, parce qu'ils se sont laissé gagner à l'opposition; d'autres affirment que les Romains ne sont hostiles à leur gouvernement que parce qu'ils voudraient des réformes. Plusieurs disent, à qui veut les entendre, que le cardinal Antonelli est un homme admirable, une intelligence d'élite, capable de tout comprendre, et qu'il serait bien désirable de le voir un jour paré de la tiare, parce qu'il accorderait toutes les réformes qu'on peut souhaiter.

Nous respectons ces sentiments, que nous croyons sincères; mais comment ne pas voir qu'ils impliquent contraction? Quoi! c'est aux officiers nouvellement débarqués de France et qui, par conséquent, ne savent rien de ce qui se passe à Rome, qu'il faudra ajouter foi? Et si ceux qui vivent depuis longtemps dans cette ville son gagnés à l'opposition, par quel bouleversement de toutes les notions de la logique faudra-t-il se défier de leur témoignage éclairé? Au surplus, qu'il nous soit permis de le dire, autant qu'il nous a été possible d'en juger, il n'y a point entre le langage des anciens officiers et celui des nouveaux cette différence dont parle notre état-major; sur le gouvernement du Saint-Siége, ils pensent presque tous de même; jamais peut-être on n'a vu une opinion plus près de réunir l'unanimité des suffrages. Est-il besoin d'ajouter que si les Romains veulent uniquement des réformes, c'est un singulier moyen de les obtenir que de crier à toute occasion: Vive Victor-Emmanuel! vive l'Italie une! et de faire toutes les manifestations voilées, mais évidentes, que l'on sait? Fût-il vrai qu'il n'eussent point une ambition plus patriotique et plus haute, ne seraient-ils pas rejetés forcément dans une opposition plus radicale, celle où nous les trouvons, puisqu'il est démontré, notoire, évident que le Saint-Siége ne peut accorder, sans se donner le coup de mort, toutes les réformes que des hommes dignes d'être libres ont le droit de demander? Quant à l'opinion de notre état-major sur le cardinal Antonelli, outre qu'elle est empreinte de la même erreur au sujet de la possibilité et de l'efficacité des réformes, elle s'explique par la séduction incontestable qu'exerce cet homme supérieur sur tous ceux qui l'approchent.

C'est une des plus tristes marques de la faiblesse humaine que l'influence qu'exerce sur nos jugements la fréquentation ou même la vue et les paroles banales des personnages illustres, dans une réception d'apparat. L'état-major de l'armée française obtient plus facilement que nos autres officiers l'honneur d'être admis dans les salons du Vatican, au premier et au second étages, chez le pape et chez le secrétaire d'État. L'accueil affable de Pie IX, les manières gracieuses, prévenantes du cardinal Antonelli laissent difficilement à ceux qui en sont l'objet leur liberté d'appréciation. Comment la simple franchise d'un soldat se défendrait-elle, quand nos diplomates eux-mêmes ont peine à résister?

Ces séductions étranges qu'exercent, dans une certaine mesure, la haute position et la bonhomie de Pie IX, sont surtout remarquables chez son secrétaire d'État et ne s'étendent point à d'autres personnages de la cour pontificale. Ni le fantasque et violent M. de Mérode, ni Mgr Matteucci, ministre de la police ou gouverneur de Rome, ni les autres cardinaux, ni les autres ministres, ni les autres prélats ne s'emparent ainsi de ceux qui les approchent. On nous pardonnera donc d'insister un peu sur ce point, sans nous trop écarter de notre sujet.

C'est une opinion accréditée en Europe, et, pour notre part, nous la croyons, nous la savons fondée, que le cardinal Antonelli règne et gouverne à Rome, sous le nom de Pie IX. Mais nous n'ignorons pas que l'habile secrétaire d'État nie avec affectation son ascendant. — On croit, dit-il volontiers, que je mène le pape; il n'en est rien. La vérité est que personne ne le mène, qu'il est d'une obstination sans égale, à laquelle se joint souvent une violence qui fait tout plier. Je ne suis donc rien, je ne puis rien et je ne fais rien; adressez-vous au Saint-Père, lui seul est le maître, lui seul peut nous tirer des difficultés où nous nous trouvons. — Ce langage, à qui sait l'entendre, paraîtra un signe de force: il n'y a que des hommes forts qui préfèrent l'être au paraître, la proie à l'ombre, la réalité du pouvoir aux apparences du commandement. Le cardinal Antonelli loge, comme on sait, au Vatican; il a su établir l'usage que les personnes qui sollicitent une audience du pape, que les prélats et les cardinaux qui veulent être admis en sa présence fassent auparavant une visite au secrétaire d'État. Il a trop de finesse et de pénétration pour ne pas surprendre dans la conversation de ses interlocuteurs le motif vrai de leur démarche et le but qu'ils se proposent. Quand il les a congédiés, et dans l'in-

tervalle qui s'écoule entre cette visite et l'audience, il descend chez le Saint-Père, il lui apprend de quel sujet on se propose de l'entretenir, et il ajoute : Votre Sainteté a trop de lumières pour ne pas voir les inconvénients de cette mesure, les périls auxquels ses ennemis ou d'imprudents amis l'exposent... et d'autres phrases semblables. Pie IX croit, par faiblesse d'esprit, tout ce que lui veut persuader son ministre, et le soutient ensuite par emportement de caractère et par obstination.

C'est ainsi que gouverne le cardinal Antonelli ; il laisse aller les choses tant qu'il n'est pas inquiet pour le succès de ses propres vues ; mais si l'on gagne trop de terrain, il arrête tout d'un mot et la victoire lui reste toujours. On a beaucoup parlé, il y a quelque temps, le lecteur se le rappelle peut-être, de tentatives de conciliation entre Rome et Turin. Le docteur Pantaleoni, médecin éloquent, mais peu pratique, en avait pris l'initiative et s'était assuré l'appui du père jésuite Passaglia, si célèbre depuis. Après avoir vu le cardinal Antonelli, M. Pantaleoni fut admis à représenter au pape que ce qui lui restait de pouvoir temporel et même ce qu'il en avait auparavant, ne pouvait le sauver, loin d'être nécessaire à l'exercice du pouvoir spirituel. Pie IX, hors d'état de discuter, donna à tout son assentiment et consentit au départ du père Passaglia, chargé, sur la proposition du docteur, de s'aboucher avec M. de Cavour ; mais le professeur jésuite était encore en route que le cardinal Antonelli avait fait démentir, dans le *Giornale di Roma*, le bruit qui courait de pourparlers quelconques avec le ministre piémontais. C'est ainsi encore que le cardinal laissait s'agiter stérilement les cardinaux qui passent pour libéraux, bien entendu d'un libéralisme tout relatif, Santucci, Amate, Bofondi, Marini. Il permit même que le cardinal Santucci eût à ce sujet des conférences avec le Saint-Père ; mais peu de jours après, le cardinal Santucci était relégué dans une obscure province, où il a eu la faiblesse de mourir de chagrin.

Pie IX passe pour repousser toutes les réformes qu'accueillerait le cardinal. Celui-ci devient aussi une sorte de candidat libéral à la tiare, (car il a reçu la prêtrise l'année dernière,) sans avoir, bien entendu, dit un seul mot qui laisse soupçonner ses espérances à cet égard. Si l'avenir n'était pas pour nous lettre close, on pourrait donc penser que le cardinal Antonelli agit avec prudence, en dédaignant ses collègues, dont il n'a rien à espérer que par un puissant intermédiaire, et en se conciliant l'état-major de l'armée

française, sur lequel il compte pour porter sa louange en tous lieux. Il lui plairait, nous n'en doutons pas, d'obtenir la même faveur dans les rangs secondaires ; mais son pouvoir, si grand qu'il soit, ne s'étend point jusque-là. Hors d'état de se communiquer à tous comme aux chefs, il ne peut obtenir que ses subordonnés usent à son exemple de séductions que la nature leur a refusées, ni que parmi tant de gens jaloux de commander à Rome, dans cette anarchie organisée dont nous parlions plus haut, il ne s'en trouve pas un grand nombre qui, n'espérant rien des Français, ne se croient pas tenus de les ménager.

C'est en effet un phénomène remarquable que nos soldats et nos officiers, bien accueillis par le peuple romain et par le cardinal Antonelli, ont moins à se louer non-seulement de M. de Mérode et de ses amis, mais du plus grand nombre des prélats et du Saint-Père lui-même. Il y a déjà longtemps qu'on a constaté des marques de cette malveillance. Elle se masquait encore, lorsque, sous couleur de prévenance, le gouvernement pontifical donnait un palais superbe, sur la place Colonna, pour y établir le cercle de nos officiers; ceux qui vont au fond des choses ne tardèrent pas à comprendre qu'on avait moins voulu leur être agréable qu'éviter leur présence dans les cafés, où l'on craignait pour les Romains l'esprit frondeur des Français. Depuis, la haine a arraché son masque; partout les ordres des chefs de corps rencontrent des obstacles, qu'il n'est pas toujours aisé de surmonter. M. de Goyon lui-même, malgré son zèle, n'est pas facilement le maître de faire arrêter les sujets pontificaux dont il a à se plaindre, eussent-ils frappé à coups de couteau quelqu'un de ses soldats. S'il ne fallait se borner, nous pourrions citer en détail les tribulations du capitaine Gillet, de la gendarmerie, — le *capitanone*, comme l'appellent les Romains à cause de sa haute taille, — un jour qu'il était chargé d'arrêter pour un fait de ce genre, le chasseur pontifical Antonio Paloni. Il eut à lutter pendant trois heures, non-seulement contre les concierges et les geôliers, mais aussi contre un *monsignore* dont il n'est point parvenu à s'expliquer la singulière intervention. Un autre jour, le 30 juillet dernier, un soldat du 40e de ligne, nommé Jean-Pierre Neu, rentrait à la caserne en chantant, et « pris de boisson » comme il le dit lui-même. Le factionnaire pontifical de l'hôpital de la Consolation lui enjoint de se taire. Ne comprenant pas l'italien, ni même peut-être, en ce moment-là, le français, il poursuivait son chemin et sa chanson, lorsqu'il se sent terrassé par le chef de poste, et frappé, *alors seulement*, d'un coup de baïonnette

par le factionnaire. Les faits n'avaient point jusque-là une gravité exceptionnelle; mais ce qui les rend tout à fait dignes d'attention, c'est que le médecin Errigi Periandro étant occupé à bander le bras du blessé, Mgr Fiorani, directeur de l'hôpital, arrive et reproche violemment à ce praticien son empressement à soigner des militaires français. Les témoins de cette honteuse scène en ont rapporté les détails dans l'instruction. L'infirmier Orazi déclare qu'un autre médecin, qui était de service les jours suivants, fut réprimandé avec non moins de véhémence, pour avoir permis qu'on ouvrît les portes de l'hospice à des gendarmes français, qui y venaient recueillir des dépositions. Deux autres chirurgiens ou médecins, à ce qu'on assure, ont été récemment destitués pour des motifs analogues.

Ces sentiments et ces violences des fonctionnaires pontificaux, pris dans les rangs du clergé, sont d'une spontanéité au moins douteuse : les excès de zèle des subalternes trahissent presque toujours, sous une forme maladroite, les tendances véritables de leurs chefs. Remontons à ceux-ci : à l'exception du cardinal Antonelli, nous les trouverons tous hostiles à cette armée sans laquelle Pie IX aurait déjà quitté le Vatican. Ne parlons plus de M. de Mérode dont la haine violente n'est ignorée de personne, depuis qu'elle a éclaté dans une scène scandaleuse avec le général de Goyon; mais les familiers du pape! On connaît cette photographie, reproduite dans plusieurs journaux à gravures, qui représente Pie IX entouré des prélats de sa domesticité; ils sont là toute une pléiade : Mgr Talbot, anglais, Mgr Hohenlohe, autrichien, Mgr Nardi, si mal accueilli naguère à Paris, Mgr Ricci, l'infatigable fauteur de troubles, et d'autres encore, tous ennemis acharnés du gouvernement français et même de la France. Leurs plaintes, leurs conseils, leurs épigrammes, leurs invectives retentissent tout le jour aux oreilles du souverain pontife: comment ne céderait-il pas au torrent qui l'entraîne? On lui persuade que nos soldats le tiennent prisonnier dans son palais. Le jour où François II devait arriver à Rome, la police française avait eu soin d'interdire tous les cris hostiles au malheur: pour veiller de plus près à l'exécution de ces ordres, la gendarmerie du corps d'occupation s'était répandue sur le passage du cortége et jusque aux alentours du Vatican. Le pape irrité fit appeler M. de Goyon, et se plaignit amèrement qu'on vînt l'insulter jusque dans son palais. Notre gendarmerie doit à son impassible énergie d'être particulièrement suspecte. Le chef de ce corps, qui professait autrefois, si nous sommes bien informé, des opinions légitimistes, aurait dû, à ce titre.

trouver grâce auprès des familiers; mais ponctuel observateur du devoir, il leur était devenu particulièrement odieux. Une goutte d'eau fit déborder le vase : la gendarmerie française avait arrêté un prêtre dans un café, pour avoir parlé en termes injurieux de Napoléon III. Pie IX demanda avec instances au général de Goyon de le débarrasser du prévôt de l'armée (on sait que le chef de la gendarmerie exerce ces fonctions), dans lequel il voyait un ennemi personnel. Le général n'osa prendre sur lui de se conformer à ce vœu; il ne put que promettre d'en référer à son gouvernement. La réponse arriva sans retard : elle apportait à M. Belot de la Digne son brevet de chef d'escadron et ordonnait qu'il resterait à Rome, où il est encore aujourd'hui.

Nous avons un tort dans les États de l'Église; nous y sommes trop les maîtres; la soumission volontaire que les Romains nous marquent fait un trop sensible contraste avec leur résistance aux ordres de l'autorité légitime, pour que le gouvernement pontifical ne se montre pas ombrageux et jaloux. Mais pour être naturel et prévu, ce résultat n'en est pas moins digne d'attention. Il est certain que pour quiconque soutient à Rome le pouvoir temporel, nous qui faisons aujourd'hui sa seule et dernière raison d'être, nous sommes les ennemis. *L'excommunié de Turin* n'est, avec ses soldats, qu'un instrument entre nos mains. Or, c'est la tête qu'on hait et non le bras. Aucun raisonnement ne prévaut contre ce vif instinct de la passion. Dites au Saint-Siége que celui qui vit uniquement par la volonté d'un protecteur, doit reconnaître à ce protecteur le droit de limiter, comme il l'entend, sa garantie; le Saint-Siége vous répondra qu'il n'a point sollicité notre appui, que nous nous sommes imposé à lui, que l'Autriche aurait accompli sans conditions ni réserves cette restauration que nous avons abreuvée d'amertume. Vous répliquerez qu'en 1849, quand l'Autriche occupait, outre la Lombardie et la Vénétie, la Toscane, les Romagnes, les Marches, et qu'elle régnait par procuration à Naples et dans les petits duchés, nous ne pouvions lui permettre de prendre possession de Rome, ce qui aurait réalisé à son profit l'unité italienne, et qu'en 1860, nous ne pouvions défaire en lui cédant la place, l'œuvre incomplète et si chèrement payée de Solferino; de tels arguments ne toucheront point la cour de Rome, car ils se fondent non sur ses convenances, mais sur les nôtres. Vous demanderez si l'Autriche avec ses embarras d'organisation intérieure, de nationalités à concilier ou à étouffer, avec la Hongrie et la Vénétie attachées à ses flancs, en

face de l'Italie en révolution et en armes des Alpes jusqu'au Phare, et des Romains prêts à se soulever, serrée enfin à Rome entre l'armée de Victor-Emmanuel au nord, et au sud celle de Garibaldi qui ne tarderait pas à se reformer, vous demanderez si ce colosse aux pieds d'argile donnerait au Saint-Siége une protection bien efficace. Vous montrerez les sujets du pape à peine contenus par l'épée de la France, et le héros légendaire de cette conquête rapide des Deux-Siciles prêt à marcher sur le Quirinal, dès que le drapeau noir et jaune aurait remplacé le drapeau français, on vous dira qu'il vaut mieux succomber avec l'Autriche que de vivre avec nous et par nous. Vous ajouterez que pour une minorité de catholiques qui ont gémi, sans trop savoir pourquoi, de la perte des Romagnes, et se sont réjouis de la conservation du patrimoine de Saint-Pierre, une immense majorité de démocrates, de libéraux n'ont pu voir sans joie l'affranchissement de deux millions d'hommes, et sans regret la servitude maintenue pour six cent mille italiens; on vous rappellera que les hurlements de tous les réprouvés du monde ne sauraient prévaloir devant le Seigneur contre les soupirs d'un seul juste. Renoncez donc à discuter contre qui ne veut pas être convaincu, contre un gouvernement qui connaît trop la force de sa faiblesse, pour ne pas s'envelopper avec ostentation dans la résignation apparente d'une victime, et consolons-nous des jugements sévères portés sur notre compte, en pensant que si nous avions un devoir à remplir à Rome, nous l'avons plus de dix fois rempli. — Après les refus opposés pendant dix ans aux demandes modestes de la fameuse lettre à M. Edgard Ney, au spectacle de l'inertie, des violences, des scandales dans la cour de Rome étonne le monde, nous avons protégé les yeux fermés, sans espoir de reconnaissance, nous protégeons encore sans espoir d'amélioration.

Par cette immobilité résolue, le pouvoir temporel a prononcé sa condamnation lui-même. Nous reconnaissons en fait qu'il ne se soutient que par nos armes, et en droit qu'il ne mérite plus d'exister. S'il n'a pas su profiter de ces douze années de répit que nous lui avons données, pour corriger les abus les plus criants, introduire les réformes les plus désirées, se rapprocher, en un mot, des autres gouvernements, qui, si mauvais qu'ils puissent être, le laissent bien loin derrière eux, c'est qu'il a perdu sa dernière chance, c'est que son heure a sonné.

Nous connaissons des catholiques raisonnables qui voient venir avec fermeté cette ruine prochaine, qui s'y résignent ou qui même s'en

applaudissent. Notre tâche n'est point ici de rechercher s'ils ont raison ou tort, si l'Église gagnera ou perdra à cette transformation nécessaire. Nous avons voulu maintenir cette étude dans le cercle étroit des faits et nous l'y maintiendrons jusqu'au bout. Nous ne chercherons donc point quand éclatera cette grande crise, ni comment s'accomplira cette révolution redoutée ; dans un temps où l'imprévu règne, nous ne savons rien des surprises que nous ménage l'avenir, peut-être un avenir prochain. La raison humaine ne prévoit pas, pour le moment, de solution plus probable et plus facile qu'une vacance du siége de Saint Pierre. L'âge et les infirmités de Pie IX permettent d'y songer pour un temps peu éloigné. Un nouveau pape se croira-t-il tenu à maintenir une intégrité territoriale qu'il n'aura point reçue en ceignant la tiare, ni jurée sous la foi du serment ? Nommé dans des conditions nouvelles par des cardinaux justement jaloux de préserver l'Église d'un schisme et de ne pas causer un déchirement profond pour conserver un misérable coin de terre, il tiendrait sans doute à honneur de faire enfin de la papauté une institution cosmopolite et non plus italienne, et de dire, quoique un peu tard, comme le Christ l'enseigne, que son royaume n'est pas de ce monde.

Mais l'Italie pourra-t-elle attendre cette conversion problématique de la papauté ?

P. Brisset.

LITTÉRATURE CATALANE

LE DOCTEUR ILLUMINÉ [1]

Comme ses contemporains, saint Thomas-d'Aquin et Jean Duns Scot, Ramon Lull (tel est son vrai nom) a fait école : *Thomistes*, *Scotistes*, *Lullistes*, représentaient les disciples des trois docteurs les plus renommés du moyen âge, l'*Angélique*, le *Subtil* et l'*illuminé*. Ce dernier domina surtout en Espagne jusqu'aux derniers temps de la Scolastique. En Aragon, à Valence, en Catalogne, dans les îles Baléares, et même en Castille, les universités possédaient une chaire, dite de Ramon Lull. Les doctrines lulliennes comptèrent durant cinq cents ans des adversaires et des partisans fanatiques : le XVIII[e] siècle fut encore témoin de leurs disputes. Pendant qu'un lulliste enthousiaste entreprenait en Allemagne une édition monumentale des œuvres du maître [2], le bénédictin Feijoo, plus curieux qu'érudit, tournait en dérision la méthode lullienne. Les franciscains ne pouvaient rester indifférents à ces attaques irrévérencieuses : un des leurs, le P. Fornès, prit la défense de la doctrine attaquée. Plus tard, un moine cistercien, le P. Antonio Pascual, consacrait à l'apologie de Ramon Lull un ouvrage considérable (ses *Vindiciæ lullianæ*) [3].

[1] *Obras ramidas de Ramon Lull, escritas en idioma catalan-provenzal, publicadas por primera vez por Geronimo Rosselló.* Palma (Majorque), imprenta de Gelabert, 1860, 1 vol. grand in-8.

[2] L'édition latine de Ramon Lull, par Ivo Salzinger (Mayence, 1721-1742) in-folio, s'arrête au dixième tome : vingt volumes suffiraient à peine pour la compléter.

[3] Avignon, 1778, 4 vol. in-4°.

C'est un arsenal et une mine où les amateurs de théologie et de scolastique trouveront des armes et des trésors. Pascal, verbeux et diffus, était bien informé : il a raconté la vie et exposé la doctrine de Lull avec un savoir solide et une conscience irréprochable. Son livre et les dissertations historiques du P. Custurer résument et complètent les travaux sans nombre, consacrés au docteur illuminé.

Ce n'est pas à pareilles sources qu'iront puiser les gens du monde, désireux de s'instruire sans prendre beaucoup de peine. Leur curiosité peut être aujourd'hui satisfaite, grâce à une publication inattendue. L'exhumation tardive des poésies de Ramon Lull, en vieux dialecte catalan, est faite pour appeler encore une fois l'attention sur un homme vraiment extraordinaire, dont la vie coïncida avec une des époques les plus fécondes et les plus agitées, et dont les écrits, trop peu connus jusqu'ici dans le texte original, forment la principale richesse d'une littérature injustement dédaignée.

Ceux qui n'auraient pas le loisir ou la force de chercher Ramon Lull dans ses volumineux traités (trois cent cinquante environ, sur diverses matières, sans compter les suspects et les apocryphes), le trouveront tel quel dans ces poésies d'outre-tombe, où il est, pour ainsi dire, en abrégé. Il y a mis la meilleure partie de lui-même, sentiments et idées, joies, peines, regrets et désirs, projets chimériques, rêves prodigieux, espérances plus qu'humaines, et surtout ses mécomptes, qui le découragèrent maintes fois, sans l'abattre ni le détourner de son but suprême, poursuivi jusqu'à la fin avec une inflexible constance.

C'est par là que son nom sera sauvé de l'oubli. Rêveur fantastique (le mot est de lui), il conçut un dessein impossible, tenta de réaliser chimères et prodiges, et finalement il succomba, après une lutte d'un demi-siècle, dans la gloire du martyre. — La première partie de son existence fut livrée aux distractions mondaines et à l'amour charnel; sa jeunesse fut orageuse et toute remplie de passions folles. Élevé à la cour des rois d'Aragon, en qualité de page, il y resta comme majordome de Jacques II, fils de Jacques-le-Conquérant. De bonne heure il suivit son maître à Majorque, où il était né, dans une noble famille de Catalogne, deux ans environ après la conquête de l'île (1234). Riche seigneur, beau chevalier, galant troubadour, il se fit remarquer entre tous par son luxe et ses galanteries, beaucoup trop au gré de ses vieux parents, que désespérait sa conduite scandaleuse. Ils eurent recours au jeune prince, et le supplièrent de ramener leur fils dans la droite voie du devoir. Le mariage fut conseillé

comme un remède héroïque, et Ramon Lull, par docilité, non par inclination, épousa une demoiselle de noble lignage, nommée, non pas Catalina Labort, suivant le dire des biographes, mais Blanca Picany, d'après des documents authentiques. En changeant de condition, Ramon Lull continua de vivre comme il avait fait jusque-là. — Marié, il ne put étouffer une passion illégitime et tellement violente, qu'elle l'entraîna en des folies que la légende a complaisamment exagérées, grossissant la faute et le repentir à proportion. La dame qu'aimait Ramon Lull avait un sein cancéreux : importunée des poursuites du jeune sénéchal, elle lui montra, dit-on, la plaie hideuse ; la désillusion fut complète, et comme un songe s'évanouit l'amour. L'amant désabusé résolut brusquement de s'arracher à la vie mondaine. Il était opulent ; il renonça même à l'aisance. De ses biens considérables, il ne retint que l'indispensable pour la subsistance de ses deux enfants et de leur mère : le reste fut vendu et distribué aux indigents. C'est ainsi que le nouveau converti entra dans le repentir par la charité. Dans la suite, il prit l'habit du tiers ordre de saint François, en mémoire, sans doute, de cette circonstance décisive dans sa vie : on raconte que son renoncement au monde fut provoqué ou déterminé par un panégyrique de saint François d'Assise, prononcé dans l'église des franciscains.

En renonçant au monde sans regrets, Ramon Lull ne cédait point à la préoccupation exclusive du salut. Dans sa tête ébranlée par une rude secousse, un vaste dessein avait surgi : à la passion éteinte, une autre passion avait succédé, ardente et vivace, qui résista à la vieillesse, et pour ainsi dire, à la mort. Des hallucinations, ou comme on disait alors, des visions répétées, exaltèrent l'imagination bouillante du pénitent, et affermirent une résolution inébranlable. Sous le solitaire se cachait l'apôtre, dont la mission devait être de fonder l'unité dans le monde par la conversion des infidèles : pour établir en tous lieux une foi uniforme, il suffisait de triompher des opinions dissidentes, soit par la raison, soit par la force, soit encore par la combinaison de ces deux éléments. L'entreprise exigeait le concours de nombreux auxiliaires. Savoir et pouvoir étaient deux conditions indispensables : Ramon Lull résolut d'acquérir le savoir et d'intéresser les puissants du siècle à l'exécution de ses desseins. Simple pèlerin, il visita d'abord Montserrat et Saint-Jacques de Compostelle, poussa jusqu'à Rome son pèlerinage, et, de retour en Catalogne, il songea à visiter Paris, dont l'université devait lui offrir d'excellents moyens d'instruction. Ramené à Majorque par les conseils paternels de saint

Ramon de Pénafort, il recommença son éducation imparfaite, et sa curiosité ne laissa rien échapper.

Le solitaire partageait son temps entre l'étude et les pieux exercices: d'un esclave à son service, il apprit l'arabe qu'il parvint à posséder comme sa propre langue. On ne sait pas s'il eut d'autres maîtres. Il est permis de penser qu'en dehors de la théologie, il fut particulièrement redevable aux Arabes, si l'on en juge par ses écrits, dont l'esprit et les tendances rappellent prodigieusement les écoles et les méthodes orientales, pour ne rien dire des procédés logiques, de la composition et du style.

Comme il avait renoncé à la cour, Ramon Lull renonça à la ville, et alla continuer son noviciat dans un ermitage, sur la montagne de Randa, ne quittant guère sa retraite pour descendre au monastère *del Real*, de l'ordre de Cîteaux. La solitude est propice aux vastes pensées: le solitaire s'abandonna à ses rêveries. Tout l'y conviait: un ciel admirable, un délicieux paysage, où la nature agreste s'embellit du spectacle de la mer voisine, et ces mille senteurs des bois résineux et des plantes du rivage, et le murmure des vagues et le souffle pénétrant de la brise marine. La doctrine en incubation allait éclore. L'étude, la méditation, la contemplation et la prière remplissaient les jours et les nuits; l'âme ardente de l'ermite se livrait avec délices aux épanchements tendres et aux suaves rigueurs de la pénitence. Le calme redoublait l'activité de cette imagination fougueuse. Tenues en bride, les passions tumultueuses renvoyaient au cerveau le sang et la vie, et petit à petit montait l'inspiration. Les désirs vagues et les vœux indécis prenaient une forme: avec les images surgissaient les idées, et l'invention faisait péniblement son travail. Enfin la lumière se fit, et le secret fut trouvé de persuader ou de convaincre les incrédules, les schismatiques, les dissidents et de ramener tous les hommes sans exclusion à une croyance commune, uniforme, dans la foi et dans la science. Ramon Lull possédait, en un mot, ce système de démonstration dogmatique, qu'il avait sollicité ardemment et obtenu du ciel par une soudaine illumination: il le nomma lui-même l'*Art général*.

C'était une logique, non pas précisément nouvelle, mais étrange, qui mettait les procédés de l'esprit et les éléments de toutes les connaissances en des rapport si intimes, qu'il suffisait, pour résoudre les plus difficiles problèmes, d'une combinaison de lettres et de figures. L'*Art général* était, pour le logicien, ce qu'un dictionnaire des rimes est pour le versificateur, un répertoire et une machine. C'était encore

comme une algèbre de la pensée, ingénieuse sans contredit, mais inapplicable aux difficultés sérieuses de la science.

L'art lullien a donné lieu à un nombre infini de dissertations fort savantes, qui l'ont développé, commenté, contredit; mais qui, favorables ou contraires, n'ont que petitement contribué à l'éclaircir. De très-grands esprits ont applaudi à ce singulier système, qui n'est en définitive qu'un tour de force de la subtilité; mais les plus fervents admirateurs de la méthode n'ont pu obtenir un résultat quelconque, les espérances des plus crédules n'ont enfanté que des promesses. Dans le fait, cet art général, universel, démonstratif, ce grand art, cet art suprême, pour user des propres termes de l'inventeur, cet art prétendu n'est qu'une vaine science des mots, un leurre. Ce n'est pas à tort que Rabelais, critique impitoyable des sottises scolastiques, l'a classé, comme une chose futile, à côté de l'astrologie divinatoire.

Que la sévérité, toutefois, ne nous rende point injustes. Cette machine, si ingénieusement compliquée, n'est pas sortie d'une tête vulgaire : son mécanisme suppose une prodigieuse subtilité d'esprit, une combinaison merveilleuse de l'imagination et du raisonnement, et même un génie non médiocre, si l'on considère la fin de l'invention et le dessein de l'inventeur. Son ambition était de fournir, dans toutes circonstances possibles, des règles pour la direction de l'esprit et pour la conduite morale, et de fonder en même temps, par l'unité dans la science, par l'uniformité dans la foi, la philosophie des sciences et la religion de l'humanité.

Là est la grandeur et la folie de ce système, sublime dans le dessein, irréalisable dans l'application, telle surtout que l'inventeur la désirait. Simplifier les éléments complexes et les notions fondamentales des sciences spéculatives et appliquées, mathématiques, physiques, morales et politiques, c'était assurément une conception hardie, et il faut convenir que la réforme entrevue par Ramon Lull et tentée partiellement en ce qui concerne la jurisprudence, les arts médical et nautique, bien que prématurée et à certains égards intempestive, n'a pas été sans influence sur l'évolution ultérieure. Mais vouloir accorder à toute force, en vue de l'utilité commune et de services réciproques, la raison et la foi, le libre arbitre et la crédulité, c'était, on en conviendra, une tentative téméraire dans un temps où la métaphysique, réduite aux procédés logiques et dialectiques, au syllogisme, n'était que la très-humble servante de la théologie.

C'est en cela, néanmoins, que Ramon Lull, peut-être à son

insu, devança prodigieusement les penseurs les plus avancés de son siècle. Pour lui aussi la foi était le point culminant, le fondement et le faîte; mais il prétendait que la raison, auxiliaire de la foi, devait prédominer dans les argumentations et démonstrations dogmatiques : en d'autres termes, il voulait associer, par une intime alliance, la philosophie et la théologie. Il les place constamment sur le même plan et les fait marcher de front, non pas à la suite l'une de l'autre. Bref, ce fervent croyant, dont l'ardeur religieuse alla jusqu'à l'illuminisme, voulait une foi démontrable par de bonnes raisons, par des raisons naturelles, comme il dit en maint endroit. Il savait, par expérience, que les infidèles pouvaient être désabusés, détachés de leurs dogmes, par une argumentation serrée et démonstrative; mais il savait aussi que la démonstration, purement négative, demeurait sans résultat, tant qu'on ne leur démontrait point avec évidence la vérité de la religion chrétienne. Or c'était sa manie de croire que la foi chrétienne pouvait et devait être établie, prouvée, enseignée aux infidèles par raisons démonstratives. Sa doctrine n'avait point d'autre objet. « A ceux-là, dit-il en vers, qui prétendent que la foi ne peut être démontrée par des arguments inéluctables, nous voulons donner connaissance de sept articles fondamentaux, que nous prouverons par des raisons naturelles, d'après de nouveaux principes, faisant voir comment il faut admettre en Dieu l'unité, la trinité, l'incarnation, la création et la résurrection. »

A cells qui dien que provar
  Hòm no pòt la fé, ni donar
Null necessari argument,
  Volem donar ensenyament
De sèt articles principals,
  Los quals per raysons naturals
Provám per nous començaments,
  Qui monstran inconvenients
Esser en Deu sens unitat,
  Sens trinitat, sens encarnat,
Sens crear, sens resucitar [1].

Ce principe fondamental de sa doctrine, il le suivait fidèlement dans la pratique. Chez les infidèles, il ne se contentait point de prêcher comme un missionnaire; il discutait, argumentait avec ses contradicteurs, acceptait et provoquait la discussion. Bien plus, il

[1] *Lo dictat de Ramon*, p. 370.

ne craignait point de résumer les débats et de mettre par écrit ces controverses exotiques, où la foi chrétienne recevait parfois de rudes atteintes. Dans la collection de ses œuvres, on trouve des dialogues dont les interlocuteurs, infidèles ou hérétiques, combattent avec des armes redoutables la croyance qu'on veut leur imposer. Ramon Lull ne rétorque pas toujours avec plein succès les raisons de ses contradicteurs; mais il les rapporte fidèlement, et ses répliques, souvent ingénieuses, témoignent d'une subtilité prodigieuse et d'une rare habileté dans la controverse. Il s'était rendu célèbre et redoutable par ses conférences avec les plus savants docteurs de l'islam; mais, à leur contact, il avait subi, sans s'en douter apparemment, une modification sensible : ses écrits en sont le témoignage irrécusable.

Théologien ou métaphysicien, il a des idées et des façons d'argumenter qui le distinguent singulièrement de ses contemporains les scolastiques. Il procède, raisonne, écrit comme les Arabes, multipliant à l'infini les divisions, inventant sans cesse de nouvelles catégories, morcelant les questions discutables avec beaucoup d'artifice, forgeant des termes bizarres, et se payant d'ordinaire de mots inintelligibles. Il semble qu'il ait plus de goût pour les formules cabalistiques que pour les arguments syllogistiques. Ce n'est donc pas sans motif, à ce qu'il paraît, qu'on l'a accusé d'avoir suivi de trop près les Arabes : des critiques sévères et compétents ont à peu près établi que, copiste d'Abezebron ou Avicebron, il avait même emprunté à ce philosophe cette dialectique nouvelle qui offre des solutions générales pour toutes sortes de problèmes. A toutes les questions soulevées, c'est son habitude de répondre en termes généraux tels, que les réponses présentent infiniment plus de difficultés que les demandes, ou que du moins, en leur généralité vague, elles comportent des développements indéfinis, au terme desquels la confiance des adeptes a pu seule entrevoir l'ombre de la vérité. Lui-même il convient, du reste, tout en faisant honneur à l'Esprit saint de l'excellence de sa méthode, que sa façon d'argumenter et de dire se rapproche fort de la manière des Arabes. C'est par cet aveu qu'il s'excuse assez mal de la barbarie des termes et de la bizarrerie des procédés qu'il emploie. Cette ressemblance, avouée dans les formes, se retrouve aussi dans le fond, et elle n'est point fortuite. Si les orientalistes qui travaillent sur la philosophie arabe au moyen âge voulaient s'occuper des écrits de Ramon Lull, — dont quelques-uns sont en arabe, — ils trouveraient sans aucun

doute un chaînon de plus pour rejoindre les deux bouts brisés de cette chaîne intellectuelle qui relia jadis l'Occident à l'Orient.

La passion de Ramon Lull était de convertir les infidèles. Il se préoccupait surtout des Juifs et des Turcs; mais sa prédilection l'attirait vers les Arabes, vers ces fins dialecticiens de Bone, de Tunis et de Bougie, avec lesquels il avait l'habitude de discuter en règle, soit de vive voix, soit par écrit (voir sa conférence avec Hamar, savant docteur de l'islam), poussant sa passion d'artiste ou son zèle d'apôtre jusqu'à composer en leur propre langue des traités considérables, dogmatiques ou polémiques.

C'est ainsi que son esprit, naturellement aventureux, nourri de la philosophie, rompu à la dialecte subtile des Arabes, s'affranchit tout doucement des lourdes chaînes qui pesaient sur les intelligences dans les écoles d'Occident. Cet ergoteur intrépide éprouva le sort de la plupart des dialecticiens: il prit goût aux manières de ses adversaires, tout en luttant contre eux. C'est ainsi qu'au XVI[e] siècle, bien des théologiens catholiques, à force de se mesurer avec les réformateurs, se trouvèrent un jour dans le camp de ces derniers, et y restèrent.

Ramon Lull n'alla pas si loin: il détestait de bonne foi Mahomet et son Koran; mais non sans admirer en artiste l'habileté heureuse du fondateur de l'islam et la perfection du livre qui était devenu un code religieux. — Quant aux philosophes arabes, qu'il connaissait très-bien, jamais il ne les cite, ni ne les attaque, sauf Averroës, le célèbre commentateur d'Aristote, dont les doctrines avaient, on peut le dire, fait irruption dans les universités d'Occident, et notamment dans celle de Paris. Et comment eût-il ménagé Averroës, lui qui déclarait hautement, en pleine scolastique, qu'Aristote ne valait rien pour la démonstration de la foi? En cela Ramon Lull voyait plus clair et plus loin que ses contemporains, qui, d'Aristote travesti, avaient fait une manière de théologien, et ne semblaient point se douter que la doctrine aristotélique, en dépit des altérations et mutilations qu'elle avait subies de la part des Arabes et de leurs traducteurs, était pour la foi catholique un mauvais ferment, un levain corrupteur.

Cependant l'université de Paris, où régnait Aristote, approuva la doctrine de Ramon Lull, et parmi ses docteurs les plus célèbres compta le docteur illuminé. Là, comme ailleurs, sa doctrine reçut accueil, non pas toutefois sans contradiction, à cause sans doute du but qu'elle poursuivait et des espérances qu'elle faisait naître. Comme

l'alchimie, la métaphysique recherchait alors le grand arcane, raisonnait *de omni re scibili*, et c'est peu dire. Or la méthode lullienne était grosse de promesses, et naturellement elle devait tenter la curiosité; mais, étant nouvelle, elle pouvait passer pour dangereuse. Aussi les timides s'alarmèrent, les zélés se mirent en mouvement, et quand eut disparu le maître, les accusations prirent consistance et les invectives réitérées provoquèrent les persécutions.

L'inquisition flétrit, consacra par conséquent, la mémoire de Ramon Lull. Nicolas Eymerich, inquisiteur d'Aragon, dénonça ses écrits et les fit condamner par le pape. Le bref de condamnation figure dans son « *Directorium Inquisitorum* » ou *Guide des Inquisiteurs*, où il est resté, en dépit des protestations des lullistes. Eymerich appelle durement Ramon Lull : « un homme laïque, fantasque, ignorant, auteur d'une doctrine fausse et dictée par le diable. » La sentence qu'il obtint de Grégoire XI fut, il est vrai, revisée par la suite, grâce à l'intervention puissante de Pierre IV d'Aragon, sollicité par les descendants du docteur illuminé; mais l'inquisition, fidèle à son principe d'infaillibilité dans les jugements, ne voulut point se rétracter; de sorte que la réhabilitation n'a jamais été complète. Sans l'animosité d'Eymerich, Ramon Lull figurerait depuis longtemps dans le calendrier de l'Église romaine: il a été béatifié, et non canonisé.

C'est d'ailleurs sans fondement que les partisans de Lull ont accusé Eymerich d'avoir fabriqué lui-même le bref pontifical, qu'il a inséré dans son livre; et c'est en vain qu'ils ont essayé de faire retomber sur Ramon de Tarraga (juif converti, dominicain, auteur de quelques traités d'une impiété cynique) la condamnation qui avait atteint le docteur de Majorque. L'accusation de faux n'est pas plus soutenable que cette prétendue substitution de personnes. Luis de Paramo, dans son Histoire des origines de l'Inquisition, avoue qu'il ne sait point à quel esprit obéissait Eymerich dans sa censure des opinions lulliennes. Il n'est pas malaisé de le deviner. Le même Eymerich avait fait condamner les écrits et flétrir la mémoire d'Arnauld de Villeneuve, sous prétexte d'hérésie, mais en réalité parce que le célèbre médecin-alchimiste avait décidé en faveur des chartreux contre les dominicains, dans une question de discipline claustrale, touchant le régime des moines en état de maladie. Ramon Lull était bien plus coupable qu'Arnauld : non-seulement il avait donné la préférence à l'ordre de Saint-François sur celui de Saint-Dominique; après de longues hésitations et des sollicitations pressantes; mais

il avait encore soutenu, avec une grande ardeur, l'immaculée conception de la Vierge, proclamée par les franciscains, niée par les dominicains : il n'en fallait pas davantage pour le faire mettre à l'*index*.

En renonçant aux choses mondaines, Ramon Lull s'était voué à la Vierge : il fut un ardent champion à son service ; il se fit son chevalier et son poëte. C'est à la Vierge qu'il a consacré ses chants les plus tendres ; il la chante dans ses jours prospères, il l'invoque dans sa détresse, il l'appelle « la douce dame d'amour » ; bref, il se montre son constant adorateur, semblable en cela à toutes ces âmes ferventes, qui, déçues par leurs passions, les épurent en les détournant des créatures, et conçoivent dans leur idéal des espérances ineffables : c'est l'objet qui change, non le sentiment ; il se transforme et dure. Tous les mystiques ont souffert de « la divine maladie d'amour » ; ils ont senti tressaillir le cœur et les entrailles. De là leur penchant à tempérer les âpretés de la discipline et les rigueurs d'un dogme inflexible. Ils partent de la foi comme fondement, mais ils vivent dans la charité, mettant la miséricorde au-dessus de la justice, non sans raison, puisque leurs espérances procèdent de l'amour bien plus que de la croyance.

A ce point de vue, le mysticisme de Ramon Lull présente un caractère remarquable, qui se retrouve chez les mystiques les plus célèbres de l'Espagne, Juan d'Avila, Juan de la Cruz, Luis de Grenade, Luis de Leon, sainte Thérèse ; âmes enflammées d'une charité vive, avec je ne sais quoi de charnel dans leur pureté, et par cela même plus humaines. Différents des ascétiques, — c'est à tort qu'on les a confondus, — ils exaltent la miséricorde de Dieu, et c'est par la clémence que sa justice les ravit. Amour et pardon, telle est leur devise ; le châtiment, si mérité qu'il soit, leur semble une vengeance ; loin de les maudire, ils plaignent les damnés, se plaisent à en réduire le nombre, et aussi large qu'ils peuvent, non pas autant qu'ils le voudraient, ouvrent la porte étroite du salut. De là leur culte pour la Vierge, dont l'intercession est toute-puissante auprès du souverain Juge. Leur amour n'est ni maladif ni factice ; il jaillit de la vive source du cœur, de la surabondance du sentiment ; actif, ardent, inépuisable, il s'épand au dehors, et sans peine il descend des élans de la prière et des rêves de l'extase, pour fomenter et produire le bien. — Tous ces mystiques du XVIe siècle, honneur et gloire des lettres espagnoles, furent animés d'une sensibilité vraie, d'une philanthropie efficace ; ils tentèrent

des choses utiles et laissèrent après eux des œuvres durables. Fondateurs ou réformateurs, ils ne traînaient point une vie oisive, ils travaillaient, et, quand sonnait l'heure du grand voyage, ils quittaient la tâche avec la gaieté sereine de l'ouvrier laborieux. Quand on annonça à Fray Luis de Grenade que la mort était proche : « Bonne nouvelle, dit-il, nous irons dans la maison du Seigneur; » *Alegròme la noticia, á la casa del Señor irémos.* Ainsi des autres, ainsi de Ramon Lull, leur chef dans l'ordre des temps et leur modèle.

Quand il eut, pour réaliser le grand projet de sa vie, épuisé tous les moyens en son pouvoir, quand une à une furent tombées ses illusions, comme dans la saison morte se détachent les feuilles de l'arbre, il renonça aux promesses fallacieuses des puissants de la terre, et reprenant le bâton et la besace, il alla, courageux pèlerin, mourir d'un affreux supplice sur le sol inhospitalier de l'Afrique; mais son sang ne put faire germer la semence répandue par sa parole. Ainsi finit ce martyr octogénaire, qui avait passé cinquante ans à parcourir le monde, pour stimuler le zèle des tièdes, pour réclamer aide et secours en faveur de son entreprise folle et généreuse. Il ne négligea rien de ce qui pouvait préparer le succès, il visita cette terre sainte qu'il voulait arracher aux infidèles, et ces pays lointains et non explorés où il prétendait fonder l'unité dans la foi.

C'est durant ce demi-siècle, d'une prodigieuse activité, qu'il produisit cette foule d'écrits sur toutes matières, fruits d'une rare facilité d'esprit. En Europe, en Asie, en Afrique, en mer, en prison, partout en un mot et en tout temps, il écrivait, et dans les intervalles de repos, rares et courts, il composait ces vers simples et touchants dont une bonne partie a été conservée et reparaît aujourd'hui. Ils n'ajouteront rien à sa gloire, mais ils serviront à le faire mieux connaître en nous révélant tardivement les sentiments intimes et les vœux les plus chers d'une âme vraiment belle, tendre, naïve, amoureuse du bien et de la vérité. La candeur et la sincérité éclatent jusque dans la partie didactique, la plus aride, où cet esprit délié expose subtilement les règles de l'art général et leur application aux choses de la foi et de la science. Le théologien et le métaphysicien ont emprunté non pas le langage poétique, mais la phrase rimée. C'est un artifice pour recommander à la mémoire ce qui de soi offre peu d'attrait à l'imagination et peu de prise à l'intelligence :

« Lo qual vull que sia rimat,
Car mils pòt esser decorat. [1] »

Versificateur facile, Ramon Lull a rimé les principes de la logique, les règles de la dialectique, les dogmes de la foi, les préceptes de la morale, « la médecine du péché », les vices de toute espèce, les vertus théologales et cardinales, les quatre fins de l'homme, les attributs de la Divinité, les commandements de Dieu et ceux de l'Église, les sacrements; tout cela avec une exactitude si scrupuleuse dans les termes et une observance tellement stricte des divisions commandées par sa méthode, que toute poésie a disparu au milieu des définitions de l'école dans ces artifices de mnémonique. Dans le fait, la poésie était le moindre de ses soucis, et c'est le moment de citer à l'appui de cette assertion un morceau capital, la préface en prose de la pièce intitulée : « Les cent noms de Dieu » *Els cent noms de Deu :*

« Comme les Sarrasins prétendent que leur loi vient de Dieu, à cause que le Koran est une composition si belle, que nul homme, à ce qu'ils disent, n'en pourrait faire une semblable, moi, Ramon indigne, je veux m'efforcer de façonner avec l'aide de Dieu ce livre, dont la matière est meilleure que dans le Koran, afin de montrer, puisque je produis un livre supérieur par la matière au Koran, qu'un homme peut se rencontrer qui le mettra en aussi beau style que le Koran. On pourrait alors conclure, contre les Sarrasins, que le Koran ne vient point de Dieu, quoiqu'il soit, à la vérité, une belle composition. Mais nous disons que ce livre et tout bien est don de Dieu, ainsi que dire il convient. C'est pourquoi moi, Ramon, je supplie le saint Père apostolique et les seigneurs cardinaux, qu'ils le fassent mettre en latin, car pour moi je ne l'y saurais mettre, attendu que je ne sais pas le rudiment (le latin). *Perque eu Ramon, supplich al sant Pare apostolich é als Senyors cardenals qu'el fassen pausar en lati, car eu no li sabria pausar, perço car ignor grammatica.* » — Et si j'erre en quelque chose, dans ce livre, contre la foi, je soumets ledit livre à la correction de l'Église romaine. — Les Sarrasins disent que dans le Koran il y a quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu, et que celui-là connaîtrait toutes choses qui saurait le centième. C'est pourquoi je fais ce livre des cent noms de Dieu, lesquels je sais. Et il ne s'ensuit pas de là que je sache toutes choses, et je ne le fais que pour reprendre leur fausse opinion. Dans

[1] *Medicina de Peccat*, p. 131.

cette pièce, je consigne beaucoup de noms qui sont plus propres à Dieu que quelques-uns de ceux qu'à Dieu attribuent les Sarrasins. La règle que je me propose d'observer dans ce livre, c'est de parler naturellement des noms de Dieu, qui lui appartiennent simplement; et quant aux noms qui reviennent à Dieu, il en est parlé suivant les égards de la créature, et suivant qu'ils se rapportent aux noms de Dieu. Et en chacun des noms de Dieu, nous mettons dix versets, que l'on peut chanter à la façon des psaumes que l'on chante à l'église. Et nous faisons ainsi, parce que les Sarrasins chantent le Koran dans leurs mosquées. Le livre est bon pour contempler Dieu et le connaître, et pour prouver la foi chrétienne, comme il y paraît. Et c'est un livre de grande consolation, et plaisant, et propre à la prédication. Dans ce livre il arrive qu'on use de quelques mots latins, faute desquels nous ne pourrions si bien le faire ni si aisément. Le premier nom est *Dieu*, le second, *Essence*, et ainsi de suite pour les autres, comme on le voit d'après les titres. Puisque Dieu a mis de la vertu en paroles, pierres et plantes, à plus forte raison en a-t-il mis davantage en ses noms. C'est pourquoi je conseille à chacun de réciter chaque jour les cent noms de Dieu et de les porter écrits avec soi. Quand il aura récité un chapitre, qu'il récite, au lieu du *Gloria patri*, la louange qui est écrite plus bas, à la fin de ce livre. Nous rimons ces vers, afin qu'il soit plus facile de les apprendre par cœur. Et nous ne nous inquiétons pas si quelques vers ont plus de syllabes que les autres, pourvu que nous puissions mettre meilleure matière en ce livre. Et il y a plus de difficulté à mettre en rimes matière tant subtile, qu'il n'y en a eu à mettre le Koran en la disposition où il est. »

Voilà de la prose peu poétique, mais précieuse par les indications qu'elle fournit. On voit, par ce témoignage irrécusable de Ramon Lull, quelle était sa manière de composer et le but qu'il poursuivait dans ses compositions. La révélation est intéressante; mais ce qu'il importe le plus de remarquer et de retenir, c'est que Ramon Lull n'était point un humaniste, qu'il n'écrivait point en latin, et que ceux qui lui ont reproché la barbarie de son langage n'ont pas fait réflexion que le reproche tombait sur les interprètes latins, qui sont réellement barbares, soit qu'ils s'écartent, soit qu'ils se rapprochent des textes originaux, et ils s'en écartent le plus souvent. Ramon Lull savait à fond l'arabe et s'en servait quelquefois dans ses écrits, mais il écrivait d'habitude en langue catalane ou lémosine, langue qu'on parlait de son temps, non-seulement

dans les îles Baléares et en Catalogne, mais même dans les contrées riveraines de la Méditerranée, depuis Montpellier jusqu'aux villes maritimes de Murcie, grâce à la prépondérance de la maison d'Aragon et aux conquêtes de Jacques Ier. Ramon Muntaner fait à ce sujet des réflexions très-curieuses, dont les historiens n'ont pas tenu suffisamment compte. — Les témoignages concordants d'Eymerich, de l'archevêque de Tarragone, du roi Pèdre IV d'Aragon, dans sa lettre au pape Grégoire IX, prouvent que les écrits de Ramon Lull qui circulaient alors étaient en catalan et non pas en latin. De ce dernier il savait apparemment quelque chose, puisqu'il avait fréquenté les écoles et les universités, puisqu'il cite, pour les avoir lus, Pierre Lombard, saint Anselme et Richard de Saint-Victor; mais il n'en savait pas assez pour l'écrire, et son aveu, très-précis, dément sans réplique ceux qui ont soutenu le contraire en de lourdes dissertations. En cela encore, Ramon Lull se distingue de ses contemporains; on sait qu'ils parlaient et écrivaient dans les écoles en un latin barbare, qui était l'organe adéquat de la scolastique au XIIIe siècle.

Voilà pour l'idiome. Quant à la rime et à la mesure, on voit par ce qu'il a dit lui-même en termes très-clairs qu'il les pliait sans façon aux exigences de la mémoire et à l'intérêt de la matière, et qu'il se proposait moins d'être agréable qu'utile. Néanmoins, ce principe n'était pas inflexible; il ne l'a suivi, à vrai dire, que dans ses pièces dialectiques, très-importantes pour l'appréciation du système et de la méthode, mais très-arides, pour ne rien dire de plus. L'inspiration ne jaillit point des démonstrations laborieuses du dogme ni des arguments ingénieux de la dialectique; elle naît avec spontanéité des pensées vastes et des sentiments profonds. Ni les sentiments ni les pensées de cette nature ne firent défaut à Ramon Lull, ainsi que l'attestent nombre de pièces de son recueil poétique.

La complainte de la Vierge sur la passion et la mort du Christ est un des morceaux les plus touchants de la poésie du moyen âge, laquelle s'inspira si souvent d'un tel sujet. Si vrai et si vif est le tableau, si naïf et si émouvant le dialogue, qu'on oublie le retour monotone des mêmes rimes dans chaque strophe de douze vers. Quoi de plus simple et de plus naturel que ceci :

« Dementre que mon fill penjava en axí,
Cascún lo deshonrá é cascun lo escarní;
E 'l meu fill callava, é 'l cap tenia clí,
E al peu de la crotz sant Johan era ab mí. »

« Pendant que mon fils pendait de la sorte, chacun l'insultait et lui faisait affront. Et mon fils se taisait, ayant la tête inclinée, et au pied de la croix saint Jean se tenait avec moi. »

Le récit est beau, et plus beau le dialogue : la douleur y éclate en cris déchirants et s'épanche en accents d'une indicible tendresse. L'apôtre bien-aimé, le fils adoptif entreprend de consoler l'affliction maternelle, et pour un temps il conseille l'oubli. Et la mère inconsolable : « Ah! Jean, tu ne sais bien consoler; c'est en me parlant de mon fils que la mort ne saurait me vaincre; l'amour s'en irait, si venait l'oubli; c'est pourquoi je te prie, mon fils, que de lui tu veuilles m'entretenir. » — « Ici finit cette plainte si douloureuse de la Vierge souveraine, mère des pécheurs, laquelle veut que chantent grands et petits la douce pucelle qui est dame d'amours,

« La douça donçella qui es dona d'amors. »

« C'est pourquoi moi, Ramon Lull, qui du chant ai douleur, à tous je le donne, pour qu'il leur souvienne des langueurs de Notre Dame et du grand déshonneur que reçoit son fils de prélats et seigneurs, car en terre sainte ils ne font dire louanges. Et si Notre Dame était maintenant susceptible de douleur, elle en ressentirait d'autant plus que son fils est si peu honoré. A vous, Vierge souveraine, je dédie ce chant d'amours :

« A vos verge regina coman est cant d'amors. »

Sur un autre ton et d'un rhythme différent sont les *Heures de la Vierge* (Horas de Nostra Dona Santa Maria). Elles se composent de strophes de petits vers, propres à être chantées. Cette pièce est remarquable par des pensées hardies et peu orthodoxes sur le libre arbitre de l'homme, sur la justice et la miséricorde de Dieu. L'amour mystique y tient, comme d'ordinaire, une place considérable.

Nous possèderions une belle ode de Ramon Lull, si son invocation à l'Être suprême était complète. Pour le moment, cette pièce n'a que deux strophes et un vers, chétif échantillon, mais précieux, et qui fait vivement désirer que la suite soit tirée de la bibliothèque de Berlin, où l'a déposée un savant théologien, M. Heine, que nous remercierions bien volontiers, si sa libéralité nous en fournissait l'occasion. La pièce en question, découverte à Coïmbre par le docte Allemand, figure maintenant dans les collections d'un riche dépôt, mais elle est perdue pour le public.

« Le Péché d'Adam » (lo Peccat de n'Adam) est moins un morceau poétique qu'une dissertation de théologie, une démonstration dans les règles, faite sur la demande expresse de Jacques II. Ramon Lull y parle du péché originel en optimiste : il louerait volontiers Adam d'avoir donné à Dieu l'occasion de montrer sa miséricorde envers les hommes, à la Vierge la satisfaction d'intercéder pour les pécheurs, dont elle est la patronne puissante. C'est en elle que le poëte a placé toute sa confiance; c'est à elle qu'il se donne et se consacre :

« A vous, dit-il, dame Vierge, sainte Marie, je livre mon vouloir, qui veut de vous si fortement s'éprendre, que sans vous ne voudrais en rien ni désir ni amour. Car à la volonté qui vous chérit toute volonté cède, ô vous, reine d'amour; et qui ne vous veut, ne saurait d'amour s'éprendre. Puis donc que mon vouloir veut Votre Seigneurie, je veux encore vous donner et mon souvenir et mon savoir; car sans volonté, ô Dame, qu'en ferais-je? — Et vous, bonne mère, faites, s'il vous plaît, savoir et entendre aux clercs qu'ils aillent en Syrie prêcher et convertir les infidèles, et qu'ils mettent la paix parmi les chrétiens. Maint homme se vante de mourir pour votre fils à l'occasion; mais rares sont ceux qui vont le prêcher aux infidèles, car la mort leur fait peur :

« Mant hòm se vana que murria
Per vostre fill si loch venia;
Mays pauchs son çells qui 'l vagen preycar
Als infaels, car mort los fá duptar. »

La Vierge était le terme de ses désirs, l'objet constant de ses pensées les plus tendres, le but de ses espérances, la source de sa force. Dans la pièce intitulée : « *le Roi de gloire* » (*lo Rey glorios*), — c'est un hymne à la toute-puissance de Dieu, — on trouve encore une strophe finale en l'honneur de la Vierge :

« La douça Verge vuyl servir
De mon poder;
Car say m'ha trames douç desir
E bò esper. »

Ainsi se consolait le mystique amant des mécomptes de l'amour terrestre, et peut-être des liens pesants d'un mariage qu'il avait contracté par déférence à la volonté de ses parents et aux conseils du roi son maître. On peut croire que cette union forcée ne fut pas

heureuse, puisqu'elle ne put le retenir au foyer domestique, où il laissa ses enfants sous la tutelle de leur mère. Dans un acte notarié du mois de mars 1275, dona Blanca Picany demande que son mari soit interdit et qu'un curateur soit désigné pour la gestion de ses biens, « qui périssent », tant il se livrait aux distractions absorbantes de la vie contemplative (*est in tantum factus contemplativus*). Une telle demande, de la part d'une dame jeune et riche, ne témoigne pas précisément d'une robuste affection conjugale.

En se détachant des biens temporels, Ramon Lull se laissa-t-il séduire à ce leurre de la pierre philosophale qui, de son temps, égara tant d'esprits distingués? Chercha-t-il dans la transmutation des métaux le grand arcane, le secret de faire de l'or? La question, non résolue jusqu'à présent, le sera, selon toute apparence, négativement, quand les lumières de la critique auront éclairé plus pleinement l'homme et ses doctrines. De grandes controverses ont surgi à ce sujet, dont le fruit a été, comme il arrive d'ordinaire, un nombre prodigieux de dissertations; et de ce conflit d'opinions divergentes, pas un éclair n'a jailli. — Ceux qui veulent en faire un saint, qui prisent surtout en lui la gloire du martyr, rejettent bien loin les prétentions compromettantes des admirateurs indiscrets, obstinés quand même à présenter Ramon Lull comme un savant universel, un docteur encyclopédique, *nullius dogmatis expers*. — Deux exagérations également insoutenables. Voici, à mon sens, ce qu'on peut avancer sans déraison en cette question controversée.

Les alchimistes forcenés, les vrais adeptes de l'art, avaient pour la plupart la manie de se croire illuminés en ce qui regarde la foi : dans le secret d'accumuler des richesses, ils cherchaient en même temps la santé inaltérable, le bien-être matériel et la voie la plus aisée pour aller en paradis. On en a cité qui aux saintes Écritures préféraient hautement les traités d'alchimie pour la connaissance des mystères, l'intelligence du dogme et le secret du salut; témoins Rulland le père et Pierre-Jean Fabre de Castelnaudary, deux médecins qui ont écrit curieusement sur la pierre philosophale. Paracelse et Van Helmont n'avaient point renoncé à ces folies des alchimistes. Les plus obscurs n'étaient pas les moins ambitieux : ils trouvaient même tout simple de faire passer leurs élucubrations sous le nom de quelque savant renommé, et à la faveur de ce patronage, ils avaient la satisfaction de voir leurs rêveries circuler et faire leur chemin dans le monde.

Avant l'imprimerie, ces supercheries étaient fréquentes. Les œuvres

qui nous restent sous le nom d'Arnauld de Villeneuve en sont un remarquable exemple. — Ramon Lull a eu de même l'honneur de prêter involontairement son nom à des traités d'alchimie d'une extravagance rare. Dans le recueil de ses poésies figure une pièce sous cette rubrique : « *l'Art de la alquimia:* » mais aux yeux de la critique, cette pièce ne suffit point pour le rendre responsable de toutes les sottises alchimiques dont ses plus chauds admirateurs l'ont gratifié sans discernement. Les manuscrits de Ramon Lull existent pour la plupart; qu'on en produise un seul qui traite de l'alchimie, et la question sera résolue.

Pour revenir à la pièce très-courte sur « *l'Art de l'alchimie,* » l'authenticité pourrait fort en être contestée, à cause surtout des quelques lignes qui sont au commencement, et dont le sens littéral est tel : « Couplets que fit maître Ramon Lull sur l'art de l'alchimie, duquel art il fit un livre nommé : *De la quintessence.* » Ces quelques mots accusent une main étrangère ; de même que le titre, les couplets pourraient bien être apocryphes. Quant à la pièce même, elle est énigmatique, et ce qu'on y trouve de plus clair c'est le précepte final :

« Si vols entrar per est porteyl
Per tal que bé 't sapias regir,
Obs te fará portar capdeyl
Que pusques entrar é axir. »

Ce n'était pas, en effet, sans un bon écheveau de fil qu'on pouvait s'engager dans ce noir et inextricable labyrinthe de l'alchimie. Il est douteux néanmoins que Ramon Lull ait tenté l'aventure. Il avait d'autres devoirs et des préoccupations bien différentes, et d'ailleurs il ne fraya jamais qu'avec des alchimistes sérieux et d'un incontestable savoir. Il avait connu, à Paris, Roger Bacon; à Naples, Arnauld de Villeneuve; mais rien ne prouve que de l'un ou de l'autre il ait emprunté quelque chose, bien qu'on les lui ait donnés pour maîtres dans les traités d'alchimie qui portent son nom. Aussi faut-il rejeter avec dédain, avant plus ample information, le récit d'un moine crédule, nommé Jean Gemer, suivant lequel Ramon Lull, enfermé dans la tour de Westminster par ordre d'Édouard III, aurait travaillé de son art au profit de ce dernier, et fabriqué en abondance ces pièces d'or si connues sous le nom de *nobles à la rose*. Le père Antonio Pascual a fait bonne justice de ce conte; il a démontré par la chronologie que Ramon Lull n'avait pu se trouver en Angleterre

à l'époque marquée par le moine chroniqueur; et ses démonstrations, qui sont mathématiques, doivent prévaloir sur les bruits de la tradition. Il n'est pas même démontré que Ramon Lull ait jamais visité l'Angleterre.

Cette digression, importante dans un pareil sujet, m'oblige à passer rapidement sur les autres pièces du recueil, parmi lesquelles il faut signaler la plus remarquable, celle qui porte le titre de *Desconort*, c'est-à-dire, « Désolation. » C'est la confession poétique et touchante du docteur illuminé, le résumé d'une longue vie, dont l'activité se consuma en pure perte à la poursuite d'un but qui reculait sans cesse devant les plus constants efforts. Contentons-nous d'en reproduire le titre, dont la simplicité n'est pas sans charme : « Voici la désolation de maître Ramon Lull, en sa vieillesse, quand il vit que le pape et les autres puissances du monde ne voulaient point mettre ordre à la conversion des infidèles, suivant qu'il les en avait requis en maintes et diverses occasions. » — Il n'y a point dans toute la littérature catalane, si féconde en œuvres poétiques, un seul morceau qui, pour le sentiment et l'onction pénétrante, égale cette douce et naïve élégie. Ramon Lull énumère ses travaux, ses efforts, ses services, avec une résignation admirable, que nous retrouvons dans la pièce suivante : *lo Cant de Ramon* (le Chant de Ramon).

« J'ai inventé un nouveau savoir, par lequel la vérité peut être connue et l'erreur détruite. Sarrasins seront baptisés, Tartares, Juifs et maint égaré, par le savoir que Dieu m'a donné. J'ai pris la croix et voué mon amour à la Dame des pécheurs, car d'elle m'est venu grand secours; mon cœur est une maison (*casa*) d'amour, mes yeux sont deux sources de larmes, je suis entre la peine et la joie. — Je suis vieux, pauvre, méprisé, je ne reçois aide d'âme vivante; j'ai entrepris une trop forte tâche; j'ai demandé au monde une grande chose, j'ai donné maint bon exemple, et peu suis-je connu et aimé. — Je veux mourir dans l'océan d'amour. Pour être âgé, je n'ai crainte ni de mauvais prince ni de mauvais pasteur; mais tous les jours je considère le déshonneur que font à Dieu les grands seigneurs, qui en erreur induisent le monde. — Je prie Dieu qu'il envoie des missionnaires savants et véridiques, enseigner que Dieu est homme; la Vierge en qui Dieu s'incarna et tous les saints à elle soumis, je les prie de me préserver de l'enfer. — Louange, honneur au plus grand maître, auquel je transmets mon amour; que j'en reçoive la lumière, car je ne suis digne d'honorer Dieu, tant je

suis fort pécheur, moi qui ai fait des livres (*E son de libres trobador*). — Partout où je vais, je rêve de faire le bien, et à la fin je ne puis rien, de quoi j'ai peine et dépit; mais avec contrition et pleurs je vais crier à Dieu qu'il veuille enfin exalter mes livres. — Dieu me donne sainteté, vie et santé, liberté et joie, et de péché et de mal me garde! A Dieu me suis-je tout confié; que le malin esprit et l'homme courroucé ne puissent rien sur moi! — Dieu ordonne aux cieux et aux éléments, aux plantes et à toutes choses vivantes, qu'elles ne fassent mal ni dommage; et Dieu me donne compagnons instruits, pieux, loyaux, humbles, craintifs, pour travailler avec fruit en son honneur! »

Laissant de côté les poésies purement didactiques et dogmatiques (le tiers du volume), on peut, sans autre transition, passer à la dernière, au chant du cygne. Ce n'est point sans émotion qu'on relit ces vers faciles et naïvement enfantins, qui sont comme la dernière goutte de sa veine poétique. Il les fit étant presque octogénaire, au moment où allait s'ouvrir le concile de Vienne (1311). C'était un hymne d'espérance et un dernier sacrifice à des illusions longuement caressées. Le début est plein de joie : « Je veux, dit-il, en mon courage, commencer un concile, et chanter afin d'inspirer d'amour tous ceux qui en sont susceptibles, et les animer au service de Dieu et à la conquête du saint sépulcre : bien le désire. »

« Un consili vuyl començar
En mon coratge, é xantar,
Per ço que faça enamorar
Tots cells qui ho poden far,
Per Deu servir,
E lo sepulcre conquerir :
Molt ho desir. »

Ce concile était son espoir ultime; il devait, à son gré, combler tous ses vœux. Aussi n'oublie-t-il rien pour préparer à remplir leur mission tous ceux qui devaient y assister, pape, rois, princes, cardinaux, prélats séculiers, moines et clercs ; il fait même intervenir quatre personnages allégoriques, la contrition, la satisfaction, la dévotion, la prière, qu'il interpelle et gourmande, comme il a semoncé la paresse et la tiédeur des puissants du monde et des princes de l'Église ; car, — il est bon qu'on le sache, — Ramon Lull ne se gênait guère dans ses écrits pour signaler et flétrir les débordements des privilégiés de son temps. Il ne tarit point sur les vices de la chevalerie, sur la corruption du clergé, sur l'indifférence religieuse, sur l'avidité générale.

Dans le chant onzième de cette petite composition, le caractère satirique paraît visiblement : il commence par ce tercet qui sert de refrain à chaque strophe :

« Senyor Deus ! pluja,
Perque el mal fuja,
Car peccat puja. »

« Seigneur Dieu, de la pluie, afin que le mal disparaisse, car le péché monte ! — C'est une réminiscence heureuse de cet hymne par lequel l'Église implore, en ses prières, la rosée du ciel et cette pluie féconde que nous attendons encore, et qui doit sur terre faire germer et grandir la justice.

La prière de Ramon Lull ne fut point exaucée. En vain parut-il en personne au concile, pour y exposer ses vues et ses plans. On n'accorda qu'une attention distraite à son programme, lequel se réduisait à trois articles : fonder des maisons de religieux pour l'enseignement des langues orientales; fondre en un ordre unique tous les ordres militaires, sous le commandement suprême d'un chef chargé de conquérir la terre sainte; consacrer à cette pieuse entreprise les revenus, pendant dix ans, de la dîme royale et de la dîme ecclésiastique. — Telle était en substance la combinaison imaginée par Ramon Lull. Dans ces conditions, le projet n'était point trop chimérique. Malgré l'exemple de saint Louis, Ramon Lull pouvait encore, sans folie, rêver la conquête des saints lieux. Il avait pu voir dans sa première jeunesse la tentative hardie de Jacques le Conquérant, dont l'expédition en Palestine avorta parce que la tempête dispersa la flotte aragonaise.

D'ailleurs, notre enthousiaste était soutenu par la protection (sincère, illusoire?) de Clément V et de Philippe le Bel, et plus encore par le vivant souvenir d'un passé glorieux, et par une expérience sans pareille dans cette grande question des croisades qui fut sa préoccupation constante. Dans ses nombreux voyages, dans ses explorations aventureuses des trois parties du monde alors connu, il avait recueilli des observations qui n'ont pas été perdues pour la navigation, la géographie et la cosmographie. Il avait cherché et trouvé la voie la plus sûre pour aller d'Europe en Palestine, et son itinéraire était sagement tracé, de même que son plan. Il voulait que l'alliance chrétienne réunît d'abord ses efforts contre Grenade, boulevard redoutable des musulmans d'Espagne, qu'elle refoulât ces derniers dans l'intérieur de l'Afrique, et qu'en suivant les côtes

méditerranéennes de cette contrée, elle allât camper devant Jérusalem. — C'était là, sans contredit, une conception vaste, et ceux-là ne refuseront point leur admiration sympathique à Ramon Lull qui croient avec sincérité et travaillent sans relâche à la régénération de l'Orient par le christianisme.

Rien ne se fit de ce que souhaitait l'apôtre, ou, comme il se nommait volontiers, le procureur des infidèles. Un résultat pourtant fut obtenu : des chaires pour l'enseignement des langues orientales furent instituées à Rome et dans les quatre universités supérieures d'Occident, Bologne, Paris, Oxford et Salamanque. Dès le début de son apostolat, Ramon Lull avait obtenu du roi de Majorque une fondation semblable, dans le monastère de Miramar, où treize religieux franciscains, destinés aux missions d'Orient, apprenaient sous sa direction la langue arabe et les principes de l'*art général*. Ramon Lull a célébré en vers et en prose cette utile fondation, dont il put voir, dans l'espace de peu d'années, la prospérité et la ruine, et, dans ses derniers temps il rappelait avec une joie amère les jours délicieux qu'il avait passés dans la solitude de Miramar, séjour de pénitence et d'étude.

Les événements et les hommes allèrent contre son grand dessein; mais ce dessein, mûri longuement, était bon et saint, comme il l'écrivait lui-même aux jurés de Majorque, après son arrivée à Bougie. lors de son dernier voyage en Afrique, où il périt glorieusement, à l'âge de quatre-vingts ans. Les chefs et les docteurs musulmans redoutaient la logique subtile et l'irrésistible influence de ce vieillard intrépide. Avertis de sa présence, ils le condamnèrent au supplice, et Ramon Lull fut lapidé hors de la ville par une populace stupide. Son corps ensanglanté fut recueilli par deux marchands génois, Étienne Colomb [1] et Louis de Pastorga. Ils prétentaient l'emporter à Gênes comme une relique et peut-être comme un objet de lucre. Ce fut bien malgré eux, si la tradition a dit vrai, et par la force des vents contraires au voyage qu'ils méditaient, qu'ils restituèrent à Majorque les précieux restes du plus glorieux de ses enfants : ils furent accueillis avec larmes et bientôt vénérés comme ceux d'un saint. Ils reposent aujourd'hui, après bien des vicissitudes, dans la chapelle de la Conception de la vaste église des franciscains de Palma.

[1] Un des ancêtres de Christophe Colomb; on a prétendu que ce dernier entreprit le grand voyage d'exploration qui aboutit à la découverte d'un nouveau monde, d'après des indications manuscrites de Ramon Lull, conservées dans sa famille.

Un tombeau gothique, d'une singulière structure, rappelle la mémoire de cet homme extraordinaire et diversement apprécié.

J'ai rêvé de longues heures devant le monument de Ramon Lull. Le souvenir de ce docteur ramène naturellement la pensée vers la plus féconde époque du moyen âge, vers ce grand et admirable XIIIe siècle où commence la dissolution de la société catholico-féodale, où pointe déjà l'aube du monde moderne. Dans cette période orageuse, le conflit des opinions et des croyances fait pressentir la rénovation future. L'évolution suspendue reprend avec un irrésistible entrain, le mouvement et l'agitation redoublent, et un reflet de lumière éblouissante éclaire la confusion des hommes et des idées. Déjà la scolastique a porté et reçu de rudes atteintes; les réalistes et les nominaux luttent avec passion sous les noms de scotistes et de thomistes; la division éclate parmi les théologiens; il y a des partis dans l'Église, donc il y aura schisme et dissidence; l'œuvre avortée des Albigeois sera reprise et menée à terme. La métaphysique, englobée de force dans la théologie, lui ronge les entrailles, elle fait brèche et triomphera tout à l'heure, jusqu'au moment où la science aura son tour. Celle-ci s'annonce déjà par des représentants d'une grande force, tels que Roger Bacon et Arnauld de Villeneuve, qui marquent par leurs travaux et leurs découvertes le progrès du monde moderne sur l'ancien. Celui-ci, oublié ou méconnu, malgré des tentatives hardies, ne tardera point à prendre vie et influence; et voici Dante, chantre sublime, qui, par-dessus l'abîme et les mystères, tend une main amie à Virgile, non plus au magicien, mais au poëte, et qui, bon juge en morale comme en poésie, proclame la sagesse de Caton et la prééminence d'Homère.

Dans cette période considérable en histoire, Ramon Lull a laissé une trace profonde. Ni les souvenirs ni les aspirations instinctives ne l'entraînaient vers les anciens. Cet homme, de race catalane, ne ressemble à aucun de ses contemporains d'Occident. Il n'est ni scolastique ni classique; son caractère reste indépendant et son esprit indisciplinable. Il est Arabe par les idées, par la méthode et par le langage. Au contact de l'Orient, et grâce à sa vie errante, il a secoué le joug pesant de la théologie des écoles; il aime le raisonnement encore plus que la raison; mais il reconnaît et proclame les droits de la raison et la nécessité de son intervention dans les matières de la foi. A ce point de vue, il ouvre une ère nouvelle à la théologie. Son exemple montrera plus tard le chemin à son compatriote Ramon de Sebunde, auteur de « *la Théologie naturelle* », livre hardi jusqu'à

l'hérésie, presque inconnu en Espagne, répandu en France, grâce à la traduction et à l'apologie du sceptique Montaigne. — Théologien et philosophe, Ramon Lull reste original et très-indépendant comme écrivain mystique. Il est l'apôtre de l'amour désintéressé :

« A la dignitat de Deus fá deshonor
Qui no l'ama mays per sa amor,
Que per ço que ha d'ella pahor. »

Il bannit la crainte, et, tout à la charité, il voudrait anéantir l'enfer; sainte Thérèse, dans la plus fervente ardeur de ses vœux, n'ira pas au delà. — Ramon Lull est donc le vrai chef des mystiques espagnols, et à certains égards le prédécesseur de ces libres penseurs qui surgirent en Espagne entre le xve et le xvie siècle. Ce qu'il dit des Turcs, de la paix générale du monde et des conciles, se retrouve à la lettre dans les écrits si sensés de Louis Vivès, publiciste et savant illustre, homme qui a honoré entre tous la race catalane et les lettres espagnoles. — Une telle filiation est à l'honneur de Ramon Lull.

Que son art fût une chimère, c'est incontestable, et non moins chimérique était le projet de convertir tous les hommes à une foi commune. Mais ces chimères n'étaient point d'un esprit vulgaire; cet « illuminé, ce visionnaire » (lui-même ne se refuse point de tels noms) avait des idées générales et généreuses, — deux mots de même racine; — il avait un génie singulier, mais réel, et ce n'est pas pour lui une petite gloire que d'avoir entrevu, dès ce temps-là, une chose que nous entrevoyons aujourd'hui avec des clartés nouvelles, l'unité de la science par la coordination empirique et rationnelle des connaissances humaines, et une chose qu'il nous est à peine donné d'entrevoir, l'unité dans la vie sociale, c'est-à-dire l'établissement et la consolidation de l'ordre dans l'humanité.

En substance, pour résumer, Ramon Lull n'est point un charlatan, ni un fou, ni un esprit du commun. Il importe de le mieux étudier, et une appréciation consciencieuse mettra en relief le rôle considérable qui lui fut départi dans son siècle. L'étude de ses poésies, inédites jusqu'à ce jour, ramène les esprits curieux, des vieilles nouveautés, à l'époque la plus florissante de la puissance et de la littérature catalanes. La publication des poésies lulliennes est donc un véritable service rendu aux lettres. S'il faut le dire pourtant, M. Ge-

ronimó Rosselló, n'est pas, j'en ai peur, un éditeur bien expérimenté. On souhaiterait plus de discernement dans sa notice biographique, plus de sûreté dans la constitution du texte, plus de sagacité et d'exactitude dans son interprétation, plus de savoir enfin dans le glossaire qui termine le volume. Son œuvre n'est point irréprochable ; mais des éloges sont dûs à l'initiative heureuse dont il a donné l'exemple. Souhaitons, et ce sera la fin, que son exemple provoque des imitations, et que les ouvrages en prose du docteur illuminé, écrits, de même que ses poésies, en langue lémosine ou catalane, nous soient prochainement restitués. Leur ensemble formerait un précieux monument. Les compatriotes de Ramon Lull en doivent compte au public lettré, qui les remercie du peu qu'ils ont fait jusqu'à présent, sans leur donner quittance pour l'avenir.

J.-M. Guardia.

DIETHELM L'INCENDIAIRE[1]

RÉCIT DE LA FORÊT NOIRE

PAR BERTHOLD AUERBACH

IX

Françoise seule était inquiète et de mauvaise humeur. Elle avait un caractère tout particulier, résultat inévitable du triste entourage qu'elle avait eu dès l'enfance. Lorsqu'elle était petite ses parents observaient devant elle quelque mesure dans leurs paroles, mais à mesure qu'elle grandit ce fut à elle qu'ils vinrent se plaindre l'un de l'autre : — Si tu n'étais pas là, il y a longtemps que je me serais jeté à l'eau; ta mère est une avare, une jalouse, disait l'un. — Sans toi je voudrais mourir; ton père est un dissipateur, disait l'autre. Un jour on l'envoyait porter un message de paix à l'écurie ou à l'auberge du Daim où Diethelm s'était enfui, ou bien elle allait chercher Marthe réfugiée chez le vieux berger, le père de Médard et de Raimond. Il s'en suivait un raccommodement, mais la jeune fille savait qu'il n'était qu'apparent et que pour la moindre cause la guerre recommencerait.

Lorsque Françoise eut quinze ans, elle accompagna souvent son père dans ses courses d'affaires, et témoin de la manière dont il vantait son bonheur domestique, elle ne put s'empêcher de mépriser sa conduite et s'habitua aussi à la dissimulation. Lorsqu'elle vit les

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er janvier 1862.

partis se presser autour d'elle, elle résolut de n'en décourager aucun pour être sûre d'en avoir toujours un sous la main; et surtout elle continua à témoigner une grande affection à son camarade Raimond. Le caractère doux et affectueux de ce jeune homme avait certainement adouci la nature entière et emportée de Françoise. Elle avait de bonnes qualités, elle était laborieuse et souvent sensible, mais comme personne n'avait songé à l'élever au milieu de ce conflit opposé de volonté et d'autorité, la pauvre fille était comme un vaisseau sans boussole; Médard la gratifiait du nom de sainte ni touche, car c'était un mélange de bonté et de malice, d'égoïsme et de dévouement impossible à déchiffrer, se plaisant souvent à exciter la haine ou la jalousie, et n'ayant pas l'air ensuite d'y rien comprendre. Tout son désir était de faire un beau et bon mariage le plus vite possible pour quitter la maison paternelle, et la perspective d'être avec William à la tête d'un hôtel aussi considérable que celui de l'Ange lui souriait infiniment.

Diethelm, avant d'aller se coucher, avait donné un écu à Raimond pour avoir si consciencieusement aidé au déchargement des marchandises. Le jeune homme s'en voulait d'avoir accepté cet argent, car il n'avait travaillé que par amour pour Françoise; mais d'un autre côté, il aurait craint en refusant, de blesser son ancien maître. Il déplorait sa faiblesse auprès de Médard qui récriminait contre toute la famille Diethelm, quand Françoise parut sur le seuil de l'étable en appelant Raimond.

Celui-ci, ravi de pouvoir causer un instant avec elle, l'entraîna dans le verger en voyant Diethelm se diriger vers le fenil. Françoise eut beau le taquiner en lui parlant de son projet de mariage avec William, il n'en voulut rien croire; il n'entendit que la promesse que sa bien-aimée lui faisait de venir passer l'hiver dans la capitale, où il serait alors en garnison, et lorsqu'il lui donna un dernier baiser, il était le plus heureux des hommes.

Quant à Françoise, elle rentra au logis avec la conviction que si tous ses prétendants l'abandonnaient, celui-ci du moins lui demeurerait fidèle.

Lorsque Raimond rejoignit son frère, celui-ci était déjà couché et lui dit : — C'est curieux, mais le maître est devenu bien prudent tout à coup, il me recommande tant de prendre garde au feu et d'avoir des lanternes grillées! Je parie qu'il songe à incendier lui-même toute sa maison, afin de s'enrichir avec le prix de l'assurance.

— Veux-tu te taire! n'as-tu pas honte de dire de pareilles infa-

mies! je te ferme la bouche d'un coup de poing, s'écria Raimond indigné.

— Toi! tu oserais! dit Médard, et au même instant un soufflet retentit sur la joue du soldat, qui s'élança hors du lit et repartit sur le champ pour la caserne.

X

Le lendemain de bonne heure, tandis que Diethelm se promenait en pantoufles dans la cour, un des principaux bouchers de la capitale vint le rejoindre; après avoir trouvé mille prétextes pour expliquer sa présence dans le pays, il demanda le prix des moutons. Le fermier en profita pour les faire payer fort cher, assurant que si le boucher ne se décidait pas promptement, ils les augmenterait encore.

Ce fut donc un marché conclu, et trois cents moutons prirent le chemin de la ville, laissant un gros profit entre les mains de leur ancien maître.

Pendant que Diethelm, attablé à l'auberge du Daim, comptait son argent, une voiture s'y arrêta; elle contenait Gabler et deux autres assureurs, qui venaient conclure leur affaire avec le fermier. Pris par surprise, il feignit de résister jusqu'à ce que tous les assistants, même l'hôtelier, lui eussent démontré combien une assurance était avantageuse pour lui, maintenant qu'il avait de tels approvisionnements; il finit par céder et, tandis que ces messieurs se rafraîchissaient, il rentra chez lui pour avertir sa femme dont il craignait l'opposition. Il commença par lui remettre l'argent du boucher, la laissant calculer elle-même l'énorme profit qu'il avait fait, et lorsqu'il vit son visage épanoui, il lui dit négligemment que les assureurs allaient venir estimer la maison, et tout ce qu'elle contenait. Elle le regarda fixement et se laissa tomber sur une chaise en s'écriant : — Es-tu déjà si bas?

— Qu'as-tu? que veux-tu dire? demanda son mari.

— Faut-il que pour te sauver tu incendies ta maison? murmura-t-elle.

— Femme, tais-toi! je n'aurais jamais cru que tu pusses me soupçonner d'une semblable pensée. Que le soleil ne m'éclaire plus, et ne me réchauffe jamais de ses rayons, si un pareil projet peut germer dans ma tête.

Et tout à coup il sembla à Diethelm que le soleil qui entrait par la fenêtre laissait tomber sur lui des rayons glacés; il se retourna vivement et sourit en fermant les vitres qu'il avait ouvertes sans s'en apercevoir.

— Pardonne-moi, je ne savais ce que je disais, reprit sa femme; je vais mettre la maison un peu en ordre, pour l'arrivée de ces messieurs ; et elle sortit de la chambre d'un pas ferme et presque joyeux à la pensée de l'admiration des visiteurs pour ses arrangements de ménage.

Diethelm, appuyé contre l'espagnolette, se frottait les mains soudainement glacées; il se sentait transi et cherchait un peu de soleil pour se réchauffer. Il regardait autour de lui : tout cela lui appartenait, maison, meubles, dépendances, bétail, etc. Qui pourrait songer à détruire volontairement toutes ces richesses? et pourtant, s'il s'était trompé dans ses spéculations, il serait ruiné demain; et sa seule chance de salut ne serait-elle pas dans un incendie?

A cette pensée, il eut comme une sorte d'étourdissement: qui pouvait seulement concevoir une semblable idée? Il est vrai qu'une nouvelle maison serait peut-être plus confortable, plus commode, mais ce ne serait pourtant plus l'ancienne à laquelle on était dès longtemps accoutumé. Et pourtant, s'il n'y avait pas d'autre remède;... s'il fallait mettre le feu?... mais non, non, maintenant il n'y faut pas penser.

Dans ce moment arrivèrent les assureurs; Diethelm résista encore, sa femme, disait-il, ne le désirait pas; mais Marthe cessa son opposition et l'inventaire commença.

On arpenta la maison du haut en bas, puis les écuries, les magasins; le fermier assurait qu'on estimait ses propriétés au-delà de leur valeur, et cette apparente bonne foi faisait admettre sans réplique les sommes qu'il déclarait lui-même.

— Combien avez-vous estimé cette pendule? elle ne m'a pas coûté moins de huit mille écus; et il raconta au milieu d'un rire général, qu'ayant cautionné un de ses beaux-frères, celui-ci s'était sauvé, lui laissant pour tout otage la pendule en question. Mais en disant cela, il n'osait pas regarder sa femme, tant il redoutait un reproche, car il n'avait prêté en réalité que trois mille écus.

Enfin, toute l'affaire fut conclue; on assura pour la somme exorbitante de trente mille écus, et une tablette noire, sur laquelle étaient peintes deux mains rouges entrelacées, fut clouée au-dessus de la porte de la ferme. A ce moment, Marthe, qui était près de son mari,

murmura à demi voix : — Il me semble qu'on enfonce des clous dans mon cercueil.

Diethelm la regarda avec colère et sortit furieux de la maison. Il alla se réfugier au Daim où il voulut régaler tous ses voisins.

Lorsque Médard en revenant du pâturage vit la plaque fixée au mur de la ferme, il secoua la tête, fit rentrer ses moutons dans la bergerie, et le soir même emporta chez son père tout son petit avoir, et le peu d'argent qu'il possédait. Le vieux berger, enchanté d'avoir quelques sous à sa disposition, alla à l'auberge, et là il rencontra Diethelm qui voulut aussi lui faire boire un coup.

Les bouteilles circulèrent, la gaîté augmenta, les têtes se montèrent, et lorsqu'enfin chacun voulut rentrer chez soi, les jambes n'étaient plus solides. Au moment de se séparer, le vieux berger cria à Diethelm : — Tu peux boire impunément de l'eau-de-vie, elle ne te brûlera pas le gosier. Tu es assuré contre l'incendie !

Un hourah général accueillit ce trait d'esprit, le fermier rit plus haut que les autres, mais on lui avait enfoncé un poignard dans le cœur.

Diethelm trouvait maintenant son intérieur si agréable, qu'il ne songeait plus aux voyages d'affaires qu'en soupirant. Des acquéreurs se présentèrent d'abord de toutes parts, mais effrayés par ses prétentions, ils cessèrent bientôt de se montrer ; le fermier se persuadait qu'il serait plus heureux dans l'avenir et que certainement les bénéfices seraient plus considérables qu'il ne l'avait espéré. Il se sentait bien disposé pour chacun et prenait une foule de bonnes résolutions ; sans préméditation il allait plus souvent à l'église, causait avec le pasteur qu'il édifiait par sa foi et son humilité. Peu libéral par nature (car il aimait trop la domination), la pensée d'être nommé député le flattait, mais cédant aux observations de sa femme, il parut renoncer à sa candidature. Il est vrai qu'il ne croyait pas au succès.

Bientôt l'auberge du village devint son second chez lui ; l'aubergiste Waldhorn était son neveu ; Diethelm l'avait aidé de son crédit et de sa bourse et avait pris hypothèque sur sa maison ; il attendait au Daim, en jouant aux cartes, le passage du facteur ; il lisait rapidement ses lettres, les déchirait et en jetait les morceaux au vent, comme s'il pouvait dissiper ainsi les soucis qu'elles lui apportaient. Il voulait s'étourdir, fermer les yeux sur la ruine qui s'avançait à grands pas, car après avoir payé comptant ses premiers achats, il avait

emprunté de tous côtés et se trouvait enveloppé dans un réseau de dettes.

Marthe voyait bien que les affaires s'embrouillaient, mais à toutes ses questions, son mari lui répondait en riant pour détourner ses soupçons; la pauvre femme aigrie par tous ses tracas domestiques devint plus difficile, plus acariâtre, et Diethelm abandonna la maison des journées entières, ne revenant que de loin en loin afin d'éviter les reproches ou les querelles.

Françoise, ennuyée de la vie tranquille et monotone de la ferme, avait résolu de se faire conduire à la ville pour y passer l'hiver. Sa mère se récria à cette idée; Françoise se tut, mais sut si bien manœuvrer, que peu de jours après, son père lui proposa de l'accompagner dans une tournée qu'il allait entreprendre. Ils partirent par un beau jour d'automne; Diethelm ne trouvant pas à lier d'affaires dans le chef-lieu du canton poussa jusqu'à la capitale. C'était là ce qu'avait ambitionné la jeune fille, et elle n'eut aucune peine à obtenir qu'on la laissât à l'hôtel de la Couronne, afin de s'y perfectionner dans l'art culinaire et dans la tenue d'une maison.

Diethelm, après avoir attendu les amateurs pour ses laines, se vit contraint d'aller les offrir lui-même; il avait besoin d'argent, sa marchandise se détériorait, mais il vendit peu et mal. Il revint donc à Buchenberg, de fort mauvaise humeur et de plus en plus anxieux de l'avenir: une catastrophe semblait imminente. Quel fut son étonnement d'apprendre qu'en son absence, Marthe, réduite aux abois, s'était décidée à tirer d'une cachette un sac d'argent longtemps enfoui, et qu'elle avait payé les dettes les plus criardes. La pauvre femme, délaissée par son mari, abandonnée par sa fille, avait sa raison prête à l'abandonner en face de la misère qui la menaçait; elle eût voulu fuir le pays, abandonner le foyer domestique, la famille, mais une main invisible la retenait enchaînée au sol.

En remettant le reste de l'argent à son mari, elle lui dit d'un ton suppliant: — Je t'en prie, plus de dettes, tu es sur une pente qui conduit rapidement au fond de l'abîme, pense à ton enfant.

— Oui, tu as raison; n'as-tu pas d'autre argent?

La réponse fut négative, et pendant quelques jours les deux époux unirent leurs efforts pour faire argent de tout: blé, foin, bétail, jusqu'aux pièces de toiles destinées au trousseau de leur fille.

Diethelm revenait un jour, découragé d'une stérile excursion, lorsqu'il aperçut dans la forêt un monceau de bois résineux; sauter à

bas de la voiture, en prendre une brassée et l'enfermer dans le coffre de son siége, fut l'affaire d'un instant, et sans se rendre compte de ce qu'il avait fait, il repartit au galop.

— As-tu quelque chose dans le coffre de ta voiture, lui demanda sa femme à son arrivée.

— Pourquoi demandes-tu cela ? répondit-il effrayé.

— Je ne sais vraiment pas comment j'y ai pensé.

— Mais non, il n'y a rien !

Au milieu de la nuit, lorsqu'il fut assuré que tout son monde dormait, il se glissa dans la remise, prit le bois, et montant au grenier, il le déposa sous une des poutres du toit. Comme il redescendait, il réfléchit à l'imprudence qu'il venait de commettre, il remonta, le reprit et le remit dans la voiture, bien résolu, le lendemain, à le reporter dans la forêt. A ce moment, il eut horreur de lui-même, en voyant où sa détresse le poussait, et il jura d'éloigner pour toujours l'affreuse tentation qui l'obsédait.

Le lendemain, appelé à G*** pour les affaires d'un orphelin dont il était le tuteur, il se mit en route ; deux fois il arrêta ses chevaux pour jeter le bois dans le fossé, et deux fois des passants l'en empêchèrent. Arrivé en ville, son embarras fut grand. Devait-il recommander qu'on veillât sur sa voiture ? mais c'était éveiller les soupçons, provoquer les questions ! fallait-il abandonner cet étrange trésor ? mais si on venait à le découvrir ?...

Pressé par l'heure, il se décida à se rendre chez le notaire. Au milieu de la lecture des actes qui concernaient son pupille, il lui sembla se souvenir qu'il n'avait pas fermé le coffre à clef ; la terreur le saisit, il signa tout ce qu'on voulut, sans même le lire, et courut à l'Étoile. La peur l'avait trompé ; la voiture était intacte, mais il n'osa pas s'assurer si le bois de pin était toujours à la même place.

Il lui sembla que chacun lui faisait un accueil moins empressé, qu'on évitait sa présence, que les mains ne se tendaient plus comme autrefois pour serrer la sienne ; l'hôte de l'Étoile était tout occupé de ses affaires et n'avait pas le temps de causer. Gabler s'arrêta pour lui remettre sa facture, qu'il avait vainement demandée quelque temps auparavant.

Diethelm promit de payer à Noël ; le négociant parut contrarié, inquiet. Qu'arrivait-il donc ? Jadis tout le monde le fêtait, aujourd'hui on semble le fuir, et justement son cœur angoissé aurait tant besoin de cordialité et de sympathie.

Diethelm chargea son futur neveu Rubler d'aller acheter un

cierge béni, qui pût durer vingt-quatre heures, afin de le faire brûler sur la tombe du père de son pupille orphelin. Au moment où le tisserand venait de s'éloigner, on apporta un mot du receveur, qui rappelait que l'échéance du billet de Diethelm arrivait dans six semaines. Le fermier grinça des dents : — Encore un autre qui s'en mêle, murmura-t-il. Il lui sembla dans ce moment qu'il aurait voulu étrangler tout le monde.

Lorsque Rubler revint, il rapportait un faisceau de quatre cierges. — Je n'en voulais qu'un, dit Diethelm; n'importe je les prends tous, et les saisissant d'une main tremblante, il sentit le démon qui le poussait à mettre le feu partout, chez les autres comme chez lui.

XI

La neige tombait à gros flocons sur les joues de Diethelm sans les rafraîchir ; ses chevaux galopaient au milieu de la nuit, et ne s'arrêtèrent qu'à la première montée ; là, les cierges prirent place dans le coffre à côté du bois résineux; le cœur du fermier battit violemment.

Des cierges qui brûlent vingt-quatre heures ! quels services ils pourront rendre ! que de soupçons écartés !

Il réfléchit au passé, et se sentit heureux du bien qu'il avait fait ; mais s'il est ruiné, sa nièce ne pourra plus épouser Rubler, sa Françoise elle-même sera errante de lieu en lieu, sans rencontrer peut-être de protection et d'appui. Il faut donc que cela soit.....

Ce soir là ce fut volontairement que Diethelm entra dans l'*Auberge froide;* il voulait causer avec l'aubergiste, que tout le monde désignait comme l'incendiaire de son propre bien, et qui néanmoins avait l'air parfaitement heureux. Tandis qu'il buvait une bouteille, Reppenberger le rejoignit pour lui proposer un acquéreur pour ses laines; le profit serait satisfaisant sans être bien considérable. Diethelm l'écoutait sans l'entendre, il répondait par monosyllabes, ou le regardait d'un air hagard; mais le courtier, absorbé par la jouissance de se chauffer et de boire un coup par une nuit aussi froide, n'y faisait aucune attention.

C'est qu'à ce moment, le mauvais génie de Diethelm luttait avec son ange gardien.

Ces cierges, qui seraient complices involontaires de son attentat,

lui brûlaient les doigts. Qu'était le gain minime d'une vente, comparé à la somme énorme que lui paieraient les assureurs? L'un le tirait pour un moment de la détresse, l'autre l'enrichissait pour toute sa vie! Pourquoi hésiter encore?... Il fallait bien se résoudre...

Reppenberger, comme s'il eût assisté à ce combat intérieur, lui dit : — Regarde notre hôte; il a vraiment l'air d'un petit saint, et pourtant il sait bien qu'il a mis le feu à sa maison de sa propre main! Mais l'assurance a bien arrangé son affaire; il a une auberge neuve et de l'argent comptant, au lieu de dettes et d'une vieille baraque!

— Mais qui sait ce qu'il éprouve? dit Diethelm avec effort.

— J'ai entendu dire que tu tournais à la piété, reprit Reppenberger en ricanant, mais si tous ceux qui ont quelque chose sur la conscience devenaient bossus, on montrerait un honnête homme pour de l'argent.

— N'en parlons plus, dit le fermier, et il se mit à calculer le profit que lui apporteraient ses laines, sans trop savoir pourquoi; mais il voulait instinctivement détourner les soupçons qui plus tard pourraient tomber sur lui.

Diethelm offrit au courtier une place dans sa voiture; et comme le temps était glacé, il lui prêta une couverture de cheval pour s'envelopper. Mais un frisson le saisit, lorsqu'il pensa qu'un jour peut-être il pourrait avoir recours à la charité publique pour se préserver lui-même du froid.

— Il faut donc prendre un parti, pendant qu'il en est temps encore, pensa-t-il.

Tandis que Reppenberger s'endormait, son compagnon arriva à cette conclusion de toutes ses hésitations : vendre ses marchandises, mais avant de les livrer, mettre le feu à la maison ; et ce projet lui parut si nécessaire, si inévitable, qu'il n'admit plus d'autre alternative. Un choc violent réveilla le dormeur : — Je voudrais bien avoir une voiture comme la tienne, dit-il, pour promener mes soixante-dix ans. Peu m'importerait après cela ce qu'on ferait de moi dans l'autre monde! Quand Diethelm entendit vanter sa richesse et son bonheur, il se sentit plus affermi que jamais dans la route qu'il voulait suivre et il s'endormit lui aussi, comme un enfant après sa prière du soir. Il rêva que les flocons de neige qui le couvraient étaient transformés en pluie d'or. — Je ne crois pas aux rêves, pensa-t-il en s'éveillant, mais celui-ci est d'un bon augure.

Ils étaient arrivés à Buchenberg; après avoir déposé le courtier

à l'hôtel, le fermier rentra chez lui, et annonça à sa femme que ses laines allaient être vendues.

— Dieu en soit béni, dit-elle, elles me pesaient comme du plomb sur le cœur !

— A moi aussi ; d'autant plus que je redoutais toujours que, par la négligence d'un des domestiques, le feu ne fût mis au grenier, et le diable s'en mêlant, nous aurions pu être tous rôtis ; heureusement pourtant que de notre chambre, en sautant par la fenêtre, on tomberait sur le fumier et on ne se ferait aucun mal.

— Tais-toi donc; parler ainsi, c'est tenter Dieu, dit Marthe.

Mais Diethelm était bien aise d'avoir suggéré cette idée, dans le cas où il n'aurait pas le temps de sauver sa femme ; car personne ne devait être initié à son funeste secret.

La neige continua à tomber, la voiture renfermant ses trésors, cierges et bois, resta sous la remise ; le traîneau seul fut de requête.

Diethelm surveilla ses bergers, ses valets, s'occupa de sa famille, de ses tenants et aboutissants. Il ne voulait pas qu'on pût trouver sa prévoyance en défaut, mais plus il avançait, plus il voyait que le seul moyen de rester le protecteur et l'appui de tous les siens était d'accomplir son sinistre projet.

— Ce que tout le monde nommera un crime ne sera au fond que de la vertu méconnue, se dit-il.

XII

L'acquéreur proposé par Reppenberger écrivit pour prévenir qu'il était dans l'impossibilité de se rendre à Buchenberg, et pour demander des échantillons de la marchandise. Diethelm n'en dit mot à personne, se vantant au contraire des bénéfices qu'il allait réaliser.

Un soir tard, en rentrant de l'auberge, où il avait refusé à Waldhorn de l'accompagner à la chasse, réservant sa poudre pour un autre emploi, il fut surpris de voir de la lumière dans l'église. Le feu y serait-il? mais il se souvint avant d'appeler au secours, que c'était sans doute le cierge de l'orphelin qui brûlait à une heure si indue ; la durée en était exactement calculée. Quand il n'y aura plus de cire il s'éteindra de lui-même, à moins qu'il ne trouve d'autres aliments, alors... Quand Diethelm se releva, il ne put

jamais se souvenir comment il s'était mis à genoux ; sans doute involontairement. Il effaça les traces de ses pieds et reprit le chemin du logis. Ce fut alors pour la dernière fois que le génie du bien lutta dans son âme contre le génie du mal. Il lui en coûtait de détruire lui-même sa demeure, de laisser sa femme et sa fille sans asile, d'être enseveli peut-être sous les décombres...

Il pleurait sur sa fin tragique et prématurée. — Mais enfin, se dit-il, la ruine et le déshonneur sont là, pour les éviter je pourrais m'ôter la vie; mais non, ce serait un crime affreux, je n'ai d'autre ressource que d'incendier tout mon bien. Si cela mérite un châtiment, je l'ai déjà subi par les tortures que j'endure depuis quelque temps;... je me sauve ainsi, et tous les miens avec moi.

Depuis trois jours, ce malheureux combinait son plan, préparait ses réponses pour toutes les éventualités possibles, quand un exprès vint chercher Marthe de la part de sa fille aînée la charbonnière, qui demeurait à quelques lieues. Diethelm s'excusa de ne pouvoir la conduire, devant faire une course dans les environs le lendemain, mais il voulut lui donner le traîneau et Médard pour l'accompagner. Le berger se plaignit de son pied malade; alors Waldhorn se proposant comme conducteur leva ainsi toutes les difficultés.

Le moment fatal approchait. Au milieu de la nuit; Diethelm se glissa dans la remise, prit les cierges et le bois, les attacha sur son dos, et monta l'échelle de la fenière. Un étourdissement le saisit, il fut sur le point d'appeler au secours, mais sa présence d'esprit le sauva; il se cramponna à l'échelle, et parvint au premier grenier. Là, il s'assit un instant; la lune entrait par une lucarne, et éclairait son visage pâle et agité. Il fallait pourtant se mettre à l'œuvre : il fit de petits tas de bois de pin, les saupoudra de poudre, les dispersa parmi les balles de marchandises et fixa les cierges au milieu.

Voulant arranger plus solidement un de ceux-ci entre deux planches, il allonge la main, et saisit... une tête humaine!

Un tremblement convulsif le saisit. — Le diable! le diable! s'écria-t-il en tombant à la renverse.

— Maître, maître, c'est moi, dit une voix qu'il reconnut pour celle de Médard.

Aussitôt son parti fut pris.

— Que fais-tu ici, tu me voles sans doute, échappé du bagne?

— Et quand cela serait? répondit Médard insolemment. L'assurance ne paiera-t-elle pas pour tout, quand même?

Diethelm s'élança sur lui, le terrassa, et lui mettant un genou sur la poitrine : — Je t'étrangle, misérable ! dit-il.

— Je ne dirai rien, lâchez-moi, s'écria Médard d'une voix étouffée.

Diethelm comprit qu'il était presqu'un meurtrier ; il frémit et relâcha son étreinte ; mais il avait un complice, et désormais il serait en son pouvoir.

— Vois, dit-il, frissonnant de ses propres paroles, je suis si mal dans mes affaires, qu'il faut que je joue le tout pour le tout. Je ne puis plus reculer, et si tu me promets de ne jamais, jamais dire un seul mot...

— Tu peux me lier plus sûrement que par mille serments.

— Que te faut-il donc?

— La promesse que Françoise épousera Raimond, et alors je serai silencieux comme un tombeau.

Diethelm lui tordit vivement les mains : mais l'hésitation n'était pas possible. — Oui, je consens, à condition que tu allumeras le feu.

— Pour cela non, dit Médard en se relevant ; mais je vous aiderai à sauver une bonne partie des marchandises avant de les incendier.

— Alors, tu m'as déjà volé?

— Qu'est-ce que cela vous fait, maintenant? tout ceci est destiné à servir d'étoupes ; je m'arrangerai pour que les écrous manquent à la pompe et on ne pourra pas l'amener pour éteindre le feu.

— Tu n'es pas bête, allons, ça ira, et Diethelm aida Médard à descendre l'échelle périlleuse.

Lorsqu'ils furent rentrés dans leurs chambres, le fermier ne put s'empêcher de mesurer la gravité de sa position. Il aurait voulu empêcher son complice d'enlever les marchandises ; il voulait bien incendier, mais voler la compagnie ! il n'était pas encore descendu si bas !

Pourtant ce berger, qui maintenant le tenait à sa merci, s'il l'avait seulement assommé dans le fenil... mais non, il serait incendiaire, mais assassin, jamais ! et il s'endormit en remerciant Dieu de lui avoir épargné un crime.

XIII

Qu'on se représente l'entrevue des deux complices le lendemain matin. Leurs regards se rencontrèrent comme un éclair, puis se

détournèrent plus vite encore. Médard tira deux écrous de sa poche :
— Voici mon ouvrage de ce matin, dit-il.

— Enterre-les, répondit Diethelm. Tu n'as rien dit à ton père, au moins?

— Est-ce que cela le regarde, maître? il faut chauffer le four aujourd'hui; on pourra croire que c'est de là qu'aura pris le feu.

Comme il rentrait dans la maison, le berger, dont le cœur endurci ne reculait pas devant un crime, se laissa attendrir sur le sort de son troupeau qu'il avait vu naître et soigné depuis longtemps.

— Ne comptez-vous pas mettre nos moutons en sûreté, dit-il; vous savez qu'ils sont si bêtes, qu'ils sauteraient au milieu des flammes.

— Non, cela pourrait éveiller l'attention, il faut tout laisser à sa place ordinaire.

— Maudit tartufe, tuteur des orphelins, misérable que tu es, pensa Médard, je te tiens en mon pouvoir, et tu me paieras cher les affronts dont tu m'as abreuvé! et il sentit sa haine grandir à mesure que l'heure de la vengeance approchait.

— Tu crois me mettre la corde au cou, bandit, pensait Diethelm en s'éloignant; mais ces écrous que tu as enlevés déposeront contre toi, et avec cette preuve en main, je puis retourner contre toi toutes les révélations que tu pourrais faire!

Ce monologue fut interrompu par un message de Marthe, qui faisait prévenir son mari qu'elle était retenue près de sa fille jusqu'à la fin de la semaine. Diethelm lui fit répondre qu'elle devait continuer ses soins à la malade, et le domestique fut scandalisé de la figure joyeuse du maître. Hélas, pensa-t-il, ce Diethelm, jadis si bon, est endurci par la richesse, et la perspective d'un héritage lui fait oublier à quel prix il l'obtiendra.

Diethelm ne pensait nullement à la succession de sa belle-fille; il se disait seulement qu'il fallait profiter de l'absence de sa femme pour accomplir son dessein.

Afin d'éviter tout soupçon il alla passer plusieurs heures au Daim et demanda à Waldhorn de l'accompagner le lendemain à la ville, pour terminer sa grande affaire de laines et en ramener Françoise. Il aimait beaucoup quand son neveu consentait à lui servir de conducteur, parce que cela augmentait l'effet qu'il produisait, Waldhorn le prônant toujours, et prenant ensuite avantage de sa complaisance pour obtenir quelques concessions de son oncle.

— Figure-toi, dit l'aubergiste, que ce matin on a voulu visiter la pompe à feu, tous les enfants et même bien des grandes per-

sommes y étaient, puisque j'ai vu Médard et son père; et ne voilà-t-il pas que ce vieux berger a prédit qu'avant trois jours il y aurait n sinistre dans le village. Il faut bien être de Buchenberg pour croire une pareille sottise! pas une âme chez nous à Letzweiler n'y eût fait attention, mais ici ils sont si stupides, qu'ils prennent comme paroles d'Évangile la sornette d'un vieillard.

— Il n'a rien prophétisé du tout, car ceux qui l'auront entendu redoubleront de précautions pour éviter un malheur.

— Mais un incendie n'est pas toujours un malheur, au contraire, observa un étranger qui fumait dans un coin de la chambre.

— Quel est ce personnage? s'informa Diethelm.

— Un tisserand étranger, répondit Waldhorn; j'aurais envie de le faire jeter à la porte.

— Non, pas de tapage inutile, laisse le tranquille, dit le fermier en quittant l'auberge, le sourire sur les lèvres, mais la mort dans l'âme. N'était-ce pas un pressentiment qui avait fait parler le vieux berger? Ne vaudrait-il pas mieux renvoyer l'attentat? Mais quand Marthe s'absenterait-elle encore?

Diethelm trouva Médard qui enduisait de cambouis une corde qui devait servir de conducteur au feu, pour le communiquer instantanément du fenil aux bâtiments avoisinants; il parla de différer. — Non, justement parce que tout le monde parle d'incendie, il faut profiter du moment; chacun redoublant de précaution on ne songera pas à t'accuser. Et ils procédèrent à leurs préparatifs aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une fête. Parfois la main du fermier tremblait, mais il était comme poussé par le démon et il n'osait laisser voir ce qu'il nommait sa faiblesse; il frémit quand Médard, imitant la voix du curé, bénit les cierges avant de les placer définitivement. Ils les allumèrent, fermèrent hermétiquement toutes les issues pour que la clarté ne se vît pas du dehors et ils s'apprêtaient à descendre lorsque Diethelm annonça qu'il partait.

— Pour combien de temps? dit le berger.

— Jusqu'à ce soir, je pense.

— Songe que si tu n'es pas ici je te dénonce; je ne veux pas être seul à supporter l'accusation, ou emmène-moi avec toi, ou reste, fut l'ultimatum du berger.

— Je te jure d'être de retour ce soir. Mais au moment où Médard allait descendre, Diethelm le saisit, le jeta par terre, lui attacha les mains avec une corde; le malheureux voulant se défendre mordit son maître au bras. Diethelm enragé par la douleur saisit

une poignée de laine, l'enfonça dans la bouche de son antagoniste, lui lia fortement les jambes, fixa sur lui un regard diabolique, leva le pied comme pour l'écraser et descendit en fermant soigneusement toutes les portes.

Arrivé dans la cour, il appela Médard à haute voix, et comme personne ne répondit, il monta en voiture et partit comme un trait, au milieu d'un tourbillon de neige.

XIV

Françoise, installée à l'hôtel de la Couronne, s'y plaisait médiocrement; elle s'était promis de mener une vie animée pendant son séjour à la ville, et elle se regardait comme prisonnière, dans une maison dirigée par une veuve qui y maintenait un ordre et une discipline de tous les instants. Ses deux fils, ses trois filles et un nombreux personnel suivait l'ornière du bon vieux temps sans songer à s'affranchir du joug maternel. Françoise essaya de détourner ses compagnes de leurs devoirs, une sévère admonestation la remit à sa place; elle avait fait savoir à William où elle était, il vint promptement la voir, mais les beaux yeux d'une des demoiselles du logis le captivèrent bientôt, et Françoise pour se venger fit la coquette avec le fils aîné de la maison. Là encore la mère vint à la traverse. Ce fut alors une révolte ouverte, et la jeune paysanne se vit réduite à supplier son père de venir la reprendre. Elle l'attendait de jour en jour, et sa seule distraction était de recevoir de courtes visites de Raimond, mais toujours avec circonspection, sachant qu'à la moindre imprudence elle serait mise à la porte sans plus de façon qu'une servante.

Un soir le jeune soldat vint avec un de ses amis qui arrivait d'Unterthailfingen. Françoise leur servit à boire. Sais-tu, lui dit le paysan, que tu vas devenir bien riche?

— Mon père aurait-il vendu?

— Oui, et non-seulement cela, mais ta sœur la charbonnière est morte ces jours-ci.

— Comment le sais-tu?

— J'arrive d'Unterthailfingen, et tout le monde en parlait depuis quelques jours.

Pendant que Françoise s'essuyait les yeux avec un coin de son tablier, un conducteur de diligence entra, et reconnaissant Raimond:

— As-tu déjà appris, dit-il, que la maison de Diethelm de Buchenberg est entièrement brûlée?

— Notre maison? s'écria Françoise, pâlissant et éclatant en sanglots. Le conducteur, qui ignorait qu'elle fût la fille de Diethelm, se hâta de l'assurer que personne n'avait été blessé, sauf un valet qu'on supposait avoir mis le feu et qu'on n'avait pas retrouvé. Tout le monde s'empressa autour de la jeune fille pour la consoler, mais elle ne voulut rien entendre; elle appelait son père et sa mère, se reprochant de les avoir abandonnés, voulant absolument partir tout de suite pour aller les rejoindre, dans la crainte qu'on ne lui cachât quelque chose. — Raimond, cher Raimond, tu as toujours été bon pour moi, je t'ai toujours aimé, emmène-moi près de mes chers parents.

Vaincu par ses larmes et ses supplications, Raimond la conduisit à une voiture qui partait le soir même pour G***, d'où elle pourrait facilement continuer sa route. Elle était au désespoir, presque folle de douleur et d'anxiété.

— Si seulement je pouvais m'ôter cette stupide idée de la tête! murmura le soldat.

Françoise l'avait entendu. — Quoi? que dis-tu? quelle idée? dis-la-moi, je le veux.

— Non, c'est trop absurde, je ne puis y croire; ne me le demande pas, je ne puis te le dire!

— Mais je veux le savoir, je t'en prie, mon cher Raimond, mon bien-aimé, dis-moi...

— Non, je ne puis l'articuler, tu ne m'aimeras plus ensuite.

— Je t'aimerai toujours, parle seulement.

— Mon frère Médard m'a dit une fois que ton père finirait par incendier sa maison; mais je ne le crois pas, sois tranquille. Tu me donneras des nouvelles de ma famille, n'est-ce pas? Qu'as-tu, Françoise? tu ne me réponds pas!

— Oui, oui, dit Françoise, sortant comme d'un songe et se levant de dessus les marches glacées où elle s'était laissée tomber, si mes parents vivent, tout ira bien; ne sois pas fâché contre moi... et ce que tu m'as dit, ne le répète jamais à personne... Adieu!

En disant ces mots, elle monta en voiture; le postillon fit claquer son fouet, et Raimond se retrouva seul, désolé d'avoir augmenté la douleur de la jeune fille par son intempestive confidence.

XV

Souvent, lorsqu'une douleur amère ou une angoisse profonde nous remplit l'âme, nous nous absorbons pour un moment dans des préoccupations bien moins importantes; mais lorsque nous revenons à la réalité, la souffrance devient d'autant plus intense et approche du désespoir.

Il en était ainsi pour Diethelm ; tandis que toutes ses pensées étaient concentrées sur le drame de la nuit passée, il admirait ses beaux chevaux secouant fièrement les grelots de leurs colliers et emportant le traîneau sur la neige avec la rapidité de la flèche. En arrivant au village, il les conduisit chez le maréchal pour les faire ferrer à glace, et pendant cette opération il se dirigea vers l'auberge pour voir si son neveu était prêt au départ.

Waldhorn essaya de le détourner de son projet de voyage.—Jamais depuis des siècles, dit-il, le froid n'a été aussi intense ; la neige est tombée avec une telle abondance, que les chemins sont interceptés ; nous risquons de faire fausse route. La grande fontaine est entièrement gelée et nous n'avons plus d'eau dans le village. Vraiment, si le feu éclatait quelque part, il n'y aurait pas moyen de l'éteindre.

Diethelm tressaillit, mais reprenant promptement son empire sur lui-même : — Tu crois donc aussi à cette prophétie du vieux berger ?

— Non, mais un incendie n'est rien d'impossible dans une saison où l'on chauffe sans cesse les poêles.

— Peu importe, poursuivit le fermier, le froid ne saurait me retenir ; il faut que je sois à la ville aujourd'hui ; ainsi pendant que tu vas te préparer, je vais chercher les chevaux.

Comme il sortait de la maison, il sentit une affreuse douleur au bras ; c'était la morsure de Médard. Il songea de suite à toutes les conséquences que cet incident pourrait avoir : — Prends garde au cheval bai, dit-il au maréchal, car parfois il mord. Connais-tu un remède dans ces cas-là ?

— Non, mais le vieux berger en a d'infaillibles. Au même instant, une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants parurent au tournant de la route, escortant le chasse-neige au moyen duquel on allait frayer la route et rouvrir les communications avec les villages voisins.

En temps ordinaire, les habitants de Buchenberg se souciaient peu des autres villageois, mais en apprenant qu'ils étaient séparés du monde

entier par des amas de neige, chacun s'émut et paya de sa personne pour avancer le déblaiement de la route. S'il y avait un peu d'anxiété à se voir relégué dans le village sans communication possible, cet événement mettait aussi un peu d'animation dans l'existence monotone des Buchenbergeois, et il s'ensuivit un bruit, une agitation qui faisaient le bonheur des enfants et même des grandes personnes.

En voyant le fermier, plusieurs voix réclamèrent Médard, qui d'ordinaire se trouvait toujours là au moment du besoin. — Il est obligé de rester à la ferme, puisque je vais à la ville, répondit Diethelm.

Il avait ainsi annoncé son absence et tous les soupçons ne devaient pas manquer de tomber sur le berger.

En attendant que le départ fût possible, Diethelm eut la pensée de retourner chez lui, il fallait dissimuler son anxiété à tous les yeux et pour cela le moyen le plus sûr était la solitude. Rentrer dans sa maison... ; mais en avait-il une encore? S'il allait délivrer Médard? Mais celui-ci ne le haïrait-il pas plus que jamais? ne serait-il pas capable de le réduire à la misère pour se venger? Diethelm revint sur ses pas. Il lui sembla entendre les gémissements de sa victime: il s'arrêta, reprit la route du logis. — Non, se dit-il, à l'heure qu'il est, Médard est déjà étouffé! Que puis-je y faire? la vue horrible de ce cadavre me poursuivrait toute ma vie sans me laisser un moment de tranquillité! Et reprenant sa course d'un pas rapide, il rentra à l'auberge.

Enfin Waldhorn était prêt, le chemin ouvert, et nos deux voyageurs se mirent en route. Malgré le vin chaud qu'ils avaient bu, les fourrures dont ils étaient enveloppés, le froid les pénétrait de toutes parts. Ils rencontrèrent le vieux berger, qui leur cria qu'il allait voir son fils.

— C'est inutile, il est aux champs, riposta le fermier. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il sentit l'imprudence qu'il avait commise. Il s'était contredit lui-même : aux uns il avait assuré que Médard était à la maison, aux autres il disait : — Il est aux champs... — Bah! pensa-t-il, cela est de peu d'importance, qui songera à y faire attention?

Le soleil ne paraissait pas; la neige recommença à tomber, le vent à souffler; Waldhorn, ordinairement compagnon si gai et si aimable, ne disait pas un mot; il proposa seulement de s'arrêter à l'*Auberge froide*; sur une réponse négative, il rentra dans le silence, et fouetta les chevaux, sans remarquer l'horreur peinte sur le visage de son

compagnon en regardant cette belle maison, relevée sur ses propres ruines...

Il était nuit quand ils atteignirent la ville de G***, et descendirent à l'Étoile. Lorsque Diethelm voulut prendre dans son portefeuille les valeurs importantes qu'il venait réaliser, jugez de son désespoir... il les avait oubliées chez lui!

— Qu'importe? lui dit son neveu, vous avez assez d'argent pour attendre quelques jours avant de toucher celui-là.

Diethelm se tranquillisa plus vite que sa nature impétueuse ne l'eût fait supposer. C'est qu'il venait de réfléchir que ces valeurs laissées dans sa maison éloigneraient toute pensée accusatrice!

Ils se mirent donc à table et, tout en soupant, la conversation s'anima. — Il faut avouer que vous êtes né coiffé, mon oncle, tous les bonheurs vous arrivent à la fois.

— Il est vrai que j'ai bien vendu ma laine.

— Sans compter le bel héritage que vous venez de faire.

— Moi! un héritage? Duquel de mes pauvres parents de Letzweiler?

— Vous plaisantez, mon oncle; c'est de celui de votre belle-fille que je veux parler! Comme elle n'avait pas d'enfants, toute sa fortune revient à sa mère et par conséquent à vous.

Diethelm le regardait la bouche ouverte, les yeux hagards. — Alors tout était donc inutile! s'écria-t-il en secouant son neveu comme s'il eût voulu le jeter par terre.

— Mais qu'avez-vous, mon oncle? perdez-vous la tête?

— Oui, viens, viens vite! Non, je ne suis pas fou, mais il faut retourner à la maison, vite, vite! Et il retomba sur le banc comme foudroyé. Il se remit pourtant, et supplia Waldhorn, avec larmes, de faire atteler pour le ramener auprès de sa pauvre femme, seule à côté du lit de mort de sa chère fille. Il l'avait abandonnée sans se douter du danger, il voulait être près d'elle pour la consoler, et ses sanglots l'empêchèrent de continuer.

L'aubergiste fit atteler rapidement, il avait pitié du fermier, auquel pourtant il n'avait pas supposé une tendresse si profonde pour sa belle-fille.

— Pourquoi personne ne m'a-t-il parlé du danger que courait la charbonnière? dit enfin Diethelm.

— On croyait que vous en étiez instruit, mais que vous ne vouliez pas en parler.

— Allons, plus vite, aussi vite que possible! reprit Diethelm, et il garda le silence.

Il craignait en parlant de laisser deviner les sentiments qui l'agitaient; il était comme un damné : il avait entassé crime sur crime pour arriver à son but, s'enrichir à tout prix, et au moment où il venait d'accomplir le plus noir des attentats, la fortune lui arrivait sans qu'il s'en fût douté! Sa tête était en feu et pourtant il grelottait. Le froid extérieur diminuait, mais pour lui ses vêtements mêmes lui semblaient de glace; il croyait voir Médard garrotté, entendant le petillement des flammes, les voyant approcher, approcher toujours, l'entourer enfin, prêtes à le dévorer;... mais le feu prend à ses liens, ils tombent, Médard est libre, il est sauvé!

— Tu vis! tu vis! s'écria involontairement Diethelm avec angoisse.

Waldhorn pensa que c'était avec raison qu'on avait surnommé son oncle : « le prince de la famille », et il admira son amour vraiment paternel pour la fille de Marthe.

— Couvre-toi bien, lui dit-il d'une voix sympathique, la nuit est bien froide. Regarde du côté de Buchenberg, comme la lune est rouge!

Le sang jaillit de la lèvre que Diethelm venait de mordre.

— Qu'est-ce? continua l'aubergiste. La cloche du village sonne! Quelle odeur dans l'air?

Diethelm ne répondit rien. — Mon oncle, s'écria Waldhorn en approchant du village, le feu est à Buchenberg et c'est votre maison qui brûle! Mais Diethelm n'entendit pas, il était tombé sans connaissance.

XVI

La flamme s'élevait vers le ciel sans qu'un souffle d'air vînt l'agiter; les spectateurs la considéraient, muets d'horreur et de saisissement; la cloche sonnait lugubrement, et on entendait un long et plaintif bêlement sortir des bergeries embrasées.

— Au secours! au secours! pourquoi rester oisifs? s'écria la voix de Diethelm.

Chacun se retourna, effrayé de cette apparition inattendue. — Il n'y a rien à faire, répondit le maréchal; le feu a pris aux quatre

coins de la maison, la pompe est hors de service, les fontaines sont gelées, nous n'y pouvons rien.

— Où est Médard? demanda Diethelm.

— Personne ne le sait, pas une âme ne l'a vu de la journée; certainement c'est lui qui a mis le feu, et sans doute les flammes l'auront étouffé, on a même cru un instant entendre ses cris.

— Sauvez-le! sauvez-le! reprit le fermier se dirigeant vers la maison. A ce moment une figure vengeresse se précipita vers lui: — Incendiaire! meurtrier! où est mon fils? qu'as-tu fait de mon bon, de mon brave enfant?

Il fallut employer la force pour arracher le vieillard à cette scène de désolation. Diethelm poussa un cri de souffrance, car le vieux berger l'avait saisi au bras mordu par Médard, et la blessure, irritée sans doute par le froid et les émotions de la journée, était devenue très-douloureuse.

Le fermier perdit presque connaissance une seconde fois, mais les bêlements de ses moutons le ranimèrent et il voulut tenter de les sauver; ses efforts furent vains; il eut beau entrer lui-même dans la bergerie, les appeler, les pousser: ils se serraient les uns contre les autres et sautaient dans les flammes.

Diethelm fut renversé par eux, et ce fut à grand'peine qu'on parvint à le retirer des décombres.

Au moment où Waldhorn l'emportait évanoui, le vieux berger éleva encore la voix: — Meurtrier, dit-il, tu ne dois pas mourir encore, c'est aux galères que doit se terminer ta vie!

Au même instant un craquement horrible se fit entendre, et le toit s'abîma avec fracas.

Il faisait grand jour quand Diethelm ouvrit les yeux. Il était dans un lit, et sa femme à son chevet.

— Toi ici! dit-il. Est-elle morte?

— Oui, mon ami; mais pas assez tôt pour ignorer notre malheur.

— Qui m'a bandé le bras? ai-je parlé pendant mon sommeil?

— Non, tu n'as rien dit; tu as seulement appelé Médard plusieurs fois. C'est le docteur qui a pansé la morsure qu'un mouton t'avait faite.

— Sait-on quelque chose de Médard?

— Ah! Seigneur, non; il aura été brûlé!

Un silence suivit; puis Diethelm déclara qu'il était bien et voulait se lever. En vain sa femme s'y opposait-elle. — Tu seras peut-être accusé, emprisonné, conduit à la ville.

— Eh bien, tant pis ; l'innocence ne craint rien. Mais quels sont mes accusateurs ?

— Le vieux berger d'abord, les assureurs ensuite.

— Je ne les crains ni les uns ni les autres.

— Comment peux-tu paraître si insouciant, pour ne pas dire gai, quand toute ta fortune est la proie des flammes ?

— C'est vrai, j'ai tort.

Et tout en faisant sa toilette Diethelm composa son visage, en sorte qu'il entra dans la grande salle de l'auberge avec un air affectueux pour tous, quoique profondément mélancolique.

Le bailli et deux gendarmes l'attendaient là, et comme il fallait procéder à un interrogatoire, on voulut faire éloigner tous les curieux. — Je vous en prie, si vos pouvoirs vous le permettent, laissez-moi parler devant mes concitoyens.

Sa demande lui fut accordée, chacun s'assit, et le vieux berger fut introduit. Tous les regards se portèrent sur ce pauvre père désolé, puis sur le fermier, qui sut rester maître de son émotion et conserver un visage d'airain.

— Faites votre déclaration, dit le bailli.

— L'automne dernier, dit en sanglotant le pauvre homme, mon fils m'a dit que son maître avait assuré tout son bien, afin de pouvoir ensuite y mettre le feu et s'enrichir aux dépens de la compagnie d'assurances. Ah ! qu'il soit maudit, ce Diethelm, car je n'ai pas même retrouvé le corps de mon enfant pour lui donner une sépulture chrétienne...

Tout le monde fut ému de ce désespoir, et Diethelm lui-même s'essuya les yeux. — Puis-je lui répondre ? demanda-t-il.

— Non, vous n'avez rien à dire, la justice informera ; vous êtes prisonnier et vous allez être transféré à la maison d'arrêt.

— Puis-je me faire conduire dans ma voiture, à cause de ma blessure ?

— Accordé, répondit le bailli.

A cet instant, Marthe, jusque-là silencieuse, s'avança : — Je demande à accompagner mon mari dans la prison. Dieu nous a unis, rien ne saurait désormais nous séparer.

A la vue de sa femme si courageuse et si dévouée, une expression d'amère douleur passa sur le front de l'accusé. La requête de Marthe ne put lui être accordée, et on lui annonça qu'elle serait appelée comme témoin.

Au moment de partir, Diethelm s'arrêta près du vieux berger :

— Tu es père, et je pardonne à ton désespoir l'accusation que tu fais peser sur moi. Si je pouvais racheter la vie de ton fils au prix de la mienne, Dieu m'est témoin que je le ferais volontiers, mais je jure devant tous que désormais j'aurai soin de toi comme de mon propre père, et que tu ne manqueras jamais de rien.

Le gendarme fut plein de respect et de soins pour Diethelm, qui poussa un cri de douleur lorsqu'en passant devant son ancienne demeure il ne vit plus qu'un amas de cendres fumantes; il ferma les yeux et ne les rouvrit qu'en entrant dans la prison. Son compagnon le croyait endormi, mais il en était bien loin. Il combinait ses moyens de défense, les réponses qu'il aurait à faire aux questions les plus insidieuses; et ce fut ainsi qu'il entra dans la geôle.

Deux heures plus tard, Marthe arrivait à G*** avec le bailli.

XVII

En entrant dans la prison, Diethelm fut accueilli par un visage de connaissance; Rubler, le fiancé de sa nièce, était le fils du geôlier et aidait son père; par son moyen le prisonnier obtint une des cellules les moins froides et la permission d'y allumer un bon feu.

— Je viens vous demander asile pour quelques jours, dit-il en souriant; je n'ai plus où reposer ma tête; mais bientôt la liberté me sera rendue, et alors nous célébrerons vos noces comme je vous l'ai promis; de plus, je m'inscris comme parrain de votre premier-né.

Mais quel fut l'étonnement et la colère de Diethelm lorsque, avant de l'enfermer dans sa cellule, on lui enleva sa cravate, ses bretelles, tout ce qui aurait pu l'aider à accomplir un sinistre projet.

Sa résistance fut inutile; il fallut se soumettre, et il resta seul dans sa prison! Malgré son manteau, la couverture du lit dont il s'enveloppa, le feu qui brûlait dans le poêle, il était transi; il lui semblait qu'au lieu de sang il avait de la glace dans les veines; le petillement des sarments, le craquement des boiseries le faisaient tressaillir.

Tout à coup il entendit les clairons résonner dans la rue et il se reporta involontairement au jour du marché, où il s'était laissé entraîner dans ce tourbillon d'affaires qui avait causé sa perte.

Qu'était-il devenu depuis lors? un meurtrier! un incendiaire!

Il se jeta à genoux ; un déluge de larmes inondait son visage... et une chaleur bienfaisante se répandit dans tous ses membres.

— Oui, je confesserai tout, je subirai la punition de mes crimes, je recevrai le coup de la mort. Mais ma pauvre Marthe, mais Françoise, elles seront perdues avec moi... et je languirai peut-être des mois, des années... Faut-il boire ce calice jusqu'à la lie? ne puis-je pas vivre encore honoré et respecté? Il se releva et courut à la fenêtre. Le bruit des tambours et des clairons était si fort, qu'il n'entendit pas le geôlier qui venait le chercher pour le conduire à l'interrogatoire.

Pendant ce temps, Marthe errait dans la ville comme une âme en peine; la mort de sa fille, l'incendie de la maison où elle avait vécu et souffert si longtemps, l'accusation qui pesait sur son mari avaient, pour ainsi dire, altéré ses facultés. Elle marchait devant elle, sans savoir où elle allait, lorsqu'un chien vint joyeusement se jeter sur elle en lui léchant les mains; elle reconnut celui de Médard et, le prenant dans ses bras, il lui sembla retrouver un ami. Ce fut ainsi qu'elle arriva devant l'hôtel de la Poste, au moment où une diligence s'y arrêtait.

Une personne en descendit enveloppée d'un grand manteau. L'intelligent animal se précipita en avant, et au même instant une voix s'écria : — Mère! chère mère!

— Est-ce bien toi, Françoise?

Et une jeune fille s'élança dans les bras de Marthe.

— Dieu soit béni, tu vis, chère maman! je ne veux plus te quitter! je sais maintenant ce que c'est que de vivre au milieu d'étrangers. Je serai désormais la compagne de tes vieux jours. Et mon père, où est-il? que fait-il?

Marthe se tut.

— Est-il mort? cria Françoise avec angoisse.

— Non, mais il est en prison, accusé comme incendiaire.

Un long silence s'ensuivit, puis les deux femmes entrèrent dans l'hôtel, et pendant longtemps Françoise s'occupa à réchauffer et à soigner sa mère; elle la fit mettre au lit, lui fit prendre une boisson bien chaude, s'informa de tous les incidents de cette affreuse nuit, et voulut elle-même raconter comment elle avait été instruite de leurs malheurs de famille et s'était mise en route pour rejoindre ses parents. Elle s'aperçut au milieu de son récit que Marthe dormait; longtemps elle resta immobile, de crainte de la réveiller, mais enfin, n'y tenant plus, elle posa doucement sur le coussin la main

qu'elle tenait dans la sienne. Au moment où elle gagnait la porte, une voix s'écria : — Enfant, où vas-tu?

— Près de mon père!

— Je vais avec toi, je suis tout à fait remise.

Il ne fut pas question de retenir Marthe, et toutes deux quittèrent l'hôtel pour se rendre à la prison.

XVIII

Le bailli avait commis une faute grave en recevant la plainte du vieux berger en présence de Diethelm; il comprit son erreur et voulut procéder à un interrogatoire immédiat, pour que l'accusé n'eût pas le temps de combiner ses moyens de défense. Le gendarme l'introduisit dans la chambre des mises en accusation, et le fit asseoir sur une chaise au-dessous d'un candélabre dont la lumière donnait en plein sur son visage; le reste de l'appartement était presque dans l'obscurité. La porte s'ouvrit, le greffier parut, suivi du président et de ses deux assesseurs, qui n'étaient autres que l'hôte de l'Étoile et le receveur. Diethelm voulut les saluer d'un : — Bonsoir, mais on lui fit signe de s'asseoir et il comprit, ce qu'il n'avait pas encore voulu s'avouer, qu'il était séquestré du reste des humains et mis à part pour subir la rigueur des lois. Alors commença une série de questions, qui se croisaient en tous sens, et par lesquelles, en l'embrouillant, on espérait lui faire avouer son crime. Mais il était préparé à tout et ne se trahit pas même par une hésitation. — Je ne comprends pas, dit-il, qu'on puisse accuser un homme qui a été absent pendant plus de dix heures, et qui n'est revenu que lorsque sa maison était en feu; si j'avais eu moi-même la pensée de la détruire, n'en aurais-je pas retiré les valeurs qui s'y trouvaient, papiers, hypothèques, etc.? Je venais de perdre ma belle-fille, je partais pour aller chercher Françoise, comme consolation pour sa mère, et je me proposais, avec l'héritage que nous venions de faire, de liquider mon commerce et de me retirer des affaires. Je ne conçois pas, ajouta-t-il en se levant brusquement, qu'il soit permis d'accuser ainsi un honnête homme, depuis quinze ans tuteur incorruptible d'un orphelin... Il s'arrêta tout à coup en poussant un cri; une flammèche était tombée sur son visage. — Que faites-vous? s'écria-t-il en tombant par terre, que faites-vous?

Le juge s'approcha : — Est-ce avec une bougie semblable que vous avez mis le feu? dit-il sévèrement.

— Je ne sais ce que vous dites! Est-il bien permis de me brûler ainsi ?

On le releva, l'huissier remit la lumière dans le candélabre et l'interrogatoire continua.

— Pourquoi la chute de cette bougie vous a-t-elle tant effrayé? lui demanda-t-on.

— Pourquoi? je voudrais vous y voir, si vous vous sentiez en feu, surtout au lendemain d'un incendie qui a détruit tout ce que vous possédiez. Vous pouvez, non, vous devez me rendre la liberté, monsieur le bailli; c'est une honte de m'avoir enfermé comme un malfaiteur, moi, Diethelm de Buchenberg! Une seule chose me console; j'étais trop fier de ma réputation, de mon honneur, jusqu'ici sans tache; Dieu a sans doute voulu m'humilier. Quoi, j'ai mis le feu! demandez au receveur et à M. Gabler s'ils ne m'ont pas contraint, pour ainsi dire, à m'assurer, lorsque je résistais de toutes mes forces.

— Parlez avec plus de mesure devant la cour, dit le greffier.

— Quel avocat désirez-vous? demanda le président.

— L'avocat Bothmann.

— Il est déjà choisi par la compagnie d'assurances.

— Alors, je n'en veux pas. — Mon innocence sera reconnue sans secours étrangers.

Le geôlier ayant dit quelques mots à l'oreille du bailli : — Accusé, dit celui-ci, vous pouvez voir votre famille, si vous le désirez, pourvu que vous ne leur parliez pas de votre procès.

Diethelm le promit et les deux femmes furent introduites. Françoise se précipita vers son père; quant à Marthe, elle s'approcha en saluant, et saisit la main de son mari qu'elle arrosa de ses larmes; tous les assistants se sentirent émus.

L'accusé fut emmené sans avoir prononcé une parole et reconduit dans sa cellule. Il ne songeait plus à son crime; une seule chose lui demeurait présente : par son sang-froid et sa présence d'esprit il avait dérouté ses juges!

Marthe voulait se retirer, lorsque le juge lui dit qu'on allait recevoir sa déposition, si du moins elle y consentait, puisque, comme membre de la famille de l'accusé, elle était dispensée du serment. La pauvre femme calcula bien vite que peut-être elle pourrait dis-

culper son mari, et elle consentit à répondre aux questions qui lui seraient posées.

Elle offrait tellement l'emblème du désespoir, que la cour en eut pitié et qu'on réduisit autant que possible son interrogatoire. Elle ne savait rien ou presque rien des affaires de Diethelm; il avait toujours été excellent pour elle... (elle craignait de le compromettre en parlant de sa négligence).

Il fallut lui demander deux fois: — L'accusé ne vous avait-il jamais parlé d'incendier sa maison?

Il l'en avait menacée à plusieurs reprises, mais si elle l'avouait, il était perdu; si elle niait, elle le sauvait peut-être.

— Non, jamais! dit-elle enfin avec effort. Elle signa sa déposition et sortit.

Elle ne prononça pas un mot durant le trajet jusqu'à l'hôtel.

Là elle dit à sa fille: — Les juges m'ont brisé le cœur! Puis elle se mit au lit, mais le sommeil ne vint pas; il lui semblait voir l'enfer s'ouvrir devant elle, prêt à l'engloutir pour l'éternité.

Elle avait fait un faux serment!

Quant à Diethelm, il s'était étendu sur son lit de camp, avait recommandé à Rubler de faire bon feu, et, chassant les remords qui venaient l'assaillir, il s'endormit profondément.

Au milieu de la nuit, il ouvrit les yeux. Deux hommes se tenaient près de lui.

XIX

Diethelm avait prié Rubler de faire prévenir Waldhorn, afin qu'il vînt chercher ses chevaux pour les ramener à Buchenberg. Le jeune tisserand pensa faire merveille en s'acquittant lui-même dès cette nuit-là de la commission. Il supposait que le prisonnier avait besoin de lui parler et serait reconnaissant de son empressement à le servir. Il prit donc les clefs de la prison sous le traversin de son père et introduisit Waldhorn dans la cellule de Diethelm. Celui-ci, en les reconnaissant, ne put réprimer un mouvement de colère; si cette visite nocturne venait à être connue, non-seulement le père Rubler perdrait sa place, mais encore, mais surtout on pourrait regarder cette démarche comme une circonstance aggravante; aussi jugea-t-il à propos de paraître vivement contrarié et de faire ressortir tous les côtés fâcheux de cette aventure.

Néanmoins, le premier moment passé, en homme habile et en criminel déjà consommé, il vit quel parti il pourrait tirer de cette entrevue avec son neveu, en lui remettant en esprit les circonstances de leur voyage à G***. Mais il fallait user d'adresse, afin que son dessein ne fût pas deviné, et à cet effet il se mit à parler de tout autre chose que de ses affaires; il y revint comme par hasard :
— Tu te rappelles, n'est-ce pas, que, lorsque nous avons rencontré le vieux berger, je lui ai dit que Médard gardait la maison en mon absence?...

— Mais non, dit Waldhorn, je ne m'en souviens pas.

— Comment! tu ne t'en souviens pas? Je lui ai dit que son fils ne pouvait marcher, parce que sa jambe le faisait souffrir.

— Oh! oui, oui, c'est vrai, cela me revient, maintenant que vous parlez de cette jambe cassée...

Diethelm ne put s'empêcher de sourire, en voyant la mémoire de son neveu, justement pour une chose qu'il n'avait jamais dite.
— Et tu sais, continua-t-il, que je voulais ramener Françoise pour consoler ma pauvre femme? Mais qu'ai-je besoin de rien ajouter? tu t'en souviens mieux encore que moi-même.

Il fallut se séparer, car le jour allait paraître : — Tous les hommes sont des marionnettes et des perroquets, murmura le prisonnier en se recouchant; ils récitent une leçon apprise par cœur et on les fait marcher en tirant la ficelle. Et avec un sentiment d'intime satisfaction de sa présence d'esprit, il se rendormit.

Diethelm se figurait qu'il allait être immédiatement élargi; mais les jours succédèrent aux jours et son procès continuait avec toutes les lenteurs habituelles. La déposition de Waldhorn fut faite selon les insinuations de son oncle. Les juges eurent peine à comprendre deux choses : La douleur immodérée de Diethelm en apprenant la mort de la charbonnière, et son retour précipité à Buchenberg.

— Je n'avais pas cru ma belle-fille aussi malade, et je renonçais à aller chercher Françoise pour revenir plus vite auprès de ma femme.

— Pourquoi, alors, ne vous êtes-vous pas rendu immédiatement chez la charbonnière?

— J'espérais que Marthe serait revenue à la maison après avoir fermé les yeux de sa fille!

— Vous n'alliez jamais chez votre belle-fille, d'où vient donc que sa mort vous ait ainsi bouleversé?

Après un moment d'hésitation, l'accusé répondit très-bas et

comme avec effort : — Je ne croyais pas être obligé de dévoiler en public mes sentiments les plus intimes ; mais puisqu'un accusé n'a plus le droit d'avoir un secret, sachez donc qu'il y a vingt-deux ans, j'aimais ma belle-fille ; je voulus l'épouser, mais sa mère la donna à un autre et me prit pour son propre compte.

Il se tut, et la cour parut impressionnée par cet aveu. Quant à Diethelm, il se sentait le cœur déchiré et la conscience bourrelée : lui qui avait si longtemps conservé intact l'honneur de sa famille, il venait de le flétrir par un horrible mensonge, et de trahir sa femme, sa femme qui, par amour pour lui et pour le sauver de l'infamie, lui avait sacrifié sa conscience, son repos !

L'interrogatoire fut long ; il se renouvela plusieurs fois ; les témoins furent appelés, confrontés avec l'accusé ; le juge d'instruction fut remplacé par un autre plus expérimenté, sans que pour cela les affaires s'éclaircissent.

Diethelm, calme, serein, plein d'audace devant les juges, était agité, désespéré, anéanti dans sa cellule, et il en vint à désirer fût-ce même une condamnation, pourvu que ce temps d'incertitude et d'angoisses fût abrégé.

XX

Madame Diethelm et sa fille s'étaient installées à l'hôtel de la Poste, et pendant bien des semaines ne sortirent de leur chambre que pour aller chaque matin à l'église, puis s'informer des nouvelles du prisonnier ; elles rentraient ensuite chez elles, pour reprendre l'une son rouet, l'autre sa broderie.

Marthe était absorbée dans sa douleur et ne voulait recevoir personne ; son amour s'était réveillé plus puissant que jamais ; elle ne pouvait tarir sur le compte de son mari, lui trouvant toutes les qualités et convenant à peine que quelques nuages eussent jamais assombri son bonheur domestique.

Françoise avait été écrasée au premier choc de l'épreuve ; elle était devenue plus douce et plus humble, et avait dès lors rencontré plus de sympathie et d'intérêt qu'au temps de sa prospérité. A mesure que le temps s'écoulait, elle acquérait la conviction de la culpabilité de son père en même temps que de son acquittement. En rapprochant une foule de petites circonstances qui, au moment même, avaient passé inaperçues, telles que l'effroi de son père en face

d'une position gênée, ses lamentations sur le mauvais état de ses affaires, les dettes qu'elle lui connaissait, et enfin la nouvelle que lui donna sa mère de la promesse faite à Médard que Raimond l'épouserait un jour, tout concourut à lui faire découvrir le vrai coupable. Mais si elle était sûre que son père avait mis le feu à sa maison, elle regardait Médard comme son complice et non comme sa victime. Une fois sur la voie, Françoise, aidée par la révélation de Raimond, ne mit plus en doute la vérité de l'accusation qui pesait sur Diethelm ; seulement, comme elle aimait son père et avait encore plus d'orgueil que d'amour, elle résolut d'ensevelir ce secret au fond de son âme. Elle supportait plus facilement cet emprisonnement de son père, le considérant comme une juste punition ; mais elle n'en conservait pas moins une certaine mélancolie qui lui seyait à ravir et qui empêchait sa mère de soupçonner la vérité.

Au bout d'un certain temps, la maîtresse de poste et Françoise, par la persuasion et par la ruse, décidèrent Marthe à descendre à la table d'hôte : la pauvre femme, qui s'imaginait que chacun la montrerait au doigt, fut surprise et reconnaissante des égards qu'on lui témoigna ; mais quels ne furent pas son étonnement et son effroi quand elle aperçut près d'elle le jeune bailli qui avait arrêté son mari et qu'elle n'avait pas revu depuis ! Son premier mouvement fut de s'enfuir ; il lui semblait qu'il ressemblait à un bourreau et devait avoir les mains couvertes de sang...

Françoise eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce voisinage était un bonheur pour elles, puisque ainsi elles pourraient avoir des nouvelles du prisonnier. En effet, le bailli les tint au courant de la procédure et leur donna l'espérance que, sous peu, Diethelm leur serait rendu.

Bientôt Marthe fut si bien accoutumée à la présence du jeune magistrat, qu'elle passa quelques heures chaque jour dans le salon ; quant à Françoise, elle plaisait visiblement au bailli, qui, de son côté, ne lui était pas indifférent ; aussi ce fut une triste journée que celle où il leur fit ses adieux pour se rendre à Wildbad, où il venait d'être nommé avec de l'avancement.

Les deux femmes reprirent leur vie solitaire, et il fallait les sollicitations de sa mère pour décider Françoise à sortir un peu de leur prison volontaire. Un jour que Marthe était seule à son rouet, la porte s'ouvrit et la jeune fille se précipita vers elle :

— Mère, mère, il est là !

— Qui ? au nom de Dieu, qui ? Ton père ?

— Oui, mon père!... Et au même instant Diethelm parut; Marthe voulut se lever, mais elle tomba lourdement sur le plancher.

— Ma femme, ma chère femme, je suis libre! dit son mari en la soulevant dans ses bras.

Cette voix connue et aimée agit comme par miracle. Marthe ouvrit les yeux, et prenant les mains de son mari et les couvrant de ses baisers et de ses larmes — je fais vœu, dit-elle, de donner mon manteau à la première pauvre femme que je verrai. Viens, allons vite à l'église remercier celui qui t'a rendu à notre amour!

En vain voulut-on la retenir, il n'y eut pas moyen, et elle entraîna avec elle Françoise et Diethelm.

En entrant sous les voûtes sombres de la cathédrale, celui-ci fut saisi d'un tremblement comme en présence de son juge suprême, car ce juge-là ne pouvait pas être trompé, mais lisait au fond de sa conscience; aussi s'affaissa-t-il sur les genoux et pria-t-il ardemment pour que la justice divine l'épargnât dans cette vie, en faveur de sa femme et de sa fille innocentes, de son crime.

Marthe voulait retourner le soir même à Buchenberg; mais où aller? ils n'avaient plus d'abri... et cette pensée leur donnait à tous une grande tristesse.

Il fut enfin résolu qu'on attendrait au lendemain; et le fermier, reprenant tout son orgueil, envoya chercher ses chevaux afin de rentrer dans le village aussi fièrement qu'il en était sorti.

(La suite à un prochain numéro.)

GOETHE

SA VIE ET SES ŒUVRES

The Life and Works of Gœthe, by G.-H. LEWES. — Londres, 1855.

QUATRIÈME ARTICLE [1]

VOYAGES

1779-1793

Ce fut en 1779 que Gœthe atteignit sa trentième année, que la vie commença à se dégager lentement pour lui des brouillards chimériques à travers lesquels il l'avait jusqu'alors entrevue, et que la gravité virile, succédant à l'insouciance de la jeunesse, vint donner une unité plus imposante à son existence. C'est à tort qu'on a généralement attribué à son séjour en Italie la cause d'un changement qui fut la conséquence nécessaire du développement de son génie. Une note de son journal, inscrite à la date de 1779, est sur ce point très-significative :

« Rangé mes affaires, revisé mes papiers et brûlé mes vieux chiffons. Autres temps, autres soins ! Jeté un calme regard en arrière sur ma vie, sur les extravagances, les impulsions et l'ardente curiosité de la jeunesse ; — comme elle cherche en tous les sens de quoi se satisfaire ! quel charme j'ai trouvé en d'obscures relations que l'imagination créait, et surtout dans tout mystère ! — Comment, n'ayant saisi

[1] Voir les livraisons des 15 et 31 octobre et 30 novembre 1861.

qu'à demi la science, je l'ai laissée ensuite échapper! quelle sorte de modeste satisfaction de soi-même coule à travers mes écrits? — Quel myope j'étais dans les choses divines et humaines! Combien peu d'actions, et aussi de pensées et de productions qui répondent à un but! Que de jours perdus en sentiments et en passions chimériques et que j'en ai tiré peu de bien! — Aujourd'hui la moitié de ma vie est passée et je n'ai pas avancé d'un pas sur ma route, et je me trouve placé dans la situation d'un homme qui vient d'échapper aux vagues et qui commence à se sécher au soleil. — Je n'ose jeter les yeux sur la période de temps écoulée depuis octobre 1775, et pendant laquelle je me suis mêlé au monde. Que Dieu m'aide à avancer et qu'il me donne la lumière qui m'est nécessaire pour ne pas m'arrêter ainsi dans ma voie, pour accomplir du matin au soir l'œuvre qui gît devant moi, et pour obtenir une notion claire des choses, afin que je ne ressemble pas à ceux qui passent la journée à se plaindre du mal de tête et la nuit à boire le vin qui donne la migraine. »

Et cette grave pensée, Gœthe l'exprimait de nouveau, en ces termes, dans une lettre à Lavater : « Le désir d'élever dans l'air, aussi haut que possible, la pyramide de mon existence, dont la base est déjà posée, absorbe en moi toute autre préoccupation et ne me quitte presque jamais. Je n'ose pas attendre plus longtemps; je suis déjà avancé dans la vie et peut-être la destinée interviendra-t-elle au milieu de mon œuvre pour laisser inachevée ma tour de Babel. Les hommes diront au moins alors que le plan en était hardi; mais si je vis, mes forces suffiront, avec l'aide de Dieu, à la compléter. »

Au commencement de l'année 1779, Gœthe avait accepté la direction du département de la guerre, et les fonctions officielles pesaient lourdement sur lui. Il chevauchait constamment à travers la campagne et il s'efforçait d'adoucir la condition du peuple. « La misère, écrivait-il dans son journal, me devient aussi prosaïque et aussi familière que mon propre foyer, mais je n'abandonne pas pour cela mon idée et je lutterai avec l'ange inconnu, dussé-je me démettre la hanche[1]. Personne ne sait ce que je fais ni combien d'ennemis j'ai à combattre pour produire un peu de bien! »

Parmi ce *peu de bien*, il convient de citer l'organisation d'un corps de pompiers, réclamée depuis longtemps, par suite des nombreux incendies que l'absence d'un service monté pour les combattre rendait terribles. Gœthe organisant un corps de pompiers, cela fera

[1] Allusion à la lutte de Jacob avec l'ange.

sourire maint admirateur du poëte. Mais les gens de Weimar ne s'en trouvèrent point mal. Au besoin, ils se fussent passés de poëtes : il leur était moins facile de se priver de pompes à incendie.

Le 24 août 1779, jour anniversaire de la naissance de Gœthe, le duc de Weimar le nomma conseiller intime, en récompense de ses services. « Il est étrange et pareil à un rève, écrivait Gœthe à ce propos, que j'obtienne à trente ans la position la plus élevée à laquelle puisse prétendre un citoyen allemand. *On ne va jamais plus loin que quand on ne sait où l'on va* (sic), a dit un grand escaladeur de ce monde. » Ce que Gœthe trouvait étrange, Weimar le jugea scandaleux. « La haine des gens d'ici, disait Wieland, contre notre Gœthe, qui n'a jamais fait de mal à personne, est arrivée, depuis qu'il a été nommé conseiller intime, au point de toucher à la fureur. » Charles-Auguste ne prêta nulle attention à ces manœuvres, et plus avide que jamais de la société de Gœthe, il partit avec lui pour la Suisse, le 12 septembre 1779, dans le plus strict incognito. Ils s'arrêtèrent quelques instants à Francfort, dans la vieille maison de la *Fosse aux Cerfs*, où le conseiller Gœthe eut alors l'honneur de recevoir chez lui non-seulement son fils le conseiller intime, mais encore le prince son maître et son ami. Quant à *Dame Aja*, il est facile de s'imaginer combien son orgueil de mère et de maîtresse de maison se trouva stimulé par la présence de pareils hôtes.

De Francfort, nos voyageurs se rendirent à Strasbourg, et là le souvenir de Frédérique conduisit irrésistiblement Gœthe à Sesenheim. « Le 25 septembre, écrivait-il à madame de Stein, je chevauchai vers Sesenheim et j'y retrouvai la famille telle que je l'avais quittée huit ans auparavant. Je fus accueilli de la façon la plus amicale. Comme je suis maintenant aussi pur et aussi calme que l'air, le souffle de gens affectueux et tranquilles est bienvenu pour moi. La fille cadette m'aimait jadis plus que je ne le méritais et davantage que d'autres à qui j'ai voué tant de passion et de fidélité. J'avais été forcé de la quitter à un moment où mon départ lui coûta presque la vie : elle passa légèrement sur cet épisode pour me dire quelles traces subsistaient encore de son ancien mal, et du moment où je parus inopinément sur le seuil de la porte, elle se conduisit avec une délicatesse et une générosité si exquises, que je me sentis allégé d'un grand poids. Je dois lui rendre la justice de dire qu'elle ne fit aucune tentative pour rallumer en moi un sentiment éteint. Elle me mena sous le berceau et nous nous y assîmes. Il faisait une adorable pleine lune, et je m'informai de toutes choses. Un voisin, qui nous

avait assistés jadis dans nos petits ouvrages, fut appelé, et il témoigna qu'une semaine auparavant, tout au plus, il s'était enquis de moi ; il fallut que le barbier vînt aussi ; je trouvai de vieilles chansons de ma composition et un chariot peint par moi ; nous nous rappelâmes plus d'un bon tour de ces heureux temps, et mon souvenir parmi eux était aussi vivace que si je n'étais parti que depuis six mois à peine. Les vieux parents se montrèrent pleins de cordialité, ils me trouvèrent rajeuni. Je passai la nuit et je les quittai le lendemain à l'aube, laissant derrière moi des visages amis, et me réjouissant de pouvoir désormais songer avec joie à ce petit coin du monde, et vivre en paix avec ces âmes réconciliées. »

Ce récit touchant le devient encore davantage lorsqu'on songe qu'il s'adresse à la femme que Gœthe aimait alors, et dont l'amour n'était certes pas comparable à celui de Frédérique. La douce et noble nature de cette jeune fille ne se démentit presque jamais, et toute sa vie fut un volontaire sacrifice. Lenz l'avait aimée ; d'autres encore l'avaient demandée en mariage, mais elle les refusa tous. « Le cœur qui aimé Gœthe, disait-elle, ne peut appartenir à nul autre homme. »

Le 26 septembre, Gœthe rejoignit le duc à Strasbourg. « Dans l'après-midi, écrivit-il à madame de Stein, je me rendis chez Lili et je trouvai l'adorable enfant, avec un marmot de sept semaines et sa mère auprès d'elle. Là aussi, je fus accueilli avec surprise et plaisir. Je m'informai de tout et scrutai tous les coins. J'appris donc avec grande joie que la chère créature était mariée et très-heureuse. Son mari, d'après ce qu'on m'en a dit, paraît être un digne et sensible garçon, riche et bien placé dans le monde ; bref, elle a trouvé en lui tout ce qu'elle désirait. Il était absent. Je demeurai à dîner. J'allai ensuite voir la cathédrale avec le duc ;... une heure au théâtre, soupé avec Lili et parti au clair de lune. Je ne puis décrire l douce émotion qui m'accompagna. »

Gœthe se rendit de Strasbourg à Emmendingen, pour y visiter le tombeau de sa sœur ; puis il entra en Suisse. Il a consigné l'effet que produisit sur lui ce merveilleux pays, dans la correspondance avec madame de Stein, mais il suffit à notre cadre de mentionner qu'il passa à Zurich quelques bonnes heures, dans l'échange des idées et des sentiments avec Lavater, et qu'il composa, en route pour Weimar, le petit opéra de *Jery et Baetely*, dans lequel, quelques années plus tard, il aimait à retrouver « le souffle vivifiant des montagnes. » A Stuttgardt, il assista avec le duc aux fêtes de la nouvelle année de l'Aca-

démie militaire, et ce fut là que pour la première fois Schiller, âgé de vingt ans et ayant déjà *les Brigands* en tête, entrevit l'auteur de *Gœtz* et de *Werther*.

Les voyageurs rentrèrent à Weimar, le 13 janvier 1780, après quatre mois d'absence.

La passion de Gœthe pour madame de Stein persistait, mais, lassée par tant de rigueurs, elle se refroidissait insensiblement. Gœthe fréquentait d'ailleurs plus assidûment Corona Schrœter, et la participation aux représentations théâtrales de la cour, en allégeant un peu le poids de ses fonctions officielles, lui fournissait des matériaux pour *Wilhelm Meister*. Herder, qui s'était éloigné de lui pendant quelque temps, s'en rapprocha, attiré sans doute par le changement qui s'opérait dans la manière de vivre de Gœthe, et ils venaient d'arrêter ensemble un voyage à Wolfenbuttel, pour y visiter Lessing, lorsque la nouvelle de sa mort leur arriva.

C'est à cette époque que Gœthe entreprit l'étude des sciences, avec la passion et l'ardeur sérieuse qui devaient en faire une de ces tendances les plus actives pendant la seconde moitié de sa vie. Il cherchait une base solide pour ses aspirations; il dut naturellement en vouloir une semblable pour son esprit, et il ne pouvait en trouver de certaine que dans l'étude de la nature. Comme poëte et comme penseur, la nature fut l'objet et le but de ses efforts. Allemand, et Allemand du XVIII[e] siècle, il ne pouvait être un simple poëte: mais alors que Schiller cherchait le complément de son activité dans la métaphysique, Gœthe demanda le sien à la science. Ne voir en lui que le poëte, c'est le comprendre à demi. Gœthe n'a été si grand et si vrai en poésie, quand il parlait de la nature, que parce qu'il connaissait et comprenait ce qu'il peignait. Un accord admirable entre le sentiment du poëte et une pénétration scientifique du premier ordre, a fait que dans le savant le poëte est demeuré, et que l'un n'a pu détruire l'autre. Gœthe naturaliste et Gœthe poëte ne font qu'un, ou, pour mieux dire, Gœthe est un poëte naturaliste et un naturaliste poëte tout ensemble[1]. *Les Époques de la nature* de

[1] Nous devons signaler ici l'excellente traduction que M. Charles Martins, directeur du jardin des plantes et professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, a donnée, dès 1838, des « Œuvres d'histoire naturelle de Gœthe. » (Cherbuliez.) — M. Martins est le premier qui ait réuni par ordre de matières tout ce que Gœthe a écrit sur ce sujet.

On trouvera aussi une histoire des recherches botaniques de Gœthe dans un article intitulé : « *La métamorphose des plantes de Gœthe et la loi de symétrie de de Candolle* (*Revue indépendante*, t. VII, p. 38, 10 mars 1843), et dans un article de M. Littré, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1838. — M. Rudolf Virschow a fait paraître également à Berlin,

Buffon, — ce livre merveilleux, vieilli par les progrès de la géologie, mais que la noblesse du style et de la pensée rendent encore admirable, — avaient produit une profonde impression sur Gœthe. Il trouva dans Buffon, comme dans Spinoza et plus tard dans Geoffroy Saint-Hilaire, une méthode de contemplation de la nature qui coïncidait parfaitement avec la sienne, et consistait à ramener tous les détails à une synthèse poétique. Saussure, qu'il avait rencontré à Genève, l'avait engagé à étudier la minéralogie, et ses fréquents rapports officiels avec les mineurs d'Ilmenau lui firent trouver dans cette science un intérêt pratique. Il s'attaqua également à l'anatomie et spécialement à l'ostéologie, en assistant aux cours du professeur Loder à Iéna, et si l'on réfléchit qu'il menait de front ces études avec ses occupations officielles, avec les fêtes de la cour, les bals, les mascarades, les représentations théâtrales, on demeure stupéfait de l'activité de ce gigantesque travailleur.

En même temps qu'il se livrait à ces recherches, Gœthe esquissait et commençait en prose *le Tasse*; il continuait *Wilhelm Meister*, et il remaniait *Egmont* dans un esprit bien différent de celui qui avait présidé à sa conception. Mais il ne publiait rien. Vivant pour lui-même et pour un petit cercle d'amis, il se souciait peu du public, qu'il voyait avec dédain s'enthousiasmer dans les tavernes et se scandaliser dans les salons à l'apparition des *Brigands*.

Gœthe perdit son père le 27 mai 1782, et le 1er juin il vint s'établir dans la ville de Weimar, résidence plus en rapport avec sa position et ses occupations. Il quitta son pavillon avec regret, et il le conserva comme une retraite aimée et comme un lieu de repos. Peu de temps après, arriva le diplôme impérial qui l'anoblissait, et M. de Kalb, président de la chambre, ayant été destitué, M. *de* Gœthe (!) fut appelé à le remplacer, tout en gardant d'ailleurs sa place au conseil privé.

Un changement notable était survenu dans les relations de Gœthe avec madame de Stein. A la froideur des derniers temps avait succédé une recrudescence d'ardeur passionnée, qui, à chaque ligne de sa correspondance avec elle, semble révéler l'amant heureux. Madame de Stein s'était-elle laissé toucher par six années d'épreuves? Était-

il y a peu de temps, un opuscule intitulé : *Gœthe als naturforscher*, — « Gœthe naturaliste, » — renfermant des documents inédits et en particulier la démonstration que Gœthe est le premier qui ait vu que la tête est composée de vertèbres modifiées. — Notre correspondant de Berlin a, dans la livraison du 15 mars 1861, donné l'analyse du cours professé à Berlin sur ce sujet et qui a servi de base à l'opuscule en question. C. D.

elle devenue jalouse de Corona Schrœter, ou craignit-elle de perdre son amant? Quoi qu'il en soit, un bonheur complet déborde dans les lettres que Gœthe lui adressait à cette époque. Il est surtout intéressant de voir comment se mêlent dans ces lettres son cœur et son esprit, la science qui le préoccupe et l'amour qui le possède :

« Mon rapprochement de toi, je l'éprouve sans cesse, ta présence ne m'abandonne jamais. Par toi, je possède une mesure pour toutes les femmes, oui, pour toute créature humaine, par ton amour une mesure pour toute destinée. Non qu'elle obscurcisse pour moi le reste du monde, elle l'éclaire au contraire à mes yeux; je vois très-nettement ce que sont les hommes, ce qu'ils pensent, désirent, font et éprouvent ; je concède à chacun ce qui lui revient et me réjouis en secret dans la comparaison de l'indestructible trésor que je possède. » (17 juin 1784.)

« Oui, ma Lotte chérie, à présent je comprends comment tu es et demeures ma propre moitié. Je ne suis pas un être isolé et personnel. Toutes mes faiblesses, je les ai appuyées à toi, mes côtés de douceur je les ai abrités par toi, j'ai comblé par toi mes lacunes... J'aime tout en toi et tout me fait t'aimer davantage. Le zèle avec lequel tu conduis ta maison augmente mon penchant pour toi. Que peux-tu faire où ne se révèle une inestimable créature? » (Juillet 1787.)

« Le monde est étroit, et chaque sol ne porte pas son arbre ; l'existence des hommes est misérable, et *l'on est honteux de se trouver privilégié entre tant de milliers d'hommes.* »

Le grand-duc lui-même, que Gœthe avait entraîné à sa suite en des sentiers plus paisibles, prenait intérêt aux travaux scientifiques du poëte : « Les sciences naturelles sont tellement humaines, écrivait celui-ci, si vraies, que je souhaite bonne chance à chacun pourvu qu'il s'y adonne seulement un peu ; elles nous enseignent si ouvertement que les plus grandes choses, les plus mystérieuses, les plus merveilleuses, se passent d'une façon si simple, si franche, si peu magique ; il faut bien qu'enfin elles tirent les pauvres ignorants parmi les hommes de la soif pour d'obscures merveilles, en leur montrant que l'extraordinaire leur est si voisin, si évident, si peu extraordinaire, si net et si vrai. Moi aussi, j'ai supplié chaque jour mon génie qu'il me préserve de toute autre sorte d'observation et d'instruction, et me maintienne constamment sur le paisible et sûr chemin que le naturaliste nous indique si naturellement. »

Gœthe rendait justice aux excellentes qualités de Charles-Auguste, mais il déplorait ses extravagances. « Enthousiaste du bien et du

juste comme il l'est, écrivait-il à madame de Stein, il leur trouve pourtant moins de charmes qu'à l'inconvenance. Il pourrait être merveilleusement raisonnable; il est perspicace, instruit, et cependant, lorsqu'il entreprend une bonne chose, il faut toujours qu'il débute par une folie. Cela tient malheureusement au fond de sa nature, on le voit, comme pour la grenouille, qui après avoir passé quelque temps sur la terre, n'en est pas moins faite pour vivre dans l'eau. » Puis, à propos d'un voyage qu'il refuse de faire avec Charles-Auguste : « Voici une épître, dit-il à madame de Stein. Envoyez-la au duc si vous le jugez convenable, et parlez-lui sans ménagement. Tout ce que je veux pour moi-même, c'est du repos, et pour lui, c'est qu'il sache à qui il a affaire. Vous pourrez lui dire également que je vous ai déclaré ne plus vouloir voyager désormais avec lui. » Et plus tard il écrivait encore à madame de Stein : « Dieu sait si le duc apprendra jamais qu'à midi les feux d'artifice ne produisent aucun effet. J'ai horreur de jouer éternellement le pédagogue et le loup-garou, mais il ne demande de conseils et il ne confie ses projets qu'à moi... La duchesse est aussi aimable que possible, le duc est une bonne créature que l'on pourrait aimer cordialement, s'il ne se plaisait à troubler les rapports de la vie par ses manières, et à rendre ainsi ses amis indifférents à tout ce qui peut lui advenir dans son insouciance de casse-cou. C'est un sentiment curieux que de penser journellement à la possibilité qu'ont nos amis les plus intimes de se casser cou, bras ou jambes, et de devenir indifférent à une pareille idée. »

Gœthe n'en conservait pas moins pour le duc un attachement et un respect réels. « Je lui pardonne volontiers ses folies en me rappelant les miennes, » disait-il. Quant à lui-même, Gœthe reconnaissait chaque jour plus clairement que sa véritable mission était d'être auteur, et en se sentant réellement né pour la vie privée, il se demandait comment la destinée avait pu le jeter dans un ministère et au milieu d'une famille princière. Ce fut alors qu'il relut pour la première fois depuis dix ans *Werther*, cette œuvre de sa jeunesse, qu'il revisa avec Herder et qu'il augmenta de l'épisode du paysan qui se suicide par jalousie.

En 1783, Gœthe a cessé d'être *le grand maître de tous les singes*, et nous le trouvons plongé dans les vieux livres et les archives. La naissance d'un prince vint remplir Weimar de joie et donner un peu de sérieux à Charles-Auguste. Au baptême du jeune héritier présomptif de la couronne ducale, qui eut lieu le 5 février, Herder

prêcha *comme un dieu*, selon le mot de Wieland. Pendant plusieurs jours, ce ne furent que processions aux flambeaux, fêtes et chants poétiques de toute sorte. Gœthe seul garda un silence généreux pour ses rivaux ; il était d'ailleurs accablé de travaux, et il vivait dans la retraite, heureux par l'amour, l'esprit appliqué à l'étude. Aussi le duc se plaignait-il de la taciturnité de son *président de chambre*, « qui ne se laissait dérider, disait-il, que par le don d'une gravure. » En fait, ses fonctions officielles commençaient à peser à Gœthe, et son ancien désir de visiter l'Italie lui était revenu au cœur. Ce fut au mois de septembre de cette année qu'il composa *Ilmenau*, poésie dans laquelle il dépeignit le caractère du duc en articulant publiquement les plaintes adressées jadis contre lui à madame de Stein, mais en pronostiquant aussi son changement. « Les années, disait-il, lui donneront la légitime direction de ses forces [1]. » Et Gœthe devait le désirer d'autant plus ardemment que le contrôle des finances, entre autre, était pour lui une source d'ennuis quotidiens, par ses vains efforts pour retenir dans les limites de son budget le duc, devant le tempérament duquel venaient échouer les observations les plus pathétiques, les conseils les plus raisonnables. « Gœthe, écrivait alors Wieland à Merck, est en vérité *l'honnête homme à la cour* (sic) ; mais il souffre terriblement, au physique et au moral, du fardeau qu'il a assumé sur lui pour notre bien. Il me peine parfois au fond du cœur de lui voir faire bonne contenance, tandis que, comme un ver intérieur, le chagrin le ronge silencieusement. Il soigne sa santé autant que possible, et vraiment il en a besoin. » Des bruits inquiétants sur l'état de son fils durent même parvenir aux oreilles de la mère de Gœthe, car il crut nécessaire de la rassurer en ces termes : « Vous ne m'avez jamais connu solide de l'estomac ni de la tête, et il est naturel qu'on se montre sérieux dans les affaires sérieuses, surtout lorsqu'on médite et désire le bien et le vrai. — Je me porte assez bien, à ma façon ; je vaque à toute ma besogne, je jouis de la société d'excellents amis et je trouve encore le temps de me livrer à mes occupations favorites. Je ne pourrais me souhaiter à moi-même une meilleure position, aujourd'hui que je connais le monde et l'aspect qu'il prend derrière les montagnes. Contentez-vous de votre côté de savoir que j'existe, et que si je venais à quitter cette terre avant vous, je ne vous aurais pas été un sujet de scandale ou de honte. Je laisserais après moi un nom respecté et de bons amis, et vous trou-

[1] *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 170.

veriez une consolation dans la pensée que *je ne suis pas entièrement mort*. En attendant, vivez en paix; la destinée nous accordera peut-être une agréable vieillesse, que nous accepterons aussi avec reconnaissance. »

De son côté, le duc, inquiet de la santé de Gœthe, l'avait engagé à faire une excursion dans le Hartz, et il partit accompagné de Fritz de Stein, le fils aîné de madame de Stein, un enfant de dix ans, qu'il aimait et traitait en père. Cette excursion, dans laquelle il rencontra le grand anatomiste Sœmmering et d'autres savants, lui fut favorable, et il revint gai et bien portant à Weimar reprendre ses fonctions officielles, continuer *Wilhelm Meister* arrivé à son quatrième livre, fréquenter davantage Herder qui écrivait alors *la Philosophie de l'histoire*, et se dilater le cœur aux sourires de sa bien-aimée.

Le théâtre d'amateurs, qui avait procuré à Gœthe tant d'occupations et de plaisirs, fut fermé en 1784 et remplacé par une troupe régulière de comédiens. A l'occasion du jour de la naissance de la duchesse, Gœthe composa une mascarade, *la Danse de la Planète*. et il prononça lui-même un discours pour la réouverture des mines d'Ilmenau, qu'il réclamait depuis longtemps avec instance.

Ses études ostéologiques l'amenèrent cette même année à découvrir l'existence d'un os intermaxillaire chez l'homme comme chez les animaux. Jusqu'alors on avait toujours distingué la structure de l'homme de celle de l'animal, par le fait présumé que le premier ne possédait pas d'os intermaxillaire. Gœthe, qui dans la nature recherchait partout l'unité, niait cette différence, et ses recherches lui prouvèrent qu'il avait raison. Herder s'efforçait à la même époque de prouver philosophiquement la thèse soutenue scientifiquement par Gœthe, qui, en envoyant à Knebel les résultats de sa découverte, s'applaudissait qu'elle vînt donner raison aux spéculations de Herder. « En réalité, disait-il, l'homme est intimement allié aux animaux. Chaque créature est ce qu'elle est par la coordination du tout, et l'homme est homme autant par la forme de sa mâchoire supérieure que par la forme et la nature de son petit orteil. C'est ainsi que chaque créature n'est qu'*une note de la grande harmonie*, qu'il faut étudier dans le tout, sous peine de la voir demeurer une lettre morte. C'est à ce point de vue que j'ai écrit ce petit essai, et c'est là, à proprement parler, ce qui en fait tout l'intérêt. »

Gœthe préludait ainsi à ses futures découvertes de *la métamorphose des plantes* et de *la théorie vertébrale du crâne*, basées également sur le même mode de conception de la nature. Il avait repris

avec ardeur ses études botaniques; Linné l'accompagnait dans toutes ses excursions et il mettait à profit les observations et les collections des botanistes. « Mes spéculations géologiques avancent, écrivait-il à madame de Stein. Je vois bien davantage que mes compagnons, parce que j'ai découvert certaines lois fondamentales de formation que je garde secrètes et qui me permettent de mieux observer et juger les phénomènes... Tout le monde se récrie contre une solitude, qui n'est une énigme que parce que nul ne voit avec quels glorieux êtres je communie... Je ne puis exprimer combien le livre de la nature me devient lisible; mes longues leçons d'épellation m'ont été d'un grand secours et aujourd'hui ma joie tranquille est inexprimable. Je découvre bien des choses nouvelles, mais rien d'inattendu; toutes s'encastrent l'une dans l'autre, parce que je n'ai pas de système et que je ne désire que la vérité. » Il chercha à s'aider de l'algèbre, mais la nature antimathématique de son esprit ne lui permit pas d'en poursuivre l'étude.

Le calme et le sérieux de la vie de Gœthe agissait sur le monde de Weimar. Il allait rarement à la cour, et la duchesse Aurélie se plaignait du sommeil dans lequel les plongeait tous son absence. Charles-Auguste lui-même trouvait la société stupide. « Les hommes, disait-il, ont dépassé leur jeunesse et presque toutes les femmes sont mariées. » Quant à Herder, alors plongé dans son grand ouvrage, il jouissait et profitait avec délices de l'amitié de Gœthe. Jacobi vint à son tour revoir à Weimar son ami, et il le quitta avec un chagrin réel. Il s'occupait alors à réfuter le spinosisme de Lessing et il eût voulu entraîner Gœthe à combattre avec lui. Mais toute controverse était odieuse à la nature de Gœthe, qui lui répondit : « Avant d'écrire une ligne μετὰ τὰ φυσικά, il me faut d'abord arrêter clairement mes φυσικά. » Il reprochait d'ailleurs à Jacobi le ton de ses attaques autant que ses opinions. « L'amour-propre, disait-il, qui s'affirme par le mépris des autres, si vils qu'ils soient, est toujours répugnant. Un homme frivole, léger, peut ridiculiser, contredire et railler autrui; mais celui qui se respecte semble avoir renoncé au droit de mal penser de son prochain. Et que sommes-nous tous, pour oser nous élever au-dessus de notre voisin? » Il considérait le *Tic métaphysique* de Jacobi comme une compensation de tous les biens dont les dieux l'avaient comblé : maison, fortune, enfants, sœur, amis, etc. etc. « D'un autre côté, lui disait-il, Dieu vous a infligé la métaphysique comme une épine dans votre chair; et il m'a accordé la science pour que je trouve le bonheur dans la contemplation de

ses œuvres... Quand vous me dites, ajoutait Gœthe, qu'il nous suffit de *croire* en Dieu, je vous réponds que j'attache un grand prix à *voir*, et que lorsque je lis dans Spinoza, à propos de *scientia intuitiva* : « *Hoc cognoscendi genus procedit ab adæquata idea essentiæ formalis quorumdam Dei attributorum ad adæquatam cognitionem essentiæ rerum,* » je puise dans ce peu de paroles le courage de vouer ma vie entière à l'observation des choses que je peux atteindre et de l'*essentia formalis,* desquelles je puis espérer me former une idée adéquate, sans m'inquiéter le moins du monde jusqu'où je pourrais aller. » Gœthe niait avec raison l'athéisme de Spinoza, « cet homme enivré de Dieu » a dit Novalis, et il l'appelait, lui, « le plus théiste des théistes et le plus chrétien des chrétiens. » Malgré leurs divergences d'opinions, Gœthe et Jacobi demeurèrent unis par les liens de la sympathie et de l'amitié. Il en fut autrement avec Lavater, dont l'élément sacerdotal, tenu d'abord en bride, vint troubler, en prenant une prééminence offensive, une intimité jusqu'alors sans nuages. La superstition ayant obscurci son intelligence, Lavater aspira à devenir prophète. « Quand un grand homme, lui écrivait Gœthe en 1782, a chez lui un coin noir, ce coin est terriblement noir. » Or le coin noir de Lavater commençait à l'inquiéter. « Je vois en lui, disait-il, la suprême puissance de la raison unie à la plus odieuse superstition par le plus subtil et le plus inextricable des nœuds; » et le jour où la nature ambiguë de Lavater lui fut clairement dévoilée, Gœthe brisa de dégoût avec lui.

Tout en se livrant à ses études minéralogiques, ostéologiques, botaniques et microscopiques, Gœthe terminait le cinquième livre de *Wilhelm Meister*; il écrivait l'opéra : *Raillerie, ruse et vengeance ;* il esquissait le plan d'un grand poëme scientifico-religieux : *les Mystères ;* il achevait deux actes d'*Elpenor* et il composait quelques poésies, entre autres les deux chants : *Connais-tu le pays où fleurissent les citronniers* et *Celui-là seul qui connaît la mélancolie* [1], qu'il plaça depuis dans *Wilhelm Meister*. Il entreprenait en outre une révision de ses œuvres à laquelle devaient l'aider Wieland et Herder ; il apprenait l'italien et il préparait en silence son voyage dans cette terre sainte des arts et de la poésie modernes.

Au mois de juillet 1786, il se rendit à Carlsbad avec Charles-Auguste, Herder et madame de Stein. Le duc, qui seul connaissait ses projets, demeura quelques jours avec lui après le départ de

[1] *Poésies de Gœthe,* trad. H. Blaze, pages 51 et 130.

leurs deux compagnons pour Weimar, et, le 3 septembre, Gœthe se dirigea vers l'Italie, où il entra sous le nom de M. Mœller, négociant. L'ardent et continuel désir de sa vie se trouvait enfin réalisé, et, en traversant les routes bordées d'orangers et de vignes, les villes garnies de statues, de tableaux et de monuments de l'Italie, Gœthe se sentit « chez lui et non plus exilé dans le vaste monde. » Ses aspirations vers la patrie de Mignon s'étaient développées au milieu des souvenirs de son enfance et des ambitions de son âge mûr, au point de le rendre malade d'une sorte de nostalgie anticipée. Il en était arrivé, quelque temps avant son départ, à ne pouvoir plus regarder un paysage italien ni même ouvrir un livre latin, si bien que Herder prétendait que le seul auteur en cette langue qu'il lui eût jamais vu dans les mains était Spinoza. Ce sentiment maladif ne pouvait être guéri que par l'aspect du ciel et de l'art italiens brillant au-dessus et autour de lui, et par le son des voix italiennes résonnant à ses oreilles. Aussi ce voyage fut-il pour Gœthe comme une renaissance, et en revint-il saturé de chaleur et de lumière.

Son *Voyage en Italie* [1], composé d'extraits de sa correspondance avec madame de Stein, Herder, etc., est de nature à désappointer le lecteur, en dépit des délicieuses pages qui s'y rencontrent. Il paraît étrange en effet de trouver Gœthe, si plein d'enthousiasme pour le climat et les beautés de la nature de cette terre de l'histoire, de la littérature et des arts, passer à Vérone sans donner une pensée à *Roméo* et à *Juliette*, et à Ferrare, sans accorder plus qu'un mot à l'Arioste et au Tasse. Sur ce sol du passé, le présent seul l'occupe et l'attire. A Venise, il demeure indifférent à l'aspect de la mer, qu'il voit cependant pour la première fois. C'est que la vie domine la pensée durant tout ce voyage dont il nous a légué de rapides extraits; une seule chose l'a envahi : le sentiment d'une vie plus intense, plus étendue, plus lumineuse. Il ne faut pas chercher le poëte, le critique ni l'artiste en particulier dans les fragments du *Voyage en Italie;* il faut y voir ce qui s'y trouve, une grande félicité, un bien-être infini de l'âme, où toute préoccupation spéciale de l'esprit disparaît comme noyée. En quittant Venise, Gœthe traversa rapidement Ferrare, Bologne, Florence, Avezzo, Pérouse, Foligno et Spolette, et il arriva à Rome le 28 octobre 1786. Il y resta quatre mois, partageant son temps entre le plaisir et l'étude. « Je vois maintenant réalisés devant moi tous les rêves de ma jeunesse, dit-il; partout où je vais, je ren-

[1] *Mémoires de Gœthe*, trad. Carlowitz, tome II.

contre une ancienne connaissance; tout est ici comme je me l'étais figuré, et pourtant tout me paraît nouveau. Il en est de même des idées : je n'en ai point gagné de nouvelles, mais les anciennes sont devenues si définies, si vivantes et si bien reliées l'une à l'autre, qu'elles peuvent passer pour telles. » Gœthe vécut à Rome avec quelques artistes allemands : Angelica Kauffmann, Tischbein, Moritz et d'autres. Ils respectèrent autant que possible son incognito, mais son séjour à Rome ne put rester entièrement secret. En foulant journellement le sol de la cité éternelle, en respirant chaque jour l'air qui souffle des Sept Collines, Gœthe ne put entièrement fermer son esprit à toute pensée historique. « Les antiquités romaines, dit-il, commencent à m'intéresser; l'histoire, les inscriptions, les médailles, dont je ne me souciais guère jusqu'à présent, m'attachent aujourd'hui. On lit ici dans un tout autre esprit que partout ailleurs, non-seulement l'histoire de Rome, mais du monde. » En réalité, Gœthe s'occupait presque exclusivement d'art. Il visitait les églises, les galeries : il étudiait Winckelmann et il discutait avec les artistes allemands; il perdait même un temps précieux dans d'inutiles efforts pour acquérir une certaine habileté à dessiner. Ses nombreuses occupations ne l'empêchèrent pas de terminer *Iphigénie*, qu'il lut à ses amis, mais qui ne fut appréciée que par Angelica Kauffmann. Les jardins de Rome lui fournirent matière à quelques observations botaniques, et il y eut la première perception de la loi qui devait ramener à l'unité la diversité des formes. Parmi les quelques connaissances que Gœthe fit à Rome, il convient de citer le poëte Monti, dont il vit représenter la tragédie d'*Aristodème* et qui le fit recevoir membre d'une société littéraire, *l'Arcadie*, sous le nom de *Mégalio*, « *per causa della grandezza* ou plutôt *grandiosità delle mie opere*, à ce qu'ils prétendent, » a dit Gœthe en souriant.

Pendant ce temps Weimar murmurait de l'absence prolongée de Gœthe, qui négligeait ses fonctions officielles, disait-on, pour vaguer au milieu des ruines et des statues. Schiller lui-même, arrivé à Weimar, se fit auprès de Kœrner l'écho de ces récriminations. « Pauvre Weimar! lui écrivait-il. Le retour de Gœthe est encore incertain et beaucoup regardent ici comme décidé son éternel abandon des affaires. Tandis qu'il s'amuse à peindre en Italie, les Vogt et les Schmidt travaillent pour lui comme des bêtes de somme. Il dépense à ne rien faire en Italie un traitement de 1,800 thalers, tandis que pour moitié de cette somme il leur faut faire double besogne. » A cette époque, Schiller n'était pas sans éprouver quelque antipathie

pour Gœthe, dont il devint plus tard l'ami le plus sincère et le plus grand. Mais l'affection du duc protégeait Gœthe contre ces mauvais vouloirs, et il lui envoya l'autorisation de prolonger son absence à son gré. En conséquence, Gœthe quitta Rome le 22 février 1787 pour se rendre à Naples, où il passa cinq joyeuses semaines. Mettant de côté son incognito, il fréquenta la société et le peuple dont l'insouciant *far-niente* le charmait. Il rencontra dans le monde la belle lady Hamilton, la fameuse maîtresse de Nelson, et il admira la grâce qu'elle savait déployer dans la danse du *Schall*, qui lui doit sa célébrité. Il se laissa également captiver, mais à un autre point de vue, par les écrits de Vico, que lui prêta son ami M. Filangieri qui professait pour ce grand penseur un profond enthousiasme. « S'il faut *étudier* à Rome, écrivait Gœthe, ici, à Naples, on ne peut que *vivre*. » Aussi y vécut-il largement et pleinement, sur le rivage, au milieu des pêcheurs, parmi le peuple, avec les nobles, près du Vésuve sur lequel il monta trois fois, à Pompéi et au Pausilippe. Les ruines des temples antiques de Pœstum le ravirent, et en leur présence il se sentit détaché à jamais des saints difformes et des colonnes en tuyaux de pipe de l'art gothique, qu'il avait tant admirés jadis. En fait, l'Italie le convertit complétement aux beautés du paganisme.

Gœthe arriva le 2 avril 1787 à Palerme, où il passa quinze jours, au milieu des orangers et des lauriers, à relire l'*Odyssée*, à esquisser le plan d'un drame de *Nausicaa*, qu'il n'exécuta jamais, et à visiter la famille du comte de Cagliostro. Il revint à Naples le 14 mai, et il y refit en vers les deux premiers actes du *Tasse*. De retour à Rome le 6 juin, il y demeura jusqu'au 22 avril 1788, et il employa ces dix mois de séjour à refondre *Egmont* et deux opéras-comiques : *Claudine de Villabella* et *Ercoin et Elmire*; à écrire quelques scènes de *Faust* et quelques poésies : *l'Amour peintre de paysage* [1], *l'Amour convié*, *la Vie de l'artiste sur cette terre*, *l'Apothéose de l'artiste;* et à compléter les quatre derniers volumes de ses œuvres publiées par Goeschen.

Gœthe ne quitta pas l'Italie sans y avoir éprouvé les tourments d'une passion malheureuse. Dans le principe, l'image de madame de Stein l'accompagnait partout et il lui écrivait constamment ; mais, comme il le lui avait dit, « loin d'elle il l'aimait moins, » et un an après leur séparation il l'oublia momentanément, et se laissa charmer par les attraits d'une jeune Milanaise qu'il rencontra à Castel-Gan-

[1] *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 157.

dolfo [1]. Il avait le cœur pris lorsqu'il sut qu'elle était fiancée à un autre, il s'en éloigna avec douleur, et pendant une maladie qu'elle fit à la suite d'une querelle avec son fiancé, Gœthe l'entoura d'assiduités et d'attentions silencieuses; mais après sa guérison, et bien qu'elle fût libre alors, il ne tenta aucune démarche pour remplacer l'époux qu'elle avait perdu. Cependant cet amour influa visiblement sur le ton de ses lettres à madame de Stein; elles devinrent moins confidentielles, moins intimes, et le changement n'échappa point à celle-ci. C'est à Rome que Gœthe reçut et lut, avec un véritable enthousiasme, *les Idées* de son ami Herder. Le 22 avril 1788, l'auteur de *Wilhelm Meister* quitta définitivement Rome, non sans un regret indicible; il emporta *le Tasse* avec lui pour le terminer en route, et, traversant Florence, Milan, Chiavenna, le lac de Constance, Stuttgardt et Nuremberg, il rentra dans Weimar le 18 juin, à dix heures du soir.

ALFRED HÉDOUIN.

[1] *Mémoires de Gœthe*, trad. Carlowitz, page 206.

LE JOURNAL

DE CHARLES-AUGUSTE VARNHAGEN D'ENSE

S'il est une pensée qui nous puisse réconcilier avec la courte durée de notre existence, c'est celle de croître en action, en influence, en bienfaisance après notre mort, lors même que nous n'avons pas rang dans la haute catégorie de ces hommes qui, à partir de leur apparition en ce monde, sont à jamais associés aux destinées de l'humanité. Cette pensée a dû soutenir Varnhagen d'Ense, dans le laps d'existence qui suivit l'abrupte fin de sa carrière politique; il a dû sourire de l'inaction à laquelle le contraignait le développement rétrograde des choses, sourire d'être presque mis à l'écart, sourire encore plus de la fausse idée que l'on se faisait de lui; avec la placidité de l'homme qui tient un bout de l'avenir dans ses mains, il a dû assister au triomphe précaire et momentané des gens qu'il méprisait et qui l'écartaient, car il savait que sa véritable importance, celle que nul ne lui pourrait enlever ni disputer commencerait à sa mort, et que son portrait se marquerait dans son intacte vérité sur son tombeau.

A partir de son dernier soupir son rôle principal a en effet commencé; la publication de sa correspondance avec Humboldt, celle de deux tomes de ses mémoires, du journal de Gentz, et enfin et surtout celle de son journal, ont ravivé son souvenir, accentué les côtés saillants de sa personnalité, qui se détache à présent, avec une netteté qu'elle n'a point eue de son vivant, tout en jetant une lumière vive sur le passé le plus proche et les personnages marquants,

lesquels jusque là n'avaient été éclairés que par un jour de souffrance. Aussi la portée de ce dernier ouvrage est-elle incalculable, on voit l'histoire se faire, pour ainsi parler; car Varnhagen, avec la pénétration, j'oserais dire le flair d'un grand politique, n'a noté en passant que les faits gros de résultats, ceux qui ont engendré la situation intérieure actuelle de la Prusse. Avant de procéder à l'examen de ce journal, je crois opportun de retracer ici en quelques mots la biographie de son auteur. Charles-Auguste de Varnhagen, né à Dusseldorff en 1785, était issu de la noble famille d'Ense, dont l'une des branches avait pris le nom de Varnhagen, provenant d'un château-fort dès longtemps tombé en ruines. Il quitta Dusseldorff de bonne heure, et passa avec son père à Strasbourg et à Bruxelles, pour venir enfin s'établir à Hambourg. En 1799 il perdit son père, et en 1800 il entra à l'Université de Berlin en qualité d'élève en médecine. Cependant les cours de philosophie de Kieswetter et les encouragements qu'il reçut de ce professeur, le détournèrent des études pathologiques, et le livrèrent à la littérature et à la philosophie, et bientôt il se fit l'ardent disciple de Fichte. S'étant lié avec Chamisso, le grand poëte que la France avait donné à l'Allemagne, il publia avec lui l'*Almanach des muses*, où il prit ses premiers ébats poétiques. En 1806 il suivait à Halle les cours de Frédéric-Auguste Wolff, de Schleiermacher, de Steffens; enfin en 1809, après avoir écrit en collaboration avec son ami Guillaume Neumann, un roman imité de *Wilhelm Meister*, il entra au service de l'Autriche, et nous le retrouvons maréchal des logis dans le régiment de Vogelsang après la bataille d'Aspern.

Gravement blessé à Wagram, il fut transporté à Vienne; il y demeura quelque temps, et puis rentra au service sous les ordres du général prince de Bentheim, dont il devint l'aide de camp, et qu'il suivit dans une mission à Paris après le traité de Vienne. Lorsqu'en 1812 l'Autriche eut pris parti pour la Russie, il donna sa démission et retourna à Berlin; vivement recommandé par Metternich, et chaleureusement appuyé par Guillaume de Humboldt, il fut sur le point d'entrer au service de l'État; mais il fut écarté en grande partie par le comte d'Aubignasc, chef de la police française, qui résidait à Hambourg, et auquel Varnhagen et ses deux amis de Willisen et de Pfuël étaient suspects. En 1813, alors que l'Allemagne se levait comme un seul homme après un trop long engourdissement, Varnhagen était capitaine dans l'armée Russe (il s'était réservé la rentrée au service prussien), et suivait le général Tettenborn à

Hambourg, en Mecklembourg, à Hanovre, en Holstein et enfin à Paris; durant le cours de ces guerres, il publia l'histoire des événements de Hambourg et les campagnes de Tettenborn. A Paris il fut appelé à figurer dans la diplomatie prussienne, et il suivit le prince Hardenberg, grand chancelier d'État, au congrès de Vienne, où il eut entre autres à rédiger la note concernant l'acquisition de la Saxe par la Prusse. 1815 ayant ramené la guerre, il suivit le chancelier d'État à Berlin, puis à Paris, d'où il se rendit, en qualité de chargé d'affaires et puis de ministre résident, à la cour grand ducale de Bade. La question territoriale du Badois et de la Bavière était alors sur le tapis, il en amena la solution; en 1819 il fut appelé de Carlsruhe pour être envoyé aux États-Unis; il déclina cette nouvelle charge, que beaucoup considéraient comme une sorte d'exil, et demeura dans sa patrie (à Berlin pour la plupart du temps), où il eut encore une part active sinon officielle aux affaires de l'État. En 1829, le roi Frédéric Guillaume III lui confia une mission à Cassel, qui avait pour but d'aplanir les différends de la famille de Hesse; ses efforts demeurèrent infructueux, cependant sa capacité diplomatique se déploya dans toute sa finesse, et fut hautement appréciée. En 1830, Varnhagen s'occupait encore activement de politique, mais quand le comte Bernstorff eut donné sa démission, il se retira définitivement des affaires, et lorsqu'en 1848 l'un de ses amis l'appela à un haut poste, il persista dans sa résolution, alléguant sa santé débile; on est je pense autorisé à croire que son esprit, aussi perspicace que libéral, avait prévu que le revirement soudain de 1848 ne saurait opérer des réformes stables, et qu'une violente réaction et des rancunes tracassières seraient les seuls résultats qu'on devait en attendre. C'est ainsi qu'il se tint à l'écart, formant à Berlin un point où venaient converger de l'étranger, aussi bien que de l'intérieur, tous les esprits distingués et éclairés.

L'accueil qu'il faisait à ses visiteurs était parfait comme son style; il nuançait l'affabilité, qui en était la note tonique, de toutes les fines distinctions que savait faire son discernement; toujours gracieuse, son hospitalité n'était jamais banale, de même que son abandon et son naturel n'étaient jamais négligés ou brusqués; sa conversation chatoyante admettait les mots incisifs, comme un beau ciel d'été admet les éclairs de chaleur; d'ordinaire il s'exprimait comme un homme dont la pensée foncière doit être connue de reste, et qui s'amuse à manier en virtuose l'instrument de la parole, pas plus pour dissimuler que pour plaquer son idée, mais pour l'indiquer et

la faire résonner à travers les innombrables modulations de tons et de rhythmes. Sa physionomie cadrait parfaitement avec son élocution, elle en avait toute la mobilité, et souvent l'aménité courtoise de son regard était neutralisée par un sourire mutin, qui donnait un caractère singulier aux paroles patiemment insignifiantes, et au maintien poli auxquels il était obligé. En assistant à ces moments où il pratiquait la maxime de Champfort, « l'élévation sans mérite obtient des égards sans estime, » je songeais aux éventails-poignards dès dames Hongroises, à cette futilité dangereuse, à ce hochet féminin qui contient la vengeance. Et en effet il jouait de l'ironie comme d'un poignard, dont il faisait scintiller la lame sans blesser, se complaisant à cette danse d'étincelles, plaisir inoffensif mais particulier à sa nature. Sa place à Berlin est vacante et le demeurera; j'y songeais tristement en retrouvant tout entière, dans ce journal, cette personnalité avec ses nombreux et grands souvenirs, sa connaissance profonde et étendue des choses et des hommes, son goût épuré libre de toute étroitesse, sa perspicacité et sa clairvoyance exemptes d'amertume, ses formes accortes et fines s'alliant avec un penchant irréfrénable pour la libre-pensée, et son goût pour la jeunesse, pour ses élans et ses impulsions, tout en respectant le passé et ses grands modèles.

A la satisfaction qu'on éprouve à retrouver, jusque dans ses plus petits fragments, une individualité de grande valeur, se joint (ainsi que je l'ai indiqué plus haut) celle de s'emparer d'une époque rapprochée et obscure, d'en reconnaître enfin les chevilles ouvrières; ces pages nous font assister à la grandeur et à la décadence, à la lutte et au triomphe de personnages importants; on voit en présence, sous ces déguisements que leur prêta la décade de 1835 à 1845, les éternels antagonistes : le progrès et la réaction; on voit la liberté s'élever comme une vague, approcher toujours, et puis déferler enfin, et se briser pour se relever avec plus de force et de bruit.

L'indignation qui a accompagné cette publication est dans le faux, je crois, en criant à l'indiscrétion, à la profanation, à l'irrévérence; du moment qu'aucune révélation confidentielle n'y est faite, du moment qu'il n'y est parlé que de personnages publics et de faits connus, je ne vois pas qu'elle mérite l'ombre d'un blâme, et il me paraît qu'on peut appliquer à tous les cas cette parole de M. de Bonald : « Ne pas retenir la vérité captive, la crier sur les toits, voilà le devoir de l'homme de bien; souffrir persécution pour elle, voilà peut-être sa récompense. » Mais à quoi bon, disent les tolérants, à quoi bon remuer des cendres, troubler des morts, ôter de son prestige à telle mémoire,

de son mérite à telle célébrité? Comme si la connaissance exacte du passé ne contenait pas une amélioration du présent; comme si la vue de l'affaiblissement et de la dégradation graduelles et inévitables des caractères et des esprits dans certaines conditions, et le spectacle du développement de la vie publique, développement tardif et lent mais évident, n'étaient pas propres à faire réfléchir, à avertir, et à relever le courage ainsi que la persévérance. La révélation des tristes raisons qui isolèrent peu à peu le roi Frédéric Guillaume IV de son peuple n'est-elle pas un avertissement salutaire; le peuple, instruit des manœuvres habilement maladroites de la cour, n'apprend-il pas à en détacher son ancien souverain et à rejeter sur qui de droit la faute de son altération sensible; la cour elle-même, en présence des causes et des effets reliés ensemble, n'est-elle pas mise en garde, et bien des injustices, bien des faux pas, bien des rétrogradations périlleuses, ne sauraient-elles être prévenues par cet exposé franc et net d'un état de choses, amélioré sans doute, mais non encore réformé? Ces deux volumes se lisent sans fatigue à cause de la perfection presque Gœthienne du style d'abord, et parce qu'en dépit de la multiplicité des tableaux, de la forme aphoristique des pensées, de la variété des personnages, l'unité n'y fait pas défaut; ce grand personnage a son centre, ce labyrinthe son fil conducteur, qui est la foi en l'Allemagne, en ses destinées, en son développement, en sa force. Une autre sorte d'intérêt qui s'attache à ces deux volumes, c'est la part d'activité qu'ils laissent ou plutôt qu'ils imposent aux lecteurs; on n'a que les contours des portraits, il s'agit là-dessus de recomposer tout le personnage historique ou littéraire, en classant, en comparant, en réunissant en un faisceau les divers traits de biographie, et en complétant les indications qui entr'ouvrent des horizons et poussent à résumer un caractère; celui de Frédéric Guillaume IV entr'autres se détache comme en ronde bosse, après ce travail de collaboration entre l'écrivain et le lecteur, et je crois, n'en déplaise aux mécontents, que peu d'ouvrages permettent de juger avec autant d'équité le monarque aux facultés éminentes, aux instincts nobles, aux fantaisies malencontreuses, et qui eût eu besoin de trouver des hommes aptes à changer en volontés ses velléités.

Le journal s'ouvre ainsi :

— « Berlin, mardi 11 août 1835.

» Les mécontentements populaires durent; un pas énorme a été fait : on a cassé les vitres du roi et de la princesse Liegnitz; autrefois

on n'eût jamais songé à un acte pareil. Le duc Charles de Muklen a presque été insulté et a dû s'éloigner. Le peuple criait : Vive la révolution française ! Vive Napoléon ! Vive la liberté ! il criait tout ce qui pouvait contrarier les fonctionnaires.

» En France, l'attentat sur la personne de Louis-Philippe est exploité d'une façon toute nouvelle : au lieu de procéder légalement et avec clémence, on cherche à gagner du pouvoir en violentant ou en écartant la loi, — procédé qui mène les gouvernements à leur chute ! La politique me devient plus étrangère de jour en jour, et il serait étrange qu'un grand revirement me ramenât sur ce terrain que j'ai autant abandonné que je l'ai pu. »

Le 15 mars 1836, il paraît avoir oublié la politique et trace sur Gœthe ces mots d'autant plus notables, que Gœthe avait dit de Varhagen : « depuis des années il m'en apprend sur moi-même. »

« Mon esprit se dilate dans les années de pèlerinage de Wilhelm Meister ; j'y trouve un plaisir nouveau, une surprise croissante et des fruits inattendus, c'est un haut et grand temple non terminé qui est sublime dans son inachèvement, dont la sérénité a marqué tous les détails et qui repose l'esprit en faisant deviner ce que devrait être le tout. Sous mille formes y sont déversés les trésors de la sagesse, les dons de la beauté ; Gœthe est véritablement un précepteur, et pour la vie un guide fort et sagace. Il fait connaître la diversité du monde, la richesse de la vie, et puis il ramène l'âme à la contemplation la plus sage, aux plus hautes consolations, à une piété bienfaisante. Je trouve que des centaines de ses maximes et de ses réflexions ont un caractère de fortitude biblique ; le poëte disparaît presque sous le sage maître, sous le médiateur conciliant, sous le grand apôtre. Mais ses enseignements ne portent pas seulement sur les matières hautes et importantes, ils s'attachent également aux petits détails de la vie ; il sait faire ressortir les avantages des plus minimes choses, en écarter les côtés fâcheux, en augmenter les bons résultats par sa sagesse. Je lui ai emprunté ces jours derniers des trésors de conseils qui m'ont été salutaires dans le même quart-d'heure aussi bien qu'ils me le seront toute l'année. « Demandons à Dieu de grandes pensées et un cœur pur, » dit-il entr'autres ; combien c'est beau ! Et encore : « Que l'homme ne se refuse pas de joie ! » Combien peu cette face de l'esprit de Gœthe est appréciée. »

« Gœthe, dit-il plus loin, réunit en lui tous les écrivains qui l'ont précédé, semblable à l'homme dont l'organisme comprend celui de toutes les autres espèces, et qui en est comme le parachèvement.

Et même les écrivains qui l'ont suivi, on les retrouve dans Gœthe; ce serait une tâche pleine de charme que d'examiner et de prouver cela. »

« Je trouve que dans la jeunesse on peut à la rigueur se passer de direction, de conseils, d'encouragements, d'enseignements, mais dans la vieillesse on en a absolument besoin. Apprendre devient alors une nécessité absolue, et celui-là déjà est sauvé qui, à défaut des choses foncières, s'attaque aux choses de forme, comme les langues étrangères. »

Le 12 juin 1836, il résume la situation d'abord par les lignes suivantes où vibre toute la tristesse d'un cœur vraiment philanthrope:

« Nous vivons au sein d'une organisation que nous désapprouvons; c'est une grande folie dont les ravages éclateront prochainement et amèneront une catastrophe. Le gouvernement aussi bien que les particuliers sont dans le même cas; cependant les choses ne sauraient changer, car ceux qui en auraient la faculté manquent de pouvoir, et ceux qui en ont l'autorité manquent d'intelligence; en 1806, nous n'étions pas dans un plus complet désarroi, ni plus engourdis, ni plus en détresse de pensées qu'à cette heure. Nous n'avons point de direction, point de but, point de volonté. Nous vivons de la force et de l'esprit du temps qui a précédé, tout en étant contrariés que cette force et cet esprit soient aussi virtuels; et pourtant nous tomberions en poussière, nous aboutirions au néant, si nous parvenions à entraver cette action du passé. Nous sommes assoupis, comme privés de connaissance et de lumière; la vie physique se peut développer à merveille dans cet état, et peut-être nous réveillerons-nous rajeunis et renouvelés, prêts à entreprendre de nouveaux travaux; mais que le ciel en attendant nous préserve de toute invasion, de tout ennemi, de tout péril! Et puis maintes maladies, et des plus graves, se développent durant le sommeil.

» Que de médiocrités s'agglomèrent en haut lieu! Quels êtres débiles, vains, creux, quels flagorneurs de la sottise! Les hommes qui jusqu'à présent nous avaient parus insuffisants, nous semblent des héros, des grandeurs inabordables.

« Dans un état qui ne repose que sur l'armée » — ajoute-t-il par un dernier mouvement de dégoût, — « devrait régner au moins un esprit d'officier et non de sous-officier. »

Le lundi 11 juillet 1835, il revient à Gœthe et au Faust, dont la seconde partie est encore trop peu admirée en Allemagne et dont il comprend ainsi la grande pensée:

« C'est de Gœthe un trait magnifique, un trait puisé dans la plus

pure pitié, d'avoir mené Faust à la béatitude, grâce à l'intervention de Gretchen, la bien-aimée, l'amante qui l'a précédé. Tous les forfaits terrestres, la cruauté et l'ignominie, la séduction, l'abus, l'abandon, le meurtre, l'infanticide dont il est responsable, et enfin le suicide, rien, rien de toute cette épouvante ne saurait prévaloir contre la vérité simple, irrésistible, que c'est l'amour qui a uni Gretchen et Faust ; cette vérité éternelle, rien au monde ne peut l'ébranler, ni paralyser son action. En dépit de tous les égarements, c'était de l'amour, de cet amour omnipotent qui plane au-dessus de tout élément terrestre, qui implique le pardon surabondant, et la purification totale, et dont la plus haute béatitude est le prix. Quelle consolante et sublime conception ! Elle m'a absorbé durant toute la route, elle a réveillé mes meilleures pensées et ranimé mes meilleurs propos, elle m'a fait du bien jusqu'au plus profond de l'âme. »

— « Mardi 9 août 1839.

» Toute vie sur la terre va se perdre dans la poésie, dans le parfum immatériel de cette belle plante ; une histoire au moment où on la saisit se transforme dans cette belle fleur mystique, et toujours davantage à mesure que la conception, que la pensée en est plus forte, plus grande, à mesure qu'elle entre dans son développement, à mesure que ses traces doivent être plus marquées et plus significatives.

» Tout ce qui est personnel disparaît chez les personnes insignifiantes dans leur insignifiance, chez les êtres supérieurs dans leur supériorité. Qu'est-ce qu'un nom dans les généalogies de la bible ? Que sont Moïse et Jésus, et l'idée qu'on se fait d'eux et de leur impérissable action ? Plus l'ombre de la personnalité dont nous faisons mention lorsque nous en parlons. Et Napoléon même et Fichte si rapprochés de nous, si connus de nous, ils sont déjà des personnages mystiques. Dans tout ce qui se redit et se transmet d'une telle personnalité, il n'y a souvent pas trace de son véritable être, et lui-même ne peut révéler son for intérieur ni dans ses écrits ni dans ses actes, il ne peut que le laisser agir à son insu, et l'infuser, pour ainsi dire, dans le reste du monde. Ceci n'est point une pointe, une pensée recherchée, mais une contemplation basée sur l'empirisme.

» Combien la louange et le blâme sont indifférents aux morts ! Il y faut tenir à cause des vivants, c'est *notre* cause que nous soutenons. »

Le 11 août 1836, il répond par avance aux attaques portées contre son livre, comme s'il les avait devinées, et il le fait de telle sorte qu'il est difficile de persister si on est de bonne foi, ou réfléchi. « J'ai pensé à la personnalité et à ses droits. Est-il permis d'examiner et de pénétrer un homme, et jusqu'où cela est-il permis? La coutume et la discrétion posent des barrières, mais ces barrières sont de pure convenance sociale; examiné de près et sans égard aux considérations accessoires, ce droit est illimité. L'homme ne saurait avoir d'autre volonté que celle de connaître son semblable, et sans préméditation et comme à son insu il doit pouvoir lire les lettres et les chiffres que la nature lui présente de tous côtés : physiognomie, cranologie, organe, calligraphie, élocution, biographie, anthropologie, histoire du genre humain, poésie. Aussi demande-t-on seulement que certains dehors soient gardés, car le fond des choses on ne le saurait dérober à l'œil exercé. — Quoi, le premier tribunal venu, grossier et borné, aura le droit, par des lois misérables et inconstantes, de pénétrer tous mes secrets lorsque je parais impliqué seulement dans une affaire criminelle, et le plus haut intérêt inspiré par la participation toute spirituelle, par l'amour de la vérité et par la plus intime compréhension devrait reculer? La maxime que la vie privée doit être murée, outre qu'elle est lâche et fausse, n'est appliquée nulle part, n'est reconnue dans la pratique par aucune société, par aucune communauté, par aucun individu. — Celui qui désapprouve que les personnalités soient démasquées sans l'autorisation des leurs, (par la publication de lettres par exemple), celui-là ne doit pas prendre connaissance de ces communications faites à tort suivant lui, ou bien il devient complice. — Ne lisez donc pas ces livres! N'allez pas là où vous réprouvez les formes et les coutumes. »

De même qu'il a émis ici sa profession de foi sociale, à quelques mois de date il trace à peu près sa profession religieuse qui, empreinte d'une tolérance douce, éclairée et nullement sèche ou frondeuse, montre en lui le disciple de Gœthe.

« Je suis convaincu qu'il viendra un temps où l'on interprétera avec bonhomie, et verra d'un œil tranquille les railleries et les attaques lancées contre les mythes et les formes dogmatiques du Christianisme, comme celles de d'Alembert, de Voltaire, de Frédéric; je vais plus loin, et j'affirme que le vrai chrétien s'en réjouira et les approuvera, comme aujourd'hui déjà l'on sourit aux paraphrases naïves, brutales, et parfois irrévérencieuses que le peuple et les poëtes populaires ont faites des sujets sacrés; car la volonté de ces

hommes est pure, leur polémique est inspirée par un instinct religieux, et la partie essentielle de la pensée du Christ est chez eux plus que chez leurs adversaires qui en ont le nom seulement, nom qu'ils profanent. Ou bien croit-on que l'envoyé de Dieu ait tenu à son nom plus qu'à son essence et que ceux qui l'insultent soient ses ennemis, parce que ce nom désigne ce que le Christ n'était pas en vérité? Jusqu'à un certain point ce temps est déjà arrivé : qu'on lise par exemple ce que Saint-Martin dit de Voltaire; et la sœur de Schleiermacher, une pieuse Morave, ne professait-elle pas la plus grande admiration pour Frédéric le Grand? » Ces lignes m'ont rappelé les mots de Condorcet : « Voltaire travaille moins pour sa gloire que pour sa cause, il ne faut pas le juger en philosophe, mais en apôtre. »

Je joins ici quelques mots sur les religions que Varnhagen a écrits plus tard; ils me paraissent achever l'esquisse de sa pensée sur ces matières. « Mes réflexions ont aujourd'hui porté sur les religions, elles sont les plus forts étais de l'humanité; chacun prend ce qui lui convient, le juif Jéhovah, le catholique sa Vierge Marie, le protestant s'attache plus au Sauveur; être religieux, avoir une foi, signifie s'abandonner sans réserve à un symbole, à une idée, et celui qui en est capable, ou y est contraint, a trouvé sans contredit un grand soutien et une grande consolation. Celui qui ne reconnaît que la libre pensée, dont la piété ne s'attache pas à des images précises, à celui-là semble échue la plus rude destinée, il représente la partie la plus éprouvée de l'humanité. Et la divinité qui voit tous les efforts faits pour parvenir jusqu'à elle, regarde certainement avec plus de complaisance ceux pour qui l'abord a été le plus difficile, comme le général d'armée compte pour ses meilleures troupes celles auxquelles il impose le plus, auxquelles il accorde le moins de repos. »

— « 7 novembre 1836,

» Toutes les annonces du livre de Gans, *Coups d'œil rétrospectifs*, me contrarient et m'affligent. Verbalement j'entends dire les meilleures choses, faire les observations les plus justes, les louanges les plus appropriées; mais rien de satisfaisant ne s'est imprimé. Notre gent savante devient plus stupide de jour en jour, l'âpre servilité où la maintient le gouvernement agit en silence, et le dernier filon de liberté disparaît; or, de serviles pédants ne sauraient en vérité apprécier le livre de Gans! Mais les jeunes aussi, libres à moitié,

ceux qui luttent encore, ils ne savent pas du tout de quoi il retourne, ils ne connaissent pas le monde, ils ignorent les matières dont Gans traite, ils ignorent la langue qu'il parle. Dans ce livre on peut reconnaître en partie le monde actuel : la forme en est légère et gracieuse, travaillée de main de maître et d'artiste, la pensée en est profonde; cette pensée, un philosophe et un homme d'État seuls la pouvaient engendrer et écrire, dans notre existence présente. Lorsqu'il s'offre à nous un livre semblable sur l'antiquité, nous nous en emparons avec précipitation ; ainsi font les hommes de mérite quant à ces « *Coups d'œil*, » et ils les prisent haut, mais ces hommes n'écrivent pas toujours. Je regrette que Gans ait à subir cette expérience, qui, en Allemagne, n'est épargnée à aucun écrivain. Nos compatriotes sont terribles, en premier lieu ils ne jugent que d'après les autorités, et puis ils n'en reconnaissent aucune. Tout ce qui est fragmentaire, épars, problématique, relatif, timoré, médiocre, chétif, c'est allemand ! Comme un succès littéraire est complet en Angleterre et en France ! comme l'auteur y peut jouir de son œuvre et qui plus est de sa vie ! — A plusieurs reprises j'ai pensé à dire le mot vrai sur l'ouvrage de Gans, c'est presqu'impossible, il a trop souvent fait mention de moi, le public interpréterait cela faussement. »

Gans, qui inspira à Varnhagen cette diatribe trop fondée contre le public allemand, Gans, né à Berlin en 1798, mort en 1839, se fit connaître comme philosophe, comme jurisconsulte et comme historien. En la première qualité il se rattache directement à Hegel ; en la seconde il est à la tête des adversaires de Savigny dont il combattit le « droit de possession » par un ouvrage intitulé : *Des bases de la propriété;* comme historien il publia : l'*Histoire des dernières cinquante années* et les *Coups d'œil rétrospectifs sur choses et gens*, où il s'exprima avec franchise et hardiesse. Il dut la popularité dont il jouit à Berlin, à des cours sur l'époque moderne, qui réunissaient un public formé de toutes les classes sociales, auquel il parlait librement et avec une verve souvent sarcastique de la France et de l'Angleterre qu'il avait souvent visitées, et qu'il comparait à l'Allemagne, fort au détriment de cette dernière. Ces cours trop suivis furent abruptement suspendus par ordre supérieur. Il est souvent cité dans le journal de Varnhagen, et c'est une des personnalités presqu'oubliées déjà qui y est restituée; parmi les mots de cet esprit encyclopédique j'ai remarqué celui-ci : « C'est déjà un progrès quand le gouvernement a peur. »

— « 23 décembre 1836.

» J'ai fait la remarque qu'en Allemagne l'aristocratie gagne en puissance à la suite de toute guerre considérable. Cela est arrivé après la guerre de Trente ans, après celle de Sept ans, après les guerres de l'Empire. Frédéric le Grand alla jusqu'à écarter de son armée tous les officiers roturiers. Après 1813, la domination aristocratique s'est rétablie en Prusse et s'est accrue sans cesse en dépit de quelques exemples isolés qu'on pourrait citer en faveur de la thèse contraire. Le docteur Erhard racontait qu'un ivrogne, qui sortait en chancelant d'une gargotte, s'écria en entendant le roulement du canon qui annonçait la prise de Paris : « Vous entendez! La guerre est finie, les nobles ont triomphé. » Erhard soutenait que ce prolétaire avait manifesté la plus haute capacité politique. — La remarque placée plus haut est simple et se fait naturellement; les petits faits quotidiens lui donnent naissance. Tout revirement, tout péril imminent, nivelle les rangs, fait surgir les talents; l'ordre rétabli, les inégalités reparaissent, le favorisé, lors-même qu'il est parvenu du bas en haut, se charge de les accentuer. »

L'année 1836 termine par quelques pages sur Schleiermacher, le Malebranche de l'Allemagne, dont Varnhagen disait « que n'aurait-il pas été s'il n'avait porté l'habit? »

— « Mardi 27 décembre 1836.

» Le côté le plus saillant de la personnalité de Schleiermacher a été le moins remarqué. J'apprécie de grand cœur à sa haute valeur son importance pour les sciences, ce qu'il fut comme prédicateur et comme écrivain, bref comme homme éminent par son esprit et son érudition; cependant tous ces dons ne me paraissent que la mise en scène éclatante, qui dut rehausser les événements de sa destinée. Ceux-ci, et la mission qu'il eut à remplir comme homme dans les sphères purement humaines, contiennent sa véritable signification, forment son principal intérêt pour le monde.

» Il eut un sort pesant à porter et sous lequel il succomba presque. Avoir été élu pour le porter et s'en rendre compte, témoigne d'une proche parenté entre lui et les puissances célestes qui sèment ces fardeaux. Le monde a jusqu'à présent ignoré ce surplein d'épreuves qui fut départi à Schleiermacher, et cependant il suffit de diriger son regard de ce côté pour en être frappé.

» D'abord il était contrefait; cette âme délicate et noble a dû souffrir

cruellement de son enveloppe disparate. Il a ressenti profondément cette discordance depuis son enfance jusque dans sa vieillesse; il croyait fermement qu'elle devait influer sur ses actes, et il dit un jour à Halle que dans tout ce qu'il écrivait et presque dans chaque période, il pensait retrouver quelque chose de défectueux, un biais, un coin estropié, une trace de débilité. Dans ses relations avec les femmes, il avait à lutter contre cette pensée qui le poursuivait sans trêve.

» La passion que lui inspira madame Grunow eut tous les caractères de la fatalité. Nul presque ne connaît ces relations auxquelles il y eut peu d'initiés; cependant les témoignages en paraîtront un jour, ils sont conservés quelque part. (Ils ont paru dans des lettres publiées à Berlin en 1838.) Plus tragiques encore furent les circonstances de son second mariage, ses rapports avec Marwitz et avec madame Fisher. Celui qui considère ces choses sous leur vrai jour, conviendra que Schleiermacher a souffert et lutté effroyablement sa vie durant. En lui et autour de lui le bien et le beau se transformaient en torture. Jusque dans son sentier le plus large, dans celui qui fleurissait le mieux, dans sa carrière théologique, scientifique et littéraire, dans son activité spirituelle il eut à endurer un sort douloureux. La tempête à laquelle il avait prêté ses propres forces, qu'il avait pour ainsi dire soulevée, l'avait courbé comme un crochet dont la pointe retournée tend vers un but tout opposé à celui du manche. On peut affirmer que Schleiermacher seul a fait reprendre racine à la religion dans le monde cultivé, intelligent et littéraire. Ce qu'il entendait par religion nous le savons tous. Son esprit et sa science possédaient l'art de former ce nouveau lien. Mais qu'arriva-t-il, la croyance fut plus forte qu'il n'avait pensé. Elle saisit le médiateur et l'entraîna avec une force irrésistible sur la voie qu'il avait ouverte. Il se débattit tant qu'il put, mais ne trouva pas de point d'appui inébranlable ni de point de séparation; pour ne pas succomber il dut s'écarter de plus en plus de son idée originelle, se draper toujours plus dans le manteau qu'il avait voulu rejeter, chercher toujours des subterfuges artificiels, et puis se charger des pesants fardeaux de l'accommodement et de la feinte. Enfin, sans que son sentiment ou sa pensée eussent dévié, il avait adopté la liturgie et s'était soumis à l'orthodoxie. Quelle destinée, quelle issue pour lui qui était parti de Platon, de la Luciade de Schlegel, de l'Athenæum, et qui de fait en était toujours là! pour lui, qui avait voulu abroger la bible, et qui avait tenté de la contredire! pour lui dont l'antiquité était la prédi-

lection, et qui eût publié des poëmes profanes de préférence à ses sermons! Mais il était théologien, prédicateur; il savait se mouvoir avec agilité et succès dans cette sphère rétrécie, il n'aurait pu s'en passer aisément, c'est pourquoi il y demeura. Et par contre il fut poussé de plus en plus dans la voie de ce qui lui était odieux.

» Durant de longues années il eut l'intention d'écrire un roman qui devait être son principal ouvrage; il pensait publier préalablement quelques nouvelles qui devaient lui servir d'études et présenter un tableau détaillé de la vie des basses classes. Il m'en a parlé souvent. »

L'année 1839 s'écoule sans événements pour Varnhagen, qui vit d'observations, de lectures et de réflexions. Il note en passant, que Humboldt peut à peine supporter Berlin et qu'il soupire après Paris; il remarque que le mécontentement général est effrayant, que le peuple est sombre et indifférent, qu'il ne se soumet que par force, et en attendant le moment de refuser obéissance. La cour, le monde des professeurs, celui des bourgeois, lui inspirent le plus profond dégoût, cependant il se reprend sans cesse à espérer: « c'est toujours en Prusse que germe le bien pour tous les autres pays de l'Allemagne, » écrit-il; et ce Berlin que Humboldt, à sa grande approbation, traite de *petite ville*, *déserte intellectuellement parlant*, *surinfatuée*, *creuse et boursoufflée*, il le revoit toujours avec l'émotion du patriotisme. « Me voici de retour à Berlin, écrit-il le 21 août 1837, à ma plus grande satisfaction. J'ai salué avec ravissement nos aigles, nos couleurs, nos uniformes, nos belles routes, nos postes, notre pays florissant sous tant de rapports. J'ai même senti battre mon cœur pour le roi et toute sa maison, pour l'administration, qui n'est nullement tenue d'être aussi *philistine*, qui un jour venant pourrait fort bien se faire *géniale*. »

Rien de ce qui se passe ne lui demeure étranger, tout incident, toute publication trouve accueil dans son esprit, asile précieux d'où les visiteurs ne sortent jamais sans être enrichis et illustrés. Tout à l'heure l'inattention portée au livre de Gans l'exaspérait, à présent il s'enthousiasme pour Georges Sand : « Les *Lettres d'un Voyageur* me ravissent; quelle femme douce et sympathique que madame Sand! Elle réunit tout, pensée profonde et sérieuse, grande conception de la vie, sentiment délicat et puissant, imagination hardie et brillante, langue enchanteresse et musicale. Comme je l'ai écrit d'elle, c'est Sapho et Diotime tout ensemble. Les descriptions de la vie à Venise, les pages Saint-Simoniennes, sa diatribe contre

Talleyrand, sa propre apologie, tout cela est grandiose, et fait de main de maître. »

Un autre jour, la lecture de Ballanche lui dicte ces quelques lignes : « J'ai lu dans Ballanche, qui m'attire et me repousse ; c'est certes un homme éminent qui réunit profondeur, dignité, droiture et amour; mais il semble banni comme par enchantement de la *Maestria* qu'il atteint presque, et dont il semble toujours tout près. J'entends parler de la *Maestria* spéculative, non de la *Maestria* littéraire.

» Savoir ordonner et dominer les mots, c'est à coup sûr un noble don, une qualité et une puissance rares ; mais là où elle s'est manifestée avec le plus d'éclat, dans Platon, Sophocle, Rousseau, Démosthènes, Gœthe, et même Voltaire, si l'on considère en lui le côté essentiel, il se trouve qu'elle est liée à une force qui se plie volontiers à cette belle forme, mais ne s'en fait pas besoin, et qui même dans les exemples les plus hauts se complaît à apparaître seule ; j'ai ressenti cela hier en lisant les épîtres de saint Paul et le nouveau Testament. La force naturelle de l'esprit dépasse toute culture, ou plutôt elle est la terre féconde d'où provient toute culture. L'effet en est immense, et qu'on raisonne comme on voudra, on finit par trouver juste que ces livres soient devenus *Bible*, et rien ne saurait en tenir lieu. »

Je me suis borné à extraire aujourd'hui les fragments qui présentaient les diverses facettes de la personnalité de Varnhagen, son intérêt vivace pour la politique, où pourtant il n'avait eu que des déboires, son admiration sincère et passionnée pour Goethe, ses sympathies pour la jeunesse et l'époque où il vit, son idéalisme sain, son amour militant de la vérité, sa tolérance pieuse, son mépris de tout ce qui n'est pas libre, sa compréhension de tous les esprits depuis Saint Paul jusqu'à George Sand, depuis Gœthe jusqu'à Ballanche. Prochainement je passerai aux personnages politiques et aux anecdotes historiques.

E. Franz.

POÉSIES

I

L'AME ERRANTE.

Où t'en vas-tu, mon âme,
A cette heure du soir,
Quand le couchant enflamme
Les vitres du manoir?
Avec la folle nue
De pourpre revêtue,
Qui s'enfuit éperdue,
Es-tu dans ce moment;
Es-tu sur la colline
A cette heure divine
Où Diane illumine
Le front de son amant?

Es-tu sur le Bosphore,
Emportée au courant
De la vague sonore
Qui fuit en murmurant.
Te glisses-tu dans l'ombre
Du champ des morts si sombre,
Dont les cyprès sans nombre
Abritent les tombeaux;
De Bulbul qui soupire

Tâches-tu de traduire,
Mélodieuse lyre,
Sa plainte aux doux échos?

Planes-tu sur la cime
D'un temple mutilé
Qui penche vers l'abîme
Son fronton écroulé;
Écoutes-tu, pensive,
La vague fugitive
Qui s'avance furtive,
Pour lécher les roseaux;
Au bord de la fontaine
Où fleurit la verveine,
Aspires-tu l'haleine
Et des fleurs et des eaux?

Suis-tu la caravane
Dans le morne désert,
Ou l'agile tartane
Qui, dans l'ombre, se perd.
Sur quelque humble chapelle
Que hante l'hirondelle,
As-tu posé ton aile
Ivre de liberté!
Voles-tu dans l'espace
Avec le vent qui passe
Pour retrouver la trace
D'un rêve regretté?

Vois, le phare s'allume
Sur le môle endormi,
Reluisant dans la brume
Comme un regard ami.
Toute la nuit, il veille
Lorsque chacun sommeille,
Et que la fleur vermeille
Sur sa tige a fléchi;
Alors que toute chose,

Abeille, brise et rose,
Se tait ou se repose
Sous le ciel rafraîchi.

Mais toi, pauvre âme en peine,
Étrangère au repos,
Sur les monts, dans les plaines,
Dans les airs, sur les flots;
Tu vas à l'aventure
Cherchant dans la nature,
Le parfum, le murmure
Des choses d'autrefois;
Demandant aux vallées,
Aux grèves désolées,
Les âmes envolées
Qui reviennent parfois!

Hélas! la terre et l'onde,
Et le ciel lumineux
N'ont plus rien qui réponde
A tes stériles vœux,
La foi, la poésie,
L'illusion chérie,
A déserté ta vie
Vouée aux noirs regrets;
Toute espérance est vaine:
A sa source lointaine,
Le courant qui t'entraîne
Ne remonte jamais!

II

SOUVENIR.

(Rade de Toulon.)

Quand la dernière fois, je vins sur ce rivage,
La brume le couvrait de son pâle linceuil;

On entendait la mer, superbe dans sa rage,
Courir sur les galets, se briser sur l'écueil,

Une flèche de feu traversant le nuage,
De son éclat sinistre, éclairait un moment
Les flots amoncelés qui hurlaient sur la plage,
Les ternes horizons et le noir firmament.

Puis, cette vision s'effaçait comme un rêve,
Et l'on ne voyait plus, au milieu de la nuit,
Qu'un seul point lumineux... le phare sur la grève,
Sentinelle veillant dès que le jour s'enfuit.

La voix de l'ouragan, toujours plus menaçante,
D'un immense clavier, parcourait tous les tons;
Plaintive, furieuse, horrible, frémissante,
Elle jetait l'effroi jusque sur les pontons.

Et moi, j'étais debout, debout sous la raffale,
Debout devant la mer écumant de fureur;
M'enivrant de ses cris, de sa force brutale,
De ses flots courroucés, de son âcre senteur.

Que me faisaient l'éclair, la nuit et la tempête,
Et des pins effarés, les sourds gémissements;
N'avais-je pas son sein, pour appuyer ma tête,
Sa voix, pour oublier le choc des éléments?

ADÈLE HUMMAIRE DE HELL.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

PHILOSOPHIE.

Le sommeil et les rêves, études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, par L.-F.-Alfred Maury, membre de l'Institut. Paris, Didier, 1861, in-8°.

Depuis bientôt vingt ans que M. Alfred Maury n'a pas cessé de poursuivre les superstitions, sa méthode a toujours été la même : les démasquer en faisant connaitre leurs origines. Devant cette simple démonstration, faite sans raillerie ni colère, elles s'évanouissent, de même que les spectres qu'elles avaient créés disparaissaient au lever du soleil. Les superstitions religieuses ont été attaquées les premières. Dans son *essai sur les légendes du moyen âge*, M. Alfred Maury a montré qu'elles remontaient en partie au paganisme, dont elles étaient le souvenir et comme l'écho confus; et qu'en partie aussi elles s'expliquaient par des malentendus, des mots mal interprétés ou des représentations figurées mal comprises par le peuple. Plus tard, dans l'*Histoire des religions de la Grèce antique*, il nous fait assister à la formation et aux premiers développements de ce paganisme, source principale des superstitions chrétiennes. Dernièrement, dans l'étude sur *la magie et l'astrologie dans l'antiquité et le moyen âge*, il a examiné sous une autre face les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Il ne s'agissait plus des légendes acceptées et en quelque sorte officielles, mais de celles que la mémoire obstinée des peuples conserve longtemps après qu'elles ont été bannies du domaine religieux. Cette fois enfin, l'étude sur « le sommeil et les rêves » s'attaque à ce que l'auteur a spirituellement nommé « les superstitions philosophiques, » c'est-à-dire la croyance au mesmérisme, au magnétisme, au somnambulisme et autres opinions du même genre qui prouvent qne les dévots n'ont pas le privilége exclusif de croire au merveilleux. Fidèle à son procédé, M. Maury dissipe ces erreurs, non par de sèches négations qui ne feraient qu'irriter la crédulité, mais en montrant l'origine et l'interprétation naturelles de ces faits que l'ignorance et la légèreté ont élevés jusqu'au surnaturel. Ainsi sa victoire est définitive, car en cet ordre d'idées on est comme Œdipe devant le sphinx : on ne triomphe que de ce qu'on explique.

Là, d'ailleurs, ne se borne pas le but que s'est proposé M. Maury en écrivant son livre. Il a voulu aussi passer en revue les questions complexes, moitié psychologiques et moitié physiologiques, dont le rêve est l'occasion, son analogie avec l'hallucination, la folie, l'extase, le somnambulisme naturel. Profitons de ses propres paroles pour résumer son travail :

« Cet ouvrage fait saisir l'enchainement des différentes formes du délire, depuis celui qui constitue nos rêves, jusqu'à la perturbation profonde que trahit la manie... Au degré le plus bas de cet affaiblissement de l'action cérébrale, nous trouvons d'un côté le sommeil complet sans rêve, de l'autre la démence arrivée à son dernier terme : l'un correspond à l'état de santé, l'autre à l'état de maladie... En remontant l'échelle et sur une ligne parallèle se placent le sommeil avec rêves fugaces, images incohérentes et mal définies, et ce commencement de démence où les idées ne se suivent plus, où les paroles ne correspondent plus aux idées. Le délire du rêveur et celui du maniaque ou du fébricitant représentent, le premier pour l'état sain, le second pour l'état pathologique chronique, le troisième pour l'état pathologique aigu, ce trouble intellectuel dans lequel l'association des idées devient incomplète et où les hallucinations sensorielles ne sont plus distinguées des impressions réelles des sens. Le somnambulisme naturel, l'extase, le somnambulisme artificiel, l'hypnotisme mettent l'économie dans une condition semi-pathologique analogue, et constituent, quant à l'état intellectuel, des variétés d'un désordre mental du même ordre, où les sensations externes s'abolissent en partie, se dénaturent, où l'intelligence affaiblie tombe sous l'empire d'idées spontanées ou communiquées, qu'elle prend, les premières pour étrangères, les secondes pour les siennes propres... De tous ces phénomènes le point de départ est le rêve; il en offre comme la forme élémentaire. »

Nous ne pouvons suivre M. Maury dans les développements et les détails dont il a rempli ce cadre. Disons seulement qu'on lit avec un vif intérêt les observations personnelles en grand nombre qu'il a fournies pour la solution du problème des rêves. En effet, non content de mettre au service de la science son érudition et sa critique, il s'est pris lui-même pour objet d'expérimentation. Pendant plusieurs années il a tenu note de ses songes, s'est rendu compte des éléments qui les composaient et de leurs sources, et ainsi il est arrivé à la constatation des lois psychologiques qui les régissent. Ce procédé, outre ses avantages pour le progrès de la science, a encore celui de répandre sur l'ouvrage une variété et un piquant qui sont souvent difficiles à atteindre dans les travaux de ce genre.

Vingt fois, dans le cours de ce livre, un écrivain amateur de discussions métaphysiques aurait trouvé l'occasion de traiter la question du spiritualisme et du matérialisme et de se prononcer avec plus ou moins de justesse dans un sens ou dans l'autre. M. Maury, estimant sans doute que, sur ce sujet délicat, il y a plus de raisons de sentiment que de raisons purement scientifiques à faire valoir, s'est soigneusement abstenu de rien décider et même de prendre part à la querelle. Cette réserve, conforme aux habitudes discrètes de la science *a posteriori*, mérite bien mieux, à notre sens, le nom de positivisme que la doctrine qui se pare aujourd'hui de ce titre. Rejeter dans la métaphysique transcendantale toute

recherche des causes et des substances, c'est une thèse qui peut être soutenue. Mais après cette profession de foi faite avec éclat, admettre tous les principes du matérialisme, et déclarer notamment que la pensée est un attribut de la matière organisée, n'est-ce pas se contredire, rentrer dans la métaphysique, et résoudre à sa façon cette question des causes et des substances qu'on avait déclarée insoluble?

F. BAUDRY.

SCIENCES NATURELLES.

Études sur l'Histoire naturelle, par Camille Delvaille. — Nouvelle édition. Paris, Germer-Baillière, 1862.

Ce volume renferme un exposé clair et rapide des doctrines que professa au Muséum M. I.-Geoffroy Saint-Hilaire. Les esprits curieux qui, sans appartenir à la science par des études spéciales, cherchent cependant à se tenir au fait des recherches et des aperçus de l'histoire naturelle contemporaine, trouveront dans ce résumé une lecture attachante et facile, en même temps qu'un secours offert à leur culture intellectuelle. Les grandes questions mises à l'ordre du jour des sciences naturelles y sont posées, sinon résolues. Les idées de M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, dont la perte récente a surpris et affligé le monde des sciences, furent une continuation et un développement original de celles de son illustre père, dont la mémoire s'est trouvée ainsi doublement honorée parmi nous.

C. D.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

PÉRIODIQUES.

Revue archéologique. Décembre.

De Saulcy, note sur la nécropole gauloise de Brully, hameau dépendant de la commune de Saint-Romain (Côte-d'Or), et sur celle du bois de la Perrouse, dépendant d'Auvenay (avec un plan). — *Vivien de Saint-Martin*, sur les anciens sites de la Tripolitaine, note lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Un voyageur allemand, M. le baron de Krafft, qui a visité l'an dernier la régence de Tripoli, a cru reconnaître de grandes erreurs dans les identifications admises pour l'ancienne géographie de la Tripolitaine, même en ce qui se rapporte aux positions principales, et il a essayé de rectifier ces erreurs. M. Vivien de Saint-Martin a repris à fond toute l'ancienne géographie tripolitaine, et, toujours appuyé sur les textes, il a démontré que pas une seule des rectifications de M. de Krafft n'était fondée. Cette réfutation n'occupe, du reste, que la moindre partie du mémoire. Plusieurs explorateurs savants, annonçant l'intention de consacrer à la région de Tripoli un examen archéologique plus complet qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, M. Vivien de Saint-Martin a pensé faire une chose utile en soumettant de nouveau à une étude comparée tous les textes sur lesquels repose notre connaissance de l'ancienne géographie de la Tripolitaine, particulièrement les itinéraires, tant terrestres que maritimes, afin de discerner nettement les positions certaines des positions douteuses ou inconnues, et de préparer ainsi un manuel aussi complet que possible à l'usage des explorateurs, en ce qui se rapporte à la géographie ancienne. Il serait, certes, bien à désirer que l'on eût une *épure* de ce genre pour toutes les contrées où il reste encore à faire des recherches locales. — *E. Egger*, révision critique d'un témoignage de Cicéron, concernant les artistes grecs. Note communiquée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Giancarlo Conestabile*, spicilegium de quelques monuments écrits, ou anépigraphes des Étrusques. — Le général *Creuly* et *Alex. Bertrand*, quelques difficultés du second livre des Commentaires étudiées sur le terrain. Ce morceau est le rapport fait à la commission de la topographie des Gaules sur les trois questions suivantes : 1° l'emplacement de la bataille de César contre les Nerviens ; 2° l'emplacement de l'*oppidum Aduatucorum* ; 3° l'emplacement d'*Aduatuca*. — Une ville homérique ; sa nécropole, découverte par M. *Salzman*. La ville dont il s'agit est celle de *Camiros*, une des cités de l'île de Rhodes détruite cinq cents ans avant notre ère, et dont M. Salzman explore en ce moment la nécropole. Les objets trouvés jusqu'à présent se composent de vases peints, de figurines et de bijoux.

Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien. Philosophisch-Historische Classe. a. 1861.

Janvier. Sur la place de l'Osséti dans le cercle des langues iraniennes, par le Dr *Fr. Müller.* La langue des Ossètes est, historiquement, une des plus intéressantes du Caucase. De notre temps, deux savants s'en sont particulièrement occupés : M. Sjœgren, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et un philologue de Berlin, M. George Rosen. Grâce aux matériaux acquis, on peut aujourd'hui déterminer la place précise de cet idiome dans la famille des langues âriennes, parenté que Klaproth le premier a signalée. M. Müller en passe en revue les formes grammaticales, rapprochées des formes correspondantes du zend, du sanscrit, du persan, etc., et il conclut « que l'osséti est une langue purement indo-germanique (ârienne); qu'elle présente toutes les particularités qui caractérisent les langues iraniennes; qu'elle tient le milieu entre l'arménien et le persan, mais en se rapprochant davantage du pehlvi et du parsi; enfin, que comme toutes les langues non écrites et qui ne représentent pas une civilisation raffinée, elle se distingue au milieu de ses sœurs par certains traits qui gardent heureusement le cachet de son antiquité. » — *Aug. Pfizmaier,* la chute de Pi, roi de Ou. Épisode de l'histoire de la Chine au IIe siècle avant notre ère. — *L. Reinisch,* sur les noms de l'Égypte au temps des Pharaons, et sur l'ère du roi Nilus. Ce morceau se rattache à un mémoire précédent du même auteur « sur le nom de l'Égypte chez les Sémites et les Grecs (t. XXX des *Sitzungsberichte*, classe historique, p. 379). » On a relevé dans les inscriptions hiéroglyphiques cinq groupes principaux désignant l'Égypte. L'un se lit Kam, et s'explique par la *terre noire,* en copte Kêmi (grec, Khêmia). C'est le véritable nom, le nom national. Les autres dénominations semblent plutôt devoir se prendre pour des désignations qualificatives : terre des Sycomores, terre de l'Inondation, etc.

Février. *Jul. Feifalik,* études pour servir à l'histoire de l'ancienne littérature de la Bohême. V. Les anciennes poésies bohêmes du combat entre l'âme et le corps; avec des documents pour l'histoire de la poésie populaire en Bohême. — *F. Kanitz,* les fouilles archéologiques en Servie pour la recherche des antiquités romaines. M. Kanitz donne ici la liste des localités, au nombre de quarante-cinq, où des antiquités romaines ont été trouvées (avec 3 planches).

Mars. *Feifalik,* études sur l'histoire de l'ancienne littérature de la Bohême. VI. Le Caton de l'ancienne littérature bohême. Les anciennes sentences en vers. — *J. Aschbach*, les Consulats des empereurs romains, de Caligula à Adrien. — *Th. Sickel*, matériaux pour l'histoire de la diplomatique. Documents de Louis-le-Germanique jusqu'à l'année 859.

Mittheilungen du Dr Petermann. No 11.

Les mesures d'altitude trigonométriques et barométriques. Leur certitude appréciée d'après les altitudes relevées dans le bassin du lac de Constance,

par le professeur *J. Rogg*. Dans un mémoire imprimé au XVI[e] volume du Bulletin de l'Académie des Sciences de Vienne, M. Pick a voulu établir que les déterminations d'altitudes déduites d'observations barométriques comparées, étaient seules susceptibles de donner des résultats certains, et que celles qui se tirent d'observations isolées sont tout à fait incertaines et sans valeur. M. Rogg se propose dans sa note de prouver que ces deux propositions de l'ingénieur viennois sont également excessives. — Le Yang-tsé-kiang, de Hankaou (*sic*) à Ping-chan, d'après les observations de l'expédition anglaise, mars-juillet 1861, par le lieutenant *Sarel*. — L'expédition allemande aux Sources de Moïse, dans l'Arabie Pétrée, du 26 au 31 mai 1861, d'après une lettre du D[r] *Steudner*, datée du 4 juin 1861 ; avec une carte. Cette lettre rend compte de l'excursion du docteur en compagnie de M. de Heuglin, avant leur départ de Suez pour Massâoua. — Les publications de l'Amirauté anglaise en 1860-61. — Nouveau volcan au Chili. — Population du royaume de Hollande et de ses colonies en 1860, d'après les documents officiels. La population totale du royaume, d'après le dernier recensement, est de 3,521,416 âmes, et la population de ses colonies de 18,175,910, dont 17,980,000 âmes pour les possessions du Grand-Archipel asiatique, 32,162 pour les Antilles néerlandaises, 53,630 pour Surinam (Guyane hollandaise), et 110,118 pour les établissements de la côte de Guinée. Les villes les plus peuplées du royaume sont Amsterdam, 243,755 âmes; Rotterdam, 105,984 ; La Haye, 78,650 ; Utrecht, 53,083 ; Leyde, 36,725, et Groningue, 35,511. — Population du Danemark, 1860, d'après l'Almanach royal du Danemark pour 1861. La population du royaume est de 2,605,024 âmes, dont 1,600,551 pour le Danemark propre, 409,907 pour le duché de Schleswig, 544,419 pour le duché de Holstein, 50,147 pour le duché de Lauenbourg. Copenhague, la capitale, compte 155,000 habitants. La ville la plus peuplée après Copenhague, est Altona, capitale du Holstein, 45,500 habitants. — Population de la Suède au 31 décembre 1858. Le chiffre officiel est de 3,734,240 âmes. La ville la plus peuplée du royaume est Carlscrona, 152,951 habitants ; Stockholm, la capitale, ne vient qu'au second rang (116,972 hab.). — Recensement de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, 1861. Le septième recensement du Royaume-Uni, dont les résultats viennent d'être publiés, donne pour la population totale 29,307,199 âmes, dont 20,061,725 pour l'Angleterre, 3,061,251 pour l'Ecosse, 5,764,543 pour l'Irlande, et 143,779 pour les iles de la Manche et du Canal. Londres compte 2,803,034 âmes. Viennent ensuite, parmi les villes les plus peuplées : Liverpool, 443,874 âmes ; Manchester, 338,346 ; Birmingham, 295,955 ; Bristol, 154,093. — Population du royaume d'Italie, d'après une publication officielle du ministère de l'intérieur. Le chiffre total fourni par ce document est de 21,728,529 âmes, dont 7,106,696 âmes pour le Piémont et la Lombardie, 1,815,243 pour la Toscane, 3,522,904 pour l'Émilie, les Marches et l'Ombrie, 7,061,952 pour les provinces napolitaines, et 2,221,734 pour la Sicile. Les villes les plus peuplées sont Naples, 417,436 âmes ; Palerme, 186,170 ; Milan, 219,482 ; Turin, 179,635 ; Gênes 119,610 ; Florence, 114,500. — Le Portugal et ses colonies en 1858. La popula-

tion du royaume est de 3,568,895 âmes. Les possessions extérieures comptent environ 2,700,000 habitants, dont 838,733 pour les Açores et Madère, 1,057,981 pour les possessions d'Afrique, et 1,288,483 pour les possessions d'Asie. — Retour de l'expédition américaine aux régions arctiques. Le Dr Hayes, qui avait entrepris cette expédition, est rentré à Halifax. Il avait hiverné à 8 milles au nord du cap Alexander, par 78° lat. N., d'où, au mois d'avril, il s'est avancé en radeau jusqu'au 81e degré 35'. C'est le point le plus avancé qu'il ait atteint — L'île de Candie, ou Crète. Notice hydrographique d'après les Sailing Directions du capit. *Spratt.* — Deux nouvelles mesures du Demavend. Note basée sur un article récent du Bulletin de la Société de Géographie, que nous avons fait connaître. — Produits végétaux du royaume de Siam, d'après sir *Rob. Schomburgk.* — Voyage du lieutenant Lambert au Fouta-Djallon, en 1860. Traduction analytique d'une relation publiée il y a quelques mois dans le *Tour du Monde* et dans la *Revue maritime et coloniale*.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Octobre.

Diederich, la culture du riz à Java. — *Foss*, les côtes prussiennes de la Baltique. — Notes topographiques sur la haute Arménie, par M. *Wilh. Strecker* (avec une carte). — Sur le voyage de Burke dans l'intérieur de l'Australie, par M. *Meinicke*. — *Wappaeus*, quelques remarques au sujet du mémoire de M. Moritz Wagner sur le système occidental des montagnes de l'Amérique. — *Bolle*, sur la topographie de la Toscane, d'après l'ouvrage de M. Caruel, *Prodromo della flora toscana*, 1860. — Immigration dans le gouvernement de la Tauride.

THÉOLOGIE.

Die legende vom heiligen Johann von Nepomuk. (La légende de saint Jean Népomucène.) *Eine geschichtliche abhandlung aus dem nachlass von D.* Otto Abel.

Quoique le concile de Trente ait déclaré, contrairement à la croyance protestante, l'invocation des saints bonne et utile (Sess. xxv), et que la pratique de l'Église romaine aille encore, comme on le sait, bien au delà des intentions et des règles de ce concile, il semble cependant qu'on devrait au moins pouvoir croire raisonnablement que les personnages qui se trouvent qualifiés du titre de bienheureux ont existé, qu'ils se sont réellement fait remarquer par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et que les reliques qu'on expose sous leur nom à la vénération des fidèles leur ont bien appartenu ; il semble qu'on devrait pouvoir être persuadé que l'Église exerce, dans le choix de ses reliques et de ses

saints, une critique sévère. Mais il n'en est malheureusement point ainsi. Les catalogues des reliques d'un grand nombre d'églises nous annoncent une foule d'objets qu'on ne saurait prendre au sérieux, ni considérer comme authentiques; nous citerons entre autres, un fragment des ténèbres de l'Égypte, du lait ou des cheveux de la Vierge Marie, un morceau du cierge qui brûla pendant la naissance du Sauveur, de l'eau du Jourdain, dans laquelle Jésus-Christ fut baptisé, des saintes robes, etc. L'authenticité des reliques de l'Église catholique est donc grandement suspecte; l'existence d'un bon nombre de ses saints n'est guère plus assurée : Sainte Ursule et ses onze mille vierges nous en fournissent la preuve. Nous en possédons un autre exemple encore dans le prétendu saint Jean Népomucène, auquel on rend un culte si général et si considérable, et dont l'histoire, jusqu'ici douteuse, vient d'être élucidée à son grand détriment par le docteur Abel. Ce sont les résultats de ce travail que nous voulons faire connaître.

Otto Abel n'a eu en vue, dans ses recherches au sujet de saint Jean Népomucène, que d'éclaircir un fait historique sans aucune intention de polémique ou de dénigrement; il n'a voulu être qu'un écrivain consciencieux et impartial. Il commence par donner en substance la biographie la plus ancienne et la plus répandue du saint, celle de Boluslav Balbinus, qui fut écrite en 1670, et dont on s'est servi dans la bulle de canonisation. D'après ce récit, notre Jean naquit entre 1320 et 1330, à Népomuk ou Pomuk, en Bohême. Au moment de sa naissance, des flammes descendues du ciel environnèrent la maison dans laquelle il venait de voir le jour, et annoncèrent ainsi le futur saint. Celui-ci mena dès son enfance la vie la plus pieuse et la plus exemplaire; sa plus grande récréation consistait à servir chaque jour la sainte messe. Lorsqu'il eut obtenu les titres de *magister philosophiæ* et de *doctor theologiæ*, il fut sacré prêtre et ne tarda pas à être considéré comme le prédicateur le plus remarquable de Prague, et à faire oublier tous les orateurs célèbres qui l'y avaient précédé. Moraliste sévère et zélé, il ne craignait pas d'attaquer l'impiété de son époque et d'en censurer les vices. Le roi Wenzel et son épouse, la reine Jeanne, fille du duc de Bavière, le nommèrent leur aumônier; la dernière le prit de plus pour confesseur. Or, il arriva que le roi, dont la méchanceté ne cessait de croître, et qui poursuivait sans relâche de sa haine et de ses soupçons jaloux sa vertueuse femme, s'avisa d'exiger que Jean lui fit part des péchés dont celle-ci s'accusait près de lui. Mais rien ne put forcer le ministre de Dieu à révéler des secrets qui lui avaient été confiés sous le sceau de la confession. Un jour Wenzel, l'ayant fait venir, lui dit plein de colère : « Écoute, prêtre, tu vas mourir. Apprends-moi de suite et très-exactement les fautes de ma femme, ou c'en est fait de toi; par Dieu! tu boiras de l'eau. » Jean, sans rien répondre, fit assez connaître par l'expression de son visage l'horreur que lui inspirait une pareille proposition, et le refus d'y accéder. Aussitôt, sur un signe du roi, on s'empara de lui, on le mena dans une chambre voisine, on lui lia les mains et les pieds, puis on le traina sur le pont de la Moldau, d'où il fut lancé dans la rivière. Cet événement se passa le jour de l'Ascension (29 avril 1383). — Wenzel comptait tenir cette mort secrète ; mais le ciel en disposa autrement. Les flammes qui avaient signalé la naissance du saint,

en annoncèrent aussi la mort. La Moldau, qui débordait partout en ce moment, apparut couverte de feux. Les flots emportèrent doucement le cadavre que des lumières innombrables et éblouissantes environnaient comme dans une pompe funèbre et le déposèrent sur le sable du rivage. On l'y trouva le lendemain enveloppé de ses vêtements, et portant sur ses traits les signes de la béatitude. Il fut enlevé solennellement et porté dans la cathédrale, au milieu du concours des habitants de Prague, témoins de toutes ces merveilles. — Quant à la reine Jeanne, elle ne fit plus que languir et s'éteignit, sans avoir eu d'enfants, le 1er janvier 1387.

Que faut-il penser maintenant de la vérité historique de cette jolie légende? Les documents authentiques font mention, à partir de l'an 1372, d'un clerc de Prague, nommé Jean, de Pomuk ou Népomuk, qui fut d'abord notaire, puis prêtre, et enfin successivement docteur en droit canon, vicaire général de l'archevêque pour les affaires ecclésiastiques, et archidiacre de Saatz. Il n'est parlé ni de sa vie ni de son caractère; sa mort seule se trouve minutieusement relatée. Lorsque le roi Wenzel, qui était constamment en lutte avec le clergé, eut appris que l'archevêque de Prague, Jean de Genzenstein, avait confirmé, contrairement à sa volonté formelle, l'élection d'un nouvel abbé de l'abbaye des Bénédictins de Kladrau, il entra dans une violente colère. Animé par des désirs de vengeance, il attira dans son château l'archevêque et son conseil, dont Jean de Népomuk faisait partie, et les y retint prisonniers. Il les relâcha cependant bientôt après, à l'exception du dernier, contre lequel il était particulièrement irrité, et qui dut payer pour tous. Jean, de Népomuk, après avoir subi la torture, fut jeté dans la Moldau, le 20 mars 1393, à neuf heures du soir. Son corps fut recueilli plus tard et déposé dans la cathédrale.

Y aurait-il donc eu deux Jean, de Népomuk, tous deux chanoines de la cathédrale de Prague, sous le règne de Wenzel, et noyés, par les ordres du roi, l'un en 1383, l'autre en 1393? Mais tous les anciens documents, quels qu'ils soient, qui ont quelque apparence d'authenticité, gardent unanimement le silence sur Jean, de Népomuk, *le confesseur*. Le premier témoignage qu'on pourrait invoquer en faveur de son existence est contenu dans un écrit que Paul Zidek, chanoine de la cathédrale de Prague, adressa, en 1471, au roi Podibrad. On y lit: « Comme le roi (Wenzel) se méfiait de sa femme, qui avait pour confesseur maître Jean, doyen de *Allerheiligen*, il alla trouver celui-ci et le somma de lui nommer la personne avec laquelle la reine était supposée entretenir un commerce criminel. Le doyen, ayant refusé de répondre à cette question, fut jeté pieds et poings liés dans la Moldau. La rivière ayant baissé sur ce fait, et ne contenant plus assez d'eau pour faire tourner les moulins, le peuple, privé de pain, recommença à murmurer contre le roi; et telle fut l'origine du mal. » Mais, selon la légende, Jean Népomucène, n'était pas doyen de *Allerheiligen;* et il n'aurait pu l'être, en effet, puisqu'un autre occupait positivement cette place à cette époque. De plus, Zidek nous apprend que la Moldau tarit presque entièrement après la mort du saint; et les documents démontrent que cet événement extraordinaire, que toute la Bohême considéra, en réalité, comme un châtiment céleste, arriva en 1393, non

en 1383. Jusqu'à P. Hajek, écrivain dénué de critique, qui crut devoir admettre, dans sa chronique de l'an 1541, deux Jean de Népomuk différents, on n'en connut donc qu'un seul, dont la mort eut lieu en 1393. C'est là un fait bien établi, comme le reconnait M. Gintzel lui-même (*Kirchenlexikon*, t. V, p. 725 sqq.) : il n'a existé d'autre Jean Népomucène que le vicaire général, qui vivait encore dans les premiers mois de 1393.

Mais s'il en est ainsi, ne pourrait-on pas, en supposant dans la légende une erreur de date, rapporter à Jean, le vicaire général, ce que celle-ci raconte de Jean, le confesseur, et sauver de cette façon au moins le fond du récit? Cette combinaison, quoique essayée plusieurs fois déjà, et en dernier lieu par M. Gintzel, ne saurait aboutir : trop d'obstacles s'y opposent. En effet, saint Jean Népomucène serait mort, selon la légende, pour ne pas avoir voulu révéler au roi Wenzel la confession de la reine Jeanne, sa femme. Mais cette reine mourut dans la nuit du 31 décembre 1386, et ne pouvait donc exercer la jalousie de son mari et causer le supplice de son confesseur en 1393. Au surplus, Jean de Népomuk a positivement été jeté dans la Moldau, non pour avoir gardé un secret de confession, mais à l'occasion des difficultés survenues au sujet de l'abbaye de Kladrau : les chroniqueurs bohémiens ne donnent point d'autre motif de sa mort, et c'est aussi le seul dont il soit fait mention dans la longue épître que l'archevêque de Prague adressa au saint-siége, pour lui rendre compte de ses démêlés avec le roi, — épître dans laquelle il n'eût, certes, pas passé sous silence une circonstance si défavorable à Wenzel, et si propre à relever davantage encore son vicaire général.

Il n'y a donc eu, nous le répétons, qu'un seul Jean, de Népomuk, à savoir le vicaire général; et celui-ci n'a pu être jeté dans la Moldau sur les ordres du roi Wenzel, qu'à cause du conflit de Kladrau.

Il nous reste à indiquer comment est née la légende de saint Jean Népomucène. — Le mouvement suscité par Jean Hus avait fait surgir en Bohême des aspirations générales vers l'indépendance politique et religieuse; et ces désirs s'étaient peu à peu réalisés au milieu de bouleversements considérables. Lorsqu'une réaction totale se fut opérée sous la pression de l'Autriche, on sentit la nécessité de faire passer aux yeux du peuple les hommes politiques les plus distingués de ce pays pour des catholiques sincères, ses catholiques les plus marquants pour de bons patriotes, et enfin, pour des méchants et des scélérats ses plus grands révolutionnaires. Ce dernier but n'était pas difficile à atteindre par rapport à Wenzel, qui ne donnait que trop de prise au blâme; et le clergé romain avait d'autant plus d'intérêt à profiter de ces circonstances pour noircir encore la mémoire de ce roi, qu'il avait soutenu contre lui une lutte constante et d'une légitimité souvent douteuse. On agit donc en conséquence; et à mesure que Wenzel descendit plus bas dans l'estime publique, la réputation de ceux qu'il avait injustement persécutés, et notamment de Jean de Népomuk, ne cessa de s'accroître. Ce fut celui-ci, dès lors, que la réaction choisit, lorsqu'elle voulut opposer aux héros populaires, Hus et Ziska, quelque personnage également cher à la nation, et cependant catholique notable. Mais un nom, quelque célèbre qu'il

fût, auquel ne se rattachait en définitive qu'une histoire assez insignifiante, était peu propre à remplacer dans le cœur des Bohémiens la grande figure de Hus. On y avisa. Tout comme on avait transformé un jour le dieu slave Swantewit en *sanctus Vitus*, de même on trouva tout simple de rattacher les principaux traits de la vie du fameux hérésiarque au martyr orthodoxe. En effet, celui-ci, tel que nous le dépeint la légende, n'est qu'un composé du vicaire général et de son contemporain et collègue, Jean Hus. Nous savons déjà ce que le saint tient du vicaire général; voyons ce qu'il a de commun avec le réformateur. D'abord, l'un et l'autre, le saint romain et le héros hérétique, sont universellement appelés jusqu'à ce jour en Bohême, du nom de « maître Jean. » Or, Hus est le seul des deux qui eût le titre de *magister* (*philosophiæ*). — On parle ensuite de la grande éloquence de Jean Népomucène, qui l'aurait placé au-dessus des célèbres prédicateurs Stiekna et Wiliz; on vante le zèle qu'il déploya contre les vices et l'immoralité de son temps. Ces qualités sont exclusivement attribuées par l'histoire à Jean Hus, non au vicaire général. — Mais le saint brille surtout comme confesseur de la reine : cette charge fut précisément celle de Hus. Hus fut le confesseur de la reine Sophie, la seconde femme de Wenzel, qui lui voua un attachement inébranlable, et qui, après sa mort, ne cessa de protéger ses adhérents auprès de son royal époux. La légende parle, il est vrai, de la reine Jeanne, la première femme du roi, non de la reine Sophie; mais elle ne pouvait guère faire autrement. Il était impossible de donner à l'amie de Hus un rôle qui devait nécessairement attirer vers elle la vénération des catholiques. La fin singulière de Jeanne, qui se prêtait si merveilleusement à ajouter à la vraisemblance du récit et à le compléter, peut être considérée aussi comme une cause non moins déterminante de cet échange de nom. Celui-ci semble, du reste, avoir dû s'effectuer d'autant plus aisément, que les deux reines étaient l'une et l'autre des princesses de Bavière.

En substituant Jeanne à Sophie, il fallut changer aussi l'année de la mort du martyr; on la plaça en 1383. C'est de cette façon que, — par l'entremise de Jean Hus, cet exécrable hérétique que l'Église romaine fit monter sur le bûcher à Constance, — le vicaire général de l'archevêque de Prague, jeté dans la Moldau à la suite des démêlés de ce dernier avec le roi Wenzel, devint ce Jean Népomucène, victime du sceau de la confession, dont le pape Clément XIII récompensa la discrétion en 1729 (assez tardivement au moins!) en le proclamant saint.

N'est-ce point là une de ces amères ironies de l'histoire ?

Zeitschrift für Protestantismus und Kirche.

VOYAGES.

Transatlantische Studien von F. Feuner von Feuneberg (Études transatlantiques par M. Feuner de Feuneberg, ancien employé au premier tribunal de district de New-York, et notaire public de ladite ville.) Stuttgard et Wildbad. 1861.

Tout ce qui nous arrive d'Amérique, en ce moment, a le don d'attirer la curiosité. Mais de même que les émigrants allemands se trouvent bien souvent déçus à leur arrivée en ce pays, de même les étrangers qui ouvrent avec empressement un livre paru nouvellement, où il est question de l'Amérique et où ils s'imaginent trouver des révélations, sont mainte fois trompés dans leur attente. C'est un peu ce qui nous est arrivé dans le cas présent. Il nous semble que le titre d'*Études transatlantiques* est ici trop ambitieux, et n'est pas assez justifié par le contenu du livre; le mot d'*Esquisses* aurait mieux valu. L'auteur embrasse un grand nombre de sujets, il se contente de les effleurer, et passe de l'un à l'autre sans transition, sans liaison aucune. Pour donner une idée de toutes les questions qu'il traite en courant, nous n'avons qu'à citer le titre des chapitres, dans l'ordre où ils viennent : Les partis politiques. — L'esclavage. — Jurisprudence. — Législation criminelle. — Budget annuel de New-York. — Éducation aux États-Unis et Académie militaire à West-Point. — Communications statistiques. — Humbug. — Pour les Émigrants. — Galerie de tableaux à New-York, (avec) des scènes de la vie et peintures de mœurs en cette ville. — L'État d'Orégon, (avec) la richesse minérale de l'Indiana, et la production du fer dans la Pensylvanie. — Académie de médecine de New-York, (avec) la mortalité hebdomadaire en cette ville. — Le Territoire de Washington, (avec) les pêcheries au Puget-Sund et dans les environs.

On le voit, non-seulement les sujets sont mêlés, mais ils le sont quelquefois dans le même chapitre. C'est ainsi qu'après ces pêcheries au Puget-Sund, vient, sans préparation aucune, même sans une séparation matérielle, le récit d'une visite ou plutôt d'un séjour chez le célèbre historien Prescott, décédé depuis lors; et encore cette relation est-elle empruntée à un secrétaire provisoire de cet éminent écrivain. Le récit est intéressant, à la vérité; mais quelle raison de l'insérer immédiatement à la suite de détails sur la morue et le saumon? Certes, ce n'était pas là leur place.

Ce qui, dans le livre dont nous parlons, a rapport à l'esclavage, vient au moins à un moment où cette question excite l'intérêt général. Aussi, en extrairons-nous un passage qui montre combien sous le rapport intellectuel et moral les États du Nord l'emportent sur le Sud. C'est un point que nos journaux, plus occupés du côté matériel, ont totalement laissé de côté dans la discussion des affaires d'Amérique.

« Les bibliothèques publiques des États libres du Nord contiennent quatre

millions de volumes, tandis que les quinze États à esclaves, dans leurs sept cents bibliothèques n'en comptent que 650,000. L'État de Massachusetts a dix-huit cents bibliothèques, qui ne renferment pas moins de 750,000 volumes; ainsi, plus de bibliothèques et de volumes que les quinze États à esclaves ensemble. Le petit État de Rhode-Island, qui n'a que treize cents milles carrés, a plus de volumes dans ses bibliothèques que les cinq grands États de la Géorgie, de l'Alabama, de la Floride, du Mississipi et de la Louisiane.

» Les États libres ont des revues mensuelles ou hebdomadaires et des gazettes quotidiennes : en tout 2,500 journaux avec une circulation de 335 millions d'exemplaires. Les États à esclaves ont 700 journaux et une circulation de 81 millions d'exemplaires. Des écrivains américains mentionnés dans la *Cyclopedia of American Literature*, 87 seulement proviennent des États du Sud, et 403 sont nés dans les États libres du Nord et de l'Ouest.

» Washington Irving, Fenimore Cooper, Ch. Dana, Will. Cullen Bryant, Nathaniel Hawthorne, Ch. Curtis, Ticknor, Sparks, Bancroft, Prescott Hildreth, Longfellow, Emerson, etc., avaient ou ont encore pour patrie les États libres. De même pour les célèbres naturalistes Silliman et Agassiz[1]. De même aussi les peintres et les sculpteurs les plus célèbres des États-Unis sont nés, non point sous le climat fortuné du Sud, mais dans les pays libres du Nord. »

Mais ce n'est pas seulement au point de vue moral que le Sud est inférieur au Nord; c'est aussi sous le rapport industriel. De quelles étoffes entoure-t-on les enfants du Sud quand ils viennent au monde? Dans des langes de mousseline fabriqués par le Nord. Dans quels livres lisent-ils aux écoles? Dans des livres écrits et publiés par le Nord. Quand ils sont malades, c'est le Nord qui leur vend les médicaments, et lorsqu'ils meurent, leurs corps sont enveloppés dans des linceuls que le Nord a tissés. C'est une voiture fabriquée dans le Nord qui les conduit vers la fosse dernière, laquelle est remplie à l'aide d'une pelle achetée dans le Nord et ornée d'une pierre tumulaire confectionnée aussi dans le Nord.

Les États du Sud sont trop occupés de leur commerce, et de ce qui alimente le commerce, c'est-à-dire les esclaves.

L'auteur nous décrit une des ventes les plus importantes d'esclaves qui aient eu lieu dans les États-Unis pendant les dernières années, celle de 436 noirs en 1859, à Savannah (Géorgie). Beaucoup de détails d'une opération de ce genre sont déjà connus, et l'étaient bien avant la *Case de l'oncle Tom*; nous trouvons pourtant ici un détail assez curieux, c'est que les journaux anti-esclavagistes du Nord envoient, en de semblables occasions, un de leurs rédacteurs, pour avoir un compte-rendu fidèle de la scène; mais le journaliste en question, qui tombe au milieu des partisans de l'esclavage, court risque d'être *getheert und gefedert*, trempé dans la poix et dans la plume, et est contraint d'employer toutes sortes de ruses pour ne pas être connu et cependant remplir son devoir. Ainsi, le métier de journaliste est toujours une lutte jusque dans le

[1] M. Agassiz est né en Suisse. (*Note de la Rédaction*).

pays de la liberté. — La vente rapporta 303,850 dollars pour 429 nègres, les autres ayant été éliminés comme invalides ; — la plus forte somme pour les hommes fut de 1,750 dollars ; — pour les femmes, de 1,250.

Citons dans ce morceau une scène qui en vaut la peine : « Une famille composée du mari et de la femme, de deux fils et d'une fille, fut appelée, et le commissaire annonça que le fils aîné, nº 322, avait été marié, la veille même, à Francisca, nº 404. Cet avis et l'apparition des jeunes mariés sur l'estrade provoquèrent une foule de plaisanteries indécentes. Le jeune couple regardait avec un dédain calme et muet cette foule grossière. Un élégant gentleman ouvrit même la bouche de Francisca, pour juger son âge, à ce qu'il disait. — Un tel procédé fait toujours bouillir le sang de l'homme du Nord et de l'Européen ; ses poings se crispent involontairement, comme pour châtier un de ces malotrus. A peine pouvait-on se contenir en voyant comment ces fouetteurs d'esclaves, au caractère brutal, traitaient les femmes, ouvraient leurs lèvres avec des mains sales, et se livraient à d'autres procédés honteux et indécents, tandis que les époux, les pères et les frères des pauvres femmes regardaient cette scène avec impassibilité et dans l'impuissance de venger de tels affronts. Le couple fut acheté 1,320 dollars, et partit achever sa lune de miel dans une plantation de coton de l'État d'Alabama. »

C'est à New-York que l'auteur a résidé ; c'est sur cette ville qu'il s'étend principalement ; en groupant les détails qu'il donne çà et là, on peut avoir un petit répertoire de renseignements pratiques et de communications utiles, soit pour les émigrants, soit pour d'autres personnes habitant depuis plus longtemps les États-Unis.

Dans le chapitre sur la statistique de la population de New-York, nous relèverons les chiffres suivants. En 1773, la population n'était que de 21,876 âmes ; en 1800, elle s'élevait déjà à 60,489 ; en 1820, elle était de 123,706 ; en 1840, de 312,710 ; en 1860 de 814,254. Et comme il résulte de ces chiffres qu'en dix ans elle augmente de 56 0/0, on peut calculer qu'en 1870 elle sera de 1,254,629 ; en 1890, de 3,053,175, et en 1900 (si la progression se soutient) de 4,763,044.

Dans le nombre fixé en 1860, la population noire figure pour 10,831 individus, les mulâtres y sont en très-petite quantité ; 85 noirs ou métis seulement ont des propriétés foncières d'une valeur de 356,475 dollars. Le plus riche de cette catégorie est un mulâtre qui a dans ses veines du sang d'une des familles les plus considérables du Massachusetts. Après, vient un mulâtre, cuisinier de son état, ayant des propriétés immobilières pour 50,000 dollars. — Bien que New-York ne soit pas une ville renommée pour son ardeur religieuse, on y compte, d'après l'auteur, dans ses 22 districts, 253 églises qui contiennent (car les statisticiens ne font grâce d'aucune particularité) 253,103 siéges.

Le chapitre où il est question de la presse eût demandé bien plus de développement ; — celui sur les galeries de tableaux aux États-Unis, tout court qu'il est, mérite une mention, car ces musées sont bien peu connus en dehors

de l'Amérique; mais nous avons à y relever quelques inexactitudes de noms propres: *Galley* pour *Gallait* (peintre belge), et surtout *Meissenmeier*, auteur des *Joueurs d'échecs*. Quel lecteur allemand reconnaitrait, sous ce nom ainsi estropié, notre excellent artiste Meissonnier?

GUIL. DEPPING.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

THÉOLOGIE SCIENTIFIQUE.

Creation in plan and in progress, being an essay on the first chapter in Genesis (*La création dans son plan et dans sa progression, essai sur le premier chapitre de la Genèse*), *by the reverend James Challis, M. A., F. R. S., etc.* Londres, 1861.

Le monde religieux de l'Angleterre, et dans ce pays de fortes croyances le terme s'applique à la presque universalité des habitants, se trouve, depuis un an, remué jusque dans ses profondeurs les plus ténébreuses par la publication d'un livre de théologie raisonnée. La France, fille sceptique de Voltaire et des encyclopédistes, et l'Allemagne, habituées aux rudes accents de la voix plutôt méditative que railleuse de Hegel, de Strauss, de Feuerbach, de Bruno Bauer et d'Arnold Ruge, seront étonnées d'apprendre que tous les foudres de l'Église anglicane, toutes les malédictions des assemblées pastorales et toutes les éjaculations comminatoires de la ferveur méthodiste, sont dirigés contre quelques *essais et revues* qui se proposaient de propager les idées les moins agressives du rationalisme hybride. Qui le croirait? en ce moment même, la *Cour des Arches* (un tribunal ecclésiastique de Londres) est saisie d'une plainte de l'évêque protestant de Salisbury contre le *révérend* docteur Rowland Williams, auteur de l'un de ces essais intitulé : « *Recherches bibliques de Bunsen.* » Pour l'orthodoxie étroite des prélats anglicans, le chevalier Bunsen lui-même n'est ni plus ni moins qu'un *infidèle*.

La Bible, toute la Bible et rien que la Bible, la Bible telle qu'elle est, surtout dans la traduction anglaise, si magnifique de forme, sinon d'exactitude, voilà pour eux l'arche sainte de l'humanité : malheur au profane dont la main hardie essaye de soulever un coin du voile mystérieux! Le parti *évangélique* (piétiste) de la Grande-Bretagne s'imagine avoir fait une concession immense en ne réclamant pas, pour cette traduction, le privilége de l'inspiration directe : pour se dédommager, il prétend que du moins le Seigneur a veillé d'une façon toute spéciale sur cette œuvre.

La circonstance qui d'abord a profondément ému le public, c'est que les différents auteurs de ces traités réunis en un volume appartenaient tous à la communion nationale, dans le sein de laquelle ils occupaient des positions

élevées. L'Église dominante, minée d'un côté par les sourdes menées des disciples pseudo-catholiques du docteur Pusey, allait donc, de l'autre côté, être dévoyée du chemin de salut qui lui tracent les trente-neuf articles, par les pâles imitateurs des rationalistes allemands? Comment! il serait loisible à des professeurs de théologie, aux fils préférés et chéris de l'*Alma mater*, de venir contester la réalité des miracles, la vérité des prophéties de l'Ancien Testament, la signification littérale de la tradition écrite du christianisme, et même — *horribile dictu!* — la géologie du premier livre de Moïse? La religion était en péril, la morale allait périr : il fallait les sauver à tout prix. Et ministres du Saint-Évangile d'adresser des mémoires pleins de fiel dévot à leurs supérieurs ecclésiastiques; laïques, nobles et plébéiens de dénoncer l'œuvre de Satan du haut des estrades dans les *meetings* publics; doyens et archidoyens d'en faire le texte de déclamations virulentes dans leurs mandements périodiques, — et enfin, condamnation solennelle du livre proscrit, par les deux chambres de l'assemblée pastorale. Les Anglais appliquent à toutes les situations l'idéal dualiste qui leur a si bien réussi dans le monde politique, et jusque dans la *convocation* de l'Église anglicane ils ont introduit la *chambre haute*, où siégent nosseigneurs les évêques, et la *chambre basse*, composée des titulaires de décanats et d'autres dignitaires intermédiaires qui sont censés représenter le clergé inférieur.

Comme toujours, la persécution a contribué puissamment à la gloire des martyrs; si toutefois on peut appeler de ce nom des hommes qui jouissent pour se défendre de toutes les latitudes laissées aux accusés par les lois et les mœurs de la libre Angleterre, et qui réveillent les sympathies publiques du moment qu'on les attaque. Les *essais et revues* ont eu successivement une douzaine d'éditions, et s'ils contiennent du poison, ce poison a pu, grâce aux dénonciations acerbes de l'orthodoxie intolérante, s'infiltrer dans le cerveau de soixante mille lecteurs. Il n'est pas jusqu'au capitaine du malheureux vaisseau *Trent* qui ne prétende avoir été absorbé par la lecture de ces digressions théologiques, au moment même où les Américains le saluèrent avec tant de laisser aller par un boulet de canon. Atterrés par ce résultat imprévu, les champions invétérés de l'interprétation littérale commencent à se servir d'une arme plus légitime : ils viennent, l'un après l'autre, rompre une lance avec leurs savants antagonistes, sans toutefois entamer le moins du monde la cuirasse serrée de la science et du raisonnement. Nous avons entendu, en France, un éloquent professeur, qui se complaisait dans un singulier mélange d'ultramontanisme et de philosophie, expliquer le dogme de la Trinité par les trois éléments qui, tout en existant isolément comme gaz individuels, ne forment qu'un seul corps, l'air, quand ils sont mélangés ensemble dans les proportions prescrites. Voyons comment un professeur dogmatiseur de l'Angleterre essaye de faire concorder la Genèse avec la géologie.

M. Challis est maître ès arts, membre de la Société royale de Londres, et professeur d'astronomie et de physique expérimentale à l'université de Cambridge; son nom fait autorité dans le monde scientifique. Comme astronome

et géologue, il a cru devoir, dans le livre que nous allons brièvement analyser, s'appliquer principalement à réfuter l'essai de M. Godwin, sur la contradiction entre la tradition mosaïque et les découvertes de la science moderne. Le résultat de cette savante élucubration est une cosmogonie d'une espèce nouvelle, saisissante même si l'on veut, mais qui ne résout pas plus que l'ancienne interprétation le grand problème, si souvent agité, de la formation de l'univers. Voici, réduite à sa plus simple expression, l'argumentation du *révérend* critique. Tout architecte, avant de se mettre à l'œuvre, dresse un plan préconçu; le grand architecte du monde devait en avoir un : or c'est ce plan que le premier chapitre de la Genèse explique, et nullement l'exécution des détails. Il faut donc voir dans la fameuse description une espèce d'ébauche, *a rough sketch,* plutôt qu'un tableau grandiose qui prétend faire passer sous nos yeux toutes les scènes de ce drame primitif. Ainsi le premier chapitre est la trame, l'esquisse dessinée à grands traits; l'histoire réelle, selon ce nouveau commentateur, ne commence qu'au second chapitre. — Cependant le 4e verset de ce chapitre dit expressément : « Telles sont les origines des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, quand l'éternel Dieu fit la terre et les cieux. »

Et pourquoi cette distinction? M. Challis semble oublier qu'il parle d'un Architecte tout-puissant, doué d'omniscience et d'omniprésence. Le Créateur n'aurait donc pas été capable de réaliser dans l'exécution, et sans tergiverser, le plan magnifique qu'il avait conçu? Il aurait donc rencontré des difficultés imprévues, et se serait vu dans l'obligation de modifier ses desseins, comme un constructeur inexpérimenté ou quelque général de hasard? Ce n'est pas nous qui nous plaisons à tirer ces déductions absurdes; elles ont été formulées tout au long par des critiques anglais. Pour nous, l'objection capitale, que le langage de la Genèse est clairement historique et affecte d'une manière absolue de donner un exact narré de la création, est assez puissante pour mettre à néant toutes les hypothèses plus ou moins ingénieuses qui s'évertuent à mettre la science et la tradition d'accord. Il faut, quoi qu'on en ait, s'en rapporter purement et simplement à la formule des auteurs des *Essays and Reviews* : quand un miracle est en désaccord avec la science, c'est au miracle à disparaître.

Ainsi, selon l'auteur, la Genèse *signifie* plutôt qu'elle ne décrit les phénomènes dont elle rend compte. Pour répondre aux objections des hommes de science qui labourent comme lui le champ si curieux et si fertile de la géologie, M. Challis a recours à des finesses, à des artifices qui peuvent bien éblouir, mais qui, malheureusement, ne résoudront aucune difficulté. Pour n'en citer qu'un seul exemple, la Genèse parle, comme d'une portion de l'œuvre du troisième jour, « de l'herbe portant semence, et des arbres fruitiers portant du fruit selon leur espèce; » la géologie, au contraire, démontre jusqu'à l'évidence que les arbres portant fruit n'apparaissent dans la création que longtemps après l'herbe portant semence. L'auteur explique cette contradiction qui, selon lui, n'est qu'apparente, en suggérant que les herbes pouvaient être

incluses, avec la Flore de la période carbonifère, dans l'œuvre du même jour, parce que cette Flore était *comprise* dans l'idée du développement végétal dont la formation de l'herbe était le commencement. Avec beaucoup d'autres, il admet que le *jour* du texte signifie une époque, un âge.

On peut aller loin avec cette méthode de déduction, sans précisément beaucoup avancer. D'ailleurs, les explications allégoriques ne sont pas nouvelles : Origène, Clément d'Alexandrie et le pseudo-Barnabas ont mis ce système en vogue, il y a bien des années. Que signifie l'*idée intérieure* d'un miracle? M. Challis, il ne faut pas l'oublier, n'exclut pas le miracle matériel; au contraire, il croit à la création réelle telle qu'elle est rapportée dans la Genèse; il prétend seulement qu'elle implique un sens *spirituel* ultérieur, un progrès continu, la mise à exécution du plan divin. Alors, pourquoi ne pas dire simplement avec les naturalistes que, si toutefois la création a jamais commencé, elle ne finit jamais et se continue à chaque heure du temps, à chaque pulsation de la nature? Pourquoi ne pas rendre « création » synonyme de « développement de la matière éternelle? »

Le savant professeur essaye tout aussi inutilement de faire accorder l'œuvre des six jours avec les phases et les relais indiqués par la géologie et les sciences modernes. Il se livre à des divagations assez étendues et fort incompréhensibles, sur le sens de la phrase qui dit que Dieu forma l'homme à son image; et sa dissertation sur ce sujet délicat nous rappelle involontairement le mot spirituel de notre grand et profond railleur : « S'il en est ainsi, dans tous les cas, l'homme le lui a bien rendu. » Nous plaignons sincèrement M. Challis, voyant qu'il se donne tant de peine pour prouver qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre la préexistence du mal et la non-existence de créatures capables de le comprendre. Nous devons encore relever l'assertion par laquelle il maintient que le don de toute herbe et de tout arbre, comme nourriture, ne doit pas être pris dans un sens exclusivement physique, puisque tous les végétaux ne sont pas comestibles; il faut donc, selon lui, déduire une signification ésotérique du texte, à savoir — que l'usage de pareilles plantes se rapporte à l'acquisition de connaissances. Ainsi, dans le plan de la création, une portion du 29e verset du premier chapitre de la Genèse aurait rapport à l'étude de la botanique. Nous aimerions presque autant l'explication d'un prédicateur de campagne qui, n'osant pas absolument nier les lois de la géologie, s'évertuait à prouver que Dieu pouvait bien montrer sa toute-puissance en créant le monde à sa manière, en dépit de ses lois.

Néanmoins, c'est un progrès incontestable en Angleterre, de voir discuter ces questions fondamentales sans passion ni présomption; et il faut rendre à M. Challis la justice de dire que, malgré son double titre ecclésiastique et universitaire, il ne descend pas aux acerbités de la polémique. Le raisonnement est la seule arme qu'il appelle à son aide; et sur ce terrain, les penseurs suivront volontiers les théologiens, quelque éloignés qu'ils soient de souscrire aux prétentions exprimées dans le passage suivant :

« L'Écriture sainte et la science moderne, loin d'être irréconciliables, parais-

» sent s'éclairer mutuellement. Ce n'est pas un symptôme défavorable que de
» nos jours de nombreux esprits recherchent une connaissance plus parfaite;
» et si ce mécontentement a son origine dans le contact des saintes Écritures
» avec les sciences physiques, il n'y a dans cette circonstance aucun sujet de
» crainte pour ceux qui n'ont pas à craindre la vérité. Ce n'est pas la vérité,
» c'est l'erreur qui court des dangers lorsqu'elle est soumise à l'épreuve. Loin
» d'être en antagonisme avec la vérité biblique, la science de la nature peut
» en devenir la servante, prête à l'aider quand le temps sera venu. Et elle ne
» le sera pas tant par une influence directe que par les indications qu'elle
» donne sur les principes qu'il faut appliquer en recherchant la vérité de Dieu,
» de quelque nature qu'elle soit, et sur l'esprit dans lequel il faut entreprendre
» une pareille enquête. »

Certes, la vérité finira par l'emporter sur l'erreur, et la science sur la superstition; il ne s'agit que de s'entendre sur ce qu'on appelle vérité.

HISTOIRE.

The life of Mahomet (La vie de Mahomet), *by William Muir, esq., Bengal civil service.* 4 volumes. Londres, 1861.

Une des revues les plus sérieuses de l'Angleterre (*the Westminster Review*) dit de ce livre, dont le dernier volume a récemment paru, que c'est la seule biographie anglaise de Mahomet qui ait de la valeur. Le savant orientaliste qui, par sa connaissance approfondie des langues savantes de l'Asie, a rendu des services éminents au gouvernement colonial auquel il est attaché, a suivi les deux anciennes autorités : Ibn Hisham Al Wackidi, abrégé par son secrétaire, et Tabari. Après le résumé remarquable du docteur A. Sprenger sur le fondateur de l'islamisme [1], il serait oiseux de discuter de nouveau quelques points de cette grande vie, sur laquelle la lumière commence à se faire en Europe.

Le chapitre final de l'ouvrage volumineux de M. Muir contient une appréciation du prophète arabe et de la religion qu'il a fondée. Comme tout homme grave qui puise aux véritables sources de l'histoire, l'auteur dédaigne d'appeler Mahomet un imposteur; il lui répugne d'adopter cette solution facile, par laquelle on cherche si souvent à se débarrasser des grandes figures problématiques dont le puissant génie a laissé une empreinte profonde dans les annales de l'humanité. Il dit avec raison : « Nous chercherions en vain, dans les pages de l'histoire profane, un parallèle à cette lutte de treize ans, pendant laquelle le prophète de l'Arabie, en dépit du découragement et des menaces, du

[1] Publié par M. E. Renan, dans la *Revue Germanique*, nº du 31 octobre 1860.

mépris et de la persécution, a maintenu sa foi inébranlable, prêché le repentir et annoncé les colères de Dieu à ses concitoyens impies. » — Mais pourquoi reprocher avec tant d'amertume à l'auteur du Koran sa cruauté, sa perfidie, sa sensualité et son hypocrisie? Comme si ces vices avaient été son partage exclusif. Les prophètes de l'Ancien Testament en étaient-ils donc toujours exempts? Dans tous les cas, si Mahomet parfois les dépasse, il n'a fait que continuer leurs traditions.

Quant à la religion elle-même, l'auteur applaudit à ses doctrines pures de monothéisme, à l'esprit de résignation qu'elle enseigne, à la charité, à la sobriété, aux égards pour les esclaves qu'elle prêche avec autorité. Néanmoins, au point de vue auquel il se place, la somme des maux l'emporte sur le bien, et parmi les défauts il compte la polygamie, le divorce, l'esclavage maintenu comme institution, l'intolérance et l'antagonisme constant au christianisme. Le dernier reproche a lieu de nous étonner; il est assez curieux qu'on fasse à l'islamisme un crime de son opposition à la religion la plus agressive qui fut jamais, de sa lutte contre le culte qui le provoquait sans cesse et le condamnait à la destruction dans ce monde et aux souffrances éternelles dans l'autre. A la tolérance éclairée des Maures en Espagne, les chrétiens iconolâtres et superstitieux de l'époque répondaient par le fer et le feu; les fervents et implacables catholiques ont tué la civilisation et éteint toutes les lumières de la science plutôt que de laisser debout une seule mosquée.

Les autres accusations sont peut-être mieux fondées, quoiqu'il faille admettre que Mahomet a beaucoup amélioré le sort des femmes non mariées en recommandant de leur laisser une part dans la succession paternelle. A tout hasard, il nous sied d'être modestes, car le christianisme est loin d'avoir détruit les vices sociaux dont on se fait une arme contre les musulmans : la pieuse Amérique a toujours des esclaves, et la chrétienne Angleterre regorge littéralement de prostituées, sans contredit la pire forme de polygamie.

Il était inutile, selon M. Muir, de fonder une religion nouvelle. Laquelle des communions existantes aurait donc mieux convenu au génie des Arabes? M. Carlyle ose déclarer ouvertement que le christianisme idolâtre ou métaphysique de l'époque n'était nullement préférable aux institutions de Mahomet. Avant la réformation, le christianisme, le catholicisme si l'on veut, mettait tous ses soins à entraver plutôt qu'à développer le progrès de l'intelligence humaine. Une corporation sacerdotale à la tête de l'humanité peut, il est vrai, discipliner l'esprit de l'homme, mais elle réussit au détriment de son essor, de sa liberté. Les Arabes qui, grâce au fondateur de leur culte, avaient évité cette constitution hiérarchique de l'Église, ont soigneusement préservé la lumière scientifique pendant que la barbarie envahissait presque tout le reste de l'Europe; ils furent les pionniers des connaissances physiques. Les humanistes allemands reçurent la science des juifs expulsés de l'Espagne, et les pauvres proscrits l'avaient eux-mêmes puisée aux écoles de Séville et de Cordoue. La civilisation musulmane fut très-réelle et très-vivace, là où les circonstances politiques lui permirent de se développer; elle succomba comme les civilisations

classiques de l'antiquité, aux coups irrésistibles portés par un fanatisme étroit et brutal.

Du reste, le livre de M. Muir est excellent, et ne pèche que par la faiblesse commune à presque tous les Anglais, qui se croient toujours appelés à venger le christianisme, avec lequel ils aiment à se personnifier. Nous aurions été surpris de ne pas voir Satan jouer un rôle dans une vie de Mahomet écrite par un chrétien orthodoxe. En Angleterre, les *suggestions sataniques*, cette explication si commode de tant de penchants vicieux, ont une haute importance dans la vie de tous les jours et servent à résoudre tous les problèmes mystérieux du cœur humain; il est donc logique d'appliquer la même méthode à l'histoire, dont bien des pages portent, sans contredit, la marque du génie du mal.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

French women of letters (Les femmes de lettres françaises), *by Julia Kavanagh.* 2 volumes, Londres, 1861.

Dans la vieille société française, la distinction des manières et l'éclat de la conversation, ces brillants attributs des femmes, exerçaient une influence pour ainsi dire prépondérante. Les hôtels de Rambouillet et les bureaux d'esprit jouent dans l'histoire un rôle qui n'est point sans importance. Shakspeare prétend que les bonnes actions d'un homme sont enterrées dans la tombe avec lui, mais que les mauvaises lui survivent. On pourrait dire tout le contraire des précieuses femmes savantes : leur afféterie et leur fadeur ont passé avec l'époque qui les vit naître, leur présomption a succombé sous le fouet impitoyable de Molière; mais leur finesse et leur exquise réserve n'ont pas manqué d'épurer et d'enrichir notre littérature. Voici le témoignage que leur rend la femme de lettres anglaise sur le livre de laquelle nous voulons appeler l'attention : « A la dépravation et au langage impurs, soit écrit, soit parlé, elles substituèrent le raffinement de la vertu et la délicatesse du bon goût. C'est à elles que nous le devons, si la littérature française de leur siècle peut, à quelques exceptions près, être lue sans honte dans le nôtre, et si, pendant que la poésie et la prose étaient presque également dissolues en Angleterre, elles étaient comparativement pures en France. » C'est un hommage de bon aloi que nous enregistrons avec reconnaissance.

Miss Kavanagh, quoique animée des meilleurs sentiments, n'a pas toujours été fort heureuse dans le choix de ses héroïnes. Convaincue que le roman est la forme de la littérature moderne qui exerce la plus haute influence, elle prend dix auteurs féminins de romans plus ou moins importants. Madame de Genlis, qui mourut en 1830, clôt la série ouverte par la fille adoptive de Montaigne,

mademoiselle de Gournay (1565-1645). *Alinda*, l'œuvre de cette précieuse, à bon droit condamnée à l'oubli, ne paraît avoir d'autre mérite que d'être le premier roman moderne écrit en français par une femme. La scène se passe en Parthie et le dénouement est des plus tragiques : c'est assez dire que la dame avait accès aux ruelles de l'hôtel de Rambouillet. L'auteur du « Grand Cyrus » et de « Clélie » suit tout naturellement l'inventrice du roman allégorique ; en Angleterre, où mademoiselle de Scudéry n'est sans doute connue que des érudits, sa biographie, suivie d'une analyse critique de ses ouvrages, avec de nombreux extraits, doit offrir un haut intérêt.

Madame de la Fayette, qui vient ensuite, commence une ère nouvelle, du moins en ce qui concerne « la Princesse de Clèves ; » elle écrit un roman sans allusions transparentes aux personnages historiques du jour, et s'applique à dépeindre une intrigue amoureuse. La quatrième sur la liste, madame de Tencin introduisit, dit l'auteur, dans le genre, « l'éloquence de la passion. » Certes, la mère de d'Alembert pouvait connaître par expérience ce que la passion a de plus ardent, car elle cherchait dans la composition littéraire un refuge contre l'abandon de ses amants, parmi lesquels elle avait l'honneur de compter Bolingbroke, le Régent, et jusqu'au cardinal Dubois. A la sœur du trop fameux abbé de Tencin succède madame Riccoboni (mademoiselle Mézières), qui fut d'abord séduite, puis abandonnée, par un noble anglais ; son infortune lui fit embrasser la carrière dramatique, et elle finit par épouser l'acteur Riccoboni. Miss Kavanagh parle du mérite brillant des contes publiés par cette dame, et nous en sommes réduit à la croire sur parole, car nous devons avouer que nous ne soupçonnions même pas l'influence de madame Riccoboni sur la littérature française. Les autres niches de la galerie sont consacrées à madame de Genlis, madame de Charrière, madame de Krüdener, madame Cottin et madame de Staël.

On le voit de reste, à deux ou trois exceptions près, un esprit de corps démesuré pousse la femme de lettres anglaise à s'exagérer la portée des héroïnes qu'elle a choisies pour sujets d'étude. Dans tous les cas, toutes ne brillent pas « par le raffinement de la vertu, ni par la délicatesse du bon goût. » En même temps, elle passe sous silence les femmes célèbres qui, dans le courant du dernier siècle, ont exercé une influence incontestable sur les idées et les destinées de la France et de l'Europe. Elle a pris un cadre trop restreint, et pour le remplir, elle saisit au hasard dans une foule quelque peu bigarrée ; la plupart de ses personnages ne valaient pas la peine d'avoir leurs traits reproduits par un pinceau délicat. Quelque plaisir que nous éprouvions à voir les étrangers étudier à fond notre riche littérature, nous ne voudrions pas que les Anglais pussent s'imaginer que mademoiselle de Gournay, madame de Tencin et madame Riccoboni sont les véritables représentantes, les interprètes les plus élégantes de l'esprit français.

Quoi qu'il en soit, l'influence des femmes s'est étendue jusque dans le siècle actuel et a survécu de longtemps à la société dont elle était une des expressions. Napoléon Ier persécutait madame de Staël et accordait une pension à madame

de Genlis. Les deux procédés se comprennent sans peine : l'une était la fille de Necker et l'amie des républicains libéraux ; quant à l'autre, les jeunes filles élevées à l'école de Paméla ne devaient pas donner le jour à des fils bien indépendants ou bien audacieux. Est-il vrai, comme M. de Tocqueville le prétend, qu'il ait été réservé au temps où nous vivons d'annihiler complétement cette influence jadis si vive, si bienfaisante? La question vaut la peine d'être discutée.

VOYAGES.

By-roads and battle-fields in Picardy (Chemins écartés et champs de bataille de la Picardie), *by G.-M. Musgrave*. Londres, 1861.

Voici un livre fort intéressant, écrit par un Anglais qui connaît la France depuis quarante-cinq ans, et qui déjà s'est fait remarquer par la publication d'un « Pèlerinage dans le Dauphiné. » Peu soucieux de rouler sur les routes impériales ou d'être emporté par les locomotives, comme la plupart des voyageurs, il suit les sentiers solitaires et parcourt les villages pittoresques de la Picardie. « La Picardie ! pays dont on n'entend jamais parler, si toutefois c'est encore un pays ; il a été annexé, absorbé, amalgamé, assimilé, ou quelque chose de ce genre, et maintenant, il n'y a plus rien à y voir. » — Néanmoins, l'auteur voit et décrit bien des choses : l'agriculture française et le mouton français, le camp de César et le donjon de Ham, des églises et des champs de bataille, des prêtres et des paysans. Ce qui nous a le plus intéressé, c'est de rechercher les impressions personnelles que ses voyages lui ont laissées sur les mœurs et le caractère des Français de nos jours. Comme tant d'autres étrangers, il remarque que la vieille gaieté gauloise s'est évanouie, et il se l'explique par les circonstances politiques :

« Par cette légère esquisse, il est aisé de voir l'effet du mécanisme politique » sur l'esprit et la vie de nos voisins. Je ne sais pas jusqu'à quel point mes » compagnons de voyage ont eu l'occasion de se former des opinions pareilles » aux miennes ; mais récemment rien ne m'a plus vivement frappé, en vivant » au milieu des Français de toutes les communions, que l'absence de cette » vivacité et de ce *sans souci* (sic), qui formaient jadis un contraste si remar- » quable avec notre propre gravité. On dirait qu'un nuage pèse sur eux tous. » Ils sont toujours disposés à garder bonne opinion d'eux-mêmes et de leurs » institutions, d'une façon abstraite ; mais comparé à l'Anglais, le *citoyen fran-* » *çais* (sic) me rappelle sans cesse le vers bien connu de Pope :

« On *n'est* jamais heureux, mais on *va* toujours l'être. »

» Et cet espoir, qui vit éternellement dans la poitrine humaine de l'impérialiste,

» du royaliste et du républicain, c'est : que le bon temps pourrait bien enfin » venir. Regardons-les et profitons par l'observation des fautes que tous ont » commises, apprenant — *ex illis ducere exemplum,* et à d'autant plus appré- » cier, avec une gratitude toujours croissante, les avantages qui seuls nous » ont donné l'ascendant. »

THÉODORE KARCHER.

BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE

PHILOSOPHIE MÉDICALE

***Ensayo de medicina general*, ó sea *De filosofia médica*, por *Don Matias Nieto Serrano*. Madrid, 1860, 1 vol. in-8.**

Ce volume, très-gros, un peu trop à mon gré, est gonflé de métaphysique et bourré de généralités. L'auteur n'a voulu faire qu'un essai, s'il faut en croire le titre; mais une fois entré en matière, le courant l'a entraîné, je ne dirai pas dans l'abîme, pour être indulgent, car il faut se garder de décourager les navigateurs hardis qui, montés sur un frêle esquif, s'aventurent en plein Océan. On ne navigue pas d'ailleurs sans boussole, et le docteur Nieto Serrano en a une qu'il répute excellente, non sans se faire illusion. Ce grand mot de philosophie médicale l'a séduit, ébloui, et il l'a inscrit en tête de son livre, peut-être à tort; car la philosophie scolastique, servant de base à des dissertations sur la médecine, ne représente nullement, pour ceux qui savent et raisonnent, la philosophie médicale.

Celle-ci, à parler exactement, — et le langage scientifique ne saurait pécher par excès d'exactitude, — n'est point du tout l'application de la métaphysique aux généralités de l'art médical, mais l'ensemble des principes et des lois qui sont le point de départ et la règle de coordination des faits généraux, sans lesquels la médecine n'aurait point un caractère scientifique, ni une circonscription bien définie dans le domaine des connaissances. Ces faits généraux sont indépendants des systèmes, lesquels ne sont, à vrai dire, que les interprétations diverses qui en ont été données.

Les systèmes, dont M. Nieto Serrano a présenté une analyse telle quelle, dans un appendice très-étendu, doivent être considérés comme les variations apparentes de l'art médical à travers les vicissitudes de son évolution; mais ces variations, très-curieuses à observer et très-importantes à noter dans le mouvement général de l'esprit humain, laissent inaltérable le fond même de l'art. Celui-ci reste ferme sur les fondements de l'expérience, et, sous le nom d'empirisme; prenant ce mot au sens rigoureux, — il répond, dans tous les temps, aux exigences de la pratique.

Cette considération est importante dans l'examen du passé, utile aussi

pour la plus claire intelligence du présent, capitale dans la question si controversée de la certitude médicale.

L'amour des généralités me semble avoir détourné tant soit peu M. Serrano de la compréhension vraiment philosophique et réelle de cette question maîtresse; et je m'explique ses écarts, sans prétendre ni les justifier, ni les excuser, par une préoccupation vicieuse, qui l'a saisi au commencement et ne l'a point abandonné avant la fin de son *essai*. Cette préoccupation est commune à la plupart des médecins, et ceux-là surtout n'y échappent guère qui se laissent aller aux séductions de la métaphysique, sans s'inquiéter de la réalité présente, ni des enseignements de l'histoire; deux éléments précieux, dont la combinaison produit la critique.

L'erreur de M. Serrano et de la forte majorité de ses confrères en philosophie médicale, c'est de croire que la médecine est une science. Non, la médecine n'est point une science, elle n'en a point le caractère ni les allures. La médecine est un art qui poursuit un résultat concret et un but pratique; elle n'a jamais été, ne sera jamais autre chose, et s'obstiner à la dénaturer, soit par insuffisance, soit par faiblesse, c'est lui rendre un pauvre service; car en bonne logique, ils seront toujours battus par leurs adversaires, ceux qui, sous prétexte de rehausser la médecine, la font ce qu'elle n'est point.

L'art médical repose sur un ensemble de sciences auxiliaires, vicieusement dites accessoires, et il dépend immédiatement d'une science de date récente, qu'on appelle biologie, bien nommée, puisqu'elle traite des phénomènes et des lois de l'organisation. La médecine n'est qu'une branche, ou mieux, une application de la biologie, et c'est de celle-ci qu'elle emprunte le caractère scientifique, qu'elle tend à acquérir de plus en plus, et qui lui a été refusé tant qu'elle n'a pas eu de base certaine.

De tout cela M. Nieto Serrano n'a pas dit un mot, et cette négligence est fâcheuse; car c'est de quoi précisément il devait être question dans un livre qui s'intitule, sans trop de raison, Philosophie médicale. La médecine est émancipée, depuis qu'elle a pour point d'appui et pour fondement solide une science ayant, comme toutes les sciences, des principes irréductibles et des lois certaines; si bien que, en bonne philosophie médicale, les systèmes doivent disparaître, ne s'étant produits, chacun en son temps, que faute d'une base inébranlable; et ils ne se sont produits sous des influences diverses qu'en tant qu'ils préparaient l'avenir, représentant, les uns plus, les autres moins, une base provisoire.

Il est plus que probable que de toutes ces choses, que je ne puis ici qu'indiquer brièvement, M. Nieto Serrano n'a rien vu, et je le regrette en vérité, car dès lors son livre devient inutile pour ceux qui voient clair dans le passé, par la comparaison qu'ils en font avec le présent.

Assurément, la métaphysique est un agréable passe-temps pour les curieux qui ont du loisir, et qui goûtent l'ontologie un peu plus que ne faisait Broussais. Nous estimons néanmoins que les hommes de sens, et en particulier les médecins, doivent s'attacher à la réalité, et voir, autant qu'il leur

est donné, les choses telles qu'elles sont. Telle est la vraie philosophie, selon la juste remarque de Buffon.

Il est regrettable que M. Nieto Serrano, dont la bonne volonté ne manque guère que d'une direction meilleure, n'ait point adopté la devise du grand naturaliste. Avec les connaissances qu'il possède, il eût pu mettre dans son livre tout ce qu'on est surpris de n'y pas trouver, et si le contenu eût répondu au titre, nous serions très-heureux d'annoncer un véritable essai de philosophie médicale. La tentative est à reprendre, et nous souhaitons que M. Nieto Serrano recommence, sans se décourager, et qu'il soit plus heureux : s'il veut nous en croire, sa nouvelle entreprise ne lui coûterait pas plus de peine que celle qu'il vient de tenter, et pour la mener à bien, il pourrait sans inconvénient renoncer à cet amour exagéré de la conciliation, qui n'est au fond qu'un éclectisme mal déguisé.

LITTÉRATURE

La Satira Provensal. Discurso leido al claustro de la Universidad central, por *Don José Coll y Vehi*, al recibir la investidura de Doctor en la Facultad de Filosofia y Letras. Madrid, imprenta de Rivadeneyra. 1861. Petit in-4° de 200 pages.

Ce volume se recommande par deux qualités également rares : le jugement droit et l'érudition solide. Dès les premières pages l'auteur se révèle tel qu'il est, un savant consciencieux et doué de l'esprit critique. Il n'y a rien à reprendre chez lui, sauf quelques courtes déclamations et lieux communs, qui étonneraient de sa part, si l'on ne savait, par le titre même de l'ouvrage, que ces choses superflues doivent être mises sur le compte de la nécessité et des circonstances. De fait, le travail très-consciencieux de M. Coll y Vehi a été, sinon conçu, du moins exécuté en partie de manière à pouvoir être lu en public, devant une assemblée accoutumée aux discours d'apparat et aux phrases retentissantes. En autres termes, M. Coll y Vehi a écrit son étude sur la satire provençale pour être reçu docteur ès lettres, et l'usage établi en Espagne veut que le candidat au plus élevé des grades académiques vienne en grande pompe, le jour désigné pour sa réception, lire ou déclamer, en présence d'un auditoire choisi, un discours dans les formes, une pièce d'éloquence sur tel sujet qu'il lui aura plu.

Ces compositions de rhétorique dispensent d'élaborer péniblement une thèse ou deux, suivant la tradition de la plupart des universités européennes, et les aspirants au doctorat, soumis ailleurs à des épreuves sérieuses et parfois très-rudes, se contentent en Espagne de faire parade d'une oraison magnifique, à laquelle il est répondu par un autre morceau de même étoffe, à la grande satisfaction des invités. De la sorte, les choses se passent à peu près comme dans les séances solennelles d'Académie, et le nouveau docteur sort de la salle des actes ou de l'amphithéâtre sans avoir donné

des preuves bien évidentes de capacité ou de savoir, car il n'y a point, à vrai dire, discussion ou soutenance; si bien que la réunion publique à laquelle sont convoqués les docteurs de toutes les facultés, pour saluer un nouveau confrère, n'est en réalité qu'une formalité banale et une élégante cérémonie.

On conçoit que, dans une pareille organisation universitaire, le désir de briller et les facilités que l'on a de le satisfaire à peu de frais augmentent singulièrement le nombre des docteurs; aussi, les docteurs se comptent-ils en foule, et trop souvent leur vanité outrée donne l'exacte mesure de leur insuffisance. Il faut donc distinguer soigneusement entre les docteurs qui n'ont que leur diplôme, — c'est la très-grande majorité, — et ceux qui, ayant du mérite et du savoir, prennent un certificat dont ils auraient pu se passer : de même qu'on faisait, il y a trois siècles, une différence entre un docteur de Salamanque ou d'Alcala, et un docteur de Sigüenza ou de toute autre faculté d'un ordre infime; de même aujourd'hui, à l'université centrale de Madrid et dans les autres centres de l'instruction supérieure, il est prudent et légitime de distinguer les gradués qui se contentent d'un simple discours, de ceux qui, pour obtenir le grade demandé, présentent une thèse, c'est-à-dire une question sérieuse ou difficile, consciencieusement étudiée et traitée avec les développements convenables.

Jusqu'à ce jour, on ne compte que deux docteurs, à la faculté des lettres de Madrid, qui aient renoncé à la facilité du discours d'apparat pour aborder résolûment les difficultés d'une thèse capable de soulever une discussion savante. Le premier novateur, celui qui a ouvert et montré le chemin, est un Aragonais de mes amis, M. Toribio del Campillo, doué de la patience de l'érudit et de l'esprit d'investigation. M. del Campillo a donné l'exemple par un excellent travail de recherches critiques sur les poëtes provençaux des XIIe et XIIIe siècles, et plus particulièrement sur l'auteur véritable du poëme de la guerre des Albigeois. M. Coll y Vehi, un Catalan, a pris son sujet dans le domaine exploré par son unique prédécesseur.

En rapprochant les noms et les travaux de deux auteurs qui suivent une carrière commune, — ils sont l'un et l'autre bibliothécaires, — nous constatons, non sans plaisir, que des esprits curieux et sagaces remontent aux origines obscures de la littérature provençale et déterminent avec quelque précision le caractère et l'influence de cette poésie un peu artificielle des Troubadours, dont les traces sont visibles en Espagne, jusqu'à la fin de la période dite moyen âge. L'Aragon et la Catalogne étaient en communication constante, je devrais dire en communion, avec la Provence et le Languedoc, et c'est par l'intermédiaire des Catalans et des Aragonais que la gaie science pénétra jusqu'au cœur de la Castille.

Indépendamment de ces relations entre peuples voisins, qui supposent un échange de sentiments et d'idées, un vrai commerce littéraire, l'étude de la littérature provençale ou limosine intéresse de très-près les peuples

de langue novo-latine, et l'Espagne plus que tous les autres, car c'est en Espagne que l'on trouve en plus grand nombre des dialectes distincts, mais de souche commune, soumis tous inégalement, mais incontestablement, aux influences de la culture provençale. Donc toute tentative sérieuse d'exploration dans un domaine, encore assez peu connu en Espagne, mérite encouragement et faveur.

M. Coll y Vehi a fait mieux qu'une tentative, et sa thèse est une étude sévère sur les caractères et les tendances de la satire en Provence. Il est entré familièrement dans le cœur du sujet, ses textes à la main, et non content de rappeler des noms et des dates, il a montré les poëtes allégués dans leur milieu, c'est-à-dire dans cette société raffinée et corrompue dont ils restent les fidèles représentants. Parmi eux, il en a distingué deux qui dominent tous les autres et les résument en quelque sorte : Bertrand de Born et Pierre Cardinal, dignes en effet d'appeler l'attention, par la vérité frappante de leurs tableaux d'un état social qu'ils envisageaient de façon différente, mais qu'ils ont tous les deux merveilleusement reproduit. Le premier était une espèce de brigand, le second un misanthrope très-virulent dans ses satires. Ils ne donnent pas, non plus que les autres poëtes d'avant ou d'après, une haute idée de cette époque agitée et confuse ; et quand on les lit attentivement on est tout surpris de voir tomber une à une les illusions qu'on a tort de se faire sur les prétendues coutumes chevaleresques de ces temps de désordre.

Chevaliers, clercs et dames ne s'y montrent guère à leur avantage, et l'on n'a pas meilleure opinion de la plupart de ces rimeurs, connus sous le nom très-poétique de Troubadours, et tout à fait dignes pour la plupart de leur entourage. Dans ces temps heureux, dont le souvenir a provoqué tant d'extravagances dans les arts et dans les lettres, la chevalerie, la galanterie, la religion, la poésie sont des noms qui représentent précisément le rebours de ce qu'ils signifient; il les faut traduire par brigandage, débauche, persécution et simonie; les vers qui redisaient tout cela, soit pour approuver, soit pour maudire, n'étaient point les échos de la voix populaire, et c'est pourquoi cette littérature des Troubadours, toute d'artifice, mais qui se maintenait par tradition dans une période transitoire, est morte et disparue sans retour, dès que la société moderne s'est dégagée de la confusion des mœurs barbares et corrompues. M. Coll y Vehi n'a point négligé les considérations de cette nature, et comme elles sont importantes, nous les reprendrons un jour pour les développer.

J. M. G.

BIBLIOGRAPHIE ITALIENNE

Opere inedite di Francesco Guicciardini (*Ricordi politici e civili*).

On a publié à Florence, il y a quelque temps, trois volumes inédits du grand historien Guichardin, d'un puissant intérêt, l'un sur l'histoire de Florence, l'autre sur les principes du gouvernement florentin et sur les moyens de l'améliorer; le troisième, composé de divers fragments sur la politique de son temps, d'un commentaire sur les études de Machiavel relatives à Tite-Live et de pensées morales et politiques. Nous reviendrons sur les deux premiers volumes où sont exposées fort au long les idées politiques de Guichardin, et où l'on peut voir ce que c'était qu'un aristocrate constitutionnel et libéral au commencement du XVI[e] siècle en Italie. Il y a à faire entre ces deux volumes et les commentaires de Machiavel sur Tite-Live des rapprochements non-seulement très-curieux au point de vue littéraire et historique, mais encore très-instructifs au point de vue de ce que nous appelons aujourd'hui la théorie constitutionnelle. Quoiqu'ils fussent l'un et l'autre soumis à l'influence des circonstances, surtout Guichardin, leur grand esprit les élève au-dessus de leurs passions et de celles de leur temps, et saisit souvent la vérité dans toute sa profondeur.

Le volume que nous signalons aujourd'hui au lecteur n'a pas l'intérêt historique des deux premiers, car le commentaire sur les *décades* de Machiavel ne fait que répéter plus sommairement ce que Guichardin développe abondamment dans ses dialogues sur le gouvernement de Florence; son originalité consiste dans les *pensées politiques et civiles*, analogues aux *Pensées* de Pascal et de la Rochefoucauld. Les pensées de Guichardin ont le plus souvent un caractère général, et sont d'un vrai moraliste, mais on y suit, plus que dans Pascal et même que dans la Rochefoucauld, la préoccupation de l'intérêt particulier et personnel. Guichardin a eu des passions, des mécomptes, des désillusions, comme l'amant de madame de Longueville, mais il n'a pas su aussi bien s'en détacher, du moins en apparence. Sous ce rapport ses pensées seront utiles à sa biographie et montreront plus à nu le fond de son âme. En somme, si Guichardin fut un ambitieux qui sacrifia plusieurs fois son honneur à sa fortune, toutefois on voit que, dans le secret de son âme, il en éprouvait quelques remords, et que ses sentiments cachés étaient en lutte contre son ambition. Nous ne parlons pas de ses nombreuses maximes sur l'ingratitude des princes, qui peuvent être regardées comme l'expression de sa rancune, mais de celles où il laisse parler ses regrets et sa mélancolie sans amertume. Par exemple, après avoir reconnu le gouvernement usurpateur des Médicis, il avoue que « cette chose lui pèse et qu'il y a perdu beaucoup de cette fleur de renommée qu'il aurait conservée en jouant plus grand jeu. » Ailleurs il proclame, presque dans le style de Bossuet, le néant des grandeurs humaines : « J'ai désiré, comme font tous les hommes, l'honneur et la fortune, et j'ai obtenu souvent au delà de ce que j'avais désiré et espéré, et

néanmoins je n'y ai jamais trouvé cette satisfaction que je m'étais imaginée; chose, à bien la considérer, très-puissante à rabaisser la vaine cupidité des hommes. » Cependant il ne croit pas au désintéressement de ceux qui ont quitté les places et les honneurs par détachement des choses de ce monde : « parce que, dit-il, l'expérience montre que presque tous, s'il leur est offert une humble ouverture à rentrer dans leur vie première, abandonnent le repos tant loué et se précipitent avec furie comme le feu s'attache aux objets gras ou secs. » Guichardin disgracié désirait donc encore les honneurs, toutefois il n'avait nullement l'intention de les reconquérir par une conspiration ou une révolution. Quant aux conspirations, sa prudence l'en l'éloigne : « Les conspirations ne peuvent se faire sans complices et par conséquent sont très-dangereuses, parce que la plupart des hommes étant imprudents ou méchants, on court trop de dangers à s'associer à des personnes de semblable sorte. » Quant aux révolutions, le profit ne lui paraît pas proportionné aux dangers : « même en réussissant on n'obtient qu'une récompense toujours moindre que celle qu'on s'était attribuée d'avance. »

Somme toute, Guichardin pense qu'il n'y a qu'une position véritablement digne d'être poursuivie; c'est celle de pape ou de prêtre. « Si les hommes voyaient les grandeurs autrement que par leurs superficies, ils les désireraient moins, excepté une seule par laquelle les hommes sont honorés, révérés, adorés, au point qu'ils paraissent devenir presque semblables à Dieu. » Pour saisir l'amertume ironique de cette maxime, il faut mettre à côté quelques-unes de ses pensées sur les prêtres de l'Église et se souvenir que celui qui parlait ainsi avait été un des serviteurs et un des confidents du pape. « Je ne sais à qui déplaît plus qu'à moi l'ambition, l'avarice et la mollesse des prêtres, tant parce que chacun de ces vices est odieux en soi, tant parce que chacun d'eux et tous ensemble conviennent peu à celui qui fait profession de vivre en Dieu, et encore parce que ce sont des vices si contradictoires qu'ils ne peuvent tenir ensemble que dans une nature tout à fait contre nature. Néanmoins le rang que j'ai eu chez plusieurs *pontifes m'a forcé à aimer, pour mon bien particulier, leur grandeur*. Si ce n'eût été cette déférence, j'aurais aimé Martin Luther autant que moi-même, non pour me délivrer des lois de la religion chrétienne, telle qu'elle est interprétée et entendue communément, mais pour voir ramener cette bande à sa condition, c'est-à-dire à vivre sans vices ou sans autorité. » Ainsi voilà avec quelles invectives les serviteurs du pape, qui connaissaient les secrets de Rome, parlaient de l'Église; ce n'est pas de la part de Guichardin une simple boutade; il revient sans cesse sur ce sujet et toujours avec une violence et une amertume de style signes d'une haine profonde et sincère : « A considérer bien l'origine des États, tous sont violents, et de cette règle je n'excepte pas l'empereur et moins encore les prêtres. *La violence de ceux-ci est double*; car ils combattent avec les armes temporelles et les spirituelles. » Enfin, dans une de ses dernières pensées, il associe la délivrance de l'Italie à l'abaissement de l'Église romaine : « Trois choses je désire voir avant ma mort, mais, encore que je vive beaucoup, je doute en voir aucune : la république bien ordonnée dans ma cité, l'Italie délivrée de tous les barbares, le

monde délivré de la tyrannie de ses prêtres. » Nous supprimons l'épithète trop énergique pour notre délicatesse.

On se demandera qu'a fait Guichardin pour délivrer le monde de cette tyrannie, il nous le dit lui-même : *son bien particulier* ne lui permettait qu'une haine secrète, puis son caractère orgueilleux, son esprit dédaigneux le portaient au mépris de la race humaine, qu'il regardait volontiers comme un troupeau docile au joug. « Ne combattez jamais contre la religion, ni contre les choses qui paraissent dépendre de Dieu, parce que cet objet a trop de force sur l'esprit des sots ! » Il y a dans cette maxime quelque chose de vrai, mais que fût-il arrivé si telle eût été l'opinion de ce Martin Luther que Guichardin aimait autant que lui-même ? La moitié du monde n'eût pas été délivrée de ce que le grand historien appelle « la tyrannie de ses prêtres ! »

E. MARON.

Dans un article sur « l'Intolérance, » le disciple de Jésus-Christ — *Revue du Protestantisme au* XIXe *siècle* — accuse en ces termes une différence notoire :

« Le monde protestant, sous l'aspect des croyances, peut se diviser en deux grandes fractions.

» L'une, d'accord sur ce point avec Rome, pense que, pour les hommes sans distinction, la connaissance de la révélation chrétienne et la foi dans cette révélation ont été, sont et seront toujours des conditions indispensables au salut. Elle juge la félicité céleste impossible, à moins de la possession préalable, en cette vie, d'une croyance orthodoxe, c'est-à-dire conforme aux principes déterminés par l'autorité pure et sans mélange du Maître. Dans le sein même de l'Église protestante, elle fait dépendre la justice et la sainteté du croyant de l'adhésion par lui donnée à d'anciens dogmes dont elle exige la reconnaissance, tels que la souveraineté du nombre en matière de foi, la constitution trinitaire de Dieu, la prédestination des événements futurs, la restriction du salut aux élus, la corruption totale de la nature humaine, l'impuissance de l'homme pour le bien, l'inutilité de ses bonnes œuvres, l'éternité des châtiments infernaux.

» L'autre parti regarde, au contraire, comme admissibles au bénéfice de la rédemption, ceux qui, forcément et sans le vouloir, avant ou depuis l'Évangile, au sein de la chrétienté ou en dehors d'elle, en auront ignoré l'existence, ou seulement la vérité. Sa doctrine ouvre le ciel à la bonne foi des Chrétiens grecs et romains, des Païens *même*, en un mot, *de tous* les hommes à qui *nulle occasion ne fut offerte* de reconnaître l'erreur et de sonder le vide de leurs symboles moins élevés, moins intellectuels et spirituels que le sien. Et quant aux nuances réformées, sans davantage exclure aucune dissidence de la faveur de l'Être suprême et de la béatitude finale, *il accorde cependant la préférence à l'opinion* qui voit le progrès possible dans la foi, qui veut l'interprétation pleinement libre, qui

n'accepte aucune définition de la divinité par l'esprit de l'homme, aucune entrave providentielle à la liberté morale, aucune perversité native, aucune incapacité radicale à l'égard des vertus et de la sanctification qu'elles entraînent. Il ne peut croire non plus que la damnation définitive, irremédiable de la créature soit compatible avec l'équité sans bornes et la parfaite bonté du Créateur. »

Ce protestantisme libéral n'est autre, dans son principe, que la liberté morale, religieuse et intellectuelle. Ce qu'il demande, la philosophie l'a réclamé avant lui, elle le réclame avec lui, elle le réclamerait après lui. Mais si nulle doctrine n'a le monopole du salut, si le salut est à tout homme de bonne foi, n'importe sa croyance ou ses doutes, il ne faut plus parler d'orthodoxie : tout homme est orthodoxe pourvu qu'il soit sincère.

Il faut que M. Fraissinet, l'auteur de l'article en question, aille jusque là, ou bien qu'il remonte, de conséquence en conséquence, jusqu'à l'Église infaillible.

Il ne le fera pas, mais il a tort, selon nous, dans sa réponse à M. Guizot, intitulée « la vraie Église est la vraie société chrétienne » — de vouloir fonder l'Église sur le suffrage universel. De là aux conciles, et des conciles au pape, il n'y a pas loin. Le suffrage individuel, voilà le fondement de l'Église protestante; l'association, voilà sa forme. Par le suffrage universel, on va aux majorités, et la conscience, le monde religieux ne sauraient, à l'instar du monde politique, être régis par la loi des majorités. M. Fraissinet ne le voudrait pas plus que nous, et c'est précisément pour cela que nous lui signalons le danger du mot qu'il emploie en des matières où la chose ne pourrait aboutir qu'à la ruine du protestantisme.

C. D.

LOWEL-PUTNAM

M. le Dr Guépin, de Nantes, vient d'écrire, en quelques pages simples et touchantes, la courte biographie d'un jeune officier américain, William Putnam, tué récemment à la bataille d'Edwards-Ferry. C'est avec une sollicitude presque paternelle qu'il a rappelé tous les détails de cette vie, commencée au milieu de tout ce que la fortune, la considération publique, la culture de l'esprit, les plus nobles exemples peuvent donner d'encouragement et de bonheur, et tragiquement terminée dans un combat sans gloire. Je voudrais que cette biographie pût être lue par tous ceux qui se sont formé une idée de l'armée américaine d'après les ironiques récits de M. Russell, le correspondant du *Times*; je voudrais leur montrer Putnam, quittant l'Université de Cambridge, se présentant devant sa mère et lui annonçant, sans paroles et par un simple regard trop facilement compris, la résolution qu'il venait de prendre, puis la quittant en lui disant : « Vous savez, ma mère, qu'il est facile de mourir pour la cause que je vais servir. » Car, dès le premier jour, il avait fait son sacrifice, il avait le pressentiment d'une fin prochaine; et quand, frappé d'une balle dans ce combat où un corps fédéral franchit le Potomac en face de forces supérieures, il vit le chirurgien courir à lui : « Je suis frappé à mort, » fut sa première parole; « il y en a ici d'autres que vous pourrez sauver. — Nos hommes, ajoute-t-il, ont tous fait leur devoir et se sont héroïquement conduits. »

Je me rappelle d'avoir vu, à la dernière exposition, la statue en bronze d'un simple soldat mort en Italie, d'un Polonais, dont je regrette d'oublier le nom; je ne sais si les connaisseurs ont admiré cette œuvre; pour ma part, elle m'a ému chaque fois que je l'ai contemplée; le sculpteur avait, à mon sens, retrouvé cette expression solennelle et décente de la douleur, dont l'art antique avait le secret. C'est ainsi que revient à ma pensée le jeune officier américain, que j'avais connu enfant, puis jeune homme, déjà grave, partagé entre des affections tendres, presque passionnées, et les plus sérieuses pensées, avec un visage rêveur qui rappelait les mots du poëte : *Jam pallida morte futurâ*. Il y a, pour l'orgueil de l'esprit, quelque chose d'humiliant dans la pensée que l'héroïsme, le sacrifice volontaire, le courage, ne suffisent pas à faire des armées : il y faut autre chose, l'organisation qui cimente les volontés individuelles et fait disparaître l'homme dans le bataillon; quand ces machines vivantes s'entre-choquent, on ne compare pas, on compte les victimes : et les vainqueurs sont toujours ceux que l'insolente histoire proclame les héros.

Aug Laugel.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les détracteurs quand même de la démocratie américaine, les amis improvisés de la perfide Albion en seront pour leurs frais encore cette fois. Ce peuple qu'on nous dépeignait comme un ramassis d'énergumènes, et qui devait pousser son gouvernement à la plus téméraire des aventures, il s'est de lui-même arrêté sur la pente; il a, seul, et de ses propres mains, enrayé de redoutables passions. C'est là un acte de liberté, un acte de raison qui l'honore et doit le grandir aux yeux de tous ceux qui sont capables de comprendre ce qu'il y a dans une pareille résolution de sagesse et de force.

On peut dire que les Américains du Nord, en rendant les prisonniers, ne font que se conformer à leur propre jurisprudence touchant le droit des neutres. Cela est vrai. Mais qu'on n'oublie pas que le gouvernement américain était mis en demeure de satisfaire, sous un bref délai, à cette jurisprudence méconnue par le capitaine Wilkes; qu'on n'oublie pas que la sommation venait d'un peuple qui jusqu'à ce jour avait méconnu et outragé en maintes circonstances ces mêmes droits, au nom desquels il réclamait une prompte réparation. Qu'on n'oublie pas surtout que le Nord est en guerre avec le Sud; que cet état de choses, déjà très-prolongé, a surexcité au plus haut point l'amour-propre, la colère, la défiance et la susceptibilité des populations, et que — à tort ou à raison — l'Angleterre était particulièrement suspectée de nourrir pour les rebelles du Sud des sympathies insidieuses, entées sur un levain de jalousie à l'encontre de la république américaine, et n'attendant qu'une *occasion* pour se donner carrière.

C'est dans ces circonstances, c'est au milieu d'un peuple enflammé par la guerre que l'ultimatum anglais est brusquement tombé. En tenant compte de l'état des esprits des deux côtés de l'Océan, de la fierté presque brutale des

Américains du Nord ; en songeant que le gouvernement de Washington est plus qu'aucun autre en proie à la majorité, et que cette majorité, alors à l'état incandescent, pouvait, sans autre délibération, relever le gant qui lui était jeté, et noyer, écraser toute prudence sous l'avalanche de ses colères : en songeant à tout cela et à mainte autre circonstance de mauvais augure, il était difficile aux esprits les plus calmes, aux cœurs les plus désintéressés de ne point redouter un choc aussi prompt que terrible.

Cependant nous n'avons pas voulu désespérer, et, sans nous aveugler le moins du monde sur les vices et les emportements de la démocratie américaine, nous avons écouté la voix qui nous avertissait que ce peuple d'où sortirent les Washington, les Jefferson, les Franklin, les Channing et les Parker, devait tenir encore de la sagesse en réserve, et qu'à moins d'avoir renoncé à toute intelligence de sa situation actuelle et du but qu'il poursuit en luttant contre l'insurrection du Sud, à moins surtout d'avoir répudié tout sentiment de justice envers lui-même, envers son passé qui lui commandait de réparer solennellement l'erreur d'un des siens, il ne pouvait se précipiter en casse-cou dans les aventures les plus incertaines, et couvrir de son propre outrage les infractions antérieures de l'Angleterre au droit des pavillons neutres. Il s'est donc consulté, ce peuple, et il a fait la réponse qu'il devait faire; il a accordé une réparation légitime à l'Angleterre. C'est là un grand acte que l'histoire vient d'enregistrer à son profit ; un acte qui, tout en raffermissant la réputation de la jeune république, aura cette double conséquence de lier l'Angleterre, par le fait même de la réparation accordée, à la jurisprudence internationale qui est au fond de cette réparation, et de diriger vers le Nord, qui a donné ce spectacle d'une nation maîtresse d'elle-même, le courant des sympathies européennes, dont l'indécision pouvait d'un jour à l'autre être exploitée à l'avantage du Sud par les intérêts exclusivement mercantiles. En remportant cette victoire sur lui-même, le Nord l'a remportée sur le Sud : celui-ci a dû sentir que c'est là le commencement de sa défaite et que son adversaire, en obéissant sans condition au droit, à la raison et à la liberté, a mieux fait que de réaliser un blocus matériel, qu'il a isolé la cause du Sud, l'exécrable cause de l'esclavage, par un blocus moral dont elle ne pourra triompher.

Aujourd'hui le Sud est perdu, en tant que soutien de l'esclavage, il ne l'est point pour la liberté et la constitution future des États-Unis : car nous persistons à croire qu'un parti se formera dans ses régions contre l'esclavage, et qu'à chaque étape du Nord sur les territoires ennemis, l'on verra tomber pièce à pièce le régime despotique et la terreur qui, sans nul doute pour nous, comprime dans les provinces méridionales une partie déjà notable de l'opinion. Les incertains se décideront, les timides oseront parler et agir, et le branle une fois donné dans les provinces limitrophes, les planteurs resteront seuls en présence d'une inévitable défaite. Pour avoir cause gagnée dès maintenant, le Nord n'a qu'à marcher avec son véritable drapeau : il avancera d'un pas ferme et assuré. Qu'il mette à sa tête la vérité en même temps que l'équité, dont elle est inséparable. Sa devise est indiquée, elle doit maintenant se présenter sans nuage à ses yeux : émanci-

pation des esclaves, mais sans la révolte des esclaves; émancipation par la rançon, fruit du travail et servant à indemniser les planteurs. Que le Nord prenne les noirs sous son égide, mais que ce soit pour substituer, par tous ses efforts, à l'émancipation par les massacres et le pillage, vers laquelle l'obstination des planteurs tend à pousser cette guerre, les perspectives du travail libre à la situation actuelle. Si le Nord veut cela, si le Nord dit cela, rien ne prévaudra contre lui. Le temps de sa victoire peut être plus ou moins prochain, — la certitude de vaincre est dans la force de son bon droit. De cette lutte pour la liberté au moyen de la justice, sortira une Amérique régénérée, purifiée, animée d'un souffle nouveau, d'un large souffle régénérateur qui passera les mers, et qui, dans la patrie même de Washington, élèvera le niveau des intelligences, des cœurs et des volontés que le maintien de l'esclavage tendait à trop abaisser.

Nous sommes de ceux que réjouit tout signe d'un rapprochement quelconque entre les peuples. C'est donc avec plaisir que nous avons appris les négociations entamées entre l'Italie et la France pour la conclusion d'un traité de commerce.

Que ne peut-on abaisser en même temps les barrières politiques et détruire le rempart qui s'élève à Rome entre les deux peuples, les rendant étrangers, menaçant de les rendre ennemis s'il ne tombe pas bientôt! On a parlé récemment d'une réunion d'évêques dans la ville « sainte » à l'occasion de quelques missionnaires japonais à canoniser; l'on eût profité de la circonstance pour déclarer le pouvoir temporel constitutif dans l'Église et le consacrer définitivement comme un dogme. Si la papauté cherche une pierre pour son tombeau, c'est là qu'elle la pourrait trouver. Mais il paraît aussi que le gouvernement français, par l'intermédiaire de M. de Lavalette, aurait vivement insisté pour que cette sorte de concile n'eût pas lieu.

Le ministère est toujours sur le gril à Turin, mais c'est que l'Italie tout entière s'y trouve avec lui. Quoi d'étonnant si elle s'agite? Gare les sauts de carpe à la Garibaldi!

Le roi de Prusse a reçu de « ses peuples » une réponse à son *divin lapsus* de Koenigsberg. C'est une excellente chose pour un gouvernement de pouvoir ainsi communiquer avec les populations, et l'on sent bien, par cet exemple récent et beaucoup d'autres, où conduirait infailliblement l'absence de communication. Le vote doit être un grand chemin qui du chef de l'État mène à la nation souveraine, et de la nation souveraine au chef de l'État. Tâchons en tous les pays d'élargir et de « déblayer » la grande voie démocratique. Et si nous voulons la rendre facilement accessible, ayons soin d'en éclairer les abords. La liberté de réunion et la liberté de discussion sont les grands flambeaux qu'il faut allumer sur la route du suffrage populaire. L'instruction primaire renferme les matériaux dont il faudrait la paver pour l'empêcher de s'ouvrir en fondrières, de se défoncer et de subir l'effet de toutes les intempéries. En Prusse, l'instruction primaire est obligatoire, c'est une dette que chaque citoyen paie en retour de sa carte d'électeur. En France, nous ne payons pas cet impôt-là, sans nous priver pour cela de beaucoup d'autres.

Mais quoi ! n'avons-nous pas, quand il s'agit d'élection, la trinité administrative : le Père représenté par l'autorité supérieure; le Fils, c'est-à-dire l'électeur; le préfet faisant office de Saint-Esprit et dispensant les trésors de la grâce et de l'inspiration ? Il serait temps de renoncer enfin aux orthodoxies et de ne point bâtir d'Église administrative et laïque dans un pays où l'on ne veut plus de l'infaillibilité en matière cléricale.

CHARLES DOLLFUS.

CHARLES DOLLFUS.
Directeur, Gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

DE L'AVENIR DE LA PAPAUTÉ[1]

La question romaine, à mesure qu'on approche de son inévitable solution, donne lieu à une foule de prédictions, les unes sinistres, les autres enthousiastes. Il y a donc un intérêt d'actualité à se rendre compte aussi clairement que possible, à égale distance de ces fâcheuses conseillères qui se nomment la peur et la passion, des conséquences les plus probables que la crise actuelle amènera pour la papauté, et nous n'en pourrions trouver plus excellente occasion qu'un livre récemment publié en Allemagne, émané d'une plume catholique très-accréditée[2].

Nos lecteurs français probablement, nos lecteurs d'outre-Rhin certainement, se rappellent le bruit qui se fit au printemps dernier autour d'un théologien catholique de Munich, M. Jean-Josué-Ignace de Dœllinger, à l'occasion de deux discours de lui sur la question romaine. Au moment où la cour de Rome et ses avocats répandus dans le monde entier affirmaient, avec un redoublement d'énergie, que le maintien du pouvoir temporel des papes était absolument nécessaire à l'exercice normal de leur autorité spirituelle, et élevaient ainsi ce fait politique à la hauteur d'un dogme inébranlable.

[1] *Kirche und Kirchen, Papstthum und Kirchenstaat, historische-politische Betrachtungen* (L'Église et les Églises, la Papauté et les États pontificaux, considérations historico-politiques), von Joh. Jos. Ign. von Dœllinger, 1 vol. in-12 de xxiv-684 p., Munich, 1861, librairie de J.-G. Cotta.

[2] Ce travail était déjà rédigé presqu'en entier, lorsqu'ont paru les articles que M. Nefftzer a consacrés, dans *le Temps* des 22, 24, 26 et 28 novembre, au livre de M. de Dœllinger. L'honorable rédacteur en chef du *Temps* me pardonnera sans doute si, dans les nombreux points de rencontre de sa critique et de la mienne, j'ai vu tout autre chose qu'un motif de modifier celle-ci.

l'Europe apprenait, non sans surprise, qu'un savant catholique, très-connu par son zèle à défendre la doctrine et l'histoire de son Église, avait annoncé la chute inévitable et prochaine du pouvoir temporel, et qu'il envisageait plutôt avec complaisance qu'avec effroi les conséquences probables de cet événement. Telle fut du moins la version que la presse catholique et non catholique accueillit généralement sur la foi de témoins auriculaires. On s'expliqua dès lors pourquoi le nonce avait quitté, séance tenante, la salle où de telles opinions trouvaient un tel défenseur; et d'un bout de l'Europe à l'autre les applaudissements de la presse libérale, les malédictions des journaux ultramontains convergèrent à l'envi vers la capitale de la Bavière, qui ne nous invite pas souvent à pareille fête.

Tout ce bruit s'apaisa toutefois au bout de peu de jours. D'abord d'autres objets ne tardèrent pas à détourner l'attention générale; puis M. de Dœllinger se plaignait d'avoir été mal compris, rétractait ce qu'il avait pu, sans le vouloir, dire de contraire aux intérêts comme aux doctrines du catholicisme, et promettait une publication de ses discours, accompagnée d'éclaircissements qui dissiperaient les inquiétudes des âmes pieuses, en rabattant la joie des impies. La sagesse ordonnait donc d'attendre les explications de l'accusé avant de prononcer l'arrêt, et l'on attendit patiemment. La patience est une vertu rare dans notre siècle, mais les questions politico-religieuses finiront peut-être par nous en doter, à force de mettre à l'épreuve le peu que nous en avons. Rien ne fortifie, dit-on, comme l'exercice.

Et pourtant... « vous vous êtes bien longtemps fait attendre, mon prince! » — tel est, je crois, le sentiment que tous ceux qui attachaient quelque prix à savoir au juste à quoi s'en tenir sur les vues du chanoine de Munich ont éprouvé, quand ils ont vu paraître un gros livre plus de cinq mois après les fameuses lectures. Il semblait que la publication pure et simple des discours, de quelques notes au besoin, eût été le meilleur moyen de couper court aux éloges mal motivés des uns, aux colères sans fondement des autres. L'honorable théologien aurait-il pensé, par hasard, que les faits accomplis viendraient plus tôt le justifier aux yeux de ceux dont il redoute le plus les censures, et les forcer à reconnaître qu'il n'avait été que sage en tâchant de soustraire d'avance les consciences catholiques aux effets désastreux d'une catastrophe imminente? La supposition n'est ni improbable ni impertinente. Bien d'autres avec lui croyaient que le soleil de 1861 éclairerait un royaume d'Italie constitué de pied en cap. Peut-

être même qu'à l'heure où j'écris, toute espérance de ce genre n'est pas encore anéantie. Les fins d'années sont si grosses d'imprévu dans notre Occident! — Ou bien, se sentant hors d'état de cicatriser la blessure qu'il avait faite, avec les meilleures intentions du monde, M. de Dœllinger a-t-il du moins voulu lui ménager un dérivatif, à l'exemple des médecins qui adoucissent un mal qu'ils ne peuvent supprimer, en déterminant ailleurs une irritation innocente qui détourne, comme on dit, les humeurs? Son livre lui-même tendrait à le faire croire. Ni les protestants ni les philosophes, ne seront désormais tentés de soupçonner le théologien bavarois d'incliner de leur côté, tant s'en faut. Mais si M. de Dœllinger, comme tout catholique fidèle qui respecte les décisions du concile de Trente, redoute pour son livre les foudres de l'*Index*, nous craignons fort pour la paix de sa conscience : car il est impossible d'être à la fois plus ami de Rome et, sur la question romaine, plus complétement du même avis que ses ennemis. On dirait que le livre tout entier est inspiré par cette pensée: Il y a beaucoup à réformer dans l'Église catholique, mais gardons-nous comme du feu de nous protestantiser et, tout en critiquant vertement la curie, disons lui toujours que nous n'en sommes pas moins ses très-humbles et obéissants serviteurs.

Quoi qu'il en soit, tôt ou tard venu, ce livre ne doit pas être malvenu. Les aveux qu'il renferme, les perspectives qu'il laisse entrevoir, le mouvement d'idées dont il est un indice, le savoir réel dont il témoigne, en font un livre fort intéressant qu'il faut étudier avec calme et impartialité.

I

Je ne sais trop ce que les catholiques libéraux deviendraient s'il n'y avait plus de protestants au monde. En règle générale, ce sont ces derniers qui leur servent de repoussoir pour faire ressortir le bon aloi de leur catholicisme, aux yeux des personnes inquiètes qui les soupçonnaient déjà d'exhaler une senteur d'hérésie. Quand les jansénistes voulurent pallier leurs velléités de réforme dogmatique et de liberté intérieure, ils n'imaginèrent rien de mieux que de diriger contre les calvinistes, dont ils se rapprochaient tant par leur doctrine de la grâce, un feu roulant d'attaques subtiles et violentes. Parmi les causes de la révocation de l'édit de Nantes, il faut certainement compter le gallicanisme tranchant de 1682. M. de Dœllin-

ger est resté fidèle à cette vieille tactique. A l'occasion de deux discours suspects, il n'a pas publié moins qu'un volume de 700 pages, dont les deux tiers au moins sont consacrés à faire le procès de toutes les Églises protestantes qui existent, quoiqu'elles fussent bien innocentes des désagréments qu'il avait endurés. On dirait que dans le milieu d'où ce livre est sorti, on éprouve le besoin de démonétiser d'avance, si je puis ainsi dire, le protestantisme et ses œuvres. Il est certain que cette forme du christianisme fait valoir etuellement, d'une manière qui frappe beaucoup d'esprits, l'un de es plus grands avantages, celui d'être supérieure aux fluctuations de la politique et de reposer sur des convictions plutôt que sur des nstitutions. S'il fallait appliquer une mesure littéraire au livre nouveau-né, on lui reprocherait à bon droit son manque complet d'unité; car il se compose de deux parties inégales, disparates, simplement juxta posées, l'une consacrée à démontrer que le protestantisme est mort ou se meurt, l'autre destinée à faire le procès historique du pouvoir temporel des papes sous prétexte de le défendre. En tout cas, il est visible que la première partie sert de passe-port à la seconde : c'est un immense pavillon orthodoxe qui couvre une petite marchandise de contrebande.

L'histoire a été l'arme favorite du théologien bavarois : ce qui n'a rien de surprenant. M. de Dœllinger, en effet, a continué et corrigé une *Histoire ecclésiastique* d'un de ses co religionnaires, Hortig, et voici le jugement qu'un bon juge en cette matière, le docteur Hase, en a porté : « Dœllinger, » dit-il, « a, dans ses remaniements, laissé » tomber comme indifférentes à la hiérarchie quelques fables déci- » dément insoutenables ; mais tout ce qui, dans les prétentions de » celle-ci, était encore capable d'une défense quelconque, il s'est » efforcé de le sauver à force de savoir et d'esprit [1]. » C'est bien le même parti pris, c'est un mérite du même genre qui distingue le livre dont nous occupons.

Notons bien que ce parti pris est sincère. M. de Dœllinger est un esprit catholique dans toute la force du terme. Il aime de tout son cœur, avec passion, la tradition, l'autorité, l'uniformité, la pompe extérieure, les chiffres retentissants. La singularité en religion lui déplaît. La rupture actuelle avec la tradition est pour lui une énigme, ou plutôt il ne peut admettre la sincérité de ceux qui s'y résolvent. Passe encore pour les hérétiques d'autrefois et leurs

[1] *Kirchengesch.*, § 13.

descendants, chez qui l'hérésie elle-même est devenue traditionnelle. Mais les catholiques qui aujourd'hui se font protestants en Italie ou ailleurs, ne peuvent qu'avoir été gagnés par l'argent anglais. La sainte Cène symbolique des réformés lui semble ridicule. Le spiritualisme d'une doctrine est tout autre chose à ses yeux qu'un titre en sa faveur. L'Église invisible des cœurs sincères et des volontés pures, cette Église connue de Dieu seul, supérieure aux Églises visibles plus ou moins imparfaites, seule vraiment une, sainte et sauvée, cette doctrine essentiellement protestante et à laquelle, toute réserve faite sur le jugement définitif qu'il faut porter sur elle, on ne saurait contester une valeur philosophique de premier ordre, lui fait l'effet d'une mauvaise plaisanterie. La reine d'Angleterre suit ordinairement à Londres l'office de l'Église anglicane, dont elle est, non pas le pape, comme on le dit en France, mais le chef honoraire, la surintendante sous l'autorité de fait du parlement; de plus, avec une largeur d'esprit qui honore à la fois la souveraine et la chrétienne, elle aime, quand elle séjourne en Écosse, à assister au prêche presbytérien dans une humble *Kirk* de campagne. Notre chanoine n'en revient pas. S'il savait que, par-dessus le marché, Channing est un des auteurs favoris de Sa Majesté Britannique! Son grief fondamental contre la réforme, ce sont ses divisions, ses variations, son fractionnement progressif en sectes différentes: il lui suffit d'avoir montré que telles sont les inévitables conséquences du principe protestant pour qu'il se croie quitte vis-à-vis de ses lecteurs, et il ne lui vient même pas à l'idée que d'autres esprits pourraient bien voir un avantage et une force dans cette malléabilité qui lui paraît un signe de faiblesse et de mort. Il est un point, en particulier, sur lequel il n'entend pas raillerie, c'est celui de la supériorité numérique de l'Église romaine sur toutes les autres. Il lui reconnaît 200 millions d'adhérents (je ne sais trop d'après quels calculs, car on a quelque peine ordinairement à atteindre les 150 millions), et il voit dans ce chiffre imposant une preuve éclatante de sa légitimité exclusive. Qu'on ne lui parle pas du bouddhisme et de ses 400 millions de professants! Il se fait fort de montrer que le vrai bouddhisme est inconnu des nations qui en font profession (le vrai bouddhisme seul?). Ne lui dites pas que, jusqu'à présent au moins, la majorité du genre humain est dans l'erreur et que la vérité, dans son développement historique, doit nécessairement diminuer de pureté à mesure qu'on élargit le cercle où elle rayonne: il ne comprendrait pas.

Il y a donc de la sincérité dans sa foi catholique. Autrement il ne

raisonnerait pas de cette manière. Sa revue peu flatteuse des Églises séparées de Rome n'ébranlera pas un seul protestant vraiment pénétré des principes de la réforme, mais elle pourra raffermir dans leur attachement à leur Église les catholiques qui envisagent les choses religieuses du point de vue catholique. Elle fera mieux encore: elle contribuera à les adoucir ou à les éclairer sur certains faits ou certains hommes défigurés par la passion théologique. M. de Dœllinger n'est pas un insulteur. Sa manière de controverser est spirituelle, légère, peu fatigante, souvent piquante; méchante, jamais. Page 288, nos huguenots de France sont traités avec une véritable estime pour leur constance et avec sympathie pour leurs malheurs. Page 386, il nous trace un portrait presque enthousiaste de Luther [1]. Il est vrai que c'est surtout comme héros populaire de l'Allemagne qu'il l'envisage avec cette complaisance : car je dois ajouter que M. de Dœllinger est très-Allemand, et nos ultramontains qui, à chaque instant, habillent on sait comment cet excellent frère Martin, n'auraient pas beau jeu avec son compatriote de Munich. Celui-ci n'aime guère la France, et il est évident qu'il préfère de beaucoup un Allemand comme Luther à un Français comme Bertrand d'Agoust qui, sous le nom de Clément V, transporta le saint-siége à Avignon. On a beau dire que légalement il devait être infaillible dans le gou-

[1] Il vaut vraiment la peine de mettre ce remarquable passage sous les yeux de nos lecteurs.

« L'Allemagne est la terre natale de la réformation. La doctrine protestante est sortie de » l'esprit d'un Allemand, du plus grand des Allemands de son siècle. Telle fut la supériorité, » l'énergie créatrice de cet esprit d'élite, que la partie la plus vigoureuse et la plus progressive » de ses compatriotes fléchit les genoux devant lui avec l'humilité de la foi. Dans cet homme » qui réunissait tant de force à tant de génie, elle reconnut son maître et vécut de sa pen- » sée. Luther fut pour elle l'incarnation même de la patrie germanique. Les Allemands du » XVIe siècle l'admirèrent, s'abandonnèrent à lui, parce qu'ils se retrouvèrent eux-mêmes » transfigurés en lui, parce qu'ils reconnurent dans ses œuvres leurs sentiments intimes re- » vêtus d'une puissance, d'une clarté, d'une éloquence qu'ils n'eussent pas su leur donner. » Aussi le nom de Luther n'est-il pas seulement pour l'Allemagne celui d'un homme célèbre, » c'est celui de l'initiateur de toute une période de la vie nationale, c'est le point de départ » de tout un rayonnement d'idées nouvelles, c'est l'expression concentrée de toute une » manière de voir religieuse et morale qui préside depuis lors aux évolutions de l'esprit » allemand et dont ceux-là mêmes qui l'ont combattue n'ont pu s'empêcher de subir plus » ou moins l'influence. Les écrits de Luther ont cessé depuis longtemps d'être populaires; » seuls les savants les recherchent encore dans l'intérêt de leurs travaux historiques : et » pourtant le prestige de cette puissante personnalité n'a pas encore pâli. Son nom, son » attitude de héros exercent encore un charme magique sur toutes les classes de la société » allemande, et c'est dans cette puissance, en quelque sorte surnaturelle, que la doctrine » protestante trouve encore en partie sa force vitale. Dans les autres pays, on se soucie peu » de se nommer d'après l'auteur de la confession dominante; en Allemagne et en Suède on » compte encore par milliers ceux qui se glorifient de s'appeler luthériens. »

vernement de l'Église, il n'en est pas moins vrai que c'est un pape qui a eu là une inspiration bien malheureuse. C'est aussi parce que M. de Dœllinger est sincère, qu'il ne craint pas de demander à la science et à la pensée modernes tout ce qu'elles lui peuvent donner, sans se sentir ébranlé dans sa foi par tout ce qu'elles lui refusent. Il est ou se croit libéral. Il a dépensé beaucoup d'érudition à nous démontrer que dans tous les pays protestants la liberté, l'instruction du peuple, l'aisance générale ont été compromises par la réforme, et même ramenées à un degré bien inférieur au niveau qu'elles avaient atteint avant la scission. On a un peu de peine à en croire ses yeux, mais enfin c'est quelque chose que d'entendre un théologien très-catholique défendre son Église au nom des lumières, du bien-être et de la liberté. O Bellarmin! ô Loyola! ô Baronius! qu'en pensent vos ombres sacrées? Il se déclare, entre autres, partisan de la liberté religieuse. Il est vrai que ce n'est pas sans prudentes *cautèles*, pour employer le mot canonique. Il fait je ne sais trop quelles réserves quant à la nécessité de protéger au moins la doctrine chrétienne, réserves qui ne me rassurent qu'à moitié, surtout quand je me demande ce que M. de Dœllinger entend par le mot chrétien. Il vous a aussi de ces arguments obliques, lorsqu'il s'agit de laver la papauté du moyen âge du reproche d'intolérance, qui ne laissent pas que d'embarrasser son lecteur sur ce qu'il dirait dans le cas où la papauté contemporaine s'aviserait de s'y exposer encore. Il la justifie en effet, en disant qu'en ce temps-là, la société civile et la société religieuse ne faisant qu'un, il était naturel de défendre la première avec les armes de la chair contre des hérésies qui menaçaient de la dissoudre en attaquant la seconde. Des ergoteurs seraient tentés de répondre que c'eût été le propre d'une autorité infaillible d'être au-dessus des erreurs de son temps, et de s'apercevoir que les deux sociétés n'étaient pas aussi unes qu'on le supposait alors. En tout cas, les proconsuls romains qui envoyaient les premiers chrétiens aux arènes n'eussent pas mieux dit, et l'on comprend d'avance le parti qu'on peut tirer de ce trop ingénieux argument dès qu'il s'agira de réclamer la liberté religieuse en Espagne ou dans ce qui reste de l'ancienne Italie. Mais ne chicanons pas outre mesure un théologien qui fait tout ce qu'il peut pour réconcilier son Église avec la société moderne. Relevons seulement, à l'honneur de cette société et de ses principes essentiels, que déjà les jours sont venus où elle s'impose moralement à ses adversaires et les force à s'incliner devant sa suprématie. Pour vivre, ils se sentent forcés de réclamer son alliance.

Combien de temps n'ont-ils pas espéré qu'ils parviendraient à l'écraser!

Ce n'est pas ici le lieu, et ce n'est nullement notre intention d'opposer une réfutation en règle au tableau que M. de Dœllinger a tracé de l'état misérable où végéteraient de nos jours les Églises protestantes. Nous faisons, non pas une controverse, mais une étude. Nous discutons, non pas des dogmes, mais une méthode. M. de Dœllinger a su grouper avec beaucoup d'art les données fâcheuses, tantôt vraies, tantôt exagérées, que lui ont fournies, les écrivains protestants eux-mêmes. Cela n'a pas dû lui coûter de pénibles recherches. Les rapports ecclésiastiques sont rarement optimistes. Les pays et les Églises de libre discussion n'ont ni l'habitude ni le pouvoir de dissimuler leurs plaies. Que la statistique signale l'affaiblissement graduel de l'Eglise anglicane au profit des communautés dissidentes; que des fauteurs de *réveils* décident d'un trait de plume qu'à part deux ou trois personnes de leur connaissance, toute une Eglise nationale, pasteurs, consistoires et troupeaux, est plongée dans la mort spirituelle[1]; que des protestants libéraux signalent avec une trop juste indignation les abus que le traditionalisme entretient dans les Églises retardataires; qu'un auteur luthérien lance une boutade contre le calvinisme ou qu'un puritain, soit ancien, soit moderne, dirige toutes les malédictions de l'Ancien Testament contre des Bélials épiscopaux et des cérémonies papistiques; — immédiatement M. de Dœllinger note ces déclarations concluantes dans un registre *ad hoc*, et bientôt il sera pourvu d'un volumineux dossier, d'où sortiront, à l'heure où elles feront besoin, les preuves les plus accablantes de la décadence et de la dissolution irrémédiable de la grande famille protestante. La méthode est facile, et pour peu qu'on me donne le temps de feuilleter les rapports des commissions parlementaires en Angleterre, je me

[1] Qu'il me soit permis seulement de relever une assertion, au sujet de laquelle j'ai quelque prétention d'être assez bien renseigné, uniquement pour montrer combien il faut se défier de ces esquisses tracées à main levée sur la situation religieuse et morale de pays et d'Eglises qu'on ne connaît pas soi-même. La conclusion à laquelle M. de Dœllinger arrive à propos de chaque pays protestant, c'est que la vie religieuse y est devenue à peu près nulle. Il cite, entre autres, l'exemple de la Hollande, ce qui est déjà fort curieux, et dans la Hollande celui de la ville de Rotterdam qui compte, dit-il, une population de 104,000 âmes et n'a que quatre temples qui suffisent aux besoins religieux de cette nombreuse agglomération (p. 285). L'honorable chanoine ignore sans doute qu'un tiers de la ville est catholique, qu'on y compte deux à trois mille israélites, qu'il y a plusieurs communautés protestantes et que seize églises de capacité différente, mais dont plusieurs sont fort grandes, sont ouvertes à leurs membres. Je pourrais dire ce qui explique l'allégation erronée de l'écrivain allemand sans en justifier l'étourderie, mais cela intéresserait peu nos lecteurs. Au surplus, que signifient de pareilles remarques, même fondées? Est-ce que la vie religieuse réelle, ans chaque ville, est proportionnelle au nombre des clochers?

fais fort de démontrer irrésistiblement que ce pays est la proie de la pauvreté, de l'ignorance, de la tyrannie, de la corruption la plus effroyable qui se puisse concevoir.

Notre but, en relevant cette physionomie générale de l'argumentation de M. de Dœllinger, est aussi de nous appuyer sur son témoignage à lui-même pour éliminer du problème que nous voudrions résoudre un élément qui le pourrait compliquer. M. de Dœllinger eût par trop rompu avec le genre et la tradition des controversistes s'il n'avait exprimé un vague espoir de voir enfin les protestants, désabusés sur le principe même de la réforme par ses conséquences palpables, revenir en masse à l'Église mère, qui leur ouvrirait si volontiers ses tendres bras. Cependant, il est à noter que dans aucun pays il n'ose se flatter de constater les indices annonciateurs d'un pareil retour. Il ne fonde aucune attente sérieuse sur le puséisme anglais non plus que sur le néo-luthéranisme allemand. Il reconnaît même avec douleur que sur toute la terre protestante, si les doctrines contemporaines de la réforme se sont gravement modifiées, si les sectes se sont multipliées, si la liberté religieuse des non-protestants est entière ou sur le point de l'être, l'esprit anti-catholique n'a pas diminué, qu'au contraire il s'est renforcé et qu'il faut remonter haut vers le passé pour le trouver aussi éveillé qu'aujourd'hui. En Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Suède, en Amérique, il se voit, à son grand regret, forcé d'en faire l'aveu. Et cela est vrai. C'est dans un sens foncièrement opposé à tout ce qui est sacerdotal, magique, *opus operatum*, que se sont prononcées les grandes évolutions de la pensée protestante moderne. Peut-être que s'il avait recueilli ses documents avec un peu moins de complaisance pour les données défavorables, il eût reconnu aussi qu'il y a autre chose que cette tendance purement négative qui prospère ou grandit dans chacun de ces pays. Peut-être se fût-il demandé jusqu'à quel point la crise religieuse qui, sous des noms divers, travaille toutes les Églises protestantes et fait de plus en plus oublier les anciennes divergences, ne serait pas une transformation féconde, qui rajeunit, bien loin d'épuiser. Peut-être enfin eût-il compris qu'une famille religieuse en état, malgré ses divisions intestines, de faire tout ce que le protestantisme fait en matière de propagande, de science et de bienfaisance, n'a pas la moindre envie de mourir. Encore une fois, peu nous importe pour le moment. Ce qui est certain, d'après les renseignements mêmes de M. de Dœllinger, c'est que, quoi qu'il arrive à Rome, les Églises séparées du saint-siége, prises dans leur ensemble, ne

songent nullement à s'en rapprocher ni dans leurs chefs ni dans leurs membres. Ce ne sont pas quelques conversions individuelles, compensées régulièrement par autant de conversions en sens contraire, qui pourraient modifier sensiblement ce rapport des grandes masses chrétiennes. Par conséquent, le mieux qu'on puisse faire pour dégager l'inconnue que renferme la question romaine, c'est de mettre les Églises protestantes en dehors de la question. Il est certain que sans les motifs plus ou moins cachés qui ont dicté à M. de Dœllinger les deux premiers tiers de son livre, il n'aurait pas eu la moindre raison de les prendre à partie.

II

Mais, dira-t-on, selon ce qui sera fait à Rome, les catholiques ne passeront-ils pas en masse au protestantisme?

Cela n'est pas plus probable. Je ne dis pas que le trouble moral déterminé par la crise actuelle chez un grand nombre d'âmes ne poussera pas quelques personnes dans les cadres divers de la réforme. Mais ce n'est pas là ce qui tuera l'Église catholique ni ce qui l'affaiblira notablement. Un mouvement de ce genre, en supposant même qu'il se déclare çà et là avec une certaine intensité, sera nécessairement restreint. Et la raison en est simple. On peut distinguer trois sortes de personnes dans les masses catholiques. Il y a des indifférents, des incrédules décidés et des croyants qui ne le sont pas moins. Ceux-ci pourront se trouver inquiets, dépités, angoissés, mais on n'a jamais vu de vrais croyants abandonner leur Église parce qu'elle est gênée dans ses conditions normales d'existence. Et puis la foi permet toujours d'espérer contre espérance. Quant aux deux premières catégories, pourquoi feraient-elles autrement qu'elles n'ont fait jusqu'à présent? Quel motif auraient les indifférents de faire acte d'adhésion à une autre Église qui n'a pas même pour eux le charme des souvenirs et l'avantage des habitudes prochaines, dont ils n'ont jamais étudié l'histoire ni l'esprit? Et les incrédules, parce que l'Église dont ils sont membres nominaux passe par une période d'agitations et d'épreuves, se croiront-ils plus forcés de la quitter ostensiblement qu'ils ne l'étaient quand elle jouissait d'un calme parfait? Si les événements devaient démentir nos prévisions sur ce point, il faudrait s'en prendre avant tout aux trop zélés défenseurs de la papauté et à la papauté elle-même, qui ont tellement crié sur les toits que le

pouvoir temporel des papes était absolument nécessaire à leur autorité spirituelle, que le jour où ce pouvoir temporel aura pris fin, ils auront bien de la peine à démontrer qu'elle peut s'en passer.

Cependant on doit s'attendre à ce qu'ils feront de nécessité vertu : car les jours du pouvoir temporel sont comptés, et un livre comme celui de M. de Dœllinger nous en eût convaincu, si nous avions eu besoin de l'être.

Le dernier tiers de cet ouvrage est bien plus intéressant que les deux premiers, car là commencent à se dessiner les vues particulières de l'auteur sur la question brûlante. Il débute par une rapide et piquante histoire des États du saint-siége jusqu'à la révolution française. Il va sans dire qu'on ne professe pas pour rien l'histoire ecclésiastique en Allemagne, et que la donation de Constantin n'a pas même l'honneur d'être discutée. Nous voyons qu'après avoir été les sujets des empereurs romains et des rois goths, les papes furent vassaux des empereurs carlovingiens, auxquels ils prêtaient serment de fidélité, et qui même ratifiaient à l'ordinaire les élections pontificales (p. 496). Quand l'heure de la décadence eut sonné pour la dynastie de Charlemagne, les papes perdirent l'indépendance qu'ils devaient à leurs puissants protecteurs et devinrent le jouet d'une noblesse turbulente qui, maîtresse des élections, fit du saint-siége un instrument d'intrigues et de corruption (p. 498). Ce fut l'époque de Marozia et de ces papes indignes dont la série est connue dans l'histoire de l'Église sous le nom de *Pornocratie*. L'empereur Othon interrompit ce honteux état de choses en forçant Jean XII à déposer la tiare, en faisant élire Léon VIII à sa place et en bannissant Benoît V, candidat de la noblesse. Cependant la liste des mauvais papes ne fut pas close par ces énergiques mesures, Benoît IX et ses *vices insupportables* (*sic* p. 501) en fournissent la preuve, et ce sont les papes allemands, imposés et soutenus par Henri III, qui purifièrent enfin le saint-siége de ses souillures (*ibid*). Ce rôle réformateur, que M. de Dœllinger attribue à plusieurs reprises à l'influence allemande, est bon à noter en passant.

Jusqu'alors il ne peut être question d'une souveraineté réelle des papes, même sur les États qu'ils possédaient à titre de fiefs ou comme héritiers de la fameuse comtesse Mathilde. Pendant tout le XII[e] siècle ils ne résidèrent à Rome qu'en passant, n'y étant jamais en sûreté, et à chaque instant obligés de fixer leur résidence en dehors de la ville éternelle et même de l'Italie (p. 585). Ce fut Innocent III (1198-1216) qui fonda réellement l'État pontifical et

régna, dans le vrai sens de ce mot, en souverain temporel (p. 507). Encore cette souveraineté fut-elle longtemps troublée par la turbulence du peuple romain, et très-limitée par les libertés municipales garanties aux villes vassales du saint-siége. C'est seulement à partir de Léon X qu'on peut la considérer comme absolue. Cette érection de la papauté en souveraineté temporelle fut-elle en soi une chose heureuse? M. de Dœllinger ne veut pas dire non, mais il ne nous en raconte pas moins avec une satisfaction secrète toutes les petites et grandes misères, auxquelles furent condamnés les papes contraints de se mêler des affaires de ce monde. La moindre ne fut pas de se servir des armes spirituelles contre des ennemis purement politiques. L'excommunication lancée par le pontife ne foudroya trop souvent que des adversaires du prince et ne gagna pas précisément en crédit auprès des Italiens du moyen âge. Les papes se virent forcés de faire eux-mêmes la guerre, et comme leurs ressources temporelles ne suffisaient pas à solder leurs *condottieri*, ils durent affecter à cet emploi médiocrement chrétien le revenu des impôts ecclésiastiques (p. 514). Ce qui souvent porta le mal à son comble, ce fut le désir inintelligent des papes français, soutenus par la maison d'Anjou, de monopoliser le pouvoir suprême de l'Église entre les mains de leurs compatriotes (p. 515). On sait ce qui en résulta, et comment Avignon, pendant tout un siècle, menaça de supplanter Rome. M. de Dœllinger ne craint même pas de blâmer le conclave qui élut Robert de Genève, Clément VII, contre le vœu du peuple romain qui préférait Urbain VI (p. 518). Comment donc! est-ce que les conclaves font jamais de mauvaises nominations? Ce qui est certain, c'est que la possession d'un pouvoir temporel n'empêcha pas la papauté d'être, pendant deux générations, l'un des fleurons ou du moins un instrument servile de la couronne de France. Ce qui est certain aussi, c'est que les papes ont perdu dans les soucis et les luttes inséparables du pouvoir temporel cet air majestueux, cette attitude fière et vénérable qui distinguait les grands papes de la grande époque. Ainsi (p. 283), nous voyons de quelle manière artificieuse ou violente ils ont dépouillé des cités de leurs franchises municipales. Il est surtout une plaie dévorante, qui se déclare vers le XIV[e] siècle et durera jusqu'au XVIII[e], le népotisme. Les papes ne peuvent fonder de dynastie, mais ils aiment à enrichir leurs familles. M. de Dœllinger nous raconte là-dessus une foule de traits fort curieux, peu édifiants. Il distingue la période du *grand* et celle du *petit* népotisme, bien

lqu'elles empiètent passablement l'une sur l'autre. Dans la première qes papes fondent ou conquièrent de grandes principautés pour leurs neveux; dans la seconde, qui commence avec Grégoire XIII et finit à la mort d'Alexandre VIII (1691), ils leur font de riches dotations, et tâchent de les élever au rang de la première noblesse. Ainsi, dans la première, figurent les Borgia, dont on connaît l'esprit de famille (p. 521), Léon X qui enlève le duché d'Urbain aux della Rovère pour en gratifier son neveu Lorenzo de Médicis (p. 522), Urbain VIII, un Barberini, qui fit, toujours pour ses neveux, une guerre aussi malheureuse que déraisonnable (*verstandlose Krieg*, p. 527) à la maison Farnèse et dut se borner à les enrichir d'une façon fabuleuse. Dans la seconde, les Buoncompagni doivent leur élévation à Grégoire XIII; les Peretti à Sixte V; les Aldobrandini à Clément VIII; les Borghèse à Paul V; les Ludovisi à Grégoire XV. Cela n'en finit plus. On comprend maintenant l'origine de la qualification de *cardinal-neveu*. Aux XVIIIe et XIXe siècles, à l'exception de Pie VI, qui fit des Braschi une noble et riche maison, les papes s'abstinrent enfin de ces scandaleux abus. « Le népotisme des papes » est fini et ne vit plus que dans l'histoire. Il en est autrement de » celui des cardinaux et des prélats (p. 529). »

Mais enfin, pourrait-on dire, ces abus, tout regrettables qu'ils fussent, n'empêchaient pas le fait essentiel, l'indépendance du pape dans ses rapports avec les puissances de la terre. M. de Dœllinger ne nous laisse pas même cette illusion. Il nous fait voir que le double caractère de la papauté fut précisément ce qui l'impliqua dans les fluctuations de la politique, dans les intrigues de la diplomatie, et compromit plus d'une fois cette indépendance qu'il devait préserver. C'est, par exemple, Jules II, dont la vie se passe à guerroyer et qui organise contre la France la coalition de 1512; Léon X, constamment tiraillé entre la France et l'Espagne, et réduit à les trahir l'une après l'autre; Paul IV, entraîné à faire la guerre au meilleur ami de l'Église, à Philippe II. Cela n'alla pas mieux quand le temps des guerres fut passé pour la papauté. Est-ce qu'un pape qui n'eût pas été roi, qui comme tel n'eût eu rien à démêler avec la diplomatie ténébreuse des cours occidentales, se serait jamais résigné, comme Clément XIV, à supprimer la société des jésuites, le bras droit de l'Église (p. 525)? Et Pie VI? Et Pie VII? Le premier ne fut-il pas forcé de signer le traité de Tolentino, qui enlevait au saint-siége non-seulement Avignon et le Comtat, mais encore Ravenne, Ferrare et la Romagne? Le second, son histoire est connue, et si le

pontife sut rester libre, ce n'est certes pas parce qu'il était prince.

M. de Dœllinger nous initie ensuite à l'histoire intérieure du gouvernement pontifical et nous montre la pente fatale qui fit bientôt de l'État romain le plus mal gouverné de l'Europe, à l'exception peut-être de la Turquie. Sauf Bologne, toutes les villes perdent l'une après l'autre leurs franchises. Les papes, obligés de fournir des subsides aux princes catholiques pour la défense de la foi, doivent recourir à des expédients désastreux pour se procurer de l'argent. C'est la vénalité des offices qui constitue leur grande ressource. Sous Paul IV, il n'y avait pas moins de 3,500 places vénales (page 533). Sous Clément XII, la dette se montait à 120 millions de *scudi* [1] (p. 542). Chaque pape monte sur le trône animé des meilleures intentions, et même M. de Dœllinger défend en partie les rois-pontifes contre les accusations de M. Ranke, injustes, dit-il, surtout à l'égard de Clément IX, qui eût été un excellent prince *sans son indolence et son manque d'énergie* (p. 540). Il est certain que si l'on n'a pas autre chose à lui reprocher, c'est là un défaut véniel, du moins chez un pape. Mais chez un souverain? Toutefois l'auteur allemand ne se dissimule pas qu'un régime qui joint aux inconvénients de l'absolutisme celui des changements très-fréquents de souverain, ne tarde pas à jeter dans le marasme le pays qui le doit subir. Chaque pape détruit ou arrête les œuvres de son prédécesseur, ordinairement impopulaire à sa mort, et c'est ainsi, par exemple, que depuis longtemps les pontifes ont voulu porter remède au triste état de la Campagne de Rome. Mais, comme chacun d'eux adopta un système différent qu'aucun d'eux ne put appliquer, il en résulta qu'on ne fit jamais rien.

La fin du livre, consacrée à décrire l'état présent des États romains, n'est pas plus optimiste que ce qui précède. Ce n'est pas sans surprise ni sans estime pour le courage de l'auteur que nous avons vu point pour point confirmés tous les griefs que la presse libérale de France, d'Italie et d'Angleterre élève depuis déjà longtemps contre ce gouvernement théocratique, cruel par faiblesse, violent par incurie, tracassier par dévotion, impuissant quoique absolu, faisant par politique de la mauvaise religion et par religion de la mauvaise politique; incapable, même dans les temps les plus calmes, de se soutenir, malgré son prestige religieux, sans intervention étrangère et sans mercenaires étrangers. Le théologien bavarois va même jusqu'à

[1] Le *scudo* romain vaut 5 fr. 38 c.

déplorer l'ignorance grossière, le manque total de dignité et la paresse d'une grande partie du clergé italien. Nous n'avons que cette confirmation elle-même à relever. Les faits rassemblés dans cette dernière partie du livre sont aujourd'hui de notoriété générale et niés seulement par ceux qui ne veulent rien croire de ce qui les contrarie. Tout ce que nous ajouterons, c'est que M. About a tracé un portrait peut-être plus amusant, mais assurément pas plus sombre de l'état des choses et des gens sous le gouvernement de Pie IX.

Quelle conclusion tirer d'une pareille histoire? Nos lecteurs en conviendront : si, comme nous osons l'affirmer, nous avons fidèlement rendu, atténué plutôt qu'exagéré les considérations historiques et politiques de M. de Dœllinger contre le pouvoir temporel, la seule conclusion naturelle, légitime, serait qu'un tel pouvoir, qui n'a jamais rien fait de bon, qui plus d'une fois a failli perdre la papauté, qui compromet tous les jours son autorité spirituelle, qui succombe à la fois et sous les critiques de l'histoire, et sous les scrupules de la piété, et sous le poids accablant des faits actuels, n'a plus, s'il a jamais eu, de raison d'être, et que l'heure de sa chute finale devra être saluée avec joie par tout le monde et à tous les points de vue.

Pas du tout, et M. de Dœllinger n'entend nullement qu'on le range parmi les adversaires du temporel. Nous voulons bien, puisqu'il y tient tant, lui accorder cette petite satisfaction, mais il ne fera pas que son livre ne soit un des coups les plus formidables, eu égard surtout au caractère et à la réputation de son auteur, que la papauté temporelle ait reçus dans ces derniers temps.

Comment s'y prend-il pour relever dans ses dernières lignes ce qu'il a si bien démoli dans ce qui précède? L'auteur n'a pas même cherché à masquer sa retraite, et il est visible qu'il plie ici devant des nécessités d'ordre catholique. Après avoir plus que médit de la France et de l'empereur, de l'Italie et de son roi, après avoir porté aux nues le caractère de Pie IX, et fait retomber tout le mal sur les circonstances et la fausse position où le régime français a laissé l'État pontifical, il envisage l'avenir et voici sa conclusion : « La » suppression temporaire de la souveraineté pontificale, si elle a » lieu, doit ouvrir la voie à sa restauration sous une forme plus » parfaite. » C'est ainsi que Gonsalvi lui-même s'exprimait dans le préambule du *motu proprio* du 6 juillet 1816. Cette parole est plus que jamais de saison, pense le professeur de Munich, et telles sont enfin, d'après les fameux discours, les cinq hypothèses que l'on peut discuter sérieusement.

Il peut se faire, en premier lieu, qu'une réaction armée victorieuse, celle de l'Autriche par exemple, rétablisse en Italie le *statu quo ante bellum*. Mais voilà une solution qu'il n'espère ni ne désire : car, dit-il avec beaucoup de justesse, ramenez les mêmes causes et les mêmes effets reviendront avec elles.

Il est une seconde hypothèse devant laquelle il tremble, bien qu'il n'y veuille pas croire. Ce serait le cas où l'empereur actuel des Français, réalisant une idée favorite de son oncle, viendrait à déterminer le pape à se fixer en France. Il va sans dire qu'ici nous sommes purement rapporteurs. Mais, s'écrie notre chanoine allemand, cela est impossible! En France même, et les catholiques fidèles ne voudraient pas d'une mesure qui ruinerait le pouvoir spirituel de la papauté, et les *radicaux* n'aimeraient pas à voir le premier pouvoir religieux du monde en contact immédiat avec les populations. Et que ne diraient pas les catholiques du monde entier, unanimement froissés et révoltés par cet accaparement, on peut dire cette suppression du centre de l'unité religieuse!

En troisième lieu, on peut espérer que l'empereur des Français soumettra la question romaine à un congrès des puissances catholiques. Ce serait, dit-il, la voie la plus sage, la plus convenable pour arriver à une solution équitable. A ce congrès seraient représentés la France, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, et — il faudrait s'y résigner — le Piémont, et — il faut l'espérer — la Bavière. Il est certain que celle-ci renferme des personnages parfaitement capables d'éclairer une telle assemblée. Ce congrès, cela ne fait pas doute aux yeux du théologien bavarois, garantirait au pape ce qui lui reste de ses États, lui ferait rendre une partie de ce qu'on lui a pris, et le réconcilierait avec son peuple en introduisant des réformes municipales, financières, administratives, dans le genre de celles que les grandes puissances demandaient déjà en 1831. Malheureusement, M. de Dœllinger a des raisons de craindre que cette hypothèse ne se réalise pas.

Une quatrième supposition, celle sans contredit à laquelle, non d'après ses discours, mais d'après son livre, la pensée de l'auteur s'arrête le plus volontiers, serait que le pape quittât Rome, où son indépendance n'est plus qu'une fiction percée à jour, où il est protégé par une puissance qu'il déteste, et qu'à l'exemple de ces plus illustres prédécesseurs, il allât chercher ailleurs la dignité et la sécurité que la ville éternelle lui refuse. Qu'il aille où il voudra, partout il sera bien reçu, pourvu qu'il n'aille pas en France. En

particulier, il peut se réfugier en Bavière (on se rappelle qu'au printemps dernier, il fut question à plusieurs reprises d'une retraite du pape à Bamberg). Il y trouvera sympathie, vénération, liberté entière de mouvements, et, nous nous permettons de compléter ici la pensée de l'auteur, tel conseiller qui vaudrait peut-être bien le cardinal Antonelli. La prélature romaine, qui le suivra dans cet asile, pourra faire des expériences qui lui vaudront toute une éducation politique. D'une part, elle verra combien sont grandes de nos jours ces puissances qu'elle dédaigne trop, telles que la science, la presse, l'opinion publique; de l'autre, elle se persuadera que le prestige du catholicisme et l'influence du clergé ne sont nullement liés au système despotique, intolérant, compressif, qu'elle se croit forcée de maintenir en Italie. Pendant ce temps l'unité italienne, ce rêve d'un sectaire adopté par des politiques plus ambitieux que sages, se dissoudra dans les troubles et les dissensions de toute espèce. La population romaine rappellera d'elle-même à grands cris son protecteur et son père. Celui-ci, rentrant dans ses États, y trouvera table rase des institutions décrépites qu'il ne peut réformer aujourd'hui. Il pourra donc asseoir sa souveraineté sur des bases plus conformes à l'esprit du temps, sans dommage pour son caractère pontifical, et tout ira pour le mieux sous le meilleur des princes.

Cependant, il faut envisager aussi une cinquième et dernière possibilité, celle où le pape perdrait sa souveraineté temporelle sans retour aucun. Qu'on se rassure pourtant! La papauté ne tombera pas : car, en outre des divines promesses, les 200 millions de catholiques répandus dans le monde ne le veulent pas. Il est vrai qu'on ne peut pas compter sur les intentions du futur gouvernement italien, pour les membres présomptifs duquel M. de Dœllinger n'a pas assez de mépris et d'insultes, mais on saura bien, de manière ou d'autre, assurer l'indépendance de la papauté. Le mythe païen raconte qu'une île sortit tout exprès de la mer pour recevoir Latone, qui ne savait où donner le jour à Phébus Apollo. Dieu saura bien préserver de même ou autrement le soleil de la vérité.

Voilà donc les cinq *Mœglichkeiten* entre lesquelles se partagent les appréhensions et les espérances du chanoine de Munich. Avec lui, nous pensons qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter aux deux premières, bien que nous ne puissions nous ranger aux raisons qui lui font écarter la seconde, celle de la translation en France du siége pontifical. Je ne sais pas de quel droit les catholiques fidèles blâmeraient le

pontife d'une décision pareille, s'il lui plaisait de la prendre, et je ne vois pas pourquoi nos *radicaux* redouteraient si fort une résidence qui, de l'aveu de M. de Dœllinger, ruinerait l'autorité de la papauté. Il faut plutôt s'en rapporter aux invincibles répugnances qu'éprouveront toujours les papes, quels qu'ils soient, à réveiller, ne fût-ce que de loin, les souvenirs du grand schisme, et aux embarras immenses que leur présence prolongée sur le sol français créerait au gouvernement français lui-même. Les projets du premier Napoléon sur la papauté coïncidaient avec son rêve ambitieux d'une sorte de grand empire d'Occident qui eût compris la presque totalité des catholiques de l'Europe. En dehors d'une telle situation, la papauté transportée en France n'aurait d'avantages pour personne.

Quant à l'hypothèse d'un congrès exclusivement catholique, nous n'y croyons pas, non-seulement parce que la France n'en veut pas, mais encore parce qu'elle a parfaitement raison de n'en pas vouloir. Les questions territoriales — et la question romaine en est une — sont depuis longtemps réglées en dernier ressort par le concert des grandes puissances qui en décident, non pas comme représentant une confession chrétienne, mais comme les plus intéressées à l'équilibre européen et les mieux armées pour le faire respecter. C'est leur arbitrage qui a rendu en 1815 à la papauté son domaine temporel, et ce serait porter un coup peut-être irrémédiable à tout ce qui s'est fait en Europe depuis 1648 que d'ériger une sorte de *corpus catholicum* auquel, on peut en être certain, répondrait immédiatement la formation d'un *corpus evangelicum*. Et comment s'y prendrait-on, je vous prie, pour obtenir de la Russie, de la Prusse, de la Suède et de l'Angleterre la sanction d'un arrangement pris sans elles, et, l'on peut ajouter dans l'hypothèse, contre elles?

Ensuite, et ceci déjà milite contre la quatrième hypothèse, que fera-t-on du principe, aujourd'hui fort sérieux, de la souveraineté du peuple? M. de Dœllinger nous parle d'une réconciliation du peuple romain avec la papauté temporelle sur la base du *memorandum* de 1831 quelque peu élargi, moyennant des réformes dont la sécularisation administrative et des franchises municipales seraient l'élément essentiel. Croit-il sérieusement à pareille chose? Pense-t-il réellement qu'une population aussi prévenue contre le régime théocratique, aussi impatiente du joug clérical que l'est, de son propre aveu, la population romaine, une population qui se serait vue un moment à la hauteur politique de Londres, de Paris, de Berlin, oublierait tout à si bon marché et se contenterait de ces réformes

anodines? Mais il y a plus, et nous défions qu'on sorte de ce dilemme : ou bien le pape exercera un pouvoir absolu afin que son indépendance spirituelle soit réellement garantie par sa souveraineté temporelle, et alors son gouvernement, son administration resteront toujours théocratiques, et quand ce ne serait pas d'apparence, ce serait encore de fait ; — ou bien le pouvoir temporel sera limité par la constitution de l'État pontifical. Mais alors il sera faux de dire qu'un tel pouvoir soit la garantie de la liberté du pape. Un pouvoir souverain limité, cela veut dire évidemment que le prince dépend en partie de ses sujets quant à la direction politique, commerciale, financière de l'État. Mais quoi ! vous redoutez pour le pape la pression des puissances étrangères, vous n'avez pas même voulu qu'il fût prince constitutionnel, parce qu'il ne convenait pas que le pontife suprême dépendît d'un ministère imposé par une majorité frondeuse, et vous le laisseriez à la merci des maires et adjoints de son pays !

Le fait est que le pouvoir temporel du pape est lié désormais à deux principes, aujourd'hui plus qu'ébranlés, celui de la légitimité, ou du droit divin des princes sur les peuples sans égard à la volonté de ceux-ci, et sur son corollaire, le principe de l'absolutisme.

On voit par là pourquoi les espérances fondées par M. de Dœllinger sur une restauration succédant à une éclipse temporaire du pouvoir temporel, ne présentent aucune solidité. Le mot fatidique des révolutions irrévocables : *Trop tard !* a retenti. Au moyen âge, les papes ont pu quitter Rome de gré ou de force. Le sentiment catholique encore vierge, l'intérêt local les ramenaient toujours dans cette cité qui sans eux n'était rien. En 1815, même en 1831, des réformes administratives eussent consolidé quelque temps leur pouvoir. Mais depuis les ébranlements séculaires de la foi catholique, depuis surtout qu'il s'agit de remonter au Capitole, le Vatican ne suffit plus aux descendants du peuple-roi. D'ailleurs, on ne voit jamais dans l'histoire moderne les États sécularisés revenir au régime théocratique. Les princes-évêques de l'Allemagne ont disparu pour toujours. Personne, en 1815, ne demanda leur exhumation. La restauration en France fut dans l'impuissance, et, au fond, ne se soucia guère de rendre au clergé ses possessions territoriales. Tout régime clérical a, quoi qu'il fasse, quelque chose de sénile, de décrépit, que ne peut supporter la fierté moderne. A défaut du droit, on se soumet encore au sabre, mais non plus au goupillon. Je n'approuve ni ne blâme, je dis seulement ce qui est.

Je ne conçois pas comment un esprit aussi exercé que celui du professeur de Munich ne voit pas les incompatibilités radicales qui

empêcheront toujours une royauté pontificale de se mettre à l'unisson des exigences de la société contemporaine. La liberté de la presse sera-t-elle introduite dans votre État romain réformé? Impossible! A plusieurs reprises, la papauté l'a stigmatisée comme une invention déplorable et abominable; et d'ailleurs la liberté de la presse. c'est presque toute la liberté, de même que sans elle les constitutions les plus libérales d'apparence, et même d'intention, sont presque du despotisme. Et la liberté religieuse? Voilà une question que M. de Dœllinger n'a pu éluder. Comment la résout-il? Je suis fâché de devoir le dire : par le plus pauvre des subterfuges. Il reconnaît qu'en théorie le problème est embarrassant; mais la pratique, dit-il, conciliera ce que la théorie ne peut résoudre : les Italiens, quoi qu'on fasse, sont et resteront catholiques, et par conséquent il n'y aura jamais lieu de soulever la difficulté dans les États romains. Ah! que voilà une solution bien imaginée! En accordant, ce que je ferai le plus largement possible, qu'en effet la nation italienne, prise en masse, est et restera catholique, est-il certain que de petites communautés protestantes ne se formeront pas à Rome comme il s'en est déjà formé à Florence, à Livourne, à Naples, à Bologne, ailleurs encore? La question de nombre n'en est pas une ici, ou plutôt moins ces communautés seraient nombreuses, plus il serait nécessaire de garantir leur liberté dans la constitution. Et lors même que cette conséquence, selon nous fort probable, de la crise actuelle serait démentie par l'événement, que fera-t-on des étrangers? S'imagine-t-on par hasard qu'à notre époque de chemins de fer, de libre échange, d'industrialisme anglais, de mélange continu des nations et des races, il n'y aura pas à Rome comme ailleurs une colonie septentrionale, non plus composée simplement comme autrefois de touristes venus pour leur plaisir et continuellement en mouvement, mais de négociants, de manufacturiers, d'hommes d'affaires, avec leurs familles, leurs agents, contremaîtres, ouvriers, etc.? De deux choses l'une : Voulez-vous qu'ils s'établissent chez vous? alors il faut leur accorder la liberté religieuse et toutes ses conséquences. Persistez-vous à les écarter en leur refusant la tolérance? mais alors que venez-vous nous parler d'un accommodement de la souveraineté du pape avec nos mœurs et nos besoins? Il faut en prendre son parti, il y a là une foule de choses que la papauté pourra subir, comme elle subit ce qu'elle ne sait empêcher, mais qu'elle n'autorisera jamais, et ce serait les autoriser que de consentir à leur introduction dans un État qu'elle gouvernerait en souveraine. Enfin, quand on s'arrête à la surface des

statistiques, il est vrai qu'à l'exception d'une imperceptible minorité, les Italiens professent tous le christianisme catholique. Mais, dès qu'on pénètre au-dessous de cette profession tout extérieure, n'est-il pas visible que chez eux comme partout ailleurs le nombre est grand de ceux qui ne croient guère ce que la masse professe? Si la morale chrétienne est chez eux comme ailleurs généralement incontestée dans ses principes essentiels, on n'en saurait dire autant des dogmes chrétiens, et la liberté religieuse ne consiste pas uniquement dans le droit de se faire protestant.

De quelque côté que l'on se tourne, on arrive toujours à une incompatibilité de principe entre la papauté temporelle et le gouvernement *moderne* d'une société *moderne*. Une révolution qui, faisant table rase de tout ce qui existe en ce moment à Rome, permettrait au pape restauré de réédifier son pouvoir sur d'autres bases que par le passé, ne changerait rien à cet irrémédiable antagonisme qui tient, non au mode, mais à l'essence des choses, et la quatrième hypothèse, l'hypothèse favorite de M. de Dœllinger, échoue à son tour sur cet inévitable écueil. Mais elle a de plus un défaut très-grave dont, en sa qualité d'Allemand, M. le chanoine de Munich ne paraît pas s'apercevoir, mais qu'en notre qualité de Français nous ne pouvons lui laisser ignorer. M. de Dœllinger frémit à l'idée de voir la papauté se fixer, ne fût-ce que momentanément, en France. C'est fort bien. Mais s'imagine-t-il que, nous autres Français et Italiens, nous la verrions plus tranquillement adopter l'Allemagne pour résidence? Comment! vous craignez pour le pape l'entourage, la pression, l'influence française, et nous, sans souffler mot, nous devrions le laisser à la merci des influences et des pressions germaniques? Ne nous dites pas que la papauté est infaillible et par conséquent bien au-dessus de ces misères. Puisque cela ne vous empêche pas d'appréhender pour elle le séjour de la France, cela non plus ne saurait nous tranquilliser sur sa résidence dans votre pays. Je ne suis ni de position ni d'humeur à donner des conseils à la cour de Rome, mais j'ose affirmer que si elle ne veut pas porter elle-même un coup terrible à son prestige déjà diminué, il faut qu'elle reste à Rome. C'est l'avis du P. Passaglia, et je crois qu'il a raison. Quelque parti qu'elle adopte, elle perdra, cela est sûr, mais entre plusieurs pertes, il faut choisir la moindre.

A Rome en effet, même après la chute totale de son pouvoir temporel, son autorité spirituelle serait restée, de l'aveu du pouvoir vainqueur, complétement en dehors du débat. Elle serait entourée

d'influences italiennes, mais voilà des siècles qu'il en est ainsi, et on y est habitué. En tout cas, elle paraîtrait moins différente d'elle-même à Rome que partout ailleurs, et pour les grandes masses ignorantes, c'est immense. Est-ce Rome qui vaut aux pontifes leur prestige, ou les pontifes dont le prestige se reflète sur Rome? Il serait difficile de le dire, depuis si longtemps que les deux termes sont en rapport constant. Cependant il est clair qu'ils se fortifient par leur union et que par conséquent leur séparation les affaiblirait. Pour tous ceux qui pensent que c'est Rome qui a fait les papes, bien plutôt que les papes n'ont fait Rome, le doute n'est guère possible. Mais, même au point de vue catholique pur, si les papes sont successeurs de Pierre, c'est expressément à Rome et non ailleurs que Pierre est venu déposer le trésor des traditions infaillibles. La papauté hors de Rome est comme un arbre déplanté. Il n'est pas mort, il ne mourra pas, mais à la condition qu'on ne tarde pas à le rendre au sol qui lui fournit sa séve. Je sais que par le temps qui court et depuis qu'on a inventé tant de paratonnerres, les foudres ont perdu de leur pouvoir. Mais je ne pense pas que, même dans le monde moderne, les foudres de Bamberg ou de Fontainebleau puissent remplacer les foudres du Vatican.

Pour nous donc, il est avéré que des cinq hypothèses du professeur bavarois, la dernière, celle de la perte totale et sans retour du pouvoir temporel, est la seule qui soit probable. Elle ne nous inspire pas précisément les mêmes transes qu'à M. de Dœllinger. La chute prochaine de la papauté spirituelle n'est nullement à prévoir, mais elle le serait, qu'il ne faudrait pas penser pour cela que le soleil, la lune et les étoiles vont tomber du ciel en terre, selon l'énergique symbolisme des prophètes hébreux, quand ils voulaient décrire un bouleversement général. Les défenseurs de la papauté comptent un peu trop sur notre simplicité, quand ils nous répètent à tout moment qu'elle est la clef de voûte de l'équilibre et de l'ordre européen. Pourquoi donc les nations séparées d'elle ne sont-elles pas depuis longtemps un monceau de ruines? Ce n'est pas une institution, quelque vieille et vénérable qu'elle soit, qui constitue l'unité du monde moderne; ce sont des principes, essentiellement chrétiens, je le crois, mais supérieurs par leur évidence reconnue, incontestée, aux nations et aux Églises particulières. Le droit des gens, celui des peuples et des individus, tel qu'il résulte de longues et douloureuses expériences, cette puissance invisible qui foudroie tôt ou tard ceux qui la méconnaissent, voilà le *Credo* général du monde moderne et

le principe d'ordre social qui ramènera toujours le calme après les orages. Je ne veux pas dire que nous soyons à l'abri de toute crise, politique ou autre, mais il y en a eu de si radicales et de si terribles, bien que la papauté siégeât majestueusement sur son double trône, qu'en vérité je ne vois guère ce dont elle nous a préservés. Je sais trop bien, en revanche, ce qu'elle nous a coûté.

N'usons pas notre temps à discuter des prévisions que rien n'appuie. La papauté perdra son pouvoir temporel, voilà le fait certain pour nous désormais. Si je partageais les prédilections religieuses de M. de Dœllinger, je souffrirais beaucoup à la pensée de devoir chercher dans un mythe païen mes consolations et mes espérances. Je ne suis pas très-sûr en effet que l'île de Délos ait surgi du sein des mers tout exprès pour recevoir Phébus Apollo. Je tâcherais de trouver, et je crois que je trouverais mieux ailleurs. Il me semble en effet que, si l'on se met en face de la situation et qu'on l'envisage avec calme, on peut assez bien prévoir ce qui attend la papauté, et même certaines conséquences générales de sa transformation.

III

Le pouvoir temporel des papes tombera. Ce qui leur en reste ne suffit plus; ni sa restauration violente ni sa réédification sur d'autres bases ne sont possibles, et elles seraient possibles qu'elles ne seraient pas tenables. D'autre part, le siége de la papauté doit rester à Rome. Dût-elle émigrer momentanément pour ne pas assister à sa propre déchéance, elle y reviendrait le plus tôt possible dans son intérêt le plus clair. Et alors il faudra bien qu'elle s'arrange avec le roi d'Italie ou avec le pouvoir quelconque qui siégera à Rome. Celui-ci ne demandera pas mieux, cela est évident, que de lui assurer toute la latitude désirable dans l'exercice de ses fonctions pontificales, à la seule condition qu'elle lui fournisse à son tour des garanties contre toute velléité de conspiration réactionnaire. Les autres puissances de l'Europe seront appelées à examiner cet arrangement, auquel sans doute elles tiendront à contribuer, quand ce ne serait que pour ne pas laisser à l'Italie l'avantage de disposer seule du centre de la catholicité. C'est là que se trouvera pour la papauté un gage sérieux de sa tranquillité future. En effet, lors même que le nouveau royaume ne serait pas le premier intéressé, au point de vue de sa politique intérieure, à tenir toutes ses promesses envers la pa-

papauté, il se garderait bien de fournir à l'étranger, en y manquant, un aussi bon prétexte d'intervention. Les détails de la convention à conclure pourront donner lieu à de longues délibérations, mais il est deux points dont l'adoption est certaine, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Le premier, c'est qu'une riche dotation sera assurée à la cour pontificale; le second, c'est que l'on s'efforcera de lui conserver le plus qu'il sera possible en fait d'honneurs, de dignité extérieure et, tranchons le mot, d'apparat. Le pape peut être personnellement un homme très-simple, cela n'est pas possible à la papauté. Dans ce second point rentre probablement la dévolution au saint-siége d'un domaine, exigu sans doute et sans la moindre prétention à passer pour un territoire, mais suffisant pour que la majesté du pontificat s'y déploie à l'aise, sans contact immédiat et humiliant avec des institutions et une police étrangères à ses principes. On reconnaîtra dans cette esquisse d'une solution de la question romaine les traits essentiels de l'arrangement proposé par M. Ricasoli. Ce n'est pas l'autorité de cet homme d'État qui me les fait adopter, c'est la nature même des choses. Qu'on y réfléchisse tant qu'on voudra, je doute fort qu'on trouve rien qui en diffère foncièrement.

La papauté y gagnera sous maint rapport. Ainsi, elle n'aura plus à se traîner misérablement au milieu des embarras sans cesse renaissants, toujours plus graves, qu'elle devait à sa qualité de royaume de ce monde. Elle n'aura plus la honte d'être à chaque instant clouée au pilori de l'opinion comme coupable de la misère et de la lente agonie de tout un peuple. Ses rapports avec les autres puissances de la terre ne souffriront plus de ces conflits qui mettaient si souvent aux prises le prince et le pontife et faisaient tant de tort à l'un et à l'autre. Elle pourra, si bon lui semble, continuer tranquillement à jeter l'anathème sur nos institutions, nos libertés modernes les plus précieuses, et à mettre à l'index nos plus admirables écrivains: ce sera aux catholiques, mais non plus aux gouvernements, d'y songer. De nos jours où l'idée de la séparation du spirituel et du temporel a fait tant de progrès, l'autorité spirituelle du pape regagnera chez un grand nombre de personnes une force qu'elle perdait toujours plus à cause de son double caractère. Dira-t-on que la papauté dépendra des puissances qui lui fourniront ses revenus? Mais elle dépendait déjà de ces mêmes puissances, sans compter les hauts barons de la finance israélite, pour la possession et la conservation de son territoire. Il serait peut-être facile de constituer ces revenus d'une manière qui les mît autant que pos-

sible à l'abri des éventualités. Enfin si la papauté se renferme désormais dans sa mission religieuse, quelle nation catholique oserait se soustraire à une obligation solennelle contractée en face du monde?

Pourtant, objectera quelqu'un, si des principes irréligieux ou simplement non catholiques venaient à prédominer dans l'Europe entière, si la séparation absolue de l'Église et de l'État se réalisait partout, les conventions passées au nom des principes vaincus ne seraient-elles pas frappées d'une déchéance, injuste peut-être, mais inévitable? — Je n'ai rien à répondre à cela, sinon que c'est prévoir les choses de si loin qu'on perd de vue ce qui est possible prochainement et probable pour longtemps, et aussi que, dans le cas supposé, la papauté ne serait pas mieux protégée par son pouvoir temporel.

Cependant, il faut l'avouer, si la papauté est appelée à retirer de la transformation qui l'attend des avantages qu'elle ne devrait pas dédaigner, elle subira nécessairement des changements qui passeront au chapitre des profits ou à celui des pertes, selon l'opinion qu'on se fait de la papauté et de ces changements eux-mêmes.

En premier lieu, on ne peut pas se dissimuler qu'elle sortira de cette affaire moralement amoindrie, et ce sera sa faute. C'est malgré elle, en dépit de ses résistances prolongées, passionnées, quelquefois furibondes, c'est en ne tenant aucun compte de ses prédictions, de ses lamentations, de ses menaces que le changement sera opéré. On dira que la papauté ne pouvait faire autrement, qu'elle était tenue de protester contre une sécularisation qu'elle croit injuste et dommageable au catholicisme. On objectera le serment qui lie les papes sur les questions de territoire. Rien n'empêchait la papauté, répondrons-nous, de protester *sotto voce*, si elle le jugeait à propos, comme elle a protesté contre la paix de Westphalie et tant d'autres choses qu'elle ne pouvait ni accepter ni empêcher. Le serment avait sans doute pour but de garantir l'indépendance perpétuelle du pontificat contre la faiblesse ou l'imprévoyance des pontifes; mais, du moment que cette indépendance, bien loin d'être garantie, est compromise par la conservation même du pouvoir temporel, c'eût été en respecter l'esprit que de reconquérir la liberté spirituelle par l'abdication de la couronne terrestre. D'ailleurs à Rome, en matière de serments et quand on veut, n'a-t-on pas à sa disposition des théories infiniment ingénieuses pour rassurer les consciences inquiètes tout en pliant sous les malheurs des temps? Le *non possumus* est bel et bien ici un *nolumus*.

A présent, disons tout : ce non-vouloir n'est pas l'effet d'un entête-

ment arbitraire. Il a été visiblement engendré par les illusions qu'on se fait à Rome sur le véritable état des esprits dans le monde moderne. Comme l'a fort bien observé M. de Dœllinger, on n'y croit pas au pouvoir de l'opinion publique, à celui de la presse, au progrès des idées libérales. Il y règne je ne sais quel scepticisme de vieillards sur tout ce qui est idéal, jeune, riche d'avenir. Parce que les égards et les marques de déférence vis-à-vis du catholicisme et du clergé ont succédé chez les gouvernements et les gens bien élevés aux âpres procédés des révolutionnaires de l'ancienne école, Rome a cru que la foi catholique avait reconquis tous les cœurs. Des éclipses passagères de la liberté chez quelques peuples de l'Europe, qui l'étouffent parfois à force de l'embrasser, elle a conclu que le dégoût de la liberté devenait universel. Parce que les partis ont recherché l'appoint du clergé dans leur lutte pour la prépondérance, elle s'est imaginé que cet appoint représentait la presque totalité des masses. Elle n'a pas cru à l'idée italienne, d'abord parce qu'elle croit peu aux idées, ensuite parce qu'elle est par essence indifférente aux questions nationales, pourvu que sa cause à elle n'y soit pas mêlée. Elle s'est trouvée acculée au bord du précipice au moment même où elle s'imaginait se relever avec un ascendant inconnu depuis trois siècles. En effet, elle avait pris pour des succès éclatants la conclusion du concordat autrichien, la réorganisation de l'épiscopat catholique dans quelques pays protestants, la proclamation quasi incontestée de l'Immaculée-Conception, — qui devait, on se le rappelle, ouvrir une ère inouïe de prospérités pour l'Église et le pontificat. Si l'on veut se figurer la profonde ignorance où l'on est à Rome de l'opinion générale en Europe et de sa puissance, il suffit de se souvenir de l'affaire Mortara. Que de bruit n'a-t-elle pas causé! Pourtant ce n'était qu'un de ces cas de prosélytisme aveugle comme les annales de l'Église en fourmillent. Cent fois, mille fois, des faits analogues ont eu lieu ; il s'en est passé de tout semblables en France pendant les deux derniers siècles en quantité effrayante. Les plaintes des parents et des victimes furent à peine entendues. Ce n'est donc pas le fait lui-même qui est surprenant. Mais ce qui confond, c'est qu'au Vatican personne n'ait prévu que, dans un moment où la politique et l'opinion se voyaient forcées, presque malgré elles, de mettre en question le pouvoir temporel, un tel événement allait prendre les proportions d'un immense scandale et tuer ce pouvoir chez une foule d'esprits où il était à peine ébranlé. C'est là un de ces faits de détail en qui se concentre l'esprit de toute une crise. Très-évidemment la papauté vit dans un monde qu'elle ne com-

prend pas et qui ne la comprend guère : ce qui est désastreux pour une puissance de l'ordre moral. La chute de son pouvoir temporel mettra nécessairement en relief aux yeux de la catholicité cette vérité, que ses ennemis déclarés étaient jusqu'à présent seuls à proclamer.

A cet échec moral, qu'elle ne saurait conjurer, se joindra un fait d'une portée plus vaste encore et qui retentira sourdement, mais puissamment dans le monde entier, en dedans et en dehors de l'Église catholique. Un coup terrible, peut-être irrémédiable, sera porté en général au principe traditionnel. Qu'on y pense bien! deux grandes puissances se partagent l'Europe : l'esprit de tradition et l'esprit de réforme. Dans ces deux termes, que nous choisissons larges à dessein, se résument toutes les antithèses qui servent de ressort moteur à la société contemporaine. En politique, en religion, en commerce, en législation, partout vous retrouvez les deux antagonistes. On peut être traditionaliste sur un point, réformiste sur un autre. Il est rare de rencontrer des traditionalistes ne voulant absolument rien accorder à l'esprit de réforme, ou des réformistes radicalement opposés à toute concession aux idées traditionnelles. Mais il n'en est pas moins vrai que dans chaque nation, dans chaque Église, dans chaque âme, le centre de gravité tombe sur l'un ou sur l'autre des deux principes. Puis, le temps dans sa marche révèle toujours plus les affinités secrètes qui rattachent les unes aux autres toutes les réformes et toutes les traditions. Je ne m'étonne guère de ce que la cour de Rome rencontre des chevaliers de la dernière heure dans des régions d'où lui parvenait d'habitude tout autre chose que des paroles de sympathie. Il est des hommes placés par leur éducation et les événements dans des milieux où le levain réformateur ne cesse de travailler et de pousser à de nouvelles conquêtes. Ils demeurent où ils sont, mais moins par attachement aux principes vitaux de leur confession politique ou religieuse, que par considération pour certains résultats éprouvés, enracinés, déjà traditionnels, de ces principes. Ces hommes, qu'ils s'appellent vieux luthériens en Allemagne, calvinistes ou libéraux classiques en France, sentent fort bien que leur cause est en jeu dans la crise qui se déroule à Rome. Et quoi d'étonnant? c'est le centre même du traditionalisme qui s'écroule. Qu'est-ce qu'une révolution nationale, une réforme locale, si radicales qu'on les conçoive, au prix de cette ablation de la clef même de la voûte? Les principes constitutifs des sociétés modernes n'étaient jamais assurés que d'une demi-victoire, tant que restait debout une citadelle, d'apparence imprenable et où toutes

les vieilles choses allaient se réfugier pour y épier l'heure favorable des réactions et des restaurations subreptices. La routine de tous les genres et dans tous les sens avait là un inviolable sanctuaire, où elle se faisait auguste, vénérable, où elle se déguisait sous une foule de noms chers au genre humain. Elle finissait par s'appeler modération, sagesse, bon droit, morale, religion, Évangile. Et combien s'y laissaient prendre! En particulier sous le rapport religieux, l'effet d'une pareille transformation sera incalculable. Le catholicisme, depuis la réforme, a eu le tort ou, si l'on veut, s'est vu dans la nécessité d'arborer le principe de la tradition immuable et de le pousser jusqu'à sa dernière rigueur. La preuve est faite en histoire qu'avant le concile de Trente, il y avait dans le dogme et dans la discipline de l'Église latine quelque chose de beaucoup moins stéréotypé que depuis cette fameuse assemblée. Sur le terrain de la théologie scientifique, il n'est pas moins prouvé qu'en réalité l'immutabilité n'appartient en ce bas monde à rien ni à personne. Les dogmes considérés comme les plus immuables dans la chrétienté ont leur histoire. On sait dans quel siècle ils sont nés, par quelles variations ils ont tous passé. Mais l'histoire des dogmes est inconnue du grand nombre, à peine soupçonnée de l'élite, et comme l'apparence, comme la prétention même de l'immutabilité exerce un grand prestige, surtout en religion, sur l'esprit humain, on ne peut nier que le catholicisme n'ait retiré une grande force de l'illusion dans laquelle il berçait ses nombreux adhérents que leur Église avait toujours été et serait toujours ce qu'ils la voyaient. Voici maintenant que des faits, dont nul n'ignore, viennent brutalement déchirer ce beau rêve. — Mais il ne s'agit pas de dogmes, dira-t-on. — Qu'importe? les masses ne font pas de distinctions de ce genre. *Es ist überhaupt ein Neues*, quelque chose de nouveau a fait irruption dans l'Église, sans qu'elle l'ait voulu, sans qu'elle ait pu s'y opposer, quoiqu'elle eût eu bien envie de l'empêcher; bref, le pape n'est plus ce qu'il était, — voilà une expérience que 150 à 200 millions d'âmes vont faire. Et l'on s'imagine qu'il n'y a pas là le point de départ d'un immense mouvement des consciences? Mais je vous dis que, depuis la réforme, il ne s'est rien passé de si grave dans l'histoire de l'Église, et que dans quelques siècles nos descendants feront de la dernière année du pouvoir temporel des papes l'une des dates marquantes, l'une des grandes limites séparant les périodes de cette histoire.

Qu'on nous comprenne bien. Nous l'avons dit peut-être à sa-

liété, nous le répétons encore : la papauté ne mourra pas du coup. Elle a dans les besoins religieux d'une immense multitude des racines trop profondes pour être ainsi déracinée par l'ouragan, sous lequel il faut toutefois qu'elle plie. Tout porte à croire que dans les premiers temps, rien ne viendra trahir à la surface les courants qui commencent à agiter les profondeurs de l'océan catholique. A la faveur de ce calme apparent, la papauté continuera d'exercer un pouvoir spirituel considérable et, à certains égards, dans une position plus favorable qu'aujourd'hui. Seulement, les conditions du gouvernement de l'Église seront changées et finiront par changer le gouvernement lui-même. C'est ce qu'il nous reste à voir.

On peut déjà pressentir une modification très-grave de ces conditions, dans la publicité beaucoup plus grande à laquelle seront soumises les allées et venues du Vatican. Une presse indépendante, parfaitement placée pour voir et savoir, sera établie tout auprès. La papauté vivra désormais, comme nous tous, sous le feu purifiant et salutaire de la critique. Il dépendra d'elle d'en faire un élément de force ou de faiblesse.

Mais un changement plus essentiel encore ne tardera pas à se dessiner. On peut poser en fait que la disparition du pouvoir temporel rendra à l'influence des nationalités, dans la direction suprême de l'Église catholique, une importance que ce même pouvoir avait presque annihilée. Il n'est pas possible d'admettre, par exemple, que les papes seront désormais exclusivement italiens. On sait que, depuis longtemps, par une coutume fort peu conforme à la théorie du catholicisme, les souverains pontifes devaient tous être Italiens de naissance. Tant qu'il n'y avait pas d'Italie réelle, cette coutume illogique avait peut-être l'avantage de couper court à des compétitions dangereuses. Le pape n'était ainsi d'aucune nation. Mais, le plus simple bon sens l'indique, la même raison s'opposera énergiquement à sa continuation. Il est même facile de prévoir qu'il sera désormais moins facile à un Italien qu'à un autre de prendre en main les clefs de Saint-Pierre. C'est dire en même temps que le corps des cardinaux ne sera plus en grande majorité italien, comme il l'est depuis longtemps. Bien que défectueuse par la manière dont elle se recrute, la représentation des nations catholiques auprès du chef de l'Église sera bien plus réelle que jusqu'à ces derniers temps où elle n'était qu'illusoire. S'imaginer que ce changement ne modifiera en rien l'esprit général du cardinalat, serait preuve que l'on connaît mal le cœur humain et la marche ordinaire des assemblées repré-

sentatives. Dès que la nationalité sera redevenue quelque chose dans les conseils de l'Église, il est certain que ceux qu'elle y aura portés seront tenus de la faire valoir. Leur amour-propre seul, à défaut de mobiles plus honorables qui, nous osons le croire, ne feraient pas défaut, suffirait à les pousser dans cette voie. Un représentant quelconque, s'il veut être compté pour quelque chose, doit en effet s'appuyer sur ce qu'il représente. On peut même aller plus loin encore et affirmer que l'une des conséquences de la position nouvelle faite à la papauté sera une convention qui fixera non-seulement le nombre des cardinaux attribués à chaque nation, mais encore un mode de présentation des candidats au chapeau cardinalice qui équivaudra à leur nomination par le gouvernement de chaque pays. Qu'on se rappelle de quel esprit, libéral pour le temps, étaient animées ces grandes assemblées de Constance et de Bâle, où les *nations* réagissaient contre la routine pontificale! Ce même principe des nationalités, le vrai destructeur au fond de la papauté temporelle, est gros de conséquences pour la papauté spirituelle elle-même.

Un fait digne de remarque, c'est que les mouvements de réforme intérieure, qui ont partiellement agité le catholicisme depuis que le libéralisme est devenu grande puissance, ont été *nationaux* et ont avorté l'un après l'autre par suite de l'insurmontable résistance qu'ils ont rencontrée dans la curie romaine. On se rappelle peut-être l'agitation dont l'Allemagne catholique fut le théâtre de 1826 à 1831. C'était une agitation à la fois réformiste et cléricale. Sans s'attaquer au dogme, un très-grand nombre de prêtres, ayant à leur tête des hommes fort distingués, réclamaient le culte en langue vulgaire, la libre circulation de la Bible, la restauration de l'ancien régime épiscopal et synodal, l'abolition du vœu de célibat, etc. Si l'Église catholique d'Allemagne eût été, comme l'Église anglicane ou l'Église russe, indépendante de tout pouvoir étranger, il est fort à croire que cette réforme intérieure eût réussi, du moins en partie ; car elle avait pour elle les laïques en général. Vers la même époque, en France, l'école de l'*Avenir* tentait une audacieuse transfiguration politique du catholicisme sans rupture avec la tradition religieuse. Dans ces derniers temps, nous avons vu et nous voyons encore une élite peu nombreuse, peu influente, mais brillante et forte par le talent, s'épuiser en efforts pour combler l'abîme qui va se creusant entre l'esprit des temps modernes et celui du moyen âge. Un livre comme celui de M. de Dœllinger, des publications comme celles des PP. Tosti et Passaglia, nous montrent qu'en

Allemagne et en Italie les mêmes besoins se font jour et trouvent pour s'exprimer d'habiles interprètes. Mais qui a toujours empêché, qui empêche encore ces tentatives d'aboutir à quelque chose? La résistance obstinée, lapidaire, du centre de l'Église. On peut observer que ces essais de réforme revêtent le caractère de la nationalité qui les voit naître. Tandis qu'en Allemagne ils portent sur le culte et la vie religieuse, en France c'est le rapport du catholicisme avec la société politique et civile, en Italie c'est le conflit de la papauté avec l'idée patriotique italienne qui les déterminent. Mais tout vient se heurter contre une oligarchie non-seulement indifférente, mais encore et par essence opposée aux nationalités, et qui n'admettra jamais que quelque chose de bon puisse venir soit de Samarie, soit de Galilée. N'a-t-elle pas réussi chez nous à expurger le gallicanisme de notre haut clergé, à remplacer la liturgie nationale par la liturgie romaine, à confisquer en un mot l'une après l'autre les dernières traces de l'indépendance relative dont l'Église catholique de France s'était toujours glorifiée? N'avons-nous pas vu, dans ces dernières années, un archevêque forcé de faire amende honorable devant un journaliste de son diocèse, parce que celui-ci mettait sa verve insultante au service de l'ultramontanisme le plus prononcé, tandis que le premier était suspect d'un léger vernis libéral? N'a-t-il pas fallu que, pour complaire à la congrégation de l'Index, l'auteur du *Dictionnaire historique* le plus répandu dans nos familles françaises consentît à des corrections le plus souvent ridicules, mais calculées de façon que les étroits préjugés qui règnent au Vatican n'éprouvassent aucun froissement? Je cite au hasard, dans un seul pays, des faits petits et grands. Partout ailleurs il s'en passe de semblables. Ils reviennent tous à ceci, que partout la politique religieuse de la papauté met aux prises l'esprit catholique et l'esprit national et que, dans leurs rencontres partielles, celui-ci est régulièrement vaincu, parce que le premier, centralisé à Rome dans les mains que l'on sait, n'offre aucune prise à ses réclamations les plus désespérées. Tant que les conditions de la papauté resteront ce qu'elles sont, il en sera toujours de même. Mais en cela se montre l'avenir que prépare l'importance nouvelle des nationalités dans le gouvernement de l'Église. Il se peut qu'un long temps s'écoule avant que leur influence se fasse sentir avec quelque puissance, mais il est impossible qu'à la longue les besoins de réforme qui, dans le catholicisme, vont de la circonférence au centre, ne reçoivent pas une satisfaction

progressive, lorsque la composition des rayons réagira positivement sur la nature du centre.

D'ailleurs, il est à croire qu'une leçon comme celle que subit en ce moment la papauté ne sera perdue pour personne. La victoire remportée par les idées modernes, sur la puissance qui leur avait jusqu'alors opposé la plus opiniâtre résistance, devra convaincre les plus endurcis de leur énergique vitalité et du danger que l'on court à leur rompre systématiquement en visière. Ce serait faire tort au clergé catholique en général, ce serait lui supposer bien peu de lumières et même d'intelligence que de s'imaginer qu'il restera fermé aux sérieux enseignements de la crise actuelle. La savante hiérarchie de l'Église romaine étouffe ordinairement avec beaucoup de succès les moindres ferments d'indépendance qui se révèlent dans les rangs inférieurs du clergé. L'horreur du schisme, si puissante chez les esprits façonnés par l'éducation catholique, empêche presque toujours la révolte ouverte. On aime mieux se laisser exécuter spirituellement que de rompre avec l'autorité traditionnelle. Mais quel changement lorsqu'une issue sera, sinon dès à présent ouverte, du moins rendue possible et insensiblement frayée par les rapports nouveaux des membres et du chef! Quelle autorité les faits accomplis ne vaudront-ils pas aux remontrances des esprits éclairés qui proposeront les réformes réclamées par l'esprit des temps modernes!

On ne touchera pas au dogme, je le veux bien, mais il est des questions d'un grand intérêt social, à propos desquelles, sans ruiner l'infaillibilité doctrinale qu'elle s'attribue, l'Église catholique pourrait changer d'avis ou tolérer des nouveautés. De ce nombre est, par exemple, la question du célibat des prêtres. Il n'est pas un théologien catholique de quelque valeur qui ne reconnaisse que le célibat des prêtres n'est pas d'institution apostolique et qu'il n'a été imposé qu'assez tard. au clergé. Le jour n'est peut-être pas loin où l'opinion publique des nations catholiques les plus avancées désirera, puis réclamera la réforme d'une institution qui a précisément pour but de fournir au saint-siége des serviteurs sans patrie ou du moins détachés autant que possible du sol national. Si jamais l'esprit libéral, venant à souffler dans les conseils suprêmes de l'Église, conseillait l'adoption de cette réforme disciplinaire, je laisse à prévoir les conséquences infinies dont elle serait le fécond principe. On pourrait émettre des prévisions analogues sur les questions du casuel, des dispenses, des jours de fête, de la nomination et de la juridiction des évêques, etc.

Toutes sont disciplinaires, mais n'oublions pas que la distinction entre la discipline et le dogme est plus subtile que réelle. Toute institution disciplinaire s'appuie sur une idée, sur une thèse dogmatique; la réforme ou la suppression de l'une ne peut faire autrement que de refluer sur l'autre.

Il ne faudrait pas se réfugier derrière une politique de bascule qui permettrait à la papauté de l'avenir d'échapper à l'influence des nationalités en les neutralisant l'une par l'autre. Je ne partage pas la croyance de quelques personnes qui pensent que la catholicité est à la veille de se constituer en autant d'Églises nationales indépendantes qu'il y a de nationalités catholiques. Le besoin, l'amour de l'unité extérieure est encore bien trop fort pour cela dans toutes les parties de la catholicité actuelle. Pourtant il y faudra penser. L'émancipation graduelle des Églises grecques nationales, qui ne reconnaissent plus qu'une primauté d'honneur au patriarche de Constantinople et qui tendent à réaliser d'une manière autonome des améliorations très-importantes, porte avec soi un enseignement qu'il ne faut pas mépriser. Si, par exemple, une nation catholique voyait ses vœux systématiquement repoussés en dépit de leur évidente légitimité, ce n'est pas une papauté amoindrie dans son prestige, vaincue dans sa lutte prolongée avec l'esprit moderne, qui pourrait à la longue étouffer toujours les velléités de schisme national. Il serait difficile, en spéculant sur l'inconnu, de préciser les circonstances qui rendraient un tel événement possible ou imminent. Il le serait moins de les imaginer sans trop d'invraisemblance. Ainsi, qu'arriverait-il dans le cas où le sentiment religieux et le sentiment patriotique seraient d'accord pour le désirer?

C'est donc là, dans le fait nouveau des influences nationales acquérant une importance de fait et de droit, presque la prépondérance dans la direction de l'Église catholique, c'est là que se trouve le germe des transformations les plus considérables que l'avenir réserve à cette Église et à la papauté. Rien absolument n'autorise à prévoir les cataclysmes dont nous serions menacés, au dire de ses zélés défenseurs. Émettre, comme on l'a fait, la crainte que la religion en général et ces principes vitaux de la société dont elle est la sanction, dont elle fait la sève, s'affaissent et s'en aillent avec le trône pontifical, cela est permis à ceux qui identifient le sentiment religieux avec la croyance au surnaturel et qui n'ont jamais vu dans l'Évangile autre chose qu'une doctrine s'imposant du dehors à la conscience et sans affinité naturelle avec l'âme. Les mêmes trembleurs en eussent dit

bien d'autres s'ils avaient vécu au premier siècle de notre ère, lorsque le seul temple du monde où l'encens fumât en l'honneur du vrai Dieu s'abîma dans un linceul de feu. A quoi donc pouvaient désormais se rattacher la foi et la vie religieuse de l'humanité? Le polythéisme était mort, le Nouveau Testament n'était pas écrit, la papauté temporelle n'existait pas encore, et même plusieurs prétendent que la papauté spirituelle n'existait pas davantage. Il y avait bien çà et là par le monde quelques hommes, des rêveurs, qui parlaient du règne de l'esprit et de mainte autre chose impalpable et subtile. Il est clair qu'aucun homme politique sérieux ne se commit avec ces gens-là. Et puis, il se trouva qu'en trois jours de temps le temple de l'esprit avait remplacé avec quelque avantage le temple de main d'homme... Au nom du Christ lui-même, dont on prétend que la cause est intéressée à tout cela, qu'on cesse donc de trembler! Le sentiment religieux est spontané dans la nature humaine et l'on ne voit pas qu'il ait perdu en intensité ni en pureté par la disparition successive des symboles ou des institutions qui lui servirent tour à tour d'expression et d'appui. En ceci l'on peut dire de la religion comme de l'industrie : donnez-lui de la sécurité, mais ne la protégez pas trop; elle s'attarde et languit sous ces protections artificielles qui ne sont plus fondées sur la nature des choses.

Nous ne pensons pas avoir trop restreint les conséquences prochaines de la déchéance temporelle de la papauté. Nous avons tâché d'en dégager autant que possible la prévision des illusions qu'engendre aisément un point de vue religieux qui, nous ne le cachons pas, est le nôtre et ne nous dispose pas précisément à la tendresse pour une institution dont la chute complète ferait tressaillir d'aise les cendres de nos pères. Mais il ne faut pas prendre ses désirs pour des vraisemblances. Après comme avant l'événement que nous attendons tous, le protestantisme et le catholicisme resteront en face l'un de l'autre dans leur opposition de vieille date que rien de longtemps ne saurait concilier. Ce ne sont ni les évolutions dogmatiques du premier, ni les secousses constitutionnelles du second qui les rapprocheront de sitôt. Mais il est une chose qui résume tout ce que nous avons dit, une seule si l'on veut, mais elle est immense, une chose qu'amènera naturellement la disparition de la papauté temporelle et qui contient peut-être un genre de conciliation auquel on ne songeait guère dans les fameux et absurdes plans de réunion qu'on aimait à discuter autrefois, et cette chose c'est : le catholicisme ouvert à l'esprit de réforme.

ALBERT RÉVILLE.

MONOLOGUES PHILOSOPHIQUES

DEUXIÈME PARTIE [1]

Le contact du monde extérieur soutire la pensée au cerveau; il sollicite l'intelligence à sortir de l'état latent pour apparaître dans le rayon de la conscience, sous la forme de l'idée.

La rencontre du monde extérieur avec l'esprit a lieu à l'aide de la sensation. L'esprit cherche à dégager l'élément intellectuel impliqué dans la sensation, qui à son tour implique le phénomène extérieur; mais avant d'avoir dégagé cet élément idéal, il l'a admis et affirmé par un acte de foi spontané. Comment le chercherait-il, en effet, s'il n'était assuré d'avance de le trouver? Comment se pourrait-il interroger lui-même, chercher un *pourquoi* aux phénomènes, s'il ne supposait en ceux-ci d'emblée, avant toute réflexion, une cause logique, une raison d'être, c'est-à-dire une existence selon la raison, un principe et une substance intellectuelle? La raison est en lui, elle est son essence, et c'est pourquoi il l'affirme et la cherche hors de lui, manifestant ainsi une foi invincible et immédiate, antérieure à tout raisonnement, dans la raison comme vérité fondamentale de l'univers.

On a trop peu approfondi ce mouvement spontané, cet élan instinctif de l'esprit à la recherche d'une cause intellectuelle des phénomènes. Il y a là un témoignage irrécusable en faveur de l'unité

[1] Voir la livraison du 15 décembre dernier.

de raison dans tout ce qui est. Le minéral subit la loi de son milieu, la plante y est sujette, l'animal y trouve des influences qui le déterminent et décident sa volonté en des sens divers. L'homme est à la fois commandé par ce qui l'environne; il agit et réagit dans son milieu comme plante, comme animal, car il est à la fois plante et animal. Mais il possède une aptitude, et c'est là ce qui le distingue, à s'élever par la réflexion au-dessus des phénomènes qui le pressent et au-dessus de lui-même. Il possède quelque chose de supérieur à sa pure existence phénoménale, et ce quelque chose l'excite à chercher aussidans la nature environnante un principe égal à celui qu'il porte en lui. De là sa curiosité, et son besoin de ramener les phénomènes, par la science de leurs lois, dans l'orbite de son activité intellectuelle. Il leur demande compte de ce qu'ils sont au regard de l'esprit. Lui, être intelligent, il leur demande l'intelligence. Un fait l'a-t-il frappé? il n'a de cesse qu'il n'ait trouvé sa place dans le système du monde, qu'il ne l'ait uni au tout, éclairé de la lumière de l'ensemble et contemplé au foyer de l'unité universelle; celle-ci représentant pour lui la raison universelle, parce qu'elle est le lien, l'ordre et l'harmonie des choses, et que c'est aussi par l'ordre et l'enchaînement des parties dans le tout que la raison se manifeste dans l'homme.

Toute découverte de la science apparaît ainsi comme une rencontre de notre esprit avec l'esprit universel, de notre raison avec la raison générale. La raison universelle se cherche dans la raison individuelle, qui à son tour aspire vers la raison universelle. La limite infligée à l'esprit comme à la vie, sous la forme relative du phénomène, est un obstacle que l'individu ressent comme une séparation, et que l'effort intellectuel tend à renverser. Chaque découverte est une nouvelle brèche par laquelle la communication se rétablit sur un point, et l'on peut dire que l'esprit humain, dans la science, s'efforce à détruire pièce à pièce ce mur que la particularité de l'organisme élève entre la raison générale des choses et la sienne. Chercher l'intelligence générale des choses, la science universelle, — c'est poursuivre la fusion complète de l'esprit particulier dans l'esprit universel, de l'entendement particulier dans l'entendement divin.

Que la curiosité humaine doive aboutir à ce résultat ou qu'elle

ne doive jamais l'atteindre, il n'en est pas moins certain que l'effort existe vers ce but, et que cet effort est l'activité même, l'activité originelle et constante de notre esprit.

Cela suffit pour démontrer l'attraction qu'exerce la raison universelle sur la raison individuelle, et par suite leur affinité, leur communauté fondamentale. Qu'on réfléchisse à cette vérité, et l'on verra combien elle est féconde, combien, en la pressant, on en fait sortir de pensées propres à éclairer d'un jour imprévu l'homme, la nature et leur indissoluble rapport dans l'unité fondamentale.

C'est par la curiosité que la raison universelle règne dans notre esprit sur la raison individuelle; car la curiosité est l'invitation constante faite à l'esprit particulier de sortir de lui-même pour s'informer des lois régulatrices de l'ensemble.

L'existence de la curiosité dans l'esprit humain suffirait à prouver celle de l'intelligence dans la nature.

Notre organisation est *intellectuelle* de la base au sommet; l'enchaînement de ses parties, ses fonctions, depuis celles qui se produisent au moyen de l'estomac jusqu'à celles dont le cerveau est l'organe supérieur, tout dénote la présence de l'intelligence dans la combinaison organique. Je renvoie aux études anatomiques et physiologiques ceux qui là-dessus pourraient garder un doute. L'intelligence est en nous et nous sommes en elle, par elle, comme tout ce qui est. Comment donc s'étonner que cet organisme, dont la matérialité n'est que le côté apparent, superficiel et transitoire, mais qui est intelligence de part en part, soumis sans lacune à la loi de solidarité et de développement qui le soutient, produise et rende ce dont il est tout imprégné, et que de son couronnement, le cerveau, s'échappent en tout instant l'intelligence et la pensée?

La raison particulière existe et tend vers la raison universelle des choses. La raison universelle est donc à l'état de tendance, à l'état de désir dans la raison particulière; elle y est présente, elle y est active. C'est là ce que signifie la curiosité.

Les existences dans la nature se motivent les unes par les autres. Mais la motivation de l'ensemble lui-même, où est-elle? On dira qu'elle est en Dieu. Je le veux bien, mais qu'est-ce que Dieu? le motif universel et suprême de l'univers.

Ainsi, l'on tourne dans un cercle, et c'est bien le cas de répéter encore avec Spinoza, que Dieu est l'asile de l'ignorance.

D'un autre côté, comment Spinoza empêchera-t-il notre raison de croire à une raison d'être unique de l'univers, et notre intelligence de croire à l'intelligence suprême, primitive et unique des choses?

Car il est impossible de méconnaître le plan, le dessein, la finalité respective dans la nature, à moins de s'aveugler de parti pris. La nature n'offre qu'un système de rapports à l'esprit. Les rapports des choses sont leurs lois, qui dérivent de l'unité, car elles la manifestent.

L'œil est fait pour voir, le cerveau est fait pour penser. Chaque organe en général, aussi bien que chaque être, laisse soupçonner qu'il est la représentation phénoménale d'une parcelle de l'entendement divin. Ainsi l'œil, dans cet entendement, représenterait la vision, le cerveau, l'intelligence elle-même transmise et déléguée à l'homme; le poumon serait l'idée de la respiration, les parties sexuelles celle de la génération, l'estomac l'idée de la nutrition. On peut aller plus loin et affirmer qu'en tout phénomène, bien qu'il nous soit impossible d'en pénétrer toujours le sens par rapport aux autres, il y a une étincelle divine, et que la raison générale des choses s'y trouve représentée pour une part de sa force créatrice. La nature, à ce point de vue, apparaît comme vivante et animée d'outre en outre; elle laisse entrevoir son squelette intellectuel, la charpente idéale qui la soutient.

C'est le fondement métaphysique des choses que nous apercevons ainsi à travers la phénoménalité, mais que cependant nous ne pouvons atteindre : parce que l'entendement direct et universel ne peut tenir dans l'entendement particulier et dérivé, bien que celui-ci ne puisse le nier, ni se détacher de la conviction qu'il existe, et que la science consiste à découvrir l'enchaînement qu'il met entre les choses.

L'oiseau bâtit son nid avant d'avoir jamais couvé, il couve ses

œufs dans l'ignorance de ses petits, et sans connaître l'avenir qu'il abrite sous son aile. Ainsi de l'instinct sous toutes ses formes.

L'instinct est une prophétie à l'insu du prophète.

Tout est prophétie dans la nature. Le lait qui monte dans le sein maternel devance la venue de l'enfant. D'où vient donc cette anticipation en des êtres qui en ignorent l'objet, et cette sollicitude chez eux pour ce qui n'existe pas encore?

On cherche la Providence dans le miracle; elle est dans la nature, mais non au sens mystique du mot : on la voit clairement révélée dans l'instinct.

Il y a donc dans les êtres vivants, il y a dans tout quelque chose de supérieur à ce qui existe et passe, quelque chose de supérieur à la nature envisagée sous l'aspect phénoménal; c'est-à-dire une loi vivante qui non-seulement gouverne les rapports entre les existences présentes, mais entre celles-ci et les existences futures.

Il y a une loi enfin, et qui règne par des lois.

La même loi qui dirige l'astre dans l'immensité et l'aimant vers le pôle, conduit l'animal au fil invisible de l'instinct.

Nous ne percevons dans tous les phénomènes que des rapports. Dans ce que nous appelons le monde inorganique, les rapports agissent sans qu'ils soient ressentis par les existences qui les manifestent; dans le règne organique et vivant, la vie n'offre que l'ensemble des rapports d'un être avec son milieu, éprouvé par cet être lui-même : l'instinct, où se trahit en lui la vie et qui le gouverne, n'est jamais qu'un rapport ressenti.

Et qu'est-ce encore que la sphère supérieure, le monde vivant et intelligent auquel nous appartenons; qu'est-ce que l'intelligence elle-même, sinon celle des rapports où nous sommes avec nous-mêmes, avec l'espèce, avec tout ce qui nous environne?

Et cet aiguillon du progrès qui nous pousse, n'est-ce pas l'instinct de ce qui doit être, de ce qui sera; la grande prophétie de l'humanité, le pressentiment de ses destinées, leur présence anticipée dans le désir?

Les formes de la loi sont celles de l'être; les formes de l'être sont la répulsion et l'attraction.

L'instinct est la loi ressentie dans un mouvement d'attraction ou de répulsion. L'intelligence est la loi réfléchie en nous, la loi reconnue : car nous ne connaissons que par la loi les choses et nous-mêmes. La loi volontairement accomplie est la liberté. Il n'y a pas d'autre science que celle de la loi, il n'y a pas d'autre liberté que l'accomplissement de la loi ; il n'y a pas d'existence sans la loi qui, violée, anéantit l'existence.

La raison universelle des choses, dont l'activité s'exprime dans les rapports universels, demeure souveraine et sans exception ; à elle le premier et le dernier mot de la vie.

Un grand instinct est caché dans l'intelligence humaine, et qui, comme tout instinct, anticipe son objet. L'esprit cherche la vérité avant de la connaître : donc il l'affirme avant de la trouver.

Chaque être vivant a l'instinct de sa destinée, lequel instinct est *sa* vie, son génie particulier.

Il y a une *vocation* en tout ce qui se meut et se développe. Ceux qui ressentent cette vocation s'appellent des êtres vivants. Toutes choses sont *appelées*, et Fourier, ce rêveur qui a mêlé de grandes vérités à de si grandes utopies, a eu raison de proclamer que « les destinées sont proportionnelles aux attractions. »

Qu'on aille au fond de l'espèce humaine : elle est gouvernée par quelques grands instincts, elle serpente autour d'un idéal et subit à sa manière, conformément à son type, les lois de l'attraction et de la répulsion, qui font l'équilibre et le mouvement dans l'univers.

Mais avec l'homme, quelque chose de nouveau est apparu sur le globe : il y a eu dès lors plus que la loi subie, et plus que la loi ressentie; il y a eu la loi cherchée, reconnue et voulue, le graduel avénement de la science et de la liberté, en même temps que l'union consciente et volontaire avec le principe universel.

La nature sert de miroir à l'esprit, elle lui renvoie son image.

Il existe une intelligence universelle des choses, supérieure à l'intelligence fragmentaire de l'homme, qui s'est allumée sur un point de l'espace et du temps, et que l'espace et le temps verront s'éteindre et rentrer dans l'invisible foyer d'où son étincelle est sortie.

Il faut qu'il en soit ainsi, autrement toutes les lois de la raison seraient violées : car l'homme sorti de l'ensemble, relié à l'ensemble, conservé par lui, l'homme qui ne réussit à embrasser qu'une infime partie des choses dans le rayon de son esprit, sans jamais en pénétrer le principe même, l'homme alors serait supérieur à l'ensemble et au principe dont vit l'ensemble ; la partie serait plus grande que le tout, et le phénomène dominerait la raison d'être de tous les phénomènes.

Ou bien voudrait-on soutenir que l'intelligence n'est pas dans la nature ?

Il faut que l'athée affirme que l'univers est le chaos, le résultat du hasard. Mais où puise-t-il la notion du hasard ? dans la notion de l'intelligence. S'il n'avait pas l'idée de l'intelligence, il n'aurait pas celle du hasard ; si son esprit ne lui donnait la conception immédiate et positive de l'ordre, de la solidarité et de l'harmonie, il n'arriverait pas à l'image du chaos et de la confusion, qui lui est fournie simplement comme une idée négative.

L'intelligence cherche l'intelligence, c'est-à-dire qu'elle cherche l'ordre, l'unité dans la variété, le lien dans la succession, l'enchaînement dans la métamorphose. L'intelligence va donc d'elle-même tout droit à Dieu, et quand elle rencontre l'apparence du désordre dans la nature extérieure, dans l'histoire ou dans l'individu, quand elle croit rencontrer le hasard n'importe où, elle souffre dans son essence, elle est blessée dans son être même et n'a de repos qu'elle n'ait ramené l'exception sous le joug de la loi.

Il en résulte que l'athée admet Dieu en lui, puisqu'il y reconnait la raison présente, et qu'il nie Dieu hors de lui, puisqu'il prétend écarter la raison du reste de l'univers ; mais cette contradiction, il l'ignore ou la méconnait.

Il y a des lois hors de nous et des lois en nous-mêmes, donc il y a de l'intelligence hors de nous et en nous. Les lois gouvernent et

soutiennent tout ce qui est ; tout ce qui est se trouve gouverné par conséquent et soutenu par l'intelligence.

Mais de là à faire de Dieu un *être intelligent*, il y a l'abîme. Dans cette hypothèse, on aura beau augmenter les proportions de l'être et de l'intelligence, on ne sortira pas de la créature et des cadres de l'ordre phénoménal.

Dieu, et c'est la distinction capitale, n'est pas un « être intelligent, » quelque supérieur qu'on le suppose à tous les autres êtres intelligents; il est l'*être de l'intelligence*, il est l'intelligence même en substance, la raison en principe.

Il ne s'oppose à rien, ne se peut comparer à rien, puisque toute opposition, limite et diversité se trouve au contraire réconciliée, absorbée en lui; puisque tout ce qui se peut comparer et mesurer, a en lui le type même de sa comparaison et la cause de sa mesure.

Affirmer que Dieu est personnel, c'est affirmer qu'il est une personne. Or une personne, la plus haute et la plus sublime qu'on puisse imaginer, n'est jamais qu'une créature, parce qu'elle n'est une personne qu'à la condition de se distinguer d'autres personnes.

Est-ce là, je le demande, le Dieu vrai, l'absolu, l'éternel, l'infini ? Prolongez et agrandissez l'image de la personnalité tant qu'il vous plaira, comme vous êtes parti de quelque chose de distinct et de limité, il vous sera impossible d'aboutir, par aucun effort de l'imagination, à quelque chose qui ne soit pas distinct et limité : vous n'atteindrez jamais Dieu, par conséquent.

Mais si Dieu ne peut être compris sous le mode de la personnalité, parce que celle-ci implique la limitation, faut-il dire que Dieu est impersonnel, alors que la personnalité nous apparaît forcément comme supérieure à l'impersonnalité ?

La conception de l'absolu ne peut s'enfermer dans un pareil dilemme, qui ne sort pas de l'ordre phénoménal. Le dilemme n'a pas prise en cette question, par la raison que l'essence universelle, bien que manifestée dans la nature et dans l'esprit humain, échappe en son impénétrable secret aussi bien aux limites de la nature qu'à celles de l'esprit humain. Émanés d'elle, l'esprit humain et la nature restent enfermés néanmoins dans le phénomène, sujets des lois de la durée et de l'étendue, qui viennent de Dieu, mais auxquelles Dieu échappe.

On parle donc improprement quand on dit : Dieu est intelligent, juste et bon, — car Dieu n'est pas intelligent, Dieu n'est pas juste, et il n'est pas bon ; Dieu est la substance même de l'intelligence, de la justice, de l'amour, substance absolument incompréhensible en soi.

Par quoi distinguons-nous l'intelligence dans un être, sinon par sa capacité de ramener à l'unité la diversité, de relier les choses sous une commune loi ? Et n'est-ce pas encore l'unité, le lien, n'est-ce pas l'ordre et l'harmonie que poursuit l'être doué de justice, comme aussi l'être doué d'amour ?

Il est patent à mes yeux que l'homme, dès qu'il agit comme créature intelligente, juste ou aimante, ne poursuit dans la société et dans la nature extérieure que l'unité dans la diversité, l'ordre et l'harmonie. C'est dans ce sens que l'on peut reconnaître la présence divine dans l'amour, dans la justice, dans l'intelligence, sans identifier pour cela Dieu avec aucun de ces attributs de notre être moral.

Rien dans la nature, dans l'individu, dans la société et dans l'histoire, ne cadre avec l'idée de Dieu envisagé comme *un être* bon, juste, intelligent. Cette conception va se heurter, se briser contre des règles de fer.

Pour sortir du cercle de contradictions où elle enferme la pensée, il n'est qu'un moyen : considérer Dieu comme une raison d'être insondable, principe, lien et ressort des choses, comme l'absolu se déployant en des lois immuables.

Mais cette raison d'être que la prière ne peut fléchir, qui suscite et broie nos désirs tour à tour, devant laquelle tout plie, et qui est aussi indifférente à l'enfant qui meurt sur le sein de sa mère qu'à la feuille d'automne que balaye le vent dans les bois ; cette loi vivante et implacable qu'aucune larme n'attendrit, dont nul soupir n'altère la sérénité, qu'aucun cri de désespoir n'émeut, peut-elle suffire au besoin d'adorer qui possède l'homme ?

Non : mais cette loi inexorable a mis elle-même en nos âmes un rêve de justice et d'amour que les mécomptes n'atteignent pas, et c'est le témoignage qu'au-dessus du mouvement, de la lutte et de la douleur, il y a quelque chose d'incompréhensible, une région où tout s'apaise, où toutes dissonances se perdent, où tous les sou-

pirs, tous les regrets et tous les désespoirs s'éteignent, en échappant aux dures exigences du fini et de l'imperfection que la loi a pétris de contrastes. Sur les ruines de l'existence, l'idéal continue de fleurir, attestant en nous la séve de l'infini.

L'intelligence, la justice, la bonté sont-elles de simples phénomènes, ou bien des principes s'offrant à nous dans leur nudité? Sont-elles le simple résultat d'une organisation spéciale, l'organisation humaine, ou bien supérieures, antérieures à cette organisation et indépendantes de ses fonctions?

Ces attributs sont à la fois dépendants et indépendants de notre organisation : ils apparaissent comme phénomènes, dérivant d'un organisme spécial, et comme relevant par leur essence intime du principe universel, de la substance des choses. On n'a pas vu d'homme penser sans cerveau, et la créature pensante a seule la perception de justice : voilà le phénomène, la pensée en tant que fonction cérébrale. Mais, d'autre part, c'est au moyen de la pensée que le principe de solidarité et de progrès, d'ordre et de développement, se révèle à nous dans la nature; signe évident que cette pensée qui se manifeste en nous avec le *secours* du cerveau, et qui apparaît alors comme simple fonction cérébrale, est au fond de même qualité que l'unité universelle, puisqu'elle se met en communication avec celle-ci et ne cesse de la rechercher partout.

L'instinct religieux, ou le besoin religieux, s'est manifesté jusqu'à ce jour sous les formes de la personnification.

Le monde antique personnifiait les forces de la nature, — le monde moderne personnifie par le christianisme les forces morales, les phénomènes de la conscience, et, les reliant en un faisceau, il en a formé l'Être suprême qui représente l'idéal de la justice, de la vérité, de la puissance. Le besoin de personnification résulte de ce que l'homme est une personne : celui-ci personnifie Dieu pour le rapprocher de lui et se le rendre sensible.

Dans la personnification des forces morales, il y a une supériorité incontestable sur les précédentes formes de la religion, où les traits de la conscience ne sont que vaguement mêlés, souvent même noyés

dans la personnification des forces et des phénomènes extérieurs. Le paganisme des Grecs a personnifié aussi, en des symboles d'une poésie admirable, les attributs supérieurs de l'humanité; mais outre qu'il les a éparpillés dans la pluralité mythologique, il n'est pas allé jusqu'au fond de notre nature morale. L'Évangile a taillé son Dieu au plus profond de la conscience, il l'a fait de la substance la plus intime de notre cœur, — mais l'Évangile n'a pu renoncer à la personnification.

Les temps sont proches où l'on verra Dieu dans la nature physique et dans la nature morale, au-dessus de l'homme et dans l'homme, Dieu insondable et visible seulement dans les lois qui régissent l'univers et le développement de toutes choses. Ce sera l'alliance de la Grèce et du moyen âge, qui s'accomplira dans une conception plus large, où la nature se retrouvera dans la conscience, et la conscience dans la nature; où Dieu, reconnu inaccessible en lui-même et directement, se laissera contempler dans son activité, et ressentir, adorer dans l'idéal, dans la solidarité et dans le progrès.

Je suppose que le soleil nous devienne invisible sans que disparaisse aucun de ses effets; nous en serions à ignorer la cause qui excite au développement, éveille, provoque les virtualités cachées du monde végétal.

L'invisible foyer de la vie morale se manifeste d'une manière analogue, en aiguillonnant les virtualités cachées de l'âme. Nous ne le connaissons pas. Mais nous ressentons son être dans le nôtre par les effets qu'il y produit; sans le voir, sans le comprendre, c'est en lui, c'est par lui que nous voyons, que nous pensons. En se communiquant à l'esprit, il provoque la pensée; en se communiquant au cœur, l'amour.

En lui-même le soleil n'est ni chaud ni lumineux; il n'est chaud et lumineux que par rapport à nous. La chaleur, la lumière sont l'expression d'un rapport entre le soleil et le moi, par l'intermédiaire de l'épiderme, du système nerveux et d'organes spéciaux.

Lorsque nous disons que le soleil éclaire, cela signifie que nous ressentons le soleil comme lumineux, au moyen de l'œil. Otez l'œil, la lumière disparaît : le soleil ne disparaît pas.

Ainsi du son. Les corps ne sont pas sonores par eux-mêmes : le son exprime un rapport entre eux et nous, au moyen d'un appareil acoustique dont nous sommes munis.

Ainsi Dieu, la substance, l'aiguillon et le lien de toutes choses, n'est pas aimant, pensant, — mais il se manifeste au cœur sous forme d'amour, il devient sensible à l'esprit sous forme d'intelligence, et cela *au moyen* des organes de l'intelligence et de l'amour. Il se révèle dans la pensée et dans l'amour : sans être ni l'amour ni la pensée, il est présent dans la pensée et dans l'amour.

En un mot, nous connaissons l'action de Dieu dans les choses qui ne sont pas nous et en nous-mêmes, et cependant nous ignorons Dieu. Les attributs que nous lui prêtons ne sont que l'expression de ses rapports avec les existences multiples, limitées et transitoires. L'intelligence, l'amour, la justice expriment, non pas Dieu, mais la manière dont Dieu agit sur notre âme. Hors de nous, en nous, il est tout ce qui relie et tout ce qui développe. Reconnaître Dieu dans son activité, renoncer à le comprendre dans son essence, telle est la révélation dans sa vérité en même temps que dans son ignorance.

Dieu est, nous ignorons ce qu'il est.

Les nègres imaginent un Dieu noir; Jéhovah porte la barbe. J'ai vu, dans une contrée reculée de la Suisse où pullule le crétin, un bon Dieu avec un goître.

N'importe : sous ces grossières représentations, il y a déjà une parcelle d'idéal, et dans le sentiment de l'idéal l'infini est présent.

La suprême raison des choses est en soi et directement inaccessible : aucun chemin ne mène jusqu'à elle à travers l'immensité. Parvenu au plus haut sommet de la métaphysique, l'esprit humain plonge seulement de plus haut dans le gouffre de son ignorance.

La rose, si elle s'éveillait à la religion, rêverait un Dieu qui serait la rose idéale.

Dieu est-il pensant, aimant, voulant? Nous ne concevons la pensée que comme liée à un organe, le cerveau.

Dieu a-t-il un cerveau?

La pensée est un phénomène, l'amour un phénomène, la volonté

un phénomène. Dieu, principe et substance des phénomènes, ne peut être un phénomène.

La vie devient pensée au moyen du cerveau, comme elle devient respiration à l'aide des poumons.

Dieu ne peut être conçu que comme principe de la pensée, de la volonté, de l'amour, ainsi que dans l'ordre animal il est le principe de l'instinct, mais non l'instinct; le principe de la respiration, de la circulation, mais non la respiration et la circulation; dans l'ordre végétal le principe de l'assimilation et de la croissance, mais non l'assimilation et la croissance mêmes.

Dieu enfin est présent, actif, visible en tout, sans qu'il soit lui-même rien de tout, ni le tout lui-même : il ne pense pas, n'aime pas, ne veut pas, tout en étant la cause première, la cause incessante de la pensée, de l'amour, de la volonté. Est-il moins que la pensée? Non : il est quelque chose d'infiniment supérieur et qui implique la pensée, mais dont, précisément à cause de cela, nous ne saurions avoir la notion. On dira que, toutes les déterminations humaines éliminées de la nature de Dieu, il reste zéro pour l'esprit humain. En apparence, oui; en réalité, non! Il ne reste zéro que pour la science de l'absolu. Le zéro auquel aboutit alors notre impuissance prouve que nous ne pouvons comprendre l'absolu; il ne prouve nullement que nous ne pouvons, que nous ne devons pas l'affirmer comme existant. Au contraire : c'est parce que Dieu est l'existence en soi que son existence nous est inaccessible, et non parce qu'il n'existe pas. Cette double impuissance à le comprendre et à le nier prouve qu'il existe. Si nous pouvions le comprendre, il n'existerait pas en tant que Dieu. — S'il n'existait pas, nous ne chercherions pas irrésistiblement à le comprendre.

La justice est l'équation entre l'instinct et la satisfaction de l'instinct.

La nature pose le premier terme de l'équation, pose-t-elle le second? Tout instinct a son principe et son objet, il est doublement motivé; mais tout instinct arrive-t-il à se mettre en possession de son objet, à *s'emparer* de son *motif?*

Entre le besoin et la satisfaction, entre l'instinct et son objet, que de lacunes, de traverses, de distances qui ne se peuvent détruire! C'est la part de l'accident. Toutefois, il y a cela d'évident, que, indépendamment des cas particuliers, à chaque instinct que pose la

nature, à chaque besoin qu'elle suscite, correspond aussi dans la nature une chose capable de les satisfaire.

L'équation est posée : cela signifie que les deux termes existent, mais ils ne peuvent se rejoindre toujours, ou ne se rejoignent que très-imparfaitement. A l'idéal de combler d'incessantes lacunes !

Au besoin de savoir, à l'instinct de curiosité répond la science : au besoin d'aimer, l'amour ; au besoin d'agir, l'action même. Cependant notre curiosité dépasse toujours notre savoir, notre soif d'aimer renaît des limites et de l'insuffisance de l'amour.

La compensation de justice ne se réalise nulle part en réalité, et le désir de la justice survit. A moins de tuer le désir, la justice absolue est donc l'utopie de la nature. Mais le désir ne peut s'éteindre que dans la perfection, ou dans l'anéantissement de la vie particulière.

Tout nous ramène à l'insoluble problème : l'infini dans le fini.

Dans la nature, la justice et l'intelligence ne sont que deux modes sous lesquels nous envisageons la même chose, qui est l'harmonie universelle, la loi vivante de l'unité au sein des existences diverses, successives ou simultanées.

La justice est la proportionnalité ou la correspondance entre l'instinct et l'objet de l'instinct. Un besoin posé *en fait* par la nature, la nature en *doit* la satisfaction à l'être auquel elle le fait éprouver. Telle est la formule définitive de la justice : une dette que la nature contracte par le fait du besoin dont elle munit les êtres, et que la nature, sous peine de se faire banqueroute à elle-même, est tenue d'acquitter.

Mais où donc, je le demande encore, voyons-nous la balance de justice s'établir ? En quelle existence l'équilibre se fait-il entre le besoin et sa réalisation ? — La nature reste la débitrice de tous, sur un point ou sur l'autre, et il se trouve partout des existences qui l'accusent d'une monstrueuse iniquité. Elle leur a promis bien plus qu'elle n'a tenu, elle les a frustrées des jouissances mêmes qu'elle leur commanda de poursuivre.

Du plus infime insecte jusqu'à l'homme, c'est un déficit immense et toujours renouvelé d'où jaillit la souffrance. De combien les projets de l'homme ne sont-ils pas au delà de ce qu'il atteint jamais! Et cependant, il est vrai de dire que nul besoin n'existe chez aucun être, dont la nature n'ait aussi fourni l'équivalent. Seulement la nature semble ne viser que les moyennes, un certain niveau dans l'ensemble lui suffit; le détail, elle le néglige, certaine de maintenir contre lui l'ordre ou la conservation générale. Que lui importe l'individu qui souffre; que lui importent même la difformité et les monstres? Ce sont des infiniment petits qu'elle néglige, car ils n'altèrent en rien les contours généraux, et dans les plateaux de la vie universelle, ce sont des grains de sable impuissants à troubler l'équilibre et à ouvrir les portes au chaos.

C'est dans ce sens, et comme synonyme d'équilibre général, que la justice existe et se montre dans la création. A voir l'ensemble, l'ordre règne en effet, et la raison universelle apparaît souveraine; à considérer les individus et le détail, quelle différence! et quelle monstrueuse iniquité que la nature!

Toutefois, regardons-y de plus près.

La loi vivante se venge des propres infractions qu'elle subit dans le détail, et le cri de la douleur chez l'être imperfectible, chez l'homme le cri du progrès, nous attestent que la justice, la loi d'harmonie, même violée, reste triomphante, puisqu'elle proteste par la souffrance et par la destruction contre les atteintes subies.

C'est la loi qui, dans la douleur, promulgue encore la loi. Sans la loi la douleur ne serait pas. La loi se proclame dans la douleur aussi bien que dans la joie. Dans la joie elle se proclame satisfaite, dans la douleur elle se proclame offensée. Mais en se proclamant offensée, en donnant la parole à la souffrance, à la plainte, ou à l'espérance, c'est comme si elle disait : Je suis, et c'est pourquoi tu souffres. Même le désespoir affirme la loi et l'idéal.

Rien ne peut s'élever contre elle sans éprouver son empire. Elle anéantit ce qui la contredit, elle amoindrit ce qui l'entame. C'est elle qui fait vivre, et c'est elle qui tue. La nature entière ne répète que ce seul mot :

Il faut que la loi s'accomplisse.

La raison universelle, Dieu lui-même, dans lequel se perd notre esprit, Dieu s'exprime et agit par la loi. En elle nous pouvons le reconnaître; les lois sont comme les traits de son visage gravés dans les phénomènes. Semblable à un éclair sortant des abîmes de l'inconnu, la loi nous laisse entrevoir un immense problème, un principe fondamental qu'il nous est aussi impossible de comprendre que de nier.

L'unité règne dans l'univers, et c'est par la loi qu'elle gouverne. — La loi est son ministre, son apparition aux yeux de notre propre intelligence. Nous ne savons et ne voyons de Dieu que la loi, forme constante de son activité, de sa présence, de son être.

C'est la loi qui *relie*, c'est la loi qui *dirige* et qui préside au développement; ou plutôt, c'est à travers la loi que nous voyons manifestement l'activité divine.

Cette activité, force synthétique de la nature, est tout ce qui unit et développe. Dans la réciprocité et dans le progrès se trouve enveloppé le mystère divin.

Chaque chose a sa place, occupe son rang que lui assigne l'ensemble. Quand elle tente d'en sortir, elle est inévitablement vaincue par l'ordre général : Dieu la condamne pour avoir tenté de le vaincre.

La justice, l'intelligence, l'amour ne sont pour nous que des manières différentes de ressentir ou de percevoir l'agencement universel, l'enchaînement des choses, donc l'unité présente en elles.

Cette unité s'exprime hiérarchiquement. Il y a une échelle des êtres, des manifestations inférieures et supérieures de la vie, une graduation des phénomènes et des forces. Mettre au-dessus ce qui est au-dessous, c'est bouleverser l'ordre, enfreindre la loi; c'est attenter au principe de la justice et de l'intelligence.

Voir faux, agir à faux, voilà ce qui constitue d'une part l'erreur, de l'autre l'injustice. L'injustice est une erreur active, l'erreur une injustice dans l'idée : double péché contre la raison d'être universelle, qui conserve ses droits et les fait valoir.

Les lois sont : *les rapports dérivant de la nature des choses*[1].
La nature des choses, c'est Dieu, la loi active et vivante.

Il y a un ordre éternel ; cet ordre s'accuse par des lois, et ces lois par d'inévitables sanctions. — Les sanctions naturelles constituent la *justice de Dieu :* cela signifie que la nature des choses, que l'ordre divin se rétablit toujours par la sanction de la loi.

La part de l'accident dans l'univers a-t-elle été assez remarquée? Il me semble qu'on l'élimine trop volontiers, ou qu'on l'amoindrit trop sensiblement dans les systèmes religieux et métaphysiques, pour la faire rentrer dans les cadres d'un optimisme complaisant, et justifier *à tout prix*, au prix de l'évidence, la notion d'une activité créatrice qui ne rencontrerait point d'obstacle ni de limites. Toutefois, il ne faudrait pas prendre le change. Des assauts répétés du chaos, du sein même de tous les désordres et de tous les accidents dont la nature nous offre le spectacle, la loi sort triomphante, et la raison universelle ne souffre point atteinte dans son essence même.

C'est encore elle en effet qui dissout ou qui anéantit. Si telle existence se maintient malgré de très-apparentes dérogations à la loi, n'est-ce pas que les conditions de son existence ne subissent après tout qu'une altération partielle et superficielle ? La vie d'un être quelconque est toujours correspondante aux conditions que la force créatrice a imposées à son existence. Si l'altération, qu'elle vienne de l'individu lui-même, de sa filiation ou du dehors, est telle qu'elle affecte une ou plusieurs de ces conditions fondamentales, la loi de création se trouve violée, l'individu alors ne fait qu'apparaître un instant pour s'évanouir : en disparaissant il affirme la loi, aussi bien que l'individu qui se maintient parce que les conditions de l'existence propres à son espèce se trouvent remplies en lui.

Cette vérité, qui saute aux yeux, ne souffre pas de contradiction, et c'est en la gardant présente à l'esprit qu'on est fondé à s'élever contre ce prétendu axiome, qu'il n'y a pas de règle sans exception. La nature ignore cet axiome de notre ignorance. L'exception appa-

[1] Montesquieu.

rente ne manifeste autre chose que la règle, et la dérogation à la loi, qui entraîne dans un rapport mathématique la destruction partielle ou totale de l'être, accentue la règle seule, et peut-être avec plus de force et de relief que le spectacle de l'existence conforme à la loi.

Ce qui disparaît, retournant à l'état élémentaire ou chaotique, disparaît par le fait même de la vie. C'est encore la raison universelle ou la nature des choses, c'est l'activité créatrice qui triomphe après tout dans les luttes où elle paraît succomber.

La raison universelle a mis chaque existence au prix de certaines conditions réalisées : l'homme physique ne peut exister et se développer qu'à la condition de satisfaire par son organisme matériel à un ensemble de lois. L'organisme de l'homme est une combinaison d'éléments groupés en organes, d'organes reliés en appareils et en systèmes, de systèmes reliés dans une constitution générale, qui est l'expression physique de la vie humaine. C'est une synthèse que la vie engendre, et au moyen de laquelle elle se traduit en des fonctions déterminées.

Or la synthèse est-elle jamais complétement formée, le type est-il jamais en aucun individu parfaitement réalisé? S'il l'est en quelques-uns, même chez ces rares privilégiés, il se trouve exposé aux troubles, aux accidents de tout genre, dont le menace sans cesse le grand milieu où il se meut et auquel s'agencent les expressions particulières de sa vie. La combinaison d'éléments qui sert de support à l'individualité peut être anéantie par un souffle d'air, et cela à la lettre. Mille chances de destruction environnent l'être, à quelque ordre qu'il appartienne, et peuvent l'empêcher d'atteindre le terme normal que sa loi de formation lui avait assigné.

Et que dire des individus, si nombreux! qui entrent dans la vie affectés dès la naissance d'une infraction essentielle à la loi de leur durée, soit qu'ils aient hérité d'un vice de constitution, soit qu'un milieu imparfait, des circonstances environnantes hostiles à leur conservation et à leur développement, détruisent et minent lentement en eux, jour par jour, heure par heure, l'œuvre synthétique de la vie?

Qu'on daigne y réfléchir, et qu'on observe de près le jeu multiple et l'enlacement fortuit des existences, non-seulement dans le règne humain, mais dans tous les règnes, sur toute la surface de la nature : on sera frappé de rencontrer sur chaque point, à

chaque instant, des entraves et des résistances, et par suite des défectuosités, des imperfections et des avortements dans le jeu varié et l'association des éléments soumis aux lois de l'existence générale : ici, limitant l'effort créateur ; là, le déjouant tout à fait ; souvent lui imposant, à la confusion de l'esprit, les anomalies et les monstruosités les plus flagrantes !

Il n'y a pas d'accident, malgré tout, ni de hasard au fond des choses, mais à la surface. Le dernier mot est à la loi vivante que le conflit des circonstances, le jeu multiple des choses, l'enchevêtrement des existences et les incessantes combinaisons de la diversité, mettent en demeure de se prononcer pour la vie ou pour la mort.

Un courant d'air, et voilà une pleurésie. Elle emporte un homme qui hier était dans sa force. Est-ce accident ? Oui, si l'on considère la coïncidence éventuelle qui a placé cet homme sous une influence néfaste ; non, si l'on envisage la loi d'équilibre de l'organisation, qui est la condition de la santé et de la vie, et qui, violée, se manifeste dans la maladie et finalement dans la destruction.

La nature cesse d'être responsable, dès qu'on sort de la nature.

Les sauvages ont des dents superbes. La nature n'a pas fait les dents pour qu'il y eût des dentistes.

La loi est la présence réelle de Dieu dans l'univers.

L'homme n'est pas libre contre la loi, il ne l'est qu'avec la loi et par elle.

La faculté qu'il possède, de vouloir et d'agir contrairement à la nature des choses, ne peut jamais rien contre celle-ci, dont aucune volonté, aucune rébellion ne peut entamer l'empire.

Tel est le sens de la responsabilité individuelle et de ce qu'on appelle le libre arbitre : c'est la faculté d'être esclave par la révolte, ou la faculté d'être libre par l'assentiment à la nature des choses. L'homme n'est grand, fort et libre qu'avec Dieu, qui se propose à lui dans la loi.

Si le fondement de la justice est l'ordre universel, le juste est celui qui respecte les lois, lois de développement, de hiérarchie et de conservation.

Respecter la justice, c'est respecter la solidarité et le progrès, et dans la solidarité et le progrès, l'impénétrable raison des choses, Dieu.

Le symbole exact de la justice est la balance. Dans la nature, c'est la balance des êtres qui représente la justice, parce qu'elle représente l'unité, l'ordre et l'équilibre.

Ne pas renverser la nature des choses, ne pas tenter de troubler la balance des êtres, tel est le rôle du juste : l'égoïsme, qui appartient à la nature des choses, puisqu'il est l'expression de l'individualité, va contre elle quand il se prend pour centre de l'univers; il tend alors à fausser la balance sociale. De même, cette mensongère égalité qui, se dressant contre la loi de hiérarchie, prétend renverser la nature des choses et priver de leur rang nécessaire les manifestations supérieures de la vie.

Le besoin de justice est l'ordre universel présent, sous forme d'instinct, dans l'âme humaine. De même que le besoin de vérité, de beauté et de progrès, il manifeste l'accord intime qui existe entre la nature et la conscience humaine, où se réfléchissent les deux grandes lois de la solidarité et du développement.

Ces lois, expressions sensibles de la Divinité, sont identiques, soit qu'elles agissent sans conscience d'elles-mêmes dans la région physique de la nature, soit qu'elles apparaissent dans la région morale en y créant la conscience, et qu'elles se *proposent* à l'être qui éprouve leur présence.

La conscience de la loi fait l'être responsable, l'inconscience de la loi l'être irresponsable : mais consciente ou inconsciente, qu'elle se propose ou qu'elle s'impose, la loi est la même et ses sanctions sont également inévitables.

C'est par la solidarité dans la hiérarchie que la nature maintient l'équilibre.

Dans l'organisation sociale, nous ne pouvous faire que reproduire ses lois. Toute tentative contraire est condamnée d'avance.

Les lois de l'histoire et de la société sont celles de la nature ; seulement la nature y délègue ses pouvoirs à l'homme, aux risques et périls de celui-ci.

La barbarie est la forme sociale du chaos. Comme la nature qu'elle continue, l'humanité commence dans le chaos apparent, et son organisation est l'équilibre de ses forces, de ses désirs avec les éléments qui les doivent satisfaire : elle appelle civilisation ce triomphe graduel sur la confusion.

Dilemme où toute philosophie est enfermée, impuissance égale de comprendre l'absolu et de nier l'absolu ! Mais preuve incessante aussi que l'absolu est en nous et que nous ne sommes pas l'absolu. L'absolu présent en nous comme substance de vie incline tout notre être vers l'absolu, alors que les limites de notre organisation, en tant que phénomènes attachés au temps et à l'espace, nous ferment dans tous les sens l'accès de ce que nous voudrions atteindre.

N'est-ce point là qu'apparaît la nécessité et le sens profond de la mort, qui serait le retour tant cherché dans l'absolu ?

L'infini ne se peut comprendre ni ressentir dans sa pureté. La religion et la métaphysique font à cet égard un effort superflu.

Mais voir l'infini dans le fini, le ressentir dans les limites de l'ordre phénoménal et de notre être passager, c'est là ce qui ne trompe ni la religion ni la philosophie, et ce qui les constituera sur des bases véritables.

Dans cet aspect des choses, la religion, la philosophie, la science et la morale se rencontrent. L'avenir leur ménage ce rendez-vous où tout ce qui fut grand et fécond dans l'histoire se rehaussera d'un nouvel éclat, s'illuminera d'un sens plus profond et plus élevé, en rentrant dans les cadres de la nature et de l'humanité, purgées d'une puérile croyance au miracle.

La croyance au miracle amoindrit l'homme et la nature, en amoindrissant Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu.

Quelle autre majesté dans l'ordre divin et nécessaire de la création progressive !

Pénétrer les rapports des choses diverses dans l'espace et dans le temps, reconnaître leur enlacement successif ou simultané, n'est-ce pas toute la science? La science est donc celle de l'unité dans la diversité. Chacun voit aisément cela. Mais songe-t-on à se demander d'où vient que notre esprit cherche l'unité, la pressent, la devine, puis la saisit clairement dans les lois de l'universelle solidarité? Il y a là un fait auquel s'arrête souvent ma pensée et qui me paraît être de la plus haute signification, car il ne renferme pas moins que la preuve de l'identité fondamentale qui doit exister entre le principe des choses et ce qui constitue la substance de notre être intellectuel.

Cette identité devient plus apparente encore dans les œuvres de l'art et de l'industrie humaine.

Qu'est-ce en effet que ces œuvres manifestent à leur tour, sinon l'unité dans la diversité; et qu'est-ce que cette unité vivante en elles, sinon celle de la force qui les a conçues?

La même force qui nous a formés et qui nous entretient, qui alimente notre vie et la répare aussi bien sous la forme végétative et animale, que sous la forme intellectuelle, se transmet par nous en des œuvres où se retrouve le mode fondamental et le cachet indélébile de son activité dans la nature.

Le fini est pris dans les limites de la durée et de l'espace, et n'en peut sortir.

Quand une existence se trouve limitée par une autre ou plusieurs, on dit qu'elle existe dans l'espace. L'espace, chose abstraite en soi, est un mot qui exprime une réalité : la limitation réciproque des existences simultanées.

Quand une existence se trouve limitée par d'autres, non plus dans la simultanéité, mais dans la succession, on dit qu'elle existe dans le temps. Le temps, également abstrait en lui-même, est le mot qui exprime la limitation réciproque des existences successives.

L'idée du temps est donc inséparable de celle du mouvement, et

la notion du mouvement de celle du changement; car si rien ne changeait, si nulle chose ou nulle forme ne succédait à nulle autre, il n'y aurait pas de mouvement. Et s'il n'y avait pas de mouvement, le temps n'existerait pas, l'être vivant ne prenant conscience du mouvement que dans le changement, c'est-à-dire dans la série.

Voilà le fini : limitation réciproque des existences dans la simultanéité et limitation de ces existences dans la succession.

Mais les existences qui se limitent dans la simultanéité et dans la série, et qui s'offrent à nous sous les modes de l'étendue et de la durée, de l'espace et du temps, ne sont pas isolées dans leur limitation; elles agissent et réagissent, elles se recherchent ou se fuient pour former des groupes, pour constituer des associations qui se relient en systèmes, des systèmes qui à leur tour s'enchaînent en des groupes, en des associations et des systèmes plus vastes.

De ce fait incontestable de la solidarité dans l'espace et dans le temps, résulte une notion qui s'impose à l'esprit, celle d'un lien indissoluble qui rattache ensemble toutes les existences particulières dans le temps et dans l'espace; notion d'une commune substance et d'une commune vie, où tous les êtres et tous les développements se rencontrent, et qui, les soutenant et les pénétrant, agit sans cesse sur eux, les fait s'assister, s'attirer et se fuir selon des rapports déterminés qui sont les lois mêmes de la création, et qui n'admettent l'isolement et l'indépendance absolue nulle part, qui commandent la réciprocité et la relation partout.

Les lois dans lesquelles se traduit l'activité universelle forment la charpente logique de la création : lois qui manifestent l'enchaînement ou l'unité dans la succession, dans le temps; lois qui manifestent l'enchaînement dans la simultanéité ou dans l'espace.

La nature se reproduit en tout, et chaque existence participe aux deux formes de la solidarité et du développement. La force créatrice s'éparpille et ne cesse jamais, en se divisant à l'infini, de conserver son indivisibilité. C'est là le grand mystère; si nous le pou-

vions pénétrer, aucun voile ne subsisterait; en subsistant il nous cache irrévocablement l'absolu.

Les lois ne changent pas dans la nature, qui pourtant se métamorphose à chaque instant. Si les lois changeaient, il faudrait que la raison des choses changeât avec elles; et si la raison universelle changeait, il n'y aurait plus d'univers.

La connaissance de la loi est l'unique théologie qui ne soit pas œuvre de fantaisie individuelle. Il est vrai qu'elle supprime l'omniscience de l'homme, et qu'elle ne lui permet pas l'illusion de croire l'absolu accessible directement ni à son intelligence ni à son cœur; elle ne le décourage pas, mais elle lui commande la résignation au nom de la vérité. Quant au sentiment religieux, au lieu de le détruire, elle le nourrit de la séve même des choses, de la contemplation de la réalité, et de l'action journalière qui s'appuie sur elles.

L'esprit humain extrait des phénomènes leur substance intellectuelle, leur semence idéale. Il fait comme le laboureur quand il bat le blé en grange, après la moisson.

Le travailleur armé du fléau est un beau et juste symbole de la science.

La vie circule à travers tout l'univers, comme les mille et mille fleuves, rivières, canaux, embranchements et filets dérivés d'une source unique. Elle est à la fois d'une diversité intarissable dans ses effusions, d'une indivisible unité dans son origine.

Les idées sont les objets du monde intellectuel.

Il y a une sorte d'atmosphère lumineuse autour des idées qui les rend visibles à l'esprit.

Dieu est le principe de toutes choses, et il n'est aucune chose. Il

ne peut donc se définir par la qualité, propriété, attribut d'aucune chose existante, quel que soit son rang dans l'échelle des phénomènes.

Il ne peut être davantage le total des existences et des attributs que nous connaissons.

Mais s'il n'est *rien* de ce qui existe, il est dans *tout* ce qui existe.

En tout il se révèle et en tout il se dérobe.

Il faut donc se contenter de l'adorer sous la forme où il se manifeste dans la solidarité et dans le progrès.

CHARLES DOLLFUS.

LES POSTES

DANS

LA GAULE BARBARE

L'histoire d'une administration ne tire point sa valeur de l'antiquité des règlements qui la régissent. Il serait inutile de fouiller dans les temps barbares pour raconter les origines de l'institution régulière des postes en France, si les imperfections grossières du point de départ ne devaient faire plus vivement apprécier les facilités dont nous jouissons aujourd'hui.

Les conditions nécessaires à l'établissement des postes se présentent d'elles-mêmes à l'esprit : elles consistent particulièrement dans la construction des routes et dans les moyens de locomotion mis en usage. Or, dans toute la période des siècles antérieurs à notre ère, la Gaule indépendante resta couverte de forêts et dépourvue de chemins : il fallut la conquête romaine pour abattre ses bois impénétrables, jeter des ponts sur ses fleuves, combler ses marais et percer ses montagnes. Dès le XIIIe siècle avant Jésus-Christ, les Phéniciens avaient fait une apparition dans nos contrées, et, comme trace de leur passage, ils avaient laissé une route qui menait des Pyrénées orientales au col de Tende : c'est la seule dont il soit fait mention jusqu'à l'arrivée de Jules César. La partie de cette voie, située entre le Rhône et les Alpes, prit dans la suite le nom de voie *Domitia*, du consul Domitius Ænobarbus qui la fit réparer.

Il serait très-étonnant que les Gaulois, — si curieux, si avides de récits d'aventures, — n'eussent point imaginé les moyens de se satisfaire sous ce rapport, si l'on ne savait combien était active, changeante et précaire leur vie de campement, de luttes et d'invasions. Ils se contentaient alors, et forcément du reste, d'arrêter au passage le voyageur qui traversait leurs tribus, et ils se faisaient payer leur large hospitalité par la narration des événements dont il avait été

l'acteur ou le témoin en d'autres contrées. Groupés en grand nombre autour de leur hôte, ils l'écoutaient avec une profonde attention et souvent l'accablaient de questions successives auxquelles il était tenu de répondre. On conçoit combien la crédulité de nos aïeux a dû être exploitée par ceux qui avaient suffisamment d'imagination pour enjoliver leurs récits et pour approprier aux goûts de leurs auditeurs les événements vrais ou inventés dont ils faisaient leur thème.

Les Gaulois connaissaient l'écriture, dont ils attribuaient l'invention à l'un de leurs dieux, Bel-Héol. Il est probable qu'ils l'avaient reçue, en Italie, des Pélasges qui s'y trouvaient au XVIe siècle avant Jésus-Christ, et qui la tenaient eux-mêmes du Phénicien Cadmus, lequel, au témoignage d'Hérodote, avait apporté en Grèce les caractères graphiques, entièrement inconnus avant son arrivée. Néanmoins, il ne nous reste aucune trace historique, — pouvant servir de base, même à des hypothèses, — sur la manière dont les Gaulois tirèrent parti de cette nouvelle science. On sait seulement que, dans leur foi robuste à une vie d'outre-tombe, ils jetaient « des lettres dans la flamme des » bûchers funéraires, afin que l'âme du défunt en prît connaissance, » et reportât les souvenirs et les effusions d'ici-bas aux parents et » aux amis déjà partis dans les sphères lointaines. »

Dans la Phénicie active et industrielle, l'origine de la correspondance fut toute commerciale; dans la Gaule religieuse, héroïque et guerrière, la correspondance traduisit d'abord les sentiments de la famille et de l'amitié: ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle traitera des intérêts.

Lorsque Jules César envahit les Gaules, il ne trouva ni chemins, ni relations suivies entre les divers peuples qui l'habitaient. En temps de guerre, et c'était là le temps ordinaire, les Gaulois communiquaient entre eux par des feux, des crieurs, ou par des messagers improvisés sur l'heure.

« Les anciens Gaulois, dit Mézeray, envoyoient leurs commande» ments par des cris qui estant receus en un lieu se portoient en » l'autre, avec telle disposition et diligence, que ce qui fût sceu à » Genève à soleil levant fût sceu en Auvergne à soleil couchant. »

César lui-même n'avait point à sa disposition un service régulier de communications avec Rome, ni entre les divers corps de son armée échelonnés dans les Gaules; mais il franchissait de grandes distances avec une rapidité relativement considérable. « Il faisait par jour » cent mille pas dans une voiture de louage, dit Suétone. — Si » des fleuves l'arrêtaient, il les passait à la nage ou sur des outres

» gonflées d'air. Il prévint souvent par son arrivée les courriers » (*nuntii*) qui devaient en porter la nouvelle. »

César se servait du *cisium*, voiture à timon attelée de deux chevaux.

Ceci nous amène à dire un mot des premiers véhicules en usage chez les Gaulois.

La locomotion s'effectue soit par la marche, soit au moyen d'animaux, soit au moyen de machines attelées d'animaux, soit par des moyens purement mécaniques. Les voyages à pied et les transports à dos de cheval furent les premiers usités; plus tard, vinrent les voitures, et, longtemps après, les chemins de fer. Le perfectionnement de la locomotion s'est opéré sans que les nouveaux modes parvinssent à exclure radicalement les modes primitifs; et le cheval, les voitures, les chemins de fer existent simultanément aujourd'hui sans se détruire.

Il en est de l'enfance et de la vie des peuples comme de l'enfance et de la vie des individus: les peuples et les individus font par eux-mêmes leur expérience, et recommencent dès l'état barbare les tâtonnements et la marche progressive des civilisations antérieures. En remontant les âges, à d'énormes distances de nos jours, on trouve l'extrême Orient possesseur de presque toutes les inventions qui s'épanouissent aujourd'hui à la surface de l'Europe. Mais cette existence avancée de la Chine était inconnue de la Scandinavie et des autres contrées où les Gaëls, nos aïeux, pullulaient en attendant l'heure du départ, qui devait sonner pour eux environ deux mille ans avant notre ère. Ils commencèrent par la marche et l'équitation; puis ils firent traîner leurs bagages sur des claies attelées de chevaux. Ils ajoutèrent des rouleaux sous ces claies; peu à peu elles s'élevèrent du sol, et l'essieu muni de roues supporta la première voiture. Dans tous les pays et dans tous les âges primitifs des peuples, les hommes ont cherché et trouvé dans la nature les modèles de leurs machines: ainsi la claie rampa d'abord, comme les reptiles au dernier degré du règne animal, et s'éleva, par gradations successives, jusqu'à la voiture séparée de la terre par ses roues comme le cheval par ses pieds.

Les Gaulois se servaient surtout de la *benna*, voiture faite d'un panier d'osier, qu'ils transmirent aux Romains sous le nom de *sirpea* et aux Grecs sous celui de *canathra*. Ils connaissaient aussi l'*essède* a deux roues, originaire de Bretagne, et destiné au combat en temps de guerre, au transport des fardeaux en temps de paix. Enfin, leur

tensa était un char traîné par des génisses et qui ne paraissait que dans les fêtes publiques, mystérieusement couvert d'un voile symbolique représentant Hertha, divinité germanique, déesse de la terre.

LES ROUTES DE L'ANCIENNE GAULE

Le génie de Rome ne consistait pas uniquement à s'approprier les mœurs et les coutumes des peuples qu'elle avait soumis à sa domination sans rivale; elle s'attachait à répandre au dehors l'esprit, les arts, le régime dont elle était la métropole, et elle cherchait à mettre son niveau partout. Dotée depuis longtemps de voies pavées et parfaitement entretenues, elle voulut les prolonger jusque dans les pays conquis et aux extrêmes confins de ses provinces. C'était une tâche gigantesque, mais rien ne fut impossible à Rome; et après l'assassinat de Jules César, Octavien-Auguste, son neveu et son héritier, poursuivit son œuvre de consolidation du pouvoir et d'embellissements dans l'empire romain.

Agrippa, ministre et gendre d'Auguste, fut longtemps lieutenant de l'empereur en deçà des Alpes; c'est sous son gouvernement surtout que les Gaules changèrent d'aspect et commencèrent à se convertir à la civilisation romaine. Le milliaire doré du forum étendit ses ramifications et les grands chemins se propagèrent.

La voie Aurélia, partant de Rome; montait vers l'Italie du nord, passait sur le territoire ligurien et côtoyait la Méditerranée, traversait les Alpes Maritimes, Antipolis, Fréjus, Marseille, Regulate, Aix, et aboutissait à Arles. A cette dernière ville venait expirer encore une autre route de Rome en Gaule, et sur laquelle étaient échelonnées les villes d'Avignon, d'Embrun, Cotties et Milan. Elle avait été construite par Cottius, roi des Allobroges, en dépit des Alpes Rocheuses auxquelles il avait donné son nom. La voie militaire qui reliait Rome à Milan se trifurquait et donnait naissance aux routes de Milan à Vienne en Dauphiné, de Milan à Arles et de Milan à Strasbourg; ce dernier tronçon se prolongeait jusqu'à Mayence. Il existait une seconde route partant de Novare, au delà des Alpes Grecques, et rencontrant Augusta Pretoriana, Aventique, Augusta Rauraca, Argentorate et Noviomago.

L'intérieur de la Gaule n'était pas plus dépourvu de routes que ses frontières italiques. Un milliaire était établi à Lyon, et le chemin de Milan à Vienne remontait au nord par Autun, Antessiodure, Troyes et Soissons. De Soissons se détachaient d'autres voies sur

Metz, Trèves, Tolbiac, Bavai et Boulogne, d'où l'on traversait le détroit Gallique pour aller en Angleterre. Au midi, Bordeaux formait un noyau central dont les routes rayonnaient vers les Pyrénées à travers Tarbelle et Huro, vers Toulouse par Oscincium et Eluse, vers Argantomage par Poitiers et Augustorite, et enfin vers Boulogne par Poitiers, Autun, Paris, Beauvais et Amiens. La Gaule étant pourvue des premiers moyens de communication, restaient les postes à établir; elles furent, à peu de chose près, dans nos contrées ce qu'elles étaient dans le reste de l'empire romain.

LES POSTES DANS L'EMPIRE ROMAIN

Si un exposé de quelque étendue sur la magnificence des voies romaines ne devait rompre l'unité du plan de cette étude, particulièrement dirigée vers les moyens de communication dans l'ancienne Gaule, il serait fort intéressant de suivre la construction des grands chemins, en Italie, depuis la naissance de Rome sur le mont Palatin jusqu'aux derniers empereurs. Du reste, on peut à ce sujet se reporter au savant ouvrage de Bergier : *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, où cette question est traitée avec une conscience rigoureuse et une rare érudition.

Rome propagea ses routes en étendant ses conquêtes, et ce fut sous Auguste que son réseau se compléta par un accroissement considérable, et que les postes furent organisées.

C'est à Cyrus que l'on doit l'invention des courriers dans l'antiquité. Ce prince, qui avait reculé par des victoires successives les limites de son empire, tenait à avoir exactement des nouvelles de ses provinces éloignées de la capitale. Dans ce but, il ordonna plusieurs essais sur la vitesse et la force de résistance d'un cheval effectuant, dans un temps donné, un certain parcours avec une certaine rapidité. A la suite de ces essais, il fit élever, de distance en distance, sur les routes, des bâtiments où il envoya des chevaux avec des palefreniers pour les soigner, et, plus tard, un officier pour recevoir les paquets des courriers qui arrivaient et les donner immédiatement à d'autres en partance. Les courriers voyageaient alors jour et nuit jusqu'au but de leur course, et ne devaient s'arrêter ni devant la neige, ni devant la chaleur, ni devant les obstacles de la route, quels qu'ils fussent.

Avant Auguste, il existait à Rome des messagers. Comment

étaient-ils organisés et rétribués ? Nous l'ignorons. Il est certain qu'une rétribution quelconque était attachée à leur emploi, mais il ne nous reste rien de positif sur la périodicité de leurs départs. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que le messager (*tabellarius*) fut primitivement un familier, ou, si l'on veut, un domestique du personnage pour lequel il marchait. L'idée d'en faire un métier spécial, une industrie lucrative, vint ensuite, et les messagers furent aux ordres du public ; ils n'avaient point de direction fixe et ils allaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Plus tard, ils eurent un itinéraire tracé suivant les affaires dont ils étaient chargés, et firent les courses des expéditeurs pour les destinataires situés sur leur parcours. C'était déjà un commencement de règle dans l'institution des messagers.

Ces messagers devinrent peu à peu une sorte de corporation, et survécurent à l'établissement des courriers, car nous les retrouvons encore sous Vespasien. Cicéron, dans ses Lettres, en parle très-fréquemment. Tandis qu'il était éloigné de Rome dans son gouvernement de Cilicie, il écrivait à Publius Cornelius Lentulus Spinter : « On ne manque point sans doute de vous informer par des messagers » de ce qui se passe ici ; mais je crois devoir me réserver de vous » écrire ce qui n'existe encore qu'en conjecture et qui paraît devoir » arriver. » De ce passage on peut conclure que les messagers portaient les nouvelles, tantôt de vive voix, tantôt par écrit. Les grands personnages avaient leurs messagers à eux, et quelquefois un même messager était aux ordres de plusieurs personnes. Les gouverneurs de province avaient sans doute des moyens assurés de communication avec le pouvoir central. Cette probabilité devient une certitude si l'on remarque cet autre passage des Lettres de Cicéron : « Vous me conseillez de vous envoyer des exprès ; je le » ferais s'il s'agissait de quelque affaire urgente, comme il y a quelque » temps. Quoique les jours fussent plus courts, nos messagers ne » laissaient pas d'arriver tous les jours à l'heure marquée. » Quelle était la vitesse des messagers ? Ils mettaient vingt-huit jours pour venir de la Grande-Bretagne, et vingt jours de la Bretagne à Rome.

Les messagers qui couraient ainsi sur les routes percevaient, avant Vespasien, un droit de chaussure, sorte de pourboire ajouté au prix de la course. Vespasien, qui poussait l'économie jusqu'à l'avarice, supprima ce droit ; et, depuis lors, dit-on, les messagers marchèrent nu-pieds, ce qui augmentait leur célérité.

Les coureurs à pied, porteurs des dépêches de la cour, précé-

dèrent l'organisation régulière des postes. Ils furent remplacés par des courriers attachés à la personne même de l'empereur et qui ne couraient que sur ses ordres. Lorsque les relais furent établis primitivement, ils furent à la charge des provinces, qui devaient les approvisionner de chevaux et de fourrages. Septime Sévère les fit rentrer dans le budget des dépenses de l'empire. Les préfets du prétoire reçurent en délégation le pouvoir de se servir des postes et de donner des lettres d'autorisation aux personnes qui voulaient s'en servir. Ils avaient sous leurs ordres tout le personnel, depuis les *mancipes* jusqu'aux *veredarii* : les maîtres de poste et les postillons. La charge de maître de poste était une sorte de servitude de cinq années, pendant lesquelles les titulaires ne devaient pas s'absenter plus de trente jours par an. Le maître de poste était exempt du fisc, mais il ne devait avoir aucune entreprise en dehors de sa charge. On se rendait compte, avant sa nomination, de son degré d'intelligence et d'activité, et aussi de sa conduite. Il lui fallait s'assurer avec attention de la validité des lettres qui lui étaient présentées pour l'obtention des chevaux ou des voitures de poste, si les chevaux de relais n'étaient point maltraités, mal pansés, mal nourris, s'ils étaient bien attelés à l'espèce de chariots auxquels ils étaient destinés. Les *judices curiosi*, sorte d'inspecteurs, contrôlaient de temps en temps la gestion des *mancipes*.

Au-dessous des *mancipes* étaient les *stratores*, *hippocomes*, *catabulenses*, *veredarii*, *muliones* et *mulomedici*.

Le *strator* sellait les chevaux, les bridait ; il avait, en outre, à examiner ceux qui étaient présentés par les provinces pour le service : à s'assurer de leur agilité et à les recevoir ou à les refuser ; son salaire était d'un sou romain par cheval. Il avait avec lui un palefrenier et un vétérinaire, *hippocomes* et *mulomedicus*.

Les *catabulenses* ou *veredarii* conduisaient les voitures des courriers, les chariots de deniers et de bagages des empereurs. Ils chargeaient les voitures à une station, les conduisaient à la prochaine et les déchargeaient ensuite.

Civitates, *mutationes* et *mansiones*, tels sont les trois termes latins dans lesquels se résument les établissements des postes sur les grands chemins de Rome. Les cités étaient des villes fermées de portes qui la nuit s'ouvraient aux courriers : quarante chevaux y étaient entretenus, ainsi qu'un certain nombre de bœufs, d'ânes et de mulets destinés aux chariots. Les postes (*mutationes*) étaient des habitations en pleine campagne où les courriers changeaient de

monture : vingt chevaux y étaient constamment préparés pour le service.

Quant aux *mansiones*, c'était non-seulement des relais, mais aussi des bâtiments disposés pour le logement des soldats légionnaires qui marchaient sur les routes, et des espèces d'hôtelleries où les voyageurs recevaient gratuitement toutes les provisions et tous les secours nécessaires : quarante chevaux y étaient entretenus.

D'aucun des relais, — cité, poste ou mansion, — il ne partait plus de cinq chevaux par jour, afin de ne pas être en défaut pour le cas de dépêche extraordinaire émanant de l'empereur. Il n'y avait d'exception à cette règle que dans le cas où les lettres d'évection l'autorisaient expressément.

A Rome, la voiture ne fut point d'abord un objet de luxe pour les riches, mais une nécessité pour les malades et les infirmes. La mollesse et l'indolence en propagèrent l'usage, jusqu'à en amener la répression par des lois somptuaires. Athènes avait ses chars de courses et de guerre, le *biga*, le quadrige ; la Gaule connut l'*essède* et la *benna ;* l'Italie eut la *sirpea*, le *carpentum*, le *pilentum*, le *cisium*, les *birota*, les *clabula*, les *carri*, l'*arcera* et la *rheda*. Ces véhicules étaient les uns à deux roues, les autres à quatre roues, attelés tantôt de chevaux, tantôt de bœufs, tantôt même d'ânes ou de mules.

En Grèce, aux fêtes d'Apollon, les jeunes filles parcouraient les rues, montées sur le *biga* couvert avec deux chevaux de front, ou sur le quadrige à quatre chevaux. A Rome, le *carpentum* et le *pilentum* à deux roues étaient attelés de mules et réservés aux dames romaines, comme l'*arcera* aux personnes impotentes et la *carocha* aux grands dignitaires. Les différents véhicules connus au temps d'Auguste furent accaparés pour l'établissement des postes, et les courriers voyagèrent alors tantôt à cheval, tantôt en voiture.

Des règlements intervinrent sur la charge et sur l'attelage, suivant la saison et aussi suivant l'espèce de véhicule.

La *rheda*, à quatre roues, transportait les fardeaux, traînée par huit chevaux ou huit mules en été et dix en hiver. Le *carpentum* des postes était à deux roues attelé de deux ou quatre chevaux ; trois personnes y prenaient place avec mille livres pesant. Le *pilentum*, à deux ou quatre roues, était à deux places. La *birota* semble avoir été exclusivement destinée aux bagages, ainsi que les *clabula*, avec cette différence que la première était traînée par des mules et les derniers par des bœufs.

Bien que le matériel des postes romaines ainsi organisées fût abondamment pourvu, il n'était point permis aux particuliers de s'en servir librement. La pensée qui avait présidé chez les Perses à l'invention des courriers fut la même qui amena Auguste à les espacer sur toutes les routes, avec Rome pour point de départ. Le système de centralisation de Persépolis et de Rome entraînait la nécessité de fréquentes, régulières et rapides communications entre les extrémités de l'empire et la capitale. Il était donc expressément défendu de se servir des postes sans certaines formalités dont il nous reste à parler.

D'abord, les courriers seuls furent autorisés directement par l'empereur à se servir des postes pour les dépêches du gouvernement. Ils étaient en conséquence munis de lettres ou diplômes, sur le vu desquels les maîtres de poste leur fournissaient chevaux et voitures. Choisis parmi les personnes ouvertement dévouées à l'empereur et de conduite régulière, ils avaient, en outre, pour mission d'écouter dans les diverses provinces par où ils passaient les bruits qui circulaient, et devaient en faire un fidèle rapport à l'empereur, qui se tenait ainsi au courant de tout ce qui se passait au loin comme auprès de lui. Plus tard, le préfet du prétoire délivra ces lettres par délégation spéciale, et eut le privilége de se servir des relais sans diplôme. Quant aux personnages admis à l'obtention des lettres d'évection, c'était particulièrement les lieutenants du prétoire, les ambassadeurs, les gouverneurs des provinces et les commandants des armées. Les lieutenants recevaient de l'empereur même dix ou douze diplômes par an; les gouverneurs n'en obtenaient que deux du préfet, et ils avaient chacun dans leur province deux courriers à leurs ordres, auxquels ils délivraient des lettres d'évection. Il nous reste un modèle de ces lettres, conservé dans le Formulaire de Marculphe et dont voici la traduction :

« Un tel, empereur : à tous nos officiers qui sont sur les lieux, » salut. Savoir faisons que nous avons envoyé Gaius, homme illustre, » pour notre légat ou ambassadeur en telle part. A ces causes, nous » vous mandons par ces présentes que vous ayez à lui livrer et fournir » tel nombre de chevaux; ensemble, telle quantité de vivres dont il » aura besoin; savoir : tant de chevaux ordinaires et tant de surcroît, » tant de pain, tant de muids de vin, tant de muids de bière, tant » de livres de lard, tant de viande, tant de porcs, tant de cochons » de lait, tant de moutons, tant d'agneaux, tant d'oisons, tant de « faisans, tant de poulets, tant de livres d'huile, tant de saumure,

» tant de miel, tant de vinaigre, tant de cumin, tant de poivre, » tant de girofle, tant d'aspic, tant de cannelle, tant de grains de » mastic, tant de dattes, tant de pistaches, tant d'amandes, tant de » livres de cire, tant de sel, tant de chars de foin, d'avoine et de » paille. Ayez soin que toutes ces choses lui soient pleinement et » entièrement fournies, en lieu convenable, et que le tout soit » accompli sans retardement. »

S'il arrivait qu'un personnage, quel qu'il fût, courût la poste sans diplôme, il était sévèrement puni : témoin Helvius Pertinax, qui, dans la suite, devint empereur. Nommé, sous Titus, préfet des cohortes sur un point éloigné de l'empire, il usa des relais sans avoir rempli les formalités réglementaires. Il fut arrêté en Syrie par un maître de poste, comparut devant le gouverneur, qui le condamna à achever son voyage à pied depuis Antioche. Des abus aussi rigoureusement réprimés ne devaient pas être fréquents. Néanmoins Pline, — écrivant à Trajan pour l'assurer qu'il n'autorisait aucun particulier à user des postes, — s'excuse d'avoir permis à sa femme de s'en servir pour aller voir un de ses parents à l'article de la mort. Il fallut toute l'amitié que portait le prince au gouverneur de la Bithynie pour qu'il n'encourût aucune disgrâce.

Tel fut le système organique des postes à Rome et dans les provinces soumises à sa domination, système qui ne sortit du domaine exclusif des empereurs qu'en faveur d'un petit nombre d'officiers du gouvernement, et ne se perfectionna pas assez pour étendre aux autres classes de la société les bénéfices de son établissement.

Les gouverneurs des provinces entretenaient dans la métropole des esclaves qui consignaient, jour par jour, sur des tablettes, les événements qui survenaient, et les expédiaient à leurs maîtres par d'autres esclaves. Ces sortes de journaux, *diaria*, étant des objets de correspondance particulière, ne parvenaient à destination qu'au moyen de coureurs et non de courriers.

Il n'y avait donc pas de poste aux lettres, mais une série de relais aux ordres du souverain, une facilité pour le pouvoir d'exercer partout son action centrale ; et — au point de vue de l'utilité publique — Auguste, en instituant les courriers, ne fit pas plus pour le peuple romain que Cyrus pour les Perses. C'était un moyen de gouvernement, rien de plus.

Rome, à l'étroit dans sa presqu'île, franchit les Alpes et les mers qui l'entouraient, et répandit ses armées, comme un torrent rapide, au Nord et à l'Occident, jusqu'aux limites du vieux monde. Elle ne

négligea, dans le cours de ses conquêtes, que les peuples par trop barbares, dont elle n'avait rien à retirer ou qui n'étaient en rien susceptibles de comprendre son génie et d'adopter ses coutumes. La Gaule était jeune de race et d'intelligence; elle avait, comme sa dominatrice, des instincts sociaux et des vertus guerrières. L'empire, — en admettant ses ennemis vaincus ou ses alliés craintifs au titre honorifique de citoyen romain,— voulut, pour ainsi dire, multiplier ses germes de vie en assurant ses frontières et en initiant à ses mœurs des peuples nouveaux. Le mouvement civilisateur, qui avait commencé dans la Narbonnaise, se développa au centre de la Gaule, qui se trouva bientôt presque sur le même pied que Rome, quant aux moyens de communication et aux tendances de ses villes. Les routes, dans nos contrées, jouissaient des mêmes priviléges que les routes d'Italie, jusqu'à avoir, comme ces dernières, des pierres milliaires pour mesurer les distances, par milles au sud, partout ailleurs par lieues gauloises, et des colonnes pour aider le cavalier à monter à cheval. Ces pierres et ces colonnes furent successivement détruites par des causes différentes. Dans la Gaule Belgique, les chrétiens les arrachèrent et les remplacèrent par des croix. D'autres disparurent sous les herbes ou furent ensevelies par le mouvement des terres. Le Midi seul en a conservé quelques-unes près de Nîmes, de Béziers et de Narbonne; elles portent des inscriptions latines et servent de témoignage à l'existence écoulée des chaussées romaines et à la direction de leur tracé dans les Gaules.

E.-JOSEPH LARDIN.

DIETHELM L'INCENDIAIRE[1]

RÉCIT DE LA FORÊT NOIRE

PAR BERTHOLD AUERBACH

XXI

Il y avait deux mois que l'incendie avait éclaté, l'hiver était rude et la terre encore couverte de neige quand Diethelm reprit avec sa famille la route de Buchenberg. Waldhorn lui avait envoyé son traîneau et ses chevaux, mais ceux-ci ne reconnaissaient plus leur maître, qui s'étonna beaucoup de ce que son neveu ne fût pas venu le chercher lui-même. Malgré son acquittement, les soupçons planeraient-ils encore sur lui? les portes lui seraient-elles fermées? les cœurs lui seraient-ils hostiles? Alors les habitants de Buchenberg ne seraient plus dignes de posséder un homme de son importance, et il quitterait le pays sans plus tarder. Mais serait-ce prudent? Devait-il laisser voir sa haine contre l'humanité tout entière? Ne serait-ce pas s'accuser lui-même? Ne valait-il pas mieux jouer la comédie, faire contre mauvaise fortune bon cœur, être faux avec ceux qui étaient faux?

Ses réflexions furent interrompues par le son d'une musique et la vue d'une cavalcade qui se dirigeait vers eux.

— Entends-tu la musique, père? Qu'est-ce que cela peut être?

Bientôt ils se trouvèrent entourés des buchenbergeois et des gens

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er et 15 janvier 1862.

d'Unterthailfingen, qui les saluèrent par des vivat prolongés, et formèrent une escorte triomphale. A l'entrée du village le conseil municipal adressa ses félicitations au fermier; et ce fut ainsi entourée que la famille Diethelm passa devant son ancienne demeure, qui n'était plus qu'un monceau de cendres; un silence se fit alors; les chevaux hennirent et voulurent se diriger de ce côté-là; il fallut les prendre par la bride pour les décider à suivre une autre direction. Le cortége passa devant la chaumière du vieux berger, qu'on apercevait sur le seuil, courbé par la douleur, ne comprenant pas comment on pouvait faire une pareille ovation à celui qu'il considérait comme le meurtrier de son fils.

Enfin l'on arriva devant l'auberge du Daim, et au moment où le fermier allait descendre du traîneau, Waldhorn cria : — Silence! Diethelm va parler.

Il fallut bien s'exécuter, et, tout tremblant, le fermier commença ainsi : — Chers amis et concitoyens, je vous suis infiniment reconnaissant de l'accueil que vous me faites. Les juges m'ont acquitté, il est vrai, mais je ne me regarde comme réhabilité que depuis que je suis au milieu de vous. La considération, l'estime que vous m'accordez me rendent heureux et confus! Puissiez-vous un jour m'accompagner à ma dernière demeure avec les mêmes sentiments. (— Taisez-vous, ne parlez pas ainsi! murmurait-on autour de lui; pourquoi songer à la mort au milieu d'un tel triomphe!) — Merci encore mille fois, reprit Diethelm. Vous avez entendu parler d'une nouvelle organisation de la justice; réjouissez-vous, nous l'aurons bientôt, et ce ne sera plus à huis clos que les accusés seront condamnés ou absous, mais à la face du monde entier! Dans quelques semaines, je marie ma nièce, je vous invite tous à la noce!

Et là-dessus, Diethelm, épuisé par toutes les émotions du jour, rentra dans la maison. Waldhorn vit que les villageois étaient mécontents, et qu'ils auraient mieux aimé une bouteille tout de suite que deux dans quelques semaines; il prit donc sous son bonnet de leur offrir d'entrer, et bientôt la grande salle fut comble, et les garçons ne pouvaient suffire à satisfaire les consommateurs.

Pendant ce temps, Diethelm, retiré dans un petit salon, la tête appuyée sur ses mains, réfléchissait à l'ovation dont il venait d'être l'objet. Tout le monde fêtait son retour, le saluait avec affection, chacun lui tendait la main et s'estimait heureux de le garder dans le pays... Mais si l'on savait ce qu'il avait fait! si les morts pouvaient parler! si Médard venait l'accuser! Cette pensée de mort lui

rappela que lui aussi devait mourir et rendre compte, et ses cheveux se dressaient sur sa tête; un froid glacial le pénétrait de toutes parts; il aurait voulu crier, demander grâce! mais non, cela ne pouvait être; il devait pour sa fille, pour sa femme, accepter les hommages, passer pour un honnête homme! mais sa conscience se chargeait désormais de sa punition. Il n'aurait plus un instant de repos, ni le jour ni la nuit; le remords le poursuivrait partout.

Le lendemain, Gabler arriva de bonne heure, apportant plus de sacs d'écus qu'on n'en avait jamais vu dans le village. C'était la compagnie d'assurances qui payait toutes les marchandises; la maison serait remboursée moitié à la pose de la première pierre et moitié lorsqu'elle serait achevée. Diethelm fit immédiatement commencer les travaux, apporter les bois et les matériaux nécessaires pour la reconstruction d'une belle et vaste habitation; mais ni sa femme ni lui n'inspectèrent les ouvriers, Françoise seule en eut le courage.

Tout paraissait oublié cependant; la famille renaissait au bonheur, mais le père souffrait toujours de ce froid intérieur que rien ne pouvait réchauffer, et la mère se plaignait d'avoir trois doigts de la main droite paralysés depuis le jour où elle avait déposé comme témoin dans le procès de son mari. Un habile médecin fut appelé, et décida que les deux époux avaient besoin, après de telles secousses, d'un grand repos et d'une saison d'eaux thermales.

Lorsque Diethelm annonça ce conseil à sa femme, elle secoua la tête : — Le docteur ne comprend rien à mon mal, dit-elle; c'est une punition de Dieu, parce que j'ai fait un faux serment.

— Quelle bêtise! s'écria son mari; tu as la conscience bien délicate; j'en ai fait bien d'autres!

Marthe le regarda fixement : l'expression de son visage fut une révélation pour elle; néanmoins elle ne lui demanda rien, mais à dater de ce moment sa tristesse et son abattement devinrent extrêmes; rien ne pouvait la tirer de son apathie. La seule personne qui excitât son intérêt était le vieux berger; mais il repoussa constamment ses offres et ses cadeaux, et s'obstinait à remuer sans se lasser les décombres de la maison pour découvrir les restes de son fils.

XXII

La noce de Rubler fut célébrée avec pompe et au milieu de mille

réjouissances, d'autant plus qu'à cette fête se rattachait une joie de famille pour les Diethelm.

Raimond était libéré du service militaire et, suivant la loi, il avait apporté son congé pour le faire viser par Diethelm, nommé maire de la commune. Lorsque celui-ci avait vu entrer Raimond, son émotion avait été grande; tous ses remords, refoulés au plus profond de son cœur, l'avaient de nouveau assailli; le visage pâle et irrité de Médard lui était apparu menaçant comme au jour de l'incendie : il sut pourtant rester maître de ses impressions, et feignant d'être absorbé par ses fonctions municipales, il pria Raimond de revenir bientôt, parce qu'il aurait une bonne nouvelle à lui communiquer.

— En fait de bonne nouvelle, donne-lui ta fille, lui dit tout bas le maréchal; tu n'as pas besoin de chercher un gendre riche; celui-ci rendrait ta fille parfaitement heureuse.

Diethelm annonça à sa femme son intention d'accorder Françoise à Raimond; elle en fut toute joyeuse, car elle avait toujours aimé Médard et se figurait que l'accomplissement de son vœu le plus cher devait le réjouir, même dans l'autre monde.

Quant à Diethelm, il considérait ce mariage comme une expiation, et il rassurait sa conscience, un moment réveillée, par cette pensée : — Médard aurait volontiers sacrifié quelques années de sa vie pour assurer le bonheur de son frère bien-aimé : eh bien, ce qui est arrivé n'a, au fond, raccourci son existence que de quelques années; et sans cela je n'aurais jamais donné ma fille à Raimond.

Raimond avait raconté à son père que Diethelm lui avait assigné un rendez-vous.

— Je vois bien où il veut en venir, répondit le vieux berger; il veut te donner sa fille pour nous ôter tout soupçon de sa culpabilité. Je ne puis affirmer qu'il ait assassiné ton frère, mais aussi sûr que je suis en vie, il a aidé Médard à mettre le feu à sa maison.

— Père, je vous en prie, ne dites plus de pareilles choses; la justice a déclaré Diethelm non coupable.

— Et tu crois que parce que les juges l'ont acquitté, je le considère comme innocent? Non, c'est impossible, et tout mon être se révolte à la pensée de te voir épouser la fille du meurtrier de ton frère. Écoute-moi : fais une expérience, revêts les habits de Médard et présente-toi soudainement devant Diethelm; tu verras l'impression que tu lui produiras, et tu sauras ainsi si vraiment il est coupable ou non.

— Non, père, je ne puis faire cela, répondit Raimond; et prenant

les vêtements du défunt, il se mit à les embrasser, comme s'ils le recouvraient encore ; ses larmes coulaient abondamment, car il avait rendu à son aîné toute la tendresse qu'il en avait reçue.

Trois jours, Raimond hésita à se rendre à la mairie, car au moment où il allait partir, il lui semblait que l'ombre de Médard se dressait devant lui pour l'empêcher de se rapprocher de la famille Diethelm. Le soir du troisième jour, comme il sortait du village, il rencontra Françoise, qui le salua très-affectueusement ; ils se mirent à causer ; la jeune fille ne l'avait pas revu depuis le soir de l'incendie, où il lui avait témoigné tant d'affectueuse sympathie ; elle s'en souvenait avec reconnaissance et se sentait, malgré sa coquetterie, portée vers cette nature aimante et dévouée. En revoyant celle qu'il aimait, Raimond oublia les avertissements de son père et son amour se réveilla plus ardent que jamais ; au bout d'une heure, il avait triomphé de ses hésitations, et, tenant Françoise par la main, il se présentait devant Diethelm.

— Tu as tardé bien longtemps avant de venir savoir la bonne nouvelle que je voulais t'annoncer, dit le fermier en exhalant une bouffée de tabac.

— Je n'ai pu venir plus tôt, répondit le soldat.

— Vraiment? Eh bien, je vais te remettre quarante écus que je devais encore à ton frère. Avec cela que comptes-tu entreprendre à l'avenir? J'avais bien pensé à quelque chose, mais tu as tellement changé depuis deux ans, que je ne sais plus à quoi me décider.

— Ce que j'étais autrefois, je le suis encore ; ceux que j'aimais autrefois, je les aime encore maintenant.

— A la bonne heure ; alors reviens demain et nous conclurons quelque chose.

Marthe attendait Raimond sur le palier, et lui donna bon espoir pour l'avenir. — Courage, dit-elle ; un arbre n'est pas abattu du premier coup ; reviens comme il te l'a dit. Tu m'apporteras une recette de ton père, pour réchauffer les gens toujours gelés et pour dissiper les mauvais rêves.

Malgré la réserve de son fils, le vieux berger devina pour qui étaient les remèdes demandés, mais son amour-propre ne lui permit pas de les refuser. — Pour se réchauffer d'un froid insurmontable, il faut se lever avant le jour et scier du bois pendant plusieurs heures ; mais quant aux mauvais rêves, c'est l'effet d'une conscience troublée, et certainement, si Diethelm n'avait rien à se reprocher, il dormirait paisiblement.

Raimond parut ne pas entendre cette dernière phrase; mais cette obstination de son père à revenir sans cesse sur la culpabilité du fermier faisait insensiblement pénétrer dans son âme la conviction qu'il disait vrai; pourtant il aurait étranglé tout autre qui se serait permis de formuler de pareils soupçons contre celui qui allait devenir son beau-père.

Lorsque Diethelm avait sondé Françoise, il l'avait trouvée très-disposée à seconder ses projets; celle-ci mit pour condition que, du jour de leur mariage, son père leur ferait une cession de tous ses biens.

Il comprit que son enfant elle-même croyait à son crime, et, malgré la douleur poignante qu'il en ressentit, il parut ne pas attacher d'importance à ses paroles.

Raimond arriva, et après quelques circonlocutions il finit par demander la main de Françoise : — Je ne réclame aucune dot, ajouta-t-il; donne-moi seulement ta fille, et je serai éternellement reconnaissant.

Diethelm parut content. — Je le veux bien, répondit-il; mais avant de donner mon consentement officiel, il faut que, suivant l'ancienne coutume, ton père vienne lui-même faire la demande.

Raimond, qui comprit de suite combien il lui serait difficile, sinon impossible, de décider le vieux berger à cette démarche, dissimula son découragement en changeant de conversation et en donnant le remède contre les frissons permanents.

— Qui t'a dit que j'avais froid? c'est faux! s'écria Diethelm en s'enveloppant d'une pelisse et se rapprochant du poêle. J'ai très-chaud, et je dors comme l'enfant qui vient de naître.

Ce fut peu de jours après cet entretien qu'eut lieu la noce de Rubler. Au milieu du repas, Diethelm ne put résister au désir de montrer son désintéressement et sa grandeur d'âme. Chacun connaissait la haine que lui portait le vieux berger et la pauvreté de Raimond: aussi accueillit-on par des hourras la nouvelle des fiançailles de Françoise.

XXIII

Les ménétriers du village arrivèrent et la danse commença. Diethelm ne pouvait se lasser d'écouter les clairons qui si souvent avaient troublé son sommeil en lui rappelant les trompettes du juge-

ment dernier ; il était heureux de voir que des hommes les faisaient résonner et non des anges, ministres d'un Dieu vengeur et irrité.

Toutefois, au milieu de la gaieté générale, un triomphe manquait à l'orgueil du fermier : quelqu'un n'avait pas répondu à son invitation, il résolut de l'aller chercher.

Profitant d'un moment où ses convives étaient réunis autour d'un bol de vin chaud, il se glissa hors de l'auberge et se dirigea vers la cabane du vieux berger. Tout était calme et désert, et formait un contraste frappant avec l'animation qu'il quittait : la lune éclairait la route et paraissait plus claire, reflétée par la neige glacée.

Il entra dans la chaumière ; aucun bruit ne se faisait entendre ; le chien vint appuyer son museau froid sur la main du maître, qui tressaillit.

— N'y a-t-il personne ici ? dit-il.

— Oui, je suis là, dit une voix rauque et sourde ; je sais ce que tu veux, tu ne l'obtiendras pas.

Diethelm s'approcha du vieillard, guidé par la fumée de sa pipe :
— Voyons, dit-il, cesse de me considérer comme un ennemi, renonce à ta haine contre moi ; viens être heureux avec les heureux.

Le vieux berger se leva lentement, se dirigea vers l'armoire et en retira un paquet bien enveloppé.

— Si tu emportes ceci avec toi, dit-il, je te suivrai.

— Qu'est-ce ?

— Ouvre-le.

Diethelm obéit. Il poussa un cri affreux et resta immobile d'horreur et d'effroi. Il avait vu un crâne à moitié calciné.

— Eh bien, jure-moi sur ce qui me reste de mon Médard que tu es innocent de sa mort ! Au nom du Dieu que tu imploreras à ta dernière heure, jure-le, et je rétracterai mes accusations. Parle ; chaque minute de silence crie contre toi. Médard, mon fils chéri, ouvre ta bouche glacée ; parle, toi aussi, parle !

Diethelm se crut transporté dans l'enfer, livré aux démons avides de son supplice ; sa main paralysée reposait toujours sur le crâne de sa victime, et lorsque avec un effort suprême il put la retirer, cette tête roula sur le plancher et bondit à l'extrémité de la chambre.

— Tu es un misérable ! tu as cru m'effrayer, tu ne réussiras pas ! s'écria-t-il avec force. Où as-tu trouvé ces restes funèbres ? Il faut les faire honorablement ensevelir.

— Prends-les, emporte-les, si tu l'oses !

— Je te l'ai déjà dit une fois, reprit Diethelm, je te pardonne ;

la douleur t'égare...; mais si tu as perdu ton fils aîné, j'assure le bonheur du plus jeune. Demain, je donnerai des ordres pour la sépulture de ces dépouilles; prends garde que tout s'y trouve ou tu verras qui je suis.

En parlant ainsi, le fermier quitta la chaumière. Il s'arrêta longtemps au bord du chemin, se lavant avec la neige le visage et les mains pour se débarrasser de cette odeur nauséabonde qui le poursuivait.

On fut surpris de voir Diethelm pâle et défait lorsqu'il reparut au milieu des danseurs, mais on ne se douta pas de la scène d'horreur qu'il venait de traverser.

Le lendemain eut lieu l'inhumation de Médard, et l'on remarqua avec étonnement la profonde émotion de son ancien maître.

Peu à peu, Diethelm s'accoutuma au souvenir de son crime, comme on s'habitue à une souffrance physique; d'abord on se croit incapable de la supporter, puis on vit et on n'y pense presque plus. Il voulut s'étourdir par les voyages et les plaisirs, et laissa la direction de sa bâtisse et de ses propriétés à son futur gendre.

Raimond était un singulier fiancé: il aimait tendrement Françoise, mais ne pouvait pas toujours chasser de son esprit le souvenir de la fin tragique de son frère; quand il voyait l'opulence des Diethelm, il croyait entendre une voix accusatrice qui lui montrait la source criminelle de ces richesses. Il fallait toute l'influence de Françoise pour qu'il consentît à jouir du bien-être qui l'environnait. Quant à la jeune fille, elle voulait voir son fiancé maître de toutes choses et lui reprochait sans cesse sa timidité et son humilité:

— Songe que tu n'es plus le valet, mais que tu dois agir en maître. Mon père n'est plus rien ici; tout est à nous.

Le plus grand désir de Françoise était de faire un petit voyage dans la belle voiture neuve, et de se montrer dans la ville de G*** au milieu de sa splendeur. Son rêve fut réalisé; elle devait être marraine de l'enfant des Hubler, et naturellement Raimond était son compère. Ils partirent donc un beau matin de printemps, par une température douce et tiède.

— Françoise, dit tout à coup Raimond, ne te moque pas de moi, mais je ne puis me croire propriétaire de ces beaux chevaux; il me semble toujours que je suis votre domestique et que vous me mettrez à la porte un beau matin.

— Allons donc, tu ne sais ce que tu dis, prends donc du carac-

tère ; mon père sait bien que nous connaissons son affaire, et il se laissera conduire comme nous voudrons.

— Crois-tu vraiment qu'il l'ait fait ?

— Sans doute, je pourrais en donner des preuves, et c'est pour cela que j'ai tout pouvoir sur lui. Crois-tu que s'il n'avait pas voulu expier son crime, il m'aurait permis de t'épouser? Crois-tu qu'il aurait consenti à nous laisser tous ses biens? Nous sommes innocents, et on ne nous demandera pas d'où vient notre fortune; mais lui, pouvait-il la conserver sans remords et sans des transes continuelles ?

Un nuage noir couvrit tout l'horizon de bonheur que se promettait Raimond.

— Il est impossible que tu le croies? dit-il enfin.

— Bah ! tu es bon enfant, avec tes doutes et tes scrupules ; n'y a-t-il pas dans le monde bien des gens plus coupables que mon père et qui pourtant vivent heureux et honorés !

Raimond fouetta ses chevaux comme pour fuir un abîme entr'ouvert sous ses pas. Il aurait voulu se cacher à tous les yeux et serait immédiatement retourné à Buchenberg, sans la cérémonie qui les appelait à G***.

Ce ne fut qu'au milieu du dîner qu'il parvint à secouer ses sombres préoccupations, et un rayon de joie éclaira son cœur en voyant la gaieté, le bonheur et la générosité de Françoise, qui était radieuse de distribuer de beaux cadeaux à tous les assistants. La pensée du bien qu'il pouvait faire avec une grande fortune était une consolation pour lui ; il cherchait à oublier ainsi les sombres pressentiments qui l'assaillaient.

Hélas ! ce moment d'oubli ne fut pas de longue durée.

XXIV

Diethelm résolut de se rendre au grand marché de chevaux qui se tenait annuellement dans la capitale, voulant changer son attelage et acheter un char à bancs à la dernière mode. Raimond devait l'accompagner, et Françoise n'eut pas de repos qu'on ne lui permît d'être du voyage. Marthe restait pour surveiller la maison et prendre soin du vieux berger, qui s'affaiblissait visiblement.

Le voyage ne fut pas des plus agréables, car la jeune fille voulait persuader à son fiancé d'agir en maître et de prendre la haute main

en toutes choses, tandis que la nature douce et soumise de Raimond le portait à agir vis-à-vis de son beau-père plus comme un inférieur que comme un égal; plusieurs fois les petites disputes faillirent dégénérer en querelles, mais Raimond sut se contenir à temps; seulement, en arrivant à la ville, il dit brusquement :

— Beau-père, vous pouvez conduire au retour; je ne me soucie pas d'être toujours à vos ordres. Viens, Françoise, allons-nous-en tous deux. Te souviens-tu comme je venais souvent te voir à la Couronne lorsque tu y as passé l'hiver?

— Tu vois bien, lui répondit Françoise, il faut à mon père un gendre qui le mène sans ménagement; sois donc un peu plus homme, montre du caractère, je t'en aimerai le double.

Il y avait déjà foule à l'hôtel de la Couronne; toutefois, nos voyageurs reçurent un accueil des plus empressés, et Françoise présenta son fiancé.

— Vraiment, dit l'hôtesse, vous vous êtes bien pressée; néanmoins, je vous souhaite tout le bonheur possible. Et elle les quitta.

Raimond se sentit blessé du peu de cordialité de cette femme; Françoise elle-même n'était pas satisfaite, et ce fut sous cette impression pénible qu'ils se séparèrent.

L'ex-soldat voulait revoir ses anciens camarades à la caserne et leur raconter ses perspectives de bonheur. Tout en cheminant, il ne pouvait s'empêcher d'admirer le caractère énergique de Françoise, et il était bien résolu à marcher sur ses traces et à montrer à tout le monde que l'amour l'avait métamorphosé. Il fut reçu avec bonheur par ses amis, leur parla de son mariage, de la beauté de sa future, de la richesse de son beau-père, et finit par annoncer que le lendemain il comptait acheter quatre chevaux. On le regarda ébahi... lui, le tranquille, l'inoffensif Raimond, avoir l'audace d'acheter des chevaux! Le sergent et quelques autres résolurent d'assister à ce spectacle.

Piqué au vif par le persiflage de ses camarades, Raimond revint à l'hôtel, et fut médiocrement flatté de trouver sa fiancée la main dans celle du maître d'hôtel, causant très-intimement avec lui.

Ce jeune homme devait aller comme sommelier passer l'été à Wildbad, et Françoise, qui se proposait d'y accompagner ses parents, lui donnait rendez-vous. Elle avait fait ce projet sans consulter Raimond, qui s'y opposa fortement et lui déclara qu'elle n'irait qu'avec sa permission; elle le regardait étonnée, ne lui ayant jamais vu un air aussi décidé; elle voulut répondre. — Tu m'as souvent reproché ma

faiblesse de caractère ; tu verras désormais que je saurai conduire tout le monde, à commencer par ma femme. — Essaye avec le père tant que tu voudras ; avec moi, je t'en dispense, dit-elle.

Ainsi se termina la journée, comme elle avait commencé, par une dispute.

Le lendemain matin, il se rendit au marché. Diethelm avait été insaisissable, et Raimond se vit forcé de partir sans argent ; néanmoins, il entra en marché pour quatre beaux chevaux ; poussé par les sarcasmes de ses camarades, encouragé par les conseils du sergent, il était près de conclure l'affaire, quand le fermier le rejoignit. A la vue de l'audace de son gendre, Diethelm résolut de se venger et de lui infliger en public une punition exemplaire ; il voulait l'humilier et lui faire payer cher l'honneur d'entrer dans sa famille.

— Avec quoi comptes-tu payer ces chevaux ? dit-il.

— Avec notre argent.

— Notre ?... depuis quand faisons-nous bourse commune ? Si tu as acheté, paye ; cela ne me regarde pas.

— Ne plaisantez pas, beau-père ; regardez ces belles bêtes ! Je vais chercher notre bourse.

— Je ne plaisante pas du tout. Tant mieux si tu es si riche ; moi, je n'ai pas un centime à ton service.

— Beau-père, ne parlez pas ainsi ; vous ne savez pas ce dont je suis capable.

— Fais ce que tu voudras, tu verras qui de nous deux gouverne.

— Parlez autrement ! cria Raimond, écumant de rage, ou bien...

— Allons, finissons-en, retourne à l'écurie et tais-toi.

— Je ne veux rien de vous ! fulmina le soldat, rien de votre argent, gagné au prix du crime ; vous avez échappé à la potence, mais c'est là que vous finirez vos jours...

Effrayé de cette exaltation, le fermier disparut dans la foule ; Raimond, qu'on s'était en vain efforcé de calmer, fou de douleur, de honte et de colère, courut jusqu'à la Couronne, entra comme un ouragan dans la grande salle, et recula foudroyé en voyant Françoise dans les bras de son rival. Son hésitation fut courte ; il courut à elle, la secoua rudement par le bras en disant : — Misérable ! toi aussi tu me trompes, pendant que ton père m'abreuve d'humiliations ; tu m'as excité contre lui jusqu'au moment où je n'ai plus été maître de moi, et tu l'as excité à son tour contre moi afin de te débarrasser d'un fiancé incommode ! Tu es la plus méprisable des femmes, et ton incendiaire de père vaut encore mieux que toi !

Songe que je connais son crime et que je vous tiens tous en ma puissance ! Puisses-tu un jour venir mendier à ma porte... et que Dieu vous maudisse !

En terminant ces mots, il sortit de la maison et reprit en courant le chemin de son village.

C'est ainsi que fut brusquement rompu ce mariage, dont la conclusion avait surpris tout le monde.

Raimond marcha longtemps devant lui sans savoir où il allait ; en vain la nature déployait sous ses yeux ses beautés les plus fraîches, les prairies leurs fleurs, les arbres leur verdure, les petits oiseaux leurs douces chansons : son âme était mortellement triste, sa vie était désenchantée, son cœur brisé.

Il voulut entrer dans une auberge ; il n'avait pas un sou dans sa poche. Il se coucha sous un arbre, jouant machinalement avec son alliance et songeant à ces paroles du poëte :

« Viens vite, belle fiancée ; tu as bâti ton ciel dans l'enfer... Il la prit par la main gauche et l'entraîna dans la danse infernale. »

Bientôt le malheureux perdit le sentiment de sa douleur, en tombant dans un sommeil léthargique.

XXV

Diethelm fut surpris d'apprendre le départ précipité de Raimond et la rupture du mariage ; il avait voulu abaisser l'orgueil du jeune homme, mais non pas l'exaspérer ; il en aurait néanmoins pris aisément son parti, si Françoise n'eût ajouté à sa communication que Raimond avait parlé et qu'il savait tout.

— Que viens-tu parler de cette vieille affaire ? personne n'y songe plus.

— Pardon, mon père ; je crains qu'il ne me cite devant la justice, parce que je lui avais tout raconté.

— Et que savais-tu toi-même ?

— Vos hésitations, vos angoisses, vos désespoirs, j'ai tout vu, tout observé ; et comme je considérais déjà Raimond comme mon mari, je lui ai communiqué toutes mes conjectures.

Le visage de Diethelm prit une expression de fureur effrayante : il s'avança vers elle, le poing fermé, comme pour l'assommer ; il s'arrêta pourtant et dit, en s'efforçant de calmer son émotion :

— Ainsi c'est ma fille, ma fille unique qui m'a dénoncé ! qui a vendu son père ! Tu mériterais qu'au lieu de te parler je te fisse sentir mon fouet. Ah ! mademoiselle, est-ce là l'opinion que vous avez de moi ? Vous n'êtes pas digne que je vous laisse un sou ! C'est donc vous qui avez excité ce vaurien contre moi ?

— Père, pardonnez-moi... je ne crois plus...

— Mais tu l'as cru, c'est déjà trop ; regarde-moi, là, bien en face, et écoute-moi : Si jamais tu te permets la moindre désobéissance à l'avenir, sache ce que je ferai de toi... mais non, je ne veux pas te le dire ; seulement sois certaine que je ne l'oublierai jamais. Maintenant, prends un air joyeux et suis-moi.

Diethelm avait dompté sa fille, il n'avait plus rien à craindre d'elle ; Raimond avait quitté la ville sans aller faire de déclaration à la justice, et sa nature sensible et timide l'emporterait sur son excitation et sa colère momentanées. De ce côté-là aussi, il pouvait être sans crainte ; toutefois il trouva prudent d'envoyer Reppenberger à Buchenberg pour s'informer adroitement des intentions du jeune homme.

Raimond dormait toujours dans le fossé, à la sortie de Breitlingen. Quelqu'un l'appela par son nom, et, en ouvrant les yeux, il vit le maréchal de Buchenberg qui retournait au village avec un cheval qu'il venait d'acheter, et lui proposait, s'il était fatigué, de monter sur la bête une partie du chemin. L'offre fut acceptée ; mais la conversation languissait, car le maréchal n'avait entendu que vaguement parler de la querelle de Raimond, et celui-ci n'était guère disposé à raconter ses chagrins.

Enfin on arriva à Buchenberg. Le vieux berger ne quittait plus le lit ; il reconnut son fils, et bénit Dieu qui le lui rendait. Lorsqu'il eut entendu toute l'histoire : — Viens près de moi, dit-il, tu m'es rendu et tu ne retourneras plus chez cet homme, cet incendiaire que je maudis ! j'ai à présent la conviction qu'il n'est pas innocent de la mort de ton frère. Comment ? je ne le sais pas, Dieu seul le sait. Jure-moi que tu n'auras pas de repos jusqu'à ce qu'il soit puni ; promets-moi que tu vengeras notre Médard !

— Je ne le puis, mon père, je ne le puis ! s'écria Raimond, épouvanté du rôle qu'on voulait lui imposer, mais je vous promets que, tant que je vivrai, je montrerai à Diethelm que je le tiens pour un misérable.

— Bien, cela suffit.

Pendant qu'ils causaient encore, Marthe entra avec Reppenber-

ger; celui-ci proposa une somme considérable au jeune homme pour l'aider à s'établir, s'il consentait à s'expatrier; mais il refusa, pour accepter la place de berger communal à Unterthailfingen.

Peu de jours après, le vieillard mourut; Raimond laissa tout l'héritage à sa sœur et ne conserva que les vêtements de Médard.

Comme il gardait ses moutons au bord du chemin, Diethelm et Françoise passèrent dans leur nouvel et splendide équipage. Le fermier apprit avec plaisir non-seulement la mort du vieux berger, mais surtout cette phrase du curé, dans son oraison funèbre : « Que Dieu lui pardonne dans le ciel, comme celui qu'il avait tant offensé ici-bas lui a pardonné. »

Si l'esprit de révolte et de domination était dompté chez Françoise, Marthe semblait en avoir hérité, et ce fut par de violents reproches qu'elle accueillit son mari, qui la négligeait complétement et l'abandonnait pour courir le pays avec sa fille. Diethelm promit de ne plus la laisser seule à l'avenir.

Un jour ils allèrent ensemble voir leur nouvelle maison, qui avançait rapidement. Le soleil était brûlant. — Je ne comprends pas pourquoi, dit Diethelm, depuis mon séjour en prison, je porte toujours en moi un sentiment de froid si glacial, qu'il me semble que mon sang ne circule plus. J'espérais que l'été me guérirait, mais non, j'ai sans cesse des frissons.

— O Seigneur ! c'est comme pour mes doigts ! s'écria Marthe en gémissant.

— Quoi ! qu'as-tu ?

— Diethelm, qu'as-tu fait ? ne t'en souviens-tu plus ? tu as juré que si tu songeais jamais à incendier ta maison, le soleil ne te réchaufferait plus ! et maintenant tu vois bien que cela est arrivé et que le soleil, quelque brûlant qu'il soit, ne te procure plus aucune chaleur; et moi, depuis que j'ai prononcé mon faux serment, mes doigts sont comme paralysés, presque comme morts. O Dieu juste ! que fais-tu de nous? que deviendrons-nous?

— Femme, tais-toi, tu divagues ! lui dit Diethelm; mon mal vient de cette morsure au bras, qui me fait encore souvent souffrir...

— Confesse-toi, avoue-le-moi, à moi seule, dit Marthe. Le docteur a toujours dit que cela ressemblait à une morsure humaine. Qui t'a mordu ?

Diethelm se fâcha sérieusement et ne voulut pas répondre; Marthe dès lors n'osa plus l'interroger, mais elle tomba dans une noire mélancolie.

Quand la maison fut sous toit, la famille Diethelm partit pour Wildbad : le père espérait que les eaux chaudes le ranimeraient, la mère que sa main guérirait ; la fille était celle qui avait l'espoir le mieux fondé : elle allait retrouver le sommelier de la Couronne, et, n'oublions pas de le dire, le jeune bailli qu'elle avait connu à G***.

XXVI

Il faut peu de chose pour occuper les oisifs qui fréquentent les eaux pendant l'été : aussi l'apparition de Diethelm dans son bel équipage fut-elle un événement. On racontait que c'était lors de l'incendie de sa maison qu'il avait pris une maladie peut-être incurable, et ce bruit le rendait très-intéressant aux yeux de tous. Il sut se faire admettre dans toutes les sociétés, et atteignit l'apogée de sa gloire et de son ambition lorsqu'une princesse des environs désira qu'il lui fût présenté, et lui parla longtemps avec bienveillance.

Il aurait voulu que tout le pays fût témoin de ce succès inespéré, et il rentra chez lui encore tout ému de cet honneur. Mais que devint notre héros, lorsque le lendemain, en plein salon (et cela devant son neveu Waldhorn qui était venu leur faire visite), la princesse le fit appeler auprès d'elle, pour l'engager ainsi que sa famille à assister au bal qu'elle devait donner ! Pour le coup, les mots lui manquèrent pour exprimer son ravissement, il se sentit grandir à ses propres yeux : ne fallait-il pas qu'il fût un homme de mérite pour attirer ainsi l'attention des grands?

Comme cela arrive souvent, pour ne pas dire toujours, la bienveillance et la faveur dont Diethelm était honoré lui attirèrent promptement la considération publique. Le receveur de G*** et le jeune bailli furent du nombre ; et Waldhorn repartit pour Buchenberg, où il raconta les succès merveilleux de la famille Diethelm.

Cependant Marthe ne prenait aucune part au monde, à ses plaisirs et à ses honneurs ; elle passait son temps dans la maison de santé, auprès de pauvres femmes malades, écoutant le récit de leurs maux et de leurs chagrins, compatissant à toutes les tristesses et oubliant ses souffrances en soulageant celles des autres. Aussi refusa-t-elle immédiatement l'invitation de la princesse.

Quant à Françoise, depuis qu'elle était à Wildbad, elle était plus

silencieuse et plus réservée que jamais ; le monde dans lequel elle vivait n'était pas le sien, elle le sentait ; elle avait quitté son costume de paysanne et se trouvait mal à l'aise dans ses nouveaux atours. Elle était dans ces dispositions, quand arriva à Wildbad un jeune prêtre infirme, traîné dans une petite voiture à bras. Sa beauté, sa jeunesse, ses infirmités gagnées dans un voyage de missionnaire en Chine, son éloquence, son amabilité frappèrent toutes les imaginations féminines, et comme on ne se compromet pas en témoignant de l'intérêt et de la sympathie à un impotent, toutes les dames et demoiselles rivalisèrent de soins et de prévenances pour le jeune homme. On faisait cercle autour de sa chaise roulante, pour l'entendre lire ou raconter ses voyages et ses travaux, et quand il terminait par un pressant appel à toutes les personnes présentes de secourir son œuvre et de se tourner vers le Seigneur, Françoise posait son ouvrage et semblait suspendue à ses lèvres ; — Sauvez vos âmes ! disait-il.

Avait-elle seulement jamais songé qu'elle eût une âme à sauver ? L'impression fut si vive, qu'un moment elle fut sur le point d'abandonner le monde pour ne songer qu'à l'éternité, et s'enfermer dans un couvent. Mais une circonstance imprévue la retint et changea sa résolution. Elle crut remarquer que le saint homme, qu'elle entourait d'une auréole, faisait plus d'avances aux riches et aux nobles qu'aux humbles et aux pauvres.

Quoi ! lui aussi serait capable de semblables petitesses ! La désillusion fut cruelle, et insensiblement Françoise se retira du cercle des élues, quoiqu'elle n'osât pas l'abandonner tout à fait.

Ce fut précisément dans ces dispositions que la trouva la fameuse invitation ; l'hésitation n'était plus possible, elle dit adieu au missionnaire, qui quittait Wildbad, et avec lui disparut toute aspiration sérieuse. Ses pensées furent dès lors concentrées sur un seul objet : plaire et gagner un mari.

Depuis longtemps Raimond était oublié ; comment avait-elle jamais pu songer à l'épouser ? Ici elle avait l'embarras du choix : le sommelier de l'hôtel (qu'elle avait jadis connu à la Couronne) était un jeune et beau garçon, gai, aimable, actif, empressé ; malheureusement il n'avait jamais un moment de libre pour faire une promenade ou une course en voiture, toujours au service des autres, ne pouvant jamais disposer d'une heure pour causer tranquillement. Il est vrai que si, à Wildbad, il obéissait à tout le monde, chez lui il commandait ; et pourtant être chez soi, à la tête d'un

bel établissement avec un bon et aimable mari, c'était bien tentant, mais être maîtresse d'hôtel quand on pourrait être femme d'un bailli, et plus tard d'un conseiller d'État! quelle folie de ne pas viser tout de suite à la position la plus élevée! Le bailli était moins jeune, moins beau, elle ne connaissait ni sa famille, ni ses goûts, ni ses habitudes, ni son caractère... mais un bailli! Elle hésitait pourtant encore au fond du cœur, quand le jour du bal arriva. Elle trouva dans sa chambre, au retour de la promenade, deux superbes bouquets : chacun de ses prétendants avait songé à la fleurir. Elle les prit l'un après l'autre, les considéra longtemps et tomba dans une profonde méditation : lequel choisir? lequel porter? Le bailli ne s'est pas encore prononcé ouvertement; si elle allait le décourager en prenant le bouquet du sommelier? Et si elle choisit les fleurs du bailli, ne rompt-elle pas définitivement avec le sommelier avant d'être tout à fait sûre de sa nouvelle conquête? Allons, pour tout mettre d'accord, elle ira sans fleurs à ce bal; du moins aucun ne sera jaloux.

Lorsqu'elle rentra chez elle, tard dans la nuit, Françoise était fiancée pour la seconde fois. Le bailli s'était déclaré, avait fait sa demande, et le pauvre sommelier avait été dédaigné.

Diethelm annonça dès le lendemain le mariage de sa fille; il ne pouvait assez vite recueillir les félicitations sur ce brillant établissement; et comme le jeune homme comptait sur un prochain avancement, il fut résolu que la noce n'aurait lieu qu'au printemps et qu'on mettrait cet intervalle à profit pour que Françoise allât terminer son éducation dans un pensionnat à la mode.

Lorsque la famille Diethelm quitta Wildbad, le père gelait toujours, la mère ne pouvait plus remuer la main, mais ils espéraient encore pour l'avenir, et oubliaient leurs maux en parlant du sort brillant qui attendait leur enfant.

Françoise était radieuse; il ne manquait rien à son bonheur. Elle voulait un mari et elle en avait un.

XXVII

Diethelm, en rentrant à Buchenberg, trouva assez pénible de quitter une sphère supérieure pour frayer avec des êtres que, dans son orgueil, il méprisait souverainement, lui admis au milieu

de l'aristocratie, l'invité d'une princesse, le beau-père d'un conseiller d'État! Et il avait pu dans un moment d'aberration songer à marier sa fille avec un pauvre berger! Vraiment, il n'y avait pas d'honneurs auxquels il n'aspirât, et il s'attendait pour le moins à recevoir une décoration. Parfois, le souvenir de son crime venait l'assaillir; mais lui seul pouvait encore y penser, car après son acquittement et la faveur dont il venait de jouir à Wildbad, qui eût osé soulever le voile qui recouvrait son passé?

Françoise écrivait souvent, et chacune de ses lettres montrait des progrès et une plus grande facilité à s'exprimer. Marthe, toujours triste, se lamentait sur ses infirmités et prédisait qu'elle ne vivrait pas jusqu'à l'achèvement de la nouvelle maison. En dépit de cette prophétie, elle était très-bien portante lorsqu'elle s'y installa, et passé les premiers temps, où l'ombre de Médard la poursuivit, elle s'y trouva parfaitement bien. L'absence de sa fille lui laissant un grand vide, Diethelm invita la jeune femme Hubler à venir avec son enfant égayer la solitude de sa femme; en sorte qu'il put sans remords la laisser quelquefois au logis pour reprendre ses courses dans la contrée. Lorsqu'il était à la maison, son ancienne maladie le reprenait, un froid glacial paralysait ses mouvements, et pour le dissiper il fallait employer le remède du vieux berger. Aussi voyait-on, non sans surprise, le riche fermier, qui dédaignait tout les ouvrages de la campagne, scier et fendre du bois comme un pauvre bûcheron, heureux de pouvoir par ce moyen se remettre le sang en circulation.

Une révolution intérieure avait aboli dans le pays le jury national, et ce ne fut qu'à cette époque qu'il fut rétabli, à la grande satisfaction des populations. Les jurés ne devaient pas leur élection au suffrage universel, mais au choix des maires et des conseils municipaux.

Un jour, Waldhorn arriva tout essoufflé. — Mon oncle, vous êtes imprimé tout au long dans le journal! dit-il.

— Moi? comment? s'écria Diethelm en pâlissant. Il prit le journal d'une main tremblante et relut plusieurs fois le paragraphe indiqué, où il était désigné comme juré, tandis que sa conscience lui avait fait craindre que ce ne fût comme accusé. Une fois remis de son trouble, il se sentit heureux de cette distinction, mais feignit de vouloir la décliner, afin de ne pas laisser sa femme si longtemps seule.

— Ne t'inquiète pas de moi, dit Marthe; je ne serai pas seule

puisque notre nièce restera ici... Et le fermier se laissa faire une d uce violence, enchanté non-seulement de l'honneur qu'on lui faisait, mais aussi de pouvoir en sécurité de conscience quitter Buchenberg et sa plaintive compagne.

Le moment du départ arriva, et il fallut se rendre à son poste; les jurés des communes voisines se réunirent pour faire le voyage et arrivèrent ensemble dans la capitale. Il fallut le lendemain matin, de bonne heure, se rendre au palais pour y prêter serment.

On procéda d'abord à la vérification des pouvoirs, puis la cour reçut le serment solennel de chacun des jurés. Diethelm eut un moment d'hésitation et d'angoisse; il sentait toute son indignité, néanmoins il passa outre, et prononça la formule sacramentelle d'une voix ferme et élevée.

La première cause fut appelée : il s'agissait de deux voleurs. Douze noms sortirent de l'urne. Diethelm, haletant, écoutait si le sien serait prononcé. Non, les voilà au complet et il n'est pas du nombre! Au moment où il respirait plus librement et comme débarrassé d'un poids énorme, le ministère public demanda la récusation de Steinbauer; celui-ci fut donc libéré, et le nom de son remplaçant fut... Diethelm!

Les débats se prolongèrent trois jours; les accusés, qui avaient été si longtemps associés et complices, se chargeaient l'un l'autre à qui mieux mieux. —Comme nous eussions fait, Médard et moi! pensait Diethelm. Et son regard ne pouvait quitter un moment ces deux hommes unis dans le crime et maintenant ennemis acharnés; mais surtout il regardait sans cesse ce gendarme avec son sabre nu, qui lui semblait l'emblème de la justice divine. Lorsque, pour un moment, il pouvait secouer ses préoccupations personnelles et fixer son attention sur les péripéties du procès, Diethelm y prenait un vif intérêt; seulement les dépositions des témoins lui parurent destinées à exercer la patience du président, plutôt qu'à éclaircir les faits.

L'acte d'accusation était lu, et l'exposé du procureur était clair et net, mais les débats furent orageux, et les défenses faibles, en sorte qu'après le résumé du président, le jury se retira dans la salle des délibérations, d'où il revint au bout de peu d'instants avec un verdict de culpabilité. La cour prononça dix années de travaux forcés.

Diethelm fut favorisé par le sort pour les affaires suivantes, et, se trouvant libre pour plusieurs jours, il retourna à Buchenberg.

On fut surpris de le voir revenir si sérieux, si peu communicatif sur son séjour à la ville. On ne se doutait pas du supplice que lui infligeait chacune de ces séances devant la justice. Il avait condamné des hommes bien moins coupables que lui ; mais il était endurci et il voulait nier son crime jusqu'à la fin de sa vie ; seulement, par moments, ses forces trahissaient sa volonté. Aussi fût-ce avec angoisse qu'il se remit en route.

XXVIII

La première personne que Diethelm rencontra fut Steinbauer, qui le considéra un moment sans le reconnaître ; son extérieur n'était plus le même ; le chapeau restait seul du costume national ; la redingote, le gilet, la cravate étaient ceux d'un citadin ; mais outre l'extérieur, l'intérieur avait changé plus encore ; car le fermier ne pouvait se pardonner sa faiblesse et le sentiment de pitié avec lequel il avait suivi les deux voleurs condamnés aux galères. Il alla faire une visite à son futur gendre, qu'il trouva dans la jubilation : il venait d'être nommé substitut et devait pour la première fois le lendemain remplir ses fonctions dans le procès de Reppenberger.

— De Reppenberger? répéta Diethelm. De quoi est-il donc accusé?

— Vous ne le savez pas encore? Il avait une distillerie, et comme il paraît que ses affaires n'allaient pas trop bien, il a assuré son établissement et y a mis ensuite le feu. Seulement, il s'est trompé dans ses calculs ; l'incendie a pu être éteint assez à temps pour qu'on constatât que les tonneaux étaient pleins d'eau, au lieu d'eau-de-vie. Il a mérité au moins douze ans de réclusion, car il y a une infâme tromperie à côté du crime d'incendie.

— Bah ! c'est une plaisanterie que vous me faites, et je n'aurais pas cru que vous vous en permissiez une semblable avec moi. Tenez-le-vous pour dit, c'est un sujet sur lequel je n'entends pas raillerie.

Le jeune substitut fit ses excuses, mais l'assura qu'il parlait sérieusement ; et comme cette affaire avait beaucoup de retentissement, il se réjouissait de porter la parole devant son beau-père.

Diethelm cherchait comment il pourrait se faire récuser. Il lui semblait impossible de siéger dans cette affaire, et, à cet effet, il se

rendit chez Bothmann, l'avocat de Reppenberger, pour lui demander si ses relations antérieures avec l'accusé ne suffiraient pas pour l'en dispenser. Mais au moment où il allait exposer sa demande, il réfléchit que justement, comme ancienne connaissance de son client, Bothmann tiendrait à le conserver, et, ne voulant pas éveiller les soupçons, il fit une simple visite de politesse.

Il rentra à l'hôtel, dans un état difficile à décrire; il se sentait incapable de juger et peut-être de condamner cet homme; il voulait aller chez le président lui dire que sa femme, dangereusement malade, le demandait; puis la crainte d'être questionné, de se trahir, le fit renoncer à ce dessein. Enfin, brisé de corps et d'esprit, il voulut essayer de prendre un peu de repos. A peine venait-il de s'endormir, qu'il fit un rêve affreux : il lui semblait voir Marthe luttant contre la mort et l'appelant d'une voix déchirante; il se réveilla en sursaut, s'habilla à la hâte et sortit en courant de la ville; ce ne fut qu'après une heure de course qu'il s'arrêta sur le bord du chemin pour reprendre haleine.

Tout à coup, il se sentit défaillir; il vit un troupeau descendre de la montagne, en bêlant aussi lamentablement que le sien jadis au milieu des flammes, et ce troupeau était conduit par un berger qui ressemblait tellement à Médard, qu'il poussa un cri déchirant. Une voix répondit :

— Est-ce vous, Diethelm?

— Oh! serait-ce bien toi, Raimond? s'écria le fermier respirant à peine.

— Oui, c'est moi, qui viens de la part de votre femme vous dire qu'elle est bien malade et qu'elle voudrait vous embrasser avant de mourir. J'avais promis à mon père de ne jamais vous revoir, mais le vœu d'une mourante est une chose sacrée; hâtez-vous, si vous ne voulez pas arriver trop tard.

Et le berger s'éloigna rapidement, sans écouter Diethelm, qui le suppliait de l'accompagner.

Remis de sa première émotion, celui-ci rentra en ville; personne ne devait soupçonner sa course nocturne ; il avait maintenant la meilleure des raisons pour se dispenser de la séance du lendemain. Aussitôt qu'il fit jour, il se rendit chez le président, lui communiqua les fâcheuses nouvelles qu'un exprès lui avait apportées, et obtint sans peine l'autorisation de partir.

Il chargea le substitut de prévenir Françoise, et prit en toute hâte la route de Buchenberg.

Quand il arriva, il était trop tard... sa fidèle Marthe n'existait plus; elle était morte en pensant à lui et en disant : — Oui, mon Diethelm, tu es innocent!

Ce fut une consolation pour lui, de penser qu'elle avait conservé cette conviction jusqu'à la fin; il lui fit des obsèques magnifiques, et dans sa douleur se montra doux, humble et disposé à venir en aide aux malheureux!

XXIX

Françoise écrivit à son père; mais sa lettre était si compassée, si froide, que Diethelm en fut plus douloureusement impressionné que s'il n'avait rien reçu; au lieu de voler auprès de lui pour mêler ses larmes aux siennes, elle le priait de l'envoyer chercher par quelqu'un de convenable, trouvant qu'elle ne pouvait plus voyager seule, comme autrefois. Le pauvre père ne put s'empêcher de se plaindre à son neveu Waldhorn, qui pour toute consolation lui répondit : — A votre place, je sais bien comment je punirais ma fille : je lui donnerais tout de suite une jeune belle-mère, et vous verriez si elle ne rentrerait pas dans l'ordre.

Le conseil, dans un pareil moment, parut au pauvre veuf le comble de l'indifférence et du manque de cœur, et il fit tous ses préparatifs pour quitter définitivement Buchenberg.

Sa nouvelle demeure lui était devenue insupportable, et, comme il ne trouvait aucune sympathie autour de lui, il résolut de ne plus revenir dans le pays, Waldhorn consentit à se charger de la direction de ses affaires : et, après une dernière visite à la tombe de Marthe, Diethelm partit pour la ville.

Françoise était chez les parents de son fiancé; en revoyant son père elle manifesta une telle douleur, que celui-ci ne put s'empêcher de supposer qu'elle faisait cet étalage en public afin de passer pour une fille tendre et dévouée; au milieu de ses larmes et de ses exclamations, elle était si bien frisée, si bien habillée dans ses vêtements de deuil, qu'elle avait vraiment l'air d'une dame, et qu'il ne restait de la paysanne que de grosses mains rouges impossibles à dissimuler.

Le jeune substitut arriva avec un crêpe à son chapeau, exprimant d'une manière sentie la part qu'il prenait à leur épreuve. La con-

versation languissait, lorsque Diethelm s'informa du nombre d'affaires déjà jugées et de celles qui restaient encore pour cette session.

— Il n'y en a plus qu'une, répondit le magistrat, et c'est justement celle de Reppenberger; le jour fixé pour l'appel de sa cause, il a eu l'esprit de tomber malade. Avait-il avalé de la chaux, comme il l'a dit, ou avait-il tenté de se suicider? cela n'est pas clair... En tout cas, il a été fort mal; mais nous l'avons si bien soigné qu'il est remis; et, comme on ne voulait pas le laisser encore quatre mois sous les verrous, on a prolongé la session plus que de coutume. Je suis heureux de penser que vous y serez, beau-père.

— Moi... et pourquoi donc? Mon deuil ne me dispense-t-il pas de siéger?

— Sans doute, vous pourriez vous abstenir de paraître; mais, comme on vous sait de retour à la ville, on ne manquerait pas de réveiller des bruits assoupis. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, poursuivit le substitut, mais déjà votre départ avait agité les mauvaises langues, et certainement, pour vous-même, vous vous devez de paraître ce jour-là au palais.

— Gustave, dit tendrement Françoise, tu ne sais pas combien ces sujets sont pénibles à mon père; sans cela tu n'insisterais pas ainsi.

— Il m'est pénible de me voir forcé de vous presser ainsi, mon beau-père, mais laissez-moi vous demander de le faire par amour pour vos enfants. Au nom de votre honneur, qui est le mien maintenant, je vous conjure de rester et d'assister aux débats.

— Bien, bien, dit Diethelm; il n'y a pas besoin de tant me presser; je ne vois pas pourquoi je m'abstiendrais; j'y serai, je vous le promets.

Le lendemain, lorsque Diethelm arriva au palais, ses collègues lui souhaitèrent la bienvenue; le défenseur de Reppenberger vint lui serrer la main. Il espérait encore que son nom ne sortirait pas de l'urne, mais son espérance fut déçue et il se trouva au contraire chef du jury.

Dans la salle d'audience, la foule se pressait autour de l'enceinte réservée, et dans la loge du parquet était une jeune fille en deuil, dont les yeux se portaient alternativement sur son fiancé et sur son père : c'était Françoise.

L'acte d'accusation lu, le substitut déploya toute son éloquence et sut énergiquement flétrir un crime qui se renouvelait sans cesse depuis quelques mois et menaçait de détruire toutes les propriétés. Dans le cas actuel, ce crime était doublement affreux, puisque avant

d'incendier les magasins, le prévenu avait eu la précaution de mettre ses marchandises en sûreté.

Reppenberger répondit avec mesure et dignité aux questions qui lui furent posées; il accusa son associé, qui avait pris la fuite, de l'avoir volé, dépouillé et d'avoir couronné ses forfaits par le crime dont il était lui-même accusé.

Le nombre des témoins à charge et à décharge était considérable, et il était déjà tard quand l'avocat obtint la parole. Son plaidoyer fut long et habile : il sut mettre en relief tout ce qui pouvait disculper son client; rappelant ses premiers désastres, et la manière dont il avait relevé ses affaires, à force de travail; rejetant sur son indigne associé toutes les manœuvres frauduleuses qu'on reprochait à Reppenberger, et terminant par un appel pathétique à la pitié des jurés en faveur de ce vieillard déshonoré par une accusation honteuse, et qui ne demandait qu'à reprendre son existence humble et ignorée de tous.

Après la réplique du substitut, puis encore quelques mots du défenseur, le président résuma les débats d'une manière claire et nette, et posa les questions d'usage.

Le jury se retira dans la salle des délibérations. Diethelm, chargé par ses fonctions de conduire la discussion, sentait une sueur froide inonder son visage; il aurait voulu fuir; sa langue desséchée s'attachait à son palais, il ne pouvait prononcer un mot, il lui semblait qu'il était enfermé avec des bêtes féroces, que son dernier moment approchait. Il lui fallut un effort surnaturel pour rentrer en possession de son sang-froid; mais il sentit l'importance de demeurer calme; et au bout d'une demi-heure, il rentra à la tête de ses collègues et prononça le terrible verdict : Coupable !

A ce moment un berger se pencha par-dessus la balustrade et dit à haute voix : — Laissez-moi voir comment Diethelm juge un incendiaire !

Diethelm poussa un cri de stupeur et de désespoir : — Est-ce toi, Médard? toi ici !... Oui, oui, c'est vrai, je suis coupable... je t'ai assassiné... j'ai tout brûlé... je suis coupable !

En prononçant ces mots il tomba à genoux; et tandis qu'on emportait une femme évanouie, les gendarmes emmenaient deux accusés au lieu d'un :

Reppenberger et Diethelm.

XXX

La curiosité et le hasard avaient amené Raimond aux assises ; il avait repris son costume de berger, sans se rappeler que son père lui avait recommandé de se montrer à Diethelm ainsi vêtu. Le résultat de son apparition au palais fut le procès de son ancien maître, contre qui il dut déposer. Mais s'il parla des confidences que Médard lui avait faites, il ne fit aucune allusion à celles de Françoise, ne voulant pas forcer la femme qu'il avait tant aimée à devenir l'accusatrice de son propre père.

Diethelm confessa son crime jusque dans ses moindres détails ; seulement, parfois, il divaguait tellement, qu'on admit un commencement d'aliénation mentale, et, grâce à cette circonstance atténuante, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Pendant trois ans on vit au bagne un petit homme sombre et replié sur lui-même ; on aurait eu peine à reconnaître en lui le riche et fier Diethelm ; il grelottait sans cesse, il suppliait qu'on lui permît de fendre du bois pour se réchauffer : à la fin sa demande lui fut accordée, et bientôt la sueur découla de son front ; il continua ainsi pendant quelques minutes, puis s'écria tout à coup : — Il faut en finir ! Et, levant vigoureusement sa hache, il se fendit le crâne. Un cadavre tomba lourdement sur le sol.

Françoise retourna à Buchenberg, après la condamnation de son père ; son fiancé lui avait rendu sa parole, et elle se trouva seule pour diriger des affaires bien difficiles. Elle y consacra son temps, sa fortune et son intelligence, et lorsqu'on crut enfin qu'elle allait jouir de sa belle position si laborieusement conservée, on apprit avec surprise qu'elle entrait comme novice au couvent d'Einsiedlen.

Sa maison de Buchenberg fut donnée à la communauté. Qui sait à quoi elle est encore destinée?

Traduit par L. D.

M. GUSTAVE DORÉ

ET LES ILLUSTRATIONS DE L'ENFER DE DANTE

L'Enfer de Dante, avec les dessins de Gustave Doré. In-folio. Paris, Hachette, 1861.

Quand on veut lire Dante pour son plaisir seulement, et non l'étudier en littérateur ou en historien, le dessin est à coup sûr le meilleur commentaire, celui qui nous fait le plus vite pénétrer dans l'esprit du poëte.

Dante est essentiellement plastique. Il dessine et peint ses scènes et ses personnages avec leurs contours et leur couleur, sans s'arrêter aux minuties et aux détails; un seul trait lui suffit pour évoquer l'image devant le lecteur étonné.

Telle est la louve que rencontre le poëte au début de son voyage, et dans laquelle les plus fins critiques ont reconnu la louve romaine, c'est-à-dire la Papauté. « Elle semblait, dit-il, porter dans sa maigreur toutes les convoitises. » Un peu plus loin, il montre les ombres des charnels emportées par une éternelle tempête,

..... Comme venant en file par les nues,
Et jetant de grands cris, on voit passer les grues.

Et lorsque Francesca de Rimini se détache du tourbillon, avec son amant, pour s'approcher de Dante et de Virgile :

Comme au tomber du jour deux colombes fidèles
Volent à leurs petits, battant l'air de leurs ailes,
Ainsi vinrent vers nous ces esprits malheureux.

Ailleurs, une attitude est peinte en un seul vers : il s'agit de Sordello, rencontré au Purgatoire,

> Regardant seulement d'un regard calme et sombre,
> Comme fait un lion qui se repose à l'ombre [1].

On peut ainsi, à chaque épisode, se figurer la scène et les acteurs. Mais pour que l'esquisse en apparaisse nettement dans la pensée, il faut joindre à une vive imagination une grande habitude des formes. C'est pourquoi le lecteur ordinaire a recours à l'artiste et lui demande cette traduction figurée, ce commentaire en action qui donne au texte un relief immédiat.

Cependant il ne semble pas qu'un sujet si fécond ait inspiré de bonne heure les artistes. Les manuscrits à miniatures du moyen âge n'ont puisé dans la Divine Comédie qu'une inspiration insuffisante ; ils ont reproduit les uns après les autres les mêmes corps fluets de damnés, sans vigueur, sans variété, sans expression. Les splendides vignettes d'un manuscrit de la bibliothèque Vaticane font exception, à ce qu'on dit; mais ce manuscrit n'appartient pas entièrement au moyen âge, car s'il a été commencé au XIVe siècle, il n'a été achevé qu'au XVIIIe.

Michel-Ange travailla à illustrer l'ouvrage de son grand compatriote; mais l'exemplaire qu'il avait chargé de dessins marginaux périt dans un naufrage : perte irréparable, car personne n'était si bien préparé, par l'analogie du génie et du caractère, à traduire en figures les idées du poëte florentin [2].

Les gravures dont quelques éditions de Dante ont été accompagnées ne méritent pas une longue mention. Les cuivres de l'édition de Florence de 1481 n'ont d'autre valeur que leur rareté; il en est de même de ceux de Baccio Baldini, dans lesquels on sent cependant un commencement d'expression. Les gravures sur bois qui accompagnent l'édition de Venise avec le commentaire de Vellutello ont au moins, à défaut de mérite expressif ou pittoresque, l'avantage de représenter très-exactement les faits du poëme et de l'éclairer, pour ainsi

[1] Nous empruntons ces exemples bien connus aux fragments traduits avec tant de bonheur et d'effet par M. Antoni Deschamps.

[2] Si nous ne devions pas nous borner, dans ce travail, aux illustrations accompagnant la Divine Comédie, sans empiéter sur les œuvres indépendantes dont elle a fourni le sujet, nous aurions à tenir grand compte des admirables peintures tirées de l'Enfer et du Purgatoire, dont Luca Signorelli, un des précurseurs de Michel-Ange, a décoré le Dôme d'Orvieto.

dire, par des plans topographiques de l'Enfer. Enfin, les estampes de l'édition in-4° donnée à Venise en 1757 rappellent, à s'y tromper, celles dont Moreau décorait les livres français à la même époque : bon système, sans doute, pour illustrer la littérature de ce temps, mais dont le moindre défaut est d'être en contre-sens complet avec le poëme de Dante.

Le premier travail de ce genre qui mérite d'être classé dans le domaine de l'art, est celui que le sculpteur anglais Flaxman publia à Amsterdam en 1793, et qui a été tant de fois reproduit. On connaît trop, pour que nous les décrivions, ces gravures au simple trait, où les personnages seuls sont esquissés, sans indication du lieu de la scène. L'auteur prétendait imiter la simplicité de l'ancienne école florentine, mais son dessin savant n'a rien de commun avec la naïveté sérieuse d'un Cimabué et d'un Giotto. Flaxman, ainsi que son contemporain le peintre David, était sous l'influence exclusive de l'art antique ; et comme de cet art la statuaire seule est parvenue jusqu'à nous, tous deux, David et Flaxman, n'ont travaillé que d'après les sculptures; ils n'ont dessiné que des bas-reliefs. Leurs œuvres sont une imitation d'imitation, où la nature a trop peu de part ; de là cette raideur aride qui y gâte les plus belles compositions. Les figures de Flaxman ne sont pas des Italiens du XIVe siècle, transportés dans un milieu fantastique, mais des anciens ou plutôt des moulages d'antiques. Quelquefois cependant, il rencontre de véritables inspirations : on n'oubliera pas Ugolin dans sa tour ; les artistes venus après ont bien fait de ne pas en affronter la comparaison.

Depuis Flaxman, le Romain Pinelli a encore travaillé à illustrer l'Enfer de Dante. Son œuvre est ce qu'on nomme, en style d'atelier, un ponsif académique ; nous la passerons sous silence ainsi que les tentatives, beaucoup moins réussies encore, de Sophie Giacomelli et de Bonaventura Genelli.

Nous aurions voulu parler ici des dessins d'un artiste éminent, M. Sturler, qui semble s'être consacré exclusivement à l'illustration de la Divine Comédie. La partie relative à l'Enfer avait été photographiée et le recueil en avait paru il y a environ un an ; mais par un scrupule honorable dans son excès, l'auteur a retiré sa publication pour la retoucher et faire mieux encore. Une communication toute personnelle et gracieuse nous permet de dire un mot des dessins originaux qui embrassent la Divine Comédie tout entière. Ils ont toutes les qualités d'un art sérieux et médité, joint à une grande précision archéologique. Un artiste du moyen âge, décorant de minia-

tures le manuscrit du poëte, ne se serait pas tenu plus près du sujet. C'est saisi à fond et de première main. L'art moderne ne s'y fait guère sentir que par l'absence des maladresses de dessin, car les groupes sont vivants et n'ont rien de cette composition enfantine qu'on pardonne volontiers aux artistes du XIVe siècle, mais qui n'aurait plus d'excuse au XIXe. On y peut reprocher seulement trop de détails destinés, il est vrai, à préciser les scènes, mais qui distraient les yeux et nuisent à l'illusion. Au reste ce défaut, fréquent dans les représentations de l'Enfer, diminue sensiblement dans celles du Purgatoire et disparaît tout à fait dans le Paradis. Cette dernière partie est de beaucoup la mieux réussie, la plus élevée et la plus pure. M. Sturler fera peut-être bien de ne publier son œuvre que complète, car sur son Enfer on ne le jugerait qu'à demi, et pas aussi favorablement qu'il le mérite.

M. Gustave Doré a compris autrement sa tâche, sans qu'il puisse y avoir lieu à aucune comparaison désobligeante pour M. Sturler ou pour lui. M. Sturler a commenté Dante avec le crayon, comme aurait pu le faire un contemporain du poëte qui aurait possédé par avance les ressources de l'art moderne. L'œuvre de M. Doré est la reproduction passionnée des images qui se présentent naturellement, en 1860, aux yeux d'un homme qui lit l'Enfer. Sans se préoccuper de l'archéologie, des symboles ni des anciennes croyances, il va droit devant lui et peint ce que voit son imagination, pendant qu'on lit à côté de lui les Tercets sans les accompagner de beaucoup de commentaires. De la succession des cercles et de leur plan, il ne s'embarrasse pas ; il voit et nous montre un voyage à travers un grand pays maudit et ténébreux.

Il résulte peut-être de ce parti pris de naturel et de première impression, que l'œuvre a plutôt l'air d'être improvisée que méditée longuement. Les détails ne sont pas toujours conformes au poëme ; ils nous offrent plus d'une scène à laquelle Dante n'eût certes pas songé. Ce sont là des défauts sans doute ; mais ces défauts tiennent en partie à deux qualités précieuses, l'invention et la facilité. L'invention est rare en tout temps et surtout au nôtre, et c'est beaucoup de la reconnaître chez un artiste, fût-il dix fois imparfait dans l'exécution. Quant à la facilité de production, il n'en faut pas médire, car elle se traduit pour le spectateur en facilité de compréhension, en clarté, cette belle qualité française, spéciale à nos artistes comme à nos écrivains. La facilité, il est vrai, dégénère quelquefois en pratiques molles et lâchées ; mais, loin d'y tomber, M. Doré a

mérité le reproche contraire, de pousser l'énergie jusqu'à la violence et au théâtral. Seulement il faut reconnaître que ce défaut est aussi celui du poëme, et qu'après tout, ceux qui n'aiment pas les choses tendues doivent s'abstenir des descriptions de l'Enfer, figurées ou écrites.

Bien qu'il soit fort jeune encore, il y a déjà plusieurs années que M. Doré publie sans relâche des illustrations de toutes sortes. Sans parler de celles qu'il a dispersées à profusion dans les journaux pittoresques, on peut citer comme ses premières œuvres les Contes drolatiques de Balzac et le Rabelais illustrés. Tout en reconnaissant les qualités fécondes qui s'y montrent déjà, j'avouerai que l'un et l'autre de ces deux ouvrages me plaisent médiocrement, à cause de la répétition trop fréquente des mêmes types, et surtout à cause des charges d'atelier dont ils fourmillent, et dont il me semble qu'on doit se fatiguer bien vite. Passe encore pour accompagner ce pastiche d'un goût douteux dans lequel Balzac a cru imiter les contes du XVIe siècle; mais la grande épopée bouffonne de Rabelais méritait un artiste complet et fantastique, comme Jérôme Bos, sans parler d'une exécution typographique moins négligée. J'y voudrais voir revenir M. Doré d'ici à quelque temps, avec son talent tout à fait mûri, les ressources de l'in-folio et l'habileté de ses imprimeurs actuels.

A mes yeux, M. Doré s'est révélé pour la première fois avec toutes ses forces dans les gravures sur bois, grand in-folio, qui accompagnent, au nombre d'une douzaine, la Complainte du Juif errant. Bien que les entraînements de la jeunesse y tiennent encore trop de place en face de l'œuvre naïvement sérieuse de la muse populaire, la prodigieuse richesse d'invention de l'artiste y apparaît déjà dans son entier. Quoi de plus saisissant que l'image du Porte-Croix poursuivant Ahasverus dans le nuage qui passe, dans l'eau qui coule, dans l'arbre qui s'agite au vent, et jusque dans son ombre même projetée devant lui? Quant au paysage, avec toutes les exagérations et les accumulations que la fantaisie peut rêver, la nature tourmentée et lugubre y exprime le pathétique et la terreur aussi nettement qu'une physionomie humaine.

Après cette œuvre qui le mettait hors de page, il restait à M. Doré un progrès à faire : il lui fallait sortir décidément de la charge et du désordonné pour entrer dans le sérieux de l'art. C'est ce qu'il a fait en illustrant l'Enfer de Dante. Pour décrire les soixante-seize planches in-folio dont se compose cette œuvre magistrale, il faudrait un volume et le talent de M. Théophile Gautier. On mènerait le

lecteur par la main, comme Virgile conduisit Dante, depuis la forêt sombre où le Florentin s'égara « au milieu du chemin de la vie, » depuis la porte au sommet de laquelle il lut les sinistres paroles écrites en caractères obscurs, à travers les cercles de l'enfer et les horreurs qui les caractérisent, jusqu'au fond de l'abîme où siége Satan lui-même, plongé dans la glace jusqu'aux reins et mâchant éternellement dans sa triple gueule Judas, Brutus et Cassius.

Dans cette description, qui demanderait beaucoup trop d'espace pour être tentée ici, tout ne serait pas à louer. Autant qu'on en peut juger par ce qu'il a produit jusqu'ici, M. Doré n'appartient pas aux écoles sages et prudentes dont la correction est le premier mérite. Emporté par sa fougue, il se laisse aller aux caprices de l'inspiration, sans s'apercevoir qu'il gâte quelquefois une scène superbe par un personnage mal réussi. Je crois qu'il faut prendre son parti de ce défaut, car il semble inhérent, en France du moins, aux grands essors de l'imagination passionnée : témoins Pierre Corneille, Bossuet et Victor Hugo, chez qui les incorrections, les duretés de style et les lacunes dans l'inspiration font souvent préférer, par les gens qui n'ont pas beaucoup d'ardeur dans l'esprit, une littérature moins forte, mais plus unie et exempte de pareilles inégalités.

Il y a donc des inégalités dans l'illustration de l'Enfer. Heureusement, les taches ne sont le plus souvent que des incorrections auxquelles l'esprit peut suppléer, et non des choses basses ou fausses auxquelles il n'y aurait pas de remède. Et d'ailleurs le bon l'emporte assez en quantité pour qu'on puisse dire, en renversant le vers de Martial :

Sunt *mala*, sunt quædam mediocria, sunt *bona* plura.

L'élément qui domine, c'est le paysage. Je n'hésite pas à saluer M. Doré comme un des grands inventeurs de paysages de notre temps. Ici, il semble s'être proposé avant tout de représenter les contrées infernales. Dans ses compositions, c'est le théâtre qui, le plus souvent, prête son caractère à l'action. Ce parti pris, outre qu'il convient au talent de l'auteur, peut, je crois, se défendre par une considération toute logique. Dans la nature, les lieux sont indifférents aux scènes qui s'y passent : une bataille est livrée dans une plaine riante, faite pour les danses et les moissons, et une noce déroule son cortége joyeux dans les âpretés d'une gorge alpestre. Mais les enfers, créés par l'imagination, ont été conçus précisément pour les scènes qu'ils reçoivent ; ils en sont la traduction matérielle.

On comprend donc ici l'importance du paysage, et l'occasion unique offerte à l'artiste pour en faire quelque chose d'expressif et de passionné.

On peut se demander si les aspects peints par M. Doré sont bien le théâtre auquel Dante a pensé, et l'on en doutera au premier abord en songeant à la forme générale de son Enfer : un entonnoir divisé en neuf cercles, subdivisés chacun en diverses cavités ou fosses *(bolge)*. Flaxman a donné une espèce de vue topographique qui fait comprendre l'ensemble de cette conception, mais qui trompe par son exiguité et surtout par son aspect architectural. D'après le texte lui-même, l'Enfer n'est pas une construction, mais un monde. Chacun des cercles et même chacune des fosses renferme une immense vallée qu'on ne saurait embrasser du regard. Les ponts qui les traversent ne sont pas des maçonneries, mais des entassements de rochers. M. Doré ne saurait donc être accusé de s'être écarté de son auteur; nul au contraire, sauf les détails archéologiques, n'a encore été autant que lui dans la vérité du paysage dantesque.

Une seule fois il s'est complétement égaré, c'est dans la planche qui représente les Titans enchaînés. Il les montre plongés jusqu'à mi-corps chacun dans un puits, comme des teinturiers dans leurs baquets au bord de la rivière. Si je ne m'abuse, ce n'est pas là ce que Dante a voulu dire. Pour lui, le huitième cercle, celui des fosses maudites *(male bolge)*, est occupé au centre par un puits immense, renouvelé de l'Apocalypse, au fond duquel s'étend le cercle neuvième et dernier. C'est au bord de ce puits unique que sont enchaînés les géants, et un d'eux, Antée, y fait descendre Dante et Virgile en les prenant dans ses mains.

Pourquoi encore M. Doré a-t-il représenté les limbes comme un séjour si sombre ? Cette obscurité convient peut-être à la partie qui recèle le vulgaire des ombres; mais il n'en est pas de même pour les Champs-Élysées, où « l'hémisphère des ténèbres est vaincu par un feu lumineux [1]. » M. Doré a pris aussi trop à la lettre l'expression que les limbes sont une forêt. Le poëte n'a fait de ce mot qu'une métaphore, car il ajoute : « Forêt, dis-je, d'esprits pressés » *(la selva dico di spiriti spessi)*. A défaut d'indication plus précise donnée par Dante lui-même, je regrette que M. Doré n'ait pas profité de cette occasion pour représenter la prairie des Asphodèles dont il est question dans l'Odyssée [2], cette triste steppe élyséenne

[1] Ch. IV. Dans l'admirable coupole dont il a décoré la bibliothèque du Sénat, M. Eugène Delacroix a représenté les Champs-Élysées de Dante comme un bocage en pleine lumière.
[2] Ch. XI, v. 539.

où l'ombre d'Achille promène son ennui, et déclare à Ulysse qu'il aimerait mieux « être sur la terre à servir comme valet de charrue un homme obscur qui n'aurait guère de quoi le nourrir, que de régner sur tous les morts »[1]. M. Doré a manqué, je crois, une autre occasion de varier ses aspects par ces vues de steppes mélancoliques. C'est au troisième degré du septième cercle : Dante le décrit comme une lande aride où une pluie de feu tombe sur ceux qui ont outragé les lois de Dieu et de la nature ; au lieu de cela, M. Doré lui a donné par deux fois un relief montagneux que rien ne motive.

Les inventions humaines sont toujours des combinaisons d'éléments naturels, et la chimère des anciens n'était qu'une tête de lion sur un corps de chèvre avec une queue de serpent. C'est pourquoi la mémoire est la grande pourvoyeuse de l'imagination. Si notre nation en général est peu imaginative, c'est qu'elle a une faible mémoire. M. Doré fait exception chez nous par la vivacité de ses souvenirs plastiques. Ce qu'il a vu une fois reste gravé dans sa tête avec tous ses détails et toute sa précision ; il le revoit sur sa planche, et en dessinant il ne fait, pour ainsi dire, que calquer des images présentes à son esprit, sans avoir besoin des efforts de raisonnement auxquels on a recours quand la mémoire est moins représentative. A une pareille faculté, joignez l'activité d'un esprit rapprochant, comparant et combinant vite et abondamment les éléments fournis par le souvenir, et vous aurez l'imagination dans toute sa richesse.

En parcourant les planches de l'Enfer, on ne peut se lasser d'admirer la diversité d'aspects que l'artiste a su trouver pour exprimer un milieu qui nous apparaît dans le poëme comme passablement monotone. Ce n'était pas un mince problème à résoudre, que de créer de toutes pièces une soixantaine de vues infernales, variées sans bizarrerie. On en peut faire honneur à la fantaisie de l'artiste ; mais si l'imagination ne consiste qu'à rapprocher des éléments fournis par la mémoire, il y a lieu de se demander à quelles sources cette fantaisie a puisé.

L'analyse en est bientôt faite, avec un peu d'attention. Tous ces paysages sont empruntés à ce qu'il y a de plus grandiose dans notre monde : la mer et les montagnes. Ce sont des rochers, des cirques volcaniques, des falaises déchiquetées entourant des eaux noires, des

[1] Chap. IX, v. 489-490.

fissures de terrain, ou, comme on dit en géologie, des failles gigantesques. Certaines scènes, celle, par exemple, des tombeaux où brûlent les hérétiques et celle du supplice de Caïphe, se passent dans de hauts vallons arides, comme on en voit dans les Alpes près des cimes, grandes tombes silencieuses où règne une morne immobilité, et d'où le bruit, le mouvement et la vie ont disparu.

Ce qui déroute le spectateur et l'empêche de songer à la nature, à laquelle tout cela est pris, c'est la lueur étrange, rouge, embrasée, sanglante, qui éclaire ces « ténèbres visibles, » remplacée seulement, dans le cercle des glaces, par le reflet blafard de la neige, et partout venant d'en bas, non d'en haut comme la bienheureuse lumière du soleil. Mais ici encore, l'artiste ne s'est-il pas inspiré des tableaux de nuit, communs dans les usines métallurgiques, quand la lumière se répand d'un four incandescent dans de vastes salles noires? Celui qui voit ce spectacle pour la première fois ne manque jamais de s'écrier que c'est comme l'enfer.

Quelles que soient les sources diverses auxquelles M. Doré a puisé les éléments de ses compositions, il est juste d'y constater une qualité essentielle, trop rare dans les paysages d'invention : je veux parler de l'unité et de la convenance des parties par rapport à l'ensemble. On a vu plus d'une fois, par une erreur singulière qui serait à l'espace ce que l'anachronisme est au temps, un tableau rassembler, dans un site pris à la forêt de Fontainebleau, des lauriers-roses et un temple grec avec le rivage de la mer sur le côté. Ces rapprochements forcés jurent autant qu'une tête de nègre sur un corps d'Apollon. La vérité en dehors de laquelle l'art ne saurait se tenir, c'est qu'il y a de la logique dans les aspects de la nature, et qu'un élément en appelle et en exclut certains autres. Les paysagistes inventeurs devraient peut-être étudier la géologie et la géographie botanique, comme les peintres d'histoire étudient l'anatomie, car un pli de terrain a son exactitude aussi bien que l'inflexion d'un muscle. Soit science, soit instinct, M. Doré possède cette précieuse qualité de l'unité dans le paysage. Il ne confond pas les rochers d'une montagne avec ceux d'une falaise ; il distinguera même finement les sites lacustres des sites maritimes. Autant que nous en pouvons juger, un géologue n'aurait rien à reprendre à ces nombreux aspects où la géologie joue le rôle principal.

Ne pouvant tout examiner en détail, nous indiquerons seulement quelques-uns des paysages les plus distingués.

C'est d'abord, au commencement du poëme, Dante qui vient de

rencontrer Virgile et se met en route avec lui sous un ciel étoilé.

Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno
Toglieva gli animai che sono 'n terra
Dalle fatiche loro...

Ou, comme M. Louis Ratisbonne traduit ce souvenir virgilien [1] :

Le soleil déclinait, l'air se faisait plus sombre,
Et parmi les vivants lentement avec l'ombre
Le repos descendait...

Cette vue de nuit respire un sentiment de sérénité triste et grandiose. C'est la beauté de la terre contrastant d'avance avec les horreurs infernales.

Plus loin, se présente la terrible porte sur laquelle il est écrit de laisser l'espérance; un chemin creux y descend. Elle s'ouvre par un large plein cintre dans une muraille de roches noires. Par-dessus, au loin derrière des monts, apparaît encore à l'horizon, dans un coucher de soleil, la douce lumière des vivants.

La scène où Virgile apaise Cerbère en jetant de la terre dans sa triple gueule, a un fond magnifique : un lac illuminé par des lueurs d'incendie et bordé par une haute falaise noire; sur le rivage se pressent des ombres; au premier plan, Cerbère et Virgile sont dans l'obscurité. L'effet de lumière est saisissant ; seulement on peut douter que ce soit là bien exactement la scène de Dante, qui place Cerbère à l'entrée du cercle de la pluie, où l'air est ténébreux et où l'on n'aperçoit nulle flamme.

On s'arrête avec terreur devant le haut vallon, entièrement noir, pavé de tombes pleines de feu, où brûlent les hérétiques et les libres penseurs. Quelle lueur lugubre ! quelle effrayante immobilité !

Le lac fétide où pourrissent les flatteurs est ceint d'un beau cirque volcanique. Mais une des planches les plus remarquables est celle où Caïphe est crucifié dans la fosse des hypocrites. Le fond, taillé en plein roc et éclairé d'une lueur blafarde, remonte jusqu'à une falaise percée d'antres noirs, dans lesquels on pressent d'autres supplices. Pourquoi faut-il que le Dante et le Virgile du premier plan gâtent ce bel ensemble...

[1] Nous empruntons autant que possible les traductions en vers, estimant que la prose rend le sens, mais non l'effet; le travail de M. Louis Ratisbonne réunit d'ailleurs une grande exactitude aux mérites de la versification. Les éditeurs de l'Enfer illustré par M. Doré ont accompagné le texte d'une traduction en prose, très-fidèle et d'une lecture agréable, par M. Fiorentino. Mais nous ne voulons pas entrer ici dans un examen comparatif des systèmes adoptés pour traduire Dante : il y aurait trop à dire, et cela nous écarterait de notre sujet.

Nous n'insisterons pas sur la scène de la glace, elle a été popularisée par le tableau exposé au dernier salon. La planche vaut mieux encore que le tableau ; elle est plus simple et laisse plus d'unité à l'impression.

En revanche, le dernier tableau de l'enfer, Lucifer au centre du monde, manque complétement de grandeur et d'effet. Je sais qu'il était difficile de représenter cette scène toute symbolique ; mais la difficulté n'a pas été vaincue. Le lieu n'inspire aucune horreur ; il semble un décor final dans une féerie: Les créatures humaines paraissent trop petites, sans que le démon soit ni assez grand ni assez terrible.

Arrivons aux personnages. Pour dire toute notre pensée, le peintre d'histoire ne nous parait pas encore, chez M. Doré, à la hauteur du paysagiste. Les personnages pèchent souvent par les proportions ; certains corps s'allongent indéfiniment. La physionomie de Dante et de Virgile, qui reviennent partout, laisse fréquemment à désirer, et en général les têtes manquent de distinction. Celle de Dante, par laquelle l'œuvre débute, est merveilleusement gravée, mais peu agréable à voir, et elle donne peu l'idée du grand poëte. Elle répond assez, il est vrai, au signalement que Boccace en a donné : figure longue, grands yeux, nez aquilin, lèvre inférieure avancée. Mais, après tout, ces indications ne suffisant pas à constituer un portrait exact, l'artiste pouvait idéaliser davantage. Le Dante qu'il a peint est peut-être l'exilé gibelin promenant d'asile en asile sa tristesse et sa mauvaise humeur; mais ce n'est pas l'amant de Béatrix, le poëte théologien de la Divine Comédie. On a découvert récemment, dans la chapelle du *Bargello*, à Florence, une peinture à fresque attribuée au Giotto et représentant Dante adolescent, de qui le peintre avait été le maître et l'ami. Les traits sont gros et ne répondent pas tout à fait au type reçu et devenu classique ; mais ils sont pleins de distinction et d'idéal, et il est regrettable que M. Doré n'ait pas cru devoir s'en servir.

Quelques planches sont décidément insuffisantes et mériteraient d'être reprises: d'abord, au commencement, celle où Béatrix apparait à Virgile et lui ordonne de guider Dante à travers l'enfer. L'auréole de lumière céleste qui l'entoure a l'air d'une impression mal venue. Il en est de même de l'ange qui apparaît plus loin pour introduire Dante et Virgile dans la cité infernale de Dité. Ici, je crois que M. Doré s'est égaré pour avoir suivi trop aisément l'interprétation

des commentateurs ordinaires. Le personnage mystérieux qui vient ouvrir la porte, en la frappant avec une baguette *(verghetta)*, n'est point un ange; Dante ne le décrit nullement comme tel; il ne l'environne pas de lumière, et n'a pas placé dans les enfers un seul de ces « divins oiseaux. » Quel est-il donc, cet envoyé du ciel qui s'avance d'un air triste et grave en marchant sur les eaux? C'est un secret pour les initiés, et le poëte les avertit d'y attacher toute leur attention: « O vous de qui l'intelligence est saine, considérez la doctrine qui se cache sous le voile de ces vers étranges. » Un appel si solennel ne saurait s'appliquer à la simple apparition d'un ange. M. le duc de Sermoneta a démontré [1] que ce personnage est Énée, le héros de Virgile, apparaissant avec la même baguette, *fatalis virga*, qui déjà lui avait ouvert les enfers. Énée, aïeul de César, est la souche de l'Empire [2]. Le but mystérieux de cette apparition était de montrer dans l'Empire l'auxiliaire indispensable de la religion, proposition capitale aux yeux d'un gibelin, mais malsonnante et dangereuse à exprimer dans l'Italie guelfe. Si M. Doré avait connu cette interprétation et s'il avait bien voulu la suivre, il aurait pu laisser Énée dans la teinte sombre et embrasée du lieu, et n'eût pas eu recours à cet ange vulgaire et à son auréole aussi peu réussie que celle de Béatrix.

Il y a de grands défauts dans la planche qui représente les papes simoniaques, plongés la tête la première dans des trous ronds pleins de feu d'où sortent leurs jambes seulement. D'abord ces jambes, au lieu d'être décharnées et crispées par la vieillesse et la souffrance aiguë, ont la rondeur de la jeunesse et indiquent à peine la douleur. On a peine à comprendre cette erreur chez M. Doré, qui tombe le plus souvent dans l'excès contraire et accuse trop les musculatures. De plus le Dante, prêtant l'oreille à la confession du pape qu'il a interrogé, fait une moue singulière et mal en harmonie avec la gravité du sujet.

Trois planches (deux de trop peut-être) sont consacrées à l'épisode d'Ugolin dans sa tour. Évitant avec beaucoup de tact de lutter avec Flaxman, qui avait choisi le moment où le père affolé par la faim s'est couché sur les cadavres de ses fils comme une bête féroce sur sa proie (ce dessin est dans toutes les mémoires), M. Doré a succes-

[1] Dans une brochure publiée à Rome en 1852; nous en avons rendu compte dans l'*Athenæum français*, 1855, p. 823.

[2] Il est déjà question d'Énée, et précisément à ce point de vue, dans le second chant de l'Enfer.

sivement représenté la scène où le père s'efforce de paraître calme pour ne pas attrister ses enfants; puis celle où son fils Gaddo s'écrie : « Père, pourquoi ne viens-tu pas à mon secours? » et tombe mort. Celle-là est de tout point admirable. On entend les râlements de l'enfant et les sanglots du père; nul ne verra de sang-froid ce spectacle affreux. Dans la troisième, les fils sont morts, et Ugolin les appelle dans l'obscurité. Sa posture nous paraît difficile à expliquer. Il semble guetter quelque chose: est-ce une réponse à ses appels? ou ressent-il les premières atteintes de la fureur qui va bientôt le précipiter comme une hyène sur les cadavres? On voudrait comprendre davantage.

La longue file des charnels est belle et emportée par la tempête comme un vol d'oiseaux voyageurs. Le groupe de Francesca et de son amant a été justement admiré par le public dans le tableau exposé au boulevard des Italiens: l'amour l'emporte sur la douleur, et malgré leur souffrance ils ne regrettent pas leur faute. On voudrait seulement un peu plus de légèreté. Francesca est un corps vivant, un peu lourd même, conformément au type italien; ce n'est pas une ombre que le vent pousse. Ary Scheffer avait mieux compris cette condition: sa Francesca nageait et flottait dans l'air.

Un groupe parfaitement réussi comme expression est celui des morts, « de la mauvaise graine d'Adam » *(il mal seme d'Adamo)*, que Caron chasse à coups d'aviron dans sa barque. Rien de plus désolé que ces ombres, qui « laissent tout espoir » et disent un dernier adieu à la terre et aux êtres chéris. Les uns se tordent de désespoir, les autres restent accablés dans une morne stupeur. Si les figures sont trop petites pour qu'on en distingue la physionomie, les attitudes sont assez expressives pour y suppléer.

Le troisième cercle a donné lieu à une belle planche. C'est celui où les gourmands sont accablés sans relâche sous une pluie « éternelle, maudite, froide et lourde, » mêlée « de grosse grêle, d'eau noire et de neige, » et tombant sur un sol infect. Pour avoir tout sacrifié au plus matériel des sens, ils sont punis par un supplice où le dégoût entre pour la plus grande part; ils languissent étendus et affaissés dans la boue. Ciacco seul se soulève en reconnaissant Dante. Peut-être son mouvement est-il un peu vif et n'indique-t-il pas assez l'accablement du corps détrempé [1].

[1] Il est vrai que Dante a indiqué lui-même la promptitude de ce mouvement : *a seder si e vò ratto,* « il se leva soudain sur son séant. » M. Louis Ratisbonne a senti la nuance que

Le quatrième cercle, qui enferme les avares, est présidé par le démon Plutus, l'ancien dieu des richesses. Il salue Dante et Virgile à leur passage par ce vers :

Pape Satan, Pape Satan aleppe.

qui a fait le désespoir des commentateurs. M. Rosetti [1] a prétendu l'expliquer comme une de ces malices antipapales que Dante aurait semées partout dans son œuvre. Il faudrait lire, selon lui : *Pap'è Satan*, « Satan est pape et chef » *(aleppe* = l'*aleph* hébreu).

Virgile lui crie : « Tais-toi, loup maudit, et consume-toi en dedans avec ta rage! » La gravure exprime très-bien cette rage à la fois furieuse et imbécile du démon dompté.

Nous avons déjà parlé des tombes où brûlent les hérésiarques et les libres penseurs dans l'enceinte de Dité. Une de ces tombes renferme Farinata degli Uberti, le héros du parti aristocratique et gibelin de Florence, damné comme épicurien et matérialiste. Au sein des flammes il n'a rien perdu de sa fierté. Il se lève dédaigneux et demande à Dante : « Quels furent tes ancêtres? » *(Chi fur gli maggior tui?)* Le dessin de M. Doré est à la hauteur de cette scène magnifique. Le corps carbonisé du grand Florentin se dresse dans un orgueil supérieur à son supplice; il est torturé, non dégradé. Une lumière de fournaise, qui sort de la tombe, éclaire admirablement le tableau. M. Doré a bien su représenter autrement Brunetto Latini, sous une pluie de feu renouvelée de Sodome. Le malheureux reconnaît Dante son élève, mais la honte se peint dans ses traits avec la souffrance et la bonté. Quelle que soit la vilenie du péché, on en veut à Dante d'avoir diffamé son vieux maître, qui fut une des premières gloires littéraires de l'Italie.

Trois planches sont consacrées aux suicidés changés en arbres fantastiques. Les harpies y nichent, ces oiseaux immondes; elles en dévorent le feuillage et les salissent de leurs dégoûtantes ordures. En donnant à ces arbres des tournures et des physionomies humaines, M. Doré s'exposait au danger de rappeler les métamorphoses facétieuses où excella Granville. Il s'en est tiré à force de sérieux et de

le texte original ne respectait peut-être pas assez, et il a traduit avec bon goût, sinon avec une complète exactitude, en négligeant *ratto :*

Un seul se souleva sur son lit de misère.

[1] Rosetti, *sullo spirito antipapale che produsse la Riforma, e sulla segreta influenza ch'esercitò nella letteratura d'Europa, e specialmente d'Italia, come risulta da Dante, Petrarca, Boccaccio*. Londres, 1832, in-8.

pathétique. La troisième planche surtout est superbe : à travers les arbres épineux et dolents s'échappent des damnés poursuivis par une meute infernale et appelant vainement la mort. Dans la seconde, Dante s'arrête devant l'arbre qui fut Pierre des Vignes, l'infortuné chancelier de l'empereur Frédéric II, qui se brisa la tête contre les murs du cachot où l'avait plongé une fausse accusation. Dante cueille une branche, et aussitôt l'arbre saigne et exhale des plaintes. Mais le mouvement de Dante cassant le rameau n'est-il pas trop mou? Il semble plutôt le toucher que le casser. Il nous paraît aussi que l'originalité habituelle de M. Doré lui a fait un peu défaut dans la représentation des harpies; on se les figurerait volontiers plus maigres et plus hideuses dans leur voracité.

A l'entrée du huitième cercle, dans la première des « fosses maudites, » les ruffiens poursuivis à coups de fouet par les démons ont donné lieu à un dessin plein de mouvement. Un homme court au premier plan avec un élan bien accusé. De plus compétents que nous reconnaîtront peut-être ici quelques réminiscences, mais elles n'ôteraient rien au mérite de la composition et de l'ensemble.

Plus loin, on louera sans restriction la procession des hypocrites affublés de chapes, comme des ermites; mais ces chapes sont de plomb doré à l'extérieur, « ô manteau fatigant pour l'éternité ! » L'artiste a su rendre saisissable aux yeux ce détail caractéristique de leur supplice. Les chapes, tombant à plis rigides, les accablent visiblement. La lugubre procession défile silencieusement et avec une componction digne de ceux qui la composent.

Cet épisode est un de ceux que M. Sturler a le mieux réussis, mais par un autre procédé, en montrant les faces toutes fausses et béates d'hypocrisie et de papelardise. Citons aussi, du même artiste, l'image d'un autre hypocrite, Guido di Montefeltro, le conseiller frauduleux. Pour échapper au diable, il avait pris à sa mort l'habit et le cordon de Saint-François. Le saint voulut réclamer son âme; mais le démon argumenta victorieusement contre lui : « On ne peut absoudre celui qui ne se repent ; or, en vertu du principe de contradiction, on ne peut se repentir et vouloir à la fois son péché : donc... » et il saisit aux cheveux l'infortuné Guido et le traîne devant Minos en lui disant : « Tu ne savais pas que j'étais logicien ! » (*Tu non pensavi ch'io loico fossi !*) C'est cette scène que M. Sturler a choisie. La tête du fourbe, que le démon saisit par les oreilles et force à se montrer en face devant Minos, est d'un effet saisissant.

Retournons à M. Doré, ou plutôt arrêtons-nous, car l'espace nous

manque pour passer tout en revue. Pourtant je me reprocherais d'oublier l'antique Myrrha, l'incestueuse qui sut tromper son père par un déguisement. Il n'est pas bien sûr qu'ici l'artiste ait suivi exactement le poëte, car Dante a représenté Myrrha comme une des deux ombres nues et livides qui, « semblables à des porcs échappés de leur bauge, » poursuivaient Capocchio pour le mordre ; tandis que, si je comprends bien, M. Doré la montre en proie au supplice de la fièvre et de la soif, qui suit dans le poëme cette scène violente. A part cette réserve, je crois que M. Doré n'a jamais été mieux inspiré qu'en montrant cette femme, au corps charnu et sensuel, qui voudrait se dérober aux regards des deux poëtes et semble s'incruster dans le rocher, pelotonnée sur elle-même comme les fauves dans leur cage, tremblant à la fois de la fièvre et d'une espèce de honte furieuse, cachant de son bras le bas de son visage, et dardant ses yeux de louve ou de panthère.

En écrivant cette étude, nous pensions avoir affaire à la publication la plus récente de M. Doré ; mais voilà qu'au dernier moment, nous entendons parler de plusieurs autres œuvres encore : ce sont d'abord les Contes de Perrault, travail conçu et exécuté sur une grande échelle, et à propos duquel il y aurait beaucoup à dire, si nous pouvions en parler autrement qu'en passant. Les quarante compositions qu'y a consacrées M. Doré portent toujours la marque essentielle de son talent : elles attirent l'œil et brillent par un débordement de verve, d'invention et d'esprit. Les paysages surtout sont incomparables, grands bois, prairies qu'on fauche, vallées pleines de peupliers, jardins, châteaux élevant leurs tours jusqu'au ciel. Personne ne contestera à M. Doré un talent hors ligne pour le paysage d'invention. Les personnages valent moins. Quelques-uns cependant ont un grand prix, par exemple le petit Chaperon : jamais figure innocente d'enfant naïve ne fut rendue avec plus de bonheur ; cette tête a l'air d'être copiée sur nature. Dans le petit Poucet, la scène où le bûcheron et sa femme, ne pouvant nourrir leurs enfants, complotent de s'en débarrasser en les égarant, est vraiment un beau tableau, plein de misère et de désespoir : mais n'est-ce pas bien sérieux pour un conte ? M. Doré appuie où il me semble qu'il faudrait glisser. En général, le format de Dante est trop grand pour Perrault, et quand les personnages s'y installent à pleine dimension, ils ont l'air de géants. Les images de M. Doré sont aussi trop compliquées et trop

passionnées pour la calme simplicité du conteur. Je dis simplicité, non naïveté, car à mon sens, Perrault n'est pas naïf. Il badine avec son merveilleux, et l'explique même quelquefois par des interprétations morales. Ainsi, lorsque Riquet à la houppe est métamorphosé en beau jeune homme, Perrault se demande si c'est le pouvoir de la fée qui a opéré ce prodige, ou si, tout simplement, la princesse n'a pas vu dès lors avec des yeux plus complaisants. Ne dirait-on pas le docteur Paulus expliquant les miracles? Où diable l'Evhémérisme va-t-il se nicher ! Ailleurs ce sont des allusions politiques. Le petit Poucet devenu riche, « acheta des offices de nouvelle création[1] pour son père et pour ses frères; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps. » Enfin les vieilles légendes du moyen âge sont partout enrubanées de galanterie fade. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner le mérite littéraire des Contes de Perrault : en tout cas, si la naïveté leur manque, ils ont au moins la simplicité ; ils se déroulent sans idées complexes et dans cette belle langue naturelle de la Fontaine et de madame de Sévigné; mais, comme on pouvait s'y attendre, M. Doré a mis à leur service moins de naïveté que d'esprit, moins de simplicité que d'invention. Il en faut, je crois, prendre son parti, et jouir de ses qualités, sans trop lui reprocher des défauts qui y sont inhérents.

Quelquefois, cependant, il semble être resté à côté du sujet. Comment se fait-il, par exemple, que le Chat botté, serviteur d'un maître si pauvre, ait un chapeau à plumes et un manteau, comme d'Artagnan? Le conte ne parle que de ses bottes et de son sac. Ce maître lui-même, dont la bonne mine va séduire la fille du roi, on nous le montre avec une figure bien piteuse. Dans le petit Poucet, où sont la grande bouche, le nez crochu et l'air carnassier des filles de l'ogre? Je ne vois que des enfants roses et grasses, un peu trop nourries, comme les filles d'un boucher. La lumière qui frappe sur leur lit rend la méprise de leur père incompréhensible. Je veux bien aussi qu'elles dorment avec un os dans la bouche; mais comment expliquer ces squelettes entiers de volailles qui jonchent leur lit et la table de leur père, avec les os disposés régulièrement comme des anatomies? On ne fait pas de ces préparations-là en mangeant. Pour l'ogre lui-même, ce fantastique descendant des Hongrois, on lui voudrait la maigreur des grands mangeurs, l'aspect affamé d'un

[1] Allusion fort claire aux créations d'offices au moyen desquelles le contrôleur général Pontchartrain battait monnaie pour parer à l'épuisement du trésor. Les Contes de Perrault furent publiés en 1697.

loup, et non la face et la panse rebondies d'un marchand de bestiaux bas normand.

Ce n'est pas tout et nous avons encore sous la main l'*Intrépide Castagnette* et la *Mythologie du Rhin*. Ces œuvres légères nous font l'effet d'autant de soupiraux par où s'échappent les fumées de la verve de M. Doré. *Castagnette* est une fantaisie militaire qui développe un peu longuement la plaisanterie si connue de l'invalide à tête de bois. M. Doré et l'auteur du texte n'ont pas suivi le précepte de la Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

Ils ne prennent pas seulement la fleur ; ils abattent l'arbre pour avoir le fruit. Mais les dessins ont toujours une grande habileté de faire et de mouvement, et l'on doit pardonner beaucoup en faveur de la tête du grenadier qui fume sa pipe dans un baril de poudre.

Le texte de la *Mythologie du Rhin* est d'un auteur avec lequel il faut compter, et que plus d'un succès mérité a rendu célèbre. Dans ce beau volume [1] extrait de son *Chemin des écoliers*, M. X. B. Saintine a raconté pour les gens du monde, et tout en causant, les légendes celtiques, germaniques, scandinaves et du moyen âge allemand, qui poussent enchevêtrées comme des roseaux sur les bords du *Vater-Rhin*. On souhaiterait plus de simplicité à la narration et moins d'esprit chez le conteur. Dans sa crainte de paraître pédant, il emploie trop de précautions oratoires pour nous persuader qu'il sait à peine les choses dont il parle. « Moi un savant ! s'écrie-t-il ; grand Dieu, que le lecteur se rassure ! [2] » Pourtant, si les savants doivent se définir « ceux qui savent, » s'exprimer ainsi, n'est-ce pas comme si on avouait qu'on n'entend pas grand'chose à ce qu'on écrit, et qu'en tout cas on n'y attache aucune importance? Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi « rassurer » beaucoup le lecteur. Malgré cette petite affectation toute française, M. Saintine en sait plus long qu'il ne veut bien le dire. Seulement, sa science n'est pas toujours puisée aux sources les plus fraîches, et, par exemple, c'est un guide peu sûr et fort arriéré que Pelloutier le celtomane. Peu importe sans doute à un auteur qui cherche à amuser plutôt qu'à instruire ; mais n'aurait-il pas amusé encore davantage en y allant plus rondement, et en exposant ses légendes avec plus d'abandon, sans se croire obligé de les

[1] In-8, Paris, Hachette, 1862.
[2] P. 194. Voir aussi p. 85.

persifler à mesure qu'il les raconte, et de les accompagner d'allusions satiriques au temps présent? S'il faut dire notre pensée, M. Saintine est un homme de trop d'esprit, et trop peu naïf, ou, ce qui revient au même, trop peu passionné pour bien conter les légendes. Il leur donne rarement le ton juste, parce qu'il n'entre pas assez dans son sujet, parce qu'il n'y croit pas suffisamment, non de la foi du charbonnier, qui n'est bonne que dans les bois, mais de cette bonne foi qui naît de la valeur qu'on attribue à ce qu'on fait.

Nous ne ferions pas une si grosse critique à cette jolie bluette, que son auteur n'a pas prise au sérieux, si, à notre sens, il n'en était résulté une difficulté pour l'artiste illustrateur, dont le crayon a hésité constamment entre le fantastique et les caricatures. Ces dernières sont quelquefois très-jolies. On trouvera beaucoup de piquant au portrait de l'étudiant allemand, qui rêve en fumant sa grande pipe, et à celui du dieu du Rhin, qui fume aussi, coiffé de la casquette classique des étudiants, et qui épanche ses eaux avec une chope à bière au lieu d'urne. Mais pourquoi représenter toujours les druides comme de vieux bourgeois ridicules? C'est empiéter sur le domaine de MM. Cham et Offenbach. Les choses purement fantastiques vont bien mieux à M. Doré, par exemple le portrait du chef germain, la naissance du géant Ymer, etc. Un artiste parvenu au point où il est aujourd'hui devrait laisser là les stériles railleries de la caricature parodique, et, s'il veut exercer la gaieté de son crayon, se permettre seulement la grande bouffonnerie lyrique, ou la caricature d'observation, que Gavarni a su porter si haut.

Pour tout dire, on voudrait voir M. Doré, sûr maintenant que son nom a pénétré partout, abandonner les œuvres légères de la première jeunesse pour celles de la virilité. On ne lui demanderait pas de renoncer à la production rapide, qui est sa nature même, mais au moins de la consacrer à des travaux qui en vaillent la peine, comme son Dante et comme le Don Quichotte qu'il prépare. A propos du dernier Salon, un critique apprécié des lecteurs de la *Revue*, M. W. Burger, appelait M. Doré « un jeune maître. » C'est là un titre de noblesse qui oblige à ne plus déroger.

F. BAUDRY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

La question religieuse, par ALBERT CASTELNAU. (Paris, 1861, Poulet-Malassis.)

« La question religieuse est au fond de tous les problèmes contemporains.

» Sans insister sur le grand fait qui la met en lumière, qui l'impose à l'attention des esprits les plus distraits, il est aisé de voir que la lutte est pendante encore entre le passé et l'avenir, représentés par deux doctrines adverses.

» Cette lutte explique et justifie la Révolution.

» Entre l'autorité hiératique, dont Rome est l'expression suprême, et qui se débat dans son dernier boulevard, et l'autorité rationnelle, il n'est qu'une transaction possible, — la séparation absolue du spirituel et du temporel, la liberté :

» Liberté du croyant payant son culte;

» Indépendance du penseur qui combat pour l'autonomie de la raison.

» C'est ce qu'on veut démontrer. — Et cette thèse doit être chère à tous ceux qui, au-dessus d'atermoiements politiques également contraires aux forces vives de l'intelligence et du cœur, placent ce programme résumé par un mot : SINCÉRITÉ. »

Voilà qui s'appelle bien parler ! voilà un livre de bonne foi. Son auteur ne veut pas nous prendre à la glu de quelque paralogisme, il ne veut pas nous égarer dans un labyrinthe de mots et de raisonnements fallacieux. Cette protestation de sincérité a pu seule vaincre notre répugnance pour un titre aussi menaçant que celui de *Question religieuse*. En effet, depuis l'invention de l'imprimerie, depuis celle de l'écriture, qui dira le nombre de tonnes, et les milliers pesant de papier noirci, qui dira les sophismes et les absurdités de tout genre qu'ont répandus sur le monde ces controverses sur des sujets qu'on ne voulait ni ne pouvait comprendre !

Selon M. Castelnau, la religion est essentiellement mystique. Elle est un produit de l'instinct, tandis que la science et la philosophie dérivent de la raison. « Si les deux voies de l'instinct et de la raison, avant de se rencontrer au terme, se touchent parfois dans leur long parcours, elles dévient bientôt en lignes parallèles, tendant côte à côte aux mêmes solutions, à travers tous les tâtonnements, tous les malentendus. Et comment étudier la série philosophique, en négligeant la série religieuse, et comment séparer le mouvement mystique de l'évolution rationaliste ?

» Une autre série s'ouvre avec celle de la connaissance et du sentiment, la série de l'activité. A côté des grands esprits et des grands cœurs, nous voyons les grands caractères auxquels échoit le gouvernement du monde, car ils sont dans leur domaine l'expression de l'humanité, comme les penseurs et les apôtres la représentent au sommet de l'intelligence et du sentiment. Comment les séparer? *Les saints surtout ont besoin de politiques*; il faut qu'eux-mêmes ils se fassent des politiques pour réaliser (ce qui, après tout, est leur but) la conception qu'ils apportent au monde. Jésus appelle saint Paul, et saint Paul appelle Constantin. Comment distinguer ces trois puissances si mêlées, ces mobiles de l'histoire : la passion des saints, l'idée des doctes, et l'intérêt des forts? Sous tout fait humain, ces trois éléments : un sentiment de justice et d'amour qui pousse en avant les initiateurs des foules, une notion consciente et toujours plus claire des rapports naturels et sociaux, un besoin de bien-être et de domination, de jouissance et d'orgueil. »

Ainsi, ce que l'instinct révèle confusément, l'intelligence le formule clairement, et l'activité le réalise ensuite dans le monde des faits. Produits de l'instinct, les mythes, les mythologies, les contes, les légendes et les religions appartiennent à l'enfance de l'homme et de l'humanité, tandis que les sciences et la philosophie, l'esprit positif, en un mot, sont l'apanage de l'âge viril. Ces deux frères ennemis ont trouvé leurs représentants dans les pouvoirs temporel et spirituel. — « Et depuis que les pontifes-rois des âges héroïques ne sont plus universellement acceptés comme les révélateurs de la vérité morale, une séparation toujours plus complète s'est opérée entre les deux puissances, et leur irréconciliable conflit est la difficulté du moment. On comprend que si le souverain politique assure l'ordre matériel dans la société, l'empire sur les âmes lui fait défaut. D'un autre côté, le pouvoir spirituel est entré dans un criant désaccord avec l'esprit moderne, tel que l'ont constitué nos progrès. A Rome, les armes de la France protégent, dans son dernier asile, l'*impuissance temporelle* de la papauté. »

Une question se pose ici que notre siècle semble avoir mission de résoudre : Le dogme qui s'écroule laissera-t-il vide la place qu'il occupait ? Entre un scepticisme absolu et les formes changeantes, indéfinies du mysticisme individuel, entre une autorité vieillie et une autorité d'ordre purement matériel, est-ce qu'une autorité véritable s'imposera aux esprits ?

Cette question, qu'on dit si terrible, n'est point nouvelle; l'humanité l'a déjà mainte et mainte fois résolue, à chaque époque de renouvellement reli-

gieux, politique et moral. Si cette question est encore posée avec terreur par tous les hommes faibles de foi, cela provient de ce que les esprits, assombris et obscurcis par les malheurs de nos temps, transforment en abimes les flaques de boue et de fange où nous pataugeons. On ne se souvient pas que toute autorité officielle venant à crouler, celle de la conscience subsisterait toujours. On oublie que la conscience individuelle, et la conscience collective sous forme de morale publique, existent avant toute législation, et lui survivraient au besoin. Elles lui sont supérieures autant que le but l'emporte sur le moyen; autant que le principe l'emporte sur ses manifestations. Écoutons M. Castelnau : « Les sages eux-mêmes n'ont pas inventé ces formules de réciprocité sociale que la nature révèle au sauvage, et en quelque mesure à l'animal. Tout vivant, quant à ses rapports avec les êtres de son espèce, adhère à la règle : Agis envers autrui comme tu voudrais qu'il fût agi envers toi-même. — Tel est le sanctuaire de la conscience, qui défie les entreprises de la force, et que le monde entier n'ébranlerait pas dans sa chute. »

« Mais s'il y a conflit entre les consciences individuelles, comment une conscience collective pourra-t-elle s'établir ? Eh bien ! ce sera l'autorité scientifique, cet assentiment moral qu'Auguste Comte nomme si heureusement, *la foi démontrable.* »

Tels sont le point de départ et la conclusion du travail de M. Castelnau. Entre ces points extrêmes, l'auteur raconte le développement de l'idée religieuse. Négligeant (et fort à tort, selon nous) ce long et affreux moyen âge, après avoir, dans de fort belles pages, comparé le christianisme naissant avec le paganisme grec et le stoïcisme, il saute sans transition aucune à la réforme de Luther. Il s'étend avec complaisance sur la renaissance, fait intervenir Spinoza, Voltaire, Gœthe et Diderot; il nous semble toucher beaucoup trop légèrement la révolution française. En revanche, il donne une place d'honneur à Saint-Simon et à l'école positiviste d'Auguste Comte.

Après avoir résumé cet ouvrage, nous citerons une page des plus intéressantes du livre, pour donner une idée de la manière de l'auteur :

« Pourquoi nous adjuger le privilége des conceptions religieuses ? Le bœuf ne rumine pas sans doute une théologie bien profonde : celle du Papou l'est-elle plus ? L'abeille a sa reine; elle peut avoir son dieu. La pensée d'une force supérieure à lui s'offre spontanément à tout être sensible. Réduite à la notion de notre dépendance à l'égard de la nature, cette idée apparait à la fois comme point de départ et comme terme du développement religieux. Posée d'abord confusément par l'instinct, elle s'offre nécessairement à la raison, dégagée enfin des rêves de l'imagination. La conscience spontanée et la science, l'ignorance primordiale et l'esprit positif se rencontrent à la fois dans la même donnée infranchissable.

» Dans l'animal, d'ailleurs, que de mystères ! Quel champ ouvert aux conjectures que ce monde intérieur de la bête clos à l'observation ! Auguste Comte

découvre un culte fétichiste dans la craintive affection du chien pour son maître. L'idée religieuse, inculquée à la race canine par sa domestication, élève sans doute son intelligence. Elle lui fait un besoin d'imiter une espèce supérieure, objet de son admiration passionnée. Le but des croyants est l'imitation des dieux.

» Jetez quelques grains à ces fourmis: leur microscome affairé s'agite, accumulant ses efforts autour de cette manne imprévue. Il est doux de s'ériger en Providence! — Pauvres insectes que nous sommes! Peut-être on s'amuse avec nous là-haut! — Mon pied écrase-t-il Myrmex, il peut se croire absorbé par un milieu brut et fatal. C'est un géant qui l'anéantit. Myrmex a peut-être l'instinct de mon existence: « Saint talon de mon Dieu, crie-t-il, aie pitié de moi!... que mon repentir te désarme!... Que te font quelques grains dérobés aux trésors de tes granges? » — Mais je puis seulement pressentir la théodicée de Myrmex. Quel microscope rendra visible l'attelage de la reine Mab? Cependant, en syllogisant, je me peins une Sorbonne myrmicale. Rabelais l'entendrait. Il mettrait au jour les thèses des docteurs subterranés; Hieromyrmex découvrant un attribut du talon providentiel par qui les fourmilières sont détruites... Malheur au sophiste assez hardi pour accuser du sinistre un mammifère distrait!.. Un arrêt en forme vengerait sur le maraud ma divinité méconnue. »

Nous aimons à constater que l'auteur de *Zanzara* et de la *Question religieuse* a tenu la promesse qu'il nous faisait dans sa préface : celle d'être sincère; et nous lui en témoignons notre reconnaissance. Si les hommes qui aiment la vérité ne sont pas absolument les seuls à la posséder, ils sont du moins les seuls qui la puissent communiquer. Il n'y a pas jusqu'à leurs erreurs qui ne soient instructives. — Notre impression est que M. Castelnau est un esprit amoureux du vrai, instinctif autant que raisonneur, et éclairé d'une poésie intérieure qu'il n'ose laisser paraître. Il a confié la folle de son logis à dame Logique, personne fort digne et convenable de maintien, mais cependant vive de regard et franche de parole. Cette timide imagination s'efface trop discrètement derrière sa compagne, mais elle lui a donné plusieurs de ses qualités, une pointe d'*humour*, d'originalité et de douceur mélancolique; elle a réussi à l'affranchir presque complétement de ce qu'elle avait originairement d'âpre et de revêche. Nous croirions volontiers que l'esprit de M. Castelnau est caractérisé par la formule qu'il a donnée du développement général de l'humanité: « C'est un instinct côtoyant la raison et se confondant parfois avec elle. » Nous ajouterions aussi : « C'est une âme foncièrement religieuse, mais convertie au positivisme. » Et par une affinité bizarre, les hommes avec lesquels sa pensée semble avoir vécu en communion intime sont Rabelais et Proudhon, Auguste Comte, Voltaire et Dante.

Si M. Castelnau désire qu'en témoignage de sympathie nous lui fassions part de nos observations critiques, nous lui dirons, entre autres choses, que son style nous

semble trop haché et coupé menu, si bien que, par endroits, il fatigue l'attention. Les idées intéressent chez lui plus que le style, et la forme ne rend pas suffisamment justice au mérite du fond. Littérairement parlant, notre jeune auteur a, sans doute, plus de goût que de savoir-faire; c'est un amateur distingué, mais pas encore un artiste. Le talent architectonique fait défaut dans cette œuvre, où les idées ne sont ni groupées ni séparées d'une manière satisfaisante à l'œil. L'exposition ne saisit pas victorieusement l'esprit, elle n'impose la conviction qu'aux déjà convertis. Qu'on nous passe cette comparaison familière : Au lieu de nous guider d'un pas ferme et délibéré à travers les labyrinthes de la question religieuse, il flâne, par-ci par-là, les mains dans les poches, plus attentif au paysage et aux papillons qu'à la route; il arrive cependant au but, mais par des sentiers de hasard; et si le petit Chaperon rouge n'a pas rencontré le loup, ce n'est pas sa faute.

Ce n'est qu'après mûre réflexion qu'on apprécie le mérite de l'œuvre de M. Castelnau. — C'est un blâme en même temps qu'un éloge.

Voilà pour l'écrivain. Quant au philosophe, nous le trouvons décidément trop *bonhomme*. Il est si doux, si aimable, d'un bon sens si gai, d'une ironie parfois si charmante et de bon goût, que les hommes du métier ne s'y reconnaissent plus. Ce qu'ils ne retrouvent pas, et ce qu'il leur faut absolument, c'est le fameux *odium theologicum*, un certain esprit, une certaine manière d'envisager les choses, qui fait l'essence de toute discussion religieuse, comme la vénéneuse *nicotine* fait le fond du tabac. Les dissertations du théologien de profession, ses discours sur les choses humaines et divines doivent être saturés de ce poison que le fumeur savoure avec volupté dans sa pipe bourrée de caporal. L'*odium* est une concentration de rage satanique, comme disait Martin Luther (un fin connaisseur, celui-là!...); c'est la sourde colère, la haine éternelle et immense, ce sont les longs pensers tournés et retournés dans le fiel, ce sont les mots macérés dans l'acide sulfurique. — Quoi donc! il s'agit de religion, et M. Castelnau ne dit pas un traître mot de coulpe, ni de grâce efficiente et suffisante, ni de péché originel, ni de sang, ni de condamnation éternelle? Aucun pied fourchu ne trahira le diable; aucune lézarde, aucune fissure ne permettra à l'œil effrayé de plonger dans l'étang ardent de feu et de soufre, dans le vertigineux abîme où grouillent indistinctement des masses humaines au milieu des fumées épaisses et rougeoyantes? Quoi! jamais hurlements ni grincements de dents ne viendront interrompre ce discours placide, et agiter d'un secret effroi ces paroles calmes, bienveillantes et sensées?...

— Sans doute, il n'entrait pas dans les intentions de M. Castelnau de gâter notre tempérament et de troubler notre sérénité philosophique par le souvenir de ces dogmes effrayants, qui sont la substance même de la religion officielle et le fond de tout prône et de tout catéchisme. — Faut-il en blâmer M. Castelnau? Faut-il l'en louer?

— Je ne sais vraiment.

Elie Reclus.

LITTÉRATURE.

Œuvres de Schiller, traduction nouvelle par Ad. Regnier, membre de l'Institut, T. VI — X. (Paris, Hachette, 1861.)

M. Regnier et ses collaborateurs ont mené à bonne fin la tâche difficile qu'ils avaient entreprise de publier une traduction complète de Schiller. Les quatre derniers volumes, dont nous avons à parler ici, contiennent les œuvres en prose, savoir : les tomes V et VI, les œuvres historiques et les opuscules qui s'y rattachent ; le tome VII, le roman du *Visionnaire*, et les mélanges de littérature, de critique et de philosophie. Quelques-uns de ces morceaux n'avaient pas été compris dans les éditions complètes de Schiller publiées en Allemagne, et étaient introuvables, à moins de recourir aux recueils dans lesquels ils avaient paru. Enfin, le tome VIII comprend les écrits de Schiller sur l'esthétique. Un des principaux, *De la poésie naïve et sentimentale*, n'avait jamais été traduit en français ; et cependant il constitue un document important pour l'histoire littéraire de notre temps, car c'est un des premiers manifestes du romantisme. L'époque où il fut publié, 1795, se fait sentir par une double teinte de J. J. Rousseau et de Kant, où l'on serait disposé à trouver aujourd'hui trop de « sensibilité » et de jargon métaphysique. Mais il pose les bases essentielles de la durable réforme littéraire dont le romantisme a été l'instrument passager, savoir : l'affranchissement de l'imitation obligée des modèles classiques et l'inspiration puisée directement à la nature.

Maintenant que ce grand travail est terminé, il resterait à en apprécier l'ensemble. C'est ce qu'a déjà fait le plus compétent des Allemands, à propos des premiers volumes. Dans les fêtes du jubilé de Schiller, M. J. Grimm, prononçant l'éloge du grand poëte à l'Académie de Berlin, se plaignait qu'on n'eût pas encore publié une édition vraiment critique, donnant l'ordre et l'enchaînement de ses œuvres, les textes purs, les variantes. Et déjà il ajoutait : « La nouvelle traduction française des œuvres de Schiller, dirigée et publiée par M. Regnier, profond connaisseur, non-seulement de notre langue actuelle, mais encore de l'ancienne langue allemande, peut, à beaucoup d'égards, être considérée comme un modèle à suivre (*geht in manchem musterhaft voran*) [1]. » A quels égards ? Nous ne parlerons pas seulement de l'élégance et de la facilité de lecture qui sont le propre de toute traduction soignée, mais de mérites plus spéciaux. Plusieus morceaux sont traduits pour la première fois. Pour la première fois aussi, même par rapport aux éditions allemandes, toutes les variantes sont relevées avec le plus grand soin. C'est ainsi qu'on trouve dans les notes un passage intéressant sur le concile de Trente, qui avait paru dans la première édition de l'*histoire des Pays-Bas* et qui fut retranché, je ne sais pourquoi, dans les éditions suivantes.

[1] Voir la traduction complète de ce discours, dans la *Revue germanique*, t. VIII, p. 691 et suivantes.

En tête de chaque œuvre, une note bibliographique détaillée nous apprend à quelle date, comment et dans quelles circonstances elle fut publiée, la rétablissant ainsi dans son véritable milieu pour le lecteur qui veut l'apprécier en connaissance de cause. Les questions d'origine et d'authenticité sont débattues. Chose curieuse, M. Régnier a établi et démontré le premier, avant qu'on s'en doutât en Allemagne, qu'on doit tenir pour inauthentique la moitié du morceau sur les troubles qui précédèrent le règne de Henri IV. Chose plus piquante encore, il a fixé le premier le sens de certaines expressions, notamment pour deux passages des *Brigands*, à l'égard desquels son interprétation a été adoptée par les juges les plus compétents dans la patrie de Schiller.

En un mot, cette traduction française peut être considérée comme la première édition critique des œuvres de Schiller. Si les Allemands se sont occupés, quelquefois mieux et en tout cas plus souvent que nous, de notre littérature du moyen âge, n'est-ce pas là une bonne revanche de courtoisie que nous prenons à leur égard ?

F. Baudry.

BEAUX-ARTS

Itinéraire de la Hollande, par M. A. J. Dupays. 1 vol. de CXLII et 358 pages. (Hachette et Cie.)

La Hollande n'est pas bien loin de Paris,, maintenant, grâce aux chemins de fer et cependant la Hollande est peu connue des Français, malgré l'intérêt qu'elle offre aux artistes et aux amateurs d'art. Il y a en Hollande quatre musées principaux, dont ceux d'Amsterdam et de la Haye sont notables parmi les musées de l'Europe; quantité de collections particulières, d'une richesse incomparable; des monuments, des palais, des établissements publics ou privés, extrêmement curieux.

Et quelle contrée singulière pour le paysagiste ! Les campagnes et les villes, tout a son caractère propre, qu'on ne rencontre en aucune autre partie de l'Europe. L'Italie et la Hollande, voilà les deux contrastes de l'Europe, et aussi les deux contrastes de l'art. Rome et Amsterdam, Raphaël et Rembrandt, sont, bien sûr, aux antipodes.

Le Guide en Hollande, par M. Dupays, — nom parfait pour un rédacteur de *Guides*, — est un livre très-intéressant sous le rapport de l'art et de l'histoire, en même temps qu'un indicateur exact des moyens de voyage.

Il donne un résumé de l'histoire de la Hollande et le tableau généalogique des princes qui ont régné sur les Pays-Bas, — un aperçu historique de l'école de peinture hollandaise, et la liste chronologique des principaux peintres hollandais, — des études sur la géographie physique, la population, le gouvernement, l'administration, les finances, le commerce, les institutions civiques et économiques, — des impressions de voyageurs, depuis Descartes et Voltaire jusqu'à M. Marmier

et M. Maxime Ducamp, — même un petit vocabulaire de la langue hollandaise et la bibliographie des livres à consulter. L'excellent ouvrage de M. Esquiros, *la Néerlande et la vie néerlandaise* lui a fourni des documents précieux sur les établissements de bienfaisance, si nombreux et si bien organisés en Hollande. Pour les arts il s'est renseigné dans Smith, dans Kugler, dans M. Louis Viardot, et dans nos propres publications sur les musées et autres galeries, publiques ou particulières, de la Hollande.

Comme les arts sont un des principaux attraits d'un voyage en Hollande, M. Dupays a reproduit les catalogues des musées de Rotterdam, de la Haye, d'Amsterdam et du musée Van der Hoop, en y ajoutant des appréciations le plus souvent empruntées à divers critiques. Lui-même vante cette école si indépendante et si naïve, qui lui semble pourtant « étrangère au culte de l'idéal, triviale, parfois ignoble et grotesque. » Il ne faut pas oublier que M. Dupays a fait également un *Guide en Italie*, et ses prédilections sont plus italiennes que hollandaises. Aussi n'est-il pas fort à l'aise avec Brouwer, « qui exagère la grossièreté et la laideur des goujats et des *soudards* que retrace son pinceau ; » avec Jan Steen, qui ne lui inspire pas « toute l'admiration qu'un certain nombre de connaisseurs professent pour les qualités techniques de sa peinture ; » même avec Rembrandt, dont la *Ronde de nuit* lui cause « une impression de mécompte et de répulsion. » La « petite sorcière » qui porte le coq, il « la trouve affreuse et elle lui gâte le tableau... cette figure n'est pas construite; elle est du dessin le plus vague, d'une exécution lâchée et déliquescente... » Bref, M. Dupays n'est pas fou de Rembrandt, qu'il appelle, d'après une expression de M. Vitet : « le moins Hollandais des peintres. »

Là-dessus vraiment, M. Vitet et M. Dupays se trompent. Rembrandt est tellement Hollandais, qu'il est l'initiateur de toute l'école hollandaise, dans tous les genres, — que les peintres de grandes compositons civiques, les peintres de portrait, les peintres de petites scènes familières, les peintres de paysage et d'animaux, les peintres de *nature morte*, presque tous procèdent de lui, même ceux qui ne se rattachent pas directement à son atelier, tels que les Van Ostade, Pieter de Hooch et Van der Meer de Delft, même Paulus Potter et Aalbert Cuijp dans certaines de leurs œuvres, même le grand Ruisdael et quantité d'autres.

Dans la biographie de Rembrandt, M. Dupays a commis aussi quelques erreurs : il le dit né « *près* de Leyde, entre les villages de Leyderdorp et de Koudekerk; » c'est à Leyde même que Rembrandt est né, au bord d'un des bras du Rhin. Il suppose que Rembrandt contracta un nouveau mariage en 1656 ; mais la date de ce second mariage n'est point du tout fixée jusqu'à présent. Le reste de la biographie est d'ailleurs emprunté aux nouvelles découvertes qu'on doit surtout à M. Scheltema, l'archiviste d'Amsterdam.

Si nous relevons ces légères imperfections dans le *Guide en Hollande*, c'est qu'il mérite d'être traité comme un livre d'art et qu'il sera bientôt dans les mains de tous les artistes qui iront faire un tour en Hollande, même des Belges, des Anglais et des Russes, qui, la plupart, lisent le français. Il est également instructif pour toutes les classes de voyageurs et quel que soit l'objet du voyage, car il abonde

en renseignements sur l'agriculture, sur le commerce, sur les travaux hydrauliques, sur la marine et la pêche, sur tous les faits relatifs à l'existence de ce grand petit peuple dont le caractère et l'activité sont aussi étonnants que sa peinture est originale.

W. BÜRGER.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Revue archéologique. — Janvier 1862.

Brunet de Presles: Sur le nom de *Metiosedum*. Cette note a été écrite à l'occasion d'une polémique soulevée en 1858 au sein de l'Académie des inscriptions; elle a pour objet d'établir l'identité de *Metiosedum* avec Melun. Cette opinion, qui fut celle de d'Anville, a été également adoptée par la commission de la topographie des Gaules. — *Halléguen*: Évêchés gallo-romains du ve siècle, dans l'extrême Armorique (Basse-Bretagne). Dans ce mémoire, lu à l'Académie des inscriptions en novembre 1861, l'auteur se propose de démontrer que la basse Armorique était chrétienne bien avant l'immigration bretonne, et que les évêchés de cette partie de la Gaule ont été fondés dès le ve siècle au moins. — L'abbé *Cochet*: Revue des découvertes archéologiques faites en 1861 dans le département de la Seine-Inférieure. — Le général *Creuly*: le Musée de Beaune. — *De Vogué*: Notice sur un talent de bronze trouvé à Abydos. L'inscription araméenne gravée sur le socle montre que c'était un poids. Dans son état actuel, il pèse 25 kilos 657 grammes; le poids primitif a dû être au moins de 26 kilos. Dans l'opinion de M. de Vogué, c'était un *talent* cuboïque. M. de Vogué regarde cette pièce comme devant être du vi^e^ siècle avant l'ère chrétienne. — *Ch. Thurot*: Observations critiques sur la Rhétorique d'Aristote. (Fin.) — *Sémichon*: Quelques *Pagi* picards et normands. Pays d'Aumale. Carte des frontières nord-est de la Normandie.

V. S. M.

Journal des Savants. — Décembre.

Chronique de la Pucelle, ou Chronique de Cousinot, publiée pour la première fois intégralement par M. Vallet de Viriville (article de M. *Littré*). — Le mont Olympe et l'Acarnanie, par M. Heuzey (2e article de M. *Hase*). — Antiquités du Bosphore Cimmérien, conservées au musée de l'Ermitage (2e article de M. *Beulé*). — Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV, par M. le duc de Noailles (4e article de M. *Avenel*).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

Hermann Samuel Reimarus und seine Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes.— Von DAVID FRIEDRICH STRAUSS [1]. (Leipzig, Brockhaus, 1861.)

M. David Strauss, le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*, aime les lutteurs de l'intelligence. L'héroïsme philosophique l'attire; il se rapproche volontiers, pour leur faire un piédestal, de ceux qui, en avance sur leur époque, ont payé leur privilége en ceignant la couronne d'épines. Une secrète conformité de situation porte sans doute M. Strauss vers ces hommes-là. Pour lui, réhabiliter un esprit méconnu, c'est le venger. Il a de la sorte vengé son compatriote le poëte wurtembergeois Schubart, prédécesseur de Schiller; le théologien Christian Maercklin, son ami, dont la situation intérieure offrit avec celle de son biographe plus d'un trait commun; il a écrit, après celle de Maercklin, la vie du poëte et philologue Nicodème Frischlin, professeur à l'Université de Tubingue, martyr, au XVIe siècle, de la cuistrerie et du pédantisme envieux; enfin il nous a fait connaître le chevalier Ulrich de Hutten, le plus libre champion de la libre réforme.

Aujourd'hui, c'est le tour de Hermann Samuel Reimarus, l'auteur des « *Fragments de Wolfenbüttel* » dont Lessing fit si grand bruit entre 1774 et 1778. Le personnage devait plaire à M. Strauss. — Depuis longues années il méditait de faire quelque chose pour sa mémoire. En lui, il avait trouvé, non pas un docteur, mais un homme, un caractère vaillant, un esprit sincère et passionné pour le vrai.

L'occasion, vainement cherchée une première fois [2], s'offrit l'an dernier. M. Strauss apprit qu'une copie très-exacte du manuscrit dont Lessing avait pu extraire quelques fragments, se trouvait entre les mains d'un particulier de Hambourg. Ayant obtenu communication du tout, grâce à la complaisance du possesseur, le commandant Gadechens, M. Strauss se mit à l'œuvre sur le-champ. Son intention était de publier le manuscrit intégralement, « afin d'amoindrir l'orgueil des théologiens qui auraient envie de lui couper la parole, en objectant que tout cela était réfuté dès longtemps. » Cependant, une fois le trésor sous ses yeux, l'illustre critique abandonna la pensée d'une édition complète, et remplaça son premier projet par l'analyse de l'ouvrage. La critique biblique de Reimarus se trouve ainsi tenir en un petit volume, et, dans ce clair abrégé, elle est à la portée de tous. Reimarus n'a sans doute rien perdu à être condensé dans le cerveau de M. Strauss. Le moule est bon.

[1] *Hermann Samuel Reimarus*, et sa défense en faveur des adorateurs raisonnables de Dieu, par David-Frédéric Strauss.

[2] L'original de l'écrit de Reimarus sur la *Bible* appartient à la bibliothèque de Hambourg, qui en avait disposé déjà en faveur d'un autre écrivain lorsque M. Strauss fit sa demande.

Nous nous bornons aujourd'hui, à reproduire la conclusion où l'interprète de Reimarus, avec ce style lucide, net et pénétrant dont il a le secret, et qui est si rare en Allemagne, accentue la différence qui existe, dans la critique biblique, entre le point de vue du XVIIIe siècle et le nôtre.

« Le point de vue (de Reimarus), dit M. Strauss, est celui du XVIIIe siècle, et nous pouvons dire : Dans l'écrit pour la défense des adorateurs raisonnables de Dieu, le XVIIIe siècle a rempli la tâche qui lui revenait, à l'encontre de la Bible et du christianisme, par la main d'un de ses plus vigoureux et plus dignes représentants.

Cette tâche était de nier l'opinion de l'Église concernant la Bible et le christianisme, et de lui substituer, aussi bien que cela pourrait d'abord se faire, une opinion naturelle. Des siècles durant, l'étoffe de la foi chrétienne n'avait été considérée que sous son beau côté : pour éprouver sa texture, il était inévitable qu'une fois on en vint à examiner aussi l'envers. La religion des anciens et du Nouveau Testament avait été tenue jusque-là pour œuvre divine dans le sens le plus élevé du mot : ce n'était qu'une conséquence naturelle de cette assertion, si on ne la tenait plus maintenant que pour œuvre humaine dans le sens du mot le plus mauvais. Voir des personnes et des choses jusqu'alors regardées comme surhumaines, non-seulement jetées à terre tout à coup, mais encore abaissées sans merci dans la poussière et la fange terrestres, cela a quelque chose de révoltant sans doute ; et pourtant il ne s'accomplit là qu'un décret de la Némésis. Aussi loin le pendule a été dans un sens, fuyant son centre de gravité, aussi loin il faut qu'il aille dans le sens opposé, dès qu'on l'abandonne, jusqu'à ce que, par des oscillations contraires, il ait graduellement retrouvé son équilibre.

Le XVIIIe siècle voulait la justice. Les priviléges, selon lui, ne devaient plus exister ; ce qui était équitable pour l'un, l'autre devait l'accepter comme bon ; égale mesure et poids égal, même jugement et même droit pour tous. Assez longtemps on avait, parmi les religions, tenu la seule religion juive et chrétienne pour vraie et divine ; toutes les autres, les soi-disant religions païennes et la musulmane, pour des religions fausses. Fausses et diaboliques, devrais-je dire, si dans les derniers temps on ne s'était accoutumé à considérer les religions extrabibliques comme œuvres de la supercherie humaine. Cette inégalité était intolérable au XVIIIe siècle, à cause de son horizon plus étendu en histoire et en géographie. Que les choses ne pouvaient différer essentiellement *intra muros* et *extra muros*, aussi sûrement qu'il n'y avait que des hommes au dedans comme au dehors, avec une nature identique, les mêmes dons et les mêmes facultés, les mêmes faiblesses et les mêmes passions, c'était pour ce siècle une prémisse assurée. Ou bien il fallait que les religions païennes fussent regardées aussi comme révélations divines, y compris l'islam, — mais comment cela était-il possible en présence des erreurs et des contradictions si palpables que le XVIIIe siècle croyait y trouver ? et comment surtout une révélation naturelle se pouvait-elle concilier avec la conception de Dieu et de l'univers en ce siècle ? — Ou bien il fallait, d'un côté, reconnaître également comme œuvres

de supercherie le judaïsme et le christianisme, de l'autre comme produits de la superstition et de l'imbécillité.

Toutes les religions positives sans exception, œuvres de la supercherie : telle était la conviction la plus intime au cœur du XVIIIe siècle, bien qu'elle ne se soit pas exprimée toujours avec une aussi complète franchise que chez Reimarus.

. . . .

Ce qui maintenait le XVIIIe siècle dans cette dure manière de voir, c'était la supposition qu'un caractère historique s'attachait aux informations bibliques, lesquelles il avait reçues des siècles de foi et n'avait pas encore soumis à un examen personnel et scrupuleux.

Des préjugés qui l'ont gouvernée pendant des siècles, l'humanité ne se dépouille que par lambeaux et progressivement. Dans le XVIIIe siècle, il lui importait avant tout qu'on ne la contraignît plus à reconnaître dans l'histoire biblique un récit surnaturel; si tout s'était passé naturellement, on pouvait voir encore de l'histoire dans ce que racontent les cinq livres de Moïse et les quatre Évangiles. Mais le dernier mot de la critique, dès qu'on est obligé d'admettre l'histoire comme révélée et miraculeuse, sans que pour cela elle doive perdre son caractère historique, c'est que la supercherie est au fond. Si ce ne fut Dieu lui-même qui descendit au sommet du Sinaï pour proclamer la loi, alors que cependant la montagne a dû fumer réellement, le tonnerre et les clairons retentir, il faut que Moïse ait fait un sabbat là-haut, ou tout au moins qu'il ait « utilisé » un orage naturel pour l'accomplissement de ses desseins. Si ce n'a pas été un feu du Seigneur qui alluma les holocaustes d'Aaron et d'Élie, et qu'il faille néanmoins tenir le récit pour vrai, en tant que les holocaustes ne furent pas allumés par les procédés ordinaires, il ne reste rien à admettre, sinon que les personnages en question, Aaron et Élie, connaissaient des secrets d'artificier, lesquels ils ont employés dans le dessein de faire croire au peuple qu'il s'agissait d'un miracle. Si Jésus n'est pas miraculeusement ressuscité, et que le troisième jour cependant son tombeau se soit trouvé vide, il faut que ses disciples en aient soustrait son corps. S'il n'y eut point un don surnaturel qui fit parler une langue étrangère aux apôtres, à la première fête de Pentecôte, et s'ils ont cependant parlé ainsi, de telle sorte qu'une partie de leurs auditeurs crurent à la présence de l'Esprit divin, d'autres aux fumées de l'ivresse, les apôtres se sont permis sans aucun doute une grossière comédie.

C'est dans cet esprit que s'exerça la critique biblique au XVIIIe siècle, en Allemagne comme en France. M. Strauss, qui dans cette critique voit une réaction excessive du rationalisme, mais une réaction motivée et justifiée par de longs excès en sens contraire; M. Strauss pense, comme tous les esprits sérieux en France et en Allemagne, que le XIXe siècle est sorti de ces errements, que sa tâche est différente, son point de vue supérieur et conciliant.

« Tous les fondateurs de religion sont des trompeurs : voilà quel fut l'enseignement ouvert ou caché du XVIIIe siècle. Le XIXe, à l'inverse, regarde comme

décidé que jamais une religion, ayant acquis une consistance historique, n'a été fondée par la ruse, mais que toutes doivent leur avénement à des hommes qui eux-mêmes étaient convaincus. » — C'est peut-être beaucoup dire, et l'on ne voit pas pourquoi la conviction et la ruse ne pourraient, à l'origine, ou par la suite, s'être alliées en des proportions diverses. — M. Strauss poursuit : « L'assimilation des différentes religions, à laquelle le XVIIIe siècle visait inutilement par l'abaissement du christianisme, le XIXe siècle l'a réalisée en élevant jusqu'à une certaine ligne moyenne aussi bien les religions païennes que les religions judaïco-chrétiennes. A l'idée que la religion biblique est pure œuvre divine, les autres religions des jongleries du diable ou de l'homme, une autre idée s'était opposée : c'est que cette dernière imputation s'appliquait à la religion chrétienne aussi bien qu'aux religions païennes. C'est par la considération, que toutes ensemble sont divines, en tant qu'elles représentent le développement de la conscience divine dans l'humanité, mais toutes humaines aussi en tant que ce développement n'a lieu que selon les lois de l'humaine nature, sous les fluctuations et les troubles de toute sorte, que, dans sa forme la plus récente, le XIXe siècle est parvenu à lever cette contradiction où le XVIIIe s'était placé vis-à-vis des précédents siècles chrétiens. A cette vue conciliatrice nous devons d'une part la mythologie scientifique et la philosophie des religions comparées, d'autre part la théologie critique. Si celle-ci vous crie, au sujet des religions non chrétiennes, le *Introite, nam et hic Dii sunt!* l'autre nous rappelle que dans le développement du christianisme aussi, les choses se sont passées humainement et naturellement. »

C. D.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS

Deutsche Vierteljahrschift (Revue trimestrielle allemande).
Octobre-décembre 1861.

Le premier article est consacré au nouveau *Code de commerce* allemand. Avant d'entrer dans l'analyse de ce Code, terrain sur lequel nous ne suivrons pas l'auteur, celui-ci se félicite d'avoir vu faire à l'Allemagne un nouveau pas vers l'unité. Il constate que les efforts dirigés vers ce grand but semblent suivre un double courant. L'un, hérissé d'écueils, fait beaucoup de bruit ; ses flots écument, mais n'avancent pas : c'est celui qui veut remplacer la multiplicité des gouvernements par un centre unique. L'autre coule lentement, mais sans intermittences, sur un lit assez bien nivelé : c'est celui qui borne son ambition à l'uniformité des lois, des poids et mesures, de l'organisation commerciale.

Les intérêts matériels se trouvent bien du succès de cette seconde catégorie d'efforts, qui tend vers l'unité économique, cela est certain ; peut-on affirmer que les intérêts moraux auraient beaucoup à s'applaudir de la réussite de l'unité politique ?

Le second article traite de la formation des villes (« Physiologie de la formation des villes »). L'auteur part du principe que lors même qu'on n'a pas conscience des raisons qui font choisir un endroit plutôt qu'un autre pour y fonder une ville, ce choix n'est pas le résultat du pur hasard. D'ailleurs, pour prospérer, la ville ne doit-elle pas être placée dans un milieu favorable ? Bâtissez des maisons, érigez des monuments à un endroit impropre, les maisons s'écrouleront faute d'habitants, et les monuments se couvriront de mousse et tomberont en ruine prématurément.

Quel est donc le milieu qu'il faut à une ville ?

La ville étant le centre d'un groupe d'habitations (villages, hameaux, fermes), sa place naturelle est au centre d'une plaine ; et chaque fois qu'aucune circonstance particulière ne cause une perturbation dans cette règle, c'est au milieu de la plaine que la ville se formera.

Les circonstances qui modifient la règle sont de deux sortes : causes personnelles et causes naturelles.

Les causes personnelles se subdivisent également. D'une part, c'est un puissant souverain qui fait violence aux circonstances et détermine arbitrairement l'emplacement d'une ville ; d'autre part, c'est une peuplade, une tribu qui abrite sa faiblesse derrière les murs d'une hauteur fortifiée. Lorsque les causes perturbatrices cessent, la ville mal placée tend à sortir de son enceinte, ou tout à fait, ou par parties, selon que la violence opérée ou appréhendée avait eu une part plus ou moins grande dans sa fondation.

Les causes naturelles qui influent sur le choix de l'emplacement de la ville et l'éloignent du centre de la plaine sont — nous nous bornons à énumérer — la nature du sol, la proximité de l'eau (mer, fleuves). Cela paraît bien banal, mais le mérite du travail consiste dans les développements que l'espace ne nous permet pas de reproduire.

Le troisième article de la Revue examine la question de savoir si un port de lettre uniforme et modéré, *une taxe unique* pour l'Allemagne, « est utile (*zweckmaesig*) et juste ? » Il conclut pour l'affirmative. — Il est fâcheux qu'on ait cru nécessaire de poser la question.

Le quatrième article traite la grande question à l'ordre du jour : *La signification politique du principe des nationalités*. L'auteur fait l'historique de ce principe, recherche ce qui peut servir de base ou de criterium à la nationalité, examine à ce point de vue la langue, le territoire, la filiation ou la race, et conclut par la proposition suivante, qu'il développe longuement :

« Nous considérons comme une loi générale, que le principe des nationalités perd nécessairement toute légitimité lorsque son application à un État doit entraver les progrès de sa prospérité matérielle. »

Nous passons au cinquième article, qui rend compte du vingt-deuxième congrès agricole, réuni, en septembre dernier, dans la ville de Schwerin. Ce travail est déjà un résumé, nous ne saurions l'analyser sans le mutiler, car il s'agit d'une série de propositions.

L'article suivant passe en revue les pays vers lesquels l'émigrant allemand

pourrait se diriger, et pèse, pour chacun d'eux, les avantages et les inconvénients. C'est un article qui ne renferme peut-être pas beaucoup de nouveau, mais qui est sage et complet quant au fond et remarquable quant à la forme.

L'auteur ne recommande pas la Hongrie, malgré la proximité et le bas prix des terrains, ni trop la Russie, aucunement les Indes anglaises et surtout hollandaises, très-peu l'Algérie : « le froment ne réussit guère à l'ombre des baïonnettes. » Le Cap lui paraît un *but d'émigration* bien plus tentant, et il n'est pas moins bien disposé pour le Canada.

Ce que l'auteur dit des États-Unis est très-sensé, et nous regrettons vraiment de ne pas pouvoir reproduire ces pages, qui sont remarquables même alors qu'elles ne renferment que des conseils déjà donnés, et souvent négligés ; mais l'auteur a su les rajeunir et la lecture en est attachante.

Le Mexique et les Antilles sont écartés par quelques phrases, mais le plateau élevé du Nicaragua et surtout Costa-Rica semblent mériter quelques préférences. Au Brésil, les Allemands rencontreront, même dans le Sud, bien des obstacles au succès ; de sorte qu'à tout prendre on les invite à faire la sourde oreille aux invitations intéressées des Brésiliens, et à aller ailleurs.

Les territoires autour du fleuve de la Plata, Buenos-Ayres, Paraguay, etc., sont tout au plus accessibles aux catholiques ; mais l'exemple de Bonpland prouve qu'on peut s'y sentir heureux. Sur le rivage opposé de l'Amérique, le Chili et la Californie sont seuls recommandés. Enfin les diverses colonies australiennes méritent également de fixer l'attention de l'émigrant allemand.

Nous arrivons au septième et dernier article du numéro que nous analysons. Cet article a un titre que nous nous abstenons de traduire, par un *petit* et un *grand* motif. Le petit motif, c'est que ce titre s'étale sur quatre lignes, ce qui nous paraît beaucoup pour un titre d'article ; le grand motif, c'est qu'en le traduisant (ce qui ne serait pas facile), il faudrait plusieurs pages pour l'expliquer.

Nous avons cependant lu l'article. L'auteur y attaque les principes établis en matière d'impôt (*principe chrématistique*), en se basant sur un principe par lui inventé (*principe éthico-anthropologique*), mais dont nous n'avons pas encore bien pu apprécier la valeur. Ceci soit dit sans aucune intention d'ironie. Dans les questions importantes, on ne doit jamais rejeter une idée nouvelle ou différente de celles auxquelles on est habitué, sans y avoir pensé à plusieurs reprises.

Zeitschrift des K. p. Statistichen Bureaus (Journal du Bureau de la Statistique de Prusse), rédigé par M. le Cons. int. E. Engel, directeur du Bureau.

Nous avons déjà mentionné cette publication dans la *Revue germanique*. Nous y revenons pour dire que la première année vient d'être complétée par les numéros d'octobre à décembre 1861.

Ces numéros, comme on pouvait s'y attendre, sont à la hauteur des précédents : les renseignements sont nouveaux et d'un grand intérêt ; la méthode ne laisse rien à désirer ; la rédaction est d'une clarté transparente. Quant à

l'importance des documents publiés, on en jugera par l'énumération suivante (nous reprenons où nous nous étions arrêté dans notre article antérieur) :

N° 9. Monnayage en Prusse, de 1764 au 31 déc. 1860. — Bibliographie des ouvrages français et anglais relatifs à l'industrie charbonnière.

N°s 10 et 11. Les prix, la production et le commerce des céréales en Prusse. — Bibliographie économique et statistique.

Dans le premier de ces deux articles, nous trouvons les prix pour les années 1816 à 1860 inclusivement, dans chaque province et pour chaque nature de grains, y compris les pommes de terre. Voici les prix du froment en sgr. (silbergroschen) et pfenninge (12e de sgr.), par scheffel d'environ 55 litres :

1816..........	91 sgr.	11 pf.	1839..........	75 sgr.	3 pf.
1817..........	122 —	» —	1840..........	70 —	4 —
1818..........	94 —	10 —	Moy. décennale...	58 —	1 —
1819..........	67 —	11 —	1841..........	65 —	9 —
1820..........	56 —	4 —	1842..........	73 —	1 —
Moy. quinquennale.	86 —	7 —	1843..........	62 —	5 —
1821..........	55 —	8 —	1844..........	57 —	5 —
1822..........	54 —	10 —	1845..........	65 —	1 —
1823..........	52 —	11 —	1846..........	86 —	8 —
1824..........	37 —	9 —	1847..........	110 —	3 —
1825..........	34 —	9 —	1848..........	63 —	» —
1826..........	38 —	1 —	1849..........	61 —	7 —
1827..........	48 —	2 —	1850..........	58 —	7 —
1828..........	57 —	11 —	Moy. décennale...	79 —	5 —
1829..........	66 —	8 —	1851..........	62 —	11 —
1830..........	63 —	6 —	1852..........	72 —	2 —
Moy. décennale...	51 —	» —	1853..........	86 —	1 —
1831..........	78 —	9 —	1854..........	108 —	5 —
1832..........	65 —	3 —	1855..........	119 —	5 —
1833..........	46 —	9 —	1856..........	113 —	6 —
1834..........	43 —	11 —	1857..........	85 —	6 —
1835..........	45 —	11 —	1858..........	76 —	3 —
1836..........	43 —	8 —	1859..........	75 —	» —
1837..........	47 —	8 —	1860..........	88 —	» —
1838..........	63 —	5 —	Moy. décennale...	88 —	9 —

N° 12. Sur le dénombrement du 3 décembre (1861). — La viticulture en Prusse de 1819 à 1860. Nous apprenons dans cet article que l'étendue cultivée, qui était de 53,582 morgens (environ 25 ares) en 1820, n'a atteint que 60,277 morgens en 1860. — La production moyenne a été :

De 1821 à 1830, de	355,185 eimers	(68 litres 7)	par an.	
1831 — 1840, —	456,880	—	—	—
1841 — 1850, —	419,908	—	—	—
1851 — 1860, —	393,758	—	—	—

On voit que dans les dernières années, les saisons n'ont pas été plus propices dans ls États prussiens qu'en France.

Nos 13, 14, 15. La mortalité et la probabilité de vie en Prusse.—Les différences politiques et sociales dans la distribution de la propriété en Prusse (grande et petite propriété), etc. etc.

On voit, par ce qui précède, que le *Journal de Statistique* de M. Engel ne donne que des travaux originaux, inédits. Mais l'éminent directeur de la Statistique de Prusse sait trop bien que les chiffres ont besoin d'être, pour ainsi dire, vivifiés par les comparaisons; aussi manque-t-il rarement de faire des rapprochements entre son pays et les autres contrées.

MAURICE BLOCK.

***Journal de Théologie scientifique* (*Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*), publié par A. HILGENFELD. 1861, 4e cahier; 1862, 1er cahier.**

A. Hilgenfeld : *Les livres de Judith, de Tobie et de Baruch, et les vues nouvelles de Hitzig et de Volkmar au sujet des Apocryphes de l'Ancien Testament*. Premier article : *Le livre de Judith.* On sait que la composition de ce livre de Judith est placée par M. Hilgenfeld au temps des Séleucides et des Maccabées (145 à 143 avant Jésus-Christ), et par M. Volkmar sous Trajan (118 de notre ère). Ce dernier critique a exposé et défendu de nouveau son opinion, il y a peu de temps, dans un écrit très-savant et très-remarquable : *Handbuch der Einleitung in die Apokryphen. 1ter Theil, 1te Abth.: Judith* (1860). M. Hilgenfeld, qui n'a pas trouvé cependant les arguments de son adversaire suffisamment solides et convaincants, s'efforce de montrer, dans le présent article, que toutes les données du livre en question se rapportent bien mieux à l'époque qu'il lui assigne qu'à celle qui lui est attribuée par M. Volkmar. — H. Lang : *Deux jugements sur F. C. Baur (de Gelzer et de Landerer)*. M. H. Lang, connu par un *Essai d'une dogmatique chrétienne* (1858) qui a fait sensation en Allemagne, répond ici d'une façon très-judicieuse à quelques attaques qui ont été dirigées récemment contre les doctrines de Baur, et en particulier à celles de M. Landerer. Nous les avions déjà relevées nous-même au point de vue des simples convenances, en rendant compte du discours dans lequel elles se trouvent. (Voyez *Revue germanique*, t. XVI, p. 300 sq.) — *L'empereur Julien l'Apostat.* (Fin.) — G. Volkmar : *Des Épitres catholiques et d'Hénoch.* (Deux articles.) M. Volkmar a déjà consacré plusieurs articles, on se le rappelle sans doute, à soutenir que le livre d'Hénoch a dû être écrit dans les premiers temps de la guerre des Juifs, sous Barcokheba, c'est-à-dire vers l'an 132 de notre ère. Le présent travail a pour but de réfuter les vues opposées de M. Hilgenfeld, qui fait remonter ce livre jusqu'au règne d'Alexandre Jannée (environ 98 ans avant Jésus-Christ.) Partant alors de son hypothèse comme démontrée, l'auteur en conclut que les deux Épitres de Pierre, ainsi que celle de Jude, qui citent Hénoch ou qui y font allusion, sont nécessairement postérieures à l'an 132 de notre ère, et qu'elles datent très-probable-

ment d'environ 145. Il en déduit encore que Papias, qui fait usage de *I Pierre*, n'a pu écrire qu'entre 155-170, et que son témoignage en faveur des livres johanniques, le plus ancien que nous ayons, n'est donc pas suffisant pour en établir l'authenticité. Il tire des conséquences analogues pour l'Épitre de Polycarpe, etc. — *Pour servir à la critique du texte des livres sibyllins.* — F. Œhler : *Notices sur les écrits de Gélase concernant le concile de Nicée.* — A. Hilgenfeld : *La question des Évangiles et les derniers travaux sur ce sujet.* Après avoir rappelé que les études relatives à l'age des Évangiles et à leurs rapports réciproques ne présentent pas seulement un intérêt littéraire, mais que leur résultat doit avoir une influence décisive sur la reconstitution de la véritable figure historique du Christ, l'auteur combat successivement ceux qui, comme Weiss et autres, revendiquent la priorité pour l'Évangile de Marc; ceux qui, comme Ewald et Weizsæcker, défendent l'authenticité de l'Évangile de Jean et prétendent lui subordonner les trois autres ; ceux enfin qui, comme Keim, ne se contentent pas de tenir l'Évangile de Matthieu pour le plus ancien et le plus digne de foi, mais veulent encore y trouver une unité parfaite et une entière harmonie. — Egli: *Pour servir à la critique des Septante* (1er article). — W. Bœhmer, *Remarques sur la « Symbolique chrétienne générale » du Dr Guericke.* — K. H. A. Lipsius : *Considérations littérales sur le livre de Judith.* — G. Frank : *Rapports de Luther à la confession d'Augsbourg.*

A. St.

Zeitschrift der Deutschen Morgenlændischen Gesellschaft, t. XV, 2e cahier.

La controverse topographique sur Jérusalem, et en particulier sur l'ἄκρα et le tracé du deuxième mur de Joseph, éclaircie par l'Ancien Testament; par le Dr *Hermann Hupfeld.* — L'expédition de Sésak contre Juda éclaircie par le monument de Karnak, par le Dr *O. Blau.* Parmi les documents, si importants pour la géographie de l'ancienne Égypte et pour l'ethnographie, que M. Brugsch a réunis dans ses *Geographischen Inschriften ægyptischer Denkmæler,* la Tablette de Cheschenk (Sésak) à Karnak (*Geogr. Inschr.*, p. 56 et suiv.) mérite une attention particulière à cause de sa connexion immédiate avec l'Écriture sainte. On sait que ce monument contient une série de noms de villes de la Palestine, tombées au pouvoir des Égyptiens pendant leur expédition contre Réhoboam; c'est un document parallèle au récit biblique, tel que sous ce rapport il n'en existe pas un second dans toute l'exégèse de l'Ancien Testament. Comme les explications partielles qui ont été données jusqu'à présent du monument égyptien laissent beaucoup à désirer, M. Blau en a repris l'examen, et ce sont les résultats de son étude qu'il expose dans le mémoire actuel. Il est arrivé à cette conclusion, que les noms, dans le monument de Karnak, ne forment pas une série unique et continue se rapportant à une seule ligne d'opérations, mais qu'ils représentent une série de rapports adressés au quartier général égyptien, pendant la campagne, par les chefs de plusieurs colonnes distinctes. Un pareil travail n'est pas susceptible d'analyse ; une carte qui y est jointe aide à en suivre la marche. C'est, dans tous les cas,

un morceau important dans l'état actuel des études relatives à la géographie hiéroglyphique, et qu'il sera intéressant de rapprocher du mémoire de M. de Rougé sur la partie syrienne de la grande inscription de Touthmès III, imprimé récemment dans la *Revue archéologique*. Il est certain que toutes les fois qu'il sera possible de ramener à un ordre régulier, sous forme d'itinéraire, les séries de noms géographiques fournis par les inscriptions de l'Égypte, comme par celles de l'Assyrie, on aura pour leur restitution un secours bien autrement puissant et un guide bien autrement sûr que les simples rapports de sons, sur lesquels on s'est uniquement guidé jusqu'à présent dans ces sortes de recherches. Sous ce rapport, l'essai de M. Blau mérite un sérieux intérêt. — Études pour servir à la chronologie des anciens Égyptiens, par le Dr *Leo Reinisch*. Dans cette notice, qui n'est que le résumé préliminaire d'un écrit plus considérable, l'auteur traite principalement : 1° de la durée des dynasties royales de Manéthon ; 2° de la question de savoir si ces dynasties furent successives ou en partie contemporaines ; 3° des rapports de la chronologie de Manéthon avec celle d'Eratosthène. L'investigation de l'auteur porte principalement sur l'authenticité du chiffre de 3555 ans donné par le Syncelle comme le chiffre manéthonien de la durée totale de la monarchie égyptienne, depuis Ménès jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Perses. Cette question est en effet la pierre angulaire de toute la chronologie égyptienne. L'authenticité des 3555 ans a été admise par M. Lepsius et, dans ces derniers temps, par plusieurs critiques français ; elle est également constatée par le Dr Reinisch. Lui-même formule ses résultats en ces termes : 1° L'assertion du Syncelle au sujet du chiffre 3555, comme exprimant la durée des trente dynasties des rois d'Égypte, doit être tenue comme empruntée à Manéthon ; 2° dans le Moyen et le Nouvel Empire, les dynasties XIII, XIV et XVII à XXX sont successives, et leur durée, d'accord avec les chiffres de Manéthon, fut de 2285 ans pour les dynasties XIII, XIV, XVII à XXVI, et de 190 ans pour les dynasties XXVII à XXX, en tout 2475 ans. Les dynasties XV et XVI, qui sont celles des Hyksos, sont contemporaines des dynasties pharaoniques XIII et XIV. 3° La somme totale des rois thébains du Catalogue d'Ératosthène s'accorde avec les données de Manéthon, ce qui garantit la valeur du Catalogue comme document chronologique. Indépendamment de ces conclusions, le travail de M. Reinisch modifie d'une manière notable la chronologie parallèle de la 22e dynastie et du royaume des Juifs sous Salomon et ses premiers successeurs. — Mémoire de Kodja-Beg sur la décadence politique de l'empire ottoman depuis Soliman le Grand ; traduction analytique d'après les manuscrits de Vienne et de Saint-Pétersbourg, par le Dr *A. Behrnauer*. — Extraits de l'Histoire de la maison d'Othman de Nesri, par le Dr *Th. Nœldeke*.

V. S. M.

Mittheilungen d'AUG. PETERMANN. 1861, n° 12.

Esquisse d'un tableau général, physique et géographique, des territoires sud-est de la Sibérie, tracé par M. *Gustave Raddé,* tant d'après ses propres observations que d'après les explorations les plus récentes des autres voyageurs; avec une grande carte. — *Em. de Sydow.* La Cartographie de l'Europe en 1860 et 1861, et en particulier les travaux topographiques de 1860. Dans cet aperçu, dont M. Em. de Sydow a fait une revue annuelle, toutes les cartes de quelque importance publiées en Europe depuis le commencement de 1860, et en particulier les grandes publications topographiques poursuivies aux frais des gouvernements, sont énumérées et appréciées. — Retour de M. *Duveyrier* en Europe, et ses derniers travaux sur le nord de l'Afrique, avec quelques remarques sur le baron de Krafft. Notre compatriote Henri Duveyrier écrit de Tripoli, à la date du 9 octobre, qu'il se disposait à s'embarquer dans les derniers jours du mois, et qu'après un court séjour à Alger il partirait pour Paris, où il mettrait en ordre les matériaux qu'il rapporte de ses courses, en même temps qu'il ferait les dispositions nécessaires pour en entreprendre de nouvelles. M. Petermann reproduit une notice sur le Djébel-Néfousa, que M. Duveyrier avait envoyée à M. Cherbonneau et qui a été publiée dans les *Nouvelles Annales des voyages* du mois d'août dernier, ainsi qu'une liste de déterminations astronomiques déjà donnée dans le Bulletin de la Société de géographie d'août-septembre 1861. — Voyage de Bou-el-Moghdad dans le Sahara occidental, de décembre 1860 à mars 1861 (morceau tiré de la *Revue maritime et coloniale*). — Culture de la vigne en Australie. — La république du Paraguay, ses limites, son area et sa population. — Une visite aux îles Union, dans le grand Océan (extrait du *Nautical Magazine*). — Deuxième voyage de M. Stuart dans l'intérieur de l'Australie, en 1861. — Dernières nouvelles de l'expédition Heuglin. On a reçu des lettres jusqu'à la date du 3 septembre. L'expédition, partie de Massàoua pour l'intérieur, était à Kérèn, dans le pays des Bogos. Plusieurs documents intéressants, parvenus sous le même pli, seront publiés dans le prochain cahier des *Mittheilungen.* — Relevé analytique des publications récentes.

Mittheilungen. Ergänzungsheft (Cahier complémentaire), n° 7.

Concurremment avec le douzième numéro des *Mittheilungen* de 1861, a paru un septième numéro des Cahiers complémentaires destinés aux morceaux ou aux documents trop étendus pour être insérés dans le corps du journal. Ce septième numéro se compose de trois articles, tous relatifs à la haute région du Nil :

1° Voyage de M. *Moritz de Beurmann* dans le désert de Nubie, de Korosko à Berber par Abou-Hammed, 1860;

2° Voyage de M. *Theodor Kotschy*, de Khartoum au Kordofan, 1839;

3° Voyage de M. *Brun-Rollet* dans la région des marais de Nam-Aïth, à l'ouest du lac No et du Bahr-el-Abyad, 1856.

A ces trois morceaux sont jointes deux feuilles (les feuilles 4 et 6) d'une grande carte en dix feuilles du Soudan oriental et de l'Afrique équatoriale, dressée par MM. Petermann et Hassenstein, d'après tous les matériaux jusqu'à présent connus, soit publiés, soit inédits, pour suivre la marche des grandes expéditions exploratrices actuellement en cours d'exécution. Un mémoire d'ensemble sur la construction de cette carte sera donné plus tard.

« Nous avons choisi, parmi nos documents manuscrits, les trois relations comprises dans ce Cahier, disent les éditeurs, parce qu'elles sont particulièrement propres à donner une idée générale des contrées que représentent les deux feuilles actuellement publiées de notre carte du Soudan.

» M. Moritz de Beurmann, un de nos meilleurs explorateurs de l'Afrique, nous dépeint, dans son *Voyage de Korosko à Abou-Hammed*, le caractère du vrai désert brûlant, une région de sables mobiles et de plateaux pierreux, tous deux également dépourvus de végétation, et tellement pauvres en sources que, durant une traversée de huit à dix jours, le voyageur ne peut compter que sur une seule place où il soit sûr de trouver de l'eau.

» M. Theodor Kotschy, le botaniste consommé, l'infatigable explorateur, aussi familier avec le Kordofan qu'avec la Perse, l'Asie Mineure et la Syrie, avec les plaines basses du Soudan qu'avec les sommets neigeux de l'Elbourz et du Démavend, nous trace le tableau du riche pays de plaines herbeuses qui s'étend au sud de la Nubie et du Kordofan, contrée fertile et parfois splendide, qu'animent de magnifiques troupeaux et une multitude de fauves. Un botaniste de profession et d'une aussi grande expérience pouvait seul nous représenter dignement une contrée aussi remarquable par l'abondance et la diversité de sa végétation.

» Plus loin encore dans le sud, en nous avançant vers le cœur de l'Afrique, se déploie une vaste dépression marécageuse, d'un caractère tout différent, qui s'étend au loin vers l'ouest en partant des bords du haut Nil. Des marécages à perte de vue, couverts de roseaux gigantesques, sont entremêlés çà et là de lacs et de lagunes poissonneuses que sillonnent en tous sens, durant la nuit, des canaux formés de troncs d'arbres creusés, et conduits par des pêcheurs armés de torches : ces feux mobiles, qui se croisent et courent dans toutes les directions, sont pour l'étranger un spectacle aussi saisissant qu'inattendu. On doit à M. Brun-Rollet, l'intrépide voyageur sarde, les premières notions que l'on ait eues de cette région d'un caractère si particulier, sur laquelle M. John Petherick, le voyageur anglais, a tout récemment dirigé l'attention de l'Europe. »

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

La Cruz del Matrimonio, comedia original en tres actos y en verso de Don Luis de Eguilaz, representada por primera vez en el Teatro de Variedades, la noche del 28 de noviembre de 1861. — Madrid, imprenta de José Rodriguez, 1861, in-8° de 83 pages.

« La Croix du Mariage » est un assez joli titre pour une pièce de théâtre, et qui promet une action véritablement comique. Un pareil texte prête en effet beaucoup à la satire et au ridicule, deux éléments qui s'associent naturellement dans la bonne comédie, et très-efficacement, pour châtier, suivant la poétique du genre, les mœurs en riant. L'auteur de la pièce que nous examinons en ce moment n'a pris du précepte excellent : *Castigat ridendo mores*, que ce qui convenait à son dessein de moraliser sérieusement; car sa morale, très-austère, très-dogmatique même, est dépourvue de charme et n'a rien d'agréable.

C'est lui-même qui provoque de la part de la critique un jugement sévère, pour avoir voulu que son œuvre fût appelée *comédie*, à tort, car sa prétendue comédie est un drame, sans mouvement, il est vrai, et d'une marche languissante, mais tragique au dernier point, puisqu'il y a mort d'homme, séparation brusque et rupture entre mari et femme.

Les poëtes se dispensent très-volontiers de subordonner leur inspiration aux règles de l'art, règles qui ne sont que les conseils du bon sens; et ils souffrent d'autant moins qu'on les ramène au sens commun, qu'ils s'en écartent davantage. Qu'ils les acceptent, ou qu'ils les rejettent en théorie, c'est affaire de goût ou de caprice; c'est aussi, et le plus souvent, orgueil et insuffisance; mais, dans la pratique, ils sont tenus, sous peine d'échouer infailliblement ou de réussir en dépit de la raison, ils sont tenus d'obéir docilement aux lois qu'a dictées le jugement, aidé de l'expérience, et s'ils restent hors de la légalité, il faut les y rappeler sans faiblesse; car enfin, s'ils sont libres d'user de leurs facultés comme ils l'entendent, ils doivent compte à la critique des écarts qu'ils érigent en règles, à force de s'en faire une habitude, et de la corruption que leurs mauvais exemples inoculent aux esprits incultes ou peu exercés. Puisque le théâtre est une école, les maitres qui enseignent dans cette école doivent bien faire avant tout, n'importe par quelle méthode, car les moyens et les ressources sont infinis; mais sans dévier des principes, qui ne changent point, toujours les mêmes et toujours invariables.

Certes, notre intention n'est point de ramener M. Luis Eguilaz sur les bancs, quoique, à vrai dire, il les ait peut-être quittés de trop bonne heure, attendu le nombre assez considérable de ses pièces de théâtre, trop considérable pour son âge; car ce poëte, âgé aujourd'hui de trente et un ans, n'a pas fait jouer moins de

vingt-trois drames et comédies. C'est beaucoup en peu d'années; et tant de fécondité promet des fruits hâtifs plutôt que des fruits mûrs.

Je sais bien que des exemples illustres autorisent en apparence cette rapidité dans la production; mais ces exemples même portent en eux un enseignement, et quiconque a le sens commun et quelque connaissance de l'histoire du théâtre espagnol, sait que le génie lui-même, quand il se laisse entrainer au travail facile et à la production périodique et multipliée, s'arrête en deçà du but et ne recueille pas toute la gloire à laquelle il pouvait prétendre. Qu'est-ce qu'on admire le plus maintenant, du grand Lope de Vega Carpio, si bien nommé par Cervantes, qui s'y connaissait à fond, le *monstre* de la nature (au double sens du mot latin *monstrum*, mais avec une nuance qui signifie monstre bien plus que prodige)? Sa fécondité est admirable, sans contredit, sans égale, inconcevable même, mais, à tout prendre, malheureuse; car enfin de ce nombre innombrable de productions scéniques en tous genres, c'est à peine si l'on peut lire avec satisfaction une demi-douzaine de pièces, et des actes ou des scènes prises çà et là dans son immense répertoire.

Ni Tirso, ni Moreto, pour n'en citer que deux parmi les plus illustres, ne se laissèrent entrainer à cette fureur, à cette rage de production sans mesure, et le plus grand entre tous, don Juan Ruiz Alarcon y Mendoza, a laissé pour tout héritage vingt-sept comédies, quatre de plus seulement que M. Luis Eguilaz, né en 1830, et qui, en 1861, est arrivé à sa vingt-troisième pièce, et ne s'arrêtera pas de sitôt en si beau chemin.

Nous souhaitons vivement qu'il y marche d'un pas plus ferme et plus assuré, quand il devrait ralentir son ardeur et tempérer cette fougue de jeunesse qu'il suffirait de contenir, car les plus forts sont ceux qui tiennent toujours des forces en réserve. Les prodiguer sans économie, c'est se ruiner prématurément par un abus irréfléchi qui épuise le capital, et si bien, qu'au moment de la production véritable, dans la période virile, le poëte fécond se trouve transformé en poëte-machine.

M. Eguilaz n'en est pas encore là, et il n'y arrivera jamais, espérons-le, s'il est assez fort pour s'arrêter à temps sur la pente de l'abîme.

Il y a des qualités dans sa pièce, mais des qualités moyennes et d'un ordre inférieur de l'art aussi, et quelque habitude du théâtre, mais encore plus d'artifice et de mécanique. Tout a été calculé en vue du spectacle, pour frapper les yeux et les regards. Un tel calcul ne doit pas être écarté dans une représentation, car c'est par les sens qu'on pénètre jusqu'à l'âme; mais ce n'est pas tout de séduire les sens par la mimique des personnages, par les jeux de théâtre et même par la disposition de la scène et l'entente des décors; il y faut autre chose, qui fait la valeur du poëme dramatique, indépendamment du jeu des acteurs et du concours des machines.

Ce quelque chose, je l'ai vainement cherché dans « la Croix du Mariage. » Je n'ai vu en somme que deux mauvais sujets, qui se conduisent comme des étourdis et par moments comme des vauriens, au lieu de prévenir, par des soins assidus et une conduite plus régulière, le désespoir résigné, ou l'infidélité imminente de

deux jeunes femmes. L'une d'elles, conseillée par une vieille folle qui n'a pas un seul grain de sel comique, est sur le point de faire une sottise irréparable, et la ferait, si son mari, rendu soupçonneux par la jalousie, ne se trouvait à point nommé derrière une porte, et ne prévenait son déshonneur par un bon coup d'épée, suivi de la mort de son rival. L'autre, la femme modèle, fait preuve d'une résignation angélique et d'une patience plus qu'humaine, et finalement, elle ramène son débauché de mari près du berceau de leur jeune enfant.

L'action est nulle, pas une ombre d'intrigue ; les scènes sont cousues avec de vraies ficelles de théâtre, et, pour abréger, cette comédie, qui est un drame sans passion et sans intérêt, n'a rien qui la recommande à l'appréciation des gens de goût, sauf la langue, qui est pure, nette et d'une grande simplicité.

Nous apprécions infiniment le mérite de la forme, bien que le style manque de largeur et de force ; mais, quand même les vers seraient parfaitement beaux et de tout point irréprochables, il n'en resterait pas moins établi que la pièce, dans son ensemble, est pâle et très-médiocre.

Nous le disons très-franchement au jeune poëte, dont le talent est du reste, parait-il, aussi recommandable que le caractère, parce que nous croyons et espérons que M. Eguilaz sortira de la jeunesse pour entrer dans sa période de virilité. Il a pour le moment la facilité, et, s'il n'en fait point abus, la force viendra avec l'âge ; et alors, il ne se contentera plus de couronnes éphémères, et voudra cueillir quelques immortelles. Ce n'est pas nous qui les lui marchanderons, quand il les aura méritées.

P.S. — C'est avec un très-vif déplaisir que nous revenons à M. Eguilaz et à son mélodrame ; mais le devoir passe avant le plaisir, et la critique, après avoir jugé les productions de l'esprit au point de vue de l'esthétique et du goût, ne peut, sans faiblir, négliger le chapitre des mœurs littéraires.

Nos lecteurs se feront une idée telle quelle de l'auteur de « la Croix du Mariage, » d'après le jugement qui nous a été inspiré par l'examen de cette pièce, et ils pourront juger de son caractère d'après les faits que nous allons exposer brièvement, et que nous discuterons librement, puisqu'ils ont reçu, du consentement des intéressés, toute la publicité désirable.

Nous venons de lire dans un grand journal de Madrid, *la Iberia*, deux lettres qui nous ont causé une pénible surprise ; l'une de Don Pedro Pascual Uhagon à M. Eguilaz, et l'autre de M. Eguilaz à Don Pedro Pascual Uhagon. Ce dernier est le directeur d'une compagnie d'assurances sur la vie, connue et accréditée sous le nom de *la Tutelar*. M. Eguilaz, dans sa pièce, a fait une mention honorable et flatteuse de la susdite compagnie, et M. le directeur, d'accord en cela avec ses associés et coadministrateurs, a cru que son devoir l'obligeait de remercier le poëte, et de lui offrir, en témoignage de reconnaissance, un petit capital de dix mille réaux, que la compagnie de *la Tutelar* fera valoir en faveur de M. Eguilaz, devenu sociétaire.

La lettre de M. le directeur général est fort habilement tournée ; les compliments n'y manquent pas, non plus que les félicitations, et nous reconnaissons qu'il

n'était guère possible de mieux louer un poëte, tout en le remerciant avec effusion de sa recommandation spontanée « *la espontánea recomendacion de Vd.* »

Nous concevons à la rigueur, malgré la singularité du procédé, que les sociétaires de *la Tutelar* témoignent leur reconnaissance au poëte, et prétendent s'acquitter à leur manière. Nous concevons cela, bien que la chose soit étrange et insolite. Mais ce que nous ne comprenons pas, c'est que l'auteur dramatique reçoive avec les éloges de la compagnie la somme qui lui est offerte, et qu'il réponde à ceux qui le remercient et le récompensent en même temps, par une lettre très-longue, très-flatteuse, très-obséquieuse ; de plus sévères que nous et de moins délicats diraient, très-inconvenante.

Notre dessein n'est point de commenter cette épître de mauvais goût, car il nous semble que le poëte est assez puni par la publicité qu'il a voulu donner aux deux lettres en question. Au fond, nous inclinons à croire que sa conduite, en pareille circonstance, doit s'expliquer par une assez grande inexpérience des choses et des hommes, laquelle se trahit par une certaine naïveté d'expressions. Malgré tout, nous pensons que l'auteur de « la Cruz del Matrimonio, » dont la reconnaissance nous paraît expansive avec excès, aurait pu se contenter de nommer dans sa pièce le médecin qui l'a sauvé d'une grave maladie, bien que cette façon nouvelle de reconnaître les services de la médecine ne doive pas être trop légèrement reçue et encouragée par la Faculté.

Mais puisque M. Eguilaz veut introduire au théâtre la mode fâcheuse de nommer par leurs noms propres les hommes et les compagnies qui lui sont sympathiques, il nous semble qu'après avoir nommé en toutes lettres et clairement désigné la compagnie d'assurances dite *la Tutelar*, il pouvait et devait se dispenser d'accepter, avec les remercîments de la compagnie, les témoignages effectifs de sa reconnaisance ; et nous pensons que la réponse qu'il a faite pour remercier à son tour serait belle et bonne, si elle eût été conçue et rédigée d'une façon toute différente.

Nous n'aimons point du tout cette association de la banque et des lettres, du capital et du talent, pour parler comme les journaux qui rapportent, avec éloges, les faits que nous censurons, que nous blâmons hautement, parce que de tels faits sont d'un mauvais exemple et constituent un précédent fâcheux. D'ailleurs, nous estimons que l'union du capital et du talent ne peut être, dans l'espèce, qu'une détestable raison sociale.

J. M. GUARDIA.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE D'ALLEMAGNE

L'étude que vous avez commencée sur le journal de Varnhagen me dispense de vous parler de cette publication, qui occuperait autrement la première place dans ma chronique.

L'intérêt est moindre pour les *Souvenirs* et la *Correspondance* de Frédéric de Raumer [1]. L'illustre historien de *Hohenstaufen* et de *l'Europe depuis la fin du* xve *siècle*, l'auteur des *Leçons sur l'histoire ancienne* et du *Journal historique* n'a rien ajouté à la gloire ni à l'intérêt qui s'attachent à sa personne par la publication de ce nouvel ouvrage. Ce sont, ainsi que le titre l'indique, des souvenirs accompagnés de lettres: les premiers sont écrits sans suite et sans méthode, comme ils se sont présentés à la mémoire du vieil historien. Après avoir tracé un tableau assez animé de sa jeunesse, il passe au récit de ses premiers actes de fonctionnaire et arrive ainsi jusqu'à l'année 1811, où il débuta dans la carrière de l'enseignement. Il effleure à peine en passant quelques figures historiques déjà connues et auxquelles il n'ajoute aucun trait nouveau ; en revanche, il voudrait en effacer quelques-unes qui lui déplaisent. Ainsi il s'efforce de prouver que Niebuhr était un homme d'État incapable, que Henri de Kleist avait un caractère mobile et inconstant, et que Schlosser manquait de simplicité. Cependant, dans ces attaques mêmes, on voit encore percer la bonté du vieillard, qui paraît un saint en présence du sarcastique Varnhagen. Quant aux Lettres, elles n'offrent rien non plus de remarquable, et se confondent parfaitement dans leur insignifiance avec le ton pâle et décoloré des Souvenirs. Les unes et les autres semblent être des pièces justificatives d'un ouvrage qui reste encore à faire et dont les chapitres sont déjà indiqués par le titre des chefs-d'œuvre de l'illustre historien, au nombre desquels il faut compter le *Développement historique des notions du droit, de l'Etat et de la politique*, dont la troisième édition vient de paraître chez Brockhaus, à Leipzig. Léopold Ranke se renferme aussi pour le moment dans ses publications de pièces justificatives et fait paraître le cinquième et dernier volume de son *Histoire de France pendant les* xvie *et* xviie *siècles* [2]. C'est un ensemble de critiques, de notes, d'éclaircissements, qui ont plus d'intérêt pour l'auteur lui-même que pour le lecteur. On y trouve cependant quelques renseignements précieux sur l'Italien Davila, qui a écrit l'histoire des guerres civiles en France, et une collection de lettres de la duchesse d'Orléans à la princesse Sophie de Hanovre, que l'auteur a tirées des archives de Hanovre et qui n'ont pas paru, autant que je sache, dans l'édition française de Gustave Brunet. Léopold Rank se prononce aussi pour l'authenticité des Mémoires de Richelieu et met l'histo-

[1] *Souvenirs et Correspondance.* Leipzig, 1861, chez Brockhaus. Prix : 3 écus 10 gr.
[2] Chez Cotta, à Stuttgard, 1861. Prix : 3 écus.

rièn en garde contre ceux de Saint-Simon. Si M. Porchat, qui a traduit les quatre premiers volumes de cette histoire, continue son travail sur celui-ci, il rendra un léger service aux lettres. Les journaux allemands prétendent que M. Julien Schmidt en a rendu un fort mauvais à son pays en publiant son *Histoire de la vie intellectuelle en Allemagne, depuis Leibnitz jusqu'à la mort de Lessing*, de 1681 à 1781 [1]. Quelques-uns l'accusent d'ignorance, d'autres d'impuissance, et d'autres encore de trahison. Celui qui est allé le plus loin dans les reproches et les invectives est le critique des *Entretiens du foyer domestique* de Gutzkow. Cependant, il ne faudrait pas se soumettre aveuglément à ces jugements passionnés ; ceux qui les ont portés avaient quelques anciens comptes à régler avec M. Schmidt, qui rédige le Messager des frontières (*Grenzbote*) et qui tient d'une main ferme le sceptre de la critique. Dernièrement, par exemple, il disait au sujet de Gutzkow, pour qui il a toujours été très-sévère, que ses drames ne valaient pas même ceux de Kotzebue : *inde iræ*; Gutzkow ne peut pas lui pardonner et il a trempé sa plume dans sa bile pour mieux lui répondre. Les autres critiques de l'ouvrage, en partie, ont à peu près toutes la même origine : ce sont de vigoureuses représailles. Toutefois, mon intention n'est pas de rompre une lance en faveur de M. Schmidt, qui est un excellent journaliste, mais un assez mauvais auteur; les preuves en sont ses précédents ouvrages, entre autres son *Histoire de la littérature française au* XIXe *siècle*, compilation ou plagiat d'articles médiocres, empruntés à nos journaux, et qui, si le lecteur se le rappelle, a été jugée très-sévèrement dans la *Revue*. Je voudrais seulement constater en sa faveur qu'il a été et qu'il est encore l'objet d'attaques injustes et passionnées; après avoir fait cette concession, je serai plus libre pour parler de l'ouvrage. D'abord, le titre n'est pas heureux ; il promet trop pour que le lecteur puisse être satisfait, et l'on se demande si l'auteur ne l'a pas choisi afin de se mettre un peu plus à l'aise et de se donner les coudées plus franches. S'il eût pris celui d'Histoire de la littérature, qui convenait beaucoup mieux, il eût dû, pour y répondre, traiter son sujet avec plus de soin et d'exactitude. Cette licence, dans une aussi grave matière, ne peut donc pas être une recommandation ; nous allons voir comment l'auteur en a usé. Avant d'aborder le XVIIIe siècle, il passe rapidement en revue l'époque qui se trouve renfermée entre la paix de Westphalie et celle de Nimègue, de 1648 à 1679. « C'est la plus mauvaise, dit-il, la plus honteuse, la plus malheureuse qu'aient eu à enregistrer, depuis des milliers d'années, les annales de l'Allemagne. Nous rencontrons en d'autres temps de la misère et des crimes, de la bassesse et de la folie ; mais à toute autre époque, l'Allemagne peut se vanter, en somme, de n'être pas plus mauvaise et même en plusieurs points d'être meilleure que les autres nations. Il n'en est pas de même entre les années 1648 et 1679. Presque tous les peuples voisins développent une vie animée et brillante ; la France prend un essor qui fait d'elle, dans le domaine intellectuel, la première puissance de l'Europe ; en Espagne, l'antique tradition nationale brille d'un grand éclat ; il en est de même

[1] Leipzig, chez Grunow, 1862.

en Italie... En face de tous ces peuples, l'Allemagne fait l'impression d'une nation en pleine décadence et en train de mourir lentement et ignominieusement. Elle a perdu non-seulement sa puissance, mais le sentiment de sa dignité et de son honneur. La langue elle-même révèle déjà cette profonde décadence; elle rougit d'elle-même et cherche le plus possible à s'étayer des idiomes étrangers : les savants bégayent un misérable latin, la noblesse écorche un aussi misérable français; le reste de la nation se sert de lambeaux de phrases bigarrées et cousues ensemble dans lesquels on ne peut exprimer nettement ni pensées, ni sentiments. » Je suspends cette citation, qui est suffisante pour faire voir avec quelle fermeté et quelle impartialité l'auteur juge cette triste époque. Sans être patriote allemand, on pourrait même trouver qu'il pousse un peu loin la sévérité. L'Allemagne, selon lui, a perdu non-seulement sa puissance, mais le sentiment de sa dignité et de son honneur! — Ces derniers mots n'auraient pas dû se glisser sous sa plume; ils calomnient non-seulement l'Allemagne du passé, mais aussi l'Allemagne du présent, car il en est de l'honneur comme de l'innocence: une fois perdu, il ne se retrouve plus, et je ne crois pas que la patrie de M. Schmidt en soit réduite à cette extrémité. — La suite du tableau répond à ce sombre commencement : en haut, despotisme ridicule; en bas, plate servilité; partout enfin, faiblesse, découragement et corruption. Les écrivains de cette triste époque sont bientôt passés en revue : c'est d'abord Opitz, le Malherbe de l'Allemagne, aux yeux duquel la poésie ne consiste que dans le choix et l'arrangement des mots; c'est ensuite Gryphius, qu'on a eu la naïveté de comparer à Shakspeare et qui n'est qu'un vulgaire et sombre dramaturge, sans intérêt, sans chaleur, sans vérité; c'est le joyeux épicurien Hoffmannswaldau, le grave et sévère Sohenstein; puis Ziegler de Klipphausen, le duc de Brunswick, etc., tous poëtes, moralistes, ou romanciers médiocres. Comme cette pauvre littérature s'abreuve aux sources françaises, M. Julien Schmidt jette un rapide coup d'œil sur le siècle de Louis XIV, et, rompant avec les traditions allemandes, il le juge assez favorablement : « Depuis Klopstock et Lessing, dit-il, notre nationalité s'est développée dans une profonde hostilité contre les Français, dont l'imitation paraissait devoir enlever toute originalité à notre sentiment national; le résultat en a été un grand dédain pour la littérature française. Mais comme le danger est passé et que la jeune littérature française elle-même s'est soustraite à l'influence de ses modèles classiques, il n'y a plus aucune difficulté à reviser le jugement. Il s'agit moins ici de rechercher quelle place le siècle de Louis XIV doit occuper avec ses écrivains les plus connus dans la littérature générale, que d'examiner si, dans ses rapports avec les autres peuples de l'Europe, cette époque a suivi une marche favorable ou défavorable au sentiment national. Or un examen impartial prouvera que les Français d'alors ont fait les plus grands progrès et suivaient la bonne voie. » — J'aime à rapprocher de ce passage, marqué au coin de la plus franche impartialité, une lettre de Fontenelle, citée par l'auteur de l'*Histoire de la vie intellectuelle en Allemagne*, et dictée par le même sentiment de justice et de courtoisie. Certains écrivains de nos jours, qui se vantent d'avoir plus de largeur dans les

idées que ceux du XVIIe et même du XVIIIe siècle, feront peut-être bien de la lire. « Il est impossible, écrit-il à Gottsched le 24 juillet 1728, qu'un étranger comme moi juge en détail de ce qui peut vous convenir. Je vois seulement en gros que vous avez pour votre langue un zèle auquel je ne puis qu'applaudir. Il faut avouer que nous autres Français, nous pourrions bien être trop prévenus en faveur de la nôtre, quoique la grande vogue qu'elle a dans toute l'Europe nous justifie un peu. Nous avons l'avantage qu'on nous entend partout et que nous n'entendons point les autres, car notre ignorance en ce sens-là devient une espèce de gloire. Par exemple, vous, monsieur, vous savez très-bien le français, et moi je ne sais pas un mot d'allemand. Cependant je ne crois pas que ce succès de notre langue vienne tant de quelque perfection réelle qu'elle ait par-dessus les autres, que de ce qu'on s'est fort appliqué à la cultiver, et de ce qu'on y a fait quantité d'excellents livres en tout genre, qni ont forcé les étrangers à la savoir. A ce compte, vous n'avez qu'à cultiver autant votre langue, et c'est, à ce qu'il me paraît, le dessein que votre Société[1] a conçu avec beaucoup de raison. Je ne sais si l'allemand est plus dur que le français, car je me défie toujours un peu de cette dureté ou douceur prétendue. Une chose plus considérable et que j'entends reprocher à votre langue, c'est que vos phrases sont souvent extrêmement longues, que le tour en est fort embarrassé, le sens longtemps suspendu et confus : que les ouvrages de votre Société donnent l'exemple d'un meilleur arrangement, etc. »

Après cette introduction, M. Julien Schmidt passe à la première période de l'époque qu'il a choisie et qu'il a renfermée entre les années 1680 et 1750. C'est une période de transition, plus portée à l'analyse qu'à la synthèse, à la décomposition qu'à la création. Elle réagit cependant contre l'engourdissement de l'époque précédente dans trois directions différentes : dans la religion, par le piétisme et Spener, qui suscitera plus tard Klopstock, Lavater, etc ; dans la philosophie, par le rationalisme et Leibnitz, que Wolff son disciple vulgarise ; enfin dans l'art et la science, par le réalisme et Chrestien Weise, auquel se rattachent encore le jurisconsulte Thomasius, les philologues Gessner, Ernesti, etc. Dans cette partie, M. Julien Schmidt fait preuve d'une grande lecture, mais de très-peu d'originalité. Tous ces personnages nous étaient déjà connus par d'excellentes biographies qu'il s'est contenté de résumer : ainsi pour Weise, il a copié Hermann Palm ; pour Leibnitz, Guhrauer ; pour Spener, Hossbach ; pour le théâtre, Edouard Devrient, et ainsi du reste. Il n'a pas même pris la peine de fondre ces renseignements divers en un tout harmonieux, où l'on puisse saisir avec intérêt l'esprit et l'unité de cette époque. Le sentiment de la précipitation qu'il a mise à son travail et la lecture des sévères critiques qui en ont déjà été faites ne doivent guère lui donner l'enthousiasme nécessaire pour achever convenablement la seconde période, qui va de 1750 à 1780, depuis l'apparition de la Messiade de Klopstock jusqu'à la mort de Lessing. L'auteur en annonce l'apparition pour l'été prochain ; mais il la renverrait indéfiniment, que le public n'en éprouverait peut-être aucun regret.

[1] La *Société allemande*, fondée dans un but littéraire et patriotique, par Gottsched, en 1726.

Il n'en serait certainement pas de même pour ceux qui ont lu les Mémoires de Tischbein [1], si le vieil artiste avait voulu emporter avec lui ses souvenirs dans la tombe : cet ouvrage, écrit sans prétention et par une main plus habile à manier le pinceau que la plume, renferme toutes les qualités qui manquent à celui de M. Schmidt, savoir : l'unité, l'intérêt, la personnalité. C'est moins un livre qu'un homme ouvert et franc, dans l'âme duquel le lecteur peut plonger ses regards tout à son aise. Il se recommande de lui-même par ce côté-là à tous ceux qui désirent se distraire de l'amertume de la vie par la contemplation d'une nature heureuse au milieu des embarras et des soucis de toutes sortes, ainsi qu'à ceux qui recherchent des caractères vrais et fortement trempés pour les transporter dans le roman ou sur la scène. Les Mémoires de Benvenuto Cellini ont inspiré Alexandre Dumas ; ceux de Tischbein pourraient fort bien aussi inspirer un romancier de talent, surtout s'il aimait moins les aventures imaginaires que la lutte et les émotions de la vie réelle. Le début a une tournure originale et pittoresque : « Mon père, dit-il, avait dans son pupitre une Bible dans laquelle il inscrivait le jour et l'heure où un petit garçon ou une petite fille lui naissait. On y lisait : « Le 15 février 1751, entre quatre et cinq heures du matin, il m'est né » un petit garçon que j'ai nommé Jean-Henri-Guillaume. » C'est moi. Cinq heures du matin, voilà une belle heure pour passer du sommeil du néant à la lumière de la vie ! Il y a à présent soixante ans que je suis au monde ; depuis trente ans, je me suis toujours levé avec ou avant le soleil, et j'ai rêvé la moitié de la nuit ; j'ai ainsi vécu deux fois plus que celui qui se lève tard et qui rêve lentement. Ce ne fut qu'en tombant sur le nez que j'eus le sentiment de mon existence. Comme je ne pouvais pas encore marcher, ma mère m'avait confié un jour à la garde d'un gamin. Il me plaça contre une chèvre qui mangeait des pelures de pommes devant notre porte. Aussi longtemps que l'animal se tint tranquille, je pus conserver mon équilibre ; mais tandis que je m'abandonnais à la joie que me causait ma position, mon gardien se mit à bavarder avec des camarades et me laissa seul. Lorsque la chèvre eut fini de croquer ses pelures, elle s'en alla, et moi qui ne pouvais pas encore me tenir debout seul, je tombai sur le nez. Ma mère accourut à mes cris, et se mit à gronder le petit vaurien pour m'avoir ainsi laissé tomber. Alors j'appris que je valais quelque chose, en voyant tant de personnes s'agiter autour de moi pour essuyer mon sang, pour me plaindre et pour gronder mon gardien, etc. » — Tischbein était né à Haina, et après avoir séjourné au nord de l'Allemagne, à Hambourg, à Brême, et parcouru la Hollande et la Suisse, il se rendit à Rome. Il y trouva David, qui l'accueillit assez durement. Tischbein, qui venait d'achever un tableau, dut supplier à plusieurs reprises David d'aller le voir avant qu'il y consentit. Enfin, impatienté, celui-ci se décida et fut tout étonné d'avoir sous les yeux un excellent tableau. Il complimenta l'artiste allemand et lui demanda la permission de lui envoyer ses élèves ; en même temps il l'invita à aller voir le

[1] *Ma vie*, chez Charles Schiller.

tableau qu'il venait d'achever et qui représentait les Horaces. Le jeune Allemand resta très-froid et proposa même quelques corrections. « Je n'y toucherai plus, lui dit David d'un air superbe, il restera ainsi. » Ce petit épisode est assez curieux; il en est de même d'un autre qui se passa à Naples et où les Français ne jouent pas le beau rôle. C'était en 1799, pendant le siége et la prise de la ville de Naples par le général Championnet. La maison habitée par Tischbein est tout à coup envahie par des soldats français, qui, le prenant pour un Italien, lui disent : « Vous autres Italiens, vous êtes des traîtres! vous nous faites bonne mine en face, et, dès que nous avons tourné le dos, vous nous assassinez à coups de poignard. Dix-huit officiers et quelques centaines de nos soldats ont été tués des fenêtres de votre maison; mais la grande nation ne fera pas tant de façons avec vous! » — Il échappa cependant au danger en se faisant reconnaître comme Allemand par un Alsacien de la troupe. Mais je suppose que la gravité du moment aura un peu troublé ses idées et qu'il aura pris un juron pour cette expression ampoulée de la *grande nation* dont pourrait se servir un coiffeur ou un cuisinier français, mais que le soldat ne prononcera pas au milieu d'un assaut. Ses souvenirs sont plus fidèles et plus intéressants lorsque les Français ne s'y mêlent pas. Ainsi le récit de la pêche faite sur le Tibre forme un charmant tableau : « Je m'étais rendu, en société de quelques Romains, à Fiumicino, où le Tibre se jette dans la mer, pour manger sur la plage des poissons fraîchement pêchés, que les Romains d'aujourd'hui, ainsi que ceux d'autrefois, considèrent toujours comme un des mets les plus exquis. La société se composait de joyeux et vigoureux compagnons, parmi lesquels il s'en trouvait plusieurs qui étaient toujours prêts à dégainer, et qui n'auraient jamais laissé impunie une prétendue offense. En route, nous fûmes de très-bonne humeur, et nous bûmes avec tant d'ardeur que notre cerveau commença à s'échauffer et notre langue à s'épaissir. Arrivés à destination, nous entrâmes aussitôt en marché avec les pêcheurs qui se trouvaient sur le rivage, et, suivant l'habitude du pays, nous achetâmes au petit bonheur la première pêche qui allait se faire. Pendant qu'on jetait les filets, nous fîmes du feu avec du bois rejeté sur le rivage par la mer, et nous plaçâmes dessus des chaudrons et des poêles. La pêche fut si heureuse qu'elle nous procura plus de poisson qu'il ne nous en fallait. Nous commençâmes alors à faire bombance; les Italiens savent généralement faire la cuisine, et ils s'y entendent au moins aussi bien que nos femmes en Allemagne. Chacun de nous était occupé; on exhiba ensuite les petits pâtés et les viandes froides qu'on avait apportés, et l'on mangea et l'on but crânement. Lorsque le festin se fut achevé dans la joie et dans le plaisir, la société voulut échanger la rive sauvage sur laquelle nous nous trouvions contre celle d'en face, où gisaient de grandes ruines et qui était beaucoup plus intéressante. Nous remontâmes alors le fleuve à la recherche d'une nacelle, et rencontrâmes enfin quelqu'un : c'était un homme qui était assis sur le bord du fleuve et taillait un morceau de bois avec son couteau. Nous lui demandâmes s'il n'y avait pas une barque dans le voisinage. Il nous répondit que oui, mais il resta courbé sur son travail et il conti-

nua de chapuser. Nous lui demandâmes ensuite s'il ne voulait pas faire venir la nacelle en échange d'une récompense. « Oh oui, dit-il, je le veux bien ! » Mais il continua son travail. — « Eh bien, faites vite, lui dit-on, car nous avons hâte. — Tout de suite, répondit-il en enlevant la dernière esquille de bois et en se levant lentement. — Allons, vite! vite! » s'écrièrent la plupart d'un ton pressé. Étonné, il leva les yeux et nous regarda. Alors l'un de nous, qui était un fier rodomont, s'élança hors du groupe, courut à lui et lui dit d'un air menaçant : « Dépêche-toi, ou je vais te coller des jambes, gros lourdaud! » Alors l'étranger se lève en se redressant, et semble devenir toujours plus grand ; la colère lui monte à la tête, son haleine s'échappe avec bruit de ses narines, ses yeux roulent enflammés dans leurs orbites, ses sourcils se froncent comme un ciel d'orage renfermant la dévastation et la mort. Ainsi saisi de colère, il était là, sans mouvement et sans voix, le couteau à la main et le morceau de bois à ses pieds. Son regard était si effrayant, que toute la société recula de quelques pas. Alors il reprit d'une voix de tonnerre : « Qu'elles soient maudites, vos âmes, que je vais à l'instant expulser de vos corps et envoyer dans un lieu où j'en ai déjà envoyé tant d'autres... et c'étaient d'autres hommes que vous, pauvres vers de terre! Savez-vous que moi, je suis un Romain? *Io suo uomo e Romano!* Ah! je ne me laisserai pas parler ainsi ! Pourquoi suis-je ici, dans ce désert? Est-ce là la manière d'adresser la parole à un homme qui consent volontiers à vous rendre service? » — Les plus sages d'entre nous cherchèrent à l'apaiser et lui dirent qu'on n'avait pas voulu l'offenser, mais seulement plaisanter. — « Ce qui est plaisant pour vous est sérieux pour moi, reprit-il ; misérables insolents que vous êtes, vous venez me troubler dans mon triste bannissement ; mais sachez que j'ai perdu mon bonheur parce que j'ai voulu séparer la vérité du mensonge, le juste de l'injuste, le plaisant du sévère ! Je suis, je fais et je sens encore dans le malheur ce que j'ai été, ce que j'ai fait et senti dans le bonheur ; mais rien ne m'est plus insupportable que l'insolence et l'impudence ! Allons étourdis que vous êtes, éloignez-vous de mes yeux ! »

Après une excursion semblable et faite vers le même temps, Gœthe se contentait de tracer ces quelques mots dans son journal : « Dernièrement, nous allâmes sur le bord de la mer, et nous fîmes faire une pêche ; nous vîmes alors apparaître les formes les plus étranges et les plus monstrueuses parmi les poissons et les écrevisses ; il s'y trouvait aussi le poisson qui donne une secousse électrique à celui qui le touche. » Cette pêche était peut-être celle à laquelle Tischbein assistait aussi ; mais Gœthe, plongé dans ses recherches scientifiques, aura laissé le pittoresque à la plume du peintre, et n'aura choisi pour la sienne que ce qui rentrait dans son cercle d'idées favorites. Ce n'était certes pas le talent de la narration qui lui manquait : Auerbach vient de prouver à ceux qui auraient pu en douter encore qu'il en était doué au plus haut degré [1]. Il analyse, non pas au point de vue de l'intrigue, mais à celui de l'art, sa charmante idylle de *Hermann*

[1] *De Gœthe et de son talent comme romancier.* Discours prononcé au profit du monument de Gœthe dans l'Académie de musique de Berlin. Stuttgard, chez Cotta, 1861.

et Dorothée, et ses trois grands romans : *Werther*, *Wilhelm Meister* et les *Affinités électives*. Il fait ressortir avec amour l'habile procédé littéraire dont ces chefs-d'œuvre sont le développement, et, dans sa manière d'envisager le talent de son maître, il découvre aux esprits clairvoyants le secret du sien. Cependant il est encore plus intéressant dans le récit des histoires qu'il conte si bien que dans l'analyse des romans d'autrui : je n'en veux pour preuve que la première nouvelle de son Almanach pour 1862 [1], la *Femme du juré*, où il donne d'excellents conseils sous une forme simple, attachante et vraie. La seconde, le *Ricochet*, est moins bien réussie ; toutefois elle est encore meilleure que celle qu'un anonyme a publiée dans le même recueil sous le titre prétentieux du *Dernier des doguins de cour*; puisse-t-elle être la dernière de l'auteur ! Les autres articles de l'Almanach en question répondent mieux à notre but; je citerai, entre autres, celui de M. Charles André sur *la Flotte et le Drapeau*, où il prouve par des chiffres irrécusables que l'Allemagne a non-seulement le droit, mais aussi le devoir de posséder une marine de guerre. M. André a été plus heureux cette année dans le choix de son sujet que l'année passée, où, sous le titre de *l'Alsace et les frontières naturelles*, il menaçait la France de lui enlever l'Alsace. C'est à cette menace sans doute qu'il faut attribuer l'interdiction dont l'Almanach d'Auerbach a été frappé à la frontière de France; j'aime à croire, dans l'intérêt du lecteur, qu'elle sera levée pour le numéro de cette année. Une telle mesure n'a jamais frappé et ne frappera jamais certainement l'*Essai esthétique* de Guillaume de Humboldt sur *Hermann et Dorothée* de Gœthe, dont il vient de paraître une troisième édition [2], précédée d'une préface par M. Hettner. Malgré le nom de l'auteur et le titre du sujet, tous deux aimés du public, l'ouvrage n'obtint à son apparition qu'un faible succès. M. Hettner nous en donne la raison dans l'analyse suivante qu'il en a faite : « La forme n'est pas heureuse. Humboldt s'était imposé une double tâche : en premier lieu, son livre devait être une appréciation de *Hermann et Dorothée*, et, autant que les limites d'un tel sujet le permettaient, l'appréciation de la nature et du caractère poétique de Gœthe; en second lieu, pour prouver que l'ouvrage en question était de la nature la plus élevée, il devait déduire le particulier du général, et prendre les proportions d'un enseignement philosophique sur l'art et la poésie, ou, pour s'en tenir à l'expression même de Humboldt, devenir une esthétique élémentaire. Humboldt a mené de front cette double tâche avec la plus grande habileté. Le *Laocoon* de Lessing, qui, partant aussi d'un point de départ particulier, s'élève à l'exposition d'une loi générale de l'art, a évidemment servi de modèle et a été souvent imité avec la plus grande finesse. Le développement logique du sujet est suivi et marqué avec clarté et précision. La première partie (depuis le chapitre I jusqu'au chapitre L) représente *Hermann et Dorothée* comme une véritable poésie; de là l'explication de l'essence de l'art en général et de la poésie en particulier, la distinction du style élevé et pur du style maniéré et affecté, et l'examen de la poésie naïve et sentimentale ainsi que de la poésie antique et moderne. La seconde partie (depuis le chapitre II jusqu'au

[1] *Almanach populaire*, de Berthold Auerbach, 1862. Leipzig, chez Keil.
[2] *Brunswick*, chez Vieweg et fils, 1861.

chapitre CIV) représente *Hermann et Dorothée* comme une véritable épopée; de là, la définition de la poésie épique et de son contraire la poésie dramatique et la poésie lyrique, la distinction de l'épopée et de l'idylle, ainsi que la recherche et l'établissement des lois et des sujets de la poésie épique. D'abord, les principes généraux, ensuite leur application aux cas particuliers. L'examen, pour emprunter une comparaison au livre même, ressemble à un esquif qui se meut sur une surface doucement agitée; il a l'air d'obéir au caprice et au hasard du moment, et cependant il se dirige sûrement vers un but déterminé. Mais, malgré tout, il est regrettable et malheureux que Humboldt ait voulu couler dans une forme commune et confier à un seul et même livre des questions aussi éloignées les unes des autres, pour le simple motif qu'il les a soulevées et résolues dans le même temps. La pensée fondamentale du *Laocoon* de Lessing, savoir : la recherche de la différence invariable de style entre la poésie et les arts plastiques, se trouve dans le rapport le plus étroit et le plus évident avec l'occasion externe de l'ouvrage, savoir : la comparaison du groupe de *Laocoon* avec la représentation poétique du même sujet. Mais celui qui expose laborieusement toute la théorie de l'art pour fixer la place qui convient à une poésie particulière, quelque remarquable qu'elle soit, détache l'attention du particulier aussi bien que du général. Il doit même, à cause de la solidité de son exposition, devenir quelquefois long et ennuyeux. Cette forme de composition est ici d'autant plus désastreuse, que le style de Guillaume de Humboldt est, de plus, sec, sans images et sans chaleur.

C'est pourquoi, dès le début, l'effet de son livre fut à peu près nul : il était bien inférieur à la critique d'Auguste-Guillaume Schlegel pour l'examen de *Hermann et Dorothée*, aux leçons de Schelling sur la philosophie de l'art. Si l'éditeur est satisfait de la recommandation un peu réservée de M. Hettner, le lecteur n'a pas lieu d'en être très-mécontent; il sait au moins à quoi s'en tenir sur l'ouvrage en question, qu'il n'ouvrira ni pour se distraire ni pour s'édifier sur l'idylle de Gœthe, mais pour étudier les principes généraux de la philosophie de l'art. M. Wolfsohn a mis un peu plus de chaleur dans la rédaction du prospectus qu'il vient de lancer pour annoncer la prochaine publication, à Leipzig, du nouveau journal dont il sera le directeur et qui, sous le nom de « Revue russe, » représentera les intérêts littéraires de la Russie. « Le développement intérieur de la Russie, dit-il, qui, sous Alexandre II et surtout depuis la fin de la dernière guerre, a pris un essor extraordinaire, entre, avec l'émancipation des paysans, dans une nouvelle et importante phase. Ce n'est que depuis l'affranchissement de ces millions d'hommes qui forment l'essence du peuple russe, et dont le long asservissement n'a pu altérer la vitalité, qu'il peut être question du développement fécond et plein d'avenir de la nation. Le manifeste impérial proclamant l'abolition du servage est la véritable base de la civilisation nationale en Russie; cette civilisation ne sera pas cultivée en serre chaude, comme une sorte de luxe réservé exclusivement à certaines classes privilégiées; mais, pénétrant l'esprit populaire, elle rendra toutes les classes de la société capables de prendre part à la grande tâche matérielle et morale de l'État. Malgré le grand nombre d'obstacles et de malentendus qui subsistent encore, il est évident que les efforts du gouvernement aussi bien que des patriotes intelligents sont dirigés vers ce but.

C'est ce qui rend d'autant plus intéressant pour le reste de l'Europe de pouvoir suivre le mouvement de la vie intellectuelle, ainsi que le progrès du développement national en Russie, et d'avoir un aperçu continu des événements les plus importants auxquels ils donneront lieu. Ce doit être un intérêt d'une nature non-seulement politique, mais aussi morale; c'est l'intérêt de l'humanité. » — La Revue russe s'abstiendra de toucher aux questions politiques et se renfermera dans un domaine exclusivement littéraire. Les sujets qui seront traités dans les premières livraisons ne manquent pas d'intérêt ; j'y vois la question des femmes, celle de l'éducation, celle des journaux russes, etc., toutes questions très-peu connues dans le reste de l'Europe, et certainement très-dignes de l'être. Le talent ne manque pas à M. Wolfsohn, que les lecteurs de la Revue connaissent déjà par la traduction de de son drame : *Rien qu'une âme*[1] ! S'il est assez heureux pour se procurer de bons collaborateurs, on peut être assuré du succès de son entreprise.

Dresde, janvier. A. MAILLARD.

Les *Entretiens et Lectures* ont recommencé le cours de leurs succès [2]. On se souvient que, l'année dernière, un certain nombre d'anciens professeurs et d'hommes de lettres avaient tenté de naturaliser chez nous la coutume anglaise des *lectures;* ils s'étaient fait une sorte de chaire libre où ils traitaient des sujets de science, d'histoire et de littérature. Les encouragements n'ont pas manqué à leur entreprise ; un public nombreux et choisi n'a pas cessé de se rendre et d'applaudir aux séances où MM. Deschanel, Pelletan, Laurent Pichat, Elysée Reclus, Babinet, Barral, etc., se sont fait entendre, et où l'esprit, l'érudition, l'éloquence élevée ou familière, ont toujours captivé son attention et souvent provoqué son enthousiasme.

Cette année, les mêmes orateurs, confiants dans leurs succès passés et accompagnés de nouvelles recrues, font derechef appel au public ; les salons de la rue de la Paix se sont illuminés de nouveau, et, dès la première soirée, on a pu voir que les auditeurs ne faisaient pas faute aux professeurs. M. Deschanel a ouvert la nouvelle série de ces séances de l'instruction familière. En parlant du théâtre au moyen âge il a fait applaudir en lui cet art charmant de la parole aisée et brillante qu'il possède à un haut degré. M. Pelletan a traité du siècle de Léon X devant un auditoire nombreux et sympathique où plus d'un nom illustre se cachait dans la foule. D'autres noms sont promis. Celui de M. Legouvé n'est pas encore sur l'affiche, mais on assure qu'il y paraîtra. M. Laurent Pichat retrouvera, en parlant de littérature, les applaudissements qui ne lui ont jamais manqué. Les anciens auditeurs de M. Barral lui sont déjà revenus et il lui en viendra de nouveaux. On peut compter que ni l'intérêt ni la variété ne manqueront à ces séances, destinées à remplir une lacune dans l'enseignement public. Nous saluons avec une sympathie véritable cette tentative heureuse d'acclimater chez nous l'enseignement libre, qui doit, comme la presse libre, prendre rang parmi les institutions de la démocratie. L. DE RONCHAUD.

[1] *Revue germanique*, t. II, p. 121.
[2] Rue de la Paix, 7, les lundis, mercredis, vendredis et samedis.

CHRONIQUE POLITIQUE

Par le discours de la Couronne et par les documents qui viennent d'être communiqués aux Chambres, l'opinion se trouve saisie de l'ensemble de notre situation intérieure et extérieure. Dans la politique étrangère, deux questions, celle de Rome et celle des États-Unis, se placent au premier rang; à l'intérieur, tout est dominé par les finances.

Le paragraphe qui, dans le discours impérial, est relatif à l'Italie, a été tout d'abord interprété dans un sens favorable à l'unité italienne. La mention explicite de la reconnaissance du royaume d'Italie et les vœux sympathiques et désintéressés auxquels la France borne désormais son influence en Italie ont paru du meilleur augure aux amis de cette noble cause. Nous sommes heureux de pouvoir dire que ces premières impressions ont été amplement confirmées par la publication de la correspondance. Peu après avoir refusé de transmettre à Rome les ouvertures de M. Ricasoli, le gouvernement français a pris lui-même l'initiative de négociations nouvelles, et il l'a fait, nous devons le noter tout d'abord, dans les termes les plus propres à toucher le saint-siége, exprimant tous ses regrets des événements accomplis en Italie depuis Villafranca, mais se demandant en même temps et demandant au gouvernement pontifical « si la marche naturelle des » choses humaines ne les amenait pas tôt ou tard à passer de l'ordre des » sentiments dans l'ordre de la raison, sous lequel aspect la politique se » trouvait à la fin forcée de les envisager ; » offrant d'ailleurs un concours entièrement libre d'engagements, déclarant ne vouloir seconder qu'une transaction renfermant pour le pape toutes les garanties désirables de sécurité et d'indépendance, et promettant de faire les efforts les plus énergiques pour faire prévaloir à Turin une telle transaction, dont les bases auraient été préalablement concertées entre Paris et Rome.

Certes, on ne pouvait mieux parler, et quelque obstination que la cour de Rome ait montrée jusqu'à présent, on sera étonné d'apprendre que ces cordiales ouvertures n'ont trouvé aucun accueil à Rome. Toute transaction est impossible; le pape a prêté serment de ne rien céder du territoire de l'Église; il ne fera aucune concession de cette nature; un conclave n'aurait pas le droit d'en faire; un nouveau pontife n'en pourrait pas faire; ses successeurs de siècle en siècle n'auraient pas le droit d'en faire. Voilà ce que le cardinal Antonelli a répondu à M. de Lavalette, et ce que Pie IX a confirmé par un billet autographe.

Il nous semble que la conduite du gouvernement français est toute tracée : il ne peut plus songer à faire de nouvelles ouvertures; la réponse du cardinal

Antonelli est définitive, et c'est comme telle que M. de Lavalette l'a transmise à Paris. Il ne peut non plus songer à protéger plus longtemps un gouvernement qui, au point de vue politique, est en pleine hérésie contre la marche naturelle des affaires humaines. Si le Sénat et le Corps législatif se pénètrent bien de cette situation, plus claire que le jour, leur réponse au paragraphe du discours impérial concernant les affaires de Rome ne saurait être douteuse. Ils inviteront le gouvernement à rappeler les troupes, et à laisser le saint-siége défendre avec ses propres forces ce territoire qu'il a juré de conserver de siècle en siècle. Une telle réponse ne saurait être une surprise pour le gouvernement français : il a dû prévoir l'effet considérable que produirait la publicité donnée à ces dernières négociations.

Dans les affaires d'Amérique, le gouvernement a déclaré vouloir observer la neutralité, « tant que les droits des neutres seront respectés. » Le gouvernement anglais se prononcera sans doute dans le même sens. Nous sommes d'autant plus porté à le croire, qu'en Angleterre, où les classes ouvrières sont pourtant si fortement atteintes par la crise américaine, ce sont précisément ces classes qui, à leur grand honneur, manifestent les plus vives sympathies pour le Nord, par haine de l'esclavage et par respect pour la dignité humaine. La paix ne sera donc point troublée entre l'Europe et l'Amérique, car nous avons, d'un autre côté, la ferme assurance que le gouvernement américain ne songe en aucune manière à violer les droits des neutres. Depuis l'affaire du *Trent*, d'où il est si habilement sorti, les amis du Sud ont voulu chercher des prétextes à de nouvelles difficultés dans l'empierrement du port de Charlestown. Mais les explications les plus satisfaisantes viennent d'être échangées à ce sujet entre M. Seward et lord Lyons, et cette nouvelle tentative a été déjouée comme la première. De plus, le gouvernement américain s'est déclaré prêt à procéder, quand on voudra, de concert avec les autres puissances maritimes, à une révision libérale des prescriptions et des usages qui constituent les droits des neutres.

Une intervention européenne s'effectue en ce moment dans l'État le plus voisin des États-Unis, au Mexique. La France, l'Angleterre et l'Espagne se sont entendues pour obtenir réparation des dommages qu'ont eu à supporter leurs nationaux, au milieu de l'anarchie où ce pays est tombé. C'est là le but immédiat de l'expédition; mais, dit l'exposé officiel communiqué aux Chambres, « nous n'aurions assurément que de la satisfaction à exprimer, si l'intervention à laquelle les trois puissances se sont vues contraintes devait produire pour le Mexique lui-même une crise salutaire, et de nature à favoriser la réorganisation de ce magnifique pays, dans des conditions de force, de prospérité et d'indépendance qui lui font si complétement défaut. » Il est permis de voir dans cette phrase la confirmation des bruits qui ont couru sur l'éventualité d'un changement de gouvernement, et de l'avénement d'une dynastie européenne au Mexique. On a parlé de l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche; mais la situation de la maison de Habsbourg ne paraît pas assez brillante pour qu'elle se prive volontiers de son

prince le plus populaire. La candidature de l'infant don Sébastien et celle du comte de Flandre, second fils du roi des Belges, nous paraissent plus sérieuses. On ne saurait dire, du reste, quelle consistance ont pris ces projets; ils auraient probablement pour conséquence une occupation européenne assez prolongée du Mexique, et ne sauraient, à cause de cela, être vus de bon œil par les États-Unis, auxquels leurs embarras actuels n'ont point fait perdre de vue la doctrine de Monroë. Aussi ne sommes-nous pas étonné d'apprendre que le cabinet de Washington cherche à faciliter au gouvernement mexicain les moyens de donner promptement satisfaction aux réclamations européennes, afin de laisser la question ouverte le moins longtemps possible.

Si les deux rapports de M. Fould, celui qui a déterminé sa rentrée au ministère des finances et celui par lequel il vient de révéler ses projets de réforme, n'avaient pas déjà concentré l'attention du public sur la question financière, la place qu'elle occupe dans le discours impérial eût suffi pour en faire mesurer l'importance. Elle en remplit une bonne moitié. Les projets de M. Fould y sont signalés comme un remède radical, comme un moyen de forcer le gouvernement à l'économie. Ces projets ont du reste généralement été bien accueillis, en ce sens que la critique en a épargné l'ensemble et ne s'est portée que sur les détails. La division des charges publiques en budget ordinaire et en budget extraordinaire, en dépenses obligatoires et en dépenses non obligatoires, est rationnelle et peut être féconde. Elle rend plus efficace le contrôle du Corps législatif, qui ne devra jamais éprouver de scrupule à rejeter les charges inscrites au budget extraordinaire, dès qu'elles lui paraîtront excéder les forces du pays. Les ressources nouvelles créées par M. Fould sont plus discutables que son plan général. Une grande mesure de désarmement eût été préférable, et eût procuré de bien autres facilités au nouveau ministre des finances; mais le programme des amis de la paix ne paraît pas encore près de se réaliser. De toutes les propositions de M. Fould, celle qui nous semble le plus prêter le flanc à la critique, c'est le dégrèvement absolu de treize cent mille petits contribuables et patentés. Il est bon assurément que les classes nécessiteuses ressentent aussi peu que possible le poids de l'impôt, mais il ne nous paraît ni bon ni logique qu'elles l'ignorent absolument. La démocratie est essentiellement ennemie du privilége, et l'exemption absolue des petits contribuables ne nous paraît pas avoir plus de fondement que l'ancienne exemption de la noblesse et du clergé. Dans un État démocratique, ce qui importe le plus, c'est de n'habituer personne à croire qu'il puisse exister des droits indépendants des charges et des devoirs du citoyen.

A. Nefftzer.

Charles Dollfus,
Directeur, Gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LES FOUILLES DE L'ASSYRIE

ET LEURS RÉSULTATS POUR L'HISTOIRE

DEUXIÈME ARTICLE [1]

Au point où nous a maintenant amenés notre exposition, la science européenne, après cinquante ans d'études persévérantes, s'est rendue maîtresse de deux écritures sur les trois que contiennent les inscriptions de la Perse ancienne et de la Médie. Elle a lu et traduit l'écriture persépolitaine, dont la langue est un rameau congénère du zend ou idiome bactrien; elle a lu l'écriture médique, ou de la seconde espèce, mais avec une certitude moins entière et sans pouvoir encore en reconstituer la langue, dans laquelle on croit entrevoir un dialecte analogue aux idiomes altaïques, c'est-à-dire au turk primitif, au finnois, ou à quelque autre langue de cette classe. Reste la troisième écriture, l'écriture assyrienne, qui va être à son tour attaquée simultanément par plusieurs des savants voués à ces recherches difficiles, et pour laquelle la découverte des restes de Ninive va livrer aux philologues une masse inattendue de nouveaux matériaux.

V

Une vague tradition, perpétuée depuis l'antiquité, avait toujours rappelé l'existence de la ville de Ninus sur la rive orientale du

[1] Voir la livraison du 1er janvier 1862.

Tigre, vis-à-vis de Mossoul. Nous avons vu qu'une bourgade du nom de Ninos, que citent les auteurs du temps des Romains, s'y était formée, et qu'aujourd'hui encore on y trouve un village de Ninouïa. Le tombeau de Jonas, édifice musulman qui se dresse sur une hauteur et qui se rattache à la mention biblique de la visite du prophète, est encore une forme de la même tradition. Rien cependant ne rappelle, dans l'aspect de ces lieux, la présence d'une grande capitale : pas de ruines, aucun vestige ; rien qu'une plaine nue ondulée de monticules arides. Telle est l'impression que tous les voyageurs en avaient rapportée. Nul d'entre eux n'avait été en position de fouiller ces monticules et d'interroger le sol.

Le premier qui ait examiné avec une attention sérieuse le site présumé de la vieille métropole est M. James Rich, résident britannique à Bagdad. C'était un homme instruit, d'un caractère entreprenant, plein de zèle, d'ailleurs, et comprenant bien l'intérêt que devait avoir l'étude scientifique de ces contrées auxquelles s'attachent de si vieux souvenirs. On lui doit de curieuses observations et de bons documents sur la Babylonie, sur Persépolis et sur le territoire assyrien. Dans une excursion qu'il fit aux montagnes du Kourdistan en 1820, il s'arrêta à Mossoul et en explora les environs. On lui rapporta que, peu de temps auparavant, une tablette sculptée représentant des hommes et des animaux avait été trouvée en creusant un des monticules, et que l'ouléma l'avait fait mettre en pièces comme représentant les idoles des infidèles. A Nabi-Younas et dans quelques autres localités de la plaine, il put acheter des Arabes quelques pierres et des briques portant des inscriptions en caractères cunéiformes. Ces objets, envoyés à Londres, y furent le premier noyau de la collection assyrienne du Musée britannique, à laquelle les fouilles de M. Layard ont donné, trente ans plus tard, de si riches proportions.

Ces premières découvertes, même avant qu'elles eussent reçu une publicité complète par l'impression des journaux posthumes de M. Rich en 1836, avaient, comme on peut le croire, vivement intéressé les savants ; des membres de notre Académie des inscriptions les signalèrent à l'attention de M. Emile Botta, le fils de l'historien, que le gouvernement français, en 1842, venait de nommer au consulat de Mossoul. M. Botta, à peine installé dans ses fonctions, s'occupa des recherches qui lui étaient recommandées. Il s'agissait d'ouvrir quelques-uns des monticules épars dans la plaine. Une de ces éminences artificielles s'élève vis-à-vis même de la ville, à un quart d'heure du fleuve, près du village de Koïoundjik ; c'est à celle-

là que s'attaqua d'abord M. Botta. Les premières tentatives n'eurent pas de grands résultats; mais pendant que les ouvriers étaient à l'œuvre survint un paysan des environs. — « Ce sont ces choses-là que vous cherchez, leur dit-il en voyant quelques fragments que l'on avait déterrés; si l'on veut venir à mon village, j'en montrerai bien d'autres, que l'on a trouvés en creusant les fondations de nos maisons. » Quoique n'ayant pas une bien grande confiance dans ces promesses, trop communes en Orient, M. Botta envoya deux ou trois de ses hommes à l'endroit désigné. C'était un village appelé Khorsabad, nom devenu depuis si fameux, à quatre heures de Mossoul, dans la direction du nord-est. Il y avait là en effet, répandues sur le sol, beaucoup de briques couvertes d'empreintes cunéiformes. M. Botta s'y transporta immédiatement. Un grand monticule, en partie couvert par les maisons du village, révélait un ancien site. Une coupure fut pratiquée sur le talus du tumulus, et après quelques heures de travail, la pioche des ouvriers mit à découvert l'angle d'un mur, — puis un second mur, — puis un troisième, — puis une salle entière, et une autre, et une autre encore; les parois partout couvertes de sculptures et d'inscriptions, des scènes de chasse, des scènes guerrières, des scènes religieuses, puis des figures colossales aux formes symboliques, — un vaste palais avec toutes ses magnificences, une véritable habitation royale. Des poutres carbonisées, des pans de muraille noircis ou calcinés, attestaient que les flammes avaient accompli l'œuvre de destruction. Les fureurs de la guerre qui renversa la dernière dynastie assyrienne, et la main dévastatrice d'un ennemi victorieux, ont laissé partout leur trace. On peut juger des émotions de l'heureux explorateur devant ce monde nouveau qui se dépouillait, heure par heure, de son linceul séculaire. M. Botta rendit compte en toute hâte à son gouvernement de sa magnifique trouvaille [1]. M. Guizot et M. Villemain, qui tenaient alors le sceptre ministériel, apprécièrent toute l'importance et tout l'avenir d'une pareille découverte. Deux choses furent mises aussitôt à la disposition du consul français : de l'argent pour suivre aisément les fouilles, et un artiste habile, M. Eugène Flandin, qui avait déjà fait ses preuves dans un voyage en Perse, pour fixer par le crayon tout ce qui ne pourrait être déplacé et transporté. Les travaux, à l'arrivée de ce double auxiliaire, furent poussés avec une ardeur nouvelle. Une nombreuse

[1] Voy. les *Lettres et Rapports sur les découvertes de M. Emile Botta,* imprimés dans le *Journal asiatique,* années 1843, 1844 et 1845.

série de magnifiques dessins reproduisit dans leur ensemble et dans leurs détails toutes les richesses de l'art assyrien, en même temps que M. Botta copiait avec l'exactitude la plus scrupuleuse l'immense suite d'inscriptions tracées à côté des sculptures et sur les colosses symboliques. Tout ce qui pouvait se détacher sans être détruit ou endommagé fut transporté jusqu'au Tigre et embarqué sur des radeaux; et quoiqu'un déplorable accident ait englouti dans le fleuve une partie de ces richesses, ce qui nous en est arrivé a suffi pour remplir toute une salle basse du Louvre, où nous pouvons prendre une idée exacte de cet art assyrien déjà si remarquable à une époque où l'art grec était encore à naître. Les dessins de M. Flandin ont d'ailleurs conservé la fidèle image de ce qui n'a pu venir se ranger dans notre Musée; et ces dessins, gravés avec luxe, ont formé un ouvrage splendide sous le titre de *Monument de Ninive*[1]. Ces magnifiques volumes ont par malheur deux bien grands défauts, — deux défauts communs à presque toutes les relations publiées « sous les auspices » du gouvernement, — leur format et leur prix. Depuis l'ouvrage de la commission d'Égypte, dont les monstrueuses proportions semblent vouloir lutter avec celles des monuments qu'on y devait figurer, il est passé en règle que toute relation officielle publiée dans des conditions analogues devait se déployer aussi largement que possible. C'eût été une sorte de honte et comme une marque d'infériorité pour une publication de descendre à des proportions moindres que les publications précédentes. Nous n'avons pas à signaler les causes — il y en a de plus d'une sorte — qui se sont réunies pour maintenir et propager un semblable état de choses, mais nous ne saurions trop en déplorer l'inévitable résultat. De quelle utilité réelle peuvent être des ouvrages — des ouvrages scientifiques, remarquez-le bien, — dont le prix est coté, grâce à l'industrialisme qui les exploite, à 2, 3, 4,000 francs et plus? Le plus grand nombre des bibliothèques publiques sont elles-mêmes trop pauvres pour se permettre un tel luxe; que sera-ce des savants auxquels les livres publiés dans ces conditions extravagantes seraient le plus directement utiles? Les auteurs jaloux de leur gloire devraient être les premiers à protester contre un tel système; car en interdisant à leur ouvrage toute publicité réelle, il les prive de la juste popularité à laquelle auraient droit des travaux et des découvertes

[1] *Monument de Ninive, découvert et décrit par M.* P. E. Botta, *et dessiné par M.* E. Flandin. *Ouvrage publié par ordre du gouvernement.* Paris, 1847, et a. s., 5 vol. in-fol. max^{mo}.

qui les honorent et qui honorent le pays. Ainsi en est-il du *Monument* de MM. Flandin et Botta. Qui le connaît? qui en a vu les planches somptueuses? Dix personnes, peut-être, à Paris. Une voix qui a plus d'autorité que la nôtre, la voix calme et grave du savant secrétaire de la Société asiatique, s'est élevée souvent contre une habitude aussi contraire au bon sens qu'aux intérêts de la science. L'abus n'en a pas moins continué sa marche, le front haut et l'œil insolent; et pourtant il ne faut pas se lasser non plus de protester, certain que tôt ou tard la raison reprendra son droit.

S'il ne fallait d'ailleurs qu'un exemple, l'Angleterre, ce pays des choses pratiques, nous en fournirait un décisif. M. Layard, après M. Botta, a exploré aussi et fouillé les sites assyriens. Il y a fait des découvertes qui ont prodigieusement enrichi le Musée britannique, des découvertes non moins importantes et plus nombreuses encore que celles de M. Botta. M. Layard et son éditeur ont-ils cru devoir pour cela édifier une publication où tout serait gigantesque, les proportions et le prix? Nullement. Et pourtant les choses nationales trouvent dans l'opulente aristocratie de nos voisins une clientèle assurée, que la France n'a plus et ne saurait avoir. Trois beaux volumes d'un format et d'un prix ordinaires, bien qu'ornés de planches nombreuses, ont trouvé place dans toutes les bibliothèques; et pour les développements artistiques et archéologiques, il a suffi d'un atlas petit in-folio, dont l'exécution est très-belle, où rien d'essentiel n'a été omis, et qui néanmoins ne dépasse pas les moyens d'acquisition de quiconque prend intérêt à l'étude des monuments[1]. De toutes nos imitations de l'Angleterre, celle-ci serait assurément une des mieux entendues et des plus utiles.

La santé affaiblie de M. Botta l'avait contraint de demander son rappel en France; on lui désigna pour successeur M. Place. Celui-ci reçut à son départ, en 1851, les instructions de l'Académie pour la continuation des fouilles de Khorsabad. Des excavations nouvelles dans le vaste tumulus sous lequel est enfoui le palais déblayé par M. Botta dégagèrent de nouvelles dépendances de l'habitation royale. Des parties de constructions, importantes pour l'étude de l'architecture assyrienne, furent mises à jour; une foule d'objets intéressants furent retirés du milieu des ruines. Ce sont des fragments de sculpture, des bijoux à l'usage des femmes, des ustensiles de la vie com-

[1] A. H. Layard, *Nineveh and its remains*. Lond., 1849, 2 vol. in-8°. — *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon; being the result of a second expedition*. *Ibid.*, 1853, in-8°. — *The Monuments of Nineveh*. *Ibid.*, 1849-1853, 2 parties in-fol.

mune, des vases de dimensions et de formes diverses, de verre, d'argile, de métal, qui sont venus enrichir les vitrines de notre musée. On a trouvé un vaste cellier rempli de larges jarres de terre, entières ou brisées, dans lesquelles le vin était desséché. Le champ, loin de s'épuiser, semble s'étendre à l'infini devant les explorateurs. Le palais de Khorsabad n'était que la partie principale d'une ville dont on a reconnu partiellement l'enceinte et dont M. Place a retrouvé une porte. Les inscriptions rapportées par M. Botta ont appris que cette ville antique avait été bâtie par Sargoûn, dont elle avait pris le nom. Le roi d'Assyrie Sargoûn, chef de la dernière dynastie ninivite, était déjà connu par la mention des livres saints; il régnait environ sept cents ans avant l'ère chrétienne. Les investigations de M. Place se sont étendues, mais rapidement, à plusieurs autres points des environs; car toute cette grande plaine, qui se prolonge à l'orient du Tigre jusqu'au pied des montagnes, sur une largeur de plusieurs heures de marche, est semée de ruines assyriennes ensevelies, comme Ninive et la ville de Sargoûn, sous la terre que les siècles y ont amoncelée. Cet enfouissement des anciens sites est un caractère qui leur est commun à tous; pas un seul n'est resté à découvert. M. Layard avait déjà fait la même remarque. « Le voyageur, dit-il, qui traverserait l'Euphrate avec la pensée de retrouver en Mésopotamie et en Chaldée des ruines semblables à celles qu'il a laissées derrière lui en Asie Mineure et en Syrie, serait dans une grande erreur. La colonne aux proportions gracieuses, s'élevant au-dessus de l'épais feuillage du myrte, du chêne ou de l'olivier, les gradins de l'amphithéâtre, couvrant un plan doucement incliné et dominant la nappe azurée d'un golfe uni comme un lac, la corniche aux riches sculptures et le chapiteau à demi enseveli sous une végétation luxuriante, tout cela a disparu. Ce qu'on trouve ici, ce sont des monticules informes et nus, s'élevant, pareils à des collines, du milieu d'une plaine brûlée, et où les pluies d'hiver découvrent parfois la masse énorme d'une construction en briques ou des fragments de poterie brisée... »

VI

En mentionnant M. Layard, nous avons prononcé le nom de celui qui a le plus contribué, avec M. Botta, à ces découvertes assyriennes qui ont pris dans l'art et dans la science une si haute importance.

M. Layard appartient à une famille d'origine française. Dans un voyage qu'il faisait en Orient, il vit à Khorsabad les fouilles qu'y poursuivait M. Botta ; et il y prit un si vif intérêt, que dès le premier moment, quoique vaguement encore et sans projet défini, sa pensée se tourna vers des recherches semblables. Lui-même se plaît à rendre hommage à l'empressement sans réserve avec lequel notre compatriote lui communiquait ses découvertes. « C'est un devoir pour moi, dit-il, de reconnaître avec la gratitude qu'ils méritent un désintéressement et une libéralité bien honorables chez un homme livré à des investigations scientifiques. Pendant toute la durée de ses fouilles, M. Botta m'envoyait régulièrement à Constantinople non-seulement ses descriptions, mais la copie même de ces inscriptions, sans aucune réserve sur l'usage que j'en pourrais faire. Que bien peu d'explorateurs eussent agi d'une manière aussi libérale, c'est ce que ne nieront pas sans doute ceux qui se sont occupés de la recherche des antiquités de l'Orient. »

Un site avait frappé M. Layard en descendant le Tigre, de Mossoul à Bagdad : c'était à huit ou neuf heures au-dessous de la première de ces deux villes, sur la rive orientale du fleuve, deux heures avant le confluent d'une rivière considérable appelée le Zab supérieur. Un vaste monticule semé de poteries brisées et de briques marquées d'empreintes cunéiformes, ainsi que les restes d'une masse conique qui ressemble à une pyramide rongée par le temps, indiquent l'emplacement d'une ville considérable. Le lieu est connu des Arabes sous le nom de Nimroûd, et leurs légendes en font remonter l'origine aux premiers âges du monde. Le nom de Kalah, que le lieu porte dans les inscriptions cunéiformes, y fait en effet retrouver la Kalé de la Genèse, dont la fondation, en même temps que celle de Ninive, est attribuée à Assour. M. Layard, à son retour de Bagdad, avait signalé ce site à M. Botta ; mais celui-ci était tout entier aux fouilles de Khorsabad, et la distance où la localité est de Mossoul exigeait un déplacement difficile. L'attention de l'explorateur français ne se porta donc pas de ce côté. Dès lors, M. Layard conçut le projet d'en entreprendre lui-même l'investigation ; et dès que cette idée se fut emparée de son esprit, elle ne lui laissa plus de repos. A Constantinople, il essaya d'y intéresser plusieurs de ses compatriotes ; enfin l'un d'eux, sir Stratford Canning, consentit à avancer les fonds nécessaires pour les premières fouilles. C'était vers la fin de 1845. M. Layard accourut en toute hâte à Mossoul, organisa sans retard une troupe de travailleurs arabes, et ne perdit pas une minute

pour commencer les excavations. De même qu'à Khorsabad, elles annoncèrent promptement ce qu'elles devaient produire. Des portions de murailles, déblayées dès les premiers jours, disaient assez, par la grandeur et la beauté de leurs sculptures, qu'elles faisaient partie d'une demeure royale. Ainsi qu'à Khorsabad, l'incendie qui détruisit l'édifice avait laissé partout ses traces ; dans cette immense étendue de salles successivement dégagées, bien des choses, cependant, avaient échappé à la destruction. Chaque heure apportait de nouveaux bas-reliefs, de nouvelles inscriptions. Les sculptures murales, comme celles des palais d'Égypte, représentaient les campagnes du prince qui avait bâti le palais; les inscriptions contiennent le récit de ces compagnes et l'énumération des pays, des villes et des rois subjugués. L'histoire du roi, accompagnée d'une suite de tableaux figurés, était aussi gravée sur les quatre faces d'une stèle de basalte de six pieds de hauteur; c'est une des trouvailles les plus intéressantes de M. Layard. Ce précieux morceau d'antiquité fait aujourd'hui partie du Musée britannique. Deux taureaux ailés à face humaine, tout à fait semblables à ceux de Khorsabad, et, comme ceux-ci, de proportions colossales, gardaient l'entrée principale du palais. Tout ce qui pouvait se détacher et se déplacer a été transporté à Londres. Les Arabes prêtaient leurs bras à ce travail, sans bien comprendre quel en pouvait être l'intérêt. Un de leurs cheiks exprimait, par des réflexions naïves, l'étonnement que leur causait ce labeur, aboutissant à déplacer des pierres et à les embarquer sur des radeaux. « Étonnant ! disait-il, étonnant ! Pour sûr, il n'y a de Dieu que Dieu, » et Mohammed est son prophète ! » — Et il fit une longue pause en ayant l'air de méditer profondément. Puis il reprit : « Au nom du » Très-Haut, dis-moi, bey, ce que vous allez faire de ces pierres? Tant » de milliers de bourses dépensées pour cela ! Se peut-il, comme tu dis, » que ton peuple y apprenne la sagesse? ou bien, comme l'assure le » cadi, est-ce qu'on va les transporter au palais de votre reine, qui » rend un culte à ces idoles, comme le reste des infidèles? Et pour » ce qui est de la sagesse, ces figures ne vous apprendront pas à » mieux faire les couteaux, les ciseaux et les indiennes ; et n'est-ce » pas dans ces choses que les Anglais montrent leur sagesse ? Mais » Dieu est grand ! » Nouvelle pause et nouvelle méditation ; puis le cheik reprit encore, comme se parlant à lui-même : « Voilà des » pierres qui sont enterrées depuis le temps de Noé, — la paix soit » avec lui ! Peut-être elles étaient sous terre avant le déluge. J'ai » vécu dans le pays depuis des années. Mon père et le père de mon

» père plantaient leurs tentes ici avant moi, et jamais, ni eux ni moi, » nous n'avions ouï parler de ces figures. Depuis douze cents ans et » plus, les vrais croyants sont établis dans ces contrées, — et, s'il plaît » à Dieu, toute la vraie sagesse est chez eux seuls, — et pas un d'eux » n'a jamais entendu parler d'un palais souterrain, ni ceux qui y étaient » avant eux. Et voici un Franc qui arrive ici de je ne sais de combien de » journées de marche. Il vient droit à la place, et il prend un bâton, et il » trace ici une ligne et là une autre ligne, et il nous dit : « Ici est » le palais, là est la porte ; » et il nous montre des choses que nous » avons eues toute la vie sous les pieds sans en rien savoir. Étonnant ! » étonnant ! Est-ce dans vos livres, est-ce par magie, est-ce par vos » prophètes que vous avez appris ces choses ? Dis-moi, ô bey ! dis- » moi le secret de la sagesse. »

Ce n'est pas seulement un palais que M. Layard a déblayé sous le tumulus qui recouvrait cette Pompéi orientale ; ce sont trois palais renfermés dans une commune enceinte, qui occupait l'angle sud-ouest de l'ancienne cité. Nous n'avons pas à suivre dans le détail de ses fouilles l'heureux émule de M. Botta. Tantôt les excavations sont pratiquées par des tranchées à ciel ouvert, tantôt par des galeries souterraines. Qu'on se figure notre palais du Louvre envahi et saccagé, si cela était possible, par des mains ennemies, livré aux flammes et au pillage, puis abandonné, ainsi que la ville, et laissé pendant des siècles sans protection contre l'action des éléments ; qu'on se représente, au milieu d'une plaine aride, le sable poussé par les vents, et la vase entraînée par le fleuve à l'époque des crues, montant, montant toujours autour du noble édifice, gagnant d'étage en étage, atteignant jusqu'à ses combles incendiés et à ses terrasses défoncées, et continuant de s'accumuler au-dessus des murailles recouvertes, y déposer encore, couche par couche, une épaisse enveloppe de limon sous laquelle disparaîtront les derniers indices de la cité ensevelie : tel a été, après la destruction de l'empire de Ninive, le sort de sa capitale ; telle fut aussi l'histoire des villes de Sargoûn et de Nimroûd, ce Compiègne et ce Fontainebleau des rois assyriens. Puis (pour continuer notre image), après que vingt-quatre siècles de silence et d'oubli auront passé sur ce drame lugubre, qui, en un seul jour, a détruit non pas seulement un empire, mais toute une civilisation ; lorsqu'une couche épaisse de barbarie, en même temps que la couche de limon qui a enterré ses villes abandonnées, s'est étendue sur des contrées où les arts avaient déployé leur splendeur, voici qu'au fond d'une région lointaine s'élèvent de nouvelles nations, des na-

tions dont le bras puissant a saisi le sceptre du monde et le flambeau renouvelé du savoir humain. Et un homme de ces nations, guidé par la science qui est devenue leur patrimoine, vient dans les pays où fleurirent autrefois les monarchies éteintes; il marque d'une main sûre les lieux où existèrent leurs cités, il soulève comme par magie l'enveloppe épaisse qui les recouvre, et lui-même, frappé d'étonnement devant les merveilles qu'il a évoquées, il se voit transporté d'un seul coup au milieu de la demeure des rois, entouré des somptueux vestiges de leur grandeur et de leurs arts, ayant devant lui des images mystérieuses, des symboles inconnus, et les fastes de toute une dynastie déposés dans d'innombrables inscriptions, dont les caractères ignorés, ainsi que la langue, vont apporter aux savants une double énigme difficile à pénétrer. Telles ont été, après celles de M. Botta, les découvertes de M. Layard.

VII

Quoique principalement dirigées sur les fouilles de Nimroûd, les investigations de M. Layard s'étendirent à d'autres sites assyriens. Il fit quelques tentatives à Kalah-Cherghat, localité située sur les bords du Tigre, à deux journées de Nimroûd, et où les regards du voyageur s'arrêtent sur un des plus grands tumulus — une de ces éminences artificielles qui marquent l'emplacement des ruines enterrées — que renferment ces plaines. On y trouva les restes mutilés d'une statue royale (chose rare en Assyrie), assise à l'état de repos. Mais surtout les préoccupations de M. Layard se reportaient fréquemment vers le site même de Ninive, dont les fouilles de Khorsabad avaient détourné M. Botta, et qui était à peine entamé.

Le lecteur ne doit pas oublier que l'emplacement que l'on regarde avec la plus grande probabilité, pour ne pas dire avec une certitude absolue, comme étant celui de la vieille capitale ninivite, fait directement face à la ville actuelle de Mossoul, dont il n'est séparé que par le Tigre. Mossoul est sur la rive droite ou occidentale du fleuve, Ninive sur la rive orientale. Deux tumulus considérables s'y élèvent en regard l'un de l'autre à dix ou douze minutes d'intervalle : l'éminence du sud est celle de Nébi-Younas, que la légende locale, ainsi que nous l'avons dit, rattache à la tradition du prophète biblique, et qui a été consacrée par le tombeau d'un santon musulman;

l'éminence du nord est celle de Koïoundjik. C'est cette dernière, on s'en souvient, que M. Botta avait attaquée avant Khorsabad, c'est aussi vers celle-là que revint M. Layard au mois de mai 1847. Quoique le crédit accordé par le Musée britannique fût presque épuisé, l'actif explorateur ne laissa pas d'y pousser les travaux avec une extrême activité, — avec une activité telle, que dans l'espace de quelques mois on ne déblaya pas moins de soixante et onze salles, chambres ou passages, couverts d'une immense quantité de bas-reliefs sculptés et d'inscriptions. On était tombé au milieu même d'un palais plus vaste encore et plus riche en ornements que les palais de Nimroûd. Vingt-sept portails, gardés par des figures colossales de taureaux ailés et de sphinx à tête de lion, furent mis à jour. La construction de ce palais, d'après les inscriptions, appartient à Sennakhérib, fils du roi Sargoûn, le fondateur de la résidence de Khorsabad; elle se place conséquemment entre les années 650 et 700 avant l'ère chrétienne. Quelques parties des constructions de Nimroûd, d'après les lectures de M. Rawlinson, remonteraient à des temps beaucoup plus anciens. Le pavé des salles déblayées à Koïoundjik était à 20, 25 et 30 pieds au-dessous de la surface supérieure du tumulus.

L'argent épuisé, M. Layard dut revenir en Angleterre, où l'avait précédé le magnifique produit de ses fouilles. A la fin de l'année suivante, un nouveau subside lui permit de reprendre les excavations. Elles avaient été poursuivies, mais lentement, pendant son absence. Le retour de M. Layard amena de nouvelles découvertes en bas-reliefs historiques et religieux, inscriptions, sculptures colossales et autres objets de diverse sorte. Parmi ces découvertes, une des plus intéressantes est une salle renfermant une quantité considérable de briques ou de cylindres répandus sur le sol, chargés d'une écriture hiéroglyphique fine et serrée. C'est ce que M. Layard a nommé la salle des Archives; mais ces briques contiennent beaucoup de matières différentes, qui en font une véritable bibliothèque, et un dépôt scientifique autant qu'historique.

On sait par les témoignages anciens que les observations astronomiques des prêtres de Babylone, durant une période de seize cents ans, étaient également conservées sur des briques.

L'extrême vénération dont les habitants entourent le tombeau de Jonas ne permit pas de porter la pioche dans ce terrain consacré; c'est à peine si l'on put, sur un seul point, en effleurer la surface. Mais le plan de M. Layard, dans cette seconde expédition, ne se

bornait pas au territoire assyrien; il s'étendait aussi à la Babylonie. L'infatigable explorateur y descendit vers la fin de l'année (1849). Il fit faire quelques fouilles sur le site de Babylone, à l'orient et à l'occident de l'Euphrate, mais sans beaucoup de résultats. Le plus clair de ses recherches, dit-il lui-même, fut de lui donner la conviction que même des excavations plus étendues, au milieu de la confusion de décombres qui couvre l'emplacement de la métropole khaldéenne, n'amèneraient aucun résultat équivalant à la peine qu'on aurait prise. Il n'a pas été possible, ajoute M. Layard, de retrouver le plan général d'aucun édifice; tout ce qu'on a pu mettre à jour, ce sont des masses informes de maçonnerie, avec quelques murailles et quelques fondations isolées, qui n'ont pas fourni la moindre indication sur le plan des constructions auxquelles ces débris appartiennent. M. Layard formule ici le résultat de ses propres observations et de celles de ses devanciers. Nous allons voir dans quelle mesure les recherches de l'expédition française qui va venir bientôt étudier ce terrain confirmeront ou modifieront ce jugement.

M. Layard s'était arrêté pour la seconde fois, en descendant le Tigre, aux ruines de Kalah-Cherghat. Il y fit reprendre quelques recherches dans le grand tumulus. Quoique les fouilles n'y aient pas été poussées très-loin, on y a trouvé, parmi d'autres objets intéressants, quatre exemplaires d'un grand cylindre sur lequel est gravée une longue inscription au nom d'un roi Tiglath-Pilésèr. L'étude de cette inscription, sur laquelle nous serons bientôt ramenés, y a fait reconnaître un des documents historiques les plus précieux que l'on ait encore rapportés du sol assyrien.

M. Layard, pour mener à terme le programme qu'il avait soumis aux directeurs du Musée britannique, aurait voulu reconnaître, outre Babylone, les principaux sites de la Babylonie inférieure. L'état de trouble où l'agitation de quelques tribus avait jeté le pays, joint aux fièvres dont le voyageur fut attaqué, ne lui permit pas de continuer longtemps cette dernière partie de sa tâche. Il visita hâtivement les ruines connues dans le pays sous le nom de Niffar, site considérable où l'on trouve des briques à marques cunéiformes et d'autres restes de diverses époques, à trois journées de Babylone vers le sud-est, dans l'intérieur de la Mésopotamie, que forment le Tigre et l'Euphrate en approchant de leur jonction. Il ne put aller jusqu'à Ouarka, localité particulièrement remarquable par sa nécropole, et qui se trouve sur l'Euphrate même, à mi-chemin environ entre Babylone et le golfe Persique. Ce nom de Ouarka reproduit une forme

antique qui se lit déjà dans les inscriptions babyloniennes, et qui est reproduite dans l'Orchoë de nos auteurs classiques. La place était renommée chez les Grecs comme le siége d'un des colléges des astronomes khaldéens.

Ce qui diminuait les regrets de M. Layard, c'est que l'exploration qu'il ne pouvait poursuivre, un de ses compatriotes, M. Loftus, venait de l'accomplir. Attaché comme géologue, en 1849, à la commission arbitrale qui eut pour mission de régler les frontières contestées entre la Turquie et la Perse, M. Loftus avait pu visiter, sous la protection d'une bonne escorte, les ruines les plus remarquables de la Babylonie. Il trouva les tribus bien disposées pour les Européens, quoique très-hostiles aux Turcs. M. Loftus revint de nouveau en 1853, chargé cette fois d'une mission spécialement archéologique, et il put faire exécuter des fouilles à Ouarka et sur d'autres sites. Il en tira des briques empreintes, quelques tablettes avec des inscriptions, des ornements d'or et d'ivoire, et enfin des sarcophages de terre cuite colorée en bleu d'une forme singulière. Tous ces objets, transportés à Londres, sont venus s'ajouter à la collection, maintenant si riche, du Bristish Museum. L'explorateur, dans sa dernière expédition, est allé jusqu'à Suse, où il a trouvé les restes d'un palais akhéménide, avec des inscriptions d'Artaxerce en écriture persépolitaine[1].

VIII

Dans le temps même que M. Loftus recueillait ces restes curieux de l'antiquité khaldéenne, une expédition se préparait en France pour l'exploration approfondie des sites babyloniens. Les découvertes merveilleuses qui venaient d'être faites à Ninive avaient ramené l'attention sur les contrées du bas Euphrate; malgré le rapport des précédents explorateurs, on avait peine à se persuader que tant de villes antiques, et Babylone au premier rang, eussent disparu du sol sans laisser après elles plus de vestiges que les précédentes recherches ne semblaient l'annoncer.

Un savant ecclésiastique français, M. Joseph Beauchamp, qui résida plusieurs années à Bagdad entre 1780 et 1790, fit le premier une

[1] *Travels and Researches in Chaldaea and Susiana*. By Will. K. Loftus. London, 1857, in-8.

étude sérieuse du site de Babylone [1]. Ses investigations sont moins connues que celles de M. James Rich, et moins complètes à plusieurs égards. L'exploration de M. Rich (que nous avons déjà mentionnée en retraçant l'histoire des fouilles ninivites) est de 1811. Il fit entreprendre quelques excavations, et en retira des fragments d'inscriptions, des briques, des pierres gravées et d'autres débris ; mais le résultat le plus utile de ses recherches a été l'excellent mémoire où il en fit l'exposé, mémoire qui est devenu la base des investigations ultérieures. Lui-même a bien exprimé l'impression sous laquelle il commença ses explorations, et il en a donné en quelques mots le résultat final. « J'ai eu fréquemment occasion, dit-il, de remarquer combien une description générale est insuffisante pour laisser une idée exacte des personnes ou des lieux. J'en ai eu un exemple frappant dans le cas actuel. D'après ce qu'en ont dit les voyageurs modernes, je m'étais attendu à trouver sur le site de Babylone plus et moins que je n'y ai trouvé en effet. Moins, parce que je ne m'étais formé aucune idée de la prodigieuse étendue que les ruines occupent dans leur ensemble, non plus que des dimensions, de la solidité et de l'état de conservation de quelques-unes de leurs parties ; plus, parce que j'avais cru pouvoir distinguer au moins quelques traces, si imparfaites qu'elles pussent être, des principaux édifices de Babylone. Je m'imaginais pouvoir dire à leur aspect : Ici étaient les murailles, et voici la surface que la ville occupait. Là, s'élevait le palais ; ici, sans aucun doute, était la tour de Bélus. Je fus complétement déçu. Au lieu de quelques monticules isolés, je trouvai la plaine tout entière couverte de débris de constructions, en certains endroits de murs de briques d'une conservation surprenante, mais en d'autres n'offrant, sur de vastes étendues, qu'une succession de monceaux de décombres de toutes dimensions, sans forme déterminée, tels, en un mot, qu'il est impossible de restituer quelque chose de régulier au milieu de cette inextricable confusion. » Trois groupes principaux se font remarquer sur ce champ de désolation. Le plus septentrional est connu sous le nom de Modjélibèh ; celui du milieu est appelé el Kasr (le Château) ; le troisième, au sud du précédent, et à deux milles anglais du Modjélibèh, doit à une petite mosquée son nom d'Amrân. Tous trois sont sur la rive gauche ou orientale de l'Euphrate, seul côté de la plaine, au rapport de M. Rich, où l'antique

[1] Son mémoire « sur les antiquités babyloniennes » est dans le *Journal des savants* de 1790.

cité ait laissé sa trace, la rive opposée ne présentant à l'œil qu'une plaine basse et parfaitement unie. La ruine extrêmement remarquable qui existe plus au sud sur ce côté occidental du fleuve, et que la tradition locale désigne sous le nom de Birs-Nimroûd, n'aurait pas appartenu, dans l'opinion de l'explorateur, à l'enceinte de Babylone. Sur ce dernier point et sur quelques autres, les vues de M. Rich furent tout à la fois complétées et rectifiées par Ker Porter. Cet excellent artiste, qui vit Babylone et Persépolis en 1818, reconnut très-bien qu'au delà du terrain d'alluvion qui borde la rive occidentale du fleuve, la plaine est accidentée de nombreux tumulus qui se prolongent au sud dans la direction du Birs-Nimroûd, et il ne doute pas que les ruines amoncelées sous ces monticules, aussi bien que le Birs-Nimroûd lui-même, n'aient appartenu à la partie de Babylone qui était à l'ouest de l'Euphrate.

Tel était l'état des choses lorsque s'organisa l'expédition française. M. Fulgence Fresnel, qui l'avait suggérée et qui en eut la direction, avait longtemps résidé au Caire et à Djeddah ; des travaux remarquables sur les antiquités, la géographie et l'histoire de l'Arabie et de l'intérieur de l'Afrique avaient depuis longtemps donné à son nom une notoriété européenne. On lui adjoignit, outre un architecte, un orientaliste allemand, M. Jules Oppert, jeune encore par les années, mais déjà vieux par le savoir, et qui a conquis depuis huit ans une place si éminente dans cette nouvelle branche de paléographie qui a pour objet le déchiffrement des écritures cunéiformes. Les trois explorateurs arrivèrent à Babylone vers le milieu de 1852, et se mirent immédiatement à l'œuvre. Malheureusement, les moyens limités qu'on avait mis à leur disposition obligèrent d'interrompre les travaux dès la fin d'octobre; les circonstances politiques dans lesquelles la France était alors engagée étaient peu favorables aux préoccupations scientifiques. L'expédition fut définitivement rappelée dans le cours de 1853, en même temps que M. Place devait abandonner à M. Layard les fouilles de Koïoundjik. Quoique le temps et les ressources aient été ainsi étroitement mesurés à notre expédition de Mésopotamie, et que les circonstances ne lui aient pas permis d'étendre ses études au delà de Babylone, elle n'en a pas moins donné à la science des résultats d'une véritable importance. L'investigation et les fouilles partielles du terrain où s'éleva autrefois la ville de Nemrod, tout en confirmant les descriptions précédentes de Beauchamp, de Rich et de Ker Porter, ont précisé quelques notions capitales et fixé les idées sur plusieurs points encore

douteux. Il est resté bien démontré, par les recherches de M. Fresnel, que l'énorme massif de terre et de briques qui se dresse à plus de deux heures de la rive occidentale du fleuve, et que la tradition locale désigne sous le nom de Birs-Nimroûd, représente, comme l'avait déjà pensé Ker Porter, le monument pyramidal si célèbre dès la haute antiquité sous le nom de tour de Bélus, ou, comme il est désigné dans la Genèse, de tour de Babel. Rich, comme tous les autres voyageurs, avait été frappé de l'aspect grandiose que présente encore le Birs-Nimroûd, même dans son état de dégradation [1]; et il n'avait placé les restes du monument de Bel au Modjélibèh que par suite de la fausse idée où il était que l'emplacement tout entier de Babylone devait être cherché sur la rive orientale du fleuve. L'existence bien reconnue de la chaîne de tumulus qui se prolonge au nord du Birs-Nimroûd, à une distance considérable de la rive occidentale, a montré que les vestiges de l'antique capitale existent aussi de ce côté, et qu'aujourd'hui, comme au temps d'Hérodote, l'Euphrate sépare en deux parties l'emplacement de la ville. Ce qui est vrai, c'est qu'à part le temple de Bel et la citadelle de Sémiramis dont il ne reste aucune trace, les monuments les plus nombreux, les plus riches, les plus considérables, se trouvaient dans la partie orientale de la ville. Cette partie orientale était la ville neuve, celle que Nabukhodonosor avait presque entièrement rebâtie; la vieille ville, la ville de Nemrod, était celle de l'ouest. Le palais de Nabukhodonosor devait occuper l'emplacement du Kasr; toutes les briques qu'on en tire portent le nom de ce prince, le plus grand constructeur de l'antiquité babylonienne. C'était un usage universel, dans la Khaldée comme en Assyrie, que les briques employées dans la construction des palais et des édifices publics fussent marquées au nom du prince régnant; or c'est un fait remarquable que, dans toutes les ruines anciennes de la vallée de l'Euphrate et du Tigre, depuis le site de Babylone jusqu'à Bagdad et au delà, le nom qui se lit sur les briques retirées du sol est celui de Nabukhodonosor. Cette observation appartient au colonel Rawlinson. « J'ai examiné *in situ*, dit-il, les briques de peut-être cent localités différentes de la Babylonie, et sur aucune je n'ai trouvé d'autre nom que celui de Néboukhadnésar, fils de Nabopolasar, roi de Babylone. » Beaucoup de ces briques, indépendamment du nom

[1] Le Birs-Nimroûd, dont le nom revient si fréquemment dans les relations, n'est plus qu'un monticule de décombres que couronnent les restes encore très-élevés d'un mur de briques. Le tout, d'après une bonne mesure trigonométrique d'un ingénieur anglais, M. Félix Jones, domine la plaine d'une hauteur totale de 153 pieds 6 pouces anglais, près de 47 mètres.

cunéiforme, portent une ligne en caractères cursifs que l'on a qualifiés de khaldéo-phéniciens. C'est une remarque à laquelle ont déjà donné lieu quelques briques de Koïoundjik.

Modjélibèh signifie littéralement « la Bouleversée ; » cette qualification peut donner une idée de l'aspect de cet amas énorme de décombres amoncelés, le plus septentrional, nous l'avons dit, de tous les monticules du site babylonien. Le nom de Babel, sous lequel les gens du pays désignent plus communément le Modjélibèh, ne se rapporte pas, comme le pensait Rich, à Bélus et à son temple; c'est le nom même de Babylone selon sa forme primordiale, tant khaldéenne qu'hébraïque. Une autre dénomination qui reparaît fréquemment dans nos relations, celle de Birs-Nimroûd, ou, comme disent aussi les indigènes, el Bors, ou el Bours, était restée sans explication. Birs n'a en arabe aucun sens qui puisse convenir à une appellation topographique. Mais le nom local de Barsîp, qui s'est retrouvé dans une inscription du roi Nabukhodonosor déterrée à Birs-Nimroûd même, et sur laquelle nous aurons à revenir tout à l'heure, montre que la localité ne diffère pas de la Borsippa de nos auteurs classiques, et que les appellations arabes de Bours, Bors et Birs n'en sont que des altérations modernes. C'est encore une synonymie certaine acquise à la géographie comparée. Si la conjecture de M. Oppert est fondée, le nom Borsippa ne serait lui-même qu'une forme contractée du khaldéen Bar Chapa, en hébreu Bâtzâr Châpâh, « la Tour des Langues. » Borsippa était originairement comprise dans la vaste enceinte de Babylone ; elle ne devint une localité distincte qu'après la ruine de la vieille métropole. M. Oppert croit avoir reconnu de ce côté, aussi bien que sur un ou deux points de la partie orientale, quelques indices de l'ancienne muraille dont Babylone était enveloppée. Il peut rester quelques doutes à cet égard ; mais ce que l'on ne peut contester à notre expédition, c'est d'avoir rapporté un relevé topographique de la plaine où fut Babylone, infiniment plus exact et plus complet que ce que l'on avait jusqu'alors. Écoutons M. Fresnel : « M'étant vu réduit, vers la fin d'octobre 1852, à suspendre les travaux d'excavation, j'ai profité de ces vacances forcées pour me donner tout entier à l'exploration du site de Babylone... Je puis affirmer que jamais la plaine n'a été explorée par nos devanciers comme elle l'a été par M. Oppert et par moi ; car nous avons vu, dans un rayon de cinq à six lieues (Hillah étant pris pour centre [1]), tout ce qu'il est possible

[1] La petite ville d'Hillah, sur la rive droite de l'Euphrate, est à 5 milles anglais, ou environ 8 kilomètres du Modjélibèh.

de rattacher à Babylone de loin ou de près, soit comme cité proprement dite, soit comme faubourg, banlieue, mur intérieur, enceinte extérieure ou ligne fortifiée. Établi à Hillah depuis l'abandon des fouilles, j'ai poursuivi mes reconnaissances durant six mois consécutifs, les moins chauds de l'année, non pas selon mes forces, mais bien au delà de mes forces réelles. Au commencement des chaleurs, et lorsque j'étais à bout, M. Oppert m'a suppléé et a complété le circuit. Nous avons rayonné dans tous les sens... »

Rien, en résumé, ne ressemble moins aux fouilles de l'Assyrie que les fouilles de Babylone. A Ninive, à Nimroûd, à Khorsabad, il a suffi de couper, par des tranchées verticales de 15, 20 et 30 pieds, la croûte de terre qui recouvre les tumulus, pour arriver aux monuments ensevelis et en tirer les innombrables restes de sculpture, d'architecture et d'inscriptions qui remplissent aujourd'hui nos musées ; à Babylone, les excavations n'ont partout montré que des massifs informes de briques cimentées, et sur aucun point on n'est arrivé au pied des monuments. Cela tient d'une part à la nature même des constructions babyloniennes, et d'autre part à la profondeur très-considérable des enfouissements, sans parler du déplacement graduel du lit du fleuve, qui a rongé sa rive orientale et a empiété dans cette direction sur le sol de la ville, en même temps qu'il laissait derrière lui de profonds dépôts d'alluvion aujourd'hui couverts de plantations. La Babylonie, privée de pierre et de marbre, n'a jamais employé que des briques cuites au four ou séchées au soleil ; on ne voit pas que ses édifices aient été recouverts, comme les murailles des palais assyriens, de revêtements destinés à recevoir les sculptures historiques, et qui contribuaient à la solidité des constructions autant qu'à leur ornementation. Le mode d'édification des Babyloniens était ainsi singulièrement rapide, comme on le voit par l'histoire et par les inscriptions ; mais aussi la destruction a été plus facile et plus complète. D'un autre côté, telle est la profondeur des terres qui recouvrent le niveau primitif, qu'il ne faudrait pas creuser à moins de 80 pieds, dans l'opinion de M. Fresnel, pour arriver au sol de la Babylone antique. Si dix mille ouvriers, réunis par les ordres d'Alexandre, ne purent déblayer en plusieurs mois l'amas de décombres qui entourait le pied de la tour de Bélus, qu'on juge de ce que ce doit être aujourd'hui que vingt-deux siècles de plus ont passé sur ces ruines. Tout ce que l'on a pu faire jusqu'à présent, au point où sont arrivées les excavations, a été de déterminer avec plus ou moins de probabilité l'emplacement d'un ou deux

des grands monuments que les anciens ont mentionnés, monuments qui depuis la mort d'Alexandre ont été, selon l'expression de M. Fresnel, de véritables carrières de briques pour les gens du pays.

Lorsque notre expédition de Mésopotamie fut rappelée en France, dans le courant de 1853, M. Fresnel, désormais sans mission officielle, voulut néanmoins prolonger son séjour à Bagdad, espérant sans doute qu'un retour de circonstances favorables lui permettrait de reprendre des recherches trop tôt interrompues. Usé par les fatigues de corps et d'esprit, plus que par les années, il y est mort en 1855. M. Oppert, resté seul représentant des travaux scientifiques de l'expédition, a été chargé d'en publier les résultats, déposés dans un ouvrage (encore inachevé) dont une partie notable est consacrée à ses belles et profondes études sur la langue assyro-babylonienne [1].

M. Fresnel vécut encore assez pour assister à la découverte d'une inscription de Nabukhodonosor faite par le colonel Rawlinson, au mois d'octobre 1854, dans l'intérieur du Birs-Nimroûd. Cette inscription, qui remonte à près de six cents ans avant notre ère, est gravée en double sur deux cylindres d'argile cuite déposés dans des cavités ménagées à cet effet aux angles de la tour; elle a pour objet de consacrer le souvenir de la reconstruction du monument que le temps avait dégradé. Outre l'inscription historique, l'inscription de Nabukhodonosor (que l'on s'est accordé à désigner sous le nom d'inscription de Borsippa) est au nombre des monuments épigraphiques qui ont particulièrement exercé, dans ces derniers temps, la sagacité des assyriologues, et qui peuvent servir à mesurer les progrès accomplis depuis dix ans dans le déchiffrement de l'écriture des Assyriens et des Babyloniens. Nous la retrouverons à ce titre dans l'exposé sommaire qu'il nous faut maintenant retracer de la marche et de l'état actuel de cette dernière partie des études cunéiformes.

IX

Jusqu'au moment où les fouilles de Khorsabad vinrent rendre à la lumière les nombreuses inscriptions ninivites enfouies depuis tant de siècles, on n'avait pu attaquer sérieusement la troisième écriture

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par ordre du gouvernement, de* 1851 *à* 1854, par MM. Fulgence Fresnel, F. Thomas et J. Oppert. Publié par J. Oppert. Paris, 1859-61, 2 vol. in-4° et atlas in-fol.

des inscriptions trilingues. Les découvertes de M. Botta donnèrent à cette étude un rapide élan. A peine le *Journal asiatique* avait-il fait connaître une partie des nouveaux textes [1], que M. Isidore Lœvenstern essaya, dans deux mémoires successifs, d'en pénétrer l'organisme. Ce double essai n'eut guère d'autre résultat que de faire pressentir les difficultés nouvelles contre lesquelles on allait avoir à lutter. Le savant conservateur de notre Musée des antiques, M. Adrien de Longpérier, en résolut quelques-unes dans des études qui méritent de prendre date [2]; mais ces études étaient plutôt le manifeste d'un archéologue jaloux de montrer qu'il ne reste en dehors d'aucune partie de l'antiquité, que le résultat d'une investigation qui veut poursuivre le problème d'une manière continue. M. Botta lui-même, dans un long et consciencieux travail, s'attacha à dégager de la masse des inscriptions ninivites tous les signes distincts qui devaient, selon toute apparence, avoir leur valeur propre; il en compta déjà près de six cent cinquante, non compris les variantes, et le nombre s'en est accru depuis. On est bien loin, on le voit, d'un système purement alphabétique, tel, par exemple, que celui de l'écriture persépolitaine où l'on ne compte que quarante-deux signes ; aussi a-t-on été promptement amené à reconnaître dans l'écriture assyrienne, indépendamment de diverses catégories de signes spéciaux, un système non pas alphabétique, mais syllabique, dans lequel chaque voyelle ou son simple se combine successivement avec toutes les articulations de l'organe humain. C'est à un professeur de Dublin, le Dr Hincks, que revient le mérite d'avoir le premier mis en évidence le syllabisme assyrien.

M. de Saulcy, qui était entré dans les études cunéiformes par d'excellents travaux sur les parties perse et médique des inscriptions akhéménides, abordait aussi, dans le même temps, les problèmes si complexes du système assyrien. Plusieurs mémoires importants, publiés de 1849 à 1854, se distinguent, comme les travaux précédents de l'auteur, par de rares et précieuses qualités, — une conception singulièrement rapide, un esprit net et pénétrant, un jugement lucide et sûr. M. de Saulcy a le premier, en France, posé la plupart des principes fondamentaux de l'interprétation des cunéiformes assyriens. Il a le premier traduit et analysé un texte étendu, il a très-bien reconnu le sémitisme de la langue, fait que les études ultérieures ont pleinement confirmé, malgré quelques dénégations sans valeur, et des réserves à peine justifiées ; il a déterminé la

[1] Lettres et Rapports de M. Botta, *Journ. asiat.*, a. 1843, 1844 et 1845.
[2] *Revue archéologique*, a. 1847.

valeur phonétique de cent vingt signes; il a entrevu le fait capital du syllabisme, que dans le même temps, nous l'avons dit, le Dr Hincks établissait d'une manière tout à fait certaine. La science doit vivement regretter que le savant académicien, emporté vers d'autres investigations, se soit depuis lors détourné d'une étude pour laquelle il était éminemment doué.

Pendant que ces remarquables progrès s'accomplissaient simultanément en France et en Angleterre, le colonel Rawlinson, de son côté, poursuivait en Perse la même étude, et, par une coïncidence bien significative, arrivait à un ensemble de résultats ou analogues ou identiques à ceux de M. de Saulcy et du Dr Hincks. Comme M. de Saulcy, il reconnaissait la parenté sémitique de la langue, et il en traçait une esquisse grammaticale ; comme le Dr Hincks, quoique d'une manière moins complète et moins explicite, il signalait la nature syllabique de l'écriture, et y notait en outre des signes purement idéographiques, exprimant, comme nos chiffres ou comme les figures conventionnelles de nos éphémérides astronomiques, une idée ou une notion complète tout à fait indépendante de la prononciation. Les signes vocaux dont il avait déterminé la valeur phonétique étaient au nombre de cent cinquante ; sous ce rapport, le texte assyrien de la grande inscription trilingue de Bisoutoun lui avait fourni les moyens d'aller plus loin que M. de Saulcy, qui n'en avait, comme on l'a vu, déterminé que cent vingt. La grande majorité de ces valeurs trouvées par M. Rawlinson sont identiques à celles de M. de Saulcy et du Dr Hincks. M. Rawlinson distinguait en outre des *déterminatifs* comme en ont les hiéroglyphes, et du reste regardait le système tout entier des cunéiformes assyriens comme dérivant d'un corps d'écriture hiéroglyphique analogue à l'écriture monumentale de l'Égypte. Le savant colonel avait reconnu, au surplus, une foule de bizarreries et d'irrégularités dans l'écriture assyrienne; et au premier rang de ces bizarreries il mettait la pluralité de sons et d'articulations attachés fréquemment à un même signe vocal, fait qu'il désigne sous le nom de polyphonie. Cette anomalie fut reçue d'abord en Europe avec une complète incrédulité ; on ne pouvait se persuader qu'une écriture, si imparfaite qu'elle fût, eût pu consacrer une pareille monstruosité, d'attribuer à un seul et même signe plusieurs prononciations totalement différentes. La suite des études en a cependant démontré la réalité, et M. de Saulcy lui-même, qui l'avait repoussée avec le plus d'énergie, s'est déclaré converti. Au surplus, la polyphonie n'est pas un fait exclusif à l'écri-

ture assyrienne ; sans en demander des exemples à d'autres syllabaires asiatiques, n'avons-nous pas sous les yeux l'alphabet anglais, où les voyelles reçoivent tant de valeurs différentes ? Quant à la marche qui l'avait conduit à ces résultats, M. Rawlinson la résume ainsi : « Les traductions babyloniennes du texte perse dans les tablettes trilingues, y compris, naturellement, la longue inscription de Nakhch-i-Roustam et les fragments de Béhistoun [1], ont fourni une liste d'environ deux cents mots babyloniens, dont nous connaissons la prononciation approximativement et la signification avec certitude. Ces mots, dans l'assyrien, se trouvent presque tous ou dans leur intégrité, ou seulement soumis à quelque légère modification, et par leur moyen nous pouvons habituellement arriver à une intelligence assez complète du sens général de la phrase où ils se trouvent. La partie difficile, qui est en même temps la partie essentielle de l'étude de l'assyrien, est de découvrir ainsi l'inconnu par le connu, en disséquant, en quelque sorte, les phrases assyriennes, et, dirigé par les indications grammaticales, par un certain nombre de points de reconnaissance dans le babylonien, et particulièrement par l'enchaînement général de la phrase, de découvrir ainsi le sens des mots nouveaux. On est guidé dans cette exploration délicate quelquefois par les analogies sémitiques, mais plus fréquemment par le rapprochement et la comparaison de phrases analogues. J'ai apporté à cette étude une attention et un soin extrêmes, et, à en juger par les résultats, je crois y avoir fait un certain progrès ; j'ai ajouté environ deux cents significations certaines, et une centaine de probables, au vocabulaire qui m'avait déjà fourni les traductions babyloniennes des inscriptions trilingues. J'estime à cinq mille environ le nombre de mots que renferment les inscriptions assyro-babyloniennes, et je ne prétends pas connaître plus du dixième de ce nombre ; mais il faut considérer que les cinq cents mots connus comprennent les termes les plus importants de la langue, et que par le fait ils suffisent pour l'interprétation des inscriptions historiques, aussi bien que pour l'intelligence générale du sujet d'un texte quelconque, que ce soit une invocation ou une dédicace, ou, ce qui arrive plus fréquemment, un simple document commémoratif. »

On aime à suivre un maître dans cette analyse d'une étude difficile et des sentiers qu'il y a parcourus ; d'autant plus que la marche qu'il nous révèle a été forcément et logiquement celle de tous les

[1] La transcription assyrienne de la grande inscription de Béhistoun est très-fruste et très-mutilée.

savants qui ont pénétré plus ou moins avant dans les arcanes de la science cunéiforme. Se créer un alphabet par la dissection des noms propres, et cet instrument de lecture une fois trouvé, l'appliquer au déchiffrement des textes, en s'aidant tout à la fois du vocabulaire et des formes grammaticales des idiomes que l'on sait ou qu'on suppose appartenir à la même famille que la langue de l'inscription : voilà le problème réduit à son expression la plus simple. Mais, nous l'avons déjà dit, que de difficultés, que de doutes, que d'obscurité et de tâtonnements dans l'application pratique ! C'est ici surtout que la sagacité, le coup d'œil, un tact particulier, en même temps qu'un vaste savoir et un sentiment philologique sûr et profond, sont d'indispensables instruments de succès.

Malgré l'étendue de ses lectures et l'importance de ses découvertes, le colonel Rawlinson ne s'abuse pas sur l'incertitude qui enveloppe encore en bien des points le déchiffrement des inscriptions. Il voit le but qu'il s'agit d'atteindre encore bien loin au delà du terme où il est parvenu. Avec la franchise bien méritoire que nous lui trouvons toujours dans l'exposé de ses travaux et dont nous avons déjà rapporté un exemple, il dit à ce sujet : « J'avouerai que, même après m'être rendu maître de toutes les lettres et de tous les mots babyloniens que pouvaient me fournir les inscriptions trilingues, soit directement, soit par induction, j'ai été plus d'une fois tenté, alors que j'essayais d'appliquer la clef ainsi obtenue à l'interprétation des textes assyriens, d'abandonner tout à fait une étude dont je désespérais d'obtenir aucun résultat satisfaisant. Il y aurait de l'affectation à prétendre que parce que je puis garantir le sens général d'une inscription ou que je puis lire et écrire approximativement un document historique d'une rédaction simple, tel que l'obélisque de Nimroûd [1], je suis complétement maître de l'ancienne langue assyrienne. La science des cunéiformes assyriens est encore dans son enfance : ce serait manquer de bonne foi que de se faire volontairement illusion à cet égard. Songeons que bien que cinquante années se soient écoulées depuis l'époque où la pierre de Rosette fut découverte et où l'on en reconnut la valeur pour arriver au déchiffrement des hiéroglyphes, et que durant cette période nombre d'hommes qui comptent parmi

[1] Il est sans doute à peine nécessaire de mettre le lecteur en garde contre la confusion du site assyrien de Nimroûd, théâtre des premières découvertes de M. Layard, et la ruine babylonienne de Birs-Nimroûd, reste de l'ancien temple pyramidal de Bélus. La tradition biblique de Nemrod s'est perpétuée, on le voit, dans les légendes musulmanes, et s'applique à des sites très-distants de l'Assyrie et de la Babylonie.

les intelligences les plus puissantes de l'Europe moderne se soient consacrés aux études égyptiennes, cette étude, néanmoins, en tant que branche distincte de la philologie, a franchi à peine les premiers degrés de sa culture. Comment donc pourrait-on s'attendre que dans l'étude de l'assyrien, avec un alphabet qui n'est guère moins difficile et une langue qui l'est beaucoup plus que l'égyptien, n'ayant d'ailleurs ni un Plutarque pour nous initier au Panthéon et nous faire connaître les noms des dieux, ni un Manéthon ou un Ératosthène pour nous donner la classification des dynasties et fournir les moyens d'identifier les rois; comment, dis-je, pourrait-on supposer qu'avec toutes les difficultés qui assiégent l'égyptologue et aucune des facilités qui lui viennent en aide, deux ou trois hommes pussent faire en une couple d'années plus que l'Europe entière n'a fait en un demi-siècle? Il faut donc bien se garder de cette idée que la philologie assyrienne est épuisée, et qu'il ne reste plus qu'à lire les inscriptions pour en recueillir les fruits. Les premiers pas sont faits et l'on a pris position sur un terrain solide, voilà tout. »

Depuis douze ans que ces lignes ont été écrites [1], la science des cunéiformes a fait sans doute d'incontestables progrès; je suis néanmoins persuadé que, sur bien des points, la sage réserve du colonel Rawlinson convient encore. Dans une étude qui tire surtout son importance des résultats historiques qu'on en peut attendre, il y aurait quelque danger à s'aventurer trop tôt sur un terrain mal éprouvé; un peu de défiance vaut mieux qu'une confiance anticipée. Mieux vaut rester en deçà que se jeter trop tôt au delà du terme.

Il y a toutefois à faire ici une remarque qui me semble avoir une grande portée. La concordance générale des résultats auxquels sont arrivés des investigateurs isolés, éloignés les uns des autres et sans aucun accord possible, — M. de Saulcy en France, le Dr Hincks en Irlande, le colonel Rawlinson en Perse, — cet accord général dans les résultats simultanés de ces premières études assyriennes me paraît avoir une signification sur laquelle il importe d'insister. Un pareil fait est de nature, mieux que tous les raisonnements et toutes les théories, à démontrer la solidité des bases sur lesquelles repose le déchiffrement des cunéiformes assyriens, et l'excellence de la méthode qui dirige cette étude. On a beaucoup parlé dans ces dernières années des traductions simultanées d'un même texte par les

[1] Le remarquable mémoire auquel ces citations sont empruntées (*On the Inscriptions of Assyria and Babylonia*) fut lu, en janvier et février 1850, au sein de la Société asiatique de Londres; il est imprimé au 12e volume du Journal de la Société.

différents assyriologues de l'Angleterre et du continent, comme moyen d'épreuve et de contrôle, — nous y viendrons tout à l'heure; — l'épreuve non préméditée de 1850 me paraît encore plus remarquable, et, s'il se peut, plus décisive. Ce ne sont pas seulement la méthode et ses conséquences qui sont en cause, ce sont les principes mêmes et les éléments fondamentaux de la science qui sont recherchés, analysés, et posés de part et d'autre en des termes on peut dire identiques. L'évidence qui ressort d'un pareil fait a une valeur qui touche de bien près à la démonstration mathématique.

Le colonel Rawlinson, à la suite de son mémoire, donne la traduction (plutôt analytique que textuelle) de quelques-unes des inscriptions rapportées de Nimroûd par M. Layard. Les fouilles de Nimroûd ont mis à jour trois grands édifices qualifiés de palais, l'un à l'angle nord-ouest du tumulus, le second à l'angle sud-ouest, le troisième dans une position intermédiaire. Le premier est le plus ancien des trois; son fondateur, sur de nombreuses tablettes commémoratives, porte le nom de Sardanapal [1]. On lit, sur plusieurs de ses inscriptions, une liste nombreuse de peuples ou de pays qui lui payent tribu ou chez lesquels il a porté le culte des dieux de l'Assyrie. Son fils, dont M. Rawlinson lit le nom Téménbar [2], fut le constructeur du palais du centre; les fastes des trente et une premières années de son règne sont gravés sur un obélisque, ou plutôt sur une stèle en basalte noir qui est un des plus précieux monuments historiques du Musée de Londres. Ce fut un roi guerrier et conquérant; chacune de ses années est marquée par une expédition. Son époque est fixée par un synchronisme que le Dr Hincks a signalé le premier; parmi les princes étrangers qui payaient le tribut, on trouve Jéhu, roi d'Israël. Jéhu, d'après la Chronologie de Desvignoles, régna vers le milieu du IXe siècle avant notre ère, de l'an 876 à 848 [3]. Il suffit de transcrire le récit d'une ou de deux des campagnes du roi d'Assyrie pour donner une idée du style officiel de ces fastes et de la nature des renseignements qu'on y trouve. « Dans la première année de mon règne, y est-il dit, je traversai le haut Euphrate, et je montai vers les tribus qui adoraient le dieu Husi. Dans ce pays, mes serviteurs élevèrent des autels à mes dieux. Je marchai alors vers la terre de Khamâna, où je fondai des palais, des villes et des temples. Je marchai vers la terre de

[1] Le troisième du nom, selon la Table historique de M. Oppert.
[2] Le Salmanasar III d'Oppert.
[3] Il peut y avoir une incertitude de sept ou huit ans.

Mâlar, et j'y établis le culte de mon royaume. » L'inscription nous transporte successivement au nord dans les provinces de l'Arménie, à l'orient chez les tribus de la montagne et peut-être jusqu'en Médie, au midi dans la Babylonie, au couchant dans les cantons de l'Amanus et sur la côte phénicienne, rayonnant ainsi autour de l'Assyrie dans toutes les directions, et revenant surtout fréquemment vers les pays syriens. Nous devons toutefois ajouter, — M. Rawlinson le reconnaît avec une entière bonne foi, aussi bien que M. de Saulcy, qui traduisait précisément dans le même temps une inscription géographique de Khorsabad [1], — que la lecture de tous ces noms était bien loin encore d'être certaine. Depuis lors, l'alphabet s'est affermi et complété, et nombre de lectures douteuses ont été rectifiées.

Beaucoup de ces améliorations de détail se trouvent déjà dans la traduction de la partie assyrienne de l'inscription de Bisoutoun, que M. de Saulcy fit paraître en 1854 dans le *Journal asiatique*, avec un commentaire grammatical d'après le texte que le colonel Rawlinson avait enfin publié en 1851.

Les inscriptions akhéménides, dans leur triple texte, étaient dès lors épuisées; désormais les efforts des savants allaient se concentrer presque exclusivement sur les inscriptions unilingues de l'Assyrie et de Babylone.

X

Cette fois, c'est M. Jules Oppert, ce nouvel et vigoureux athlète dans la lutte de la science européenne contre les mystères de la paléographie assyrienne, qui ouvre cette nouvelle phase des études cunéiformes. Nous avons raconté la découverte que le colonel Rawlinson fit, au mois d'octobre 1854, de deux cylindres commémoratifs du roi Nabukhodonosor, ou plutôt de deux exemplaires du même cylindre, dans les ruines du Birs-Nimroûd, sur le site de Borsippa. Ces cylindres sont tout à fait analogues, sauf la longueur de l'inscription, aux médailles que nous déposons dans les fondations de nos grands édifices. M. Oppert, fort d'une longue étude des briques babyloniennes et de tous les monuments de nos musées, aborda, en 1857, la traduction de l'inscription de Borsippa [2]. Le colonel Rawlinson

[1] *Revue archéologique*, a. 1850.
[2] *Journal asiatique*, 1857, t. IX et X de la 5e série.

avait traduit le même document dès 1855; mais sa traduction, bien que communiquée depuis longtemps à la Société asiatique de Londres, n'a été publiée qu'en 1860, au 18e volume du Journal de la Société. Enfin, quelques mois plus tard, M. Fox Talbot donnait à son tour une troisième version du même document, faite avant la publication de celle de M. Rawlinson, et en vue, à ce qu'il semble, de revenir sur quelques points de l'interprétation de M. Oppert. En fait, les trois versions sont, au fond et dans la presque totalité de leurs détails, à peu de chose près, identiques. La lecture du texte est la même pour les trois archéologues; leurs traductions ne diffèrent que sur quelques mots techniques d'une signification un peu incertaine, et sur une ou deux expressions obscures ou douteuses. La dissidence la plus grave porte sur l'application d'un chiffre, que M. Oppert croit se rapporter à des âges d'homme, et qui, pour les deux traducteurs anglais, ne désigne qu'une mesure de hauteur. Si nous pouvons nous permettre de faire intervenir notre sentiment dans le débat, après avoir pesé les raisons alléguées de part et d'autre, nous avouons que nous pencherions de préférence vers l'interprétation des deux savants anglais. Elle nous paraît la plus simple, la plus naturelle, la plus conforme à la nature et à l'objet de l'inscription. La prodigieuse antiquité qui ressortirait de l'interprétation de M. Oppert, bien qu'elle n'ait rien en soi de contraire à la réalité historique, nous semble bien en dehors des habitudes épigraphiques et même des limites naturelles de la tradition. Quoi qu'il en soit, on comprendra mieux la nature et la portée de la dissidence en lisant le texte même de l'inscription, qui est assez courte pour que nous puissions la rapporter tout entière. C'est d'ailleurs un document important, et l'on ne verra sûrement pas sans intérêt en quels termes Nabukhodonosor, ce redoutable conquérant babylonien chargé de tant d'anathèmes par les prophètes hébreux, et qui est devenu pour l'un d'eux le sujet d'une légende dégradante, consacrait, six cents ans avant l'ère chrétienne, le splendide édifice qu'il réédifiait en l'honneur de ses dieux. Nous suivons la version de M. Talbot, le dernier des trois traducteurs :

« Nebukhadnezzar, roi de Babylone, le grand roi, étroitement uni au cœur de Mardouk [1], le chef des prêtres, l'adorateur de Nébo [2], le glorieux dominateur, que son âme a porté à proclamer la gloire du dieu suprême; le

[1] La divinité suprême.

[2] Nom de divinité.

prêtre irréprochable, le réparateur des temples et des trésors sacrés [1], le fils aîné de Nabopolassar, Moi;

» La faveur de Mardouk, le Grand Roi, m'a fait naître dans la lignée royale, et il m'a remis le soin de compléter ses édifices sacrés. Nébo, le Juge des habitants du ciel et de la terre, a mis fermement en mes mains le sceptre de justice. J'ai orné magnifiquement d'incrustations d'or le temple de Chaggathou, à Babylone, qui est le palais du ciel et de la terre, et la résidence préférée de Mardouk, roi de la race des dieux; j'ai orné de même le temple de Beth-Koua, sanctuaire de sa divinité. J'ai rebâti entièrement Beth-Tzida. Je l'ai orné d'argent, d'or, de pierres précieuses, de bois de cèdre et de méchoukan [2].

» J'ai reconstruit et achevé le temple de la Sphère, qui est la tour de Babylone, et j'en ai couronné le faîte avec les précieuses tablettes de pierre de Zamat. Par la faveur du dieu, j'ai aussi rebâti le temple des Sept-Sphères, qui est la tour de Borsippa, qu'un ancien roi, qui la construisit, avait élevée à la hauteur de quarante-deux coudées, mais dont il n'avait pas achevé le sommet. Sa très-grande vétusté l'avait dégradée. Les conduits qu'on y avait établis pour l'écoulement des eaux avaient été complétement négligés. Les briques étaient tombées par leur propre poids; les pierres qui formaient le revêtement de l'ouvrage en briques étaient toutes fendues et déchirées, et les briques qui avaient formé sa plate-forme gisaient sur le sol. »

C'est dans ce paragraphe que se trouve le passage interprété par M. Oppert d'une manière toute différente. Voici sa traduction: « Le temple des Sept Lumières de la terre [3], auquel se rattache la mémoire de Borsippa, et que le premier roi (il y a quarante-deux vies humaines) a commencé sans en achever le faîte, avait été abandonné depuis de longues années. Ils y avaient proféré en désordre l'expression de leurs pensées. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des étages s'était éboulée en formant des collines... » M. Oppert croit voir ici une allusion obscure à la tradition biblique de la *confusion des langues*; de même que les *quarante-deux vies humaines*, qui représentent une durée de deux mille neuf cent quarante ans avant Nabukhodonosor (la vie humaine, pour les Khaldéens, était de deux générations, ou soixante-

[1] Peut-être faut-il traduire simplement par les noms propres, « le réparateur des temples de Beth-Chaggathou et de Beth-Tzida. »

[2] Le lentisque, selon M. Oppert.

[3] L'expression « des Sept Luminaires » serait, à ce qu'il me semble, plus convenable.

dix ans), nous porteraient à la construction de la tour de Babel par les premiers hommes.

Nous reprenons la version de Talbot :

« Le Seigneur suprême, Mardouk, a mis en mon cœur la pensée d'achever ce temple. Son emplacement n'a pas été changé; la pierre sacrée de ses fondations n'a pas été détruite. Dans le mois Chalmi, un jour de fête religieuse, j'ai replacé et renouvelé les briques de la plate-forme (sur laquelle il est assis) et les tablettes du revêtement. J'en ai consolidé le mikitta [1], et j'ai placé au faîte une inscription portant mon nom. J'ai rétabli le sommet et son étage supérieur comme les avaient faits les anciens. J'ai reconstruit entièrement cette partie supérieure, et j'en ai restauré le couronnement tel qu'il était dans les anciens jours.

» Et toi, ô Nébo, fils divin du dieu suprême, toi le Tzoukallam honoré [2], Sitlouth bien-aimé de Mardouk, répands des bénédictions abondantes sur l'œuvre que j'ai accomplie dans cet édifice. Accorde-moi de longues années, une illustre progéniture, un trône solidement affermi, une vie longtemps prolongée, le triomphe sur les peuples du dehors, la victoire sur mes ennemis. Accorde-moi ces dons d'une main libérale.

» Sous ta glorieuse protection, ô toi qui as fondé [les sphères] du ciel et de la terre, fais que mes jours [soient longs et prospères]. Toi, le premier-né de Mardouk, roi du ciel et de la terre, reçois avec faveur, ainsi que ton père, les travaux que j'ai exécutés. Puisse le nom de Nebukhadnezzar, dans lequel j'ai mis ma confiance [3], puisse aussi mon titre de « Roi obéissant aux dieux, » être protégés à jamais par ton sceptre saint ! »

Par les variantes que j'ai notées (je me suis tenu aux plus essentielles), on peut reconnaître la justesse des remarques précédentes du colonel Rawlinson, quant aux limites où se renferment encore les notions acquises sur la langue et l'écriture assyro-babyloniennes, et sur le degré de confiance auquel peut prétendre jusqu'à présent la traduction d'une inscription de Babylone ou de Ninive. Il est indubitable que le sens est saisi d'une manière certaine, surtout dans les documents d'une nature purement historique; mais on voit en même temps que dans les sujets d'une nature plus spéciale, en ce qui tient, par exemple, au Panthéon assyrien ou khaldéen, à la nomenclature des productions naturelles et à d'autres matières analogues, les traducteurs hésitent, s'arrêtent, ou ne se prononcent

[1] Les fondations, selon M. Rawlinson; la rampe extérieure, selon M. Oppert.

[2] « Toi qui t'engendres toi-même, » selon M. Oppert.

[3] Le nom de Nebukhadnezzar signifie, selon M. Talbot, « Nébo, protége le roi ! » ou, selon M. Oppert, « Nébo, protége l'espoir de ma race ! »

qu'avec l'expression du doute. Mais ce sont là des difficultés secondaires, que la suite des études aplanira et diminuera de plus en plus [1].

La triple traduction de l'inscription de Borsippa a été pour la science assyrienne une épreuve d'autant plus caractéristique, qu'elle n'avait pas été préméditée; elle est, à vrai dire, la suite et le complément de celle qui ressort des publications simultanées de MM. de Saulcy, Hincks et Rawlinson en 1850.

XI

Une nouvelle et dernière épreuve de même nature, mais cette fois provoquée par un des premiers corps savants de l'Europe avec le caractère solennel d'un concours scientifique, a eu, il y a cinq ans, un grand retentissement.

C'est à M. Talbot qu'en appartient la première initiative.

Au mois de mars 1857, ce savant transmit à la Société asiatique de Londres un pli cacheté renfermant la traduction d'une longue inscription cunéiforme qui se lit sur un de ces petits barils en terre cuite que l'on désigne sous le nom de cylindres. Cette inscription, dont on possède plusieurs exemplaires trouvés dans les ruines de Kalah-Cherghat, sur la rive droite du Tigre, est la première de celles qui ont été publiées par le Musée d'après les originaux que possède ce riche dépôt; elle n'a pas moins de huit cents lignes, et appartient à un prince du nom de Tiglath-Pilésèr. La Bible connaît un Tiglath-Pilésèr qui prit Jérusalem vers l'année 738 et en transporta les habitants captifs en Assyrie; celui de l'inscription, d'après certaines données chronologiques sur lesquelles nous aurons à revenir, est beaucoup plus ancien.

Dans la lettre qui accompagnait ce dépôt, M. Talbot rappelait à la Société les doutes qui régnaient encore dans le monde savant quant à la vérité du système sur lequel est fondée l'interprétation des cunéiformes. « Ainsi, disait-il, chaque groupe cunéiforme représente

[1] Que les belles études de M. Joachim Ménant ont déjà considérablement diminuées, pouvons-nous dire aujourd'hui. Il suffit de citer les deux publications les plus récentes de ce savant : *Les noms propres assyriens. Recherches sur la formation des expressions idéographiques*, Paris, 1861 ; et *Principes élémentaires de la lecture des textes assyriens*, 1861. Ce dernier mémoire a été lu au sein de l'Académie des inscriptions, dans les mois de mars et avril de l'année dernière.

une syllabe, mais non pas toujours la même syllabe : on se demande comment les lecteurs de l'écriture assyrienne peuvent se reconnaître au milieu de cette incertitude, où les anciens Assyriens eux-mêmes devaient se perdre. » A cela, M. Talbot fait observer que dans la pratique l'incertitude n'est pas aussi grande qu'on l'imagine ; que beaucoup de groupes cunéiformes n'ont qu'une seule valeur ; que d'autres ont toujours la même valeur dans le même mot ou dans la même phrase; en un mot, que les difficultés réelles et les incertitudes de la lecture se réduisent à des proportions beaucoup moindres qu'on ne le croirait au premier abord.

« Par le fait, ajoutait l'assyriologue anglais, et eu égard à la nouveauté de l'étude, il est certain que différents interprètes qui abordent chacun de leur côté la traduction d'un même texte historique assyrien d'une difficulté ordinaire, s'accordent entre eux dans leurs versions beaucoup plus qu'ils ne diffèrent.

» Niera-t-on que cet accord existe? On peut en faire l'épreuve de manière à enlever tout prétexte aux derniers doutes.

» On sait que sir H. Rawlinson a fait connaître l'intention où il est de donner la traduction des textes que publie le Musée britannique d'après les monuments, et qu'il y veut joindre la transcription de ces textes en lettres européennes. Or les versions qui paraîtraient après celles de M. Rawlinson pourraient être suspectes, peut-être non sans raison, d'avoir subi son influence, et par cela seul laisseraient subsister les doutes de ceux qui hésitent encore à accepter les résultats de la nouvelle science.

» Mais il en sera tout autrement si une traduction a été faite avant l'apparition de celle de M. Rawlinson, et sans aucune communication avec lui. Il est bien clair en ce cas que l'accord des interprétations démontrera qu'elles ont la vérité pour base. De plus, l'inscription de Tiglath-Pilésèr traite de matières très-variées, passant brusquement de l'une à l'autre ; elle abonde en noms propres, et la mention de faits spéciaux y est très-nombreuse. Elle est donc bien appropriée à une comparaison de ce genre.

» Je regarde comme probable, ajoutait M. Talbot, que l'on trouvera une ressemblance générale entre la version que doit publier sir H. Rawlinson et celle que j'ai l'honneur d'adresser aujourd'hui à la Société sous pli cacheté. Selon que l'accord sera plus ou moins complet, l'argument que j'en tire sera plus fort ou plus faible; mais, en tout état de choses, j'espère qu'il sera suffisant pour démontrer que la base d'interprétation établie par le D[r] Hincks et par sir

Rawlinson (et M. de Saulcy, aurait pu ajouter l'auteur) est fondée en vérité, et que les autres interprètes peuvent s'y appuyer avec confiance. »

Le conseil de la Société, sur la motion du colonel Rawlinson lui-même, décida que, selon les intentions de M. Talbot, des mesures seraient prises pour que la comparaison provoquée pût être faite. Un terme de deux mois fut fixé; et afin de donner à l'épreuve un caractère plus solennel encore et plus décisif, la Société fit appel au Dr Hincks d'une part, et d'autre part à M. Oppert, qui se trouvait alors à Londres, pour qu'ils envoyassent également sous pli cacheté une version du même texte. La comparaison porterait ainsi non pas seulement sur deux traductions, mais sur quatre. Cet appel fut entendu. Au jour fixé, la commission de la Société avait dans les mains les quatre versions cachetées. Elles furent ouvertes publiquement le 29 mai. La commission était présidée par M. Hayman Wilson, l'illustre indianiste dont la science a eu depuis lors à déplorer la perte; sir Gardner Wilkinson, bien connu par ses beaux travaux sur l'Égypte, en faisait partie. Le résultat fut tel que l'avait prévu M. Talbot; mais ici il convient de transcrire le jugement même formulé par les commissaires, avec la haute autorité de leur science et de leur nom. Toutefois, pour abréger, je me bornerai aux passages principaux, et en particulier à la conclusion.

« Au total, dit M. Wilson, le résultat est une très-remarquable coïncidence.

» Que les quatre traducteurs s'accordent, sauf de rares exceptions, sur la valeur des caractères, c'est ce qui ressort de leur lecture à peu près identique des noms propres. Il y en a un remarquable exemple dans les lectures d'une série de trente-neuf noms de pays au vingt et unième paragraphe de l'inscription, chez trois des traducteurs (le passage n'est pas dans la traduction du Dr Hincks). Sauf un ou deux cas où il y a doute, sir Rawlinson, M. Talbot et le Dr Oppert ont rendu ces trente-neuf noms d'une manière absolument identique...

» En résumé, le résultat de cette expérience — et il est impossible d'en concevoir une dans de meilleures conditions — peut être considéré comme établissant, d'une manière à peu près définitive, l'exactitude de la valeur attribuée aux caractères de ces inscriptions. Il est possible que la suite des investigations y change ou y ajoute quelque chose; mais la plus grande partie, sinon la totalité, peut être lue avec confiance. Il n'en est pas tout à fait de même des mots

de la langue. L'accord presque invariable des traducteurs dans le sens général des différents paragraphes montre, à la vérité, qu'ils donnent la même interprétation à une partie très-considérable, sinon à la plus grande partie du vocabulaire ; toutefois, les différences prouvent que beaucoup reste à faire encore avant que le sens de chaque mot puisse être rendu avec une confiance absolue. Là, néanmoins, où on a tant fait au milieu d'aussi grandes difficultés, il y a tout lieu d'espérer que les incertitudes qui subsistent encore seront finalement écartées. »

Je n'ai pas à insister quant à présent sur la valeur historique du document qui a servi de texte à cette épreuve : j'y reviendrai dans le paragraphe suivant. Mais l'épreuve elle-même a une telle importance, par son caractère et par son résultat, qu'il est indispensable de s'y arrêter encore un moment. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit ici pour nous, non pas seulement d'un simple concours philologique propre à montrer le progrès qui a été fait dans le déchiffrement d'une écriture mystérieuse et dans la restitution d'une langue éteinte, mais que notre objet principal, en cherchant à constater l'accord ou la dissidence des savants qui ont voué leurs études à ce déchiffrement et à cette restitution, est avant tout de nous fixer sur le degré de confiance et d'autorité que l'on peut accorder aux données historiques qui se tirent de ces études. Il convient donc, pour éclairer complétement l'opinion du lecteur à cet égard, d'appuyer de quelques exemples le jugement des illustres commissaires que la Société asiatique de Londres avait choisis pour ses interprètes.

Le texte comparé des quatre traductions, que la Société de Londres a fait imprimer au 18e volume de son Journal [1], nous donne à cet égard toute facilité.

Voici un exemple de la mesure d'accord qui règne, en général, entre la traduction du colonel Rawlinson et celle de M. Talbot. Dans les extraits qui suivent, c'est toujours Tiglath-Pilésèr qui parle :

RAWLINSON.	TALBOT.
« ... Je m'avançai vers le grand pays de *Miltis*, qui ne reconnaissait pas mon autorité. » C'est un pays de fortes montagnes et	« ... Je m'avançai contre le peuple de la ville d'*Eschtisch*, ces hérétiques et ces mécréants.

[1] *Journal of the royal asiatic Society*, vol. XVIII, a. 1860. La traduction de sir Rawlinson est la seule qui comprenne l'étendue tout entière de l'inscription. La traduction de M. Talbot est complète aussi, sauf un certain nombre de passages que le traducteur a omis à cause de leur obscurité. La brièveté du délai a contraint le Dr Hincks et M. Oppert d'omettre des portions étendues du texte.

RAWLINSON.	TALBOT.
[d'accès] difficile. Là où il est aisé je le traversai sur mes chars; là où il est difficile on avança à pied.	» Je montai avec mon armée vers des cités fortifiées et assises sur des hauteurs.
» Dans la contrée d'*Arouma*, qui est un pays difficile et impraticable au passage de mes chars, je laissai les chars et je marchai à la tête de mes troupes. Comme..... je marchai victorieusement sur la crête des rudes montagnes.	» Dans le pays d'*Arouma*, situé très-haut, [qui est] très-montagneux, et qui est inaccessible pour la marche des chars, je quittai mes chars, et je pris la station d'un guerrier à pied, et comme une chèvre (?) agile je gravis activement dans les rochers des hautes montagnes.
» Je balayai le pays de *Miltis* comme un amas de paille.	» Je balayai du sol la cité d'*Eschtisch* comme un amas de paille.
» Je dispersai leurs combattants pendant la bataille comme du chaume.	» Je..... leurs guerriers dans la bataille comme.....
» Je mis au pillage leurs meubles, leurs biens et leurs objets de prix.	» J'enlevai leurs femmes, etc.
» Je livrai aux flammes beaucoup de leurs villes.	» Je livrai aux flammes toutes leurs villes.
» Je leur imposai le culte religieux, les offrandes et le tribut. »	» Je leur imposai les otages, le tribut et les dons. »

En voici encore quelques exemples, où l'accord se produit à des degrés remarquables :

RAWLINSON.	TALBOT.	HINCKS.
« Dans ma vénération profonde envers Aschour, mon Seigneur, Aschour, le Seigneur, m'ordonna de me rendre au pays de *Kharia* et vers les tribus d'*Akhé* qui occupent une vaste contrée, forêts profondes où jusqu'alors aucun roi (d'Assyrie) n'avait pénétré.	« Au nom suprême d'Aschour, mon Seigneur, Aschour, mon Seigneur, m'ordonna de m'avancer contre la terre de *Kharia* et les armées des peuples leurs alliés, places fortifiées de la montagne que le roi mon prédécesseur n'avait pu soumettre.	« Par le secours incessant d'Assour, mon Seigneur, Assour, mon Seigneur, m'ordonna de marcher contre le pays de *Kharia* et ses armées, contrée étrangère d'une grande étendue [avec des] forêts épaisses où aucun roi n'avait jamais pénétré.
» Je réunis mes chars et mes forces, et je marchai vers une région inaccessible, au delà des pays d'*Itni* et d'*Ayâ*.	» Je réunis mes chefs et mon armée en grande force, et je pris les villes d'*Itni* et d'*Aya*, situées sur des hauteurs; places élevées où je gravis comme une chèvre des montagnes (?), attendu que [les chemins] n'étaient pas praticables pour la marche de	» Je mis en ordre mes chars et mes armées, je pris une route différente entre les monts *Idni* et *Aya*, montagnes confuses qui percent comme la pointe d'une épée, et qui ne permettaient pas le passage de mes chars. Je laissai les chars dans le pays uni.
» Comme les montagnes escarpées se dressaient pareilles à des poteaux de métal, et qu'elles étaient impra-		

RAWLINSON.

ticables au passage de mes chars, je plaçai mes chars sur des traîneaux, et je traversai les rangées difficiles des montagnes. »

TALBOT.

mes chars. Je laissai mes chars dans la plaine, pendant que je gravissais vers ces régions montagneuses. »

HINCKS.

Je traversai les gorges profondes des montagnes. »

RAWLINSON.

» Je balayai comme des amas de paille les pays de *Tzaravas* et d'*Ammavas*, qui depuis les anciens temps n'avaient jamais été soumis.

» Je combattis contre leurs armées dans le pays d'*Arouma*, et je les vainquis.

» Je nivelai comme l'herbe [d'un pré] les rangs de leurs combattants.

» J'emportai leurs dieux; j'enlevai leurs meubles, leurs biens et leurs objets de prix. Je livrai leurs villes aux flammes; je les détruisis et les renversai; j'en fis des monceaux d edécombres.

» Je leur imposai le joug pesant de mon empire. Je les attachai au culte d'Aschour, mon Seigneur. »

TALBOT.

« Je balayai du sol, comme un monceau de paille, les villes de *Tzaravas* et d'*Ammavas*, qui depuis les anciens temps n'avaient jamais connu la vraie religion.

» Je combattis contre leur armée dans la région d'*Arouma*, et je les taillai en pièces.

» Je frappai de mort leurs meilleurs combattants, comme...

» Je détruisis leurs villes; j'emportai leurs dieux. Je balayai leurs femmes, etc. Je livrai leurs villes aux flammes; je les détruisis, je les renversai, j'en fis de nouveau des ruines et des décombres.

» Je fis peser lourdement sur eux le joug de mon empire, et je fis de leur pays une possession particulière d'Aschour, mon Seigneur. »

Un pyrrhonisme obstiné pourrait, jusqu'à un certain point, regarder les trois traductions anglaises comme émanées d'une même école, formée principalement par l'exemple et les préceptes de sir Rawlinson. Voici un parallèle particulier entre la version de ce dernier savant et celle du Dr Oppert, dont les études ont peut-être un caractère plus indépendant et plus personnel :

RAWLINSON.

« Dans la puissance et le pouvoir d'Aschour, mon Seigneur, je marchai vers le pays de *Tzoughi*, appartenant à *Ghilkhi*, qui ne reconnaît pas Aschour, mon Seigneur.

» Avec 4000 de leurs guerriers, appartenant aux pays de *Khimi*, de *Loukhi*, d'*Arirghi*, d'*Alamoun*, de *Nouni*, et toute la vaste contrée des *Akhi*, dans le pays de *Khirikhi*, région difficile qui se dresse comme des poteaux de métal, contre tout leur peuple [en un mot], je combattis à pied (?).

OPPERT.

« Pour exécuter la volonté d'Assour, mon Seigneur, je marchai vers le pays de *Soughi* dans la contrée de *Kirhi*, les sujets d'Assour, mon Seigneur.

» Avec 6000 [hommes] de l'armée des pays de *Himi*, de *Loukhi*, d'*Arirghi*, d'*Aloumoun*, de *Nimni*, et le reste des ennemis, ils vinrent... Je les combattis dans les plaines.

RAWLINSON.	OPPERT.
» Je les vainquis. Les corps de leurs guerriers, j'en élevai des monceaux sur le sommet des montagnes.	» Je les vainquis; les combattants dispersés dans les ravins des montagnes, j'en élevai des monceaux.
» Je semai des cadavres de leurs guerriers, nombreux comme la paille, le pays de *Khirikhi*.	» Je brûlai comme de la paille les forêts de *Hirha*.
» Je pris le pays de *Tzoughi* tout entier.	» Je soumis la terre de *Soughi*, pour son châtiment.
» J'enlevai 25 de leurs dieux, leurs meubles, leurs biens et leurs objets de prix.	» J'enlevai 25 de leurs dieux, leurs captifs, leurs troupeaux et leurs trésors.
» Je livrai aux flammes un grand nombre de leurs villes; je les détruisis et les renversai.	» Je livrai aux flammes leur ville tout entière; je la détruisis de fond en comble...
» Les hommes de leurs armées se soumirent à mon joug. Je les reçus à merci.	
» Je leur imposai le tribut et les offrandes.	» Je reçus d'eux les tributs et les dons.
» Je leur enseignai l'attachement au culte d'Aschour, mon Seigneur. »	» Je reçus leurs offrandes, avec des prostrations devant le dieu Assour, mon Seigneur. »

Un des côtés les plus importants de cette étude est la lecture des noms propres. On conçoit, en effet, que c'est sur la sûreté de cette lecture que reposent à la fois et la certitude des qualifications historiques et la reconstitution de la géographie, dont les inscriptions contiennent de si nombreux éléments. Les citations comparées que je viens de rapporter montrent qu'en général il y a, sous ce rapport, un accord très-remarquable entre les transcriptions des quatre traducteurs. Mais il y a pourtant çà et là assez de divergences pour laisser planer encore un certain doute. Tant que ces dernières incertitudes ne seront pas levées, on ne pourra pas aborder avec la sécurité nécessaire l'éclaircissement de la géographie cunéiforme. Ainsi, nous voyons le nom du pays de Pouroukhouz dans M. Rawlinson, transcrit Pourouloudji par M. Hincks, et Bouroupzi par M. Oppert. On a vu dans nos citations le nom de Miltis chez un des traducteurs écrit Eschtisch par l'autre. De même le pays de Mouraddan de M. Rawlinson devient Mouratlik chez M. Talbot, et le Gilkhi du premier de ces deux savants est écrit Kirhi par M. Oppert. De même encore le Khounoutsa de sir Rawlinson est transcrit Khourouç par M. Oppert, et nous voyons une contrée appelée Kharran par un des traducteurs, Kachni par un autre, et Rasan par un troisième. On ne voudrait pas non plus que Kasiyara fût un pays chez M. Rawlinson, une ville chez M. Talbot, une montagne chez M. Hincks. Si regret-

tables que soient ces dissidences, il faut reconnaître que dans les quatre traductions elles sont dans une bien faible proportion en regard des lectures très-rapprochées ou tout à fait identiques; ce sont les dernières hésitations sur la valeur de deux ou trois signes cunéiformes, hésitations que le progrès continu des études ne tardera certainement pas à faire disparaître, si elles n'ont déjà cessé [1].

En regard de ces quelques dissemblances, il faut insister sur le frappant accord, signalé par M. Wilson, de toute une série de noms géographiques, au nombre de trente-neuf, accumulés dans un même paragraphe de l'inscription, et que les traducteurs ont lus, à deux ou trois exceptions près, d'une manière absolument semblable. Ceci est plus qu'une promesse, c'est un réel et très-grand progrès.

Depuis 1857, M. Oppert a poursuivi sans interruption l'analyse des cunéiformes assyriens. Entré le dernier dans ce champ d'études, il est un de ceux, après sir Rawlinson, qui y auront creusé leur sillon le plus avant, et qui y laisseront la trace la plus profonde. Il a publié en 1859 un traité capital sur la matière, qui forme la seconde partie de sa relation de l'expédition de Mésopotamie; et il en a résumé les principes dans une grammaire assyrienne, qui est le premier essai de reconstitution complète et régulière de la langue que parlaient les sujets de Sémiramis et ceux de Nabukhodonosor [2]. M. Oppert, au début de sa grammaire, définit en quelques aphorismes généraux le caractère historique de l'idiome et sa place dans la famille à laquelle il appartient. Il nous suffit de les transcrire:

« La langue assyrienne est l'idiome dans lequel sont rédigées les inscriptions de Ninive et de Babylone, ainsi que les traductions de la troisième espèce faites sur les textes des rois de Perse.

» La langue assyrienne est sémitique; elle est unie par les liens d'une proche parenté aux langues arabe, hébraïque, éthiopienne, syriaque, chaldaïque, lydienne, élymaïque, tout en conservant des différences aussi marquées que celles qui séparent les idiomes mentionnés les uns des autres.

» La langue assyrienne fut parlée du XXIII[e] au I[er] siècle avant l'ère vulgaire. A partir du V[e] siècle, elle eut à lutter contre les progrès de la langue araméenne [3], qui l'emporta dès le I[er] siècle avant

[1] J'ai cité tout à l'heure les études de M. Ménant, qui dans ces derniers temps ont donné la clef de nombreuses anomalies dans la lecture des textes assyriens en général et des noms propres en particulier.

[2] *Eléments de la grammaire assyrienne*, par M. J. Oppert. Paris, 1860, in-8.

[3] La langue de la Mésopotamie supérieure et du nord de la Syrie.

l'ère vulgaire, mais qui, à son tour, fut supplantée peu à peu par la langue arabe.

» La langue et la littérature assyriennes sont désignées par les Arabes sous la dénomination de Nabatéennes. »

XII

Nous avons conduit jusqu'aux dernières limites qu'elles aient atteintes les études de restitution de l'écriture et de la langue des Assyriens et des Babyloniens; il nous reste à rechercher quels résultats positifs, pour l'histoire et pour la connaissance générale de l'antiquité assyro-babylonienne, sont jusqu'à présent sortis de ces études.

Ce qui frappe, à la vue des monuments exhumés du sol de l'Assyrie, c'est la civilisation dont ils sont l'image.

Image effacée, brisée, mutilée, et qui pourtant garde dans ses débris quelque chose de son éclat et de sa grandeur.

Les prophètes du peuple hébreu, contemporains de la puissance assyrienne, et après eux Hérodote et Ctésias, organes d'une tradition récente encore, parlent en termes magnifiques de l'opulence des rois de Ninive et des rois de Babylone, du faste de leur cour, de la splendeur de leurs édifices; et voici que des ruines perdues depuis vingt-quatre siècles, appuyant de leur témoignage les descriptions contemporaines, nous apportent comme un dernier reflet de ces vieilles monarchies de l'Orient.

Les œuvres de l'homme, comme celles de la nature, ont leur paléontologie. Reconstituer le corps entier d'après d'incomplets débris et des traces à demi effacées est une science qui appartient à l'archéologue aussi bien qu'au naturaliste. On a pu ainsi restituer les constructions royales de Ninive, en retrouver les dispositions générales, et leur rendre jusqu'à un certain point leur aspect extérieur. Les grands édifices de l'Assyrie, aussi bien que ceux de Babylone, étaient élevés sur une plate-forme massive exhaussée au-dessus du sol, et dont les faces s'inclinaient en larges gradins. Cette plate-forme, de même que les murailles et les gros œuvres de la construction dont elle formait la base, était en terre revêtue de briques. Des taureaux ou des lions à tête humaine, taillés dans le granit ou l'albâtre sur des proportions colossales, donnaient un

aspect monumental aux portes de l'édifice. Franchissons ces larges portails que le ciseau avait chargés de riches ornements, et pénétrons, sur les pas de M. Layard, dans un de ces palais servant d'habitation royale. L'intérieur en devait être aussi imposant que magnifique. Une longue suite de salles, accompagnées d'une multitude de chambres et d'appartements privés, se succédaient au loin et couvraient une immense surface. Telle de ces salles qui ont été déblayées avait au delà de 100 pieds de longueur et une largeur presque égale. Les plafonds de ces pièces gigantesques devaient être soutenus par des rangées de colonnes, quoique jusqu'à présent on n'en ait rencontré que de rares vestiges; le feu les aura sans doute anéanties. On voit des colonnes employées comme ornement architectural dans des bas-reliefs de Koïoundjik. Les parois des salles étaient couvertes de deux rangs superposés de plaques de marbre sculptées, et une partie au moins, sinon la totalité de ces sculptures, était rehaussée de vives couleurs. C'étaient, nous l'avons dit ailleurs, des scènes de guerre représentant les expéditions du prince, des scènes de chasse d'animaux sauvages, et aussi des représentations de sacrifices religieux. Au-dessous de chaque tableau était gravée une légende explicative, dont les caractères étaient parfois incrustés d'or ou de cuivre. Des arbres et des animaux symboliques séparaient les bas-reliefs et complétaient l'ornementation de ces salles historiques. A l'extrémité supérieure de quelques-unes des salles, on avait représenté la figure colossale du roi en adoration devant le dieu suprême, ou recevant des mains d'un eunuque la coupe emblématique. Derrière lui se tenaient des guerriers portant ses armes; d'autres fois, c'étaient des prêtres, ou des divinités présidant aux offrandes sacrées. Plusieurs portes, toujours accompagnées de taureaux ou de lions ailés, ou de l'image des divinités protectrices, ouvraient sur des appartements qui eux-mêmes conduisaient à d'autres salles; et dans chaque salle se reproduisaient de nouvelles sculptures. Ici, l'artiste avait représenté des cortéges royaux se déployant dans toute leur variété; ailleurs, le roi était monté sur son char qu'entraînaient de toute leur vitesse de magnifiques coursiers; ou bien encore c'étaient des files de prisonniers enchaînés défilant devant le trône royal, ou des envoyés étrangers venant offrir en tribut les plus rares produits de leurs contrées natales. Ces dernières scènes ont un intérêt particulier, soit par les costumes des personnages, soit par la nature des offrandes qui peuvent fournir d'utiles indications sur les pays et les peuples

avec lesquels l'Assyrie fut en relation selon les époques. Partout le pied foulait des dalles de marbre blanc pareilles aux revêtements des murailles, et toutes couvertes d'inscriptions cunéiformes; les plafonds, formés de bois précieux, étaient divisés en caissons moulés et sculptés, où les incrustations d'or et d'ivoire se mêlaient aux représentations peintes de fleurs et d'animaux.

Dans chacun des palais que les excavations ont jusqu'à présent mis à jour, toutes les scènes sculptées où le roi figure, tous les emblèmes, toutes les inscriptions, se rapportent à un même prince, au prince qui a fondé l'édifice. Tout monarque qui voulait transmettre à la postérité le souvenir de ses actions guerrières élevait ainsi, à ce qu'il semble, une de ces vastes et somptueuses demeures, qui devait être toute remplie de son nom.

Une autre question se présente : c'est M. Layard qui la pose. M. Layard se demande si ces splendides édifices découverts à Nimroûd, à Koïoundjik et à Khorsabad, étaient des palais ou des temples; ou bien encore, de même que le souverain réunissait en lui le double caractère de monarque et de chef de la religion, si sa résidence n'avait pas le double caractère de demeure royale et d'édifice religieux? On sait qu'en Égypte ce double caractère se trouvait réuni dans la plupart des grandes constructions royales, et M. Layard est porté à croire qu'il en était de même en Assyrie. Que le roi y fût investi d'un caractère religieux, c'est ce que montre assez l'examen le plus superficiel des sculptures. Les prêtres et les divinités protectrices accompagnent habituellement la figure royale dans une attitude de subordination, quel que soit d'ailleurs dans la théogonie assyrienne le rôle particulier des figures ailées si fréquentes sur les monuments. Dans l'inscription de Borsippa que nous avons rapportée, Nabukhodonosor prend le titre de chef des prêtres. Ici comme en Égypte, le prince pouvait être regardé comme le représentant de la Divinité sur la terre, et comme tenant son pouvoir directement du ciel.

L'Égypte, que j'ai nommée, suggère un rapprochement qui semble justifié, à plusieurs égards, entre la contrée des Pharaons et les pays du bas Euphrate. Leurs populations, certainement issues d'une même souche originelle, ont eu sans doute, à des époques antérieures à l'histoire, des rapports dont le souvenir et l'influence ont dû se prolonger plus ou moins dans le cours des âges. Chez les deux peuples, les plus anciens monuments sont des masses gigantesques de forme pyramidale; en Assyrie et en Babylonie, de même

qu'en Égypte, l'écriture paraît avoir eu pour point de départ une imitation des objets naturels, qui produisit d'un côté le système hiéroglyphique, et de l'autre les caractères cunéiformes. Mais là s'arrêtent les rapports ou, pour mieux dire, les analogies que l'on peut être tenté de reconnaître entre l'Égypte et l'Assyrie. Rien n'indique qu'elles se soient étendues aux temps véritablement historiques. Les peuples du Nil et ceux de l'Euphrate ont eu leur développement intellectuel et religieux parfaitement isolé, aussi bien que leur développement politique. Et pour ne pas sortir de notre sujet actuel, il est impossible d'apercevoir la moindre ressemblance, ni dans les détails ni dans le caractère général, entre l'architecture des deux nations. Ce qu'il peut, dans une certaine mesure, y avoir de commun entre elles, s'explique assez par l'inspiration spontanée de deux races d'un génie analogue.

Ce qui est vrai, c'est que l'art assyrien et l'art égyptien se sont arrêtés au même point de développement. Tous deux, au moins pour les arts plastiques, en sont restés à l'état rudimentaire; avec cette différence, toutefois, que les Assyriens, peut-être moins strictement enchaînés par la forme religieuse, purent se rapprocher davantage de la vérité matérielle dans la reproduction de la nature humaine. L'artiste assyrien a, comme l'égyptien, un type constant pour chacune de ces figures; soit qu'il représente la personne royale, soit qu'il trace l'image d'un prêtre, ou d'un guerrier, ou d'un ennemi captif, c'est toujours le même costume, les mêmes emblèmes, presque la même attitude: mais dans le dessin de chaque individu, il cherche, autant que le lui permet le type convenu, à se rapprocher de la nature. Dans le visage et dans les membres, il introduit une sorte de modelé que n'a pas connu le sculpteur égyptien; il rend, autant qu'il le peut, la saillie des muscles et le jeu des articulations. Son ciseau se complaît dans les détails, dans les ornements, dans l'exécution de la chevelure et de la barbe, toujours bouclées d'une manière uniforme, et il y montre souvent un faire remarquable. Là surtout où il déploie une véritable habileté, c'est dans l'exécution des animaux. Ses chevaux et ses lions ont une pureté, un élan, une vérité d'observation, qui peuvent entrer en parallèle avec l'art moderne. Mais dans les figures humaines, à part certaines dispositions on peut dire traditionnelles, ne lui demandez ni la science du dessin, ni l'agencement des membres selon le mouvement du corps, ni l'entente du raccourci; ne lui demandez surtout, dans les scènes et dans les groupes, ni les lignes fuyantes, ni les proportions, ni la perspective, rien, en un

mot, qui rappelle, même de loin, la véritable observation et le sentiment de la nature, — rien de ce qui constitue l'art dans son expression élevée. Tout y est jeté sur le même plan, avec une naïveté d'exécution tout à fait primitive. L'artiste veut-il représenter une vallée au milieu de laquelle coule une rivière? il n'imagine rien de mieux que de planter ses arbres en sens inverse, de telle sorte que sur une des deux rives la cime des arbres se projette en haut, et que sur l'autre rive elle est tournée vers le bas. On a peine à s'expliquer comment une telle barbarie, digne d'un Youkaghir ou d'un Peau-Rouge, pouvait se concilier avec la perfection relative où étaient arrivés certains arts manuels, — non-seulement la taille du marbre, mais la gravure des pierres fines, le travail des coupes ou des vases, la sculpture de l'ivoire et la ciselure des métaux, — quoique la même anomalie se retrouve chez les anciens Égyptiens, aussi bien que chez toutes les nations policées du sud et de l'orient de l'Asie. L'art véritable, l'art qui a transporté le sentiment du beau et de l'harmonie dans l'imitation matérielle, est une création du génie grec; nul peuple avant les Grecs n'en eut la révélation. Et cependant l'art grec lui-même a ses racines dans l'art asiatique, comme la fleur au port délicat, dont la corolle reflète l'azur du ciel, plonge ses racines dans un sol grossier.

On avait toujours cru que la première inspiration des arts plastiques avait été apportée de l'Égypte en Grèce et en Italie ; c'est un des résultats des découvertes assyriennes d'avoir rectifié ce que cette hypothèse avait d'inexact. La parfaite ressemblance des vases et des coupes trouvés en Phénicie et à Ninive, avec les plus anciens produits céramiques de l'Étrurie et de la Grèce, montre d'où vient l'imitation. Cette ressemblance est à la fois dans la forme, dans les ornements et dans les sujets emblématiques. A ce point de vue, l'étude de l'art assyrien acquiert une importance spéciale. Il en est de même de la sculpture, premier germe de la statuaire antique. On en peut suivre la progression à travers l'Asie Mineure, depuis la vallée de l'Euphrate jusqu'aux bords de l'Égée, et de la Grèce asiatique chez les Grecs d'Europe. L'Asie Mineure, avant de passer sous la domination perse, avait été pendant de longs siècles une dépendance de l'empire d'Assyrie. Le temps a fait disparaître à peu près toutes les traces de la période assyrienne; mais celles de l'époque perse y sont encore nombreuses, et l'art perse, tel qu'il se développa sous les Akhéménides, n'était lui-même qu'une émanation de l'art assyrien. La connexion entre les

monuments de la période perse en Asie Mineure et les formes archaïques de l'art grec est aujourd'hui bien reconnue. « Les marbres rapportés de Xanthus en Lycie par M. Fellows, et qui font actuellement partie des richesses du Musée britannique, sont, dit M. Layard, un remarquable exemple de la triple connexion qui existe entre l'Assyrie et la Perse, la Perse et l'Asie Mineure, l'Asie Mineure et la Grèce. On y peut suivre le développement graduel de l'art, depuis sa rudesse primitive jusqu'aux plus belles conceptions de la sculpture grecque. Non qu'on y trouve dans leur expression la plus complète le style assyrien et le style hellénique; mais on y peut voir comment une imitation plus rapprochée de la nature, et le goût qui s'épure par une étude incessante, ont fait sortir peu à peu, des lignes raides et dures de l'œuvre assyrienne, ces belles draperies et ces purs contours qui sont la perfection de l'art classique. »

Il est un dernier point de vue — et ce n'est pas le moins intéressant — sous lequel il faut étudier les bas-reliefs ninivites : ce sont les éclaircissements qu'on y peut trouver sur la vie privée du peuple assyrien, aussi bien que sur les procédés manuels de ses arts et de son industrie. Il n'est pas besoin de rappeler quels trésors d'informations de ce genre ont été fournis par les peintures égyptiennes. Celles de l'Assyrie, il faut le reconnaître, sont bien loin de ce degré de richesse. Cela tient à ce que jusqu'à présent, chose assez remarquable, on n'a pas trouvé dans la vallée du Tigre de tombeaux qui remontent à l'époque de Ninive. On sait qu'en Égypte, c'est surtout dans les peintures des tombes et des hypogées royaux que l'on voit reproduits les habitudes et les usages de la société, prise à tous ses degrés et dans toutes ses classes. Dans les sculptures assyriennes, les indications les plus abondantes se rapportent soit aux pratiques ou aux emblèmes religieux, soit à l'art de la guerre ; néanmoins elles ne laissent pas de présenter encore bien des particularités importantes à recueillir pour l'histoire de la civilisation.

Mais, au total, c'est surtout par leur signification historique que les bas-reliefs des palais assyriens, ainsi que les inscriptions qui les accompagnent, se recommandent à l'étude des archéologues ; c'est à ce point de vue capital qu'il nous reste à les interroger.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

LE JOURNAL

DE CHARLES-AUGUSTE VARNHAGEN D'ENSE

SUITE [1]

L'année 1839 n'inspire à M. de Varnhagen que les plus tristes réflexions sur la vie politique :

« Plaintes croissantes, » écrit-il le 8 février 1839, « sur le désarroi de notre administration; *statu quo*, guerre sourde, vexations et dégoûts, faiblesse et mollesse; c'est Iéna et Auerstedt sans bruit, avec cour et ballet. » — « Le gouvernement prussien, » écrit-il à quelques jours de là, « est une confrérie de bureaucrates qui aux vœux d'obéissance et d'hypocrisie joignent encore celui de barbouillage. »

— « Mardi, 23 décembre 1839.

» D'où vient qu'à présent seulement Schiller se fait jour et pénètre toute la nation? C'est une flamme inextinguible qu'on a su comprimer ; maintenant qu'elle s'est dégagée elle n'en brille que plus vive. La compression est résultée de la grande considération accordée aux Schlegel, à Tieck, à Schleiermacher, etc. etc., qui ne voulaient pas de Schiller, tenu à l'écart trente ans durant par l'autorité de leur critique. Aujourd'hui on ne s'inquiète guère des Schlegel, et la considération qu'inspirait Tieck diminue sensiblement.

[1] Voir la livraison du 15 janvier 1862.

» On dénigre la petite amnistie accordée par le roi à l'occasion de la fête de la réformation : « C'est bien dans le caractère du roi, dit-on ; rien de grand, de libéral, de vivace, pas d'amnistie pour les délits politiques où la faute est si petite et la peine si dure ; non ; un pardon restreint, fragmentaire, insuffisant, accordé à des fautes insignifiantes (injures, etc. etc.) ; en outre, le roi empiète sur le droit privé, car ce pardon suppose de la part de l'offensé la disposition à la conciliation ; dans le cas où cette disposition serait absente, le roi exige un rapport circonstancié. » Avec cela le décret est mal rédigé. — Haussement d'épaules, moqueries, mécontentement. »

— « Samedi, 7 décembre 1839.

How weary, flat, and unprofitable,
Seem to me all the uses of this world.

Ces mots de Hamlet ne me sont pas sortis de la tête de toute la journée ; il est dur et pitoyable qu'ils soient devenus l'expression de ma disposition mentale : en effet, je suis tout prêt à faire banqueroute avec ma vie d'ici ; je dis ma vie d'ici, car la faute en est à Berlin plus qu'à moi. Cette ville est anéantie par des influences trop connues, anéantie pour une couple de générations au moins ! Un simple changement ne saurait aider ; il faudra qu'un intermède d'adversités intervienne et fasse un peu d'air ; il se répand d'ici sur tout l'État une contagion d'insipidité, de lassitude, de contrariété et d'ennui ; Humboldt le ressent aussi, et s'en plaint avec amertume ; P... de même, quoique par d'autres raisons que Humboldt et moi, qui avons connu de meilleurs temps ; X... et Gauy connaissaient cet état, mais ils n'avaient pas non plus de points de comparaison dans le passé. — La journée ne m'apporte aucune pâture, je rentre chez moi sans récolte et je ne puis rien semer. Nous n'avons pas de vie politique ; la vie sociale s'est détériorée, la vie littéraire est déprimée, la science est contrainte de se renfermer dans ses plus étroites limites comme dans les murs d'un cloître ; le goût est gâté, le théâtre dégénéré ; les beautés de notre nature sauraient-elles nous tenir lieu de tout et nous remonter ? O Berlin ! Berlin !... »

Avec la nouvelle année, son courage se rallume et il ouvre 1840 par ces lignes :

« Le nom de la Prusse, et le sens et la valeur que ce nom acquiert dans l'esprit avec une intensité toujours croissante, rem-

plissent mon cœur d'une ardeur joyeuse: je sens la puissance du mot patrie, et celle d'une communion intime, pleine de gravité et d'amour; cette gravité et cet amour prennent de tous côtés des formes vivantes, et s'entretiennent et s'embrasent. Les souverains et leur maison, les hommes d'État et les héros, le peuple avec son caractère distinct trop souvent contrarié, son développement tardif, sa destinée précaire, — je sens qu'ils sont miens, et que je suis à eux de force et de gré, lors même que je me récuse, comme on fait souvent à l'endroit des parentés. Et comme le cœur est ému, fier et heureux, lorsqu'il peut aimer et honorer le bien et le grand dans cette parenté la plus proche et la plus vraie! Avec quelle extase la pensée se repose sur nos grands souverains : l'électeur Frédéric-Guillaume, le roi Frédéric, sur le cortége des héros de la guerre de Sept ans, de la guerre de délivrance, et sur toutes les améliorations qui ont été entreprises et qui se sont accomplies dans la législation, dans l'instruction, dans la culture intellectuelle, dans les sciences et les arts, et dans la vie publique, sur toutes les choses belles et fortes qui ont prospéré au sein de ce peuple et de cet État. Le plus petit incident devient significatif et acquiert de l'importance lorsqu'on s'associe à tout ce qui se fait et s'est fait, et que l'on saisit les mille rapports qui se multiplient et s'enchevêtrent de plus en plus, à mesure que la vie s'élargit et se définit mieux; la recherche historique, de même que l'action, s'empare alors avec autant d'ardeur des matériaux qu'offre l'instant, que de ceux de tout un siècle. »

(Annotation de Varnhagen : « Je relis ces lignes en décembre 48, et avec quel sentiment de tristesse et de découragement! »)

—« Jeudi, 4 juillet 1840.— Groupes populaires attroupés devant le palais et traversés de temps à autre par des généraux, des ministres, des gens de la cour qui vont et viennent; attente et silence. Comme d'ordinaire, de faux bruits en masse, entremêlés de nouvelles vraies. Le roi a communié ce matin; c'est l'évêque Eylert qui lui a donné le saint sacrement. Entre la torpeur et la décomposition surviennent des moments de force. Mais, de même qu'hier, le roi est à la mort; si elle tarde, on n'aura gagné qu'une agonie prolongée.

» Le ministre Kamptz, avec lequel je me suis promené ce matin, ne me paraît pas sûr de sa position sous le règne suivant. — J'entends dire que les membres du conseil municipal travaillent à une pétition ayant pour but d'obtenir une constitution du nouveau roi.

Je ne crois pas que cette impulsion se revête d'une forme appropriée, et moins encore qu'elle aboutisse; cependant, même à l'état d'impulsion, la chose me paraît considérable; murmuré à l'oreille seulement, ce mot de constitution, joint aux circonstances présentes, me bouleverse l'esprit. »

—« 7 juin 1840. — Hier, vers trois heures de l'après-midi, le roi est mort. Toute la population de Berlin est sur pied; cohue et agitation sourde, point de tumulte, rien que la rumeur de la foule. Le soir, un numéro de la *Gazette de l'État* annonce le triste dénouement. Les troupes traversent la ville en silence et vont chercher des drapeaux pour la cérémonie de l'hommage et du serment au nouveau roi. A la tombée du crépuscule, ce spectacle devient très-lugubre. Glas funèbre.

« Je me souviens d'une agitation pareille, il y a de cela dix ans, alors que la nouvelle de la révolution de Juillet parvint ici, le 3 août, à la fête du roi, et que tout le peuple était en mouvement. »

—« Berlin. Mercredi, 16 septembre 1840.— Serment du roi lors de l'intronisation; forme neuve et originale, sens élevé. Cependant, le refus de la constitution et de la convocation des états du royaume fait mauvais effet, en dépit du ton mesuré; je crois que le roi ne se débarrassera pas de cette réclamation de tout son règne; elle renaîtra toujours. Les états du Rhin et ceux de Westphalie ne voudront pas rester en arrière des états de la Prusse orientale, et ceux de la Marche eux-mêmes commencent à se remuer. »

—« Lundi, 28 septembre 1840.— Le ministre d'État (M. de Nagler) est venu me voir; il est resté longtemps. Il est des mécontents et loue le roi défunt. La faveur de M. de Schœn lui est désagréable, et il me raconte de ce dernier plusieurs traits désavantageux; plus encore de M. de Stein, qu'il va jusqu'à accuser de fausseté et de perfidie; il parle de M. de Niebuhr avec raillerie et mépris : à l'en croire, celui-ci n'aurait été en affaires qu'un pauvre nigaud. Comme je lui dis que le livre d'Arndt me plaisait, il paraît stupéfait, et me demande d'un air soupçonneux comment j'entends cela. On se raconte mille plaisanteries du roi, mille saillies, et les drôleries les plus singulières; la plupart ne sont pas de bon goût, c'est incontestable, mais quelques-unes d'entre elles sont bien trouvées.

» Le roi, auquel tous les cœurs sont ouverts et qui les remplit de surprise et d'espoir, n'aura pas un règne aisé, je le crois. Les nombreuses tendances qu'il manifeste créent autant d'exigences, et satisfaire les intérêts contradictoires sera chose impossible. En outre, je crois voir se former un parti qui réagira systématiquement, un parti qui dispose dans l'ombre d'une force considérable, qui a dominé l'ancienne administration et d'où sont sortis la plupart de nos fonctionnaires. Hostiles à tout ce qui est esprit et idée, mais habiles et fins connaisseurs du monde, ces gens donneront bientôt du fil à retordre à l'esprit et à l'imagination du roi. Il est beaucoup trop libéral à leur gré, mais comme il ne l'est pas autant que d'autres le voudraient, ceux-là se chargent avec empressement du mécontentement de ceux-ci, et il en résulte la plus impossible des coalitions. Les finances sont sur le point de s'embrouiller, beaucoup le pensent; c'est là une question capitale. Cependant, tant que des difficultés ne nous viendront pas du dehors, les choses iront leur train, et quelques oscillations ne sauraient compromettre un corps comme la Prusse. »

— « Samedi, 3 octobre 1840. — Le général Sharnhorst m'accoste sur la place des Gendarmes; nous entrons dans un magasin, où l'on nous montre des atlas. Il affirme que nous aurons la guerre, et tout à l'heure, et que la France succombera, et qu'on se la partagera; les Français représentent le principe de l'immoralité en ce monde; depuis deux cents ans ils entretiennent le foyer du mal; il fallait détruire ce foyer, et si cela ne se faisait pas il n'y avait pas de Dieu au ciel. Les Français ne valent rien, donc ils devaient disparaître. « Certes, lui dis-je, ce qui ne vaut rien doit disparaître; aussi cette destinée attend-elle le monde entier, et non pas seulement les Français. » Il accable les Français d'injures, avec une rage insensée, en fanatique aveugle, et il étale un zèle patriotique tout à fait français. Il est persuadé que nous battrons tout le monde, et il soutient que Frédéric-Guillaume est le plus grand capitaine, un génie militaire égal à Frédéric le Grand. C'est ainsi qu'il déclame, louant et blâmant d'une haleine. Je le rappelle à la raison, lui disant qu'il s'agissait à présent d'être calme et prévoyant, et il se tranquillise. Je continue de causer avec lui; nous plaisantons, nous parlons en gens sérieux, et il redevient l'homme aimable, intelligent, bienveillant, d'autrefois, et nous nous séparons les meilleurs amis du monde et en nous serrant les mains avec cordialité. Singulier incident, qui me

donne à réfléchir. Quel délire! quel aveuglement! Et que penser quand de tels hommes, les meilleurs entre tous, en sont saisis?

» Chacun veut imposer à l'autre ses bornes et sa direction, lui dicter l'emploi de son argent, de son rang, de sa maison, de son bien, même de son talent, de son esprit et de son cœur; comme cette présomption se renouvelle à tout instant, l'opposition qu'elle engendre se renouvelle également. Gervinus est très-disposé à demander des comptes à Gœthe, précisément à Gœthe, car son partage a été le plus grand. Mais que dirions-nous si un pareil inquisiteur s'introduisait chez nous et nous demandait compte de l'emploi de notre argent? »

— « Mardi, 8 octobre 1840. — Le général de Canitz est venu me voir. Il a parlé d'une façon attachante et spirituelle des questions actuelles, du Hanovre, de la campagne des Russes contre les Polonais, campagne critiquée par Willisen et qu'il a commentée aussi, mais il garde cela sous clef jusqu'à la mort de l'empereur Nicolas. Il ne croit pas à la guerre, bien qu'il la désire.

» Déjà le monde afflue de tous côtés pour la cérémonie du serment. On s'attend à ce que le roi fasse sensation par son amabilité personnelle; mais cette arme ne suffit pas; les coups qu'elle porte sont sûrs, mais promptement effacés. Il se trouve aussi des gens qui ne se laissent pas atteindre, qui demeurent froids et inaccessibles, et qui ne prennent en considération que les faits positifs. La vieille hiérarchie bureaucratique est mécontente, et elle voit avec une joie maligne que le roi est embarrassé de la question de la constitution, et que, dans la personne de Maurice Arndt et de ses adhérents, il a délivré un principe de trouble et de perturbation. La publication des actes concernant la convocation des états est un acte de droiture et de libéralisme qui dénote un sens élevé. Peut-être eût-il mieux valu s'en abstenir; cela ne semble pas habile, cela excite plus que cela n'assouvit. Il est possible que cette mesure empêche la question de surgir lors de la cérémonie du serment, c'est même probable. Mais un peu plus tard la semence poussera; dans les entrailles ou à la surface de la terre, la question gagnera son terrain.

Hier, les plus sérieuses réflexions me vinrent au théâtre français. Toute la nation se révéla à moi, avec ce qu'elle a développé, produit et accompli. Je me dis qu'une Europe où elle manquerait serait fragile, qu'elle était d'absolue nécessité, et qu'au cas où elle manquerait, une autre nation moins capable qu'elle devrait assu-

jouer son rôle. Ils sont quelque chose, ces Français, et celui qui le nie le fait à son propre détriment.

» Canitz me raconta que M. de Nostitz (le Russe) lui avait dit un jour : « Je ne dis pas que le grand-duc Constantin m'aime ; eh non ! mais il aime à avoir un animal comme moi dans sa ménagerie. »

— « Mardi, 13 octobre. — Chez Bettina d'Arnim. Entretien remarquable. Elle travaille avec ardeur à l'affaire des frères Grimm ; elle a envoyé au roi les lettres de Dahlmann, et les réponses courageuses, profondes, spirituelles qu'elle y a faites ; elle me lit, après m'avoir demandé le secret, une lettre au roi où elle demande la constitution. Elle la veut à toute force, elle prise le reste rien. « Le roi n'a pas d'enfants, dit-elle ; qu'il adopte la constitution. » Elle exècre Rochow, Müffling et toute cette clique, méprise les dévots, ne se fie pas à Eichhorn qu'elle dit pusillanime, et ne voit de salut que dans le peuple, la jeunesse et les états.

« Grands préparatifs pour après-demain ; échafaudages, décorations ; trop de cela et rien que de cela. Mauvaise impression. »

— « Jeudi, 15 octobre 1862. — Ce matin a eu lieu la cérémonie de la prestation du serment ; j'y ai assisté ; elle a duré de sept heures à deux heures, mais j'étais fort à l'aise dans ma tribune à côté de Mme d'Arnim, accompagnée de ses trois filles, du professeur Hormayr, etc. etc. Nous nous entretînmes fort bien.

» Le tout fut beau et solennel ; nous n'entendîmes pas un mot du discours royal, mais les gestes seuls étaient émouvants, on y adaptait des mots sentis et fermes. La pluie qui survint nous incommoda moins que la vue du bourgmestre de Berlin, qui, la tête découverte, eut à tenir son allocution au bas de l'immense escalier qu'il n'était pas autorisé à franchir, tandis que les nobles avaient prêté leur serment au haut des degrés. Je songeai au tiers état qui présentait ses pétitions au roi de France, genou en terre. — Le bruit du canon me fit plaisir. Les acclamations furent modérées et partielles.

» Le journal du soir contient la liste de tous les avancements, de toutes les nominations et de toutes les décorations qui ont surgi à cette occasion. Cette liste n'offre rien de remarquable, rien qui frappe et satisfasse l'esprit, rien qui indique une tendance intellectuelle quelconque. Quelques favoris sont distingués avec mesure, c'était dans l'ordre ; mais d'ailleurs l'Almanach nobiliaire et les relations de cour ont prévalu.

» On attaque le ministre de Rochow, qu'on nomme le Mauvais

Principe, et l'on dit que tant que le roi l'aurait auprès de lui, il ne serait que le roi des nobles. Il est singulier que le roi ait attaché la promulgation des titres à la propriété territoriale, comme il l'avait déjà fait à Kœnigsberg. Sans doute il veut mettre sa noblesse sur le pied de la noblesse anglaise; mais sans parlement, à quoi bon? Cette nouvelle institution prospérera-t-elle? c'est douteux. En attendant, le roi contribue à la destruction de la vieille noblesse, c'est certain.

» J'ai commencé la biographie du maréchal de Schwerin.

» L'illumination de la ville est brillante; le théâtre, l'académie et l'arsenal sont fort beaux, mais la pluie a gâté l'ensemble et éteint une partie des lampions; les tours de la Grande-Place ne brillaient guère. Le temps est horrible, cependant les rues sont encombrées. »

(*Note de l'année* 1850.) — « Lorsqu'en 1840 le serment de fidélité fut prêté au roi Frédéric-Guillaume IV, M. Milde, commerçant de Breslau (le même qui fut ministre durant quelques semaines en 1848), assistait à la cérémonie. Il ne partagea aucunement l'enthousiasme presque universel, ni l'admiration qu'excita le parler franc du roi, non plus que les espérances encouragées par son humeur sereine. Bien au contraire, il emporta à Breslau une impression fâcheuse, et affirma aussitôt que le roi était le plus grand comédien qu'il eût vu! Plus tard, on se ressouvint avec un douloureux assentiment de ces paroles, que l'on avait écoutées avec indignation. »

— « Dimanche, 1er novembre 1840. — L'exposition des emblèmes des corporations fournit matière aux réflexions; on est ramené aux années de pèlerinage de Wilhelm Meister; ce que Gœthe a rêvé est accompli, le métier s'est élevé; ce monde, créé par le travail et l'industrie, n'est plus commun ni grossier : il imprime le respect, et toutes les autres classes en devraient saisir l'importance. Comment accorder cela avec les fantaisies nobiliaires du roi? »

— « Mercredi, 4 novembre 1840. — M. de Haasenpflug est ici et demeure chez M. d'Arnim, futur ministre plénipotentiaire à la cour de Belgique. C'est avec douleur et effroi que l'on voit sa présence ici; on craint qu'il ne soit employé : son nom est chargé de mépris : il passe pour le valet irascible du pouvoir arbitraire et pour un tartufe.

» Nombre de gens deviennent pensifs. Déjà l'on dit que le roi fait

des choses diverses, mais que l'on sait fort bien de quel côté il incline; que des préconisés, ceux qui avaient de l'influence sur lui, étaient des bigots ou des aristocrates. Toutes les faveurs étaient insignifiantes, comparées à l'influence, à la situation et à l'extension de ces deux classes d'individus. Et ceux qui sont le plus dévoués au roi sont les plus inquiets. »

— « 7 novembre 1840. — Les bigots accaparent toutes les places et l'on entend dire les choses les plus étranges, comme : indépendance du clergé protestant vis-à-vis de l'État, l'Église catholique favorisée, préconisation des majorats et de la justice patrimoniale; partout la bigoterie et le zèle religieux. La nomination de M. de Thile (ministre) fait bien du mauvais sang ; viennent encore Bunsen, Radowitz, Haasenpflug, et Dieu sait qui! Eichhorn, Willisen et Humboldt disparaissent au milieu de ces gens. Examinez un peu, dit-on, qui a de l'influence sur le roi, qui est en faveur : c'est ou un cafard ou un aristocrate. Beaucoup de mécontents, de pessimistes, de prophètes de malheur, et cela sitôt après l'enthousiasme universel! De plus, on dit que le roi manque de courage, qu'il s'est montré pusillanime à Kœnigsberg à propos de la constitution. On prétend que le ministre Rochow luimême a dit cela. Le prince Wittgenstein aurait confié à quelqu'un que le roi lui avait fait tort en étant prince héréditaire, mais qu'il était vengé maintenant en voyant la façon dont le roi se comportait. (Wittgenstein et son ami Tschoppe croient que l'État est perdu, parce que, dans un mouvement de générosité, le roi a aboli la commission d'enquête et accordé une amnistie.) Pour moi, je ne vois pas tellement en noir, car je ne crains pas les dévots; je n'ai peur que des hypocrites. »

— « Lundi, 9 novembre 1840. — Étant sorti, je rencontre le conseiller d'État Tschoppe, qui me salue et m'accoste : « M. de Varnhagen... » Je le regarde en passant, me détourne, ne le salue point et passe outre. Cela m'a fait du bien, de montrer à ce scélérat que je le méprise. Je ferais mieux encore, mais pas de précipitation : « Je ne veux pas appliquer de soufflet qui me fasse mal, » disait je ne sais quel juif.

« Je me suis promené avec le professeur Dirichlet et nous avons parlé de la situation politique. Il est de ceux qui croient qu'en cas de guerre, les Français l'emporteront. Je dis que cela dépend des circonstances dans lesquelles nous entreprendons la guerre, lesquelles peuvent être diamétralement opposées, et qu'on ne saurait

prévoir. Les circonstances dans lesquelles les Français feront la guerre demeureront, à peu de chose près, les mêmes. La guerre les rend égaux, car la guerre est en France le libre développement de la force populaire ; chez nous cela n'est pas ainsi, car nous pouvons avoir simultanément la guerre et l'esprit du peuple enchaîné.

» En Prusse, la question de la constitution est toujours soulevée ; dans les provinces rhénanes également. Le peuple est en général très-attentif ; on observe avec perspicacité et on interprète avec promptitude. »

— « Samedi, 5 décembre 1840. — Le conseiller d'État M. Dosow est venu me voir. Il m'assure que Stægemann n'est pas seulement malade au physique, mais qu'il a le moral affecté ; en vrai patriote il prend à cœur le revirement qu'il voit s'opérer dans le gouvernement ; il considère comme la honte et la perte d'un État la bigoterie et la prédilection qu'on accorde aux dévots.

» J'ai relu la correspondance de Gœthe et de Zelter ; des semences d'or gisent dans ces feuilles. On en parle trop peu, on y a trouvé trop de choses qui sont ici à la portée du premier venu, et l'on n'a pas remarqué tout un trésor intellectuel. Il s'y trouve des sentences et des jugements dont on pourrait faire des traités, des récits, des sermons. Pour moi, la masse est trop petite encore ; la plénitude de la vie n'est point encore assez complète ni assez variée. Je voudrais avoir toutes les lettres de Gœthe, Schiller, Jacobi, Fichte, Rahel, Humboldt, Wolff, Voss, etc., rassemblées par ordre chronologique et accompagnées de notes ; quelle belle peinture de la vie allemande donnerait cette collection ! J'ai pensé avec grande affection à Frédéric-Auguste Wolff, *I shall not look upon his like again.*

» Il paraît sûr que Cornélius vient ici, à de très-hautes conditions ; Schelling aussi est mandé ; il aura la même position que Humboldt, etc. etc. Ce serait le coup de grâce pour Steffens. — Tout honneur à Cornélius et à Schelling, je les salue comme de grands noms ; — mais tous deux ne représentent pas la vie, tous deux sont vieillis et usés, celui-ci comme philosophe, celui-là comme artiste. Joint à Freeck, Arndt, Savigny, ces épigones de Niebuhr et d'Auguste Schlegel, cela ne produit plus la lumière du jour, à peine un crépuscule brumeux et une odeur de moisi. »

— « 6 décembre 1840. — Une amie me disait aujourd'hui qu'elle ne pouvait discerner mes convictions, ni si j'étais chrétien ou païen,

royaliste ou républicain, mes conversations étant de toutes les nuances et permettant tantôt telle opinion, tantôt telle autre. Je répondis à cette attaque, qu'elle devait savoir bien au juste ce que j'étais, car en me disant cela, elle supposait que j'étais un homme à qui l'on peut dire de telles choses, et cela valait toute une profession de foi.

» Comment pouvais-je me défendre autrement ? Devais-je dire que l'on peut chérir l'idéal dans tous les phénomènes et en exécrer la réalité ? La libre pensée revêtue des formes de la culture pourrait être ma devise ; il y a dix ans j'aurais trouvé celle-ci pour la Prusse : par la culture à la liberté. »

— « Lundi 14 décembre 1840. — Il paraît que le roi se réjouit de l'arrivée d'Auguste-Wilhelm de Schlegel, que celui-ci l'égayera par ses joues fardées, sa tabatière à glace, ses diverses perruques, ses vanités colossales. — C'est le *Gundling* de notre temps.

» On dit que le roi est moins fâché que frappé des vers contre Haasenpflug, comme des premiers articles dans les journaux, qui ont la même tendance. Il aurait dit qu'on le jugeait mal, que ses intentions et ses idées étaient méconnues, qu'on verrait bien, etc. etc.

» Il m'est apparu, cette après-midi, une singulière filiation d'idées ou plutôt de tableaux : je considérai l'histoire, tout ce qui nous est transmis ; il me sembla tout à fait inutile d'en extraire le vrai, et que c'était peine perdue d'y vouloir introduire le faux. L'essentiel c'est *l'être*, c'est là ce qui vaut et ce qui reste. Je me représentai l'être sous une forme visible comme une vérité, sur laquelle nos formations, nos apparences ne passent que comme des nuages. Que me sert de me parer pour la postérité, de me draper dans la gloire et l'honneur ? mon être en devient-il autre le moins du monde, ou cette fausse image est-elle moi de quelque façon ? Ces pensées ne sont pas neuves, mais leur contemplation m'est nouvelle, et elle m'a transporté dans un état d'étonnement agréable comme une révélation.

« Les grandes fantaisies qu'on appelle religions, » — ai-je dit hier ; et encore : « Un artiste est celui dont les idées se font images. »

— « Mercredi, 23 décembre 1840. — La popularité du roi décroît sensiblement ; la nomination de Haasenpflug est déplorable, toute la magistrature en est révoltée. L'armée déteste aussi de M. de Radowitz, auquel sa position de favori donne le vertige, qui se fait boursouflé et guindé, et auquel on prédit une chute prochaine. On

assure que c'est le menteur le plus impudent ; il n'aurait jamais mis les pieds à l'École polytechnique, le général de Sharnhorst le lui aurait prouvé. — On a généralement l'idée que le roi est mou et faible, qu'il ne sait pas trancher une question ; opinion fâcheuse qui pourra le contraindre à la dureté.

» Nouvelle sortie de M. de Schœn à Kœnigsberg contre M. de Rochow en faveur de la constitution. Cette lutte est loin d'être écartée. Il se forme des entreprises sérieuses, et je crains fort que le roi n'ait à subir bien des contrariétés à ce sujet. Je le crois mal conseillé, il ne voit pas les choses dans leur réalité, mais sous un faux jour. Il est évident que le monde est différent de ce qu'il pense, et plus puissant dans cette différence qu'il ne croit. De fausses mesures qui ne se pourraient soutenir, qui devront être reprises, nuiront extrêmement ; j'ai peur... j'ai peur ! Encore si je le voyais entouré de vrais amis, d'amis qui désireraient son bien et non le leur ! Humboldt et Willisen sont de ceux-là, mais qui encore ?... »

— « 25 décembre 1840. — Je le vois plus clairement de jour en jour, le roi a une position difficile; il ne peut que devenir inflexible pour un parti ou pour l'autre. — Que notre situation est triste !

» On injurie M. de Schœn, le ministre d'État, le chevalier de l'Aigle noir, le gentilhomme, comme si c'était le brasseur Santerre ou le comédien Collot d'Herbois. — Mais Schœn continuera d'avancer dans la voie constitutionnelle, c'est certain ; il le fera par conviction, par ambition et par sagesse, car il prévoit le triomphe infaillible de ce mouvement, et il sait qu'il acquiert des droits imprescriptibles à la reconnaissance de la postérité. M. de Rochow cherche à l'incriminer, mais le roi ne saurait se donner un démenti ni avouer qu'il n'a tant élevé et distingué M. de Schœn que par erreur.

» Tous les journaux allemands luttent contre la bigoterie et l'*aristocratisme;* ils déclarent hautement que le roi ne pouvait ni ne voulait méconnaître l'esprit de son temps, qu'il accorderait la liberté de la presse et qu'il ne conférerait pas à l'Église le droit de contrainte. »

— « 26 décembre 1840. — Dans la plus haute société, dans l'entourage du roi, dans le rayon de sa faveur sont tendues toutes les cordes de l'admiration, de la flatterie, de la servilité ; l'exagération est telle, que le dévouement honnête, la fidélité et la reconnaissance sont obscurcis et injuriés, comme Cordélia dans *Lear*. Heureusement le roi n'est pas Lear, mais Regane et Gonerille sont auprès de

lui et ne sont pas sans influence. Le roi veut libérer la presse et permettre les opinions libérales ; cependant la moindre expression de ces opinions le blesse et l'irrite, et il ne manque pas de gens qui profitent de cette irritation momentanée pour donner le change à ses intentions. Je vois clairement que je ne pourrais pas vivre huit jours dans ces régions ; on s'y croit tenu d'outrager les Français et Thiers, de jeter feu et flamme contre les états du royaume et la constitution, et de témoigner à la noblesse et au clergé une déférence absolue. Et un favori épie l'autre, pour s'assurer s'il est mou ou tiède ; de là naissent la concurrence et les rivaux de servilité. Les libéraux sont imprudents et suffisants, ce qui sert admirablement les ultras, qui entraînent de plus en plus le roi de leur côté. Si les libéraux n'irritaient pas le roi par leurs réclamations intempestives, les tendances qu'il a le détourneraient des réactionnaires, et le mécontentement de ceux-ci formerait l'opposition. Nos aristocrates y sont très-disposés ; les hommes les plus haut placés appuient avec complaisance sur les petites erreurs et les petites maladresses d'un nouveau règne, et les militaires les plus considérés disent avec assurance et confiance que le roi n'oubliera pas qu'il est roi de Prusse, c'est-à-dire souverain d'un État qui repose surtout sur son armée, qu'une augmentation de la puissance militaire est plus nécessaire que tous les trésors artistiques, et qu'un escadron de cavalerie vaut toutes les *Ariane*, toutes les *Amazones*, etc. etc. On voit par ces mots qu'il existe une faction, qui prétend dominer et qui exalte le roi tant qu'il agit dans son sens, mais qui est prête à se tourner contre lui avec violence du moment qu'il ne le fera plus. Fasse le ciel que le roi ait la force de maintenir sa position au-dessus de tous les partis ! »

— « Samedi, 2 janvier 1841. — Il y a ici une fermentation de mécontentement qui devient menaçante. Le monde des vieux fonctionnaires est hostile au roi ; le libéralisme se propage avec une rapidité imprévue et lutte avec force contre le piétisme et l'aristocratisme. Le sens du peuple est droit et robuste, mais il est accompagné de beaucoup de disposition au terrorisme. On dit du mal du roi. Il s'est répandu une chanson ; c'est une parodie de la célèbre chanson : « Ils n'auront pas le Rhin, » et elle commence ainsi : « Nous ne voulons pas les avoir, les rois qui, etc. etc. ; » viennent les noms de la Bavière, du Hanovre et de la Prusse. — C'est bien tôt, après l'enthousiasme universel auprès duquel la moindre contradiction était réduite

au silence. Qu'il en soit ce qu'on voudra, ce serait un jour néfaste pour la Prusse que celui qui amènerait un tel bouleversement, qu'on ne reconnaîtrait plus dans le roi le point de ralliement de toutes les bonnes directions. Je crois fermement que la Prusse a besoin de son roi, qu'elle ne s'en peut passer. Oh! mais pour l'heure, il n'y a pas encore de danger. »

— « Jeudi, 7 janvier 1841. — La surexcitation est toujours grande. La ville fourmille de récits, de bons mots, de chansons, de caricatures sur le roi. Un des incidents les plus remarquables s'est passé à propos de la mise en scène d'*Athalie*. On savait que le roi l'avait ordonnée et avait chargé Raupach de l'arrangement de la pièce; aussi toute la cour était-elle présente. Les passages où il est question de la prière et de la royauté furent accentués et plurent à la cour, mais déplurent au public. Par malheur, la représentation fut mauvaise et fatigante; on chercha à se dédommager par le bruit et les « Chut! » Cette démonstration ne s'adressait pas au chef-d'œuvre de Racine, mais à l'intention qui s'y était associée. Le roi se leva et, avant de quitter sa loge, il se plaça sur le devant et se tint debout un moment, appuyé à la balustrade; le bruit ne cessa pas. Irrité, le prince de Prusse cria vers le parterre : « Silence! » Mais ce fut peine perdue. Hier, on a redonné l'*Athalie;* la salle était presque vide, et pourtant les « Chut! » recommencèrent.

» Le roi a reçu une pétition très-respectueuse qui lui représente combien les *obscurantistes* et les piétistes lui nuisent dans l'opinion; on lui dit qu'il est sur le point de perdre l'affection de son peuple. Le roi a trouvé cette adresse fort bonne et a dit qu'il donnerait deux cents louis pour en connaître l'auteur. »

— « Vendredi, 22 janvier 1841. — Mot charmant de Bœckh. Comme il était question de l'introduction du dimanche anglais : « Oh! dit-il, nous nous en arrangerions, si l'on y joignait les autres six jours anglais. »

— « Samedi, 22 janvier 1841. — On me demande si je ne suis plus pour le régime constitutionnel. Je réponds : Au fond, je suis pour, mais quant à l'application à la Prusse actuelle, j'ai mes hésitations. La perspective d'une guerre avec la France (guerre à laquelle je ne crois pas, mais qui serait possible), un gouvernement tout jeune, non encore affermi, au commencement de son développement, une

opinion et des exigences multiples, ce sont là des choses à considérer, la dernière surtout. Si en 1816 ou en 1817, on nous avait donné une constitution, tout eût marché avec mesure; la France et l'Angleterre étaient bien loin du développement constitutionnel qu'elles ont atteint à présent; la Russie, au contraire, était trop avancée; nous avons à redouter un ébranlement violent, les forces progressives étant devenues si considérables à l'Ouest, et les forces rétrogrades à l'Est. Alors nous aurions traversé 89; maintenant nous tomberions dans 93. J'aurais marché avec Mirabeau et Lafayette; avec Robespierre et Saint-Just, jamais. Il est vrai que c'est la faute du gouvernement si la situation a tellement empiré, car les hésitations ressemblent à des négligences; mais peu importe, l'état des choses est défavorable, et je ne pourrais en bonne conscience voir avec satisfaction le régime constitutionnel se fonder sur notre situation actuelle. Dans le temps, j'aurais agi de concert avec Guillaume de Humboldt, Stein, Beyme, Altenstein, Stægemann, Gruner, Oelsner. A qui devrais-je m'associer à présent? A la foule brutale et ignorante, à la jeunesse outrecuidante et inexpérimentée qui porte la parole dans les journaux? Que de sottises et de blasphèmes j'entends dire, et comme je me réjouis alors qu'ils ne se peuvent revêtir de la publicité! J'obéis à ces réflexions, et c'est pourquoi je ne m'associe pas à ceux qui demandent la constitution et l'assemblée des états du royaume. D'ailleurs, je voudrais qu'on laissât au roi le temps de se développer et de s'affermir. Il a, j'en suis sûr, les meilleures intentions; il possède de grandes facultés; voyons d'abord ce qu'il fait, et quelle attitude prend son gouvernement. La mauvaise humeur du moment ne saurait rien décider; ces nuages passeront peut-être, et le jour luira clair et serein. Je ne voudrais pas qu'on contrariât le roi par la demande de la constitution; mais si je ne parle pas pour, je ne parlerai jamais contre; ne pas en faire mention serait, je crois, ce qu'il y aurait de plus avisé en ce moment. Si ces considérations, jointes à l'affaiblissement de mes forces et à mon âge avancé, ne me retenaient, je serais tout prêt, je le confesse, à vouer le reste de ma vie à la cause constitutionnelle en Prusse. Ni les dangers ni l'adversité ne m'effrayeraient; n'ayant ni femme ni enfants, je suis maître absolu de mes actions; la haine et la persécution, la perte de mon bien, la prison même, que m'importe? Et quelle haute ambition que celle de parcourir à la fin de ma vie cette arène patriotique et d'illustrer ainsi mon nom! La tentation est grande! Et je sais que je pourrais faire beaucoup, stimuler et réaliser un grand nombre de

choses. Il nous manque un individu qui brûle ses vaisseaux et qui entreprenne de diriger l'opinion avec mesure, adresse et habileté (je crois pouvoir m'attribuer ces qualités), et de relier les courants. Je crois que je pourrais réussir à tout cela, et mes adversaires réfléchiraient avant d'exercer sur moi leur brutalité; et quand ils le feraient, ma position n'en serait que plus haute. — Pour 89, oui; pour 93, à aucun prix!

» Non, mes amis! Soyons calmes et patients, sachons nous taire et attendre. — Quand le tocsin sonnera, quand la flamme de l'incendie montera, alors ce sera différent; il faudra s'interposer; pour l'heure, je n'entends encore que le tintement des sonnettes et je ne vois que la vacillation d'une torche. »

— « Mardi, 2 mars 1841. — Les états des provinces sont ouverts, et les journaux publient les décrets du roi; ils sont empreints de cette émotion, de cette cordialité qui a inspiré les discours de l'an dernier. Je ne nie pas l'impression que produit ce langage qui m'émeut et me convainc de la bonne volonté de celui qui le tient; mais je doute qu'il puisse être tenu longtemps encore: il me semble que les affaires d'État requièrent un autre ton! — Les faveurs que le roi dispense, les avantages qu'il accorde à la représentation nationale sont insignifiants; ils ne satisfont pas, et si le roi ne fait rien de grand ou de complet, s'il ne convoque pas les états du royaume, il aurait mieux fait de laisser les choses dans leur état antérieur, et de ne rien accorder du tout. Qu'arrivera-t-il à présent? on exigera davantage et plus impérieusement, et d'ici à un certain temps le roi sera forcé de convoquer les états du royaume, ou de dissoudre les états des provinces. N'est-il pas étrange, mais juste, que ces derniers, qu'on a institués pour éviter les premiers, deviennent, sinon le seul, du moins le principal promoteur de ce qu'ils devaient remplacer?

» Une brochure nouvellement publiée est fort importante; elle est intitulée : *Quatre questions résolues par un Prussien occidental*, et contient dans sa brièveté tout un arsenal à l'usage de l'opposition constitutionnelle; cette précision acérée ne saurait être matée par des paroles cordiales! Des centaines d'exemplaires étaient vendus lorsque la police est venue saisir la brochure. On dit que M. de Rochow avait eu vent de la publication et avait empêché qu'elle ne se fît à Leipzig; à quoi cela sert-il? elle a fait encore un bout de chemin et nous est venue de plus loin. »

— « Vendredi, 5 mars 1841. — Hier, Bettina d'Arnim est venue me voir et a pris le thé avec moi. Elle avait beaucoup de choses à me dire et était sérieuse et réfléchie. Elle est enchantée, ainsi que ses filles, de la tragédie de Werder : *Christophe Colomb;* mais elle est très-mécontente du gouvernement, de toutes les personnes en place et de toutes les choses qui se font. Elle désire la constitution, la liberté de la presse, et rejette toute étiquette de cour; elle tient le ministre Eichhorn pour très-faible et dit qu'il s'est épuisé dans ses contrariétés antérieures; qu'il n'était plus rien; il ne manquait plus que son beau-frère Savigny pour donner un exemple et prouver qu'on peut avoir très-bien mérité du passé et n'être qu'un zéro pour le présent.

» L'auteur des *Quatre questions* est un élève en médecine de Kœnigsberg nommé Jacoby; il en avait envoyé un exemplaire au roi; le roi a donné ordre qu'il ne lui soit rien fait. »

— « Vendredi, 12 mars 1841. — Le général de Bagen, nommé ministre de la guerre; cette décision cause grand émoi et produit une grande scission dans l'armée. Les libéraux se rassemblent autour de lui, les ultras se tournent vers le prince de Prusse qui s'est posé en adversaire de Bagen. (« S'il parvient à ses fins, s'est-il écrié avec humeur, je n'aurai plus qu'à prendre mon congé. ») L'Autriche aussi voit de mauvais œil l'élection de Bagen. Sur ce qui est des questions militaires de la confédération, nous ne sommes pas au net avec l'Autriche; les propositions de la Prusse n'ont point été acceptées à Vienne, et celles de l'Autriche ne l'ont pas été davantage ici. Le prince de Metternich est d'avis de ne pas prendre d'autres dispositions, qu'elles ne feraient que hâter la guerre. L'Autriche voudrait laisser tout dans le vague, afin de profiter de la première occasion pour prendre les États du Midi sous son patronage; toute disposition qu'on prendrait à présent serait trop favorable à ceux-ci et leur accorderait trop d'indépendance. A Vienne, on ne songe pas à la cause allemande, mais à ses propres avantages. M. de Radowitz disait avant son départ pour Francfort, en parlant de ces relations : « La Prusse a à supporter la peine qui, dans le Japon, est portée contre les plus grands crimes : c'est d'être enchaîné vif à un cadavre. »

» Le roi est furieux de l'affaire de Hesse-Darmstadt; il a écrit dans un de ses rapports : « Si j'avais le mot à dire en Allemagne, je dirais que le grand-duc de Hesse a le diable au corps. » On espère

qu'il montrera qu'il a le mot à dire en Allemagne, et qu'il veillera à l'ordre et à la justice de la confédération. S'il s'occupait sérieusement de ces choses, tout le monde l'approuverait; il pourrait même apaiser et réduire la question de la constitution, qui lui est si importune; car un prince qui a une action imposante au dehors paraît plus affermi à l'intérieur, on a plus de confiance en lui, on l'assiége moins. »

— « Mercredi, 2 avril 1841. — Spontini voulait diriger aujourd'hui le *Don Juan*, mais on le hua avec une telle rage à son apparition qu'il dut s'éloigner. Misérable public! il a toujours le courage et l'envie de ces sortes d'équipées. Troubler d'une manière injurieuse ce noble artiste dans l'exercice de son art, et juger ainsi d'une question d'administration qui ne le concerne nullement! Alors que Spontini était intendant et qu'il agissait sans sagesse et sans réflexion, alors qu'il aurait mérité quelque blâme, on garda le silence parce qu'on le savait en faveur auprès du roi. Misérable public! il voudrait assouvir sa rage, et le musicien en disgrâce lui est le bienvenu! Il y aurait autre chose à faire, au lieu de chuter Spontini! »

— Mardi, 6 avril 1841. — J'ai été voir M. Spontini; ni lui ni sa femme ne sont très-abattus. Il m'assure que les contrariétés qu'il avait éprouvées depuis treize ans, jour pour jour, de la part du comte Kedern, avaient été plus dures que cette dernière injure.

» Il me raconte que des amis à lui, qui avaient été témoins oculaires du scandale de l'autre soir, étaient prêts à jurer devant le tribunal qu'ils avaient vu des agents de police parier plusieurs bouteilles de champagne avec des gens du public que Spontini serait chassé, et qu'ils avaient chuté; un commissaire de police s'était écrié dans le parterre : « Chassons le chien, il a insulté le roi! » Tous les employés avaient ordre d'attendre le signal du président de la police pour intervenir: celui-ci regarda et rit. Lorsque l'ouverture fut parvenue à sa fin à travers la tempête, Spontini donna à plusieurs reprises le signal du lever du rideau, et le bruit se serait peut-être apaisé avec le commencement de l'opéra, mais le rideau ne se leva pas, l'autorité l'avait défendu, et l'orage redoubla. C'est une cabale abominable qui a triomphé. »

— « Vendredi, 14 mai 1841. — A la suite des guerres vivifiantes

et fortes de 1813, on crut que le triomphe était pour longtemps assuré au noyau de cette force; Hardenberg, Stein, Gneisenau occupaient les plus hauts postes; Arndt, Görres, Iahn jouissaient de la plus grande considération; mais déjà en 1816, les aristocrates (les obscurantistes, les serviles) avaient pris le dessus, et ils le prirent si bien, qu'au bout de quelques années les personnalités que je viens de nommer et leurs convictions furent écartées ou durent se contenter de fonctions subalternes, et maintenir avec peine une attitude souple et docile. Schleiermacher lutta le plus longtemps dans son fort religieux, mais lui aussi il succomba à la fin. Et quels sont les hommes qui ont abattu ces héros? Des personnalités piteuses, d'étroites facultés, des coteries vulgaires; mais elles dominaient la cour, la société, les événements du jour, et une comtesse Goloffkin ou Tanenzim avait plus de poids qu'un grand homme d'État. Gneisenau succomba à la plus grossière intrigue; Stein fut taquiné jusqu'à ce qu'il s'éloignât; Humboldt fut expédié à l'étranger jusqu'à ce qu'on lui eût donné sa démission, ainsi qu'à Bagen; Gruner écarté, moi de même; Arndt et Görres furent persécutés, Iahn emprisonné, Schleiermacher et Reimer tracassés par la police, etc. Bref, en peu de temps, surtout après la mort de Hardenberg, l'ennemi avait triomphé! — Maintenant nous assistons également à un mouvement vivace et fort; il s'y mêle beaucoup d'alliage, je le sais; mais le mouvement seul, de quelque nature qu'il soit, est le bienvenu et promet. Maintenant aussi les adversaires, les hommes du *statu quo* et de l'obscurité s'agitent, et ils tiennent encore en leurs mains les postes les plus importants. Ne deviendront-ils pas les maîtres de ce mouvement? ne fatigueront-ils pas le roi? ne réprimeront-ils pas l'élan? Ils le feront indubitablement, et je leur prédis la victoire d'ici à peu d'années; ils limiteront l'action du sens droit et de l'esprit libéral du roi à quelques fantaisies d'art et de littérature, et ils enchaîneront l'État, — à moins que la publicité ne vienne à notre secours : elle seule peut nous sauver et emporter la victoire. Combien il serait important que le roi réalisât son désir d'accroître la liberté de la presse, et combien M. de Rochow et ses fonctionnaires ont raison dans leur sens de travailler à faire échouer l'intention royale! Et ils paraissent avoir obtenu le premier avantage! »

— « Mercredi, 26 mai 1841. — On est mécontent du ministre Eichorn, et l'on cite ce mot de Guillaume de Humboldt : « Il n'est

pas dit, quand un libéral devient ministre, qu'il sera un ministre libéral. »

— « Jeudi, 3 juin 1841. — Comme je voulais sortir, je rencontrai M. Meyerbeer. Il parla de Spontini avec noblesse et générosité. Il ne trouve rien d'offensant dans l'article réprouvé, et dit que le roi Louis-Philippe serait trop heureux si l'on ne parlait pas de lui avec moins de mesure. Mécontentement général contre le roi ; on se demande ce que signifient tous les vieillards qui l'entourent; on se demande pourquoi il a blessé les citoyens de Breslau, pourquoi il a si mal traité le bourgmestre de Brandebourg ? (Ce dernier avait eu un démêlé avec M. de Rochow à la cérémonie du serment, et M. de Rochow paraît avoir communiqué sa rancune au roi.) Y aura-t-il moyen de transformer une âme noble, généreuse, bénigne, en une âme défiante, dure et chagrine ? L'aristocratie travaille à cela, et elle serait bien heureuse du succès. »

— « Mardi, 16 novembre 1841. — Hier, de cinq à six heures, Schelling a fait son premier cours devant une assemblée brillante et nombreuse. Il a débuté très-discrètement, a parlé de paix, de conservation et de construction, de non-destruction, de la valeur de la philosophie, et a nommé Fichte et Schleiermacher, mais n'a pas fait mention de Hegel. »

— « Samedi, 21 novembre 1841. — On dit de Schelling qu'il est comme le sophiste Gorgias dont parle Platon. Il parle en charlatan, prétend résoudre tous les problèmes, répondre à toutes les questions, et il n'arrive à rien. On loue Schelling à cause du roi, mais on le blâme aussi à cause du roi, et le nom de ce dernier souffre toujours. »

— « Jeudi, 2 décembre 1841. — Schelling continue ses cours avec assiduité, mais les auditeurs diminuent ; son élocution est désagréable et sèche, c'est comme une dictée. Aujourd'hui, il a parlé avec solennité et presque avec émotion de Hegel ; en même temps il s'approprie les meilleures choses de ce dernier avec une impudence rare ou une singulière naïveté, des choses pourtant dont on peut prouver qu'elles appartiennent exclusivement à Hegel. On ne voit pas encore où il en veut venir avec sa philosophie, mais on pense que ce ne sera pas de grand poids, qu'il n'y aura que des phrases

et que la fin sera piteuse, pour ne pas dire ridicule. Et ce ne sont pas les hegeliens seuls qui pensent ainsi, mais des impartiaux, tels que Humboldt et le général Rühle. M. de Humboldt a dit dernièrement ce mot acéré : « M. de Schelling paraît avoir autant d'influence ici que le nouvel évêque de Jérusalem s'en peut promettre sur les Juifs. »

— « Lundi 20 décembre 1841. — Le fait est vrai, parfaitement vrai : le roi part pour l'Angleterre... On ira par Calais, où il y aura une entrevue avec le roi des Français, et sinon à Calais, du moins à Compiègne. Je ne vois les choses qu'avec tristesse, je les tiens pour très-dangereuses, elles me paraissent être le germe de grands malheurs. Qu'est-ce que le roi rapportera de l'Angleterre ? la hiérarchie et l'aristocratisme anglais, le dimanche anglais, la noblesse anglaise, les prédilections et les imitations anglaises, — le plus vilain présent que l'on puisse nous faire. Bunsen va battre le fer pendant qu'il est chaud, et lui-même, et la faveur où il est, font partie du malheur qui nous menace. Le roi sera accueilli avec transport par le peuple anglais, pendant que son propre peuple voit cela d'un œil froid, presque méprisant, pour devenir plus avare encore de démonstrations et déplaire de plus en plus au roi. L'alliance anglaise serait peut-être bonne, mais ce ne sera pas une alliance politique avec l'Angleterre, ce sera une alliance personnelle avec l'Église et les torys. Et la rencontre avec Louis-Philippe ? elle n'amènera aucun lien avec la France, seulement une entente avec son roi. Le roi détruit la foi de ceux qui s'en tenaient à des convictions sur le juste et l'injuste, il se prive de la confiance et de l'appui qu'il avait et ne gagne rien en échange. C'est un voyage désastreux, en dépit de l'éclat et des jubilations dont il sera entouré, un voyage lugubre et gros de malheurs. »

— « Samedi, 25 décembre 1841. — Schelling s'approche un peu du fait dans ses séances, mais il tourne autour plutôt qu'il ne le saisit. Dernièrement il a commis une bévue un peu forte (d'autant plus qu'il lit ses cours et qu'il est en général très-prudent, très-calculé et très-habile) : il a dit que depuis Spinoza, tous les philosophes avaient été quelque peu spinozistes, aucun d'eux n'ayant pu échapper à son influence ; Jacob Bœhme lui-même avait énormément puisé dans Spinoza ; et il s'étonnait que personne n'eût remarqué cela et n'en eût parlé ; il recommandait des recherches plus précises sur ce sujet et a dit que ce serait une tâche agréable, etc. Mais la plupart

des étudiants savaient que Spinoza a vécu longtemps après Jacob Bœhme, et les hegeliens disent que cette première erreur donnait à penser comment le même individu se trompait à propos de lui-même et de Hegel. »

— « Mardi, 27 décembre 1841. — Le soir, à l'Académie de chant, concert de Liszt sans orchestre; il a joué seul, merveilleusement, d'une façon inouïe, en enchanteur; le succès a été énorme, unanime. Depuis Paganini, je n'ai point ouï un tel maître. L'ouverture de *Guillaume Tell*, une fantaisie sur les motifs de *Robert le Diable*, et le *Roi des Aunes* de Schubert, furent ce qu'il y eut de plus beau. Nous avions de bonnes places et je pus voir tout à mon aise cet homme de génie, à la figure belle et fixe. En dernier lieu, il joua un galop chromatique que je ne pus supporter : il avait mon pouls en sa puissance et son jeu l'accélérait si violemment, que j'en eus le vertige. »

— « Mercredi, 29 décembre 1841. — La *Gazette d'État* publie le jugement de la Chambre des pairs, à Paris; la condamnation de Dupoty est un acte inique; et ce n'est pas une méprise, c'est une injustice volontaire. J'en ai été indigné! et les suites? Ces choses-là se vengent, surtout en France; ces misérables ne voient pas qu'ils déconsidèrent le gouvernement, qu'ils s'avilissent eux-mêmes! La haine de leurs ennemis ne pourrait leur faire autant de mal. Ces gueux de pairs! ce coquin de Guizot! Après cela, si je les vois emportés par le diable, je ne les plaindrai pas. Cette affaire m'a préoccupé jusque dans la nuit.

» Je ne vois pas le monde en beau, il ne promet rien! Ce que j'ai connu, aimé, compris, disparaît ou se dérobe, et je vois s'étaler ce qui me déplaît, l'inconnu, l'incertain; combien tout était différent pour moi, alors que Rachel et Gœthe vivaient encore! Et comme nous sommes loin en politique des temps où Fox, Canning, Benjamin Constant, menaient les choses, et que nous nous soutenions avec l'aide de Bernstorff.

» Je ne pousserais pas ces soupirs si j'avais la moindre perspective d'action; mais pour moi il n'y a rien à faire, rien du tout, si je ne veux pas me renier complétement; je ne puis pas battre la gerbe quand je sais qu'elle est vide! »

E. Franz.

SŒUR MARIE-JÉSUS

A DANIEL STERN

I

Le lendemain de la mi-carême de 1854, on entendait un grand bruit dans le vestibule de l'Opéra. La cohue des masques s'y poussait en tous sens, gesticulant et criant avec un entrain que l'heure avancée de la nuit ne suffisait pas à lasser.

Tandis que les musiciens, endormis, soufflaient leurs dernières notes, un rang de municipaux partant du pied de l'orchestre s'avança le fusil au bras vers les danseurs refoulés peu à peu contre les portes de sortie. Contre cette mesure un peu cavalière, on n'employa guère que l'arme du quolibet, toujours légère entre les mains parisiennes. Les masques tombaient de fatigue; les habits noirs, tués par leur isolement, gardaient, même dans les couloirs, si animés d'habitude, où les paroles se croisent plus mordantes que des épées, un silence qui pouvait ressembler au sommeil. Poussant les uns, décidant les autres par le « *Allons, messieurs!* » si précis de l'autorité, les soldats finirent par se rendre maîtres de la salle, qui ressemblait, ainsi vide et superbement illuminée, à quelque grande nécropole préparée pour des funérailles.

Les masques, jetés dehors, descendirent, ou plutôt roulèrent comme deux torrents diaprés, grondant avec un bruit égal, par les escaliers tapissés et fleuris qui conduisent au vestibule. Ici, quel tumulte! Les uns s'appelaient; d'autres, plaisants acharnés, ayant encore un peu de sel à dépenser, le jetaient dans la foule,

au hasard, ainsi que l'on fait pour ces œufs enfarinés dont se sert le carnaval vénitien; d'autres injuriaient des pierrettes abandonnées; ceux-ci réclamaient avec colère leurs habits ou leurs cannes confiées à la vieille femme qui a la charge d'un mont-de-piété provisoire; la plupart se boutonnaient, silencieux, nouant leur cache-nez autour du cou ou le roulant sur la bouche pour affronter l'air extérieur, prodigue de rhumes en ces folles équipées.

Domestiques en livrée, curieux, gamins, masques, cochers de place, employés, faisaient, ainsi réunis, un vacarme d'enfer, différemment agités de sentiments contraires, et regrettant déjà les heures vécues en commun dans cette fête dansante des soucis. Au surplus, la nuit, quel plaisir n'a son amertume quand les lumières pâlissent, quand tout proclame le vide de tout, quand les paupières s'appesantissent et que l'on se souvient des calmes repos, des airs purs, de tout ce qui vivifie et console l'âme, suffisamment agitée par la seule impulsion que lui donne la vie, même sans secousses extrêmes!

Souvenons-nous des fêtes amoureuses de l'antiquité, en plein soleil, en pleine nature, si belles de passion jeune et si admirablement poétiques. Les sages, à l'ombre des oliviers, méditaient; les poëtes accordaient leurs lyres pour chanter l'ivresse générale. Après l'offrande au dieu, dans son temple, tandis que le chœur murmurait une harmonieuse louange exaltant les cieux et la terre, les théories majestueuses se mettaient en marche sur un rhythme cadencé vers des bosquets propices aux amoureux entretiens, ou formaient des danses voluptueuses, toujours réglées par la plus vive grâce. Il est vrai que la nuit prête un manteau favorable à nos tristes passions, et que ce chaos de gaietés absorbe les bouffonneries et les grimaces dont les modernes sont prodigues. C'est comme la raillerie du beau; ainsi on imagine l'acteur antique, sous l'horrible masque qui défigure son visage.

Dans les galeries, sur le perron, dans la rue, ce mouvement n'était pas moins curieux : le flot pressé des voitures allant et venant, le claquement sec des fouets, cette confusion des masques s'appelant et se cherchant, les dragons postés pour le service des équipages, moroses, transis sur leurs chevaux qui piaffaient à la pâle lueur du gaz, battant le pavé de leur sabot de fer, composaient un tableau qui ne manquait point de pittoresque.

Par groupes isolés, tantôt en voiture, tantôt à pied, débardeurs, pierrettes, bébés, arlequins, pierrots, habits noirs et dominos s'éloi-

gnaient : les uns, pour envahir les restaurants Vachette, Désiré Beaurain, la Maison dorée et le café Anglais, où nos Lovelaces contemporains exhibent leurs conquêtes; les autres, pour rentrer chez eux se reposer une partie du jour. Il y avait aussi beaucoup de vieillards qui s'en allaient vivement, courbés, la toux aux dents, tapant les jupons courts de leurs cannes pour se faire remarquer, et méditant une capture facile. Le vieillard viveur devient une des plaies de Paris, et il n'est pas rare de le rencontrer partout où ses appétits sensuels peuvent trouver un libre exercice.

L'aube commençait à poindre, dégagée d'un brouillard épais qui filtrait à terre une froide rosée. Il y avait quelque chose de plaintif dans ce réveil de la nature. Aussi n'était-ce pas sans un frissonnement pénible qu'on se surprenait dans les rues à pareille heure, et sur ces vastes boulevards déserts aux grandes maisons mortes, — si affreux à contempler au point du jour, avec leurs balayeurs étranges qui semblent causer dans une langue faite pour les cauchemars...

Trois jeunes gens montèrent dans une voiture, qui s'éloigna au trot pour s'arrêter peu de temps après devant le café des Variétés. Ils descendirent et vinrent s'attabler au deuxième salon, en demandant des bavaroises. Pendant ce temps, la voiture était de nouveau repartie. Elle revint une heure après, ramenant un jeune homme accompagné d'un domino masqué, — une jeune femme, à considérer sa démarche et sa tournure. Cela faisait en tout cinq personnes : un débardeur, un pierrot, deux habits noirs et l'inconnue.

— Messieurs, dit le nouveau venu, veuillez pardonner à madame sa petite fantaisie d'incognito. Madame est une parente... timide, venue tout exprès d'Angleterre pour s'instruire dans nos usages. Une curiosité... légitime lui a fait solliciter mon bras pour l'accompagner au bal de la mi-carême. Voilà la véritable raison de la contenance toute paternelle que vous m'avez vu garder cette nuit.

Chacun s'inclina pour approuver, évitant soigneusement tout regard inquisiteur, avec cette grâce délicate de manières qu'emploient les jeunes gens bien élevés lorsqu'il s'agit d'honorer un ami.

Ils paraissaient tous camarades et causaient sur un ton affectueux. La conversation, d'abord assez légère et qui frondait spirituellement divers épisodes de la nuit, prit un tour plus grave à l'arrivée de l'étrangère, bien que l'on ignorât si elle entendait ou non la langue française.

Après quelques boutades fort innocentes contre les joies stériles de Paris pour ce qui n'est pas du domaine intellectuel, après quelques caricatures vivement faites de personnages entrevus la nuit, — gens de finance, héros politiques, hommes de lettres, la conversation frôla les arts, thème habituel de notre époque sensuelle, pour arriver à la littérature. On parla... que sais-je! d'Homère, d'Aristophane, qui fut trouvé, très-profondément ce me semble, un frère spirituel de Shakspeare; de Machiavel, à qui l'on a fait l'honneur d'une satire dans *le Prince*, cette œuvre de flatterie despotique; de Michelet, « poëte historique », selon la définition de l'un d'eux. La pensée, donnant un grand coup d'aile, les mit sur le chapitre de saint Augustin, cette âme en défaillance qui ne pouvait être ralliée que par une doctrine amoureuse; et enfin revint à nos proches : à Gustave Flaubert, appelé comiquement « la Tête de Turc » pour son coup de poing parfaitement terrestre de *Madame Bovary;* à About, défini le « prince type du petit journalisme. » Cette longue promenade à travers les plumes donnait beaucoup d'animation au groupe, bien que la fatigue se lût sur tous les visages. Ce repos était nécessaire après les excitations corporelles de la nuit, contre lesquelles le cerveau ne manque jamais de réagir. Au matin des nuits d'insomnie, l'esprit a besoin d'exercer, même sans but défini, ses forces observatrices; il est admirablement préparé pour percevoir toute chose; et quoiqu'il n'ait pas le courage d'une profonde analyse, il apprécie les ensembles avec une lucidité parfaite.

Les garçons du café dormaient dans un coin, un journal devant le visage. Sur le boulevard, commis et grisettes passaient, se rendant à leur travail, frais comme des écoliers. On se mit à parler des poëtes avec un grand enthousiasme.

— Piéta, s'écria le jeune homme qui venait d'arriver, s'adressant au pierrot, dis-nous quelque chose.

Celui s'excusa modestement.

— Voyons, insista le débardeur, fais-nous ce plaisir : dans ta bouche les vers prennent un accent particulier. Je les écoute comme si je les entendais pour la première fois.

— Si j'étais le moins du monde poëte, reprit le premier, je voudrais n'avoir que toi pour interprète.

Le jeune homme ne se fit point prier davantage, et déclama doucement l'*Ode à la mi-carême*, de Musset :

« Le carnaval s'en va, les roses vont éclore. »

Il y mit beaucoup de sentiment; toute la persuasion et toute l'éloquence désirables. Il était difficile, en effet, de mieux sentir le rhythme, de varier plus heureusement les pauses, les sons, les harmonies.

A travers ces notes justes et sobres de la voix, on devinait une âme pénétrée s'épanchant dans une autre âme, et se faisant sœur pour lui répondre. A mesure que la pensée s'offrait plus profonde ou plus agitée, ses yeux, naturellement beaux, s'animaient pleins de feu; une lumière enthousiaste montait à son front déjà soucieux; sur sa bouche fiévreuse, modelée résolûment, une secrète souffrance passait. Il se tenait droit, le buste renflé, sans faire de gestes, et seule l'agitation de ses mains pouvait faire deviner qu'une émotion violente le possédât.

Il ne fut point applaudi, mais remercié. Piéta ne voulait d'aucun éloge. Nous dirons plus tard pourquoi c'eût été méconnaître les amertumes secrètes de sa nature.

Après cette touchante lecture qui est dans les habitudes des jeunes gens du *quartier latin*, réunis pour jouer ou pour boire, on songea à se retirer. Le fiacre attendait toujours, sur la chaussée. Le garçon de café, tiré de son sommeil, réveilla à son tour le cocher et les chevaux qui dormaient de concert. Quand ils sortirent, le jour jetait sur les trottoirs un reflet gris. A la rosée de l'aube succédait un vent furibond qui, après avoir soulevé la brume basse dans le ciel maintenant éclairci, chassait les derniers nuages, et grondait, heurtant les maisons avec violence, secouant les arbres grêles du boulevard et précipitant à terre, du haut des toitures, quelques cheminées de tôle.

Sur cinq personnes, parmi lesquelles deux travesties, quatre entrèrent dans la voiture; la cinquième monta sur le siége à côté du cocher.

L'adresse fut donnée : « Boulevard Mont-Parnasse, » et la voiture prit cette direction sans trop se presser, pour allonger les heures. Il est vrai d'ajouter que le vent engageait une rude guerre avec les chevaux démoralisés par ce jeûne exorbitant qui fait d'eux les premiers anachorètes du monde.

La voiture suivit la ligne des boulevards jusqu'à la Madeleine, traversa la place de la Concorde, passa le pont, prit à droite, vers les Invalides, et courut le long du boulevard extérieur. Arrivée en face de la rue de Sèvres, ici coupée, elle s'arrêta un instant. La portière s'ouvrit. Piéta se jeta sur le pavé plutôt qu'il ne descen-

dit, disant à haute voix : « Adieu, adieu ! deux enjambées et je suis chez moi. Reconduisez madame, c'est le plus pressé. » Des mains s'étaient tendues par la petite fenêtre dont le châssis avait été abattu... il les serra et s'en fut.

Le vent soufflait aigre, il agitait même assez violemment la souquenille blanche du pierrot attardé, — et fort heureusement encore pour ses pantoufles de satin, le pavé était sec.

Comme au centre de Paris, ici encore régnait une solitude complète, à la grande joie de Piéta, que le ridicule inquiétait toujours un peu. Les mains gantées par les larges manches de son habit, le chapeau bien assujetti sur le front, il marchait de l'air d'un homme convaincu, riant le premier de son grotesque accoutrement, et se répétant, pour dernière excuse courageuse, que la vie n'est autre chose, en somme, qu'un grand théâtre funambulesque.

A la hauteur de la rue de Vaugirard, aussi coupée, et dont le dernier tronc va rejoindre l'octroi, il vit venir à lui deux sœurs. Elles marchaient vite, un peu courbées sous les efforts du vent, qui faisait claquer leur robe et soulevait leur capuchon noir et bleu comme deux grandes ailes autour de leur visage. L'une d'elles tenait à la main un petit livre appuyé contre son sein.

De nouveau, le vent se rua sur le sol — et si brusquement, cette fois, qu'il arracha le livre des mains de la sœur et le jeta à terre, tout ouvert, les feuilles hérissées et déchirées.

Sans réfléchir à la convenance d'un tel acte, entièrement oublieux de sa mise extravagante dont l'effet, devenu sérieux, ne pouvait prêter qu'à la risée, tout surpris et n'écoutant que ses habitudes d'éducation, il se précipita sur le livre, de nouveau lancé plus loin, et le présenta à la sœur qui s'avançait vers lui interdite, pâle, peut-être autant d'indignation que de surprise et de pitié.

Il eut le temps de la bien considérer pendant les deux secondes qu'elle mit à l'atteindre, et pâlit à son tour — mais affreusement. Il ne quitta point la jeune fille du regard ; avec effroi il admira son jeune visage au pur contour, ses grands yeux bleus limpides, sa bouche délicate, et cette suave finesse de la peau mate et blanche, éclairée d'une si pure expression d'innocence qu'elle donnait à toute sa personne une irrésistible séduction de vertu.

De secrètes terreurs inclinaient ses genoux, et peu s'en fallut qu'il ne les pliât devant elle. Piéta avait compris sa faute, sa généreuse faute ; mais un sentiment d'une autre nature l'impressionnait à cette heure. Le livre tremblait dans sa main. « Madame, balbutia-t-il, en

ôtant son chapeau, pardonnez-moi... j'avais oublié mon indignité. »

La jeune sœur essaya de sourire, et dit simplement : « Je ne suis point offensée, mais obligée. » — Et puis elle s'éloigna, baissant les yeux.

Quant à lui, il courut sans s'arrêter jusqu'à sa maison, située près de la gare de Versailles. C'est un grand logis de sombre apparence, isolé même au milieu des autres. Les murs, par l'effet du temps, se revêtent d'un badigeon brun qui leur donne quelque tristesse. De grandes fenêtres s'ouvrent sur des balcons de fer ventrus d'une exécution gracieuse. La maison a deux étages. Un mur élevé la prolonge et sert de clôture au jardin qui laisse voir les cimes de ses arbres : saules, cyprès, ormes, acacias. Dans ce mur s'ouvre une petite porte verte. Une autre porte, précédée de trois degrés de pierre, sert d'entrée à la maison. L'ensemble offre un noble caractère; le style demi-coquet, demi-sévère du XVIII[e] siècle y est fortement empreint.

C'est à la porte du jardin que Piéta frappa du bout des doigts.

Un vieux domestique ouvrit, observant un silence cérémonieux. « Ah ! monsieur... monsieur..., dit-il, après avoir hoché la tête. — Si tard!... avec ce costume... » Le jeune homme ne répondit pas; et le vieillard, qui le suivait, profitant de ce silence : « Vous ruinez votre santé, monsieur ! » Piéta ouvrit la fenêtre de sa chambre, de plain-pied avec le sol, et entra, congédiant le vieux domestique. Puis il se coucha, avec un peu de fièvre, sans faire de feu, sans allumer de cigare, ce qui était un signe visible d'inquiétude. Dans son lit, il sanglota à faire pitié.

II

Ulric Piéta entrait dans sa vingt-sixième année. C'était, nous l'avons dit, un beau garçon de taille élevée, remarquable surtout par une élégance heureuse de manières qui était sa véritable beauté. Maître à vingt ans d'une jolie fortune qui lui venait, hélas ! de sa mère, morte soudainement en pleine jeunesse, il ne sut point maîtriser ses passions et se lança à corps perdu dans les plaisirs, obéissant aux impulsions généreuses de son cœur, à l'activité folle qui était en lui, joutant avec les rêves les plus capricieux, et croyant perdues les heures qui passent sans une agitation. Heureux, aimant, ivre de paresse, plus

étrange qu'une hallucination, gardant au fond de son esprit enchanté cette quiétude sereine qu'ont les glorieux ou les martyrs, il passait dans la vie sans plus se soucier des devoirs, et tenant pour vieilles les sagesses.

Quelques lectures l'avaient un peu gâté : *Ruy Blas*, entre autres, et *Rolla*. Ce mépris arrogant de l'un pour tout ce qui est nécessité commune dans la vie, cette glorieuse exaltation d'âme de l'autre, porté par sa supérieure intelligence aux pieds de ce qui personnifie ici-bas la grandeur, le dilataient d'orgueil, lui insufflant peu à peu cette dangereuse maladie du lyrisme, encore inexpérimentée, qui fait tant de ravages dans les jeunes esprits, en les forçant à croire aux chimères comme sauvegarde légitime de l'avenir.

Son père, qui avait pour lui une adoration perpétuelle, ne songea guère à le reprendre sérieusement de ses dissipations qu'au moment où tout conseil devenait superflu. Du reste, c'était un homme faible, assez épris lui-même des plaisirs de la vie pour n'en point faire un crime à Piéta. Pendant le jour, seulement deux ou trois fois par semaine, il occupait une place à la bibliothèque Mazarine, sinécure confortable créée tout exprès pour un paresseux. Plus souvent, on le voyait rôder en amateur à l'hôtel Drouot. Là, il examinait les meubles en vente, les collections d'estampes, de tableaux, d'émaux, de camées ; regardait acheter, assis aux premières places, inventoriait tout avec soin, sa loupe de corne sur l'œil ; critiquait les bons tableaux, conseillait avec une entière bonne foi l'achat des mauvais, — et s'en revenait chez lui à la fermeture des portes, tout guilleret, fredonnant, en outre, une ariette de Rossini, quand il avait acheté pour son compte quelque inutile babiole.

Le bonhomme pouvait avoir cinquante ans et ne les paraissait pas, tant il était vert, remuant, et tant il mettait de coquetterie dans sa mise : — toujours rasé avec soin, cravaté de blanc, sa canne de jonc sous le bras, et ses pouces dans le gilet, à la fanfaronne.

Le soir, devenu savant, il traduisait Ennius sur un mode galant, avec le dessein prémédité de l'égaler à Horace, pour faire pièce à Jules Janin qui laissait espérer aux lettres une superbe traduction de son poëte favori. Mais quel bon cœur ! quel charmant esprit !... Imagine-t-on un censeur dans ce caractère plein de frivolités et d'innocentes manies, prenant chacune ses heures de réflexion ?...

Quand Piéta faisait parler de lui, il se contentait de sourire, ou disait d'un air pénétré : « Que voulez-vous ?... la jeunesse ! Il changera avec l'âge. » Parfois, il allait jusqu'à la semonce, dans ses

grands jours de bravoure. Un seul regard câlin de Piéta le rendait tout interdit ; une réponse spirituelle le faisait rire aux larmes. Alors, brandissant sa canne avec une colère théâtrale, pour simuler le pouvoir, il se retirait, jetant en manière de flèche parthique cette terrible sentence : « Tu ne seras toute ta vie qu'un mauvais sujet, je te le prédis ! »

Ainsi dirigé, Piéta vécut à sa guise, sans autre règle que l'inspiration du moment. C'est ce qui coûte le plus cher à Paris. Un jour, par aventure, ayant rendu visite à son notaire, il s'enquit, aussi par hasard, de sa fortune que ses prodigalités de fée lui avaient fait assimiler aux meilleures sources d'eau vive.

En quelques paroles claires et précises comme un article du code, l'homme de loi lui apprit qu'il était allé vite et qu'un peu de solitude serait nécessaire pour calmer des effervescences toujours fécondes en désastres. De ce naufrage gracieux que Danaé — « cette onde perfide » — occasionne inévitablement en partie, à peine restait-il quelques débris. Or que faire des débris, si on ne les sauve? Telle la raison parle. Ce fut néanmoins jugé trop peu de chose pour tenter la prudence de Piéta. En un tour de main, semeur fatal, il les eut bientôt jetés comme un grain nuisible aux quatre coins de l'horizon parisien, — stupéfiant le café Anglais par ses largesses, lassant tous les cochers et les rossant quelquefois ; héros d'intrigues ruineuses, inventeur de colifichets bizarres qui faisaient de sa mise une parure, coureur de tavernes et de salons, le premier à tous les spectacles coûteux ; en un mot, jouant le rôle périlleux d'un écervelé qui veut avoir raison du destin. « Tu prospéreras pour l'avenir, » avait-il dit à son argent; et sa prédiction se réalisa, car nous le verrons un jour maître du monde, l'étant de ses vices — ou de ses vertus, comme vous voudrez.

Après ce grand échec, et quand tout eut disparu, il rentra en lui-même et se fit courageux, essayant les bonnes résolutions. Il modifia sa toilette, s'astreignit aux dépenses seules indispensables, et mit son bon père de moitié dans sa vie. Quant à celui-ci, il était suffisamment compensé du malheur arrivé à son enfant par les changements heureux qui se produisaient dans cette nature indomptable. « Je lui garderai ma part, pensait-il, et ce sera bien assez pour le petit prodigue, s'il pratique la modestie. »

Le caractère de Piéta n'avait subi aucune altération principale ; il s'était seulement reposé comme un flot après l'orage, et conservait, maintenant, cette douce transparence de teintes voisine de la mélan-

colle. Piéta semblait assez souvent porté à la tristesse, et ce n'était que par secousses brusques qu'il pouvait se débarrasser de ce lourd fardeau traîné désormais sur son cœur. Il avait bu la vie — cette rosée — d'un seul trait, sans se douter qu'au fond de la coupe est un amer qui égale en force les plus subtils poisons, et les surpasse par la lenteur calculée qu'il met à produire ses crises meurtrières.

Il vécut alors avec les livres, qui sont les vrais amis de l'adversité; car il faut leur revenir quand la vie s'embrume, à moins d'une dépravation irrémédiable, de même que l'on revient à la boussole dans les gros temps. Je ne dirai point que les études de Piéta fussent négligées, quoiqu'il eût commencé jeune sa téméraire odyssée. Il avait appris tout ce que la routine universitaire enseigne aux enfants dont elle ne cherche point à faire des hommes, mais des mémoires : un peu de latin, un peu de grec, et le reste en français. Pour le récompenser de s'être traîné dix ans sur les bancs d'une école, s'étiolant comme une fleur emprisonnée, on le gratifia d'un diplôme de bachelier.

Après cela, son père voulut en faire un avocat, sa mère un médecin. Il étudia les deux thèses et n'en apprit sérieusement aucune. J'ai dit comment le monde l'appela à lui par les mille séductions de ses fêtes, et comme, en fin de compte, il y trouva le désastre de tant d'illusions caressées. Alors, il s'enferma, acheta des livres et se mit à fréquenter les cours publics, — de préférence celui de Philarète Chasles, qui est à la fois un savant, un poëte et un artiste accompli, dans une forme tout esprit et lumière. Sa bibliothèque attestait des lectures variées et profondes. A côté d'ouvrages historiques, des études géographiques ; tous les thèmes un peu rares de la médecine, toutes les découvertes en physique ; beaucoup de problèmes mathématiques; des études d'art, des romans, des poésies, le théâtre ancien et moderne. Le premier, il connaissait le livre nouveau, la science pressentie ; il était constamment à l'affût des produits de la pensée dans ce Paris infatigable qui multiplie tous les jours ses presses. Rien de curieux, de bon ou de mauvais, ne passait inaperçu pour lui, avide de savoir, d'approfondir. Alors, également, il s'attacha d'une affection plus profonde aux choses saines et simples de ce monde : car, dans cette vie d'hier, toute factice, il n'avait point réussi à pervertir son âme, restée sensible, bonne et sincère comme aux premiers jours. Il savait encore pleurer, s'enthousiasmer, plaindre... L'enfant demeurait enfant sous son manteau de philosophe cynique.

Sa mère, qu'il avait perdue, sa mère adorée! prit à ce moment, par le souvenir, possession absolue de son âme. L'oubli dans lequel elle était ensevelie une seconde fois, il se le reprochait comme un crime. Chaque jour elle entrait de moitié dans ses pensées ; il la priait, il lui rendait presque un culte de piété, et l'implorait comme une amie absente, dans cet isolement venu à lui après le bruit et l'éclat.

Sa visite à l'Opéra ne fut qu'une complaisance amicale; et, du reste, il eut horreur et honte de ce bruit dégradant.

En amour, il professait un grand athéisme que n'explique pas suffisamment sa vie. Cela tenait à la facilité extrême des liaisons contractées, et plus encore à sa connaissance profonde du caractère féminin, justifiée par le sentiment énergique qu'il portait aux femmes. Aussi les raillait-il avec un amer acharnement. Il n'avait point encore aimé; tout au plus le vit-on désirer avec quelque suite.

Ses jours se consumaient dans l'oisiveté. Ayant de la répugnance pour toute étude suivie intéressant son avenir, il avait abandonné définitivement la médecine et le droit. Tout emploi pouvant l'assujettir seulement deux heures lui inspirait un profond dégoût. Dans tout ceci, la paresse n'était pour rien, — mais une épouvante réelle des petites tyrannies inhérentes à chaque place et de l'entier renoncement qu'il faut faire de sa propre volonté. Et puis, jaloux à l'excès de sa fierté juvénile, glorifiant le respect des choses belles avec l'adoration offerte au côté rayonnant et pur de la vie, il lui semblait que c'était flétrir les heureux dons qui frémissaient en lui, impatients de se montrer et de plaire.

Ah! c'est qu'un souffle fort l'avait touché. Un penchant violent le portait vers les œuvres littéraires. Son âme était sans cesse en travail de création. N'avait-il pas, lui aussi, une pensée à faire germer, un monde fantaisiste à voir éclore; son goût, son rêve, ses personnelles impressions à doter d'une impérissable vie!

Eh bien, voyez le malheur à jamais terrible! Piéta, dont l'esprit était tout éloquence, force, grâce; Piéta, un penseur exquis, observateur consommé, saisissant d'aperçus ingénieux, nouveaux et profonds, personnifiant l'intelligence, — Piéta, la plume à la main, les yeux sur la page blanche qui attend la pensée définie par la forme, ne pouvait rien réaliser. Tout s'affirmait confusément ; la phrase, rebelle, trébuchait ; l'expression se traînait, au lieu de courir, avec une nonchalance indigne des conceptions qu'elle avait à représenter. C'était comme une terne copie de l'œuvre vivante dans l'esprit.

Cette impuissance altérait son humeur, d'habitude calme, et le plongeait en des accès sombres que ses amis seuls expliquaient, le consolant à l'envi l'un de l'autre, dans la prévision, outrée assurément, de quelque funeste projet.

Piéta était donc un malade — de la pire espèce, car ce n'est pas avec des remèdes qu'on guérit ses pareils. Semblable aux femmes condamnées à la stérilité, il gardait en lui une amertume invétérée qui, pour beaucoup, faisait de son caractère un problème pathologique.

III

Sur les quatre heures, on frappa à sa porte. — Piéta venait de s'éveiller.

— Qui est là? dit-il.

— Moi.

— Entre.

Un rose visage de jeune fille se montra dans l'entrebâillement de la porte.

— Eh bien, s'écria-t-elle joyeusement, encore au lit, paresseux!

Elle n'osait entrer et fit mine de s'en aller. Piéta la rappela :

— Jeanne, viens.

Elle s'avança jusqu'au pied du lit, cette fois plus sérieuse.

— Es-tu malade, Ulric?

— Non... la migraine.

— Mon Dieu! dit-elle en joignant ses petites mains avec un réel effroi, je le vois bien. Tu souffres beaucoup, j'en suis sûre. Pourquoi ne m'a-t-on point prévenue?... Attends, je vais te préparer de la tisane : tu sais, avec un peu de sirop de mûres... cela te fait toujours du bien.

Elle semblait désolée; son regard interrogeait les yeux de Piéta; penchée vers lui, elle attendait ses paroles, toute tremblante pour cette chère santé.

Il la retint par la main :

— Je n'ai besoin de rien; le repos m'a complétement guéri.

La jeune fille s'assit, l'examinant avec un sourire qui voulait dire : « Tu me trompes, méchant. » Elle était petite et mignonne, faite avec une grâce vive pleine d'attrait. Ses cheveux blonds, peignés avec soin et dont le chignon dénoué flottait sur son cou

blanc, lui encadraient délicieusement le visage. De jolis yeux noirs, aux paupières moelleuses et bordées de cils d'une telle finesse qu'on les voyait à peine, comme un fil d'or fermant les prunelles, donnaient à sa physionomie une expression de délicatesse et de suavité adorables.

Jeanne était la cousine d'Ulric. Quand il eut perdu sa mère, un grand vide se fit dans cette maison, devenue presque funèbre à force de silence et de regrets. Ils étaient là trois hommes — trois sanglots. Ce ménage devenait intolérable. Puis, tout s'en allait au gré de chacun. Introduire une étrangère, personne ne pouvait y songer, après un tel deuil si noblement gardé. M. Piéta songea à un frère très-pauvre qu'il avait en Franche-Comté, et lui demanda sa fille Jeanne, promise de tout temps à Ulric. C'était, prétendait-il, le meilleur moyen de les préparer à l'intimité épineuse du mariage. Ainsi leur fut envoyée cette belle créature, dont la gentillesse et la bonté furent un enchantement pour la maison. Vous devinez si elle était chérie. Piéta lui vouait la tendresse d'un frère; il n'avait pas songé à l'aimer mieux. On attendait qu'elle eût accompli ses dix-huit ans pour les unir.

Quand elle l'eut bien considéré à son aise, sans lui découvrir la moindre souffrance gratuite qu'elle pût caresser de soins :

— Attends, s'écria-t-elle, je vais allumer ton feu ! Il ne serait point aimable à moi de te laisser enrhumer. Et puis, monsieur, vous vous lèverez, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers.

— Nous ferons une promenade dans le jardin : le temps est si doux ! Nous dînerons, et tu me liras la suite d'*Éloa*, si tu n'as pas à sortir.

— Non ; ce soir je resterai ici, — à une condition, cependant : c'est que tu me joueras du Mendelssohn, — la *Marche d'Athalie*.

— Oh ! cela, de grand cœur.

Avec une vivacité délicieuse, elle alluma le feu, chantant accroupie devant la flamme qui lui jetait au visage une auréole embrasée de l'effet le plus pittoresque. Tout à coup :

— Comme je suis légère ! Imagine-toi, Ulric, que ton ami M. Lucien est au salon pour te parler. J'avais promis de te prévenir. Le pauvre garçon doit bien s'ennuyer !

— Tes distractions me valent des moments heureux, répondit Piéta. Tu voudrais bien être grondée, je le vois : — pour aujour-

d'hui, il n'en sera rien. Dis-lui que je l'attends, et ne l'oublie pas en route.

Elle fit une petite moue railleuse et sortit. Ulric vint s'asseoir dans un fauteuil, au coin du feu. Peu après, Lucien entra.

— Bonjour, dit-il ; es-tu reposé?

— Comme Dieu après la création.

— Tant mieux, car je t'apporte de la besogne.

— Une grosse nouvelle?

— Une grosse proposition. Voyons, sans autre préambule : tu aspires au mariage?

— Ceci est un coup de pistolet en pleine poitrine. Ta demande a-t-elle un but sérieux, et faut-il te répondre sagement?

— Comme l'eût fait Socrate.

— Socrate estimait le célibat; les événements m'imposent un sentiment contraire. Plaisantes-tu?

— Aucunement. Allume ton cigare... et écoute-moi. Comment trouves-tu le domino de cette nuit?

— Excentrique.

— C'est une Anglaise. Te semble-t-elle belle?

— Fort belle — sous le masque. Facétieux!...

— Mon cher, le visage est idéal, — blanc comme un lis, pur comme une agate; des yeux dorés de la plus belle eau; des cheveux blond-cendré comme on n'en voit qu'à Hyde-Park. Le corps te plaît-il?

— Je le trouve élégant.

— Il est de race, — opulent et fin. Les pieds ne sont pas de mode en Angleterre. Je ne veux point te parler de son esprit. Elle sait quatre langues : l'italien, l'allemand, le français — et beaucoup d'anglais. Voici le nom de la dame : Louisa Smith. Elle est fille unique. Son père, un Crésus marchand de bonneterie, — l'article est sérieux, — habite à Manchester, Oxford street. Elle est éprise de tes charmes et demande solennellement ta main. Son seul défaut capital est d'aimer les voyages. On te propose une lune de miel à Naples.

— Ah! pauvre fou, dit Piéta pensif, quand mettras-tu un peu de bon sens...

— Sacrebleu! s'écria Lucien cette fois grave, je m'acquitte donc bien mal de mon ambassade, pour que tu y répondes ainsi? Voyons, quittons les allures frivoles. M. Ulric Piéta, Mlle Louisa Smith vous fait demander officieusement si vous consentiriez à l'épouser.

— N'y a-t-il point d'autre explication?

— Point d'autre.

— Nous lisons à nous deux un chapitre des *Contes fantastiques*.

— Ceci est de la plus authentique réalité. Que faut-il répondre?

— Va-t'en au diable! Là, franchement, n'y a-t-il pas de quoi intriguer Lovelace lui-même? Falstaff a seul droit à ces bonnes fortunes comiques.

— Je t'avertis qu'elle sait Shakspeare par cœur.

— Aime-t-elle Byron?

— A la folie.

— Cruel! pas une imperfection...

— Que faut-il répondre?

Piéta se recueillit.

— Dis-tu vrai?

— Mon ami... s'écria Lucien, blessé, se levant.

— Pardon. Rassieds-toi. Je sens vivement l'honneur que me fait miss Louisa; j'en suis profondément touché; je crois au bonheur que j'eusse trouvé à lui consacrer ma vie; mais lié déjà par mes sentiments et des promesses irrévocables, je me vois obligé de décliner cette précieuse faveur. L'exorde te satisfait-il?

— Moi... certainement... Deux yeux incomparables pleureront ce soir.

— N'en crois rien.

— Au fait, je ne connais pas le genre de douleur des Anglaises. Adieu, à demain.

— Sois remercié de ton bon message.

Au moment où Lucien ouvrait la porte pour sortir après avoir serré la main de son ami, Jeanne passa dans le jardin, devant la fenêtre de la petite chambre.

— Tiens, dit Piéta avec émotion, voilà ma fiancée. On en peut trouver de plus belles, point de meilleures. Il n'y a qu'une lune de miel de changée. Je veux être homme une fois dans ma vie.

Resté seul, il ouvrit un coffret fermé à clef, en retira un médaillon, — et longtemps, très-agité, le considéra. Puis il dit tout haut, le cœur gros de soupirs : « Comme elle lui ressemble!... » Il ferma le coffret, demeurant quelque temps debout à réfléchir. Pour chasser d'importunes pensées, il passa la main sur son front, ouvrit la fenêtre et appela : « Jeanne! »

La jeune fille accourut.

— « Le temps est encore frais; va mettre ton capuchon, — va vite ! Nous ferons une partie de raquette dans le jardin. »

Elle fut immensément heureuse de le voir si bien disposé aux amusements. Quant à lui, il cherchait, mais en vain, à se distraire pour oublier l'aventure du matin.

IV

Piéta ne put dormir de la nuit. Des rêves soucieux et ses propres préoccupations le tinrent constamment éveillé. Combien les heures lui parurent longues !... Sans cesse il se soulevait sur son lit et regardait les fenêtres de sa chambre, où le jour tardait tant à poser sa lueur blanche. Son esprit restait invariablement attaché à la scène du matin, au souvenir de cette pieuse créature qu'il avait offensée sans le vouloir, — n'étant point de ces natures que le pardon guérit. Sa douleur puisait encore une plus grande force dans l'étonnante découverte faite le matin : la jeune sœur était l'image vivante, miraculeuse de sa mère morte !...

A la première vue, Piéta se crut le jouet d'un rêve; il songeait également à une apparition immatérielle de la morte angélique, venue pour le reprendre de ses coupables oublis, de toute sa vie dissipée. Son âme resta comme foudroyée sous le coup de ce phénomène. Pourtant, à force d'énergie, la réalité triompha de sa subite faiblesse. Ces lèvres, ces yeux connus allaient parler; ce corps s'avançait vers lui, avec les mouvements simples de la terre. Il put balbutier quelques mots, ayant fait la part des mystères surnaturels de l'existence; quand la sœur eut parlé, le courage lui revint. Pour apaiser ses terreurs, il invoquait la jeunesse ineffable répandue sur ce visage qui le tourmentait plus qu'un remords, et le son de voix différent. Dans l'antiquité, il fût devenu l'esclave des présages. Si violemment surpris, subissant l'influence de ce jour terne, de cette colère des éléments, humilié par l'habit qui le couvrait — habit de sottise réservé aux heureux ou aux fous — il sentit son cœur se serrer, et grava pour toujours dans sa mémoire les faits précis de cette dramatique rencontre.

Oserai-je le dire? — les incrédules en amour souriront de telles violences subites qui leur sont réservées le plus souvent, — il se sentait

frappé en pleine âme. Le regard, la voix pieuse l'avaient transformé, lui imposant comme un sacrifice d'adoration.

Et certes ce n'était point par singularité, malaise ou affectation qu'il se plongeait dans un semblable élément orageux, mais par la plus impérieuse des influences. Cependant, il ne pouvait croire encore à sa gravité, et gardait l'espérance de lui soustraire une vie depuis longtemps pacifiée par le devoir. Mais l'image maternelle!... elle vivait près de lui, dans tout l'éclat de sa pureté terrestre, jeune, triomphante, se personnifiant dans la vertu et la charité, et, comme lassée de son rôle de mère pour la terre, revêtant pour le ciel une nouvelle robe virginale. Près de lui, l'âme s'était arrêtée, animant un même visage, et de nouveau, par la bonté, elle semblait s'être offerte à son amour.

L'imagination alla bon train dans cette veillée nocturne; dissolvant irrégulier, elle préparait en une seule fois son esprit à des secousses prochaines.

Dès que l'aube eut paru, répandant une nappe de lumière dans le jardin, il se leva. Comment dépeindre son agitation? Il allait et venait à travers la chambre, ouvrant tantôt les rideaux de la croisée pour voir les progrès du jour, consultant sa pendule à chaque minute, et donnant à sa toilette les soins les plus minutieux. Quelquefois, il essayait une lecture vingt fois interrompue par des distractions de mémoire. Toute la bibliothèque fut mise au pillage. En dernier lieu, il prit Musset, qui sympathisait avec sa fièvre, et s'arrêta sur le beau sonnet des *Poésies nouvelles :*

« J'ai perdu ma force et ma vie. »

Il le médita longtemps, tenant son front appuyé sur sa main, et répétant cette exclamation qui répondait aux pensées du moment : « Malheureux cœur!... malheureux cœur!... » Par intervalles, il regardait le médaillon où sa mère souriante était enfermée, et de nouveau consultait le jour d'un coup d'œil rapide.

Six heures sonnèrent. Il attendit encore, s'occupant à considérer les jeux de la flamme dans le foyer, comme l'enfant boudeur ou le philosophe. Une heure plus tard, il se leva, enivré par une joie secrète, quitta sa chambre, traversa le jardin et sortit par la petite porte avec de grandes précautions de silence. Une fois sur le boulevard, il allongea le pas, se dirigeant vers la gare de l'Ouest, et

vint se poster à l'entrée de la rue de Vaugirard. Le temps était froid et pluvieux. Piéta se promena sous les arbres, d'un pas résolu. Continuellement il tournait la tête ou revenait au coin de la rue, observant le côté qui mène à la barrière et les alentours.

Rien ne se montra qui parût le satisfaire. Peu à près, la pluie pénétrait ses vêtements. Quand l'horloge de la petite église des Capucins sonna dix heures (toute cette région est peuplée d'ordres monastiques), Piéta, lassé de sa promenade d'ours à la chaîne, monta dans une voiture et se fit conduire au boulevard des Italiens, sans but décidé, seulement pour se distraire. Il déjeuna au café du Helder et s'en revint chez lui, après avoir acheté les *Conférences de Notre-Dame de Paris*, du R. P. Lacordaire. Cette lecture, assez spéciale, fut son unique occupation de la soirée. Il se coucha de bonne heure, après avoir entendu un peu de musique, de l'air d'un homme tué de peines.

Dès que le jour parut, Piéta s'habilla à la hâte et sortit pour retourner à la place d'attente de la veille, sous les mêmes arbres. Le temps n'avait point changé. Vers les neuf heures, une violente averse le força de rentrer. Il paraissait découragé. Le reste du jour se passa en conversations avec sa jolie cousine. Plus calme, le soir, avant de se retirer, il embrassa Jeanne sur le front, très-tendrement.

« Voilà des enfants heureux! » pensait le père, assis au coin du feu, les pantoufles sur la braise, le nez dans les *Débats*. — « Voilà des enfants créés tout exprès pour le bonheur. »

Quand Piéta leur souhaita le bonsoir, — Ulric, s'écria-t-il, interrompant sa lecture, as-tu appris que nos frères d'armes ont remporté un succès mémorable?

Piéta sourit.

— Non, mon père.

— C'est un événement qui fait honneur au drapeau de la France. On fêtera demain la victoire de l'Alma. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le dévouement des sœurs de Charité. Elles soignent les blessés avec un zèle qui ne peut être inspiré que par Dieu. Ce sont vraiment de saintes filles.

— Quel courage! se hâta de dire Jeanne, elles si timides... si jolies...

Piéta ne put répondre, trop souffrant et trop absorbé.

Le jour suivant, il resta chez lui, exhalant en soupirs sa mélancolie. Renonçait-il à ses promenades matinales?... Pauvre cœur!

vous avez deviné ce qu'il cherche... Peut-être voulait-il avoir l'excuse d'une résistance. Hélas! c'est bien en vain prétendre à la résolution des âmes vigoureuses qui peuvent dire un éternel adieu à leurs faiblesses en quelques heures d'oubli!

Pendant deux jours, sa sévérité fut plus forte que son amour ou son aspiration d'amour; il resta chez lui, mais abîmé en de mystiques entretiens avec sa belle souveraine, comme en dialoguent les illuminés; — épopées brûlantes que sainte Thérèse a si passionnément traduites. « O mon âme! je vous cherche; où êtes-vous?... » dit l'*Imitation*. Piéta ne murmurait point autre chose dans sa langue profane.

Le jour venu, il se leva à l'heure habituelle, avec l'espoir de rencontrer la religieuse. Il faisait un petit soleil assez réjouissant qui prêtait aux choses plus de grâce. A peine arrivait-il à l'angle de la rue, qu'il vit déboucher, tout au bout, devant lui, deux formes noires — deux sœurs. A quel ordre appartenaient-elles?... Les couvents, je l'ai dit, ne sont point rares dans ce quartier. A tout instant du jour, capucins, dominicains, sœurs de Saint-Vincent de Paul, sœurs de Nevers, sœurs de la Sainte-Enfance vont et viennent dans les rues, tantôt par groupes, tantôt isolés. Le ton bleu du voile si charmant qui double le capuchon, plus distinct à mesure qu'elles se rapprochaient, les fit reconnaître. Mais était-ce elle, l'adorable attendue? Pour la première fois de sa vie, chrétien fervent, Piéta adressa à Dieu une prière mentale qui dut bien le faire sourire : il lui demandait de protéger ses espérances!

Quelques pas encore et Piéta tressaillit. « La voilà! » s'écria-t-il avec feu. Il la devinait, autant qu'il la voyait, par une attraction supérieure. Aussitôt il se rapprocha du côté des maisons qu'elle suivait, pour la voir passer devant lui.

Les deux sœurs marchaient lentement; l'une, à cause de son grand âge. La vieille examinait les gens avec une grande curiosité mondaine sous ses lunettes fines; la jeune sœur tenait ses yeux attachés sur le sol, une main à sa robe, l'autre sur sa poitrine pressant la croix suspendue à son cou. Piéta la contemplait avec le trouble d'un enfant qui implore. Elle le reconnut, même de loin, et se plut à le regarder un instant avec une expression de pitié sentimentale qui le mit hors de lui.

Il n'osa point la suivre comme une vulgaire créature, et marcha sans but, au soleil, ruminant dans sa tête mille projets insensés où la morale la plus pure n'eût rien trouvé à reprendre. Vers midi,

il alla sonner à la porte d'un couvent de nonnettes et demanda au parloir quel était l'ordre de sœurs qui avait adopté le capuchon bleu. Ayant appris que c'était celui de la Sainte-Enfance, il s'en revint chez lui ravi, souriant, et si extraordinairement gai, que sa cousine Jeanne, tout heureuse de ce changement favorable, lui promit une belle bourse verte et or, au tricot, avec son chiffre.

V

La maison mère de la Sainte-Enfance est située dans le passage Dulac, au numéro 15. L'extérieur n'a rien de remarquable. C'est une mince façade à deux étages, joignant un mur élevé percé d'une grande porte cintrée, grise, qui donne accès dans une cour. A l'entrée, à gauche, se trouve le parloir. A l'extrémité, dans l'angle droit formé par un nouveau mur percé d'une autre porte, on voit une tonnelle de lierre qui prête quelque charme à ces lignes froidement régulières. Cette seconde porte ouvre sur une cour-jardin plantée de jeunes marronniers. C'est là que les enfants vont en récréation. Autour de ce jardin, à peu près carré, se dressent de nouveaux bâtiments et la chapelle avec son clocher triangulaire recouvert en zinc et surmonté d'une croix fluette. La cloche tiendrait dans la main; quand elle sonne la prière, on dirait la voix argentine d'un enfant.

Le passage Dulac serait, à proprement parler, une rue, sans les deux grilles de fer qui le ferment à chaque extrémité, appuyées à des piliers carrés en maçonnerie. L'aspect en est agréable, et même il offre au crayon du peintre une ou deux échappées riantes. Il y a de grandes maisons neuves, d'une construction assez élégante, propres et bien bâties; quelques logements d'artiste précédés de cours avec jardin, plusieurs terrains en vente qui servent de chantiers, et un joli pavillon de brique, à coins de pierre, enclavé dans un jardin : Thébaïde poétique où l'imagination aime à se reposer. Un concierge fait le service du passage.

Par une coïncidence singulière, Piéta était lié depuis longtemps avec un jeune étudiant, — le débardeur de la mi-carême, — qui habitait le passage, sur la ligne du couvent, du côté libre où sont les champs. Rien ne pouvait mieux favoriser ses nouvelles inclinations. Cette découverte lui sourit comme un ciel étoilé de constel-

lations. Il lui semblait que tout, dans la vie, allait s'intéresser à sa misère pour la lui rendre clémente, et que le ciel devait protéger ce délire innocent qui ne demandait que de chastes manifestations, ou plutôt tendait à s'élever de terre, dans l'inconscience sublime de sa route.

Que voulait-il? — il ne le savait pas. Aimer?... Être aimé?... — Non; être plaint; savourer une indulgence amie, une affection presque maternelle, s'abîmer dans ces mystérieux transports où la terre n'apporte ni son bruit ni ses passions, pour y jouir d'une même félicité idéale, dans une étreinte qui soit la tendresse sans l'amour. Par le désir, son esprit animait la toile hiératique d'Ary Scheffer, où sainte Monique et son bien-aimé fils Augustin rêvent, les yeux au ciel, à l'effusion divine des âmes montées à Dieu.

Il rencontra son ami au cours : Armand Droming, un jeune homme de Mulhouse, aujourd'hui prêtre. Celui-ci s'étonna de le voir.

— D'où diable viens-tu?

— De chez moi.

— Le sort des ermites te fait tourner la tête. On ne te voit plus nulle part. La *rôtisseuse* n'est pas morte, sapristi!

— Non, mais le plaisir forcé me rend malade.

— Fin renard! tu médites quelque poëme.

— Une tragédie.

— Tu te maries alors. Tiens, parbleu, la jolie cousine... Heureux idyllique! Enfin, est-ce bien une raison pour te cadenasser dans ta corbeille de noce? Voilà quinze jours que je suis à ta poursuite. A propos, qu'ai-je appris par Lucien... un magnifique succès anglais, avec refus de négociation? Fou désobligeant, tu ne veux donc pas du bonheur?

— Je ne veux pas des lâchetés. Oserais-tu me les conseiller, sachant à quoi le devoir m'oblige?...

— La jeune miss est de plus en plus frappée. Dans son excentrique cerveau, je crois qu'il se trame un projet désespéré d'enlèvement. Voilà des aventures d'une couleur toute byronnienne.

— Elles ne seront jamais que rimées, je t'assure, et point vécues. D'ailleurs, l'existence de tous les hommes n'est-elle pas un défi perpétuel à la raison?

Ainsi causant, ils arrivèrent au passage Dulac.

— Monte chez moi, lui dit son ami; nous aurons un bon feu et nous fumerons en bavardant; c'est un plaisir rare avec toi.

Armand Droming habitait au second étage une grosse chambre meublée d'un bric-à-brac original sur lequel tranchaient vigoureusement : un râtelier de pipes, un crâne, un violon. En entrant, Piéta se dirigea vers la croisée, et, malgré le froid, l'ouvrit, en disant : « Je suis curieux de connaître ton paysage. Dans le point de vue choisi par un homme pour sa récréation habituelle, on peut retrouver son caractère et ses goûts. Diable ! on pourrait te croire ultra-catholique, à voir la quantité de couvents épanouis sous tes fenêtres. Un ici, un là-bas ; plus loin encore, deux autres. J'aime la tranquillité de ce grand jardin, avec sa petite maisonnette couverte en chaume. Quel drôle de puits !... et ces cloches à melon si brillantes sous la lumière : on dirait un semis de perles. Cette étendue de toits n'est point désagréable...

— Tu trouves ?

— L'œil s'y repose avec satisfaction. Là-bas, les Invalides qui dégagent leur grand dôme. Deux clochers à côté... n'est-ce pas Sainte-Clotilde ?

— Oui.

— D'ici, cette faible copie d'architecture gothique prend une tournure suffisamment austère. Les deux aiguilles blanches s'élèvent heureusement dans l'espace.

— Ce sont des colombes sans ailes, dirait un poëte élégiaque. Mais je m'aperçois qu'il fait glacial ici. Essayons de mettre au feu autre chose que des descriptions, — veux-tu ?

— Ah ! dis-moi, comment appelles-tu le premier couvent... de ce côté ?

— La *Sainte-Enfance*.

— Avec un peu de curiosité, on ne perdrait pas un détail de sa vie intérieure... C'est charmant. Tu vois le jardin, le dortoir, l'église. Qu'il y a de calme dans cette retraite !

— Pas toujours... Les enfants font un bruit assez désagréable.

— Tu les entends pleurer ?

— Chanter — ce qui est bien la même chose. Puis, la prière, puis l'*Angelus* qui me sert de réveille-matin. Quand madame la cloche se met à bavarder, tu pourrais te croire à l'Opéra-Comique, troisième acte du *Domino noir*, chœur des nonnettes.

— Je te trouve bien heureux...

— Heureux... d'être agacé ? Mon bonheur te coûtera peu de chose : sollicite une place de carillonneur. — Si nous fermions la croisée ?... je tousse déjà.

— Tiens, une sœur !... elle traverse la cour...

— Pendant l'été, chaque soir, elles font leur promenade. Je les entends rire d'ici. Si j'étais plus près...

— Que ferais-tu ?

— Bien des folies. Toutes les Manon Lescaut ne sont pas en Amérique. Triompher de Dieu, — quelle gloire !... Remarque le costume : combien il est délicieux. Ce voile bleu me semble d'une coquetterie ravissante. Avec ça que l'endroit est plein de très-jolies filles. Mais fermons la fenêtre, s'il te plaît.

— Très-jolies... c'est beaucoup dire.

— Une surtout, grande, mince, avec des yeux bleus !... Quand je la vois — c'est assez bête, tu vas me dire, — elle me donne envie de prier Dieu.

— Oui... murmura Piéta.

— Par exemple, me voilà transi... Ote-toi de la fenêtre, et fumons.

Quand ils furent assis :

— A propos, s'écria Droming en riant aux larmes, as-tu des nouvelles de Justine, qui dansait le quadrille avec une barbe en crin de cheval ?

VI

Piéta ne dit rien à son ami des nouvelles sensations qui s'éveillaient en lui. Il craignait autant le blâme que l'encouragement. C'eût été profaner l'autel où sa divinité recevait un culte si candide. Sa pensée était une neige virginale que rien d'impur ou de brûlant ne devait flétrir de son contact. Il avait la bravoure silencieuse de ses témérités, et ne voulait point d'autre juge que lui-même pour les écarts de sa conscience.

En sortant, arrivé près de la grille, il rencontra de nouveau la sœur, encapuchonnée, transie comme une fleur frileuse. Elle conduisait par la main une petite fille qui babillait, malgré le froid, ainsi qu'une perruche contente. Un frisson passa sur le cœur de Piéta. Elle baissa les yeux sous son regard, montrant les grâces d'une impression mal dissimulée.

Le regardant, à demi retournée, elle sonna précipitamment à la porte et disparut.

Piéta, qui avait su captiver les bonnes grâces de la concierge, petite vieille femme au visage de parchemin, entra dans la loge, sous un prétexte quelconque, et se mit à causer. La conversation fut habilement amenée sur le chapitre du couvent, dont elle était le messager bavard ; et voilà comment il apprit que la jeune sœur entrait dans sa dix-neuvième année, qu'elle était venue de Nantes, portant le nom de Thérèse Fages, pour prendre en religion celui de Marie-Jésus. Les éloges que l'on fit de sa distinction, de sa bonté qui la rendaient universellement chère, de son éducation, ne contribuèrent pas peu à enflammer le pauvre amoureux.

Les jours suivants il la revit — et chaque fois le trait s'enfonçait plus avant. Sœur Marie-Jésus semblait se résigner maintenant — comme on se résigne au péché — à cette obstinée poursuite que Piéta avait le tact de ne point rendre compromettante aux yeux du monde, mais qui troublait son repos et mettait un nuage menaçant à l'horizon lumineux de sa vie.

Le jeune homme portait en lui un grand remords. Pouvait-il penser à Jeanne, si cruellement sacrifiée, sans maudire les dévergondages des passions, et ce labyrinthe sans issue où sa volonté s'engageait avec l'héroïsme de la démence?...

Que deviendrait la pauvre enfant brisée dans son amour?... que deviendrait-il lui-même à la merci de l'étoile funeste qui le dirigeait ?... Fallait-il dire adieu pour toujours aux certitudes si chères, à l'esprit méditatif, au recueillement des justes sacrifices accomplis, au passé comme à l'avenir?... Un père lui confiait sa vieillesse, une fiancée tout son bonheur : il abandonnait ses amis, sa maison, ses rêves pour des agitations sans fin et sans but. C'étaient là de graves considérations. Une sagesse mûre eût seule pu les élucider ; elles ne servaient qu'à égarer davantage le jugement de Piéta.

Le printemps vint. Les rosiers groupaient leurs boutons ; les bourgeons s'ouvraient aux branches des lilas ; les amandiers revêtaient leurs couronnes neigeuses. Le jardin de Piéta s'anima d'une vie pleine de séve ; — le jardin du petit couvent rajeunissait et brillait sous sa parure de fleurs et de feuilles.

« L'amour, dit Simonide, attache de nouvelles plumes d'or a ses ailes mortes, quand les brises printanières nous apprennent que la vie entre en jeunesse. » Pour Piéta, il était toujours le même, c'est-à-dire enveloppé du voile sombre d'une perpétuelle affliction. Ses désirs n'avaient point changé, ni ses espérances ; sa joie et ses souffrances étaient égales.

Sœur Marie-Jésus priait, se sentant mal gardée par sa croyance contre des séductions qui devenaient pour elle la plus douce des pénitences.

Piéta avait appris qu'elle sortait habituellement le jeudi. Ce jour-là, dès le matin, on le voyait errer à la même place où la fatale rencontre s'était faite. Il épiait la sœur — et, réjoui dans tout son être par un regard habituellement sévère, il s'en retournait chez lui, heureux pour tout le jour.

Un matin, en traversant le jardin pour sortir, il rencontra son père, occupé aux soins d'un carré de dahlias dont il se promettait merveille. Le savant s'étonna grandement de le voir si matinal.

— Où vas-tu? lui dit-il; je te croyais encore pour deux ou trois heures au lit.

— J'étais indisposé, mon père, répondit Piéta; je pense que l'air me remettra; — et puis, je ne sais quelle envie de locomotion...

— Voilà qui se trouve à souhait; j'ai comme toi des fourmis dans les jambes. C'est un peu matin pourtant...

— Trop matin pour vous, mon père, répondit bien vite Piéta, qui avait un si grand intérêt à rester seul.

— N'importe : le temps est au beau, — je t'accompagnerai.

Là-dessus, il alla chercher son chapeau et dit en ouvrant la porte :

— Tu me crois impotent et cassé comme une marionnette, je suis plus alerte que toi. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont que des raisonneurs. Pouvez-vous vous flatter de savoir vivre? Aussi, vous dépérissez de plus en plus, n'aimant pas la nature qui nous fait sains et robustes. Ceci est une grande thèse, fit-il en manière de conclusion; — tu la verras développée tout au long dans mon Ennius. De quel côté irons-nous?

— Le long de notre boulevard. Nous allons tourner comme deux écureuils amis dans un petit cercle.

Il était de règle que le bonhomme se soumît après une légère défense. Cette fois, il n'essaya point de s'opposer à de si simples raisons, et prit le bras d'Ulric.

Les voilà donc sur l'allée. Chemin faisant, par je ne sais quelle malencontreuse succession d'idées, on se mit à parler de la morte. De sorte qu'ils en avaient l'esprit fortement pénétré, quand sœur Marie-Jésus parut comme d'habitude. Piéta dirigea son père à sa rencontre, disant même pour solliciter son attention : — Quel est ce nouvel ordre, mon père?... Les monastères rentrent en faveur...

— Marguerite !... s'écria M. Piéta quand les sœurs furent passées. Grand Dieu ! quelle vision !...

— Que dites-vous, mon père ? demanda Ulric, feignant l'étonnement.

— Cela est inconcevable... j'y perds la tête ! N'as-tu pas remarqué, mon enfant... mais non, tu étais distrait... la sœur de droite?... Vois, j'en tremble, je suis suffoqué.

— Enfin, mon père?

— La sœur de droite — oh ! cela est inconcevable, grand Dieu ! Ta mère à vingt ans !

— Ma mère ?...

— Elle-même : sa chair, sa taille, son regard. Je me crois le jouet d'un songe. J'en serai malade, pour sûr, Ulric... Quel phénomène ! D'où vient-elle ?... J'avais envie de courir l'embrasser. Je veux savoir qui elle est.

— Je le sais, mon père, dit Piéta. Une autre fois, ce prodige m'avait également frappé. Elle se nomme Thérèse Fages, et ne nous touche en rien, par conséquent.

— Rentrons chez nous. J'ai mal fait de t'accompagner. Grand Dieu ! ta mère... Elle est bien belle !

Il marchait à grands pas, frappant le sol du bout de sa canne et répétant en manière de consolation : — Qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

Dans cet hommage exprimé avec un abandon si touchant, Piéta trouvait l'excuse de son propre malheur.

VII

Depuis longtemps Piéta désirait parler à Marie-Jésus ; c'était plus qu'un désir, c'était une idée fixe, — et voici comment il s'y prit pour la réaliser.

Il alla sonner à la porte du couvent ; la porte ouverte, il pénétra dans la cour et fut introduit au parloir par la sœur de service. Avec anxiété son regard interrogeait chaque issue ; il tremblait, néanmoins, pour son imprudence, s'imaginant que chacun allait en deviner le véritable motif. Il n'en fut rien. Ce jour-là, Dieu lui accorda la grâce d'un peu d'hypocrisie qui le servit à souhait pour donner le change aux méfiances.

La jeune sœur venue pour ouvrir, après mille saluts cérémonieux et des sourires de paix, lui demanda enfin l'objet de sa visite. C'était la dernière question à laquelle Piéta eût songé. Sa diplomatie se bornait à des paroles improvisées à la hâte, qui n'étaient assurément point faites pour lui ouvrir tous les vigilants verrous de cette sainte maison. Poussé à bout, il improvisa fort heureusement un mensonge qui le mit aussitôt en grande faveur : — Une de mes parentes, dit-il, renonçant au monde, désire s'engager dans une communauté dont le règlement ne soit point trop sévère. J'ai pensé que le vôtre était d'accord avec ses idées.

— Oh! certainement, répondit la sœur avec une volubilité excessive, bien certainement; et madame votre parente habite?

— Angoulême.

— Un port de mer?

— Oui, ma sœur.

— C'est fort bien.

— Elle est jeune?

— Non, ma sœur, — dix-sept ans.

— Dix-sept ans! cela est fort touchant. Lui croyez-vous une vocation décidée?

— Excellente, ma sœur.

Piéta regardait toujours au dehors avec inquiétude. Elle ne s'aperçut point de sa distraction et reprit après une pause :

— Cette demoiselle est instruite, sans doute?

— Par les meilleurs maîtres.

— De mieux en mieux. Elle vivra heureuse au milieu de nous, croyez-le. Nous l'aimerons toutes. Son noviciat sera fort doux. D'abord, monsieur, nous n'avons aucune pratique rigoureuse. Faire le bien, aider à la charité, n'est point une dure pénitence. Nous sommes toutes très-gaies, monsieur; nous chantons beaucoup. Les paresseuses, même, n'ont jamais à se plaindre. On ne se lève ici qu'à sept heures. Écrivez-lui, monsieur, et marquez l'empressement que nous mettrons à la recevoir. Au reste, désirez-vous parler à notre mère supérieure? Elle sera enchantée de votre visite.

— Comme il vous plaira, ma sœur, dit Piéta qui voulait gagner du temps et ne perdait point l'espérance de voir Marie-Jésus.

On le fit monter au premier étage, dans un salon tout petit, clair et propret. A peine fut-il assis, qu'une sœur, sévère de maintien, jeune encore, entra. Piéta tremblait comme un criminel. Instruite de l'objet de sa démarche beaucoup plus par la sœur ouvreuse que par lui,

elle fit les mêmes réponses avec une douceur nonchalante tout à fait aimable. Piéta écoutait à peine. Les yeux fixés sur la porte, il attendait ce que son cœur désirait avec une si vive ardeur, palpitant et frissonnant à chaque bruit.

Un moment, le ciel sembla venir à son secours : — Monsieur désirerait voir l'établissement peut-être? dit la jeune sœur.

O bonheur inespéré ! quel trait de lumière!... — Oui, oui, madame, répondit-il promptement; rien ne peut me plaire davantage.

— Pour aujourd'hui, cela n'est guère possible, répliqua la supérieure; vous m'en voyez bien mortifiée; nous avons deux sœurs malades, et je suis attendue par le médecin.

Cette réponse tomba comme la foudre sur son cœur — Mon Dieu! mon Dieu! exclama-t-il en se levant avec un tel élan et une si profonde vibration douloureuse que la sœur supérieure, y croyant voir un prodige moral de charité, lui prit les mains et les serra avec effusion, ajoutant d'une voix rendue caressante: — Cela n'est rien, monsieur, rassurez-vous... une simple grippe. Dieu merci, le ciel est bon pour nous.

En descendant l'escalier, devant lui, elle le loua de la perfection de ses sentiments, révélant toute sa sympathie dans cette parole maternelle : — Vous méritez d'être heureux.

Il n'osa point lui répondre: « Vous avez mon bonheur dans vos mains » et ne sut que la considérer tristement, avec ce regard de l'ambitieux qui contemple un roi.

Comme il sortait, accompagné par les deux sœurs, malheureux et contrarié, la porte du jardin s'ouvrit. Ce fut une minute triomphante, Marie-Jésus parut! En le voyant, elle jeta un cri de surprise, plus blanche qu'un suaire, et disparut de nouveau, tandis que Piéta l'admirait, ébloui.

Les deux portes se refermèrent à la fois. L'une gardait Marie-Jésus prisonnière; l'autre rendait au monde Piéta, qui ne savait comment employer cette odieuse liberté.

Le même jour, Armand Droming, qui venait de passer brillamment son troisième examen de droit, l'invita à une partie de campagne pour fêter le code et le renouveau. Ils s'en allèrent, je crois, à Argenteuil. Piéta s'y plaisait assez pour le vin fredonnant que l'on y boit, et les jolis paysages groupés à foison tout le long du fleuve. Vers cinq heures, après une interminable causerie roulant sur des sujets poétiques (la jeunesse moderne, heureux symptôme, se passionne pour les livres élevés), ils s'en revinrent dîner dans ce

bon Paris qui a des mets pour toutes les sensualités, des vins et des plaisirs pour toutes les imaginations.

Après le dîner, Droming proposa un punch chez lui, ce qui fut accepté avec joie, les deux amis se trouvant dans un de leurs bons jours d'humeur causeuse.

Il faut dire qu'Armand jouait fort bien du violon, ce qui n'était pas un mince attrait pour son ami, grand amateur de musique. Comme le temps était de la plus limpide douceur, on ouvrit les fenêtres. Piéta ne demandait pas mieux. Avec quel ravissement il laissait errer son regard sur la verdure des jardins, l'horizon gris des palais et des maisons, le petit couvent avec ses marronniers fleuris, — le petit couvent sur lequel brillait, comme une auréole de pureté, son rayonnant amour!

Le soleil s'était déjà couché. Une ombre blonde tombait sur la ville comme une poussière d'or. Assis à la croisée, Piéta se laissait aller au courant de ses méditations. Droming fumait sa pipe, plein de gravité, attisant la flamme du punch. On échangeait maintenant peu de paroles, ce qui est un grand bonheur quand les pensées *creusent la vie vécue et à vivre.*

Avec tout l'abandon de l'intimité, Armand joua deux ou trois fantaisies très-gracieuses que son maître Alard lui avait enseignées. Comme il entamait les premières mesures si violemment désespérées de l'ouverture du *Jeune Henri*, de Méhul, une sœur pénétra dans le jardin. Piéta, qui ne pouvait en détourner sa vue, l'aperçut aussitôt et se sentit embrasé d'une joie immense. Marie-Jésus commençait sa promenade, un livre ouvert à la main. Elle marchait lentement, d'un pas régulier, tout entière à sa lecture. Il la voyait passer et repasser, rhythmant chacun de ses pas d'un sonore battement de cœur, et faisant en lui-même cette réflexion que son existence dépendait de cette forme bleue et noire, atome impalpable dans l'immensité des mondes créés. Ainsi son esprit philosophait, tandis que la belle créature, prolongeant sa méditation, pensait peut-être à lui malgré les mortifications sévères infligées aux actes coupables.

Peu après, il en vint une autre que Piéta reconnut pour la sœur du parloir. Les deux amies s'embrassèrent; et côte à côte, les bras passés autour des tailles avec cette manière folle de tendresse qu'ont les religieuses entre elles, riant, se lutinant, évaporées comme des grisettes, recommencèrent la promenade interrompue.

Piéta demeurait soucieux, la tête appuyée sur le montant de la

croisée. Droming jouait maintenant la romance de la *Fille du régiment :* « Il faut partir... » qui exprime avec tant de sublimité tout ce qu'il peut y avoir de désolation dans un adieu. Tout à coup, les deux religieuses se mirent à courir de côté et d'autre, se poursuivant et se jetant au visage des roses effeuillées, avec des rires si gais qu'on les entendait de la petite chambre de l'étudiant. Armand laissa son violon : — Qui diable s'amuse ainsi? dit-il, venant s'asseoir à côté de son ami. Piéta lui désigna de la main les sœurs, et tous deux s'amusèrent à les regarder, pendant un bon quart d'heure que dura leur innocent badinage.

La nuit était venue. Quelques lumières brillaient aux fenêtres du couvent; Piéta les trouvait mille fois plus belles que les étoiles illuminant la trame bleue de l'air. La cloche sonna la prière, qui sut trouver un écho dans l'âme malade du jeune homme. Peu à peu, les lumières s'éteignirent. Le gaz éclairait jaune les rues silencieuses. Armand parla d'aller faire un tour aux Italiens, — à quoi Ulric consentit de bonne grâce pour lui faire plaisir, et tous deux, bras dessus, bras dessous, l'un distrait, l'autre fredonnant du Verdi, prirent le chemin des quais. On jouait, ce soir-là, le *Don Juan* de Mozart.

VIII

Une semaine plus tard, Piéta vint rendre visite à son ami, qu'il trouva au lit, tant soit peu indisposé. La concierge mettait tout en ordre dans la chambre. — C'est drôle, dit-elle, époussetant un crâne à Droming, comme messieurs les étudiants aiment les têtes de mort. On dit que ça porte malheur! Moi, je ne crois pas aux revenants; eh bien, je ne voudrais pas de ce *bibelot*-là chez moi... vrai. Quels yeux! A quoi ça vous sert-il, enfin, M. Armand?

— A fuir le diable : quand on pense à la mort, on se souvient de l'enfer.

— Le diable... c'est bon pour rire, fit en clignant de l'œil la malicieuse vieille; pas tant de plaisanterie que ça; vous savez que je ne suis point cagote.

— Quoi! de l'incrédulité, madame... vous avez donc lu Voltaire?

— Bon, bon, moquez-vous de moi à votre aise, M. Armand; mais enfin, j'en parle pour la propreté. Vous pourriez avoir un joli vase... un globe...

— Un oiseau empaillé?

— Certainement.

— Prenez garde! ne cassez pas mon crâne avec votre balai, chère dame; — le crâne de mon oncle! c'est toute ma fortune.

— Vous feriez bien alors de la donner aux cimetières. Quand c'est fini, c'est fini. Après ça, vous me direz que les sœurs en ont un attaché à leur chapelet, — mais bien gentil, celui-là, — en ivoire. Ah! vous savez la nouvelle?... sœur Marie-Jésus nous quitte.

— Vous dites? s'écria Piéta en s'avançant vers elle.

— Je dis que sœur Marie-Jésus... Ah! la jolie personne! C'est un ange. Je vous l'ai montrée, monsieur.

— Eh bien?

— Elle s'en va.

— Elle... s'en va!... Pour toujours?...

— Je ne sais pas. Un voyage, probablement. Elles sont deux. Ce matin, j'ai fait les paquets.

Il n'osa questionner plus longtemps la vieille, et resta plusieurs minutes sans parole, les dents serrées, le corps torturé de convulsions qu'il pouvait à peine maîtriser. Armand Droming vint heureusement à son secours par une question de curieux.

— De quel côté se dirigent nos respectables dames? demanda-t-il.

— Elles vont à Toulouse; on dit que c'est fort loin. La nuit sera fraîche, en chemin de fer...

— Comment, la jolie voisine nous quitte? Je pensais lui faire ma cour cet été. Elles partent ce soir?

— Vers onze heures, oui, M. Armand.

Piéta ne voulut pas en entendre davantage. Il s'en alla tout droit chez lui, courant, gesticulant, dans un état voisin de la folie. M. Piéta lisait, au fond du jardin, sous la tonnelle. Après quelques mots insignifiants sur son livre et sur la bonne disposition de ses travaux d'horticulture, — Mon père, lui dit-il avec une douceur voisine de la plainte, ma santé s'altère beaucoup. Si je ne vous ai point prévenu tout d'abord, c'était pour éviter des alarmes inutiles.

— Ah! mon fils, s'écria le vieillard, le prenant dans ses bras tandis que des larmes subites mouillaient ses yeux; — mon fils, toi souffrant!

— Oui, mon père, reprit Piéta; ma poitrine est faible, mes jambes me soutiennent à peine, un mal de tête continuel m'obsède et me tue...

— Je vais faire appeler le docteur... j'y vais moi-même; tu seras vite guéri, mon fils; nous te soignerons tous nuit et jour.

Cet élan paternel fit encore plus saigner le cœur de Piéta; aussi appela-t-il à son aide tout son courage pour continuer : — Mon père, ces soins seraient superflus. Il me faut un changement d'air, de climat, des distractions nouvelles. Un docteur de mes amis, homme éclairé en qui j'ai la plus grande confiance, m'ordonne les eaux des Pyrénées. Le moral est faible, mon père; c'est par là qu'il faut commencer la cure. Je partirai ce soir, si vous le permettez.

— Mais au moins, mon enfant, as-tu réfléchi aux fatigues du voyage ?... Ah! la maison sera bien vide sans toi! Quelle nouvelle! Mon enfant, tu me désespères!

— Plus tard, vous vous applaudirez de ma guérison.

— Nous quitter!

— Il le faut..! pour quelque temps.

Le vieillard se rendit à cette dernière raison, comme il se rendait à toutes quand son fils y trouvait un contentement. Il ne se permit plus que des recommandations de détail, et voulut se charger lui-même de préparer sa malle.

Piéta, composant son visage, vint au salon, où Jeanne brodait avec une amie. Il s'assit près d'elle, lui caressa les cheveux et dit d'un air dégagé : — Je pars ce soir, Jeanne... Comme il la vit changer de couleur et suspendre son ouvrage, il prit un ton plus sentimental, ajoutant : — Tu ne veux donc pas que je fasse mes petites commissions lointaines?

— Où vas-tu? fit-elle avec angoisse.

— A Orléans; il s'agit d'obliger un ami. Voudrais-tu, toi si bonne, d'un mari égoïste?

— Tu reviendras bientôt?

— Tout de suite, ma chère Jeanne.

— Tout de suite!... tu me trompes!

— C'est la vérité. Mon père est prévenu. Il est plus raisonnable que toi, lui. Si je traversais les mers, on pourrait craindre des naufrages; mais le chemin de fer est un bon cheval qui va vite, sans jeter son cavalier par terre.

La jeune fille reprit sa broderie, et Piéta trouva la force de les amuser toutes deux en leur racontant l'histoire de *M. Cryptogame*, de Tœpfer, le caricaturiste genevois.

Vers neuf heures et demie, il prit une voiture qui vint se remiser rue de Vaugirard, en face du passage Dulac. Une autre attendait également, devant la grande porte du couvent. Dix heures sonnè-

rent. En même temps la porte s'ouvrit. Des formes noires s'embrassèrent, se saluèrent, sans parler; puis tout disparut, et la voiture partit au trot de deux forts chevaux.

Celle de Piéta suivit, réglant sa marche sur la précédente.

Les deux arrivèrent ensemble à la gare d'Orléans. Un grand nombre de voyageurs se pressaient au guichet, ouvert depuis quelques minutes. Les sœurs, — Piéta reconnut vite dans l'une d'elles Marie-Jésus, — prirent des billets de premières. A son tour, quand elles furent entrées dans la salle d'attente, il demanda la même place, et acheta de plus un volume de poésies pour occuper son temps et favoriser la liberté de ses gestes.

Comme il payait le livre, quelqu'un lui prit le bras, s'écriant tout joyeux : — Te voilà, Ulric? Je vous salue, monsieur le *traveller*.

C'était son ami Lucien. Bien qu'il lui fût vivement attaché, Piéta ne put s'empêcher d'envoyer à tous les diables une camaraderie si intempestive.

— Que fais-tu par ici? lui dit-il.

— Je suis venu rendre les derniers devoirs à mon oncle, qui s'embarque pour Tours. Si tu le vois, fais-t'en un compagnon de route. Il a écrit quelques brochures sur la fécule. Vous ne vous entendrez pas... c'est excellent pour tuer le temps. Malgré tout, homme jovial. Voici le portrait : yeux malins, nez favorable à la culture du tabac, petite bouche suffisante, des favoris noirs, front socratique exagérant tout, principalement le visage; paletot marron monumental à collet de velours noir, gilet de soie verte orné d'un trousseau de breloques. Détail caractéristique : il tourne ses pouces et fait la moue quand on parle sans le consulter du regard. Mais toi, mon cher Ulric, où vas-tu te perdre loin de nous?

— Du côté de Bordeaux.

— *Cap dé diou!* en Gascogne. Si ce n'était un peu loin, je t'accompagnerais. Tu reviendras?

— Dans la quinzaine, je pense.

— Rapporte-moi un costume basque. Comme te voilà préoccupé!

— C'est que l'heure approche...

— Bah! ce cadran avance d'un jour.

Au même instant, la sonnette de l'intérieur annonça le départ. Piéta, serrant la main de son ami, le maudit de grand cœur et s'élança dans la gare, bousculant trois ou quatre employés sur son passage. Les wagons étaient déjà fermés.

Piéta s'élança vers ceux portant cette inscription : *Première classe*.

Dans le premier qu'il rencontra, sous la pâle lumière projetée par la calotte de verre fixée au panneau supérieur, il reconnut les deux sœurs. Marie-Jésus le vit aussi et se recula précipitamment comme pour se soustraire à son regard.

L'employé chargé d'ouvrir lui cria de loin : — Il n'y a pas de place là dedans; à côté, une encore !

Un coup de sifflet retentit. Comme un hippopotame réjoui, la locomotive répondit par un grognement sourd, et, vomissant la flamme, hurlant une note formidable, s'élança sur sa route ténébreuse.

Pour éviter d'être écrasé, Piétá n'eut que le temps de sauter sur le marchepied, de saisir la poignée de cuivre et de se réfugier à son coin, heurtant tout le monde, jurant comme un forcené malgré ses principes d'élégance, ce qui indisposa fort contre lui la voyageuse assemblée déjà assoupie, et plus particulièrement un grave monsieur en paletot marron à collet de velours noir.

Malgré la recommandation de Lucien, Piétá ne jugea point indispensable de lécher cet ours atrabilaire qu'il avait appelé son oncle. Fermant les yeux, pour ne plus voir personne dans la création, il profita bien vite du sommeil que Dieu réservait à ses cuisantes douleurs.

En s'éveillant, dans la pâleur grise du matin il reconnut Blois, la jolie ville si pittoresque. Le train marchait mollement. A peine jeta-t-il un coup d'œil sur les maussades êtres groupés autour de lui. Son esprit subissait le contre-coup des pensées de la veille, accablé par une torpeur à laquelle il ne pouvait l'arracher. Son imagination inerte traversait mille sujets sans les pénétrer, toujours ramenée au point de départ, cercle de tristesse dont sa déplorable passion était le centre.

A Monts, il y eut un arrêt forcé dans la marche du train. A quoi cela tenait-il ?... Les employés ne le disent pas volontiers, pour éviter des discussions qui ne sont bonnes qu'à jeter l'alarme parmi les voyageurs. Il fallut descendre.

Monts est une petite station située dans une vaste plaine herbue et boisée, à deux pas d'un château flanqué de tourelles, contre un bois de mélèzes et à quelque distance d'un village qui se cache sous des arbres dans un pli vert de cette plate campagne. La gare est toute neuve, blanche, avec des jalousies vertes du meilleur effet. Une frêle claire-voie encadre un petit jardin disposé derrière. A cette saison, il y avait quelques belles fleurs qui lui donnaient un véritable charme.

Tout le monde avait déserté les wagons. Les uns se promenaient sur la chaussée, les autres dans le jardin aux longues allées sablées. On causait par attroupements. L'inquiétude était grande, — un nouveau train pouvait survenir. De temps en temps la locomotive jetait un long sifflement indicateur pour prévenir toute rencontre funeste.

Piéta descendit comme les autres, bénissant l'accident; — les sœurs aussi. Elles vinrent dans le jardin et se mirent à causer, sur un banc, à l'extrémité d'une pelouse. Piéta, son livre ouvert à la main, ayant l'air d'apporter à sa lecture une grande attention, fit quelques tours de promenade. Parfois, il le fermait et, comme sollicité par une idée complexe, absorbait la lumière du paysage, ramenant ses yeux suppliants vers sœur Marie-Jésus, dont le regard lui souriait avec commisération. Leurs yeux se parlaient, et les siens semblaient éclairés de douces réponses. On y lisait avec certitude l'étonnement et la joie. C'est que les cœurs sont mieux disposés dans ces courses lointaines qui nous isolent de notre milieu habituel, toujours un peu égoïste et réservé. L'horizon, en se développant, agrandit nos propres sensations aimantes.

Comme tout le monde était ainsi occupé de côté et d'autre, de même qu'on peut se figurer un jour de promenade à la campagne, Piéta put cueillir un bouquet dont les nuances étaient combinées avec art: il se composait de lilas perse, d'iris bleu, de marguerites doubles, de giroflées et de roses. Ce bouquet, il vint adroitement le déposer à la place de Marie-Jésus, le wagon étant vide. Ce ne fut pas sans l'avoir baisé plusieurs fois à la tige où devait s'attacher la blanche main de la sœur.

Quelques instants après, on cria : « En place ! » — Le train continua sa marche, plus rapide cette fois, et presque tout le temps dramatisée de vigoureux coups de sifflet dont la gravité s'expliquait facilement. Piéta était resté le dernier à monter pour voir encore la religieuse et jouir de sa surprise, — car il passa devant le wagon au moment où elle soulevait le bouquet.

Il était six heures quand on arriva en vue de Bordeaux. Le soleil se couchait. La masse imposante des quais profilée dans la lumière, le grand fleuve, les navires au repos tissant leurs cordages sveltes sur le ciel comme une forêt d'hiver, tout cela portait à l'âme de Piéta une salutaire émotion qui lui faisait oublier l'excès légitime de ses peines.

Un omnibus le porta sur la place du Théâtre, où se trouvait le bureau des diligences pour Toulouse. En descendant, il vit les sœurs

dans l'intérieur. Elles s'inscrivaient pour le coupé. Piéta les laissa sortir et réclama à son tour le coupé. — Il y a encore une place, monsieur, lui fut-il répondu. — Cela se trouve à merveille, dit Piéta, je la prends. — Une fois inscrit, à la hâte, il sortit pour rejoindre les sœurs. Elles avaient disparu. Bien en vain il les chercha pendant une heure, courant sur la Grande Place, à travers les rues, sur les quinconces, le long des quais.

Un peu fatigué de son excursion, Piéta retourna vers la place du Théâtre. Quoiqu'il fût de très-bonne heure, elle était déjà déserte. Les cafés éclairaient des tables vides. Il ne reconnut point là le mouvement d'une grande ville, et trouva l'homme un peu perdu dans cet amas splendide de maisons que le spleen anglais semble avoir atteintes. S'engageant dans une petite rue qui lui était inconnue, il vint s'échouer à l'*hôtel du Commerce*, sur la place Chapelet.

La diligence ne devait partir que le lendemain, vers les quatre heures du soir. C'était donc un long jour d'attente que l'on pouvait consacrer au repos. Aussi Piéta ne sortit que vers midi, pour aller visiter la tour Saint-Michel, cet hypogée moderne aux fantastiques ossements.

Un peu avant quatre heures, il se rendit au bureau. La diligence était déjà attelée; les voyageurs prenaient place avec la précipitation joyeuse particulière aux races méridionales, que le mouvement a toujours affolées. Les sœurs étaient assises : la compagne de Marie-Jésus (la vieille sœur aux lunettes) au coin ; elle, près de Piéta, qui se plaça doucement à l'autre coin, après avoir salué en suppliant, effleurant Marie-Jésus d'un coup d'œil qui sollicitait tous les pardons.

Cette fois, elle plongea profondément dans ses yeux, pénétrant sa pensée tout entière par une subite effusion de sympathie ou d'inquiétude, et cacha sa rougeur dans un pan de son voile, regardant ensuite les fenêtres du coupé, comme un oiseau captif qui songerait à s'envoler.

La diligence se mit en route. Le soleil dorait la plaine. Un souffle tiède s'infiltrait par l'un des carreaux abattus. Le postillon faisait grand bruit avec son fouet. Piéta, pensif, immobilisant dans son regard fixé sur le lointain l'image adorée de sa chaste compagne, s'amusait à trouver un chant défini dans le bruit des grelots des chevaux, pour donner un répondant aux intonations vagues de sa pensée.

A six heures, on traversa Cérens, le village assis dans les vignes, sans avoir dit une parole. Le paysage était si beau, à cette heure

imposante du couchant, que chaque âme s'abîmait dans sa splendeur.

Un peu plus loin, la vieille sœur murmura cette phrase, d'une voix de fantôme :

— N'aurez-vous point froid, ma sœur?

— Non, ma sœur, je vous remercie, répondit Marie-Jésus; — et ce fut tout.

Piéta aurait bien voulu ajouter : — Nous aurons une nuit délicieuse, — mais il n'osa point, l'expression pouvant inquiéter Marie-Jésus.

Langon se distinguait à l'horizon de la plaine verte, au bord de la large Garonne peuplée de barques et enjambée par ses beaux ponts de pierre et de fil de fer. En traversant le village, il sonna sept heures. Au bout, la diligence rejoignit les gens d'une noce qui se promenaient sur la route en grande toilette, la mariée en tête avec sa blanche couronne d'oranger, les jeunes gens chargés de rubans, un bouquet à la boutonnière, les jeunes filles tout en blanc. Cette théorie villageoise s'avançait lentement, au bord de la route, chantant une vieille romance populaire dans le Midi, qui a le véritable sentiment des choses naïves :

« Olivier, je t'attends,
L'heure est déjà sonnée.
Mon cœur a tressailli
Comme au bruit de tes pas!
Le soleil qui s'éteint
Va clore la journée;
Ici j'attends l'amour,
Mais l'amour ne vient pas!... »

Les voix étaient belles et délicieusement harmonisées, bien que rustiques (ceci est un secret des peuples mélodieux). L'air de cette romance impressionne beaucoup. Il exprime une mélancolie pénétrante qui vous frappe, et cela sans ombre de recherche; il a ce monotone caressant, cette manière sobre de plainte que le peuple affectionne, parce qu'elle traduit ses habitudes de souffrance. Rien n'était plus charmant à entendre, à cette heure. Le dernier distique, doux comme une élégie antique, a cette âpre saveur des regrets qui ne doivent plus finir. Il attendrit l'âme des deux jeunes gens, à ce point que Marie-Jésus cacha son visage dans son mouchoir et que Piéta se sentit les yeux noyés de larmes.

La nuit couvrait d'ombre la plaine. Sur la route poussiéreuse, les lanternes projetaient de minces clartés, laissant aussi tomber une pâle lueur dans le coupé. Une cloche envoya du lointain les sons affaiblis de l'*Angelus*. — « *Ave Maria*, *gratia plena*, » dit la vieille sœur avec un grand soupir de componction et faisant le signe de la croix ; Marie-Jésus l'imita, soulevant le volumineux chapelet pendu à sa ceinture pour commencer une oraison mentale qu'elle continua fort avant dans la nuit. Fervente par repentir, elle élevait son adoration vers le ciel pour le prendre à témoin de la pureté de sa foi ; mais son âme ne communiait pas à cette persistante intention de l'esprit : son âme la fuyait, mêlée au groupe chanteur de Langon, qui disait pour elle sur le plus tendre des modes le couplet qui l'avait d'abord agitée :

« Olivier, je t'attends. »

Pour Piéta, le secret même de sa vie lui était révélé dans ces deux vers, dont il subissait le sens prophétique comme on subit une sentence de mort :

« Ici j'attends l'amour,
Mais l'amour ne vient pas!... »

A dix heures, on atteignit Marmande, que des lumières se jouant à travers les arbres faisaient deviner de loin. Ici, on s'arrêta quelques minutes pour déposer des voyageurs. Piéta descendit et alla se promener à grands pas sous les arbres. Avec des élans inspirés il choisissait la nature pour confidente de son mal, jetant à travers l'évocation silencieuse ce nom adoré de Marie-Jésus qu'il criait et soupirait dans l'emportement d'une passion au désespoir.

Quand il remonta en voiture, elle parut heureuse de le revoir, après avoir éprouvé, sans doute, toutes les inquiétudes d'une séparation définitive qu'en ce moment elle était peut-être loin de désirer.

Ni Piéta ni Marie-Jésus ne songèrent à dormir. Ils ne dirent pas une parole ; pourtant la nuit leur parut s'être écoulée avec la rapidité d'un songe. Aux approches du jour, Tonneins ébaucha sa silhouette désordonnée. L'aube avait des limpidités d'opale ; la nature s'éveillait réjouie et favorable aux bonheurs.

Un peu plus tard, on rencontra le Port-Sainte-Marie, dont le caractère de vieillerie plaît ; puis successivement Agen et Valence. Agen est une ville pimpante, au bord de la Garonne, contre des collines

crayeuses animées de villas champêtres d'un joli goût. Elle compte aujourd'hui deux illustrations principales: le pont-canal et Jasmin, le perruquier-poëte, dont la boutique peinte en jaune se voit sur la promenade.

La vieille sœur la fit remarquer à sa compagne, disant : « Il fait beaucoup de bien aux pauvres. » L'autre répondit à voix basse. Piéta saisit dans leur conversation, devenue littéraire pour une minute, deux vers traduits de Jasmin, que la vieille sœur avait l'air de soumettre au jugement de Marie-Jésus :

« Dans Agen, on disait quand elle passait :
« Marthe sort, elle doit avoir faim [1]. »

Après ce court dialogue d'oreille à oreille, la conversation cessa. La sœur aux lunettes n'était point causeuse ; depuis la veille, enveloppée dans son capuchon, les mains jointes, par habitude monastique, la tête enfouie dans le velours usé de la voiture, elle n'avait donné d'autre signe de vie que deux ou trois mouvements nerveux produits par les rêves ou l'abus de l'immobilité. En se soulevant, cette fois elle regarda fixement Piéta de ses vives prunelles couleur d'anisette avec l'expression d'un confesseur méticuleux, et remua la ride qui lui servait de bouche comme pour ébaucher une phrase dont elle ne put trouver l'ordonnance.

A Castel-Sarrasin, on dîne. Je ne sais s'il y a quelque communauté de religieuses dans ce grand bourg. La vieille sœur parla au conducteur, qui s'offrit à les guider à travers les rues. Elles allèrent donc en visite, après s'être assurées de l'heure exacte du départ. Piéta entra dans l'auberge, desservie par deux belles filles aux grands yeux mauresques qui lui rappelèrent sa cousine Jeanne. Il s'assit à la table, déjà encombrée de requins, mangea peu, et profita du temps qui lui restait pour écrire à son père, ainsi qu'à Jeanne, quelques lignes d'affection. Puis, les voyageurs étant appelés, il remonta dans la voiture. Les sœurs occupaient leur place. Les chevaux fouettés partirent au galop. La vieille s'était de nouveau recroquevillée dans son coin, montrant un parti pris de silence qui pouvait faire croire à un vœu.

Combien Piéta se trouvait contrarié dans ses projets, après avoir compté sur les hasards de la route pour une intimité de quelques heures, et jugeant son voyage près de sa fin, sans la moindre illu-

[1] *Maltro l'inoucento.*

sion possible de bonheur. Pourtant, si épris, peut-on dire qu'il ne fût heureux d'être assis à côté de celle qui dirigeait à son gré sa vie, de respirer le même air dans le même horizon, et de jouir de sa beauté dans le calme d'une contemplation que rien ne pouvait distraire? C'est qu'il la savait émue de sa présence, et touchée, jusqu'au malaise, de ce culte profond qu'il lui rendait depuis de longs jours.

Les heures marchaient avec une vitesse désespérante; les chevaux dévoraient la route, blanche de soleil, tendue comme une toile, avec un liséré d'herbe pour bordure, et que les ombres noires des peupliers traversaient de funèbres horizontales.

Marie-Jésus retira un petit livre de sa poche, et l'ouvrit au hasard. Au dos de la reliure Piéta lut : *Visites au saint sacrement et à la sainte Vierge*. Elle tomba sur la VIIIe visite : *Surge, propera, amica mea, formosa mea, et veni.* (Cant. 2.) « Jésus-Christ adresse à toute âme qui le visite dans le sacrement de l'autel les paroles qu'il adressa à l'épouse sacrée dans les Cantiques. *Surge :* O mon âme qui viens me visiter ! élève-toi au-dessus de tes misères ; je suis ici pour t'enrichir de mes grâces. *Propera :* Hâte-toi, et approche toujours plus près de moi ; ne redoute point ma majesté suprême, elle s'est comme anéantie dans ce sacrement pour calmer tes frayeurs et animer ta confiance. *Amica mea :* Tu n'es plus mon ennemie, mais ma bien-aimée, puisque tu m'aimes et que je t'aime moi-même ! *Formosa mea :* Ma grâce t'a rendue belle et chère à mon cœur. *Veni :* Viens à moi, et demande-moi avec confiance tout ce que tu désireras. »

Elle passa ce chapitre, et lut plus loin, à la xe visite : « Je chercherai ma paix et mon repos en lui. »

— Hélas ! mon Dieu, dit-elle en pensée, accordez-moi votre grâce ! — Et plus loin elle chercha d'autres consolations. Le livre interrogé répondit : « Je vous aime, ô bonté infinie ! ô beauté suprême ! je vous aime de toute l'étendue de mon cœur et de mes sentiments, je vous aime préférablement à toutes choses et par-dessus toutes choses; je vous aime plus que tous les trésors de la terre, plus que tous les plaisirs du monde, plus que moi-même; je vous aimerai tant que je respirerai en cette vie. »

Elle ouvrit encore à la visite XXIIe : *Num quem diligit anima mea vidisti?* (Cant. 3.) « Avez-vous vu le bien-aimé de mon cœur? »

Une feuille d'iris — l'iris du bouquet de Monts — glissa de la page ouverte et vint rouler sur le bras de Piéta, qui la prit entre ses doigts et la posa de nouveau dans le livre que lui tendait Marie-

Jésus, interdite, en disant avec un sourire de frère : — Je rachète aujourd'hui mon péché d'autrefois.

La vieille sœur, assoupie, n'entendit rien. Marie-Jésus n'avait pas répondu, se contentant d'un salut, mais si doux qu'il lui ouvrit un monde de félicités. Lentement, elle ferma le livre où ses yeux s'étaient brûlés au feu de passions plus audacieuses que les profanes, et qu'elle ne savait plus combattre par l'aveugle contrition du passé.

On courait, en ce moment, contre un cimetière clôturé d'un mur et bordé de peupliers. Un curé longeait le mur, lisant son bréviaire. Les croix de bois et de pierre des tombes traînaient dans l'herbe — dans l'herbe verte! Piéta et Marie-Jésus furent frappés à la fois de cette désolation. Ils regardèrent le champ de mort avec un attendrissement silencieux, et peut-être eurent-ils la même pensée...

Dans la vapeur bleue, à l'horizon de la plaine, Toulouse *la Sainte* — et la perle de ce poétique Languedoc — se dessinait par les pointes aiguës des clochers de ses églises et la courbe puissante de son dôme. Cela ressemblait à une flotte au repos. Peu à peu, la vapeur se pénétra de lumière, les objets prirent leur vraie forme, et la ville apparut dans son imposant ensemble. La diligence entra par la porte des Minimes, s'engagea sur un boulevard, traversa une jolie place ronde, très-animée, et vint s'arrêter rue Lafayette, dans la cour des messageries.

— Mon Dieu! dit Piéta à voix basse, regardant Marie-Jésus, tout est-il fini?...

— Nous voici arrivées... descendons, descendons! s'écria la vieille. Piéta sauta vite à terre, avant qu'elle eût ouvert la portière de droite. Marie-Jésus le suivit. La cour était un peu obscure. Piéta offrit sa main à la sœur pour descendre; elle y appuya la sienne qui tremblait, et la retira aussitôt, se reprochant comme un crime cette faveur passagère arrachée, pour ainsi dire, à son trouble, aux fortes émotions qui la tenait abattue et consternée.

La vieille sœur semblait connaître la ville; après s'être chargée d'un grand sac de nuit, elle descendit la rue Lafayette jusqu'à la place du Capitole, et entra dans la rue du Taur. Les deux sœurs marchaient précipitamment. Piéta les suivit à quelque distance, sans volonté précise, comme un homme à qui les heures et les devoirs

sont indifférents. Une impulsion factice le poussait en avant, au milieu de cette crise suprême qui pouvait décider de sa destinée. Dans ce grand naufrage de son jugement, il n'y avait pas même une épave pour attester sa vie antérieure et faire reconnaître la ligne libre suivie jusque-là. Il errait, éperdu, attendant un miracle que l'amour n'était point assez fort pour accomplir.

Comme elles passaient devant l'église Notre-Dame du Taur, bâtie à l'endroit où la légende chrétienne fait mourir saint Saturnin, martyr, qu'un taureau furieux traînait à travers la ville, la vieille sœur s'arrêta brusquement. — Ah! Seigneur, dit-elle à Marie-Jésus, nous avons oublié un carton au bureau des messageries; entrez un instant dans cette église, je vais courir le prendre. Piéta vit les sœurs se séparer. Il fit semblant de considérer des gravures à un étalage de libraire, pour laisser passer la vieille, et s'élança vers l'église, sur les pas de Marie-Jésus qui y entrait.

Il l'atteignit contre le bénitier. L'église, aux voûtes sombres, était déserte. Marie-Jésus, voyant avec un effroi mortel s'avancer vers elle le jeune homme pâle, tremblant quoique résolu, et surexcité par une sorte de fureur nerveuse, se recula jusqu'aux fonts baptismaux, subissant l'effet d'un magnétisme qui la laissait sans volonté et sans voix. Piéta se plaça devant elle, l'enveloppant d'un regard morne — le regard des fous — que sa tendresse ne pouvait ni adoucir ni éclairer. Elle eut le temps de se remettre et lui dit avec douceur :

— Que voulez-vous, mon frère?

— Vous savez que je vous aime! répondit Piéta avec un accent profond qui lui brisa le cœur. Elle ne répondit pas. La tête baissée, les yeux fermés, elle implorait la miséricorde divine.

— Les minutes sont précieuses, reprit-il avec une nouvelle force; je ne puis vivre loin de vous.

— J'appartiens à Dieu pour toujours.

— Dieu voudra-t-il tuer mon âme en me privant de votre amour?...

— Mon frère!... Quel sacrilége... en ce lieu...

— Aucune pensée mauvaise ne le souille; le ciel pardonnera à mes souffrances cette impiété. Marie-Jésus, vous êtes mon unique espoir en ce monde, le seul bien qui puisse me rattacher à la vie... ma sœur bien-aimée, consentez à me suivre.

— Je ne puis me parjurer.

Il saisit sa main froide et sans mouvement : — Marie-Jésus, prenez pitié de moi! — Et comme il paraissait souffrir immensément :

— J'ai dit adieu à la terre... Dieu m'est témoin que je voudrais votre bonheur...

Il y eut un grand silence.

Elle enleva la grosse croix pendante sur son sein ; puis, regardant Ulric, apaisée, en même temps qu'elle lui jetait le cordon autour du cou par un sublime élan religieux et tendre : — Mon cœur est à vous, sans cesse pénétré de votre souvenir. Qui prendra pitié de sa faute ?... Il vivra désormais pour les pénitences... Que la prière joigne nos âmes ! Mon frère, souvenez-vous du ciel ; l'immortelle vie doit seule nous réunir.

— Ah ! s'écria Piéta avec une explosion suprême de douleur, c'est fait de moi... Marie-Jésus, vous pouvez prier pour un agonisant !...

Elle fondit en larmes, comme la Vierge contemplant son fils en croix, et tomba sur les genoux, atterrée. La première porte de l'église s'ouvrit avec bruit. La vieille sœur entra. Elle trempa ses doigts dans le bénitier, et cria de loin : — Marie-Jésus ?

La jeune sœur se leva pour suivre sa compagne. En fermant la porte, elle se retourna vers Piéta agenouillé derrière elle, et, les doigts sur la bouche, dans un pudique transport, lui envoya le premier et le dernier baiser de ces mystiques fiançailles qui devaient s'accomplir dans une autre vie.

Cela fait penser au mariage divin de sainte Catherine.

Un mois après, Piéta fut reçu au couvent de trappistes de la Meilleraie. Il n'avait point revu sa famille.

Le même jour, à Paris, deux jeunes filles prononcèrent des vœux solennels. La première appartenait depuis trois années au couvent de la Sainte-Enfance, sous le nom de sœur Marie-Jésus. Mademoiselle Jeanne Piéta prit pour la première fois le voile, sous le nom de sœur Opportune. La même grille les sépara à jamais du monde, amoureuses, désespérées, réunies et pourtant inconnues l'une à l'autre. M. Piéta est mort depuis un an, moitié de chagrin, moitié de travail, entre les bras des amis de son pauvre fils, qui ne l'avaient point quitté. La vieille maison du boulevard Mont-Parnasse est à vendre ; elle serait depuis longtemps habitée, si son aspect sépulcral ne rebutait la plupart des acheteurs. Du reste, le goût actuel, on le sait, est peu aux antiquités.

Une des singularités piquantes de cette histoire, présentée sans art, est le célibat gardé par la belle Anglaise, miss Louisa Smith. Instruite de la retraite d'Ulric Piéta par son ami Lucien, elle a fait

bâtir à la Meilleraie, près du couvent des trappistes, une maison aux murs élevés, n'offrant qu'une seule petite ouverture sur ses quatre faces. L'intérieur affecte l'ordonnance mystérieuse du cloître. Là, elle passe ses étés, soignant elle-même un grand jardin planté de fleurs. L'hiver, elle voyage. Son séjour de prédilection est Venise. Elle y mène la vie d'une veuve et elle en porte le vêtement sombre. Régulièrement, miss Louisa fait une longue promenade sur le Grand Canal, accompagnée d'un seul serviteur qui lui sert de gondolier.

Zacharie Astruc.

POÉSIES

POËMES IMITÉS DE L'ALLEMAND DE FERDINAND FREILIGRATH

I

LES ÉMIGRANTS

Non, je ne peux de vous détacher mes regards.
Quel travail incessant de mains laborieuses!
J'écoute bourdonner vos voix mystérieuses,
Et j'observe, éperdu, vos visages hagards.

Vous cherchez le bonheur au loin, en perspective,
Vous, d'un monde nouveau les futurs citoyens!
Dans quel empressement vous embarquez vos biens!
C'est donc là qu'aboutit votre existence active,

O graves laboureurs, avec vos lourds paniers
Chargés de bon pain bis, de vrai pain d'Allemagne;
Vous qui de vos sueurs fécondiez la campagne,
Et qui ne récoltiez que de maigres deniers?

Filles aux blonds cheveux tombant en longues tresses,
A la taille élancée, au teint chaud et bruni,
Vous fuyez donc aussi le village béni
Qui vit s'épanouir vos premières tendresses?

A vous voir accourir, voguer vers le vaisseau,
On dirait un essaim qui s'envole des ruches;
Vous portez avec soin des jattes et des cruches,
Et de petits objets un colossal monceau.

Hélas! ne rions pas! — cette cruche est la même
Que la pauvre fillette emplissait au hameau,
Le soir, au puits rustique ombragé par l'ormeau :
Elle est un souvenir, un témoin, un emblème.

Si dans la solitude, aux bords du Missouri,
Toute voix se taisait, cette cruche modeste
Lui parlerait encor de la chaumine agreste,
Du foyer paternel, de l'églantier fleuri.

Au milieu des forêts, dans la hutte de planches
Qui servira d'asile aux rudes pionniers,
Elle rappellera les souffles printaniers,
Et les moissons de Bade et les joyeux dimanches.

Si l'on n'y verse plus le vin mousseux du Rhin,
Elle verra briller la limpide eau de source
Que l'hôtesse offrira, précieuse ressource,
Au chasseur égaré, chaussé du mocassin.

Pourquoi vous exiler, quitter le territoire?
Les vallons du Neckar ont des blés et des vins;
Le Spessart est couvert de verdoyants sapins;
Le pâturage est beau dans votre forêt Noire.

Croyez-moi, bien souvent, au milieu du labour
Qui dans vos champs futurs à jamais vous réclame,
La terre du berceau sera présente à l'âme;
Vous reviendriez en rêve à votre ancien séjour.

L'heure du départ sonne : — Allez! Dieu vous protége!
Qu'enfants, hommes, vieillards, trouvent tous les bonheurs :
L'abondance aux sillons et la paix dans les cœurs,
La sainte liberté, la loi sans privilége!

II

LA MORT DU GUIDE

« Le jour est sans soleil et la nuit sans étoiles;
» Un brouillard gris et froid vient dégoutter des voiles.
» Mettez en panne! allons! Que tout se taise à bord!
» Et les vergues en croix! — Le temps est triste et sombre;
» Hommes, découvrez-vous; femmes, priez dans l'ombre:
» Vous allez voir un mort. »

Les pauvres émigrants, dont la tête s'incline,
Suivent le vieux marin dans l'étroite cabine;
C'est un convoi de deuil qui descend du gaillard.
Il est dans son linceul, l'homme plein d'industrie
Qui leur avait montré la nouvelle patrie :
Il est mort, le vieillard!

C'était leur chef, leur guide et presque leur monarque;
Il avait fabriqué, conduit leur frêle barque
Du Neckar jusqu'au Rhin, du Rhin à l'Océan.
Il avait tout quitté, son hameau, son cottage,
Et ses champs de labour, son modeste héritage,
L'âme du paysan.

Il leur avait parlé de sa voix si sonore :
« Allons vers l'Occident, où se lève l'aurore
» De liberté pour tous, sans dîme ni rançon;
Où la terre appartient à celui qui travaille;
Où l'homme qui laboure et jette la semaille
» Récolte la moisson.

» Emportez le foyer, car il suit la famille :
» C'est la colonne en feu, météore qui brille
» Dans la plus sombre nuit, le mot de ralliement!
» Prenez la liberté pour Messie et pour arche;
» Moi je vous conduirai, comme un vieux patriarche
» De l'Ancien Testament.

» Nos frères sont partis; émigrons sur leur trace;
» Formons dans nos enfants une nouvelle race!
» La liberté viendra les marquer de son sceau.
» Sur le vieux continent la vie est trop austère.
» Tout pour eux! car pour moi la misérable terre
» Aurait bien un tombeau. »

Ils le suivirent tous. Hélas! comme Moïse,
Il aperçut de loin la campagne promise;
Il la vit et mourut, le chef du pauvre clan!
Les soucis, le grand âge avaient tari sa séve!
Il meurt quand le vaisseau touche presque la grève,
Au seuil de Canaan.

En voyant s'apprêter ces tristes funérailles,
Chacun sent de pitié s'émouvoir ses entrailles;
Toute femme est en pleurs, tout homme est sérieux.
Ils ont tout délaissé pour l'espoir chimérique;
Mais ils vont aborder dans la vaste Amérique
Sans ce vieillard pieux!

« Le jour est sans soleil et la nuit sans étoiles;
» Un brouillard gris et froid vient dégoutter des voiles.
» Priez! — Laissez aller! — Donnons son corps à l'eau! »
Le flot s'ouvre un instant! — la forme est disparue!
Celui qui cinquante ans conduisit la charrue
A la mer pour tombeau.

THÉODORE KARCHER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

PHILOSOPHIE.

Le Système du monde moral, par CHARLES LAMBERT. (Michel Lévy frères. 1862.)

Ce livre est non-seulement un livre de bonne foi, c'est aussi un livre de bon aloi. Il est d'un homme convaincu et d'un esprit véritablement philosophique, dont le souci n'est pas de plaire à telle école, à tel maitre ou à telle coterie, mais de chercher le vrai avec patience, avec passion. M. Charles Lambert a les qualités requises pour faire le philosophe. Il observe avec sagacité; son imagination (il en faut plus qu'on ne pense dans les investigations de cet ordre) est pénétrante et hardie, et quand elle met l'hypothèse ou les conjectures au lieu et place de la démonstration, elle se meut encore dans la direction que les faits semblent indiquer; en quittant l'expérience pour aller au delà, elle a soin de nous rappeler qu'elle prend son point de départ dans l'étude de la réalité.

L'ordre physique, ou, pour employer une expression plus conforme sans doute à la vérité, l'expression phénoménale et matérielle des choses, est régie par un ensemble de lois que le physicien, le mathématicien, le naturaliste ont mission d'étudier. Pourquoi le côté moral de l'univers n'aurait-il pas également ses lois, aussi fixes, aussi rigoureuses que celles de l'ordre matériel? Évidemment, ce n'est pas le chaos qui règne ni d'un côté ni de l'autre. Il doit par conséquent y avoir un enchainement dans le monde moral comme dans le monde physique : il doit y avoir un « système » du monde moral.

M. Lambert s'est donc mis bravement à rechercher dans l'ordre des phénomènes moraux les lois principales que peuvent révéler ces phénomènes. « J'entreprends de montrer, dit-il :

« Que le monde moral est soumis à une *loi* non moins constante et non moins précise que celles qui régissent le monde physique;

» Que la *liberté de l'agent* est ici la condition même de l'exécution de la loi;

» Et que l'inflexible rigueur de cette loi est la garantie infaillible de *l'équitable distribution* de ses effets. »

Je n'ai aucune envie de protester contre ce programme, car je suis là-

dessus en pleine communion de pensée avec M. Lambert. Oui, il y a une *loi* du monde moral comme du monde physique, ou plutôt il y a dans l'ordre physique et dans l'ordre moral *des lois* qui expriment, relient, conservent et développent l'ordre universel, la création tout entière. Ces lois sont très-multiples; je crois cependant qu'elles se peuvent réduire à deux formes essentielles, la loi de solidarité et la loi de développement, lesquelles rentrent à leur tour dans un principe commun, dont l'essence se dérobe à nos recherches. Dans la nature ainsi que dans l'histoire, rien ne se conserve qui ne se développe, et rien ne se développe qui ne se relie à tout le reste. La croissance des choses, leur apparition et leur expansion progressives dans la durée et l'étendue, supposent de toute nécessité l'enchaînement des choses : le progrès renferme donc la solidarité, et la solidarité renferme le progrès.

Ces deux formes de l'activité universelle, M. Lambert n'a pu faire autrement que de les constater partout.

Ainsi, il dit fort bien : « *La vie*, sous ses aspects divers,—que ce soit l'individu, ou l'espèce que l'on considère, — présente toujours à l'observation le même phénomène, à savoir : *une série de transformations successives.* » Ces transformations, M. Lambert s'est ingénié à les suivre. Il commence par la chimie organique, passe à l'étude de l'instinct, pour aboutir à celle de l'intelligence et de la force morale. N'est-ce point là marcher du moins au plus, suivre la progression ascendante de *la vie*, et des manifestations inférieures que décèle l'embryogénie, monter les échelons successifs, dont ce globe, et son histoire à peine ébauchée, nous offre le spectacle? N'est-ce point affirmer le progrès dans la création?

M. Lambert ne le contestera point, car, à mes yeux, toute l'économie de son livre, tout le « système » du monde moral qu'il entrevoit, repose sur cette affirmation proclamée ou tacite, que le progrès est le développement naturel de *la vie* dans l'univers, que les choses ne se suivent, en se reliant, qu'au sein du progrès. Cette notion fondamentale écartée, l'ouvrage de M. Lambert ne pourrait subsister. Sa théorie de la liberté morale surtout, à laquelle il vise comme au couronnement de ses recherches et de sa pensée, elle n'est qu'une conséquence de cette affirmation, où je me crois autorisé à voir la formule abrégée du livre de M. Lambert, bien qu'il ne l'ait point énoncée en termes aussi catégoriques : — Il y a une loi du monde moral, et cette loi est le progrès.

En effet, M. Lambert ne veut pas que la vie de l'homme s'arrête aux limites que lui assignent les conditions où elle a surgi sur notre planète; il la prolonge au delà. Pour tous? non, pour quelques-uns. Et quels sont ces élus? Ceux qui auront accepté la loi, c'est-à-dire le progrès. Ceux-là, mais ceux-là seulement, le progrès les arrachera à la mort en les entraînant avec lui.

Voici une seconde preuve que M. Lambert a bâti son livre sur le progrès, reconnu comme principe de l'univers moral, — et qui l'est aussi de l'univers physique, car il n'y a pas deux univers : — c'est que l'avénement de l'homme sur le globe serait une transition née d'un changement de milieu, d'une évolution ou d'une révolution, — M. Lambert dit cataclysme, — accomplie dans l'état de la planète et dans ses conditions ambiantes. Il y a eu, selon M. Lambert, un

homme antédiluvien, notre ancêtre, plus doué que l'homme actuel en qualités et en vigueur du corps. Le cataclysme géologique n'aurait pas détruit cet être précurseur, il aurait seulement réduit ses attributs physiques, lui fournissant en revanche des conditions extérieures favorables aux aptitudes jusqu'alors latentes, à l'éclosion des germes d'intelligence, de justice, de bonté, qui attendaient l'assistance de ce milieu transformé. Au fond de cette thèse, conforme aux conjectures d'un certain nombre de naturalistes modernes, se trouve encore la théorie du développement dans la continuité, mais d'un développement réalisé au moyen d'une grande métamorphose géologique.

Quand M. Lambert fait appel à la loi du progrès en faveur d'une prolongation de la vie individuelle, tout en s'appuyant sur la même notion du développement, il en fait profiter non pas l'espèce, mais l'individu, sous la condition que celui-ci ait voulu le perfectionnement, qu'il l'ait préparé en lui et se soit, de son propre fait, mis sur le chemin qui, à travers la mort, le mettra en relation avec un ensemble propice à des manifestations supérieures de la vie. Dans ce cas, son élévation, bien que soutenue par un milieu supérieur, ne serait pas le seul résultat d'une évolution qui s'accomplirait autour de lui; elle serait le fruit d'un progrès réalisé en lui-même et par son propre effort. Il serait ainsi maître de sa destinée, il pourrait se vouer à l'amoindrissement et au néant, ou bien à l'accroissement de vie et à la prolongation de l'existence personnelle. Un triage aurait lieu, mais c'est l'individu lui-même qui l'opérerait : ceux-ci, le plus grand nombre apparemment, se donneraient eux-mêmes au néant, en vivant du néant; ceux-là, rares sans doute comme les épis après la moisson, se donneraient à la vie éternelle en travaillant à leur perfectionnement.

On comprend, étant donnée cette théorie de l'immortalité par voie d'élection personnelle, comment l'auteur fait rentrer la *liberté de l'agent* dans l'inflexibilité de la *loi*. En aucun cas, l'agent ne peut détruire ni modifier la loi du progrès; il l'accepte ou bien il la refuse. En l'acceptant, il vit de la loi, il se l'assimile et lui emprunte sa force éternelle, il devient participant de son éternité. La fatalité est vaincue par sa libre adhésion. De la sorte se justifierait cette troisième proposition dont l'auteur s'engageait à nous donner la preuve : « que l'inflexible rigueur de la loi est la garantie infaillible de *l'équitable distribution* de ses effets. »

J'ai cherché à dégager du système de M. Lambert sa quintessence et à en montrer le contour général, l'abrégé philosophique et doctrinal tel qu'il m'apparaît. Ceux qui prendront la peine de lire l'ouvrage et qui s'engageront dans le détail, me reprocheront peut-être de l'avoir trop envisagé à travers des idées personnelles; en le méditant avec soin, je crois cependant qu'ils sauront le ramener aux traits succincts indiqués dans mon analyse. Sans doute, M. Lambert n'a pas formulé ainsi la synthèse de ses idées; il y a même dans son ouvrage une diffusion qui ne permet guère d'y voir, au premier coup d'œil, ce qu'il implique en résumé; malgré cela, je ne crains pas que l'auteur m'accuse d'avoir méconnu la donnée fondamentale et caractéristique de son important travail.

Tel est l'exposé. Quant à la critique, elle porte sur deux points. M. Lambert me semble avoir été fort au delà, dans ses assertions, de ce que l'observation des faits permet de conclure. Qu'il interroge la nature, la vie, la conscience, elles pourront le mettre sur la voie des hypothèses qu'il émet; et j'avoue que souvent elles poussent mon imagination dans le même sens, mais je n'admets pas que M. Lambert ait le droit, au regard d'une philosophie qui ne veut pas franchir les limites de ce qui est démontrable, de poser des affirmations là où l'on ne peut faire que des suppositions. La difficulté en philosophie consiste précisément à bien délimiter ces trois termes et à ne pas les substituer arbitrairement l'un à l'autre : le réel, le vraisemblable, le possible. On est toujours disposé à prendre le change, en mettant des conjectures à la place de déductions immédiates renfermées dans l'expérience. J'eusse donc préféré que M. Lambert se fût borné, en vérifiant jusqu'aux frontières de la réalité observable la grande loi du progrès, à nous donner ce que j'appellerais l'exégèse de la nature et de la vie. Quant aux hypothèses, il fallait les présenter comme des hypothèses, et à titre de présomptions personnelles. La démarcation, je le répète, entre ce qui est démontré ou démontrable et ce qui est conjectural, n'est pas maintenue rigoureusement dans le livre de M. Lambert. Et cela vient, je crois, de ce que, d'un bout à l'autre de ses recherches, M. Lambert a un souci, un désir secret, celui de prouver que le système moral dans l'univers, depuis la plante jusqu'à l'animal, depuis l'animal jusqu'à l'homme, démontre l'existence d'un *Être tout-puissant et tout bon*. Or, rien de semblable ne me paraît démontrable par l'observation des faits. Je n'entends pas avancer que ceux-ci démontrent le contraire : ils ne démontrent rien là-dessus, ni pour ni contre. En son essence même, il ne faut cesser de le répéter, le principe universel n'est pas définissable. Lui donner des attributs, quels qu'ils soient, nier ou affirmer quoi que ce soit touchant sa manière d'être, c'est évidemment sauter par-dessus les frontières de l'expérience, s'écarter des choses observables pour entrer dans les régions de la foi, du désir, de la volonté individuelle. Il faut laisser au sentiment de chacun sa pleine liberté à cet égard. Mais dès qu'on fait œuvre de philosophie, on perd le droit de s'aventurer, si ce n'est sous forme conjecturale, au delà des propositions dont les faits et les phénomènes offrent la preuve directe et certaine.

Le dernier chapitre du volume est là pour montrer que la *tendance* indiquée était bien dans l'esprit de l'auteur. Il n'a pu y tenir, en effet, et dans le dernier chapitre : — « Le pôle moral de l'homme et la révélation par la douleur, » — il a mis entièrement à découvert sa doctrine *de dessous*. Le dernier chapitre est ainsi plutôt une conclusion, qu'une superfétation ou un supplément du livre. Ce qu'il y exprime formellement, l'auteur le donne à entendre dans tout le cours de l'ouvrage à tout lecteur qui sait lire entre les lignes.

Au fond, M. Lambert aboutit donc à des idées dont un christianisme « éclairé » s'accommodera sans effort :

1o Le Dieu personnel, tout-puissant et tout bon, dont la personnalité, la toute-

puissance et la bonté sont *démontrées* par l'observation des lois qui régissent l'ordre moral;

2° L'immortalité mise au prix de la vertu et résultat de l'élection personnelle, de l'adhésion en soi à la loi du perfectionnement; les élus et les réprouvés du fait de leur libre arbitre.

Voilà aussi, ce me semble, débarrassé de l'enveloppe du mythe, la substance morale la plus pure qui se dégage du symbole chrétien.

Cette coïncidence pourra faire tort à M. Lambert aux yeux des puritains de la raison : elle ne lui nuira point aux yeux de la plupart. Il se trouvera ainsi ballotté entre deux camps, par le motif qu'il y a dans son livre deux choses amalgamées, la partie positive et vraiment philosophique, et la partie conjecturale et purement individuelle. Il est vraisemblable que le grand nombre des lecteurs s'attacheront à celle-ci pour négliger l'autre, à mon avis la plus digne d'attention. M. Lambert, en séparant avec soin les conjectures des démonstrations, aurait pu s'épargner le blâme des uns, les éloges des autres. Quoi qu'il en soit, le philosophe l'emporte dans son ouvrage, et de beaucoup. Tout compte fait, il reste de M. Lambert quelque chose de très-solide et de très-ingénieux, une œuvre fortement empreinte d'originalité, bien que diffuse dans la forme, et dans le fond d'un optimisme trop empressé. M. Lambert appartient à l'ordre des philosophes *tant mieux*, dont Leibnitz est le chef de file : il croit que tout, en définitive, est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et quand il rencontre l'accident, la monstruosité, la douleur ou la misère, il comble le vide en y jetant une hypothèse. Cette disposition à tout justifier, à tout admirer, outre les conjectures dont elle a rempli son livre, a porté M. Lambert à accepter trop facilement comme choses définitivement acquises des faits empruntés aux recherches de la physiologie moderne, dont les uns ont été controuvés, au moins dans ce qu'ils avaient de trop général, et dont les autres attendent encore une confirmation décisive.

N'importe, M. Lambert a beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup observé et réfléchi par lui-même. Le chapitre III, intitulé *le Plaisir*, dans la seconde partie de l'ouvrage (*la Force animale*), suffirait à montrer combien est fine chez lui la faculté d'analyse, et combien il s'entend à pénétrer les ressorts de la nature, quand il se débarrasse du parti pris.

En somme, si j'ai discuté le livre de M. Lambert, c'est qu'il provoque à la discussion. On n'en peut dire autant de beaucoup d'autres. Je le répète, M. Lambert compte dès aujourd'hui parmi les rares esprits qui s'occupent encore de philosophie avec l'amour de la philosophie. On voit qu'il n'a visé à aucune chaire, à aucune tribune; qu'il a cherché, scruté, parce qu'il est né pour scruter et pour chercher. J'ai dit en commençant que son livre était un livre de bonne foi et de bon aloi; je termine en disant que c'est un livre qui inspire pour son auteur une grande estime et une non moins grande sympathie.

CHARLES DOLLFUS.

Mon Fils, ou le Nouvel Emile, par ALEXANDRE WEILL. (Amyot, 1862.)

Dans cet ouvrage, M. Weill a remporté une victoire sur lui-même : il a réussi à enchâsser sa pensée, jusqu'ici trop vagabonde, dans les limites d'un sujet philosophique. Il s'est efforcé de se discipliner. S'il n'a pas entièrement réussi, et si le démon qui lui est familier l'a entraîné encore en maints écarts d'esprit et de style, il serait injuste de méconnaître le progrès dont témoigne le présent volume. — Le sujet est de ceux qui obligent : l'éducation! Dans ce problème tous les problèmes sont renfermés; pour traiter de l'éducation, il faut être fixé sur la nature et sur la destination de l'homme. Il faut avoir manié et résolu, du moins pour soi, la grave et fondamentale question de la liberté morale, de l'indépendance du vouloir, et de son aptitude en chacun à subir la règle de la conscience, reconnue comme loi suprême. M. Weill paraît dès l'abord fort assuré d'avoir débrouillé tous ces écheveaux de la philosophie; il nous apporte bon nombre d'affirmations catégoriques. Il apporte aussi ses preuves, ou ce qu'il estime être des preuves irréfutables. Cependant nous ne saurions de tout point partager la confiance de l'auteur, qui a plus souvent tranché que dénoué les nœuds gordiens dont est rempli un sujet aussi complexe. M. Weill nous répondra que lui aussi s'appelle Alexandre.

Le livre de M. Weill est pavé de bonnes intentions, mais il ne contient pas seulement de bonnes intentions, il renferme aussi de bonnes idées. L'auteur a emprunté à Fichte, à Hegel et surtout à Spinoza d'excellentes choses, qu'il a marquées de son sceau et fait rentrer dans son cadre. Nous sommes loin de vouloir en cela contester à M. Weill le mérite de l'originalité. Les idées qu'il a recueillies sont aujourd'hui dans l'air, on les respire malgré soi, et l'originalité consiste à les reproduire et à les faire pénétrer, en y ajoutant le travail de la méditation personnelle, dans les sillons de la vie et de l'intelligence contemporaines.

M. Weill saisit vivement, mais il est toujours dans l'improvisation. L'inconvénient, le vice même de ses ouvrages, c'est un certain pêle-mêle hâtif, un entassement un peu furibond de choses « contrastantes. » La fièvre n'est pas féconde et ne doit pas se confondre avec l'inspiration. Quand il s'agit de discussion philosophique, d'examen approfondi, il faut que l'esprit marche et qu'il soit patient; or l'esprit de M. Weill saute beaucoup plus qu'il ne marche. Le zigzag est son allure naturelle. De là le doute que nous avons de voir jamais M. Weill cultiver avec succès le champ de la philosophie. Il est des passions malheureuses. Nous serons charmé d'apprendre un jour que nous nous sommes trompé, et que M. Weill a péremptoirement réfuté notre scepticisme à cet égard.

Des idées philosophiques jetées çà et là, comme la semence au vent, ne suffisent pas, en effet, pour faire œuvre de philosophie. Il n'en résulte pas qu'elles soient toutes perdues et ne puissent germer dans cet éparpillement confus. Mais combien elles eussent gagné à être mieux ordonnées et liées par un solide enchaînement! Moins incohérent qu'en de précédentes publications, M. Weill

l'est encore trop dans celle-ci. Il a entrevu plus qu'il n'a observé, et l'absence de concentration fait qu'il y a dans son livre plus de lueurs que de lumière. M. Weill a pourtant compris qu'il fallait avant tout, dans un livre sur l'éducation, démontrer la liberté humaine et la faculté que possède l'âme de recevoir, par transmission, soit des hommes, soit des choses, les influences éducatrices. L'éducation se compose de ces deux éléments, et s'ils n'existent pas, c'est l'éducation elle-même qui devient une fiction. Nous croyons qu'ils existent, tout en comprenant les mots de liberté morale, de volonté indépendante autrement que l'auteur, qui nous semble avoir formulé sur ce point une thèse trop absolue et certainement insuffisante dans ses développements.

L'idée d'appeler Dieu un *corps simple*, car M. Weill a dû faire même de l'ontologie en un sujet si vaste et si élevé, ne nous a point semblé des plus heureuses. Un pareil accouplement de mots, « corps » — « simple » — quand il s'agit de Dieu, engendrera plus d'un malentendu entre l'auteur et le lecteur, sans compter que Spinoza, dont M. Weill aime à se réclamer, et même Moïse n'eussent pas été, nous le craignons, fort édifiés de cette définition et de la lumière qu'elle projette sur le problème. Il eût mieux valu s'en tenir à la proposition, que : « Dieu seul, ou la cause primitive, est ce qu'il est, c'est-à-dire absolu; en d'autres termes, *la loi elle-même*, immuable. » Ce n'est pas là-dessus que nous serons jamais en désaccord avec M. Weill. Nous ne le sommes pas davantage lorsqu'il dit, en conséquence de la proposition précédente :

« Mais si l'homme ne se connait pas soi-même, il connaît du moins la logique de ses actions. Ainsi sa loi veut-elle que tout bien produise le bien, et que tout mal engendre le mal, pas tout de suite et toujours, le temps est à l'action ce qu'est la distance au levier. Aucun miracle n'arrêtera jamais la logique de cette loi; aucun pardon n'en atténuera les effets; l'homme ne fait rien en vain. Toute action émanant de la volonté porte quelque part; toujours le bien produira le bien, et toujours du mal naîtra le mal. »

Nous nous bornons à ces quelques considérations critiques : au lecteur à les compléter, ou à les effacer. M. Weill est animé d'un véritable enthousiasme, dont il ne s'exclut point lui-même, pour tout ce qui l'impressionne dans le moment; c'est un lyrique, et son enthousiasme comme son lyrisme, à ce qu'il paraît, se communiquent à ses amis; car l'un d'eux lui écrivait les choses les plus flatteuses pendant qu'il corrigeait les épreuves de son livre, et l'informait qu'il irait sûrement à la postérité. Sans doute cet ami n'apprenait rien de nouveau à M. Weill, mais il pouvait apprendre quelque chose de nouveau au public. Nisus a donc réclamé d'Euryale la permission de faire imprimer en petit caractère, mais en tête du livre, la lettre où se trouvent visés ses titres à l'immortalité; Euryale ne s'y est point opposé, en déclinant toutefois l'honneur de figurer avec sa signature : « Vous l'avouerai-je? — dit-il dans sa réponse, — je me méfie un peu de mon jugement, surtout quand je dis du bien d'un ami. Après ma mort, si vous me survivez, je vous livre ma peau et mon nom. » — Qu'est-ce que M. Weil ferait de la peau de son éditeur ? — « Votre œuvre, d'ailleurs, nous survivra à tous les deux ! »

Amen ! — Cette préface, sous forme épistolaire et dialoguée, s'est imprimée à Paris, en l'an de grâce MDCCCLXII. — Ah! le bon billet qu'a — M. Weill! Il n'y manque rien que l'endos des générations les plus reculées. Mais le petit complot est joli, il mériterait à lui seul de passer à la postérité.

Encore une légère chicane à propos du titre qui porte : *Mon Fils, ou le Nouvel Emile*. Rousseau a fait : *la Nouvelle Héloïse;* M. Weill lui applique la peine du talion. Il est vrai qu'il provoque de la sorte une comparaison entre Rousseau et lui. « Je ne la crains pas, » dira-t-il. — Oui ; mais Rousseau ?

C. D.

HISTOIRE.

L'Histoire romaine à Rome, par M. Ampère. (Didier, éditeur. 2 vol. in-8.)

L'ouvrage dont M. Ampère publie aujourd'hui les deux premiers volumes mérite et obtiendra dans cette Revue une étude approfondie. Quand il sera terminé, ce sera non-seulement un des ouvrages les plus importants et les plus sérieux de l'érudition historique, mais encore un des plus agréables. A vrai dire, nous n'en connaissons point parmi ceux récemment publiés qui soient d'une lecture à la fois aussi instructive et aussi attrayante, qui satisfassent autant la raison et l'imagination. Il fallait, pour mener à bien une telle entreprise, l'ensemble de qualités qui distinguent M. Ampère et dont il a déjà donné des preuves dans son beau travail : *la Poésie grecque en Grèce*. « L'Histoire romaine à Rome! » le titre seul indique la difficulté du sujet! Retrouver sur le sol romain, sous les ruines de la Rome païenne et de la Rome chrétienne, les lieux mêmes où se sont passés tant d'événements célèbres, les reconstituer, leur rendre leur configuration première, en suivre les changements, soit qu'il s'agisse de la Rome historique, ou de la Rome des rois, ou de celle de la république pauvre, ou de celle de la république corrompue et riche : quelle variété de connaissances et d'aptitudes n'exigeait pas un travail hérissé de tant d'obstacles! L'érudition historique et philologique ne suffisait pas ; il fallait le don de la vivifier, de l'animer et de puiser dans ses aridités mêmes un charme de plus ; mais l'imagination à son tour avait besoin d'être guidée par le goût, disciplinée par une critique sévère, sans quoi elle courait risque de se laisser enivrer au prestige de tant de souvenirs et de s'abandonner à la conjecture, à l'arbitraire.

Le livre de M. Ampère commence par la reconstitution de Rome avant Romulus. L'auteur, dans son introduction, invite modestement le lecteur à lire légèrement et même à ne pas lire cette première partie de son ouvrage, qu'il accuse d'aridité. Nous n'avons pas suivi son conseil, et nous invitons le lecteur à faire comme nous ; nous pouvons dire que les dix premiers chapitres sont peut-être ceux qui offrent le plus d'intérêt, en ce sens du moins qu'ils nous font mieux comprendre la Rome historique en nous familiarisant avec la Rome

légendaire, traditionnelle, en nous montrant ce qu'elle était à l'état de nature avant d'être une cité. Rien ne nous prépare mieux à connaître Rome que la reconstitution géologique de son sol. On est heureux de savoir qu'à certaine époque un grand lac couvrait l'emplacement de la ville éternelle, que le Tibre était blanc avant d'être jaune. L'imagination se complait à suivre M. Ampère sur les sept immortelles collines, et à se représenter d'après lui l'Aventin couvert de lauriers, le Cœlius couvert de chênes, le Palatin et ses pâturages, le Viminal et ses saules. Les lieux, en se caractérisant, se particularisent dans notre esprit, et quand ils se couvrent de monuments, ils ne nous sont plus étrangers.

L'éminent historien, après nous avoir fait connaître la terre romaine, ses collines, son fleuve, ses sources, ses vallées et ses bois, s'interroge sur les hommes qui l'ont habitée avant les Romains, c'est-à-dire sur les Pélasges, les Étrusques, les Sabins; il cherche ce que chacun de ces trois peuples a laissé de traces et de souvenirs, soit dans les lieux, soit dans les usages politiques et religieux, et il aime à rappeler que le *mauvais œil* est une tradition pélasgique. En avançant de plus en plus dans l'étude de la Rome historique, M. Ampère s'attache particulièrement au peuple sabin; il attribue à ce peuple une influence importante sur les commencements de l'histoire romaine, et bien plus, sur son histoire tout entière. L'élément sabin a joué un rôle décisif sous les rois, sous la république, dans les luttes du patriciat et de la plèbe; il y a là un point de vue nouveau qui n'a pas encore été abordé en France avec attention par les historiens, et que M. Ampère développe avec beaucoup d'autorité et de preuves, à savoir : que l'aristocratie n'est pas née à Rome du temps des Romains eux-mêmes, mais de celui des Sabins. Si l'espace nous le permettait, nous insisterions sur cette question, en nous rangeant à l'opinion du célèbre académicien qui nous semble avoir pleinement raison; mais aujourd'hui nous ne voulons pas détourner l'attention du lecteur sur les questions historiques et politiques que soulève le livre de M. Ampère, car, nous le répétons, ce que nous tenons surtout à signaler, c'est l'heureuse alliance qui s'y trouve entre l'érudition et l'imagination, la science et la poésie, alliance si rare et qui en fait un des livres des plus originaux et disons, au risque de nous faire mal comprendre, des *plus heureux* de ce temps-ci.

Toutefois, en terminant, on nous permettra bien de nous féliciter de l'esprit libéral qui circule dans l'œuvre de M. Ampère. Il est très-indulgent pour la démocratie romaine; il ne paraît pas être de l'opinion de Royer-Collard, qui pensait que toutes les institutions périssaient par la faute des démocraties; il semble être plutôt de l'opinion contraire, peu goûtée aujourd'hui dans un certain monde, quoiqu'elle fût cependant celle de Machiavel et de Montesquieu, qui valaient bien Royer-Collard!

E. MARON.

LITTÉRATURE.

Catalogue de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor au XVIe *siècle*, rédigé par FRANÇOIS RABELAIS, commenté par le bibliophile JACOB, et suivi d'un *Essai sur les bibliothèques imaginaires*, par GUSTAVE BRUNET. (Paris, Téchener, 1862, in-8°.)

Qui ne se souvient de l'étonnant Catalogue forgé par Rabelais, au livre II, chapitre VII, de son *Pantagruel* : « Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaux livres de la librairie de Saint-Victor? » Jusqu'ici, à part quelques ouvrages dont les originaux étaient aisés à reconnaître, les commentateurs n'avaient vu, dans cette suite de titres baroques, que des satires et des épigrammes lancées par maître François sur la littérature et l'érudition de son temps, avant tout sur la scolastique, contre laquelle sont dirigés les trois quarts de ses coups. Le bibliophile Jacob, dont l'érudition bibliographique est trop connue pour que nous ayons à la rappeler ici, a fait un pas de plus : il a supposé que les titres imaginés par Rabelais n'étaient pas, pour la plupart, des épigrammes générales, mais des parodies spéciales d'ouvrages réels qu'il avait vus dans cette même bibliothèque ou librairie de Saint-Victor. On sait que, dès le XVIe et jusqu'à la fin du XVIIe siècle, elle fut la seule de Paris qui s'ouvrit régulièrement au public; celles du roi, de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain des Prés, n'admettaient alors que des entrées de faveur. « Durant ses études à l'Université de Paris, dit le Bibliophile, Rabelais avait dû fréquenter la bibliothèque Saint-Victor, et il connaissait les livres dont elle était remplie, livres de théologie, livres de scolastique, livres de jurisprudence, livres de polémique religieuse, plus ou moins antipathiques à ses goûts, à ses sentiments, à ses affections. De là ce catalogue railleur et bouffon, où les titres des livres et les noms des auteurs sont travestis à dessein sous des dénominations équivoques et des titres imaginaires. »

Telle est du moins la conjecture du bibliophile Jacob, et il part de là pour comparer les titres fantastiques forgés par Rabelais avec les ouvrages réels que lui fournit sa profonde connaissance de la bibliographie au XVe siècle et au commencement du XVIe. S'il atteint rarement à la pleine évidence, et si les analogies qu'il indique ne sont pas toujours concluantes, même à titre de simples hypothèses, on ne saurait lui en vouloir, en une matière si incertaine. Ce qui le rassure quant au résultat de cette enquête rabelaisienne, c'est, dit-il spirituellement, « qu'il serait presque impossible de le convaincre d'erreur, lors même qu'il aurait fait fausse route. » Mais il est vrai aussi, ajoute-t-il, qu'il lui sera « tout aussi difficile de prouver qu'il a rencontré juste dans ses suppositions, quelquefois hasardées. Le *criterium* manque absolument, dans des questions qui reposent sur des équivoques, des assonances, des similitudes toujours un peu vagues et des rapports d'idées à peine saisissables pour

l'esprit le plus prompt et le plus capricieux. » En s'exprimant ainsi, il juge trop bien la portée de son travail pour que nous essayions de la juger autrement.

Pour donner une idée de ces recherches, prenons deux ou trois titres au hasard. Le premier qui se présente, c'est « le Charriot du Salut, » *Bigua salutis*. L'ouvrage existait réellement; c'était un recueil de sermons publiés par un certain frère Michel de Hongrie : *Fratris Hungari sermones quadragesimales*, *Biga salutis dicti* (Hagenaw, 1498, in-4° goth.). Rabelais n'y a rien changé, et il n'en avait pas besoin, pour créer quelque chose de parfaitement ridicule.

Mais l'interprétation n'est pas toujours si simple, par exemple quand il s'agit du fameux traité « Des pois au lard, *cum commento*. » Le Bibliophile suppose que Rabelais a joué ici « avec le nom de Pierre Lombard, qui s'était offert à ses yeux plus ou moins abrégé sur les étiquettes d'un grand nombre d'exemplaires du livre des *Sentences*, tant de fois réimprimé et toujours avec un commentaire. On peut même supposer que la tranche ou le dos des volumes reliés portait cette inscription énigmatique : *P. Lard, cum commento*. » Si cette conjecture n'emporte pas avec elle une certitude absolue, elle est au moins très-ingénieuse, et elle rentre si bien dans l'esprit des plaisanteries monacales, que l'on est fort tenté d'y croire.

Le *Pantofla Decretorum* est bien visiblement le lourd in-folio « empantoufflé, » c'est-à-dire enveloppé, des Décrétales, auxquelles Rabelais avait voué une guerre impitoyable (V. *Pantagruel*, liv. IV, ch. LIII). Quant à en faire une pantoufle, c'est peut-être un souvenir de celle que le pape donnait à baiser aux fidèles, et qui aurait été considérée ainsi comme la source ou le siége de son pouvoir.

Aucuns disoient que lécher sa pantoufle
Estoit meilleur que gagner les pardons,

disent en leur langage énigmatique les *Fanfreluches antidotées*.

Qu'était-ce que « les Brimbelettes des voyageurs? » Le bibliophile Jacob pense qu'elles pourraient bien faire allusion à un ouvrage intitulé : « Quatre voies spirituelles pour aller à Dieu : c'est assavoir la voie purgative, la voie illuminative, la voie unitive et la voie superlative » (Paris, vers 1520, in-4° goth.). Si ce rapprochement est juste, Rabelais a joué de malheur, car le titre qu'il a forgé est cent moins ridicule que le titre sérieux.

En général, cette impression est un peu celle qu'on ressent, en face de la longue liste d'œuvres dévotes, scolastiques et mystiques, que le savant bibliographe fait passer devant nos yeux, et qui constitue, à notre avis, le grand intérêt de son livre. Ainsi « Le Ravasseur des cas de conscience » qu'invente Rabelais vaut-il « La Forest de conscience, ou la Chasse des princes spirituelle » (Paris, 1520, in-8° goth.)? L'*Antidotarium animæ* n'est-il pas moins risible que le *Viola animæ* (Tolède, 1500, in-4°), et surtout que le *Rosarium mysticum animæ fidelis, quinquaginta articulis cum locis sacræ scripturæ singulis articulis correspondentibus, ac totidem piis precatiunculis seu vernis floribus consitum* (Anvers, 1534, in-8° goth.)?

On comprend cependant que ces ridicules, qui nous sautent aux yeux, aient passé inaperçus pour les hommes du XVIe siècle, qui vivaient au sein de ce langage d'allégorie et de faux mysticisme, et que, pour les faire sentir, Rabelais ait été obligé de les souligner en les parodiant. Quand les ridicules florissent autour de nous et qu'on en est entouré de tous côtés, on ne les aperçoit pas aisément. Qui sentait, à la fin du siècle dernier, tout ce qu'il y avait de maniéré et de faux dans le jargon de sensiblerie adopté par les disciples de Jean-Jacques ? Ainsi donc, quoi qu'on puisse objecter à chacun de ses rapprochements en particulier, le bibliophile Jacob nous rend un vrai service, lorsque, dans un cadre amusant et gai, il fait défiler devant nous ces titres de livres autrefois sérieux et qui ne sont plus que bouffons, mais de la plus haute bouffonnerie, de celle qui s'ignore et qui s'étale gravement dans son pédantisme.

Le livre commence par une curieuse étude sur la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor et sur son histoire, et se termine par un essai de M. Gustave Brunet sur les bibliothèques imaginaires en France et en Belgique depuis Rabelais, essai traité avec toute l'érudition que pouvait y mettre le savant bibliographe de Bordeaux. S'il faut l'avouer, ces parodies, satiriques d'intention, nous paraissent en général froides et déplaisantes. La dernière est un catalogue d'une prétendue collection de livres uniques, qui parut à Mons en 1840. Cette fois il ne s'agit plus d'une satire, mais d'une mystification qui réussit au delà de tout espoir. Toute la gent bibliomane y fut prise, et en effet il était impossible de mieux fabriquer un pastiche, et celui-ci est un chef-d'œuvre en son espèce. Seulement, en ce genre stérile, il me semble toujours que le plus mystifié est celui qui a perdu son temps à dresser le piége. La mystification dont nous parlons ici est bien innocente sans doute, et elle a manifesté le talent d'observation et d'imitation de son auteur, sans faire de tort à personne, nous en convenons ; mais, en conscience, méritait-elle tant d'honneur que d'être réimprimée *in extenso* et transmise à la postérité dans l'intéressant volume dont nous venons de rendre compte ?

F. BAUDRY.

VOYAGES.

Le *Tour du monde*, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. EDOUARD CHARTON, et illustré par nos plus célèbres artistes. — Deuxième année, in-4. (Paris. Hachette.)

Le *Tour du Monde* vient de franchir le pas le plus difficile pour un recueil qui se fonde. Après avoir réussi dans sa première année, dans la seconde, non-seulement il n'a pas déchu, mais il a plus réussi encore. Désormais sa place est faite; c'est un livre classé et adopté par le public.

Parmi les voyages les plus intéressants publiés dans la seconde année, nous citerons les *Promenades dans la Tripolitaine*, par le baron de Krafft (Hadji Scander); les *Souvenirs d'un Squatter français en Australie*, par M. de Castella; le *Voyage dans les États scandinaves*, par M. de Saint-Blaise; les *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, par M. L. Deville; les *Aventures et malheurs de la Señora Libarona dans le Grand-Chaco*; le *Voyage dans le Fouta-Djalon*, par M. Lambert, communiqué par le ministère de la marine; le *Voyage au Brésil*, par M. Biard, l'artiste facétieux et naturaliste que l'on connaît; *Naples et les Napolitains*, par M. Marc Monnier, l'excellent observateur; *Trois ans de captivité chez les Patagons*, par M. Guinnard; la relation posthume du dernier voyage d'Ida Pfeiffer, et une revue de l'année géographique, par notre collaborateur M. Vivien de Saint-Martin. Tous ces textes ont la juste mesure de vivacité qui exclut la lourde dissertation géographique, et de sérieux qui rassure le lecteur contre le soupçon des voyages imaginaires. Les dessins sont des meilleurs artistes, et gravés et tirés avec le plus grand soin. Qu'ajouter aux noms de Paul Huet, de Bida, de Français, de Doré? Bonne chance donc à cette belle publication, et puisse-t-elle mettre le public français en goût de s'instruire!

F. B.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

POÉSIE.

Marie de France. *Poetische Erzählungen nach altbritonischen Liebessagen, übersetz von Wilhelm Hertz* [1].

La langue allemande est depuis un siècle l'intermédiaire commun de tous les temps et de tous les peuples; ses merveilleuses ressources pour la traduction, qui lui permettent de reproduire jusque dans ses détails les plus caractéristiques la physionomie d'un ouvrage étranger, lui assignaient ce rôle glorieux et utile. Chaque année, tout ce que la France ou l'Angleterre, la Suède ou l'Espagne produisent de plus saillant vient se joindre à cette immense bibliothèque internationale qu'augmentent sans cesse les traducteurs allemands; et non contents de dépouiller ainsi le présent, ils veulent se mettre à jour avec le passé, et après avoir donné à leur langue tous les restes de l'antiquité classique, tous les monuments si anciens et si nouveaux pour nous des littératures orientales, tous les écrits remarquables des siècles modernes, les voilà maintenant qui s'attaquent à notre riche et fécond moyen âge, mieux connu déjà, il faut malheureusement l'avouer, de l'autre côté du Rhin que de celui-ci. M. Wilhelm Hertz vient de traduire les *Lais* de Marie de France, et cet aimable poëte va

[1] Stuttgardt, Gabr. Mæntler, 1862, 1 vol. in-18.

trouver désormais en Allemagne les lecteurs qui lui font défaut parmi nous. Déjà l'année dernière *la Bible Guyot*, cette curieuse et âpre satire de la fin du XIIe siècle, avait eu le même honneur, et M. Hertz l'a oublié quand il a dit dans sa préface qu'il était le premier traducteur dans ce domaine. Ce qui est plus remarquable encore que la traduction, c'est qu'elle est faite en vers, et en vers de même mesure que ceux de l'original; l'allemand peut ce qui serait tout à fait impraticable en français, et pour se rendre compte de l'esprit et du style de ces vieux conteurs, il vaut certainement mieux les lire dans les rimes de ces traductions que dans la prose d'une paraphrase française.

« Les poésies de Marie de France, dit M. Hertz, m'ont paru, pour le fond et pour la forme, comme représentant l'art des conteurs normands, qui a charmé si souvent au moyen âge les oreilles et les cœurs, dignes d'être incorporées sans hésitation à notre riche littérature de traductions, qui doit réunir ce que tous les peuples et tous les temps ont produit de plus beau et de plus original. » Les *Lais* méritent en effet cet éloge; ce sont des récits généralement assez courts, empreints d'une grâce sobre et peut-être un peu sèche, fondés sur des traditions populaires bretonnes et généralement intéressantes. Le lai de Lanval est un des plus jolis contes de fées que nous ait donnés l'imagination celtique; le lai d'Ywenec rappelle singulièrement à notre mémoire la belle histoire de l'Oiseau bleu, un peu gâtée sans doute par Mme d'Aulnoy; le lai du Frêne, celui des Deux Amants sont touchants et poétiques; tous sont bien contés, dans un style vif et court, qui rappelle souvent, comme le remarque le traducteur, le ton de la poésie populaire à laquelle ils sont empruntés. La traduction a les qualités de l'original, qu'elle reproduit avec exactitude; on voit que M. Hertz a profité avec habileté de sa connaissance des poëtes allemands contemporains de Marie.

L'introduction réunit tous les renseignements trop peu nombreux qu'on a conservés sur l'auteur des *Lais*; M. Hertz y montre une critique judicieuse, et on doit admettre les résultats qu'il tire de ses recherches; il se trompe cependant, je crois, en disant que Marie était née en France, mais non pas dans l'Ile-de-France, en Normandie plutôt; *France* au moyen âge, surtout employé par un auteur pour désigner sa patrie, ne peut signifier que le duché de France; les Français, par opposition aux Normands, aux Poitevins, aux Bretons, sont les habitants de la province qui a Paris pour capitale.

L'appendice, outre l'analyse de deux lais qui n'ont pas été compris dans la traduction, renferme des notes sur chacun de ceux qui en font partie. Il est à regretter que M. Hertz n'ait pas essayé de faire l'histoire littéraire de ces légendes, qui se retrouvent presque toutes chez d'autres peuples ou dans d'autres ouvrages. Il aurait fourni quelques pages intéressantes à l'histoire de la fiction, qui, depuis le grand ouvrage de Dunlop, est à refaire complétement, et qui est encore bien incomplète sur tout ce qui touche aux origines celtiques. Mais il ne faut demander à un auteur que ce qu'il veut donner, et nous devons remercier M. Hertz d'avoir fait connaître à l'Allemagne un des bons livres de notre antiquité nationale; le public allemand le remerciera certainement aussi et l'encouragera à ne pas s'arrêter là et à traduire d'autres œuvres de nos vieux trouvères. Peut-être

qu'alors, lus et appréciés en Allemagne, les aïeux de notre littérature seront désignés à l'attention publique dans leur pays et franchiront le Rhin de nouveau; ce sera pour eux une restauration. Puisse-t-on seulement ne pas leur reprocher d'avoir été ramenés par l'étranger!

GASTON PARIS.

SCIENCES

Sur la nitrification, par C. F. SCHŒNBEIN.

Première partie.

La théorie de la nitrification a exercé, depuis Priestley et Cavendish, la sagacité de bien des chimistes; un grand nombre d'expériences tentées dans le but de l'expliquer ont amené à des découvertes intéressantes, mais aucune n'a conduit à des conclusions définitives quant au mode de formation de l'acide nitrique et du nitre à la surface du sol.

M. Schœnbein, dont les lecteurs de la Revue ont déjà pu apprécier l'extrême originalité, vient de publier à ce sujet un mémoire capital, que nous allons analyser à grands traits, ne pouvant résumer ici que les faits principaux. Nous suivrons les divisions du mémoire.

1° DES RÉACTIFS LES PLUS SENSIBLES DES ACIDES NITREUX ET NITRIQUES, DES NITRITES ET DES NITRATES. — *L'acide nitreux*, ainsi que l'hypoazotide étendu d'eau, donne des liquides qui, d'après les essais de l'auteur, possèdent un pouvoir oxydant bien supérieur à celui d'une dissolution contenant la même quantité d'acide nitrique. Certaines substances, l'iodure de potassium sur lequel la solution nitrique serait sans action, sont énergiquement oxydées par AzO^3 ou AzO^4 très-dilués. L'empois ioduré [1] est donc un réactif des plus sensibles pour déceler la présence de ces corps. — De l'eau contenant $\frac{1}{10000}$ de AzO^3 ou de AzO^4 se colore instantanément en bleu-noir par l'addition d'empois ioduré. De l'eau renfermant $\frac{1}{100000}$ de AzO^3 ou AzO^4, additionnée d'un peu d'eau acidulée par SO^3HO (eau tenant seulement un millionième d'acide en dissolution), bleuit sensiblement au bout de quelques instants [2].

L'acide nitrique d'une densité de 1,35, complétement exempt de AzO^4, ne bleuit pas l'empois ioduré à la température ordinaire, même lorsqu'il n'est étendu que d'un petit volume d'eau. Cet acide, étendu de 100 fois son volume d'eau, sans action par lui-même sur la solution d'empois ioduré, la bleuit instantanément lorsqu'on ajoute au mélange un petit barreau de zinc. De l'eau renfermant

[1] Combinaison d'iodure de potassium et d'empois.

[2] L'action de SO^3HO s'explique en ce que cet acide empêche la formation du nitrite de potasse et permet ainsi l'oxydation complète de l'iodure alcalin.

seulement un $\frac{1}{10000}$ d'AzO^5 à 1,35, additionnée d'un peu d'eau sulfurique et de zinc, se colore encore en violet intense au bout d'une heure et demie.

Ces essais ayant été faits avec de l'acide nitrique renfermant 44 0/0 de AzO^5, il en résulte que le réactif employé permet de déceler la présence de $\frac{1}{20000}$ d'acide nitrique dans l'eau. Il est à peine besoin de remarquer que, dans les mêmes circonstances, l'eau acidulée par SO^3HO, employée seule, ne donne lieu à aucune coloration.

Nitrites. De l'eau contenant $\frac{1}{10000}$ de nitrite de potasse, faiblement acidulée par SO^3HO, se colore instantanément en bleu par l'empois ioduré, au point de devenir opaque. De l'eau renfermant $\frac{1}{100000}$ de nitrite se colore encore en bleu au bout de quelques secondes, et la même réaction permet de constater nettement, après quelques minutes, la présence de $\frac{1}{1000000}$ de nitrite. On ne saurait trouver un réactif plus délicat pour les nitrites.

Nitrates. L'eau saturée de nitrate de potasse chimiquement pur, préparé par M. Schœnbein, additionnée de SO^3HO étendu, ne bleuit pas le moins du monde à la température ordinaire. Elle devient, au contraire, instantanément opaque par la coloration bleue qu'elle acquiert lorsqu'on l'agite avec un barreau de zinc. Cette réaction permet de constater aisément la présence de $\frac{1}{10000}$ de nitrate de potasse ou de toute autre base dans l'eau. On verra plus loin qu'il est possible de reconnaître des quantités plus faibles encore de nitrates.

L'emploi du zinc a pour effet de réduire partiellement les nitrates et de mettre en liberté les composés oxygénés de l'azote inférieurs à AzO^5.

2° De l'action des trois modifications de l'oxygène sur les nitrites. — *Oxygène ozonisé.* O — Le nitrite de potasse en dissolution étendue, agité avec de l'oxygène ozonisé, se transforme très-rapidement en nitrate. On peut se convaincre aisément de ce fait en suspendant dans de l'oxygène fortement ozonisé une bandelette de papier imprégnée d'une faible dissolution de nitrite de potasse. Au bout de dix à quinze minutes, l'empois ioduré, additionné de SO^3HO étendu, ne colorera plus le papier, ce qui montre qu'il n'y existe plus trace de nitrite.

Oxygène positif. ♂ — Cette modification de l'oxygène est sans action sur les nitrites. M. Schœnbein l'a prouvé en montrant que l'oxygène (antozone) qu'il a découvert dans le spath fluor, de Wölsendorfer, de même que l'oxygène provenant de l'action de SO^3HO concentré sur le bioxyde de baryum, ne transforment pas les nitrites en nitrates.

Oxygène ordinaire. O — L'agitation longtemps prolongée d'une solution de nitrite de potasse avec l'oxygène ordinaire n'a donné lieu à aucune oxydation du sel. L'exposition pendant plusieurs mois à l'oxygène ordinaire d'une bandelette de papier imprégnée de nitrite de potasse n'a amené aucune modification du sel.

Au contraire, le même papier suspendu à l'air libre, se renouvelant sans cesse, présentait, au bout de peu de temps, les réactions du nitrate, tandis que dans un espace confiné, le nitrite ne s'oxydait nullement.

Un nombre considérable d'expériences a permis à M. Schœnbein de conclure que la transformation du nitrite en nitrate est due incontestablement à l'ozone. Des essais comparatifs, faits à diverses époques de l'année, ont montré que la transformation plus ou moins rapide des nitrites en nitrates est intimement liée à la présence, en plus ou moins grande quantité, de l'ozone dans l'air.

Il n'est pas douteux que l'ozone exerce dans l'atmosphère d'autres actions oxydantes, mais il est désormais certain que les nitrites, qu'ils aient été produits ou non artificiellement, ne peuvent pas exister dans l'air atmosphérique, sans se transformer peu à peu en nitrates. Ce fait, très-important pour la théorie de la nitrification, mérite de fixer l'attention des chimistes.

Oxygène ozonisé en combinaison. — On sait que M. Schœnbein admet que l'oxygène + et l'oxygène — peuvent entrer en combinaison et conserver leurs propriétés : l'action de ces composés sur les nitrites justifie complétement cette assertion.

Les peroxydes de manganèse et de plomb, qu'on peut représenter avec l'auteur, par $MnO + \bar{O}$ et $PbO + \bar{O}$, bouillis avec des dissolutions de nitrites, laissent ce sel inaltéré; mais si l'on ajoute quelques gouttes d'AzO^5, le nitrite passe à l'état de nitrate, et il se forme du nitrate de protoxyde de plomb ou de manganèse. Le peroxyde d'argent et le permanganate de potasse, dans les mêmes conditions, transforment les nitrites en nitrates. Ainsi, libre ou combiné, l'oxygène ozonisé peut oxyder AzO^3 et l'amener à l'état de AzO^4.

Oxygène positif combiné. — $\overset{+}{O}$ L'oxygène positif libre est, comme nous venons de le voir, sans action sur les nitrites. Il en est de même de l'oxygène positif à l'état de combinaison. Dans un remarquable travail dont nous avons entretenu nos lecteurs, M. Schœnbein a montré que l'eau oxygénée, malgré sa réputation d'agent d'oxydation énergique, est sans action sur un grand nombre de substances très-oxydables, comme l'éther, l'acide pyrogallique, etc. Il vient de constater que HO^2 seule est sans action sur les nitrites. Mais si l'on ajoute à un mélange de nitrite et d'eau oxygénée, en quantité suffisante, du noir de platine et que l'on agite, il y a un vif dégagement d'oxygène et le nitrite est transformé en nitrate, ce que montrent les réactifs.

M. Schœnbein voit, dans cette curieuse expérience, une confirmation d'un fait avancé par lui il y a longtemps, à savoir, que le noir de platine possède la propriété de changer $\overset{+}{O}$ de l'eau oxygénée en $\bar{O}$. D'après l'hypothèse de l'auteur, le second équivalent du bioxyde de baryum, se trouve à l'état de $\overset{+}{O}$. Or cet oxygène positif ne saurait transformer les nitrites en nitrates; le bioxyde $BaO + \overset{+}{O}$ doit donc agir sur les nitrites différemment que $MnO + \bar{O}$ ou $PbO + \bar{O}$, ce qui a lieu en effet. Si l'on ajoute du bioxyde de baryum à un mélange d'acide nitrique et de nitrite alcalin, il se forme de l'eau oxygénée et le nitrite ne subit aucune oxydation. Tous ces faits nous paraissent confirmer les conclusions précédentes de M. Schœnbein sur les divers états dans lesquels existe l'oxygène dans les combinaisons chimiques.

3° Sur la transformation des nitrates alcalins en nitrites.—On sait depuis longtemps que les nitrates alcalins, sous l'influence de la chaleur, se transforment

en nitrites en perdant de l'oxygène : mais on n'a jamais montré jusqu'ici que la même réduction eût lieu à la température ordinaire, par voie humide. Le nitrate d'ammoniaque présente un exemple très-curieux de cette réduction. Si l'on agite pendant quelques instants une dissolution froide de ce sel avec un barreau de cadmium, on obtient une liqueur qui présente la réaction caractéristique des nitrites et qui donne : avec HS, des quantités appréciables de sulfure de cadmium ; avec KO, HO et NaO, HO, de l'oxyde de cadmium hydraté. L'action prolongée du cadmium, divisé sur la dissolution de nitrate, donne une solution plus concentrée de nitrite de cadmium. Le métal s'oxyde donc aux dépens du nitrate d'ammoniaque, une partie de l'oxyde formé s'unit à AzO^3 et l'autre partie donne avec l'ammoniaque un composé soluble. Il va sans dire que cette réduction est plus énergique encore si l'on opère à chaud. Le zinc, le plomb, le potassium et le sodium, comme le cadmium, réduisent également les nitrates à l'état de nitrites. L'étain, le fer et l'aluminium n'exercent pas la même action réductrice. Les nitrates autres que les nitrates alcalins sont également réduits dans les mêmes circonstances. M. Schœnbein propose l'emploi du cadmium ou du zinc pour déceler dans les eaux potables la présence de très-petites quantités de nitrates qu'on ramène ainsi à l'état de nitrites. On peut reconnaitre ainsi la présence d'un millième de nitrate dans l'eau.

Nous avons analysé dans cette Revue un mémoire très-intéressant, dans lequel M. Schœnbein a montré la production d'eau oxygénée, lorsqu'on agite de l'eau distillée avec de l'amalgame de zinc. Il a reconnu que la présence d'un nitrate n'empêche pas la formation de HO^2, et, chose remarquable, qu'il y a à la fois réduction du nitrate en nitrite par le zinc et formation d'eau oxygénée sous l'influence du même métal.

Les substances métalliques ne jouissent pas seules de la faculté de réduire les nitrates à l'état de nitrites. L'hydrogène à l'état naissant, entre autres corps, effectue très-rapidement cette réduction, comme on peut le voir en dégageant électro-chimiquement de l'hydrogène dans une solution de nitrate alcalin ou autre. L'hydrogène ordinaire exerce, quoique plus lentement, la même réduction.

Les matières organiques, sur l'action desquelles M. Schœnbein se réserve de revenir avec détail, possèdent en grand nombre ce pouvoir réducteur ; les matières protéiques, la fécule, le sucre de lait et le sucre de glucose, ramènent facilement les nitrates à l'état de nitrites. Le sucre de canne, au contraire, est sans action sur eux.

L'auteur fait, à propos du pouvoir réducteur de la fécule, la remarque suivante, qui nous paraît très-curieuse. L'empois ioduré, étendu, préparé avec de l'eau parfaitement pure, ne bleuit pas par l'action de l'acide sulfurique étendu, quelque anciennement qu'il ait été préparé ; tandis que l'empois obtenu avec de l'eau de source renfermant des traces de nitrate bleuit, au bout de quelques jours, ce qu'on n'avait pu expliquer avant de connaître les faits que nous venons de rapporter.

Il résulte de tout ce qui précède que, de même que les nitrites alcalins peuvent

être facilement transformés en nitrates, ces derniers, à leur tour, sont aisément ramenés à l'état de nitrites; ce qui, d'après M. Schœnbein, prouve que deux des équivalents d'oxygène contenus dans les nitrates alcalins se trouvent à un autre état que les trois autres.

L. Grandeau.

COURRIER DE BERLIN

Berlin, 6 février 1862.

Il me serait difficile de vous donner une idée de l'agitation qui a précédé, accompagné et suivi les élections; elles avaient tout envahi, si bien que, ne désirant aucunement vous envoyer un courrier politique, j'ai attendu trois mois que les fureurs fussent apaisées, les exaltations calmées et que l'indifférence frondeuse qui est l'horizon moral de Berlin fût rétablie. Le livre de M. de Varnhagen n'a pas eu, à beaucoup près, le retentissement que lui aurait valu un autre moment, tant les esprits étaient préoccupés; ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait eu toute son action et qu'il ne se soit propagé dans toutes les régions sociales. Je m'abstiens d'augurer, touchant la Chambre actuelle, et, me souvenant que je ne veux pas m'occuper de politique, je passe sans transition à la musique; peut-être le saut un peu brusque est-il justifié par ce mot de Spontini : « Les Allemands traitent la musique comme une affaire d'État. » Et il avait raison; dans aucun pays, je crois, on n'attache autant d'importance et l'on n'apporte autant de recueillement à une exécution musicale; nulle part les musiciens ne sont prisés si haut, nulle part aussi ils ne sont aussi instruits et cultivés, aussi indépendants, aussi ardemment épris, aussi humblement dévoués à leur art : tous les systèmes, tous les préjugés, toutes les envies et toutes les bassesses, qui pullulent ici comme ailleurs, ne sauraient renverser cette assertion. Ailleurs la musique est un divertissement et un métier, ici elle est une étude, une religion, et si l'artiste est en Allemagne plus en butte aux invectives, plus aux prises avec la foule, c'est qu'il fait partie essentielle de la vie publique; c'est qu'on s'y préoccupe plus de lui. L'exécution de la cinquième symphonie et de la *Missa solemnis* de Beethoven, celle de la messe en *si* mineur de Bach, la première représentation du *Lohengrin* de Wagner ont été des événements dont on parle encore à Berlin; on pourrait dire que la musique est la vigne spirituelle qui verse aux oreilles son breuvage immatériel, lequel ranime et vivifie tout un peuple. Depuis mon dernier courrier, nous avons eu d'abord la commémoration de Mendelssohn célébrée par un concert composé exclusivement d'œuvres du célèbre artiste ; une cantate, un psaume, le finale de *Loreley*, un fragment d'*OEdipe*, un air de concert, un prélude et une fugue, des fragments

du *Songe d'une nuit d'été*. C'est pour un compositeur l'épreuve du feu que cette exécution consécutive de ses œuvres diverses, et je ne sache que Beethoven et un compositeur contemporain qui la puisse soutenir victorieusement. Ce qu'il y a d'artificiel dans la facture se révèle impitoyablement, ce qui semble une originalité dans une œuvre isolée apparaît comme une *manière* stéréotypée ou comme un tic, et l'on démêle trop vite si l'on a affaire à un ministre de l'art ou à un de ses habiles avocats. On reconnaît, en un mot, non pas si l'artiste a été *objectif* dans l'interprétation de son sujet (mérite accessoire trop vanté comme celui de l'impartialité chez l'historien), mais si c'est une de ces puissantes individualités qu'il faut écouter avec un respect pénétrant, quoi qu'elles disent ou qu'elles chantent, une de ces individualités qui voient, entendent, marchent, et s'expriment autrement que nous, qu'un sentiment intense meut toujours, qu'elles rient ou qu'elles gémissent, qu'elles rêvent ou qu'elles agissent; comme l'aigle, soit qu'il plane au-dessus d'un lac, soit qu'il rase les rocs, nous semble toujours à la poursuite du soleil. Mendelssohn n'était pas une de ces individualités; ce concert, dont l'impression fut monotone, me l'a prouvé; c'était de la *notation* excellente (je prends ce mot, faute de mieux, il ne doit rien avoir de méprisant), qui plait comme une belle allée bien tracée et bien ratissée; ce n'était pas de la belle musique. *Vers parfaits, pas de poésie*, dit-on de certaines œuvres encore assez rares; mot juste qui me revint en mémoire en entendant ces compositions qui, toutes parfaites, admirables et excellentes qu'elles sont, ne correspondent pas au sens que j'attache au mot musique, sens mystérieux et indéfinissable où se confondent la passion, la prière, la souffrance, la béatitude, la lutte, la résignation et l'extase. Les réflexions que m'inspira ce concert ont été corroborées par la lecture de la Correspondance de Mendelssohn, publication récente dont le succès est unanime [1]. Naturelles d'allure, plus vives d'expressions que d'impressions, simples dans l'enjouement comme dans la gravité, ces lettres portent à chaque page l'empreinte d'une âme droite et candide et dénotent un esprit ferme, actif et sûr; j'y ai vainement cherché le sillon que trace toute pensée profonde ou ardente; point de passion, point de souffrance, point de lutte: il compose le matin, sort à midi, va chez les gens les plus considérés, qui l'accueillent avec estime et cordialité, traverse l'Italie sans apporter nulle part de préventions, en se laissant frapper par les belles choses, mais sans se vouer à Dieu ni se vendre au diable; il improvise, il observe, il admire, il critique; tout petille en lui, rien ne flambe. Je m'explique le succès de ce livre par le plaisir qu'éprouvent la plupart des gens à s'assurer que les hommes distingués ne diffèrent pas trop d'eux; et d'ailleurs, si je n'avais songé que ces lettres provenaient d'un illustre musicien et d'un musicien de vingt-deux ans, je me serais laissé aller sans réserve au charme de l'ingénuité sincère, de la droiture du cœur, qui ne s'épanouit pas jusqu'à la bonté, mais qui atteint la cordialité, j'aurais pris plaisir aussi aux récits simples où il parle de lui avec la réserve commandée par le goût et la dignité, à ses descriptions succinctes et agréables, sinon pittoresques; je l'aurais suivi de bon cœur chez le vieux

[1] La *Revue germanique* en entretiendra prochainement ses lecteurs.

Gœthe, auquel il joue la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, et qui ne paraît pas y prendre goût; puis dans l'atelier de Vernet, qu'il dépeint avec grâce; et à travers l'Italie, à laquelle il préfère la Suisse; ainsi qu'à Paris, où il s'amuse, mais où il regrette Londres.

Ce qui est très-caractéristique, c'est qu'ayant déjà composé le *Songe d'une nuit d'été,* la *Walpurgisnacht,* son concerto pour piano, sa symphonie en *la,* il implore conseil et critique avec une modestie non jouée et plus respectable que sympathique, et qu'il prie sa sœur de lui envoyer des poésies pour composer; tristes ou gaies, n'importe; il veut composer et n'est pas sujet à des soubresauts d'humeur; il ne connaît ni la joie exubérante ni la tristesse navrée, il travaille méthodiquement. Pour les hommes, il n'éprouve ni amour, ni pitié, ni mépris, il s'en accommode en tant qu'ils ne le dérangent pas; seulement pour sa famille on sent son cœur battre plus fort, on voit qu'il porte à son père une de ces affections saintes qui deviennent des vertus par les sacrifices et les soumissions qu'elles commandent, et qu'il a pour ses sœurs une tendresse douce et éclairée, laquelle se revêt de formes charmantes.

Comme j'ai abordé la musique, je dois encore mentionner les trois soirées pour piano données par M. Bulow, dont le nom vous est assez connu pour que je me borne à vous dire qu'il a joué de mémoire avec l'interprétation infaillible que vous savez, et sa virtuosité au-dessus de tout éloge fragmentaire, un répertoire comprenant la musique de piano depuis Bach et Hændel jusqu'à Rubinstein et Raff, en passant par Mozart, Beethoven, Schubert, Liszt, Schumann, Chopin, Weber; et j'omets les compositeurs dont les noms ne vous sont probablement pas connus.

Le theâtre se repait de *Nourmahal* (ou *les Marais Spontins,* comme dit une facétie populaire); c'est un opéra ou un ballet, selon qu'il vous plaira; les gosiers y ont moins de part que les pieds, les pieds moins que le machiniste et le costumier. La musique est pompeuse et monotone, l'ouverture et la première scène flattent par un joli coloris, et l'on attend beaucoup, le nom de Spontini aidant; cependant tout va se perdre dans les entrechats, et l'on finit par être épuisé par la pauvreté des idées musicales, pauvreté assommée, mais non dissimulée, par une orchestration assourdissante, et par le spectacle papillotant d'un assortiment de jupes dont le bariolage croît avec le déclin de l'intérêt dramatique et musical. Les chanteurs, comme bien vous pensez, ne sont pas charmés de baisser pavillon devant la chorégraphie; mademoiselle Lucca surtout, qui est habituée à glaner le succès dès qu'elle se montre sur la scène de Berlin. Jeune, jolie, douée d'une voix magnifique, elle a vu apparaître sans émoi les cantatrices italiennes, qui ne lui ont rien enlevé de son terrain, bien qu'elles lui soient toutes supérieures; le public est décidé à en faire une enfant gâtée, et il n'est pompons ni fanfreluches de mauvais goût dont elle affuble ses rôles, qu'on n'applaudisse et ne goûte. Je la vis dernièrement dans les *Huguenots*; à part quelques beaux mouvements dans le duo avec Marcel, elle a, suivant moi, gâté le rôle de Valentine par une agitation déplacée, des accents passionnés trop abruptes et trop peu soutenus, des coquetteries et des pamoisons insupportables, des sourires de danseuse e

une démarche de soubrette. Il était évident qu'elle avait à peine regardé son rôle, et qu'elle le débitait comme le lui inspirait son lutin ou sa lubie du soir. Cependant elle fut applaudie, rappelée à outrance; et le gros du monde d'exalter ce sentiment dramatique, cette passion, ce chant! Si bien que nous irons de fièvre en chaud mal, et qu'après avoir fort peu travaillé, la belle *diva* finira par ne plus travailler du tout. Quant aux journaux, ils lui distribuent de gros coups d'encensoir. C'est, au demeurant, une singulière corporation que notre presse d'art; on la dit incorruptible et on la trouve bête; on ne la croit pas, mais on lui obéit presque, et on se fait bâcler les opinions par des gens que pour la plupart on rougirait de voir chez soi. Ce sont les frères ignorantins de l'art, estimable communauté qui serait inoffensive, et à laquelle je voterais des subsides si le public n'était un enfant auquel il est dangereux de farcir l'esprit de systèmes élucubrés par l'envie, l'ignorance, et le pédantisme, ou, si vous préférez, un vieillard tombé en enfance qu'il n'est pas prudent d'exciter à battre la campagne. Prendre une fugue de Bach pour du Schumann et déclarer que le compositeur moderne n'entend rien au contre-point, tomber à bras raccourci sur l'*Étoile de Séville*, un chef-d'œuvre de Lope de Vega, comme si c'était le fruit vert de la fantaisie de quelque lycéen imberbe, accompagner de si et de mais l'exécution de la *Missa solemnis* de Beethoven, ce ne sont là que quelques grains extraits du chapelet de bévues que défile régulièrement la critique quotidienne. Il y a de cela quelques jours, il fut présenté au public une œuvre nouvelle pour Berlin, quoiqu'elle date de plusieurs années : un quintette de M. Rubinstein. Vous connaissez le nom du virtuose compositeur, qui jouit en Allemagne d'une réputation considérable. Cette œuvre, tenue dans les formes classiques, facile à saisir, brillante et large de style, est, sinon très-originale et très-distinguée, du moins vigoureuse et vivace : elle a été abîmée par MM. les Minos des journaux, et, à les en croire, il n'y aurait plus qu'à la jeter aux gémonies; j'ajoute qu'elle a plu à tous les musiciens et au public; mais, aux yeux du journaliste, c'est défectueux par cela seul que c'est jeune, et parce que c'est viable il s'agit de l'assommer! Gœthe dit dans les *Wanderjahre*, je crois : « Dans une œuvre nouvelle, l'inaccoutumé nous frappe aussitôt; pour discerner ce qu'elle contient de remarquable, il faut avoir quelque chose de par-devers soi. » Les gazetiers n'ont, pas plus qu'autre chose, médité cette pensée, qui autorise à sourire de l'impudence avec laquelle ils prétendent s'arroger droit de vie et de mort sur les œuvres d'art. Je viens de lire une dédicace de Gluck, que je voudrais voir plus répandue parce qu'elle prouve combien le grand et fier novateur était impatient de tout *mécénat* et de tout *mentorat*, combien il sentait pour l'artiste l'absolue nécessité de travailler suivant son esprit, comme l'homme agit suivant sa conscience, et parce que les principes du drame musical aujourd'hui en vigueur y sont établis avec autant de force que dans la célèbre préface de l'*Alceste*. Je la traduis ici, pensant que vos lecteurs ne la connaissent pas, et ne croyant pouvoir mieux terminer ma digression musicale :

« En dédiant à Votre Altesse cette nouvelle œuvre, j'en appelle moins à un protecteur qu'à un juge, » écrit Gluck en tête de *Pâris et Hélène*. « Une âme

prémunie contre les préjugés de l'habitude, la connaissance suffisante des grands principes de l'art, un goût formé non tant sur les grands modèles que sur les bases invariables du Beau et du Vrai : tels sont les avantages que j'exige de mon Mécène et que je trouve réunis chez Votre Altesse. Le seul motif qui m'ait induit à publier la musique de l'*Alceste*, ç'a été l'espérance de trouver des adhérents qui, sur la route déjà tracée et animée par un public intelligent, s'efforceraient de détruire les abus introduits dans le théâtre italien, et de le diriger, autant que possible, vers la perfection. J'ai le chagrin de l'avoir essayé en vain jusqu'à présent. Les beaux esprits et les suffisants, dont la masse est considérable, et qui sont le plus grand obstacle au progrès des arts, se sont déclarés contre un système qui, s'il prenait racine, détruirait d'un coup leurs prétentions à être les arbitres du goût, et leur puissance. On a cru pouvoir juger de l'*Alceste*, sur des répétitions tronquées, où la direction était mauvaise, l'exécution pire encore ; on a calculé dans une chambre quel effet elle pourrait produire au théâtre, avec autant de sagacité que jadis on en mit, dans une ville de la Grèce, à juger à quelques pieds de distance une statue destinée à être érigée au-dessus d'une colonne immense. Une oreille délicate a trouvé trop âpre certaine cantilène, trop abrupt et aigre certain passage, sans songer qu'en leur lieu et place ils sont peut-être du plus grand effet et produisent le plus beau contraste. Un suffisant s'est raccroché à une hardiesse ingénieuse ou peut-être même à une faute d'impression, et l'a condamnée comme un irrémissible délit contre l'harmonie ; et puis l'assemblée s'est déclarée unanimement contre une musique aussi barbare et aussi extravagante. Et l'on a jugé de la même façon les autres parties de l'œuvre, en se croyant sûr de ne pas se tromper. Votre Altesse en verra tout de suite la raison. Plus on recherche la vérité et la perfection, plus la précision et la correction sont nécessaires. Elles sont insensibles les différences qui distinguent Raphaël du troupeau des peintres médiocres, et quelques altérations de contours, qui ne gâtent pas une caricature, détruisent le portrait d'une belle personne. Et pour ne pas chercher plus loin, l'air d'*Orphée :* « Que ferai-je sans Eurydice? » devient semblable à une saltarelle de Burattini, pourvu qu'on en altère le caractère. Une note plus ou moins tenue, un *rinforzando* négligé, une *appogiatura* intempestive, un trille, un passage, une roulade peuvent détruire toute une scène dans un tel opéra, tandis qu'ils ne gâtent en rien et même ne font qu'embellir les opéras habituels. C'est pourquoi la présence du compositeur de ce genre de musique est indispensable, et aussi nécessaire, pour ainsi dire, que la présence du soleil l'est aux œuvres de la nature. Il en est l'âme et la vie : sans lui, tout demeure confus et ténébreux. Cependant il faudra s'attendre aux entraves et aux difficultés, tant qu'il y aura dans le monde des gens qui se croiront en droit de décider des beaux-arts parce qu'ils jouissent d'une paire d'oreilles ou d'une paire d'yeux tant bons que mauvais. C'est un défaut trop répandu parmi les hommes, que la manie de parler précisément des choses que l'on comprend le moins ; et, dernièrement, on a vu un des plus grands philosophes du siècle se hasarder à dire que la musique était le rêve des aveugles, et une succession de chansons. Votre Altesse aura lu déjà le drame de *Pâris*, et aura vu qu'il n'offre

pas à l'imagination du compositeur ces passions fortes, cette grande conception et ces situations tragiques qui dans l'*Alceste* émeuvent les spectateurs et se prêtent aux grands effets de l'harmonie, comme on n'exigerait pas d'un peintre qu'il eût les mêmes effets de clair-obscur, et les mêmes contrastes dans un tableau où la lumière donne en plein, et dans un tableau que le sujet lui a permis d'éclairer par un demi-jour. Il ne s'agit point ici d'une femme qui, sur le point de perdre son époux, a le courage de le sauver en descendant parmi les ombres de la nuit, d'évoquer dans un lieu horrible les dieux infernaux; et qui à l'agonie de la mort a encore à trembler pour le sort de ses fils, et à se séparer d'un mari qu'elle adore; il s'agit d'un jeune amant qui est un peu en lutte avec les dédains de sa belle hautaine, et qui finit par en triompher à l'aide de sa passion ingénieuse. J'ai dû rechercher la variété du coloris dans les caractères divers des deux nations, et j'ai opposé la force sauvage de Sparte à la mollesse voluptueuse de la Phrygie; j'ai pensé que le chant ne devait pas dans un opéra remplacer la déclamation; j'avais à marquer dans le rôle d'Hélène le caractère de rudesse innée propre à son peuple, et je croyais que l'on ne me reprocherait pas de m'être quelquefois abaissé jusqu'à la trivialité pour rester fidèle à ce caractère. Quand on cherche la vérité, on a d'abord à se guider d'après le sujet qu'on a entre les mains, et les plus grandes beautés mélodiques et harmoniques deviennent des défauts lorsqu'elles ne sont pas à leur place. Je n'espère pas un meilleur succès de mon *Pâris* que de mon *Alceste*, et quant à l'intention d'opérer parmi les compositeurs de musique la réforme désirée, je la vois toujours plus entravée; mais les obstacles ne me retiendront pas dans mes tentatives pour la bonne cause, et si j'obtiens l'approbation de Votre Altesse, je répéterai avec satisfaction: *Tolle siparium; sufficit mihi unus Plato pro cuncto Populo.*

L'*Étoile de Séville*, que je vous nommais tout à l'heure, a été remise en scène après deux ou trois lustres de disparition; malheureusement elle n'a lui qu'un moment: au bout de trois représentations on l'a écartée, malgré sa beauté radieuse, malgré le rang incontesté qu'elle occupe dans l'opinion de tous les experts en littérature espagnole. Elle est demeurée étrangère et inaccessible au public de Berlin, qui s'est avancé vers l'*Étoile* le scalpel à la main et qui a été fort surpris qu'elle lui échappât et que sa lueur diamantée défiât la décomposition. *Concetti* à part, je fus attristé de trouver le public si bien débarrassé de tout frein moral, si supérieur à tous les préjugés de dévouement et de sacrifice, qu'il trouve fort ennuyeux le conflit de ces sentiments et qu'il les considère comme de vieux oripeaux, bons à être appendus au clou rouillé de quelque garde-meuble en ruine. Voici en peu de mots la donnée de la pièce. Don Sanche, le fort roi de Castille, est épris de doña Estrella Tabera (l'Étoile de Séville) qu'il a entrevue à un tournoi: comme il veut pénétrer chez elle, il charge son confident de corrompre la duègne. Au lever du rideau, le confident triomphe des scrupules fragiles de la vieille, et il est convenu que le soir même elle posera sa lumière en manière de signal sur le bord d'une des fenêtres, qu'ensuite elle introduira le roi dans la demeure de doña Estrella. Paraît le roi, accompagné de plusieurs grands; il demande don Bustos Tabera, le frère de l'*Étoile*, et lui veut conférer une haute

dignité; le frère refuse; le roi se retire. Cependant le soupçon est entré dans l'âme ombrageuse de don Bustos : il se demande pourquoi le roi l'a voulu distinguer, alors qu'il n'a rien accompli encore, et sa pénétration lui commande la vigilance. La scène change; nous sommes chez doña Estrella, qui se sépare de son amant don Sancho Ortiz, en le retenant toujours par un flot intarissable de paroles d'amour, ardentes comme un coucher de soleil, douces et pures comme un rêve d'enfant. Don Ortiz n'est plus un jeune homme, il est le plus illustre capitaine castillan, et l'amour qu'il inspire à Estrella rappelle celui que Desdémone éprouve pour Othello, amour pétri d'enthousiasme et d'admiration, qui dédaigne les vulgaires avantages de la jeunesse et de la beauté, amour de la plante faible pour l'arbre puissant. Ortiz s'est éloigné, Bustos survient et fait subir à sa sœur un interrogatoire qu'elle ne s'explique pas ; il lui demande si elle a vu le roi, si elle en a été remarquée, et lui déclare qu'il veut hâter son mariage ; son agitation épouvante doña Estrella; il la congédie et se retire. La duègne alors vient poser sa lampe sur la fenêtre; mais don Bustos a veillé, il a aperçu de la lumière dans la chambre qu'il a laissée obscure : il fond sur la vieille; elle fuit, il la poursuit. Entre le roi enveloppé d'un grand manteau; il est à peine dans la chambre que don Bustos revient, ils tirent leurs épées ; en ce moment le capuchon du roi tombe, et à la lueur de la lampe don Bustos reconnait son adversaire; il pousse un gémissement et rengaine son épée : le roi se retire. Le second acte commence par un dialogue entre don Sanche et son conseiller ; celui-ci s'efforce d'enflammer l'ire royale, en lui rappelant que Bustos est coupable de haute trahison et en lui racontant qu'on a trouvé le cadavre de la duègne étendu devant la porte du palais ; c'était là un défi ajouté à un attentat, et il parle si bien que les remords du roi font place à une grande irritation. On annonce don Bustos, le conseiller se retire. Bustos parait et demande au roi de juger et de lui accorder satisfaction ; il expose le cas dans toute sa vérité, avec gravité et respect, comme si le roi n'y était pour rien. Le roi écoute dans un silence tranquille, comme s'il s'agissait d'un étranger, et promet, avec calme et solennité, réparation de l'affront. Le respect du point d'honneur est tel, que le roi écarte momentatément son courroux, qu'il écoute et qu'il accède ; aucun des deux interlocuteurs ne se départ de son rôle, en dépit de la passion qui fermente au fond de leurs âmes : don Bustos parle en sujet respectueux; don Sanche garde le maintien et le ton du monarque disposé à rendre justice. Bustos parti, don Sanche fait querir Ortiz ; il ignore les liens qui unissent son ennemi au général, et choisit seulement pour se battre en sa place l'homme qu'il pense le plus haut, et, sans nommer personne, il dit à Ortiz : « Un homme a tiré l'épée en ma présence. — Il est coupable de haute trahison, répond Ortiz. — Cependant, reprend le roi, il n'a tiré l'épée que pour sauvegarder son honneur attaqué; il lui faut un châtiment d'honneur : je t'ai choisi pour le châtier et te battre avec lui en ma place. » Et il lui remet un papier scellé contenant les nom et qualités de l'homme à provoquer, en y joignant un sauf-conduit au cas où la justice voudrait intervenir. Ortiz accepte avec joie et reconnaissance l'honneur d'être le remplaçant et le justicier du roi, et refuse le laisser-passer : « Je me crois en sécurité à l'abri

de la parole de mon roi, et tous les actes du monde sont superflus. » Au sortir du palais, don Ortiz est arrêté par un messager de doña Estrella, qui lui mande que les noces doivent avoir lieu le jour même, don Bustos l'ayant désiré; surpris et heureux, Ortiz se dispose à suivre l'envoyé, lorsque la mission royale lui revient en mémoire; il tire de son sein le papier scellé, l'ouvre et lit avec terreur le nom de son ami. A peine a-t-il lu que Bustos paraît : il vient chercher son ami pour les fiançailles. Ortiz n'hésite pas un moment, insulte et provoque don Bustos jusqu'à ce que ce dernier, stupéfait, tire enfin l'épée et succombe. Au moment où Bustos va expirer, Ortiz murmure le nom du roi; à ce nom, une joie sublime s'empare du mourant : satisfaction lui a été accordée et par l'intermédiaire de l'homme qu'il aime et estime le plus! « Je rends grâce à don Sanche, s'écrie-t-il» et ne pouvant baiser sa royale main, j'embrasse la tienne... » Puis il expire. Comme Ortiz tient le cadavre embrassé, les alcades surviennent. A la vue du cadavre, ils demandent à Ortiz s'il connaît le meurtrier. « Je suis le meurtrier! » dit-il. Ils lui demandent quelques éclaircissements, mais il refuse d'en donner et se laisse saisir.

Cependant doña Estrella se pare des plus beaux atours, pour être digne de son amant à la cérémonie nuptiale; elle attend avec impatience son frère et don Ortiz. Voilà qu'on dépose dans sa chambre le cadavre de Bustos, et que l'on amène devant elle Ortiz l'asssasin... D'après une vieille coutume sévillane, le premier interrogatoire devait avoir lieu dans la demeure de la victime. Impossible de retracer le pathétique de cette scène, la douleur impétueuse, le désespoir fou d'Estrella, qui conjure son amant de s'expliquer; le calme navrant d'Ortiz qui se déclare meurtrier, mais non coupable, qui ne pourra parler que lorsqu'un autre lui déliera la langue, qui a rempli son devoir et dont on dira un jour qu'à Séville, lorsqu'il le fallait, les hommes foulaient aux pieds leurs étoiles et considéraient comme rien leurs meilleurs amis. Le roi apprend le sort de son général et montre quelque velléité de se déclarer; mais le conseiller — dont le rôle est dessiné avec une grande finesse et une profonde connaissance des cours — lui déclare que c'est impossible, et l'engage à influencer la justice. Doña Estrella demande audience : elle supplie le roi de lui livrer Ortiz; elle revendique la vengeance, elle est l'offensée, c'est à elle de disposer de la vie de son amant. Le roi écrit quelques lignes qui la rendent maîtresse de faire évader don Ortiz ou d'en appeler à toute la rigueur de la justice; il les lui remet en l'engageant à user de clémence et en insinuant que don Ortiz n'était peut-être pas coupable autant qu'il le paraissait. Ces mots suffisent; elle vole vers la prison et déclare à Ortiz qu'elle ne devine ni ne comprend rien, mais qu'elle sait qu'il a bien fait et qu'elle n'a douté de lui qu'à l'heure où le malheur la rendait folle; elle le supplie de fuir en lui jurant qu'elle l'aimera éternellement. Ortiz refuse de fuir, en parlant de la mort avec le magnanime dédain d'une âme cimentée par la douleur et l'héroïsme; il comprend qu'Estrella ne peut plus lui appartenir, comme elle comprend qu'il a dû tuer son frère et qu'il doit garder le silence; et de cette divination réciproque, de cette expiation du bien mutuellement acceptée, de cette foi ardente qui terrasse les apparences, de cette résignation du bonheur par soumission à une loi morale

haute et mystérieuse, de ce détachement suprême de tout intérêt matériel, naît une scène d'amour, peut-être unique, douloureuse et joyeuse, d'une sérénité pleine de larmes. Ortiz veut mourir parce qu'il a immolé Bustos; Estrella ne veut point s'unir au meurtrier de son frère, mais il reste sa gloire comme elle est son étoile; et, malgré les déchirements, malgré leur renoncement, on sent qu'ils font voile ensemble vers des régions supérieures où tout est néant, hormis la vertu et l'amour.

Les alcades viennent demander la signature du roi pour l'arrêt de mort d'Ortiz; comme l'accusé n'a cessé de dire qu'il était le meurtrier, que Bustos ne l'avait pas provoqué, et qu'il n'avait aucune plainte à porter contre lui, la justice a dû être rigoureuse. Le roi mande Ortiz et doña Estrella; il avoue en leur présence et en celle des alcades qu'il a infligé à son capitaine l'honneur de tirer l'épée en sa place, lui-même ne pouvant se battre; il n'explique pas le motif du duel et met la main d'Estrella dans celle d'Ortiz; Estrella se soustrait à cette étreinte, elle garde l'anneau de son amant et lui laisse celui qu'elle lui a donné, mais elle se considère comme unie et séparée à la fois, et elle quitte le monde. Ortiz reçoit le don de la vie comme un châtiment. Le rideau tombe sur ce dénouement, si conforme au caractère des héros et qui satisfait la vérité, s'il ne complaît pas aux amateurs des solutions fortunées ou des coups de théâtre. Le conflit tragique, dont l'émotion croît de scène en scène, ne donne pas lieu à la moindre déclamation; les personnages principaux se meuvent dans le sublime comme dans leur atmosphère, avec simplicité et aisance; ils se sacrifient sans hésitation déclamatoire; ils s'aiment, se quittent, s'immolent sans rodomontades; leur aspiration c'est l'honneur, et ils ont un laisser-aller d'héroïsme qui frappe d'admiration ceux qui le comprennent. A la première représentation, j'ouïs dire à un individu qui passe pour intelligent et qui jouit d'un nom dans la presse quotidienne : « Cette pièce est absurde, nous ne saurions plus comprendre goutte à ce dévouement aveugle. Bustos et Ortiz devraient s'entendre et tuer le roi! » Je souris en pensant au célèbre monologue de Falstaff à la bataille de Shrewsbury : « L'honneur m'appelle : eh quoi! si l'honneur m'emporte? L'honneur peut-il remettre une jambe? Non. Ou bien un bras? Non. Ou bien apaiser la douleur cuisante d'une blessure? Non. Ainsi l'honneur n'entend rien à la chirurgie? Non. Qu'est-ce que l'honneur? Un mot. Que contient ce mot, qu'est-ce qu'il est? Du vent. Un joli marché, en vérité! Qui est-ce qui le possède? Celui qui est mort mercredi dernier, le sent-il? Non. L'entend-il? Non plus. Ainsi il n'est pas tangible? Pour les morts, non. Mais vit-il avec les vivants? Non. Pourquoi? La calomnie ne le souffre pas. Je n'en veux point. L'honneur n'est qu'un écusson peint bon à mettre sur un catafalque, telle est la fin de mon catéchisme. » Falstaff est ici le coryphée de la majorité; aussi ai-je été moins surpris qu'attristé de la chute complète de la pièce espagnole; peut-être se serait-elle maintenue quelque temps, si Israël ne régissait pas les journaux. Or le génie hébreu est peut-être plus incompatible encore avec le génie espagnol qu'avec le génie allemand, ce qui est beaucoup dire. Je ne crois pas insulter à une nation active et jadis honnie, qui a produit des personnalités marquantes au premier chef, sinon toujours bienfaisantes, en la déclarant absolument étrangère

aux intérêts, aux tendances et aux principes de l'Allemagne. Ce n'est point une question de religion, c'est une question de race; il n'y a pas de fraternisation possible entre le Juif et le Germain, et le premier aura beau accaparer tout l'argent, envahir la presse, le théâtre, la Chambre, la scission n'en demeure pas moins la même; le Germain trop passif courbera la tête et pâtira jusqu'à ce que la solution du problème soit trouvée; mais il ne reconnaîtra pas pour son compatriote son envahisseur pacifique. On peut suivre les progrès de l'invasion à la corruption graduelle de la langue : les mots étrangers, une rédaction incorrecte, des locutions impropres et vulgaires, un tour de phrase contrefait, telles sont les qualités qu'ils ont greffées sur la prose allemande; lorsqu'on retrouve dans quelque ouvrage moderne un style correct et précis, on en est surpris et réjoui comme de la trouvaille d'un fragment antique. Ces considérations, accompagnées de maintes autres plus graves, ont été exposées avec netteté et sans acrimonie dans une brochure anonyme dont le sort est digne de mention. Écrite il y a dix-huit mois, elle fut *quasi* confisquée par le peuple de Dieu; aucun journal n'en parla, personne qui eût une goutte de sang germain dans les veines n'en eut vent, on la mit sous cloche. Cependant la première édition fut épuisée, grâce à la prudence israélite; le libraire-éditeur en fit une seconde : pour lors on l'aperçut, le secret fut divulgué et le petit écrit se propagea. Afin que vous vous assuriez qu'il n'est point entaché de fanatisme aveugle, j'en cite la péroraison :

« Nous avons recherché les Juifs dans leurs modèles, dans leur poëme, dans leur histoire, dans leur idéal. Nous avons essayé de peindre le type juif et non l'individu. Personne n'est l'expression absolue de sa race, et notre tableau, pour n'avoir pas la ressemblance d'un portrait individuel, n'en est pas moins exact.

» Nous exceptons tous ceux des Juifs que notre description pourrait froisser, car ils reconnaîtraient par là la justesse de notre blâme, et témoigneraient d'un progrès dans l'appréciation des principes de la société humaine, que nous devons louer lors même que nous ne nous fierions pas à leur connaissance du Moi.

» Nous n'avons pas voulu blesser, nous avons recherché la vérité et nous comptons sur l'approbation de tous les hommes intelligents et libres de prévention, parmi les Juifs eux-mêmes.

» Nous connaissons et estimons plusieurs Juifs chez lesquels les particularités de la race sont tellement restreintes, qu'elles ne nuisent en rien à leur valeur d'hommes.

» Nous sommes donc très-disposés à admettre les exceptions, pourvu qu'on ne s'en serve pas comme de preuves à l'encontre de notre jugement général.

» Nous en appelons à l'opinion du lecteur, au sentiment duquel nous avons prêté une expression et auquel nous avons fait le catalogue de ses expériences.

» Nous avons dû montrer la personnalité juive dans sa laideur, mais nous ne prêchons pas la haine des Juifs, qui siérait mal à un peuple grand et civilisé [1].

[1] Il nous semble qu'il serait juste aussi de ne pas oublier les effets des odieuses persécutions exercées contre les Juifs par les chrétiens du moyen âge, ni l'intolérance dont aujourd'hui encore ils sont l'objet. Cette intolérance n'est-elle pas pour quelque chose dans les méfaits qu'on met exclusivement au compte de la race? *Note de la rédaction.*

Nous inciterons notre cœur à se détacher de notre jugement dans tout cas particulier; nous aimerons l'homme dans le Juif, quand même nous aurions à nous garer contre le Juif dans cet homme. — Nous lui tendrons la main pour qu'il s'améliore, mais nous veillerons à sa guérison comme on soigne une maladie dont on craint la contagion, c'est-à-dire nous prendrons nos mesures pour qu'il ne nous détériore pas.

» Et quand, dans des temps éloignés, une plus belle morale aura germé au cœur du peuple élu; quand ce cœur s'élargira et comprendra l'humanité et non plus seulement la descendance d'Abraham; quand la vérité et la beauté auront remplacé le veau d'or et que des siècles d'élévation morale auront prouvé la rupture avec l'héritage des siècles, quand le mot de *juif* aura cessé d'être en Allemagne un adjectif qualificatif, alors nos arrière-neveux ne pourront plus établir de distinction entre les Juifs et les Allemands.

» En attendant, nous offrons la main à Israël, en disant avec Othello : « *I love thee still, but never be my officer.* »

Un courrier a, je crois, le privilége de parler de tout sans grande compréhension, ni profonde connaissance de cause; j'en use en recommandant à votre attention un livre de droit. La constitution anglaise exposée par le docteur Fishel a été fort louée par toutes les autorités en ces matières, tant pour l'habileté avec laquelle l'auteur a réduit et popularisé cette matière ardue, que pour la lucidité des vues et les documents importants qu'il y a rassemblés et comparés. L'auteur, assisté par les travaux considérables de M. Gneist et par un ouvrage de M. Bucher intitulé *le Parlementarisme*, a donné le dernier coup aux idées erronées qui, depuis Montesquieu et de Lolm, se sont répandues sur l'Angleterre, et a exposé sans préventions ni pour ni contre, les us et coutumes, les traditions et les lois anglaises sur lesquelles on n'a encore en général que des notions inexactes et confuses.

« Un portrait fidèle, » dit le docteur Fishel à la fin de son introduction, « rend aussi les rides et les formes de l'original. Il serait sot de rendre quelqu'un responsable de ces rides, et le peintre plus que tout autre. »

Je ne mentionne pas le banquet donné en l'honneur de Lessing, le 22 janvier, parce que j'ignore absolument ce qui s'y est passé; j'ai ouï dire seulement qu'on y avait beaucoup mangé et braillé. Quant aux cours qui se sont tenus dans la salle de l'Académie de chant au bénéfice d'une bibliothèque populaire, j'ai joué de malheur. J'ai manqué les deux premiers de M. Virchow et de M. Auerbach sur la fièvre et le *Weltschmerz* (comment rendre ce mot essentiellement allemand? *Douleur de l'univers*, cette traduction littérale n'offre qu'un sens confus), qui ont été excellents, assure-t-on; le troisième cours fait par M. Jesser sur Albert le Grand, et auquel j'assistais, a eu une issue déplorable. Le préambule, qui consistait en un parallèle forcé entre le XIIIe et le XIXe siècle, et entre le savant dominicain et M. de Humboldt, était terminé; l'orateur allait commencer, lorsque son manuscrit vint à lui manquer; après avoir essayé vainement d'entrer de mémoire dans la partie spéciale de son sujet (il voulait présenter Albert le Grand comme botaniste), il quitta la chaire. Le public venu là pour donner son offrande

de quelques gros et recevoir l'aumône d'un peu d'érudition, dut, au XIXe comme au XIIIe siècle, soupçonner de magie le grand Albert, qui s'était soustrait à l'analyse comme naguère il avait échappé à la compréhension. Et le motif qui empêcha la canonisation du maître et du prédécesseur de saint Thomas a peut-être empêché sa popularisation. N'est-il pas étrange que l'orateur ait dû s'interrompre au moment où il racontait qu'Albert, ayant un jour manqué de mémoire dans la chaire de Cologne, il avait, à dater de là, renoncé à parler en public ?

E. Franz.

CHRONIQUE POLITIQUE

14 Février.

Expédition de Chine, expédition de Cochinchine, expédition mexicaine : voilà, sans le reste, de quoi prouver aux incrédules que la France impériale n'en est pas encore à abdiquer son rôle dans les affaires de ce monde.

Et qu'allons-nous donc faire au Mexique? Autant qu'il nous a été donné de comprendre, il s'agirait d'obliger au redressement de certains torts graves le gouvernement mexicain, qui n'est pas un gouvernement modèle, mais qui, par la variété de ses métamorphoses, cherche à suppléer tout ce qui lui manque en perfection absolue et en stabilité. Des citoyens français, anglais, espagnols, réclament vainement, à ce qu'il paraît, le payement de ce qui leur est dû par des citoyens mexicains. Ils ont eu recours aux tribunaux, mais ceux-ci, — est-ce mauvais vouloir, défectuosité des lois, ou ruine totale des débiteurs? — n'ont pas satisfait aux exigences des créanciers étrangers. Or, voici le raisonnement qu'on semble avoir été amené à faire. Les Mexicains ne payent pas leurs dettes aux Européens, parce que la justice mexicaine ne les oblige pas à les payer, et la justice mexicaine est mauvaise, parce que le gouvernement mexicain ne vaut rien. Donc, pour garantir une protection efficace aux intérêts des nationaux français, anglais ou espagnols, il faut aller jusqu'au principe du mal et mettre le peuple mexicain, qui gémit sous le joug des partis, et de la dictature dont ils l'écrasent tour à tour, à même de se prononcer en liberté pour une autre forme de gouvernement. Cela ne nuira pas aux intérêts des nations européennes, dont l'honneur sera d'avoir concouru à ce résultat si désirable.

« Le désir du gouvernement de Sa Majesté, disait naguère lord Palmerston à la Chambre des communes, est qu'il soit établi au Mexique un gouvernement avec lequel les nations étrangères puissent traiter, avec lequel elles puissent entretenir des relations de paix et d'amitié, et avoir confiance dans leur durée; un gouvernement qui rende justice aux personnes lésées, un gouvernement avec lequel *on puisse faire en toute sécurité des transactions commerciales.* »

Et comment va-t-on s'y prendre pour couronner l'édifice des Mexicains, sans toucher à ce droit de la souveraineté qui doit fonder le nouveau code interna-

tional, et qui n'est qu'un sophisme s'il n'exclut pas toute intervention en dehors du cas de légitime défense? Lord Palmerston nous a mis également sur la voie; sinon lui, du moins le journal qui passe pour s'inspirer de lui. Le *Morning Post* disait, en effet : « Il sera fait un appel au peuple, et *il est très-probable* que les Mexicains accepteront *volontairement* le souverain constitutionnel qui leur sera présenté par la voix commune de leurs libérateurs, c'est-à-dire l'archiduc Maximilien. » Nous n'en doutons pas plus que le *Morning Post.* Les Mexicains ne refuseront pas leur bonheur; il suffira d'ailleurs de leur présenter cette modification sous le jour le plus favorable, escortée de tous les arguments propres à convaincre des gens tant soit peu éclairés. Question d'éloquence. Et qu'on se garde bien de penser que rien d'étranger à l'éloquence, à la pure et simple persuasion, n'altérera le caractère de l'expédition. Le *Moniteur* a dû pleinement rassurer le Mexique sur le véritable caractère de celle-ci, en constatant avec plaisir « que les journaux anglais s'accordent tous à reconnaître que l'intervention des trois puissances dans les affaires du Mexique était commandée par l'impérieuse nécessité de protéger leurs nationaux et de faire respecter le droit des gens outrageusement violé, et qu'il y a pour ces puissances une nécessité, non moins impérieuse, de *compléter* leur œuvre *en assurant l'avenir*, et en constituant dans le pays, *d'après le vœu de la nation mexicaine*, un pouvoir fort et durable, avec lequel l'Europe puisse nouer à l'avenir de solides et pacifiques relations. »

L'entente cordiale est là-dessus parfaite entre les Mexicains et le cabinet de Saint-James, car lord Palmerston disait encore, au nom de celui-ci, à propos de la convention signée entre l'Angleterre, la France et l'Espagne : « Cette convention parlera d'elle-même; elle prouvera que nous n'intervenons point dans les affaires intérieures du Mexique. Nous limitons nos opérations à l'obtention de la réparation des torts et des outrages qui nous ont été faits, et les opérations des alliés ne dégénéreront pas en une intervention ayant pour but d'imposer aux peuples du Mexique une forme particulière de gouvernement qui ne serait point de leur goût.

» *Sans aucun doute*, on a répandu le bruit qu'il y avait au Mexique des personnes *qui désiraient changer la forme républicaine de leur gouvernement et en faire une monarchie. Je* ne suis pas à même de juger *jusqu'à quel point* ces bruits sont fondés, et j'ignore s'il existe au Mexique un *parti* assez puissant et assez nombreux pour réaliser un vœu de cette nature. »

Ainsi, rien n'est plus simple ni plus légitime : on équipe des vaisseaux et l'on aborde au Mexique pour faire respecter le droit des gens. Et, pour que le droit des gens ne risque pas d'être outragé en ce pays livré à tous les ravages d'une anarchie chronique, on consulte le suffrage universel des Mexicains, lequel proclame un archiduc d'Autriche. Voilà un archiduc utilisé avec un rare bonheur. Cet exemple pourra tenter encore quelques autres archiducs, mis en disponibilité par les événements. Lord Palmerston, il y a tout lieu de le croire, verra ses doutes dissipés, et le suffrage universel parlera dans le sens de vœux si pieusement formulés. Si cependant, car il faut prudemment poser toutes les

hypothèses, même les plus improbables, si cependant il y avait quelque résistance, non de la part du gouvernement mexicain, qui est une dictature et tombera au premier choc, mais de la part du peuple mexicain lui-même? Alors... mais une pareille supposition est inadmissible. On ne saurait imaginer un seul instant que les Mexicains invoquassent fallacieusement ce même droit des gens au nom duquel se fait la triple expédition de l'étranger; on ne saurait davantage supposer qu'ils pussent un seul instant songer à couronner de leurs propres mains leur édifice, puisque leurs efforts, toujours vains jusqu'ici, ont péremptoirement démontré qu'ils en sont incapables. On sait ce qu'ils veulent, et cela suffit pour les aider à pouvoir ce qu'ils veulent. Il s'agit uniquement de les débarrasser des partis, qui font de leur existence une convulsion permanente, et qui les empêchent de dire franchement leur pensée, d'exprimer leur désir le plus secret, conforme de tout point à celui de l'Angleterre et de la France. L'avénement de l'archiduc Maximilien d'Autriche au trône de Montezuma, outre qu'il pourra conduire à la cession de la Vénétie, au dire des raffinés en politique, fera régner à jamais la justice à Mexico. On parle vingt langues au Mexique, on n'en parlera plus qu'une seule, celle de l'ordre dans la liberté.

Certains juristes pointilleux, — ils ont lu Grotius, Vattel et Puffendorf! — ne savent pas voir les choses en praticiens. Qu'ils sortent de leurs bouquins et vivent de la vie moderne! Ne vont-ils pas jusqu'à prétendre que, si les débiteurs mexicains font faillite ou refusent de payer leurs dettes, on n'en saurait rendre responsable le gouvernement mexicain, qu'après avoir prouvé que celui-ci refuse les lois du pays aux étrangers, et qu'il les empêche d'employer les moyens de coercition dont un créancier mexicain, en des circonstances analogues, serait muni contre un débiteur mexicain! Un gouvernement quelconque, républicain, constitutionnel ou autre, disent-ils, ne doit qu'une chose aux étrangers : protection égale des lois du pays. Si ces lois sont défectueuses, insuffisantes, elles le sont pour les Mexicains comme pour les étrangers. On peut en solliciter le changement : imposer ce changement, jamais. Pareille théorie nous mènerait loin. C'est donc d'un seul point qu'il s'agit, d'un point de fait. Le gouvernement mexicain a-t-il, en refusant l'application du code national aux étrangers, commis envers ceux-ci un déni de justice, et ce déni de justice est-il devenu assez fréquent pour constituer un système d'outrages envers les pays auxquels appartiennent les étrangers? Dans ce cas, et la chose bien démontrée, un recours est ouvert aux gouvernements de ces pays : le droit de faire rendre justice à leurs nationaux, le droit d'obliger le gouvernement mexicain, devenu responsable, à l'application des lois du Mexique. L'occupation des ports et la perception des redevances de douane, jusqu'à extinction de la dette, est un moyen rigoureux. On peut admettre cependant qu'on aille jusqu'à l'employer dans une situation grave et sans autre remède; mais ce moyen employé, le but est atteint, le droit est épuisé : les dettes que le *mauvais vouloir* du gouvernement mexicain avait mis à sa charge sont payées. L'expédition n'a plus de raison d'être, car on ne saurait lui accorder la faculté de protéger les créanciers à venir, d'agir pour des obligations à naître, en amenant, par voie directe ou indi-

recte, aucun changement de constitution, de législation et de gouvernement. Si elle va jusque-là, l'expédition devient une intervention formelle, on doit alors l'appeler par son nom, ou bien il faut renoncer à parler la langue française, mieux encore, la langue du droit et de la civilisation. Prouvez donc, d'une part, que le gouvernement mexicain a failli sciemment, volontairementt et systématiquement à ses devoirs, en déniant la justice du pays aux nationaux français, anglais et espagnols, c'est le premier fait à établir. Prouvez ensuite, ce fait étant admis, évident pour tous, que l'occupation des ports ne suffira point pour donner réparation aux créanciers *frustrés;* — car il faut établir que ceux-ci ont été frustrés, dépouillés de leur droit, c'est-à-dire que la justice ne s'est pas arrêtée devant l'impuissance du débiteur à payer, mais devant une protection inique accordée à qui pouvait payer et qui s'y refusait. Encore une fois, le gouvernement mexicain est complice s'il a commis de véritables dénis de justice; il a fait son devoir, et l'on ne saurait exiger davantage d'aucun gouvernement, s'il a réellement appliqué aux étrangers la loi du pays, et mis à leur disposition tous les moyens de coercition dont ces lois armeraient le citoyen mexicain lui-même. A-t-il fait cela, il est quitte; tant pis pour les particuliers, qui devaient s'informer des lois mexicaines, et qui, dans l'état où l'anarchie met les transactions commerciales au Mexique, n'ont pas craint d'y aventurer leurs marchandises ou leurs capitaux. On ne leur a pas tendu de piéges, ils opéraient en connaisance de cause.

Une chose nous frappe dans cette affirmation d'une complicité dont nous sommes incapables de vérifier le caractère. Comment se fait-il que, de gaieté de cœur, et pour le plaisir de refuser justice à des créanciers étrangers, en favorisant des faillis et des banqueroutiers, le gouvernement de Mexico, si mauvais qu'il soit, pousse la folie jusqu'à se suicider en appelant une si redoutable intervention? Ne faut-il pas croire que, s'il ne peut obliger les débiteurs à payer, c'est que cela est hors de sa puissance, et que les lois n'y peuvent rien ? Et s'il est impuissant, comment le rendre responsable ?

Cette impuissance flagrante est précisément le principe et le but de l'expédition, nous dit-on. C'est parce que le gouvernement est incapable de mettre ordre aux affaires et aux transactions, c'est parce qu'il est incapable d'organiser le pays, qu'il faut changer le gouvernement. Soit, mais c'est aux Mexicains qu'il appartient de parler ainsi. Comment les jugerions-nous, à notre tour, si, pour cause de dettes non payées, et de désorganisation commerciale, à la suite de crises politiques, ils se donnaient pour mission de faire parler en Angleterre, en France ou en Espagne, le suffrage universel? Il est vrai que nous ne courons pas ce risque, les Mexicains n'étant pas de force à jouer une telle partie dans le monde civilisé; mais on ne comprend guère comment nous avons le droit de faire chez eux cette tentative, parce qu'ils sont inférieurs en nombre et livrés à l'anarchie. Dans la voie de réformes ainsi poursuivies, il serait bien difficile de s'arrêter. Il est même difficile de croire qu'aucun pays du monde serait à l'abri des bienfaits venus de l'étranger.

Mais pourquoi les Mexicains sont-ils des Mexicains?

On ne croira pas que le gouvernement du Mexique soit pour nous l'idéal des gouvernements. On peut voir beaucoup mieux que cela, en effet, mais, encore une fois, il ne faut pas se montrer trop difficile. Nous n'aimons pas plus l'agitation vaine des discordes civiles que la mortelle stabilité des dictatures. C'est toujours le signe d'un mauvais gouvernement quand les affaires sont incertaines et précaires, quand les faillites succèdent aux faillites, et que la confiance, l'avenir et la sécurité manquent aux transactions. La peine qu'entraîne pour un peuple un semblable état de choses, lorsqu'il tend à s'établir, c'est que le crédit s'éloigne et que le monde industriel, commercial et financier cesse d'entretenir avec ce peuple des rapports réguliers. Ceux qui, néanmoins, connaissant la situation du pays, s'aventurent à y jeter leurs fonds, s'y hasardent en joueurs et courent équitablement les chances auxquelles ils n'ont pas craint de s'exposer. Quant au pays lui-même, le discrédit où il tombe est pour lui un avertissement qui vaut toutes les expéditions, offre moins de gravité qu'elles et coûte moins cher.

Mais c'est un signe non moins flagrant d'un gouvernement déplorable, et la marque non moins évidente d'une législation imparfaite, quand on voit un tribunal, en vertu de la loi, sous la garantie du gouvernement et, au regard du pays qui souffre cette injure, condamner à sept ans de galères des personnes dont le crime est d'être protestantes et d'avoir distribué des Bibles. Et c'est pourtant ainsi qu'on rend la justice en Espagne, chez un peuple qui doit se joindre à nous pour aller réformer les choses au Mexique ! Le procès de Matamoros et Albama vaut l'Inquisition elle-même et le Saint-Office, car il outrage ignominieusement ce qu'il y a de plus sacré au monde, il refuse satisfaction à la dette que chacun doit à chacun : la liberté de conscience. Sans liberté de conscience, il n'y a ni citoyens ni hommes nulle part. L'Espagne a ses nègres, et l'Espagne parle du droit des gens ! Le droit des gens, c'est la liberté en tout ce qui n'est pas contraire à la liberté. Le Mexique ignore ce droit-là, mais l'Espagne ne l'ignore pas moins ; il est d'ailleurs chose rare partout, et les nations n'avancent et n'améliorent leur constitution qu'en se rapprochant de ce droit unique. La justice au dedans entre citoyens, la justice au dehors entre peuples, il n'y a pas d'autre fin à la politique, et cette politique-là n'est, en résumé, que la non-intervention proclamée entre citoyens, d'homme à homme, et entre nations, partout et dans tous les cas où la légitime défense, la défense du droit et de la liberté n'est pas en jeu. Nul individu ne doit intervenir dans les affaires de nul autre, nul peuple dans celles d'aucun peuple, à moins qu'il n'y soit contraint pour garantir sa propre existence matérielle, intellectuelle et morale. Voilà des principes certains, et qui se dégagent de plus en plus de la conscience publique. On citera nombre d'exemples et de faits qui les offensent, — l'histoire moderne en est remplie ; — le droit de l'autonomie nationale n'en est pas moins évident, et les violations de toute nature que lui font subir les événements ne le détruisent en rien ; elles servent au contraire à marquer encore mieux sa légitimité par les complications et les périls que chacune finit par entraîner à sa suite. On reconnaîtra de plus en plus que le respect du droit est la meilleure de toutes les politiques, au dedans comme au dehors.

Nous ignorons encore si le système des candidatures officielles sera introduit au Mexique, et si l'on y verra fleurir des Migeon et des Pamard.

La conversion du 4 1/2 et du 4 0/0 en 3 0/0 a été votée par la Chambre, à la majorité de 226 voix contre 19. Le résultat se laissait prévoir, et la situation de nos finances étant donnée, il était désirable qu'il se produisit, d'abord parce qu'il procurera de l'argent, ensuite parce qu'il nous rapprochera de l'unification de la rente, vers laquelle doit tendre tout pouvoir, dans l'intérêt du crédit public et de son libre mouvement. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est que le budget sera désormais sous le contrôle plus immédiat du Corps législatif. Il faut se réjouir de tout ce qui répondra à cette invitation implicite que l'empereur adressait à l'Assemblée législative actuelle et sans doute à son héritière : « Mon gouvernement manque de contrôle ! »

On ne dit pas que le pape ait encore appelé à Rome, pour le protéger, des troupes italiennes.

CHARLES DOLLFUS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME DIX-NEUVIÈME

Première livraison.

1er JANVIER 1862.

Deuxième livraison.

15 JANVIER 1862.

Troisième livraison.

1er FÉVRIER 1862.

Quatrième livraison.

15 FÉVRIER 1862.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.





